

Lionel Buléon

# 200 jours à pied aux confins du Laos

2006 - 2013

...seul, sans guide, au cœur des zones les plus reculées et les plus sauvages des fascinantes provinces de Phongsaly et de Sékong. Autant de nuits dans les villages des minorités ethniques montagnardes, en compagnie des *Hmong*, des *Yao*, des *Katou*, des *Akha*, des *Hô*, des *Poussang*, des *Moutchi*, des *Lolo*, des *Alou*, des *Hanyi*, des *Taï Lue*, des *Sèng*, des *Taï Dam*, des *Khamu*, des *Khui*, des *Sila*, des *Sidha*, et de bien d'autres groupes encore. Presque toujours le premier touriste, et très fréquemment le premier étranger occidental, de mémoires d'hommes, à accéder à nombre de ces villages.





**Genèse**

*Page 4*

**Au cœur de la province de Phongsaly,  
trente-cinq jours d'itinérance**

2006

*Page 7*

**Aux confins de la province de Phongsaly,  
quarante jours de lentes balades**

2007

*Page 191*

**Trafics d'opium et cætera,  
un mois dans les montagnes du Nord Laos**

2009

*Page 393*

**En pays Katou,  
deux mois aux confins de la province de Sékong**

2010, 2013

*Page 513*

**Laos, un bout du nord à pied,  
chroniques expresses mais sauvages !**

2012

*Page 555*

# Genèse

*« Tu veux nous connaître... en une année...  
nous qui avons des siècles derrière nous...  
Essaie toujours ! Jeune présomptueux ! »*

Un Inuit de Thulé (cité par J. Malaurie)

Les années précédentes, depuis 1999 exactement, j'effectuai plusieurs séjours dans cette région du monde, parcourant en tous sens, et durant près de deux années cumulées au total, ce sud-est asiatique, de la Chine du Sud à l'Indonésie et du Laos à la Birmanie, en passant par quelques autres pays tels le Cambodge ou encore la Malaisie. Une part substantielle de ce temps fut consacrée au Laos, pays qui m'avait dès le premier jour - en réalité avant même d'y avoir posé le pied pour la première fois - fasciné, un attrait qui n'avait ensuite plus décliné. Je visitai ainsi d'abord, avec une certaine nonchalance - et pourvu par ailleurs d'un budget particulièrement restreint - presque la totalité des provinces du pays, avant de me concentrer sur les plus septentrionales d'entre elles, montagneuses et riches d'une diversité ethnique et culturelle inouïe, creusets de pratiques traditionnelles et ancestrales restées jusqu'à cette époque étonnamment préservées, autant d'aspects que je recherchais déjà avec une insatiable avidité. Même si la documentation sur ces sujets était alors peu abondante, de plus peu visible ou difficile d'accès, je ne tardai pas à présumer de l'étendue de cette richesse. Rapidement je m'attachai ainsi, avec une certaine dose d'obstination, à approcher ces villages traditionnels - un hasard de circonstance ayant par ailleurs permis que ma deuxième nuit seulement dans le pays se déroulât chez l'habitant, aux côtés des *Khui*, un groupe ethnique apparenté aux *Lisu* et résidant aux alentours du petit bourg de Vieng Phuka, au cœur de la province de Luang Nam Tha.

Dès lors, avec beaucoup d'improvisation et par conséquent trop peu de préparation, sans même parler des bases des vocabulaires locaux qui me faisaient cruellement défaut, j'effectuai nombre de randonnées à la journée, des marches qui ne me permettaient donc bien sûr pas encore d'atteindre les villages les plus isolés et préservés - dont par ailleurs je soupçonnais à l'époque à peine l'existence, tellement peu d'informations, je l'ai dit, étaient disponibles à leurs sujets. Ainsi tout de même, peu à peu, j'appris à côtoyer ces populations, m'initiant à leurs savoir-vivre, à leurs coutumes, à leurs mœurs et à leurs règles, puis commençai à réaliser quelques traversées et périple un peu plus ambitieux de deux, trois, puis jusqu'à cinq et même huit journées, dans des secteurs de plus en plus excentrés, à l'écart des principales voies de communication. Je me mis alors à passer de plus en plus de nuits aux côtés des villageois, et surtout à observer avec un intérêt et une passion sans cesse croissants leurs pratiques et traditions, celles-ci toujours en relation étroite avec leurs riches environnements forestiers. Je n'ai conservé aucune trace écrite à la suite de ces toutes premières expériences un tant soit peu sérieuses, mais sans doute ne faut-il pas le regretter tant elles présentaient à coup sûr quelques caractères naïfs.

À partir de là, ces séjours au Laos furent de durées plus brèves, mais cette fois entièrement et exclusivement consacrés aux confins de fascinantes régions localisées aux marges du pays, des secteurs toujours soigneusement sélectionnés pour leur isolement relativement "radical" - par exemple des zones frontalières recluses - ou encore tous ceux non desservis par des pistes carrossables, en somme les territoires a priori habités mais que l'on ne pouvait atteindre qu'à pied. Ce sont ces ultimes séjours que je relate à travers ces quelques pages.



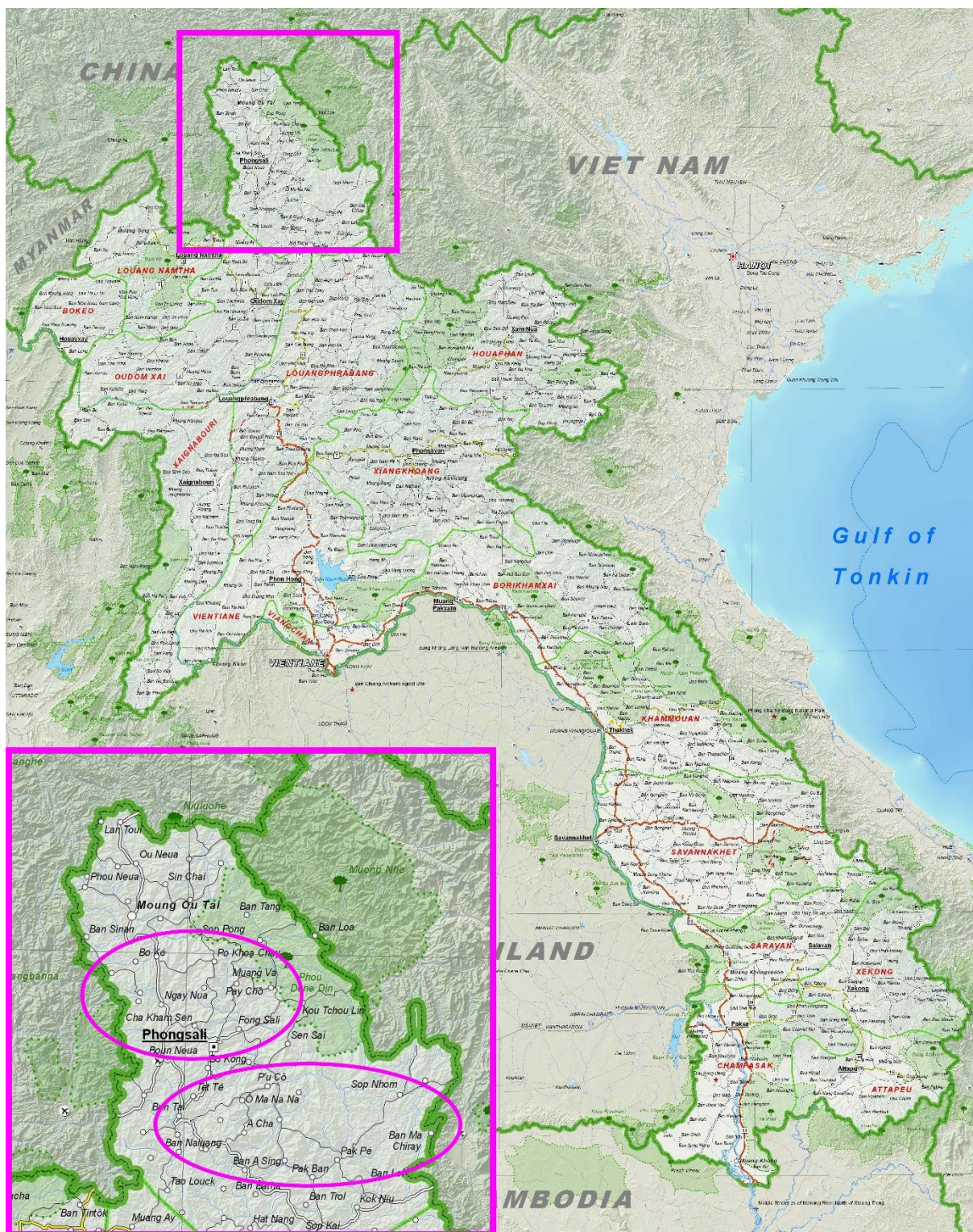
# **Au cœur de la province de Phongsaly, trente-cinq jours d'itinérance**

Aux côtés des minorités ethniques montagnardes,  
les *Akha*, les *Moutchi*, les *Poussang*, les *Khamu*,  
les *Hmong*, les *Yao* et les *Tai Lue*

2006









« *C'est en leur accordant notre attention  
que nous faisons apparaître des endroits  
merveilleux, et non en trouvant des  
endroits "vierges" qui nous émerveillent.* »

D. G. Haskell

Lors de précédentes pérégrinations dans cette région du monde, après d'innombrables randonnées effectuées à la journée, j'entrepris finalement trois traversées un peu plus ambitieuses. D'abord un trajet d'une durée de cinq jours entre Vieng Phuka et Muang Long, un autre d'un peu plus d'une semaine entre Muang Long et Muang Sing - accédant à cette occasion à des villages des ethnies *Khui*, *Akha* et *Hmong*, via la montagne et à une époque où aucune piste ne reliait encore les deux premiers de ces bourgs de la province de Luang Nam Tha - puis un itinéraire en boucle de quatre ou cinq journées en amont de la ville de Phongsaly, dans la province du même nom, en direction des premiers groupes de villages *Akha* localisés dans le secteur.

J'égarai malheureusement assez rapidement les notes que je rapportai de ces premières expériences mais, au delà de ce regret, celles-ci confortèrent mon envie d'entreprendre désormais des périples plus engagés, tant au regard de leurs durées que des étendues de territoires parcourus. Le texte qui suit se présente donc, chronologiquement, comme le premier que je propose. Il résume un séjour de quarante-deux journées au Laos, dont trente-cinq de marche, seul, à pied et sans guide, au cœur des montagnes de la fascinante province septentrionale de Phongsaly, à la rencontre des innombrables minorités ethniques qui y résident, parmi lesquelles les divers groupes *Akha* - *Nuqui*, *Nutchi*, *Eupa*, *Djepiah*, *Luma*, *Oma*, *Pouli Noy*, etc. - ainsi que les *Moutchi*, les *Poussang*, les *Khamu*, les *Hmong*, les *Yao* et les *Tai Lue*. La totalité des nuits se déroulèrent en compagnie de ces villageois.

## TABLE

|                                            |                           |
|--------------------------------------------|---------------------------|
| - 18 & 19 septembre - <i>Vientiane</i>     | <b>La capitale</b>        |
| - 20 & 21 septembre - <i>Luang Prabang</i> | <b>La route</b>           |
| - 22 septembre - <i>Ban Phanasa</i>        | <b>Les tuniques</b>       |
| - 23 septembre - <i>Ban Khouansi</i>       | <b>Les foyers</b>         |
| - 24 septembre - <i>Ban Loupha</i>         | <b>Les sentiers</b>       |
| - 25 septembre - <i>Ban Shika</i>          | <b>L'alcool</b>           |
| - 26 septembre - <i>Ban Kioukhan Khao</i>  | <b>Les ethnies</b>        |
| - 27 septembre - <i>Ban Souphsoy Khao</i>  | <b>La fête</b>            |
| - 28 septembre - <i>Ban Likna</i>          | <b>L'étape</b>            |
| - 29 septembre - <i>Ban Silé</i>           | <b>Le chamanisme</b>      |
| - 30 septembre - <i>Ban Xiang</i>          | <b>La hutte</b>           |
| - 1er octobre - <i>Ban Sakhan</i>          | <b>L'opiomanie (1)</b>    |
| - 2 octobre - <i>Ban Lahang</i>            | <b>L'opiomanie (2)</b>    |
| - 3 octobre - <i>Ban Khaoso</i>            | <b>Le ya-baa</b>          |
| - 4 octobre - <i>Ban Likna</i>             | <b>La police</b>          |
| - 5 octobre - <i>Phongsaly</i>             | <b>Le commerce</b>        |
| - 6 octobre - <i>Ban Mohan Tai</i>         | <b>La nature</b>          |
| - 7 octobre - <i>Ban Vanaïkho</i>          | <b>La boue</b>            |
| - 8 octobre - <i>Ban Sumpoy Neu</i>        | <b>Le massage</b>         |
| - 9 octobre - <i>Ban Sumpoy Neu</i>        | <b>Les animaux</b>        |
| - 10 octobre - <i>Ban Sumpoy Neu</i>       | <b>Les trafiquants</b>    |
| - 11 octobre - <i>Ban Poutcha Khao</i>     | <b>Les crétins</b>        |
| - 12 octobre - <i>Ban Poutcha Khao</i>     | <b>L'intimité</b>         |
| - 13 octobre - <i>Ban Pamlan Khao</i>      | <b>Les vautours</b>       |
| - 14 octobre - <i>Ban Ouychoun</i>         | <b>Les aigrettes</b>      |
| - 15 octobre - <i>Ban Soulane Noy</i>      | <b>La rivière</b>         |
| - 16 octobre - <i>Ban Poukhoua Khao</i>    | <b>L'argent</b>           |
| - 17 octobre - <i>Ban Nanoy</i>            | <b>Le retour</b>          |
| - 18 octobre - <i>Ban Nanoy</i>            | <b>La cabane</b>          |
| - 19 octobre - <i>Ban Nongfeu</i>          | <b>Les bêtes</b>          |
| - 20 octobre - <i>Ban Moukhang</i>         | <b>L'eau</b>              |
| - 21 octobre - <i>Ban Moukhang</i>         | <b>Le coton</b>           |
| - 22 octobre - <i>Ban Moukhang</i>         | <b>L'habitat</b>          |
| - 23 octobre - <i>Ban Kioukho</i>          | <b>La riziculture</b>     |
| - 24 octobre - <i>Ban Nangoy Kho</i>       | <b>La veillée funèbre</b> |
| - 25 octobre - <i>Boun Neua</i>            | <b>Les obsèques</b>       |
| - 26 octobre - <i>Oudomxai</i>             | <b>Le bordel</b>          |
| - 27 octobre - <i>Luang Prabang</i>        | <b>La mixité</b>          |
| - 28 octobre - <i>Vientiane</i>            | <b>Le transport</b>       |
| - 29 octobre - <i>Vientiane</i>            | <b>La fin</b>             |

**18 & 19 septembre - Vientiane**

## **La capitale**

Des cinq dernières années, je ne m'étais plus une seule fois donné la peine de transiter par Vientiane, la flegmatique capitale du Laos, l'évitant dès lors soigneusement, afin de pouvoir me rendre plus rapidement - et donc surtout d'y disposer de plus de temps - dans les arrière-pays lointains, au cœur des régions montagneuses et des épaisses forêts sauvages, en direction des villages les plus isolés, les plus préservés d'un point de vue *traditionnel*. Très peu de choses ont toutefois changé depuis lors, ici en ville, si ce n'est, comme partout ailleurs, que les inégalités sociales et économiques se creusent toujours davantage. Le trafic routier s'y montre par ailleurs sans doute désormais un peu plus dense, et on peut surtout y observer une circulation de véhicules 4x4 sans cesse grossissante, laissant voir passer des modèles particulièrement imposants, rutilants, auprès desquels ceux qui commencent à faire leur apparition au sein de nos agglomérations occidentales feraient presque pâle figure. Des téléphones portables dans beaucoup plus de poches également, évidemment, puis un nombre continuellement croissant de commerces et autres petites affaires, la plupart aspirant semble-t-il à des ambitions bien modestes, du moins s'agissant de ceux communément visibles aux yeux du touriste. À ce sujet, il est toujours aussi surprenant de constater, ici comme dans l'ensemble des bourgades de provinces, la multitude de détaillants proposant tous exactement les mêmes séries d'articles, les mêmes objets, les mêmes modèles.

Le Laos cependant se transforme, la mue progresse certes lentement, même *très* lentement, mais indéniablement. Petit à petit, bien que ce soit accordé avec parcimonie et circonspection, les autorités communistes "lâchent du lest". Il faut dire qu'elles disposent à portée de regard - juste sur l'autre rive du fleuve Mékong - de l'exemple de la Thaïlande voisine et de son développement récent fulgurant, sans doute d'ailleurs trop brusque, et donc des dommages qu'il a laissés dans son sillage. Ces despotes *rouges* souhaitent alors peut-être tâcher d'éviter de reproduire chez eux les mêmes erreurs, mais aussi de ne pas perdre le contrôle, *leur* contrôle, strict, autoritaire, inflexible, sur l'ensemble de la vie

politique et économique du pays. En conséquence ils prennent leur temps et continuent, après maintenant plus de trois décennies d'un pouvoir exclusif, sans partage, à tenir fermement en main ce pays et sa population. Un de leurs outils, visibles de manière tangible pour le touriste, est incarné par le couvre-feu des lieux nocturnes. Imposé à 23 heures 30, à 23 heures 31 au plus tard, ceux-ci closent tous leurs portes.

Pour nous autres visiteurs de bref passage, à part quelques petites actions de bas étage, la corruption, pourtant omniprésente à tous les échelons de la société, reste relativement peu perceptible au quotidien. On n'atteint en effet pas ici le degré de décomplexion du Cambodge voisin. Là-bas par exemple, circulant sur les routes et les pistes, les conducteurs, qu'ils se trouvent aux volants de véhicules privés ou publics - voitures, camions, bus, simples scooters même parfois - se contentent à peine de ralentir lors du dépassement d'un poste de contrôle pour jeter, à travers leur fenêtre, les quelques billets *exigés*, froissés en boules, qui atterrissent alors plus ou moins loin des deux ou trois plantons se tenant là, sur le bas-côté, le plus souvent paresseusement avachis dans des hamacs tendus entre un arbre et leur guitoune. Mais, même si cela s'affiche donc ici, au Laos, d'une manière beaucoup moins perceptible pour un observateur étranger, il ne fait aucun doute que tout le monde s'avère cependant susceptible de *payer* à un moment ou à un autre, et que cela peut subvenir dans tous les contextes et à toutes les strates de la société. Pourront ainsi potentiellement y être confrontés aussi bien l'étudiant désireux d'assurer l'obtention de son diplôme, le citoyen lambda s'attelant à une démarche administrative quelconque, le petit ou le gros entrepreneur en demande d'autorisations spécifiques, le commerçant en attente de pouvoir faire circuler des marchandises, le restaurateur ambitionnant de maintenir son activité, etc. Parti unique, élections verrouillées, très rares médias - tous étatiques et outils d'une propagande éhontée - interdiction des manifestations, autocensure. Bref, la révolution n'aura ici pas lieu demain, ni même après-demain.

Ainsi, après pourtant cinq années d'absence, très peu d'évolutions et de changements sont finalement constatables et visibles de manière manifeste dans la nonchalante capitale du Laos, et surtout pas au sein des organisations ou administrations publiques. Le touriste par exemple, s'il souhaite faire proroger son visa, aura la *joie* de visiter les bureaux des services de l'immigration. Il s'agit là d'un très modeste - et définitivement vétuste - bâtiment de deux étages, avec sa salle d'accueil du public implantée au rez-de-chaussée, un local au charme suranné et emblématique de l'ensemble des administrations du pays : peintures usées, voire décapées, salissures irrécupérables sur les murs, mobiliers spartiates et érodés, armoires et casiers dégingandés dans lesquels s'amassent et d'où

débordent même des piles de dossiers poussiéreux et des liasses de documents défraîchis et jaunis. Toujours pas la moindre trace d'un ordinateur à cet étage inférieur. En revanche des tampons disponibles en abondance, car *tamponner* constitue ici une tâche récurrente. Une table, deux chaises et un mobilier de rangement rare - mais suffisant toutefois pour autoriser une large accumulation de papiers - occupent chacun des boxs en bois qui s'alignent de part et d'autre de ce hall, et dans chacun desquels est disposé un guichet de réception du public, simple embrasure pratiquée dans une vitre par ailleurs le plus souvent fêlée. Dès l'ouverture le matin, la télévision, suspendue en hauteur dans un coin, est allumée, et un vieux billard bancal au tapis usé jusqu'à la corde occupe une partie de l'espace restant libre, entre les deux rangées de guichets. Si on s'y rend l'après-midi, il arrive qu'il faille réveiller le fonctionnaire tamponneur, effondré sur son siège, accablé de chaleur sous un ventilateur brassant laborieusement un air lourd.

Pas loin de là, le long de l'avenue longeant le Mékong, le palais présidentiel est gardé par deux ou trois bleusailles. Dès 10 heures du matin, il y en a au moins un d'endormi, si ce n'est dans sa guérite, alors à l'ombre d'un arbre, dans le petit parc au gazon décapé situé de l'autre côté de la chaussée, la kalachnikov négligemment déposée près de lui.

Des élections législatives ont eu lieu en mai dernier, la "nouvelle" chambre a une fois de plus approuvé le remaniement des mêmes représentants au pouvoir et la "nouvelle" assemblée a décidé de la composition du "nouveau" gouvernement. Ainsi en va-t-il de la vie politique au Laos depuis plus de trente ans.

À Vientiane, humble capitale du pays, des bâtiments tout juste neufs se font déjà vieux, d'autres n'ont pas d'âge. Quelques rues encore caillouteuses, et même certaines de terre, subsistent à ce jour en plein centre. Non loin, de petites friches urbaines, vertes et marécageuses. Des travaux publics modestes mais interminables ou inachevés et qui impliquent qu'il y a toujours, lorsque l'on s'y déplace à pied, un quelconque obstacle à contourner, un trou béant, un caniveau ouvert, un monticule de terre ou de pierres, une chaussée ou un trottoir éventré, quelques matériaux abandonnés çà et là. Un vaste marché central de produits frais, apocalyptique, est implanté juste derrière un bâtiment construit en dur, dans lequel nous autres touristes nous arrêtons la plupart du temps pour nos emplettes. Ce ne sont en revanche là-bas, étalés sur une superficie de peut-être un hectare au total et à travers un improbable dédale, une infinité d'étals posés à même le sol de terre, un capharnaüm abrité de mille bâches rafistolées, de tôles ondulées cabossées et même de vieilles nappes de nylon percées, suspendues

parfois à peine plus d'un mètre cinquante du sol. Je me suis promis de m'y rendre un après-midi, durant le bref mais intense déluge que l'on essuie encore presque quotidiennement ici en cette fin de saison des pluies, simplement afin d'y prendre la mesure du désastre. Il est déjà aisé de deviner que les quelques briques ou planches de bois régulièrement jetées au sol doivent alors opportunément aider, en ces moments fatals, à franchir les plus importantes mares d'eau stagnante et de boue.

Voilà un petit peu de Vientiane, apathique, engourdie et paresseuse. Le touriste s'y ennue rapidement, n'y dénichant pas grand-chose à y faire ou à visiter. Un charme rétrograde cependant, voire désuet. Quelques rares mais belles pagodes toutefois, avec leurs nuées de moines et moinillons en robes safran.

On s'y déplace en *songteaws*, camionnettes dont les bacs arrière ont été aménagés pour les transports collectifs, ou en *tuk-tuk* fumant et pétaradant, fameux tricycles à moteur exploités pour les transports privés, et dont les chauffeurs, qui stationnent à presque chaque angle de rue, ne manquent jamais de héler le *falang* de passage, l'étranger, le Blanc occidental, à condition qu'ils ne se soient pas assoupis un moment dans les minuscules hamacs qu'ils tendent tous à l'arrière de leurs engins. Il continue aussi d'y circuler un nombre honorable de *samlors*, les vélo-taxis à trois roues équipés d'un siège passager latéral ou arrière. Les conducteurs parviennent en effet encore, presque sans risque, à se faufiler parmi les engins motorisés, mais sans doute désormais pour plus très longtemps. Calme, très calme Vientiane.

## 20 & 21 septembre - Luang Prabang & Oudomxai

### La route

Doucement, on se remet des chocs temporel, alimentaire, climatique, et en définitive physiologique. Comme d'habitude, cela perturbe un peu l'organisme au début, mais tout s'améliore ensuite assez rapidement. En somme une simple question d'acclimatation générale, qu'il faut espérer pouvoir atteindre sans trop tarder. Départ, en direction désormais de l'extrême nord du pays. Trois journées de bus seront au total nécessaires pour parvenir à destination, avant de pouvoir enfin poursuivre à pied, dès lors durant plusieurs semaines consécutives. Pour couvrir les deux premières étapes motorisées de ce parcours, qui permettent de rejoindre la petite ville d'Oudomxai, la route se présente dans un état acceptable, mais s'avère en revanche en permanence excessivement sinueuse. Aussi, malgré l'exaspérante lenteur de nos déplacements - il ne faut en effet pas espérer



franchir une vitesse moyenne supérieure à trente-cinq kilomètres à l'heure - des enfants et des femmes *lao*, trop peu accoutumés aux longs trajets en transports routiers, sont au supplice, fréquemment pris de nausées, le spectacle des crises de vomissements des uns et des autres s'offrant alors à intervalles réguliers.

La veille, entre Vientiane et Luang Prabang, nous avons assisté à pas moins de deux accidents de véhicules, et entrevu à ces occasions deux macchabées. Le premier de ces accidents routiers consista en une banale collision frontale entre deux voitures 4x4. Les conducteurs, inexpérimentés, ne savent pas bien appréhender les virages. Plus loin, parvenus à hauteur du deuxième accrochage, nous n'avons pas pu distinguer un des véhicules impliqués puisqu'après une probable embardée, il avait plongé au fond du ravin adjacent. Une quarantaine d'hommes, tous de l'ethnie *Hmong*, se tenaient accroupis là, silencieux, à distance respectable d'un corps, déposé au bord de la chaussée et recouvert de chiffons maculés de sang. Visiblement un paysan d'un village proche qui ne devait rien faire de plus que marcher le long de la piste.

Une seule nuit à Luang Prabang, la capitale royale *révolue* du pays. S'y admirent des dizaines d'anciens temples bouddhistes exceptionnellement bien préservés, pour la plupart même toujours en activité à ce jour et, paraît-il, particulièrement pittoresques et séduisants mais que je n'ai tout de même encore jamais pris le temps de visiter - après pourtant un certain nombre de passages dans le secteur - perpétuellement avide de rejoindre le plus rapidement possible la ruralité, les montagnes, les forêts, les minorités ethniques de l'extrême nord. Luang Prabang, une modeste bourgade, néanmoins de loin la plus touristique du pays, et pour cause, promue par l'UNESCO - je veux dire *inscrite au patrimoine mondial de l'humanité* par ce dernier - et donc dès lors mise sous cloche, en voie de muséification forcée. À Oudomxai en revanche, le soir suivant, nous ne sommes déjà plus que trois ou quatre touristes au total, et demain, lorsque je serai parvenu dans la province septentrionale de Phongsaly, il est fort probable que j'y serai cette fois le seul. C'est enfin de là que je pourrai débiter mes pérégrinations, que j'entamerai mon *vrai* départ.

## **22 septembre - Ban Phanasa**

### **Les tuniques**

Toujours en direction du nord, c'est à partir d'Oudomxai que les choses deviennent véritablement intéressantes, tant le potentiel d'exploration de la région, à ce jour pourtant totalement inexploité, s'annonce vaste et foisonnant. Grâce à différents repérages géographiques assez méthodiquement effectués

autrefois entre les bourgs d'Oudomxaï et de Phongsaly, il m'est désormais possible de tenter de pénétrer plus avant vers les arrière-pays de ces contrées, d'abord via des pistes marginales, puis surtout de vagues sentiers pédestres non cartographiés. Fascinante et mystérieuse province de Phongsaly, la plus septentrionale du Laos, nichée *au bout du nord*, enclave davantage tournée vers la Chine et le Vietnam voisins - entre lesquels elle s'insère comme un coin - que vers l'intérieur même du pays. Hier, entamant ma troisième journée de transport requise pour s'y rendre depuis Vientiane, la petite route de campagne s'est rapidement transformée en une simple piste de terre et de cailloux, chaussée chaotique, sèche, saturée de poussière, dont d'épais nuages soulevés par le passage de notre bus antédiluvien étaient continuellement recrachés dans l'habitacle, puisque sous la fournaise nous ne pouvions jamais supporter bien longtemps de voyager en conservant les fenêtres obstruées. Puis, bien que l'après-midi fût déjà nettement avancée, j'ai demandé au chauffeur de m'abandonner dans un endroit sans doute *improbable*, au milieu de nulle part, à la croisée d'une petite piste secondaire, dont j'avais autrefois précisément répertorié la position. Naturellement, il n'a pas même paru ne serait-ce que soupçonner ma démarche ni mes intentions. Mieux, il fut d'abord convaincu que je faisais erreur, insistant alors ardemment pour que je poursuive avec lui l'étape, au moins jusqu'au prochain bourg, pour laquelle j'avais d'ailleurs payé la totalité du coût, tant c'eut été peine perdue, ce matin au départ d'Oudomxaï, de tenter de lui indiquer le vague terminus dont je souhaitais bénéficier. Face à mon obstination il m'a néanmoins finalement déposé là, à la stupeur générale des autres passagers, nombreux à me questionner sur mes projets, et tâchant eux aussi de me retenir. Loyal, le chauffeur m'a même remis quelques milliers de *kips*, pour remboursement du prix de la partie du trajet que je n'allais donc pas effectuer.

Cette piste auxiliaire, qu'aucun transport régulier ne sillonne encore à ce jour, devrait, selon mes prévisions, rallier la rivière Nam Ou, un affluent du fleuve Mékong, cours d'eau par ailleurs majeur et emblématique du nord du pays, localisé à peut-être cinquante ou soixante kilomètres en direction de l'est. Mon idée est d'atteindre cette rivière, mais en m'écartant d'ici là autant que possible de la piste, afin de consacrer quelques journées à déambuler, désormais à pied exclusivement, dans les montagnes environnantes et visiter ainsi plusieurs des villages qui y sont sans nul doute dispersés.

La région honore rapidement ses promesses puisqu'après un peu plus de deux heures de marche et une douzaine de kilomètres seulement, je traverse déjà un premier village, appartenant à un groupe de l'ethnie *Akha*. En ayant pourtant visité un certain nombre par le passé, c'est néanmoins toujours empli d'une belle

dose d'émotion que j'approche ce type de hameaux, résolument rustiques, primitifs, "hors du temps", sommaires et isolés, bâtis en ne recourant jusqu'à ce jour qu'à des matériaux naturels directement issus de la forêt, bois, bambou, herbes à paillotes, feuilles de latanier, etc., et dans lesquels beaucoup de villageois - toutes les femmes, nombre d'enfants, moins les hommes cependant - arborent encore les tuniques vestimentaires traditionnelles caractéristiques de leur ethnie. La plupart des individus qui se tiennent en cet instant à l'extérieur de leurs huttes me repèrent alors qu'il me reste encore plus de deux-cents mètres à parcourir avant de les rejoindre, et je me rends compte que mon arrivée effarouche déjà quelques-uns parmi eux. Ainsi, une troupe de sept ou huit gamins qui s'amusaient à l'entrée du hameau s'égaille rapidement dans toutes les directions, abandonnant même là, dans la précipitation, les grosses toupies de bois avec lesquels ils jouaient à combattre. Presque simultanément, une ou deux femmes qui effectuaient je ne sais quelles tâches domestiques devant leurs huttes s'y engouffrent prestement à mon approche, puis s'y cloîtent. Toujours inévitablement un peu déroutants sur le coup, je suis tout de même désormais largement accoutumé à ce type d'accueils, et je sais depuis longtemps qu'il ne faut pas s'en formaliser car ils ne signifient en aucun cas que le visiteur ne soit pas le bienvenu. Les villageois, plus exactement les femmes et les enfants donc, surtout si aucun homme ne se tient à leurs côtés au même instant, restent en effet, au moins dans un premier temps, toujours extrêmement craintifs, à l'évidence également suspicieux, tant ils ne peuvent saisir les motifs d'une telle improbable apparition, et tant le concept de *tourisme*, chez eux, dans leur "misérable" village - qui ne peut sans doute à leurs yeux pas représenter le moindre intérêt pour un visiteur étranger - doit leur paraître insondable, incompréhensible, inaccessible.

Comme souvent, il m'a suffi d'apercevoir, durant une seule fraction de seconde, la tunique traditionnelle caractéristique portée par une des femmes du lieu pour pouvoir sans difficulté deviner à quel groupe ethnique se rattache l'ensemble des habitants du village, les attributs vestimentaires des uns et des autres de ces groupes composant en effet des marqueurs identitaires à la fois éloquents et déterminants - je disposerai ces prochains jours de maintes occasions de décrire plusieurs de ces attributs. Celui-ci appartient, ainsi que probablement quelques autres localisés dans les environs proches, aux *Akha Djepiah*. C'est la toute première fois que je rencontre cette population, et tout juste en ai-je découvert quelques représentations photographiques cette année dans une publication. Il est probable que ce groupe ethnique, particulièrement minoritaire dans le pays, se restreigne à une aire d'habitat pas plus étendue que quelques dizaines de kilomètres carrés.

Presque toujours trop hâtivement désignées et réunies sous cette unique appellation, les populations *Akha* implantées au Nord Laos composent en réalité une véritable "nébuleuse ethnique" de groupes nettement différenciés les uns des autres. D'ailleurs, bien que tous soient originellement issus d'une aire géographique à la fois commune et vaste - un très large territoire du monde tibéto-birman - ils ne se reconnaissent néanmoins eux-mêmes la plupart du temps ni faisceau culturel commun ni affinité filiale, et ont en effet préservé chacun des identités culturelles fortes et caractéristiques, se mêlant par exemple socialement très peu, et surtout pas matrimonialement. On compte ainsi parmi les nombreux *Akha* résidant dans la région, les *Luma*, les *Nuqi*, les *Pouli Nyai*, les *Pouli Noy*, les *Nutchi*, les *Oma*, les *Pala*, les *Djepiah*, les *Kopien*, les *Botche*, les *Tchitcho*, les *Chapo*, les *Eupa*, et d'autres encore.

Ce village, désormais implanté en bordure de piste, et donc bien plus aisément accessible que beaucoup d'autres - qui pour leur part s'atteignent via d'étroits sentiers forestiers de collines et de montagnes - est un hameau *transmigré*, c'est-à-dire qu'il a été déplacé, il y a de cela plus ou moins longtemps, sous les "encouragements" des autorités du pays. Conséquence d'une politique affichée d'intégration des minorités ethniques à la nation en vigueur depuis déjà plusieurs années, il s'agit aussi, de fait, en incitant de la sorte ces populations à se rapprocher des voies de communication et des plaines, de rendre les villages isolés mieux administrables, mieux contrôlables. Sous des prétextes accusatoires de destruction de la forêt avec leurs essarts, appelés ici *rays* - les emblématiques cultures de friche sur abattis-brûlis que je décrirai plus loin - ou encore de production de drogues opiacées, ces villageois déplacés ne peuvent ainsi définitivement plus agir "hors des radars" des autorités. Même si nombre de transigrations se sont par le passé avérées constituer finalement des échecs notoires - ayant par exemple provoqué le mouvement vers les plaines de populations montagnardes pourvues d'organismes résolument inadaptés au climat saturé d'humidité qui y règne, ou encore ne sachant, faute de connaissance des techniques agraires requises, pratiquer la riziculture irriguée que ces terres requièrent - elles sont aussi indéniablement parfois à l'origine de quelques avantages.

Par exemple, alors que rares sont les villages montagnards bénéficiant de la présence d'une école - cependant, lorsqu'il en existe une, pas plus de vingt-cinq pour cent des enfants en profitent en moyenne, pour deux à trois heures de classe par jour et durant quelques semaines par an seulement - ce village *Akha Djepiah* de Ban Phansa est en voie "d'éducation". La première hutte que je dépasse, précaire cabanon de bois et de bambou ouvert à tous les vents et implanté légèrement à l'extérieur du hameau, fait office d'école. Une jeune

institutrice *Lao Loum* - l'expression *Lao Loum* désigne les Lao des plaines, c'est-à-dire les "vrais" Lao - a été dépêchée jusqu'ici pour tâcher d'instruire les villageois, tout du moins tenter de leur inculquer quelques rudiments d'alphabétisation lao. Pour l'heure, elle dispense un cours de lecture à un groupe d'une trentaine d'adultes, composé pour la plupart de femmes, mais incluant également trois hommes, tous assis là, sur des bancs brinquebalants dont les piétements, simples tronçons de bois mal dégrossis, ont été directement plantés dans le sol de terre battue. Les hommes se rangent tous les trois, sans aucun doute possible à mes yeux, du côté des opiomanes. Cette caractéristique s'avère en effet toujours immédiatement détectable de par les allures et les accoutrements immuablement négligés que ces individus adoptent, mais surtout à la vue des physionomies générales, qui donnent l'impression de faire face à des personnes littéralement cachectiques. Le tableau offert par ce groupe de femmes *Djepiah*, toutes vêtues de la tunique traditionnelle emblématique de leur ethnie et se tenant à ces places habituellement dévolues aux enfants, détonne tout autant, et figure même presque de manière surréaliste. Sans conteste, il faut dire que ces tuniques se montrent à elles seules singulièrement surprenantes d'originalité - voire d'excentricité - pour un observateur occidental.

Taillées dans de la grosse toile de coton de couleur indigo - étoffes que ces femmes confectionnent elles-mêmes en intégralité, depuis la culture de la plante jusqu'à la teinture, en passant par nombre d'étapes de préparation des fibres et de tissage, un long et laborieux processus que je décrirai sans faute un jour prochain - ces tuniques se composent d'une jupe très courte tombant au-dessus des genoux, d'un "haut" ne recouvrant guère plus que la poitrine, puis d'une ample veste à manches longues, toujours portée ouverte. Ces deux dernières pièces vestimentaires sont largement décorées, sur le col et aux extrémités des manches pour la veste, et de manière presque exhaustive pour le "haut", de bandes de tissu industriel coloré, bleu, vert, rouge et blanc, cousues. Mais, plus que tout chez les *Akha Djepiah*, ce sont les coiffes féminines qui se montrent particulièrement singulières et originales. Sortes de bonnets coniques taillés dans la même toile de coton indigo que le reste de l'habillement, ceux-ci s'inclinent légèrement vers l'arrière de la tête et laissent ainsi apparaître un bandeau frontal indépendant orné de six à dix pièces de monnaie percées et solidement attachées là avec du fil. Autre détail, plutôt amusant cette fois, a trait aux longues chevelures de ces femmes, qui retombent sur les côtés mais dont les extrémités sont relevées et réinsérées sous les bonnets de toile, composant alors comme de drôles "d'oreilles" animales, pendantes, à l'allure un peu "canine". L'ensemble de ces tuniques est en outre agrémenté, notamment sur les coiffes mais également suspendus au cou et à la ceinture, d'une abondance de colliers de perles et de

graines, de pompons et de floches de laines colorés, ainsi que de pièces de monnaie supplémentaires cousues çà et là, pour la plupart des anciennes piastres indochinoises françaises en argent, mais aussi des spécimens plus contemporains et plus locaux - en tout cas moins *exotiques* - des monnaies birmanes, thaïes, chinoises pour les plus fréquentes. Comme pour ajouter encore un peu d'originalité à leur apparence physique générale, nombre de ces femmes mâchent de la noix d'arec, ce qui a pour effet de provoquer une coloration permanente de leurs cavités buccales et dentitions d'une teinte sombre et dense oscillant entre le noir et l'orangé, en passant par toutes sortes de nuances proches du rouge, leur conférant alors d'étranges sourires. Enfin, presque toutes ces femmes se déplacent continuellement pieds nus et plusieurs d'entre elles, communément celles qui allaitent un enfant, vont et viennent, vaquent à leurs occupations, avec un ou les deux seins laissés dévoilés.

J'échange quelques mots avec l'institutrice lao mais ne m'attarde pas là trop longtemps car, malgré leur nombre, je perçois nettement que j'intimide ces femmes, qui paraissent devant moi comme des bêtes apeurées, se tenant pour la plupart tête baissée, osant à peine me jeter quelques coups d'œil furtifs. Du côté des hommes, représentés ici en minorité mais surtout apathiques, ils s'avèrent définitivement inaptes à prendre en main la situation. C'est bien là la toute première fois, en pourtant maintenant plusieurs mois cumulés passés au Laos, que j'observe des adultes prendre une part active à un cours d'éducation scolaire. À ce sujet il faut noter que, au sein des minorités ethniques montagnardes, il est fréquent que les femmes aient pu, de toute leur existence, n'acquérir que quelques rares mots de langue lao - des paroles que de plus elles prononcent avec des accents et des élocutions résolument *improbables* - un vocabulaire extrêmement restreint leur permettant tout juste d'aller vendre quelques produits de cultures ou de cueillettes aux habitants du bourg de plaine le plus proche, tout du moins pour celles dont le village ne s'en trouve pas trop distant. Lorsqu'on les aperçoit là-bas, généralement tôt le matin, elles ne sont que des silhouettes furtives, presque fantomatiques, l'air souvent désespéré, semblant toujours désirer plus que tout de regagner au plus tôt leurs hauteurs.

Je quitte donc cette école, aussi rurale que rustique, et m'engage dans le village. Mon laïus de présentation est depuis longtemps parfaitement rodé, le plus urgent consistant à rapidement rassurer les villageois sur le fait que j'arrive bien *seul*. Si je ne m'y attache pas tout de suite, ce sera en effet toujours immanquablement la toute première question qui me sera adressée par les montagnards, quel que soit leur groupe d'appartenance ethnique, et généralement d'une manière lapidaire, simplifiée, comme pour s'assurer que je comprenne bien et promptement ce qui m'est demandé. « *Paï pou dio bô ?* », *Vas-tu seul ?*, voire

uniquement « *Pou dio ?* », *Seul ?*, interrogations presque toujours accompagnées du signe de l'index levé pour bien appuyer le propos. Il s'agit d'ailleurs là d'une question qui me sera assurément posée à plusieurs reprises dans un même village, en réalité par presque chacun de mes interlocuteurs, comme si l'éventualité que plusieurs étrangers puissent surgir simultanément et inopinément à ma suite dans un hameau pouvait plus que tout inquiéter les villageois. Deux ans auparavant, alors que je venais tout juste de parvenir dans un village de l'ethnie *Hô* particulièrement isolé, j'avais eu la très mauvaise idée de vouloir commettre une plaisanterie à ce sujet, et de répondre cette fois-là à cette sempiternelle question par un « *Bô, bô, siip ha khûn paï !* », *Non, non, quinze personnes arrivent !* Une blague que je me suis promis de ne plus jamais renouveler par la suite, tant elle avait fortement dérouté et même troublé mes hôtes.

Il est par ailleurs à ce stade inconvenant, et à vrai dire tout à fait inapproprié, que je m'adresse directement et en premier lieu à une femme, tant ma survenue inattendue en ces endroits peut ainsi les décontenancer. Il est du reste fréquent que je les aperçoive s'éloigner - voire partir s'enfermer dans leurs huttes - à ma simple apparition, comme si elles souhaitent de la sorte s'assurer suffisamment tôt de prévenir toute éventualité de *confrontation* avec ma personne. Si en certaines occasions je dois pourtant de mon côté me risquer à les solliciter, et que d'aventure aucun homme ne semble présent à cet instant dans les parages, c'est entouré de maintes précautions que je m'y prends, en les interpellant tout en veillant par exemple à maintenir une large distance physique entre nous. Il arrive même parfois que, bien que trois ou quatre d'entre elles soient réunies près d'une hutte, je sens que je ne peux pourtant pas, là non plus, m'aventurer à effectuer un seul pas dans leur direction si aucune présence masculine ne se montre à leurs côtés, au risque alors plus que probable de les effaroucher. Quant aux enfants, la plupart fuient presque toujours se cacher je ne sais où tandis que j'ai à peine pénétré dans les enceintes des villages. Leur curiosité l'emportant, ils réapparaissent cependant généralement sans tarder, notamment dès que j'ai finalement approché un ou plusieurs adultes et que nous avons entamé un dialogue. À ces derniers, une fois qu'ils se soient assurés que je suis bien seul, je peux commencer par exposer rapidement mes intentions, c'est-à-dire expliquer d'où je viens et où je projette de me rendre par la suite, du moins s'ils ne me l'ont pas déjà demandé. En effet cette autre question, « *Paï saï ?* », *Où vas-tu ?*, compose elle aussi une grande incontournable, faisant souvent même office de salutation, avec une supplémentaire qui est « *Kin khao bô ?* », *As-tu mangé ?* Parvenu à ce stade, si j'ai décidé de faire halte là pour la nuit, soit je sollicite directement mes interlocuteurs pour qu'ils m'hébergent - et ils me désignent

alors le plus souvent la hutte du *nay ban*, c'est-à-dire du chef du village - soit je n'annonce rien et entame nonchalamment une déambulation à travers le hameau afin de repérer une famille qui m'apparaîtrait particulièrement amène et accueillante.

## 23 septembre - Ban Khouansi

### Les foyers

Mal dormi, sur une de ces étroites couchettes d'invité, close, dans un réduit de la dimension d'un placard, grossièrement confectionné en claies de bambou et au sol simplement recouvert d'une natte de vannerie qui entièrement l'occupait. Pas de paille, rien de plus que quelques planches de bois en guise d'amortisseurs. Si je ne m'y recroquevillais pas, c'est au choix ma tête ou mes pieds qui venaient buter contre les parois. De plus, j'ai eu sensiblement froid en fin de nuit, alors contraint de me blottir sous l'unique et fine couverture dont je disposais. Le repas de la veille s'était en outre présenté extrêmement frugal - se résumant à des pousses de bambou bouillies, quelques herbes et du piment pilés pour accompagner le riz. Le contact avec mes hôtes fut en revanche aisé et très heureux, tout au long de la soirée. Les gamins ont même finalement presque dominé leurs appréhensions - j'ai ce matin pu obtenir de deux fillettes qu'elles posent pour une photo - et les adultes, comme à l'accoutumée, ont laissé libre cours à leur habituelle dévorante curiosité mêlée d'une distanciation respectueuse. Il est indéniable cependant, et j'en ai fait le constat depuis bien longtemps déjà, que plus on a le désir de côtoyer intimement des populations étrangères, plus on se rend compte alors de l'absolue nécessité de maîtriser un minimum de leurs langages pour pouvoir en retirer quelque chose de constructif et de rassiant, mes trop faibles connaissances du vocabulaire lao ne suffisant malheureusement pas, loin s'en faut, à assouvir ces appétences intellectuelles. De plus, c'est sans compter le fait que lorsque les minorités ethniques font elles-mêmes usage de cette langue lao officiellement en vigueur dans le pays - étant acquis qu'au quotidien elles emploient exclusivement leurs dialectes propres - c'est toujours en usant de prononciations et d'accents *improbables*, ce qui désavantage encore substantiellement la compréhension pour une oreille peu exercée.

Départ pour Ban Khouansi - le mot *ban* (prononcer "banne") désigne le village - autre hameau aperçu hier depuis la piste, agrippé au loin sur un flanc de montagne, celle-ci par ailleurs entièrement ensevelie, comme toutes celles de la région, sous une épaisse couverture forestière. Il me faut dorénavant quitter le cours de cette piste pour m'engager dès lors sur un sentier, dont je me suis fait



indiquer la localisation précise par mes hôtes la nuit précédente. Lorsqu'on a, comme ici - bien que cela se présente en réalité assez rarement au cœur de tels environnements forestiers - la possibilité d'apercevoir très tôt le village de destination, l'accès en paraît le plus souvent *a priori* extrêmement aisé et simple, et semble lui-même pouvoir s'atteindre en un temps relativement restreint. Descendre, remonter, descendre à nouveau puis remonter une dernière fois, non, cela semble définitivement ne présenter aucune difficulté majeure, un délai d'une heure devant tout au plus suffire pour le rallier. Généralement il en faudra pourtant au bas mot le double, ou plus encore, cela dépendant notamment du nombre d'erreurs de parcours que l'on pourra commettre, inévitables dans de tels dédales de sentes et de traces qui s'avèrent en réalité devoir contourner, ici un monticule, là un ravin, que, vus de loin et de la hauteur d'où on les surplombait initialement, l'on avait négligés ou, plus souvent encore, même pas soupçonnés la présence. Là, dans ce fouillis végétal, ce sont des passages dont l'étroitesse permet parfois à peine d'y maintenir les deux pieds côte à côte, et qui se faufilent tantôt entre de hautes herbes ou au milieu de fourrés denses, tantôt au travers de bosquets de bambou géant, enchevêtrements plus ou moins effondrés, ailleurs encore dans des zones boueuses ou sur des traces quelquefois si équivoques que l'on doute alors d'être demeuré sur le sentier adéquat ou de s'être inopportunément engagé dans une voie quelconque, vaguement ouverte par le bétail divaguant. Il arrive aussi qu'il faille traverser l'étendue d'une de ces minuscules rizières irriguées, assez communément implantées au fond des combes, là où la configuration du terrain a autorisé leur aménagement - la plupart des cultures étant toutefois situées *sur les pentes* - et il faut alors plus loin dénicher le passage plus ou moins obstrué qui permet de poursuivre le cheminement. La veille déjà, ressentant une certaine dose de gêne éprouvée par les villageois de Ban Phanasa face à ma survenue parmi eux, j'avais tenté une première fois de rejoindre ce second hameau, mais la journée étant bien entamée et le tracé des sentiers s'annonçant trop confus, j'avais finalement jugé plus prudent de rapidement faire demi-tour.

De même que la veille à celui de Ban Phanasa, Ban Khouansi est lui aussi un village de l'ethnie *Akha Djepiah*. Dans certaines des plus grandes huttes *Akha*, on peut disposer jusqu'à trois foyers de cuisson, parfois isolés les uns des autres - pas systématiquement cependant - par des demi cloisons de bois ou de bambou. Au sein des familles les plus démunies et des huttes les plus précaires, on ne peut toutefois le plus souvent apercevoir qu'un seul de ces foyers. Dans tous ces habitats, élevés sur pilotis et intégralement bâtis à l'aide de matériaux naturels issus de la forêt - bois, bambou et chaume principalement - il est primordial de se protéger des dangers que peuvent représenter les feux

domestiques. Ainsi, ces foyers de cuisson ne sont bien entendu jamais posés à même les planchers, inflammables, mais contenus sur des sortes de caissons de bois emplis de terre tassée. Ces caissons sont généralement intégrés de manière à ce qu'ils affleurent avec le niveau du sol, ou sont disposés légèrement en surplomb, mais alors de jamais plus d'une vingtaine de centimètres environ. Le poids conséquent que composent ces structures, dont les côtés peuvent atteindre une longueur d'un mètre cinquante à plus de deux mètres, est compensé à ces endroits par un renfort des poutres porteuses, et éventuellement par l'adjonction d'un ou de deux pilotis supplémentaires positionnés sous la hutte. Les feux sont allumés directement à la surface de ces sortes de *casiers* chargés de terre damée - terre qui finit elle-même par cuire sous l'action répétée de la chaleur émise - et des trépieds métalliques ou de simples grosses pierres disposées là supportent le poids des woks et autres marmites en fonte ou en aluminium. Chacun de ces foyers est presque toujours surmonté d'une petite plateforme horizontale suspendue à la charpente, confectionnée avec des tiges de bois et de bambou et constituée même parfois de deux ou trois niveaux qui se superposent alors. On y dépose toutes sortes d'objets et ingrédients, d'origine végétale ou animale, comestibles ou non, que l'on souhaite fumer ou sécher. Il n'est pas toujours aisé de déceler ce qui s'y trouve tant tout cela se retrouve rapidement recouvert d'une épaisse pellicule de suie noire et opaque. Plus accessoirement, il semble aussi que ces plateformes visent à contenir les panaches d'étincelles qui, très régulièrement, fusent et s'échappent des flammes et qui donc, en venant buter là, présentent ainsi moins de risques de s'élever jusqu'au chaume des toitures. Toutefois, malgré ces quelques précautions, les menaces d'incendies accidentels demeurent naturellement importantes à l'intérieur de tels habitats et je reste étonné qu'il ne se produise pas plus d'incidents, n'ayant encore jamais aperçu de restes de huttes calcinées dans un village. C'est pourtant pour cette raison, et pour prévenir le risque de propagation d'un feu accidentel à l'ensemble d'un hameau, qu'il est fréquent que la totalité des greniers à riz, sortes de minuscules mais robustes cabanes elles-aussi élevées sur pilotis, soient regroupés un peu à l'écart des villages, généralement éloignés de quelques dizaines de mètres.

Lorsqu'une hutte dispose de plusieurs foyers de cuisson, il semble presque toujours que l'un d'entre eux soit plus spécifiquement dévolu aux usages des hommes, même s'il pourra être indifféremment utilisé par quiconque en cas de besoin. Les hommes n'étant en charge que de la préparation des viandes - celles-ci se faisant toutefois fort rares au quotidien - ils ne s'attelleront aux tâches culinaires qu'à ces occasions. Le plus souvent - mais je sais que cela se produit uniquement en raison de ma présence et je le regrette - nous mangeons séparément, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre, ou

alternativement, les hommes en premier lieu, puis les femmes et les enfants ensuite, qui prennent alors nos places et récupèrent les plats que nous avons à ce stade déjà largement entamés.

Un des foyers de la hutte dans laquelle je me suis ce soir invité affiche des proportions particulièrement imposantes. Il supporte un large wok de fonte dont le diamètre doit bien dépasser quatre-vingts centimètres. S'il peut occasionnellement être employé pour préparer l'alimentation des hommes - par exemple lors d'assemblées à caractère festif réunissant de nombreux convives - son usage au quotidien est plus spécifiquement dédié à la cuisson de la nourriture des cochons, et on le charge alors presque continuellement de toutes sortes de déchets récupérés et de végétaux, notamment de troncs de bananiers sauvages qui sont fréquemment rapportés de la forêt et que l'on hache préalablement.

## **24 septembre - Ban Loupha**

### **Les sentiers**

Mal dormi, à nouveau dans un "placard". La couverture que l'on m'avait cédée présentait cette fois une épaisseur honorable, mais force est de constater que reposer sur des planches disjointes demeure toujours autant inconfortable, ayant par ailleurs dû me contenter de mon sac en guise d'oreiller. Il est peu fréquent que je voie ce genre de recoin vaguement cloisonné prévu pour l'invité. Ailleurs, par le passé, le plus souvent et notamment parmi les groupes *Akha*, j'étais généralement accueilli sur le bat-flanc de repos commun des hommes, dont nous reparlerons ultérieurement.

Hier soir, un de nos voisins a abattu une chèvre, je ne suis cependant pas parvenu à en connaître le motif, entendu que ce type d'événement, en aucun cas anodin, ne peut être impromptu. À ma demande, l'on a bien tenté de me l'expliquer mais je n'y ai strictement rien saisi, mon pauvre vocabulaire n'y suffisant malheureusement pas. Le père de ma famille hôte et moi-même fûmes invités pour le festin qui s'ensuivit. Nous nous y sommes ainsi régalez des abats bouillis de la bête, de purée de pousses de bambou, d'arachides grillées, de riz et de piments. Je ne dois toutefois pas me leurrer, la plupart des repas dont je profiterai les prochaines semaines seront, c'est certain, nettement plus frugaux.

Il ne fait aucun doute que les villageois ne saisissent pas pleinement les motivations qui me mènent ainsi à eux, avec mes incessantes pérégrinations d'un hameau à l'autre, et qui s'annoncent cette fois a priori pour une durée de plusieurs semaines d'affilée. Si ma présence ici ne va pas jusqu'à inquiéter les

hommes, je suis persuadé qu'elle leur pose en revanche nombre de questions tant, je l'ai dit plus haut, l'idée et le concept de tourisme *dans ces endroits* peuvent difficilement leur apparaître intelligibles, voire cohérents. Une certaine dose de suspicion doit aussi, à coup sûr, effleurer les esprits, étant par ailleurs peu enclin à penser que les maigres explications que je tente parfois de leur exposer - notamment concernant le fait que je suis vivement intéressé par leurs cultures, par l'observation de leurs modes de vie et de leurs traditions - puissent les convaincre de quoi que ce soit. Pour tâcher d'y remédier un tant soit peu, je prends désormais systématiquement la peine d'informer rapidement mes hôtes, ainsi que la plupart des autres interlocuteurs que je rencontre à travers les villages, que je ne suis que de bref passage parmi eux, et que mon intention est de me remettre en route dès le lendemain, gageant que cela suffise à les apaiser et les assurer au moins de mes dispositions entièrement pacifiques, et surtout désintéressées.

Il me fut hier passablement laborieux de parvenir à amuser les gamins de ma famille d'accueil, une seule soirée ne suffisant pas toujours à *briser la glace*. C'est pourtant assez fréquemment par leur intermédiaire, me *servant d'eux* en quelque sorte, que je démontre rapidement et aisément aux adultes ma parfaite inoffensivité, et que ceux-ci finissent par "m'adopter", tout du moins par baisser la garde. Je suis néanmoins cette fois relativement surpris de cette attitude générale, plus ou moins distante, des villageois à mon égard, des conduites oscillants entre crainte respectueuse et bienveillance suspicieuse, si on peut s'exprimer ainsi. De temps à autre, le soir, alors que je suis occupé ici ou là, il m'arrive de capter des fragments de conversations furtives qui, à n'en pas douter - cela s'avérant notamment perceptible aux tons employés - ont trait aux motifs de ma présence en ces lieux.

Au départ de Ban Khouansi ce matin, les villageois avaient tâché de me faire comprendre qu'il serait peut-être problématique pour moi d'atteindre *seul* ma destination suivante - le hameau de Ban Loupha - sans risquer de m'égarer. J'avais toutefois jugé qu'ils exagéraient la difficulté, et que ce n'était qu'en raison de la description que je leur avais livrée de mon parcours de la veille qu'ils doutaient désormais de mes capacités. J'avais donc tout de même décidé de reprendre le chemin sans l'aide d'autrui, sachant qu'en tout état de cause il me restait toujours la possibilité de faire demi-tour si je devais faire face à un quelconque embarras. Finalement j'eus la chance qu'un homme, accompagné de son gamin, s'en aille au même moment vers ses *rays* - les rays sont des parcelles défrichées, incendiées puis cultivées temporairement en forêt, j'en reparlerai plus précisément ultérieurement - qui étaient visiblement localisés quelque part dans les environs de mon propre itinéraire. Nous avons donc quitté le village

simultanément, et j'ai ainsi pu opportunément profiter de leur compagnie à tous deux, et bénéficier notamment des larges connaissances de l'homme concernant la géographie de la région. Plus tard, alors que nous étions parvenus à une bifurcation où nous devions nous séparer, mon guide improvisé fut d'accord, après quelques palabres et négociations, pour continuer à m'accompagner jusqu'au prochain village. Je me doutais toutefois bien que le gamin, âgé de pas plus de cinq ans, bien que jusque là il gambadait courageusement et même très énergiquement, pieds nus sur les sentiers escarpés, transportant pendant tout ce temps lui-même, et avec fierté, une petite houe proportionnée à sa taille, n'irait pas beaucoup plus loin, en tout cas pas jusqu'à ma destination, annoncée à quelques heures de marche supplémentaires. Alors, à ma grande stupéfaction, son père l'a passagèrement "abandonné" non loin du chemin, l'a littéralement caché au cœur d'un épais fourré, dans lequel il a dégagé puis recouvert de branches et de feuillages une petite aire. Là, après lui avoir dicté quelques consignes, il l'a laissé à lui-même, puis nous avons tous deux repris notre route. J'ai bien tenté d'émettre quelques objections, mais l'homme les a rapidement balayées. J'ai calculé qu'il se sera ainsi absenté durant au minimum quatre heures au total, charge au gamin de s'occuper seul pendant tout ce temps, isolé en pleine forêt, derrière quelques mètres de hautes herbes et de broussailles humides. L'homme a également abandonné là, maintenus aussi bien camouflés que son enfant, sa hotte, sa machette, le riz de la journée, et même son fusil, une de ces pétoires à crosse courte que les montagnards fabriquent eux-mêmes autour de canons manufacturés d'un autre âge. Autant dire que j'ai largement culpabilisé d'avoir œuvré à cette situation, car si nous avons marché si vite par la suite, allant jusqu'à trotter parfois lorsque la configuration du terrain le permettait, c'était bien entendu parce que mon accompagnateur se faisait un sang d'encre pour son enfant. Plus loin, je lui ai même notifié que nous devrions faire demi-tour, que je pouvais remettre mon trajet au lendemain, mais cela était pour lui hors de question, insistant pour continuer.

Fort et courageux gamin, il ne parut même pas inquiété par notre départ et sur son sort. Je l'ai alors imaginé, se tenant coi durant tout ce temps, silencieux et bien dissimulé dans ce sinistre environnement, tout de même proie facile pour certains prédateurs, ne seraient-ce que les nombreuses et vivaces sangsues qui l'auront peut-être visité, surtout s'il s'est assoupi. En effet sur ces sentiers, maintenus en permanence humides dès qu'ils sont ombragés, ces bêtes pullulent et il faut absolument s'abstenir de stationner plus de quelques secondes de suite à la même place si l'on veut éviter qu'elles rapploient aussitôt, alertées de notre approche par les vibrations du sol et la chaleur émise. Une inspection méticuleuse des pieds - mieux, de l'ensemble du bas du corps - est d'ailleurs

régulièrement de rigueur, et il faut à chaque fois prendre le temps de les ôter une à une, ce qui provoque inmanquablement de minuscules hémorragies, totalement indolores mais relativement importantes au regard de la taille ridicule des morsures, laissant alors des filets de sang coagulant avec peine. En définitive, je dois bien admettre que, sans l'aide de cet homme - guide improvisé - j'eus certainement tôt fait demi-tour, tant les sentiers se sont plusieurs fois dédoublés, certaines de ces bifurcations devant à coup sûr aller se perdre je ne sais où, au fond de combes et de ravins escarpés. Nous avons ainsi alterné les montées et les descentes, parfois abruptes, souvent glissantes, puis les traversées de ruisseaux, de hauts et denses fourrés, et, tout du long, n'avons croisé aucune âme qui vive, pas une seule. Mon compagnon s'en est retourné avant que nous atteignions ma destination, me rassurant sur la suite en me précisant que la fin du parcours ne poserait dorénavant plus aucun problème. Une demi-heure plus tard, je parvenais au village de Ban Loupha.

Après m'être débarbouillé tant bien que mal dans le cours d'un ruisseau aux abords boueux coulant au fond d'une combe, m'être invité au sein d'une famille et un peu sustenté en leur compagnie, je m'attelle à quelques pages d'écriture. Il ne faut alors pas bien longtemps pour qu'une dizaine d'hommes, piqués par la curiosité, ainsi qu'une ribambelle de gamins, rassurés par la présence de leurs aînés, m'entourent et me cernent de près, tous vivement amusés par ma vélocité de rédaction - cependant objectivement bien peu soignée. Les femmes, pour leur part, se tiennent comme toujours un peu à l'écart, à une distance autant respectueuse que timide.

Ce sont désormais les *Akha Pouli Noy* qui m'accueillent. Si les tuniques traditionnelles féminines rappellent fortement celles des *Akha Djepiah* à travers certains éléments significatifs - par exemple l'ample veste à manches longues, le "haut" masquant tout juste les poitrines, ou encore les jambières - on y distingue aussi des spécificités notables, notamment du côté de la jupe, qui ici tombe un peu plus bas, juste en dessous des genoux. Ce sont cependant une fois de plus les coiffes qui portent l'empreinte la plus caractéristique de l'ethnie. Il s'agit cette fois, pour les femmes mariées, d'une sorte de bonnet de toile épaisse lourdement chargé de colliers de perles et de graines, de cupules d'argent, de pièces de monnaie du même métal, de floches de laines et de broderies. On serait alors presque tenté de parler de "casque" tant ces coiffes sont ainsi caparaçonnées d'une abondance de ces objets décoratifs, pour la plupart en matières *solides*. À l'arrière de ces coiffes, placé comme en porte-à-faux incliné, est fixé un disque - très probablement une structure en bambou - recouvert de la même toile sombre que le reste de la tunique, et lui aussi décoré de nombre de cupules métalliques et de perles, agencées de manière à figurer des motifs triangulaires

emblématiques. Enfin, les chevelures ne sont plus comiquement coiffées en "oreilles canines", comme nous le décrivions plus haut pour les femmes *Akha Djepiah*, mais très élégamment étirées de part et d'autre du visage, l'encadrant ainsi étroitement en dessinant un V inversé. Les coiffes des jeunes filles sont similaires à celles des épouses, si ce n'est qu'elles sont dépourvues de ces disques postérieurs. Du côté des hommes, si beaucoup d'entre eux ont définitivement abandonné les vêtements traditionnels *Akha*, ils sont encore quelques-uns à le porter au quotidien, en l'occurrence de très amples vestes et de tout aussi larges pantalons, courts, laissant généreusement apparaître les chevilles, tous deux taillés dans les mêmes étoffes de coton bleu indigo que les femmes tissent pour élaborer leurs propres tuniques. Il est par ailleurs assez fréquent d'observer des jeunes hommes exhibant fièrement de lourds torques en argent massif, et plusieurs d'entre eux arborent ces casquettes vertes dites "à la Mao" qu'ils dénichent sur les marchés de plaine, des couvre-chefs d'origine chinoise qui leur confèrent des allures légèrement canailles.

## 25 septembre - Ban Shika

### L'alcool

Hier soir, en compagnie de mes hôtes *Akha Pouli Noy*, notre veillée, qui réunissait une quinzaine d'hommes au total, s'est prolongée jusque fort tard. Sans aucun doute du fait de ma présence, le *lao-lao* a été à cette occasion servi avec bien peu de modération. Cet alcool de riz, le *tord-boyaux* distillé localement et artisanalement dans les villages à travers tout le pays, constitue un breuvage brut et épouvantablement fort. Ma famille d'accueil s'était d'ailleurs attelée hier à un de ces chantiers de distillation et, en fin d'après-midi, peu après mon arrivée, j'ai pu observer l'alambic d'un peu plus près. Il s'agit d'un dispositif éphémère très rudimentaire que l'on installe à l'extérieur, à l'air libre, à proximité immédiate de la hutte. Un gros fût de bois évidé, désormais noirci par les fumées et dans lequel on déverse un certain volume de *paddy* - le *paddy* désigne le riz encore non décortiqué - est placé verticalement dans le plus grand wok dont on dispose, un vaste récipient concave en fonte souvent de près d'un mètre de diamètre, que l'on emplit d'eau et fait reposer sur un foyer improvisé. Ce fût de bois est transpercé, environ aux deux tiers de sa hauteur, par un fin tube de bambou qui en dépasse largement tout en s'inclinant vers le bas, un chiffon en guise de filtre étant par ailleurs noué à sa terminaison. Enfin un deuxième wok, voire une simple bassine en aluminium, d'une dimension nettement plus réduite que le premier, est déposé en haut de l'édifice, jointant là hermétiquement avec l'ouverture supérieure dont est pourvu le fût de bois. Rempli d'une eau fraîche

périodiquement renouvelée - c'est généralement une personne âgée qui est chargée de cette tâche, qui certes ne nécessite pas d'efforts physiques importants mais exige une attention constante - ce récipient a pour fonction de favoriser, grâce à la différence de température ainsi entretenue entre les extrémités haute et basse du contenant, la condensation interne des vapeurs alcoolisées, qui s'écoulent alors lentement, en un très mince filet via le tube de bambou dans un jerrican disposé là. Je gage qu'à sa sortie l'alcool obtenu frôle allègrement les quatre-vingts degrés et il suffit, pour s'en convaincre, de porter à ses lèvres le contenu du fond d'un petit bouchon pour constater que peut-être la moitié du liquide s'est déjà évaporée, le seul temps d'accomplir le geste. Les chantiers de distillation du riz ne sont pas mis en œuvre bien fréquemment, par ailleurs seules les années fastes autorisent de produire des quantités significatives de ce redoutable alcool. Il est à noter que le *lao-lao* se déniche aisément sur tous les marchés du pays, même sur les plus modestes d'entre eux, dans les campagnes profondes, et qu'il se négocie, présenté là dans des jerricans en plastique, à des tarifs environ deux fois inférieurs à ceux de la bière - que ce soit celle produite localement, la *Beer Lao* nationale, ou une à deux autres marques d'importation chinoise que l'on trouve parfois - alors qu'il affiche un degré l'alcoolisation dix fois supérieur à celles-ci. Il arrive que certains groupes de population aromatisent leur *lao-lao* en recourant à diverses écorces ou herbes naturelles qu'ils y font macérer, ce qui lui confère de la sorte une légère teinte pouvant varier du brunâtre au verdâtre. Il semble cependant que les cas d'alcoolisme se fassent extrêmement rares parmi les montagnards, et je crois avoir à ce jour personnellement rencontré un seul individu entaché de ce type d'intempérance, depuis le temps que je sillonne ces régions. Ainsi, s'il m'arrive ici pourtant assez fréquemment de mentionner le *lao-lao*, c'est uniquement parce que c'est justement *du fait de ma présence* qu'il est régulièrement proposé en introduction des repas. Enfin, au sujet de la bière que je mentionnais plus haut, est-il utile de préciser qu'on n'en trouve jamais la moindre trace dans les villages dont il est question ici. En effet, outre qu'il serait bien trop laborieux d'en convoier jusque là, aucun habitant de ces lieux n'aurait surtout la capacité financière d'en acquérir

Réveil aux alentours de 5 heures 30 ce matin et, rapidement, avant même de déjeuner, nous nous resservons quelques rasades de ce *lao-lao*. Le rituel de consommation de cet alcool emblématique du pays est rigoureusement identique à travers toutes les provinces, et quel que soit le groupe ethnique au sein duquel l'on est accueilli. Un homme prend d'une main la bouteille ou le flacon qui le contient, et de l'autre un verre, idéalement de la taille de ceux communément désignés "*shooter*" en Occident, ou d'un format plus standard si c'est le seul dont



on dispose - notons à ce sujet que l'on n'utilise ici jamais de verres lorsque l'on déjeune, tout au plus peut-on se verser de l'eau bouillie dans son bol à riz en fin des repas pour se désaltérer, et d'autres fois c'est un unique vieux bocal qui fait office de récipient à boire commun à tous. L'homme se sert alors une lampée de *lao-lao*, s'excuse rituellement auprès de son voisin de droite de consommer de la sorte *avant lui* en lui adressant un « *Dum khon deu' !* », *Homme, je bois avant toi !* - mais fréquemment aussi rien de plus qu'un rapide et vague geste destiné à lui présenter le verre d'alcool - puis l'avale d'un trait juste avant, le plus souvent, d'émettre un râle de gorge bien sonore pour démontrer à tous que le fort degré d'alcool du breuvage est incontestable. Une fois remis de son saisissement, il remplit alors à nouveau le verre puis le tend à ce même voisin qui se tient à sa droite, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait servi, à tour de rôle, la totalité des hôtes réunis là, le verre vide lui étant à chaque fois renvoyé. Lorsqu'il a ainsi parachevé le tour de l'assemblée, il remet le flacon *et le verre* à l'homme qui le joute - là aussi toujours celui situé à sa droite - qui se charge alors à son tour de la même opération, c'est-à-dire de servir, l'un après l'autre, chacun des convives, et ainsi de suite. Il est par ailleurs presque à chaque fois de bon ton, tandis qu'un nouveau verre est tendu à untel, que celui-ci proteste - recourant pour cela à quelques simagrées - du fait que celui-ci soit trop rempli. C'est certes parfois effectivement le cas et il peut alors obtenir - mais uniquement après d'âpres négociations - que quelques millilitres en soient reversés dans le flacon.

Pendant tout ce temps nous sommes invités à picorer, en guise d'apéritif et du bout des baguettes, ou à l'aide d'une cuillère pour les bouillons, dans les plats qui ont déjà été déposés devant nous, à l'exception formelle du riz. Il est en effet tabou d'entamer celui-ci tant que nous n'avons pas cessé de boire de l'alcool. L'inconvénient est que ces bacchanales s'éternisent souvent longuement, et d'autant plus que les assemblées réunissent un nombre important de convives. Au contraire les enfants, qui bien entendu ne boivent pas, sont donc pour leur part, durant tout le temps que se prolonge ce manège, autorisés à se servir dans l'ensemble des plats, riz inclus, ce qu'ils ne se privent pas d'accomplir très allègrement. Aussi lorsqu'enfin nous autres, adultes, cessons de boire et pouvons alors cette fois sérieusement nous sustenter à notre tour, ces plats, outre qu'ils sont désormais résolument refroidis, ont surtout été remués et "souillés" par de nombreuses menottes plus ou moins crasseuses, toujours terreuses. Il faut alors avouer que, parvenus à ce stade, seuls nos esprits embrumés et notre faim vorace nous permettent de surmonter nos potentiels sentiments de répugnance. Ce matin toutefois, le père de la famille qui m'accueille, un de ses fils et moi-même, distribuons chacun une seule tournée de *lao-lao*, puis entamons donc assez rapidement le repas, quelques poignées de feuilles et herbes variées crues

déposées à même la petite table basse de rotin, dont nous nous servons pour accompagner une soupe, quelques pousses de bambou bouillies et du riz.

Il est regrettable que les mœurs locales, mais peut-être aussi et surtout les nombreuses tâches qui leur incombent, tiennent les femmes à distance des assemblées et des réunions qui se produisent régulièrement autour de moi.

J'ai ce matin, à l'image de la veille, opportunément pu quitter le hameau de Ban Loupha accompagné d'un villageois sur une partie du parcours. Je suis résolu à tâcher désormais de procéder de la sorte chaque fois que cela me sera possible tant le risque de s'égarer peut s'avérer manifeste lorsque je me trouve en chemin entre deux villages passablement isolés. Plus loin, alors que mon compagnon m'a abandonné depuis moins d'une heure, je retrouve la piste que j'avais quittée trois jours plus tôt et qui continue à serpenter dans la vallée. Voilà ainsi d'ores et déjà trois journées dépensées à sillonner l'arrière-pays, à effectuer une honorable boucle m'ayant permis de visiter quatre beaux villages, sur peut-être une quarantaine de kilomètres au total seulement. Quatre villages, et déjà deux ethnies côtoyées, tandis que ce soir je suis accueilli au sein d'une troisième, puisque me voici désormais parmi les *Moutchi*. Quelle fabuleuse mosaïque culturelle offre cette région du monde si particulière.

Les *Moutchi* ont ici conçu un habitat original, résolument différent de celui des *Akha* par exemple - dont nous aurons d'autres occasions de parler - avec lesquels ils entretiennent pourtant un certain degré de "cousinage", étant donné que ces deux ethnies se rattachent à la même famille ethnolinguistique, celle dite *tibéto-birmane*, et qu'en outre par ailleurs des éléments des parures traditionnelles des uns vont jusqu'à sensiblement rappeler ceux des autres. Les huttes des *Moutchi* ne sont en revanche pas - ou ne sont plus - bâties en bois et bambou, du moins leurs murs, puisque ceux-ci se présentent *en dur*. Il s'agit en effet de petites constructions en pisé, c'est-à-dire dont les "maçonneries" sont constituées d'un mélange tassé de terre et de paille, et dont le cœur est par ailleurs armé de tiges de bois et de claies de bambous. Dans ces conditions, elles ne sont donc bien entendu pas élevées sur pilotis et de la simple terre à peine battue fait office de sols intérieurs, ceux-ci présentant en outre inévitablement une planéité plus que douteuse avec nombre de creux et de bosses. D'autre part les façades sont fréquemment badigeonnées d'un lait de chaux sobrement coloré au bleu indigo naturel, et affichent ainsi des teintes passées, délavées et originales. Enfin, les toitures sont tantôt recouvertes de chaume, tantôt de tôles ondulées légères, parfois aussi d'une juxtaposition de ces deux matériaux - l'ancien et le contemporain - au fur et à mesure que les familles se trouvent en capacité d'investir dans quelques plaques de ce dernier. Je présume toutefois que

c'est la proximité avec la piste qui a favorisé l'émergence *récente* de ces habitats "en dur", et que ces populations, traditionnellement et à l'instar de nombreuses autres ethnies de la région, se contentaient antérieurement, et jusque depuis peu encore, exclusivement de bois et de bambou.

Des tuniques traditionnelles des femmes *Moutchi*, il ne subsiste guère plus, qui soient encore régulièrement portées au quotidien par celles-ci, que les coiffes, parfois également ici ou là une veste ou des jambières brodées. Affichant des teintes un peu passées chez ceux arborés par les femmes qui sont mariées, l'ensemble de ces éléments restent au contraire vivement colorés du côté des jeunes filles. Pour elles les coiffes consistent en une longue bande de toile de coton blanc écru, richement enjolivée de motifs variés, plusieurs fois enroulée autour de la tête et dont la dernière extrémité, chargée de fines perles, de pompons et de floches de laine, parfois aussi de quelques pièces de monnaie cousues, pend élégamment sur le côté. Celles des femmes mariées apparaît donc plus terne puisqu'il s'agit d'un simple carré de toile teint à l'indigo sombre, presque noir, emprisonnant la chevelure, puis ceint d'un étroit bandeau qui maintient en place l'ensemble. Singulièrement caractéristiques et originales sont les boucles d'oreilles de ces dernières, de petits disques d'argent transperçant les lobes, auxquelles pendent quelques minuscules pompons et qui sont reliées l'une à l'autre par des fils de laines ou des colliers de fines perles qui passent alors par dessous la gorge. Je n'ai aperçu que deux ou trois vieilles femmes qui arboraient des vestes traditionnelles, désormais ternies et usées jusqu'à la corde par les années. Ces vestes, portées en permanence ouvertes, sont taillées dans de la grosse toile de coton noire, à l'exception des manches qui se décomposent en une succession de larges pièces colorées, rouges et bleues, et de quelques étroits motifs brodés. Quant aux hommes, ils ont ici tous abandonné les vêtements traditionnels, dorénavant définitivement remplacés - sauf probablement à l'occasion d'événements festifs ou cérémoniels durant lesquels ils sont ressortis au grand jour - par de classiques shorts, pantalons et ticheurtes de très mauvaise fabrication chinoise. Ils les acquièrent sur les marchés de plaine et, dans ces environnements âpres, ceux-ci ne tardent pas à devoir être rafistolés ici ou là, et prennent alors inéluctablement et rapidement l'aspect de frusques plus ou moins encrassées.

## **26 septembre - Ban Kioukhan Khao**

### **Les ethnies**

Alors qu'un peu plus tôt je venais de mentionner le fait que les cas d'alcoolisme se faisaient extrêmement rares au sein des populations

montagnardes, hier le patriarche de la famille qui m'accueillait chez les *Moutchi* en constituait cependant un représentant notoire. Ma visite s'avérant ainsi une fabuleuse occasion pour s'adonner une fois de plus à ce travers, lui et son gendre m'ont, lorsque l'état recherché fut dûment atteint et durant une bonne part de la soirée, hurlé et postillonné au visage des flots de paroles rigoureusement incompréhensibles. C'est presque *heureusement* l'alcool lui-même qui m'a alors permis, de mon côté, de supporter cet épisode particulièrement exaspérant, et même franchement désagréable. Et, comme si cela ne fut pas encore suffisant, la bacchanale a repris ce matin, dès le réveil, et j'ai dû cette fois m'arracher à leurs haleines éthérées, invoquant opportunément le prétexte d'un long chemin à parcourir dans la journée. Tandis que j'ai le plus souvent de la difficulté à quitter les villages, regrettant presque toujours d'y résider durant trop peu de temps, je n'ai au contraire aujourd'hui pas demandé mon reste, avalé quelques poignées de riz, puis repris ma route.

Je regagne rapidement la piste qui, a priori, parcourt en totalité ce secteur sud de la province de Phongsaly, sur une ligne d'orientation approximativement latitudinale. L'étendue de cette piste s'avérerait sensiblement supérieure à ce que j'avais initialement estimé. Les villageois de Ban Shika me l'ont évaluée à soixante-dix kilomètres au total, avant qu'elle ne s'interrompe face aux berges de la rivière Nam Ou, le principal cours d'eau qui irrigue la province et la traverse dans toute sa longueur, composant ainsi lui-même une voie de communication majeure et éminemment privilégiée par beaucoup de résidents de la région. Je fais étape dans un village dont les habitants m'informent appartenir eux aussi à l'ethnie *Moutchi*, même si je perçois immédiatement de notables différences dans les attributs vestimentaires traditionnels visibles, principalement dans les coiffes. La région présente ainsi, sur un territoire pourtant pas plus vaste que l'équivalent d'environ trois départements français réunis, une diversité culturelle inouïe, puisque pas moins de vingt à vingt-cinq ethnies y sont recensées, sans même compter les sous-groupes et les clans. On ne peut alors que supposer que c'est notamment au fil de leurs longues pérégrinations migratoires, aux époques où ces multiples groupes ont quitté, il y a de cela plusieurs dizaines de décennies - un à deux siècles parfois - leurs régions natives des fins fonds septentrionaux du Myanmar, des marges des provinces chinoises montagneuses et reculées du Yunnan ou du Sichuan, ou encore de quelques recoins des hauts plateaux tibétains, chassés de là-bas par les persécutions, les conflits ou les famines, que la plupart d'entre eux se sont atomisés en d'innombrables branches. Celles-ci ont alors ensuite chacune, et indépendamment des autres, développé des caractéristiques culturelles propres, vestimentaires donc, mais aussi

linguistiques, tant cette partie du monde est également réputée pour la diversité des dialectes qui y sont encore de nos jours pratiqués.

Pas plus de neuf clichés réalisés durant ces cinq premières journées occupées à sillonner les montagnes de la région. Et pour cause, ce sont les femmes, dans leurs surprenantes parures, qui se montrent les plus photogéniques, mais aussi malheureusement les plus difficiles à approcher, et donc à photographier. L'équivalent d'une demi-journée et une nuit passées dans la plupart des hameaux ne suffit en effet pas toujours à emporter leur confiance ni à émusser leurs réticences. Peut-être cela est-il à mettre sur le compte d'une certaine dose de coquetterie, mais sans doute souvent aussi d'une réelle crainte, voire de la persistance de tabous sous-jacents. D'un autre côté, je me suis toujours rigoureusement refusé à "voler" la moindre photo, je veux dire par là à les réaliser à l'insu des personnes. Quand bien même je souhaiterais m'y risquer que je n'y parviendrais pas tant mon rudimentaire petit appareil à *film* - cette caractéristique participant par ailleurs d'un choix volontaire puisque je n'ai généralement aucun accès à une source d'électricité, nécessaire à une recharge de batteries, durant plusieurs semaines d'affilée - ne possède pas de zoom, ni même quel qu'autre réglage que ce soit. De plus cela est sans compter que la quête d'images n'a jamais constitué pour moi une priorité lors de mes périodes.

Balade, depuis cinq jours donc, aux environs d'une piste qui doit me mener jusqu'à la rivière Nam Ou. L'itinéraire longe une vallée, sans jamais y descendre complètement. Les hameaux sont implantés plus haut, sur les crêtes, ou au contraire à quelques dizaines ou centaines de mètres en aval. Seuls certains d'entre eux, généralement ceux situés à proximité immédiate de la piste, bénéficient d'une fontaine, en fait un simple pilier de ciment élevé sur une dalle de même nature et d'où jailli continuellement, via un morceau de tuyau métallique placé en saillie, le flux d'une source captée en profondeur. Ailleurs, pour pouvoir s'approvisionner en ce précieux liquide, il faut le plus souvent descendre au fond d'une combe aux escarpements plus ou moins aisément praticables, pour atteindre une résurgence, parfois simplement un maigre ruisseau. Si le passage se présente trop abrupt, quelques grossières marches peuvent être taillées dans la pente de terre, qui par ailleurs est maintenue presque constamment humide, et donc dangereusement glissante, en raison des quelques pertes d'eau qui se produisent presque toujours sur les délicats trajets de retour. Ce sont les femmes et les jeunes filles, occasionnellement des enfants qui, plusieurs fois par jour, sont en charge de ces corvées de ravitaillement et qui, pour les mener à bien, emportent cinq à sept tubes de bambou qu'elles calent verticalement dans des hottes dorsales, de très volumineux cylindres aux parois amincies et d'un diamètre pouvant couramment atteindre quinze à vingt

centimètres. Les fontaines de village offrent alors bien sûr un réel avantage par rapport aux ruisseaux et participent à l'élévation du confort de tous, à titre personnel également, je veux dire par là à l'occasion de mes toilettes quotidiennes, même si dans ces conditions il m'est du coup impossible de m'isoler, ou de me faire un tant soit peu discret, puisque ces aménagements sont toujours situés au centre des hameaux. Il n'est ainsi assurément pas rare, alors que je me tiens en sous-vêtement sous le jet glacial d'une de ces installations, où juste à côté à me savonner, que je me retrouve cerné par plusieurs dizaines de villageois qui n'ont pu contenir leur curiosité et sont venus scruter mon étrange corps, probablement bien pâle à leurs yeux. Il n'y aura cependant jamais la moindre moquerie de prononcée, pas non plus d'échanges de commentaires équivoques ou quelconques, ni même de simples sourires. En définitive rien de plus qu'une passive observation, ce qui, les premières fois, s'avère tout de même légèrement confondant.

## 27 septembre - Ban Souphsoy Khao

### La fête

Après les *Akha Djepiah*, les *Akha Pouli Noy* puis les *Moutchi*, me voici parvenu en territoire *Poussang*. À l'instar de celles des *Moutchi*, les demeures des *Poussang* ne sont pas élevées sur pilotis, et ce sont cette fois de sommaires habitats de bois directement posés sur des sols de terre battue qui se présentent au visiteur. De même, le port des vêtements traditionnels se trouve parmi cette population en voie d'abandon, même si quelques femmes continuent d'arborer des vestes très caractéristiques teintées au bleu indigo naturel et des jambières blanches écru. Les vestes des jeunes filles sont ici à nouveau beaucoup plus colorées que celles des adultes, rappelant là encore fortement celles des *Moutchi*, avec qui il est manifeste que ce groupe ethnique entretient quelques liens de *parenté*. La coutume du port des coiffes est en revanche, une fois de plus, bien préservée et celles-ci seront à coup sûr, ici comme ailleurs, les derniers emblèmes identitaires qui subsisteront encore quelque temps lorsque tous les autres auront été définitivement sacrifiés à la modernité. Ces coiffes consistent en un très volumineux chignon *aplati* disposé à l'avant du crâne, chignon d'une largeur telle qu'il va jusqu'à presque masquer en totalité le front de la personne. Une bande de toile de coton blanc écru positionnée verticalement maintient en place ce chignon, s'enroule une fois autour et au-dessus de la tête, puis l'ensemble est ceint d'un bandeau chamarré de motifs cousus en patchwork. Enfin, une généreuse grappe de petits pompons et de floches de laine colorés, à dominante rouge vif, est fixée sur le flanc droit de ce

chignon frontal - quelques autres identiques sont par ailleurs parfois suspendus sur l'extrémité haute des jambières. Autre caractéristique culturelle notable, les femmes *Poussang* se laquent curieusement en noir leurs deux incisives supérieures - et elles seules - ce qui surprend singulièrement l'observateur la première fois qu'il leur fait face et qu'elles lui adressent un sourire. Pour finir avec les jambières, un attribut vestimentaire également adopté par quelques autres groupes ethniques de la région - les *Phou Noi* du centre de la province par exemple - elles sont bien entendu empreintes d'un rôle décoratif mais, en enserrant de la sorte les tibias et les mollets, visent surtout, lors des déplacements en forêt, à stopper paraît-il efficacement la progression des sangsues vers le haut du corps.

Une fête se prépare au sein de la famille qui m'accueille - à ce sujet précisons d'emblée qu'au cœur de ces contrées, une *fête* peut tout aussi bien concerner et être organisée à l'occasion d'un événement heureux, le Nouvel An, un mariage ou une naissance, que lors de la survenue d'une catastrophe ou d'une tragédie, par exemple une maladie ou un décès. Une fois de plus, je ne saisis pas quel en est l'objet, si ce n'est qu'elle impliquerait très directement une jeune adolescente du foyer, âgée de treize années et dont on va de la sorte, je suppose, célébrer une étape emblématique de la vie sociétale. Je m'enquiers de savoir si celle-ci pourrait présenter un quelconque rapport avec le projet d'une future union maritale, de fiançailles par exemple, mais il ne semble pas qu'il s'agisse de cela. Je présage toutefois que le motif tient d'une certaine importance puisque pour la circonstance un cochon est abattu. Comme toujours en pareille circonstance, après l'avoir d'abord immobilisé puis entravé à l'extérieur, via un solide ligotage de ses pattes, il est ensuite porté dans la hutte, alors qu'il ne cesse un seul instant de hurler abominablement, puis déposé à même le sol de terre battue. Là, il est enfin égorgé, non sans que quatre hommes aient dû préalablement à nouveau le maintenir fermement immobile, nécessitant pour cela d'avoir autant recours à leurs genoux qu'à leurs pieds, en plus de leurs mains, tandis qu'une bassine ait été placée devant la gorge de l'animal afin de recueillir le flot de sang qui en jaillit instantanément et abondamment, requérant par ailleurs un temps non négligeable avant qu'il ne tarisse. L'atelier de boucherie peut alors débiter, presque la totalité des hommes s'y attelant, chacun d'eux armé d'une machette et après que de larges feuilles de bananiers sauvages aient été répandues sur le sol. Une poule est, un peu plus tard, également abattue.

En début d'après-midi, de nombreux villageois sont venus festoyer sous notre toit, boire du *lao-lao* et manger du cochon bouilli, certains s'en étant ensuite retournés vers leurs huttes les bras encombrés de quelques morceaux de chair sanguinolente grossièrement emballés dans des fragments de feuilles de

bananier. Nous récidivons ce soir, cette fois en compagnie d'une assemblée légèrement plus réduite, mais qui réunit tout de même cinquante à soixante convives, exclusivement des hommes, excepté la jeune fille mentionnée plus haut et en l'honneur de qui tout ceci est donc organisé. Durant ce temps les femmes se tiennent pour leur part discrètement à l'écart, regroupées par petits comités palabrant calmement à proximité des foyers. Une cérémonie du *baci* est alors initiée. Il s'agit là d'un ancien rituel animiste, par ailleurs désormais également récupéré par le bouddhisme, et dont la tradition s'est propagée parmi nombre de groupes ethniques du pays. Il consiste, si on souhaite le résumer en très peu de mots, à nouer autour des poignets de la personne concernée des fils de coton blancs préalablement *consacrés* afin de lui "attacher les bons esprits".

Les anciens ont alors commencé par réciter je ne sais quelles prières, de longs monologues comme psalmodiés et auxquels personne ne semble prêter la moindre attention, les conversations et les activités des uns et des autres se poursuivant en effet comme si de rien n'était durant tout ce temps. Ces anciens ont récidivé de la sorte à trois reprises, déclamant une première fois leurs mystérieuses incantations en se tenant face à la réserve de fils de coton blancs déposés sur la table, puis face à la jeune fille, et enfin devant un peu de nourriture également présentée là. Chacun des convives, à tour de rôle et je fus invité à procéder de même, prend ensuite directement et activement part au rite. Il s'agit de prélever un ou deux de ces fils blanc immaculé - et donc a priori désormais *consacrés* - puis de les nouer aux poignets de la jeune personne, tout en prononçant quelques paroles - des vœux je suppose. À la fin de ce manège, l'adolescente se retrouve avec chacun de ses poignets engoncés dans une énorme "pelote" composée d'une quantité innombrables de ces fils blancs, véritables paquets de coton qu'elle devra conserver en place au minimum durant trois jours, tout du moins si elle veut s'assurer de l'efficacité de leurs "effets" promis.

Durant tout ce temps, quatre foyers de cuisson sont restés continuellement activés et alimentés en bois de combustion, afin de pourvoir au ravitaillement constant de tant d'invités. Par ailleurs, de nombreux *bangs*, les fameuses volumineuses pipes à eau, circulent incessamment de l'un à l'autre, l'ensemble entretenant un épais brouillard de fumée à l'intérieur de la hutte - précisons à ce sujet que les habitats ne sont jamais dotés d'ouvertures autres que celles que composent les portes. C'est rapidement insoutenable et, en ce qui me concerne, j'en ai bientôt des larmes aux yeux.

L'alcool aidant, les paroles fusent et je peux alors quelquefois assister à de surprenants échanges entre les uns et les autres, comme j'en ai déjà très souvent été le témoin par le passé, parmi les populations montagnardes et à l'occasion de



réunions festives équivalentes. Des hommes "dialoguent" mais il arrive que les tirades se prolongent durant tellement longtemps qu'elles se transforment presque en *monologues*. Par exemple l'un d'eux prend ici la parole, pendant qu'un peu plus loin d'autres continuent, de leur côté, de palabrer, ou plus trivialement de s'occuper à fumer. Son laïus, sa harangue, va parfois durer cinq, six minutes d'affilée, ou même plus. Fréquemment, au bout d'un moment, plus personne ne semble l'entendre, ses interlocuteurs initiaux, comme lassés ou désormais interpellés par une autre conversation proche, l'abandonnant alors à lui-même et à sa péroraison. Un autre s'élance à son tour, puis un autre. Les premiers ne sont donc plus du tout écoutés mais cela ne les décourage en rien, et ils poursuivent leurs soliloques sans défaillir le moins du monde, comme pour eux seuls. Cela rappelle certaines joutes verbales, mais pour lesquelles il n'y aurait pas le moindre enjeu, ni même la recherche ostensible d'un duelliste ou d'une quelconque audience - ce qui rend d'ailleurs le terme "joute" finalement assez peu approprié à la circonstance. Les récits, particulièrement emportés, semblent pourtant littéralement *vécus*, affublant les protagonistes de mimiques faciales éminemment marquées et expressives, tantôt exaltées voire hallucinées, tantôt furibondes ou outrées. À ces occasions les uns et les autres peuvent parfois aller jusqu'à donner l'impression de s'affronter, et même de s'invectiver, tout ceci paraissant encore exacerbé, pour une oreille étrangère, par les dialectes aux surprenantes sonorités.

Je donnerais beaucoup pour pouvoir saisir en détail ce qu'il se dit ici. De plus ce n'est pas, loin de là, uniquement lors de ce type d'assemblée un peu exceptionnelle et réunissant de nombreux convives que les hommes se montrent aussi prolixes et volubiles, puisque c'est également très couramment le cas à l'occasion de certaines veillées plus quotidiennes et d'où l'alcool est absent. Or, il s'avère que la plupart de ces hommes quittent rarement les parages proches de leurs villages, parfois pas à une seule reprise durant plusieurs semaines d'affilée. Ainsi, de tout ce temps ils ne côtoient continuellement que les mêmes personnes, c'est-à-dire leurs familles et leurs co-villageois - de temps en temps aussi, mais finalement assez peu fréquemment, les voisins d'un autre hameau du secteur. Ils évoluent par ailleurs invariablement dans le même environnement naturel, visitant constamment les mêmes forêts, les mêmes collines, les mêmes cours d'eau, les mêmes *rays*. N'étant dès lors en aucun cas, de quelle que manière que ce soit, journallement connectés avec l'extérieur, ils n'en reçoivent donc strictement aucune nouvelle information régulière. Alors voilà pourquoi je me pose tant la question de savoir ce qu'ils peuvent bien trouver à relater lors de ces longs et fréquents développements oratoires.

Et puis soudain, quasiment d'un coup net, sans transition, une large part de l'assemblée se tait, et tous ces hommes se tournent vers moi. L'un d'eux m'interpelle, un seul mot, je ne saisis pas. Il mime alors le geste d'ouverture d'un livre, joignant puis écartant alternativement les paumes de ses mains. Je comprends. Mon passeport, il veut le voir. Je devine dès lors que cela faisait quelques instants déjà qu'une conversation avait trait aux motifs supposés de ma présence ici. Méfiance, incompréhension, paranoïa. Il était jusqu'à aujourd'hui assez rare que je fasse l'objet de contrôles administratifs dans le pays, bien que cela se soit néanmoins produit à plusieurs reprises par le passé, notamment dans des endroits sensiblement moins isolés qu'ici, en tout cas plus facilement accessibles, par exemple dans ou aux abords de villages ou de bourgs de plaine restés encore largement à l'écart des circuits touristiques. À trois reprises je fus même escorté jusqu'à des petites casernes militaires de campagne pour y être dûment interrogé, à une première occasion alors que je me promenais seul dans une région de l'est du pays fortement productrice de pavot à opium, les fois suivantes parce que je m'étais pris à réaliser de modestes croquis dans des hameaux pittoresques, activité visiblement hautement suspecte dans ces endroits. Ce n'est cependant que la deuxième ou troisième fois, depuis maintenant quelque temps que je passe à les côtoyer, que des montagnards eux-mêmes exigent de contrôler mon passeport. Je remets donc le document à un des hommes, après m'être néanmoins assuré qu'il soit bien le *nay ban*, le chef du village - car en cas contraire je sais qu'il circulerait interminablement de main en main. Ce *nay ban* s'attelle alors à longuement et méthodiquement scruter l'objet, parcourant chacune de ses pages sans en omettre une seule. Au bout de quelques minutes de tentatives de déchiffrement que je devine vaines, je le rejoins pour lui désigner les visas et autres tampons en cours sur lesquels il devrait concentrer son attention, ainsi que sur les dates de validité qu'ils affichent, s'il souhaite s'assurer que je me trouve en règle. Je ne me fais cependant pas d'illusions à ce sujet tant il est acquis que la plupart des hommes présents n'ont encore jamais eu l'occasion d'avoir entre les mains un document de cette nature, et que les informations qui y sont portées doivent demeurer pour eux relativement absconses.

Inévitablement, cet intermède a passablement dégrisé l'ambiance, au moins de mon point de vue. Je ne suis toutefois pas excessivement surpris par cet acte. Déjà en parvenant ici, à la mi-journée, je ne m'étais pas senti autant à mon aise que dans d'autres villages. Les hommes n'avaient par exemple pas tardé à me titiller avec des histoires d'argent, me sondant, certes naïvement, pour tâcher d'évaluer le montant de la "fortune" que je transporte. Cela arrive de temps à autre, mais le plus souvent sous la forme d'un jeu, mes hôtes n'étant bien

entendu jamais dupes de ma *relative* aisance financière, qui m'a notamment permis d'accomplir ce déplacement jusque dans cette région du monde. Toujours au cours de l'après-midi, ces taquineries avaient redoublé alors que je venais de rémunérer une femme, que j'avais juste auparavant sollicitée pour un petit travail de couture, en l'occurrence le rapiéçage de mon short - en effet, tandis que je l'avais laissé sécher dehors pour la nuit au village de Ban Shika, les poules avaient dû le faire chuter au sol et un zébu s'en était alors chargé à son tour, le mâchant sans doute longuement, l'engluant par ailleurs du même coup d'un large flot de salive épaisse et visqueuse. Bref, ces facéties de l'après-midi autour du thème de l'argent - donc plus précisément de celui qui supposément m'accompagne - en devenaient légèrement exaspérantes, et encourager mes interlocuteurs à regagner leurs pénates ne suffisait visiblement pas à m'en débarrasser.

Dans mon sac je transporte cinq-cents euros, soixante dollars américains et environ un-million-cinq-cent-mille kips, chacune de ces trois devises se présentant sous la forme liquide, puis une carte bancaire - rigoureusement inutilisable ailleurs qu'à Vientiane, la capitale du pays - et enfin un passeport et un billet d'avion de retour, soit en définitive l'équivalent d'une assez coquette somme au total. Je maintiens ce *pactole* plus ou moins bien dissimulé à l'intérieur de mon sac et de la petite besace que je porte presque continuellement en bandoulière, dont j'ai organisé les rangements d'une manière adaptée aux circonstances somme toute assez spécifiques du mode de tourisme que je pratique. Cela me permet par exemple d'en extirper mon passeport en un tournemain, sans même que des spectateurs se tenant là ne puissent deviner de quel recoin ou poche intérieure il provient. Le reste, ils ne le verront jamais, sous aucun prétexte, si ce n'est quelques coupures, leurres destinés à laisser croire que ce sont les seules qui m'accompagnent. Lorsque je manipule mon sac, j'use par ailleurs de gestes fermes visant à bien faire comprendre aux observateurs alentours qu'il s'agit là d'une *chasse* formellement gardée. Je devine que ce "cérémonial" lui confère une sorte d'*aura* tenant naturellement à distance d'éventuels fureteurs.

J'ai toutefois une entière confiance en les villageois montagnards, que je ressens comme foncièrement respectueux des biens d'autrui, et en aucun cas voleurs ou chapardeurs. De plus, dans ces environnements à caractère *microcosmique*, où tout se voit et tout se sait très rapidement, le moindre larcin commis par untel serait presque immédiatement mis au jour par l'ensemble de la communauté, tant il est ici impossible de dissimiler quoi que ce soit durant bien longtemps. Je sais aussi que, dès l'instant où je suis accueilli au sein d'une famille, celle-ci devient de fait sur-le-champ responsable et garante de la

protection de mes biens. Ainsi, je pourrais abandonner pendant une journée entière mon sac dans une hutte, celui-ci même non scellé et rempli de la totalité de son contenu, incluant la majeure partie de ma "fortune" - dont par ailleurs personne ne soupçonne l'existence - m'éloigner par exemple pendant tout ce temps dans la montagne, et être assuré que personne ne toucherait à ce qu'il renferme. Au contraire, lorsque j'aurai délaissé mon paquetage par terre dans un coin avant de m'absenter, je le retrouverai à mon retour chaque fois dûment rangé près de ma couchette, presque toujours surélevé sur un support quelconque permettant de le maintenir à distance du sol, un tabouret par exemple, tant certains objets ne peuvent en aucun cas, dans cette culture, demeurer sur ce sol, surface considérée comme *impure* par excellence. Une seule fois par le passé, je surpris une personne - un vieillard en l'occurrence - qui, ne pouvant contenir sa curiosité, avait tenté d'ouvrir la poche sommitale de mon bon vieux sac à dos.

Je laisse - ou du moins propose - toujours une petite somme d'argent à mes hôtes avant mon départ, ne serait-ce qu'en dédommagement de la nourriture consommée parmi eux, même si cette participation financière est assez régulièrement refusée. Ce matin au réveil, nouvelle surprise, ceux-ci ont *eux-mêmes* sollicité cette contribution. Outre que je sais pertinemment que cet acte est ici particulièrement déplacé, c'est bien la première fois que je fais face à cette situation. J'extirpe donc quelques billets froissés de ma poche, les dépose rapidement près de ma paillasse, attrape mon sac et mes sandales puis m'en vais, sans même manger, à regret mais de manière à très clairement signifier mon mécontentement et mon irritation.

## **28 septembre - Ban Likna**

### **L'étape**

Au programme de la matinée, arpenter le dernier tronçon de la piste sur laquelle je me suis engagé six jours plus tôt, et qui doit me mener sur les berges de la rivière Nam Ou. Après pas plus de deux heures de marche je traverse, sans m'y attarder bien longtemps, un village *Khamu*, autre groupe ethnique assez largement implanté - pour sa part en des sortes d'*îlots démographiques* relativement disparates - dans tout le Nord-Laos. Je reparlerai à une prochaine occasion de cette population. Peu après avoir laissé derrière moi ce hameau je rejoins trois hommes qui, pour l'heure, se dirigent dans la même direction. Nous cheminons alors de concert durant quelques kilomètres puis, s'apprêtant finalement tous trois à quitter la piste pour s'engager sur un sentier annexe, ils m'invitent à les accompagner, me convainquant rapidement que ce serait là la

meilleure option qui se présente - il s'avéra plus tard qu'il s'agissait effectivement d'un raccourci, mais qui nous fit cependant rallier le cours de la rivière Nam Ou nettement en amont de la zone que j'avais pour ma part envisagée d'atteindre. À partir de là, de cette bifurcation, la suite de l'étape ne se présente alors plus qu'en une longue descente, sans cesse zigzagante, serpentant sur un étroit sentier excessivement glissant puisque maintenu continuellement humide, là, à l'ombre de l'épaisse frondaison des arbres qui l'encadrent. Nombre de ces derniers déploient des dimensions considérables et, de fait, c'est logiquement le plus souvent dans ce type de secteurs particulièrement escarpés que l'on peut faire ce constat puisque, d'accès incommodes, l'exploitation du bois par les villageois y exige de tels efforts de débardage que ceux-ci en deviennent décourageants voire résolument rédhibitoires. Les arbres peuvent ainsi s'y développer et croître à leur aise. En forêt il arrive pourtant parfois, mais alors dans des zones nettement plus accessibles, que l'on tombe sur un *chantier* d'extraction de bois, aux ambitions toujours bien modestes toutefois puisque, dans ces contrées, il ne s'agit jamais plus, après avoir abattu un ou deux de ces monstres, que d'y façonner les quelques pièces de bois d'œuvre nécessaires à la construction d'une nouvelle hutte dans le village. Les tableaux que ces éphémères exploitations sylvestres offrent alors n'en sont pas moins saisissants, et on ne peut que demeurer admiratif devant les efforts produits à ces occasions puisque, dotés uniquement d'outils *manuels* très rudimentaires, les travailleurs parviennent, via des dispositifs ancestraux de sciage de long et à la seule force des bras, au prix donc de pénibles et exténuants efforts, à en extraire des planches en nombre et des poutres massives. Celles-ci seront ensuite rapportées dans les hameaux sur les épaules des hommes ou débardées à la traîne d'un buffle, exploité pour cette occasion en animal de bât.

Je suis toujours autant admiratif de l'agilité des villageois qui, immuablement chaussés de simples tongs en plastique ou de mauvais godillots en toile de fabrication chinoise, évoluent comme des cabris sur ces terrains scabreux alors que, de mon côté et malgré toutes les précautions dont je m'entoure, je doive me résigner à chuter parfois, en profitant au passage presque à chaque occasion pour me souiller assez largement de terre ou de boue. Enfin parvenus sur les rives du cours d'eau, mais en un lieu pour moi indéterminé, "au milieu de nulle part" pourrait-on dire - même si j'ai toujours jugé le sens de cette expression singulièrement déplacé, quel que soit le contexte géographique dans lequel on se trouve - mes acolytes m'indiquent qu'il ne nous reste désormais rien de plus à faire que de patienter, et de souhaiter qu'une pirogue, que nous hélons alors, veuille bien faire son apparition à l'horizon, plus exactement au détour des premiers méandres que la rivière laisse entrevoir dans chaque direction.

Majestueuse *Nam Ou*, j'ai toujours eu un faible pour ce cours d'eau, voie historique de migration et de pénétration dans la région de plusieurs des groupes ethniques qui la peuplent actuellement et dont l'amont, un large tronçon qui irrigue le septentrion de cette province de Phongsaly, est resté jusqu'à ce jour excessivement sauvage, à coup sûr très rarement navigué par les hommes. Là-bas, encaissée, indomptée, turbulente et capricieuse, elle serpente à travers des territoires naturels demeurés admirablement préservés, entre montagnes et collines toujours verdoyantes.

Ainsi s'achève comme une première étape, le premier *acte* de ces quelques vagabondages pédestres débutés sept jours plus tôt. Je peux sans conteste souligner que son *bilan culturel* est remarquable avec ce constat que, sur une distance de pas plus de soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres - sans prendre en compte la boucle hors-piste de deux journées effectuée précédemment entre les villages de Ban Khouansi et de Ban Shika - cohabitent au bas mot cinq groupes ethniques culturellement étrangers l'un à l'autre. Cinq groupes qui présentent donc chacun, d'un village au suivant, des coutumes et des règles de vie, des styles vestimentaires et des pratiques dialectales, des croyances et des rituels propres. Je sais en outre que, de nos jours encore et malgré la relative exiguïté des territoires concernés, très peu de relations économiques et sociales sont entretenues entre ces différents groupes, qui tout juste perpétuent traditionnellement quelques échanges de produits, sans doute d'un peu de riz lorsqu'une pénurie se présente chez les uns ou chez les autres, de semences parfois, ou encore d'un peu de bétail ou d'animaux de basse-cour afin de tâcher de diversifier le patrimoine génétique de leurs cheptels respectifs.

À ma demande, l'homme en pirogue qui nous a finalement récupérés là, sur la berge - nous ne fumes pas trop de quatre pour hurler et agiter suffisamment les bras afin qu'il puisse repérer notre présence dans l'ombre des frondaisons - me dépose au village de Ban Likna, hameau localisé en aval et sur la rive opposée, avant de poursuivre sa navigation vers le sud. Ban Likna est un modeste bourg qui agglomère une quarantaine de bicoques de bois, quelques habitants ayant toutefois pu se faire bâtir des demeures en ciment grâce à la proximité immédiate du cours d'eau qui facilite avantageusement le transport de matériaux de construction jusqu'ici. On y trouve aussi un petit dispensaire, ainsi qu'une seule minuscule échoppe, un cabanon de planches dans lequel sont entassés pêle-mêle quelques produits de première nécessité et désormais bien poussiéreux. Plus loin, en direction de l'est, subsiste une vaste région, que je présume particulièrement sauvage, avant d'atteindre, à peut-être soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres à vol d'oiseau, la ligne de crête de la Cordillère Annamitique, qui compose là-bas une frontière tant géographique que physique

avec le Vietnam voisin. Je gage qu'il n'existe, dans cette direction et sur l'ensemble du territoire de cette rive gauche du cours d'eau, pas la moindre piste menant vers ces confins. À partir d'ici, il faut donc à nouveau se contenter des étroits sentiers piétonniers. On ne compte d'ailleurs à ce jour toujours aucun pont qui franchisse cette rivière majeure du nord du Laos - qui affiche une longueur de près de cinq-cents kilomètres au total - à l'exception d'un seul, localisé à une grosse journée de pirogue en aval, une situation exacerbant de fait encore l'isolement de ce secteur, à l'image de tant d'autres tout aussi désavantagés à travers le pays. Une de mes idées pour la suite de ces errances pédestres dans la région est de me diriger désormais vers ce grand *est* si mal connu, au sujet duquel je ne dispose en outre d'aucune véritable information - ce sont uniquement sa position excentrée et l'absence de mention de piste carrossable qui m'y ont attiré - et d'y déambuler durant quatre ou cinq journées peut-être, ne sachant d'autre part pas non plus, pour l'heure, quelles populations j'y rencontrerai. Cette journée étant toutefois trop avancée pour envisager un départ sur-le-champ, je consacre alors la fin de l'après-midi à tâcher de repérer les amorces de sentiers. Sans surprise, les habitants de ce village situé en fond de vallée me sont d'un bien maigre secours tant, comme souvent, l'existence des montagnards - et donc la localisation de leurs hameaux - les intéresse peu. Ces montagnards se montrent en outre très peu fréquemment dans ces endroits, ne s'y aventurant qu'en de rares occasions, en réalité uniquement en cas d'absolue nécessité. Pour huit mille kips, soit un peu moins de soixante-dix centimes d'euros, je loue une sorte de "placard" de planches dans l'unique pension du lieu, et dans laquelle je me retrouve le seul client. Il s'agit d'un abominable réduit dont le lit, d'une longueur trop courte pour ma taille - qui s'avère pourtant moyenne selon les standards européens - occupe les deux tiers de la surface. Une fois mon sac déposé au sol, je peux très exactement me permettre d'y exécuter un seul pas.

J'avais espéré cependant pouvoir repartir dès aujourd'hui en direction des hauteurs, tant mes expériences antérieures m'ont démontré que l'ennui, le désœuvrement et l'oisiveté étaient les seules *activités* que pouvait proposer ce type de village de vallée. Je me console néanmoins en me convainquant qu'une nuit passée seul, et non plus "en familles", comme ce fut continuellement le cas durant la semaine écoulée, me permettra de me reposer un peu plus efficacement. En soirée, une femme dispose son petit étalage dans l'unique allée du village, une table pliante brinquebalante en tôle d'acier, quatre tabourets d'enfants en plastique, et une marmite dont elle maintient chaud le contenu sur un de ces foyers de cuisson portatifs - sortes de récipients coniques en terre alimentés au charbon de bois et qui sont communément employés à travers tout

le pays. Elle propose alors aux rares chalands des bols de soupe de nouilles, malheureusement dépourvus de la moindre trace de garniture de viande. Après en avoir tout de même englouti deux grands bols, je m'enquiers de la possibilité d'acquérir auprès d'elle, le lendemain matin, un peu de riz cuit assorti d'un accompagnement quelconque et, gentiment, elle me promet de m'apporter elle-même ce ravitaillement dans ma pension, aux alentours de 6 heures. Le nécessaire est donc assuré.

J'apprends finalement qu'en me dirigeant vers l'est, je traverserai en premier lieu un village *Khamu* puis, plus loin, un ou plusieurs villages *Hmong*. Si au contraire je repartais d'ici vers l'ouest, donc en franchissant préalablement la rivière Nam Ou, un chemin m'entraînerait visiblement à nouveau vers de nombreux hameaux *Akha*, mais dont j'ignore les groupes d'appartenance. Enfin, une troisième solution que j'ai envisagée est de rejoindre, dans un premier temps, le village de Ban Maï, implanté lui aussi sur les berges de la Nam Ou, à trois heures de pirogue en amont. Là, dans un ou deux jours, se tiendra théoriquement un petit marché, en réalité rien de plus que deux ou trois négociants qui se rendent périodiquement jusqu'à cet endroit improbable et reculé pour acquérir quelques produits forestiers que des villageois des montagnes environnantes veulent bien venir leur présenter parfois. Ce petit marché, aux dires des habitants du lieu lors de mon précédent passage dans la région il y a deux ans, se produirait tout de même à une fréquence régulière, sur un cycle bimensuel. J'avais alors imaginé qu'avec le petit monde descendu là pour l'occasion, je pourrais peut-être assez facilement partager le coût d'un trajet en pirogue, afin de remonter encore plus loin vers l'amont, jusqu'au village de Ban Natchang Tay, que j'ambitionne d'atteindre un jour. Hameau localisé tout là-haut, dans l'extrême nord, il est en effet à mes yeux resté auréolé d'un certain mystère depuis que je l'ai aperçu sur une carte, positionné à l'intérieur même des limites de l'immense, sauvage et très méconnue réserve naturelle de Phou Den Din. Mais le piroguier qui m'a déposé ici aujourd'hui m'a exposé deux arguments me dissuadant de porter trop d'espoir à ce sujet. Tout d'abord, selon lui, je ne trouverai pas de pirogue pour Ban Natchang Tay, et ceci même dans l'hypothèse de la tenue effective du petit marché de négociants mentionné précédemment. Ensuite il est possible que, par là-bas, en certains endroits, le débit des eaux se présente actuellement trop faible pour permettre le passage de l'embarcation. Resterait alors l'éventualité de tenter malgré tout d'affréter seul une pirogue légère, pour un coût cependant sensiblement décourageant. Que d'hésitations, que de directions s'offrent à moi, toutes plus attirantes et prometteuses les unes que les autres ! Quoi qu'il en soit, l'excitation demeure vive car, que la prochaine étape se fasse en direction de l'est, de l'ouest ou du



nord, je suis assuré d'y retrouver rapidement les montagnes, la forêt, les villages isolés. Je prendrai demain matin ma décision à ce sujet.

**29 septembre - Ban Silé**

## **Le chamanisme**

En route vers l'est, vers les terres *Hmong*. Sollicitant ce matin à nouveau les villageois de Ban Likna, l'un d'eux m'a accompagné sur un à deux kilomètres, pour m'indiquer l'emplacement d'un départ de sentier, puis une vague direction qu'il me faudrait observer par la suite. Il s'agit, dans un premier temps, durant quelques dizaines de minutes, de remonter le cours d'un torrent, affluent de la rivière Nam Ou. Je rencontre rapidement un paysan, occupé à désencombrer les étroits canaux permettant l'irrigation de quelques minuscules casiers de rizières aménagés en terrasses ; il en profite pour recueillir, puis enfourer dans un panier en osier porté en bandoulière, quelques crabes d'eau douce qu'il surprend tout en menant à bien sa tâche. Le questionnant lui aussi - il est tellement rare de faire des rencontres en chemin, entre les villages, qu'il faut profiter de la moindre opportunité - il me suggère de filer tout droit, à travers des *rays* partiellement visibles d'où nous nous tenons, jusqu'à atteindre la crête. Là-bas, je retrouverai un sentier, et il me faudra alors m'en aller vers la droite, en direction du nord-est, puis marcher durant environ quatre heures.

Plus haut, je longe quelques parcelles de sorgho, une céréale relativement peu cultivée dans le pays. Elle pousse ici sur des pentes extraordinairement inclinées, à un point tel que deux femmes occupées là à sarcler les plants sont parfois contraintes, pour ne pas risquer de chuter, de s'agripper aux souches carbonisées laissées sur place, en début d'année, après que la parcelle de forêt qui se trouvait initialement là ait été défrichée puis incendiée. Elles m'affirment pour leur part que, lorsque j'aurai atteint la crête, c'est *vers la gauche* que je devrai me diriger. Je ne peux blâmer personne pour ces apparentes imprécisions, qui sont finalement de mon seul fait, ne sachant pas moi-même exactement où je désire me rendre, si ce n'est rejoindre des villages de l'ethnie *Hmong*. En effet, dépourvu de la moindre ressource cartographique réellement exploitable, je n'ai pas la plus petite idée de l'emplacement des hameaux, improvisant et naviguant alors à vue, comme à mon habitude, d'après les renseignements obtenus çà et là. Il est donc présumable que, quelle que soit la destination vers laquelle je m'oriente une fois parvenu là-haut, je finirai *effectivement* par rejoindre des villages. Souhaitant cependant, comme toujours, me rendre vers les *marges* de la région, les secteurs les plus isolés, c'est la direction communiquée par le paysan rencontré précédemment que je décide de suivre. Pour l'instant, j'accède à la

crête en une heure, sur un sentier filant tout droit dans la pente, sans jamais effectuer le moindre lacet, comme il est d'usage dans cette région du monde. Là-haut, un joli panorama s'offre à moi, sur une vaste étendue de la vallée de la Nam Ou. Mis à part un large tronçon du cours d'eau qui me reste encore visible, brun, opaque, lourd de limons, le paysage ne dévoile qu'une immense nappe forestière et, clairsemant de temps en temps celle-ci, se découpant alors par petites formes géométriques sur ces pentes densément boisées, se détachent les *rays*, les cultures temporaires gagnées sur la végétation sauvage.

Cinq heures de marche, quelques courtes pauses non prises en considération, m'auront aujourd'hui été nécessaires pour atteindre le premier village du secteur. Cela aura tout de même représenté un dénivelé cumulé en rien négligeable puisque j'ai dû replonger à trois reprises dans des vallons avant de remonter à chaque fois dans les hauteurs. La seule rencontre de la journée, hormis celles du tout début du parcours, eut lieu au bout de deux heures environ, avec deux jeunes hommes *Hmong* qui pour leur part descendaient au village de Ban Likna pour tenter de négocier un gibier fraîchement abattu. Il s'agissait cette fois-là d'un chat marbré - ou peut-être d'un chat léopard, je n'ai à vrai dire pas bien su faire la distinction - ainsi que quelques oiseaux qu'ils n'ont daignés me dévoiler qu'après un peu d'insistance de ma part - et réticences de la leur - alors que j'avais parfaitement perçu le gonflement significatif de leurs musettes.

De ce que j'ai pu constater jusqu'à ce jour, les montagnards, toutes ethnies confondues, ne consomment que très rarement de la viande. Du côté du bétail domestique, volailles, porcs, buffles ou chèvres - ces dernières étant tout de même élevées beaucoup moins fréquemment que les autres animaux - il n'en sera abattu un spécimen qu'en des occasions bien particulières, lors de certaines fêtes ou événements familiaux emblématiques. J'ai cependant régulièrement droit à de la volaille, qui est assez communément sacrifiée en l'honneur de ma visite, même s'il faut alors le plus souvent se partager la carcasse d'un seul de ces maigres volatiles entre les nombreux membres des familles, à chaque fois tous autant affamés que moi. La viande de porc apparaît nettement plus rarement, pour cela il est nécessaire d'attendre que se produise un mariage, un décès, une cérémonie chamanique d'importance. On en conserve néanmoins parfois pendant longtemps quelques morceaux de chair boucanée, ou des lambeaux de gras, desquels émanent alors des relents plus ou moins prononcés de charogne, et dont l'aspect extérieur, prenant au fil du temps des teintes oscillant entre le brun et le noir, ferait fuir plus d'une personne non accoutumée - ou pas suffisamment famélique ! - mais qui, une fois cuisinés, s'avèrent toujours savoureux. Enfin, la viande de buffle se présente à des occasions tout à fait exceptionnelles, n'en ayant personnellement bénéficié que lors de mariages au

sein de familles aisées, de décès de dignitaires, ou encore durant des fêtes de Nouvel An. Quant aux gibiers, les animaux sauvages prélevés en forêt, disons pour simplifier que l'on cherchera à vendre à l'extérieur, dans la mesure du possible et via des circuits plus ou moins obscurs, tout ce qui se présente d'une taille environ supérieure à celle de l'écureuil : les félins, les pangolins, les serows, les muntjacs et autres cervidés, les tortues, les faisans, les civettes, les singes, les varans, les porcs-épics, etc. Ceci n'est toutefois bien sûr pas systématique puisque, pour que ce commerce informel devienne possible, il est nécessaire que les chasseurs disposent de débouchés facilement *accessibles*, ce qui n'est pas le cas, loin s'en faut, pour nombre de hameaux parmi les plus isolés, se trouvant bien trop éloignés du premier bourg de plaine. Il n'est ainsi par rare, dans les régions montagneuses du nord du pays, alors que l'on est en route pour un long trajet en bus entre deux capitales de province, que l'on aperçoive, en rase campagne, quelques-uns de ces chasseurs descendus en bord de route ou de piste pour tenter de négocier leurs prises avec les très rares voyageurs de passage - sur certains axes routiers, il n'est en effet pas exceptionnel qu'un ou deux bus composent les seuls véhicules visibles de toute une journée. Les chasseurs exhibent alors là leurs proies, ostensiblement suspendues aux extrémités de perches de bambou fichées en terre, sur les bas-côtés. Les quelques fois où les chauffeurs, à la demande insistante d'un ou de plusieurs passagers du véhicule, aient daigné s'arrêter, j'ai toujours été sidéré de la férocité avec laquelle ceux-ci négocierent leurs achats, ne laissant aux montagnards qu'une dérisoire rémunération en échange de gibiers parfois particulièrement rares et fort prisés. Enfin, pour en revenir au sujet de la viande d'animaux sauvages *consommée dans les villages*, seules de bien plus modestes proies apparaissent régulièrement aux menus, le plus souvent des écureuils, des rats de bambou, de petits oiseaux, des chauves-souris.

Parfois, alors que l'on est en chemin, à pied et à une distance encore considérable du hameau le plus proche, on peut apercevoir, en bordure du sentier ou d'un *ray*, les traces d'un petit foyer rapidement improvisé, deux ou trois pierres encadrant quelques restes de bois carbonisés, et plus loin quelques plumes arrachées à un ou plusieurs oiseaux. Il s'agit ici de ce que des hommes, venus chasser dans les parages, ont abandonné sur place, ayant ainsi consommé là une part de leurs prises. Occasionnellement un abri sommaire, parvenu dans un état de dégradation plus ou moins prononcé lorsqu'on le découvre, subsiste à proximité de ces vestiges. On devine alors que les chasseurs y ont même passé la nuit, dans cette hutte primitive et éphémère promptement bâtie avec quelques troncs de bambou, pour composer une étroite plateforme élevée à une trentaine de centimètres du sol, ouverte de tous les côtés et simplement surmontée d'une

toiture légère en feuilles de bananiers sauvages. Des villageois m'ont en effet déjà raconté, toujours avec un vif enthousiasme, qu'ils s'aventuraient parfois en forêt par groupes de deux à trois individus, et pour autant de journées et de nuits d'affilée, aimant je suppose à ces occasions notamment profiter de l'obscurité pour traquer certaines espèces. Dans un registre similaire, il y a de cela quelques années, dans la province de Luang Nam Tha, j'avais un jour surpris les membres d'une famille de l'ethnie *Khui* - qui s'en étaient allés cueillir en forêt des pousses de bambou - lors de leur pause et tandis qu'ils faisaient griller une brochette de cinq ou six campagnols.

En définitive, ces quelques développements simplement pour illustrer le fait que les protéines n'abondent pas dans l'alimentation quotidienne des populations montagnardes. Les œufs, ils ne les consomment strictement jamais, ceux-ci étant toujours systématiquement laissés à couver pour la reproduction, même si, de temps en temps, un ou deux exemplaires sont prélevés, par certains groupes ethniques, pour opérer d'obscurs offices chamaniques. Je gage par ailleurs que l'œuf soit empreint d'une valeur symbolique toute particulière puisqu'il m'est arrivé, à quelques reprises par le passé, alors que je quittais mes familles d'accueil au petit matin, que les mères me remettent cérémonieusement un œuf cru à l'heure de mon départ. La nourriture quotidienne est donc essentiellement d'origine végétale et, pour accompagner le riz, on rencontre le plus souvent des pousses de bambou, de la citrouille et de la courge, de petites aubergines rondes, des herbes et des feuilles - que je n'identifie pas toujours et qui sont consommées crues ou cuites - des racines de manioc, du maïs, des arachides, du piment. Généralement un seul plat d'accompagnement est proposé, en plus du riz et de l'incontournable mélange de piments pilés et de sel, et c'est sans aucun doute uniquement en l'honneur de ma présence que les familles s'échinent souvent à préparer deux ou trois plats. Lorsque, toujours en raison de ma présence, une poule est tuée, alors je crois pouvoir affirmer qu'il ne s'agit définitivement pas de journées tout à fait comme les autres. Cela m'est d'ailleurs arrivé quelques jours plus tôt, tandis que je résidais parmi les *Moutchi*. Le patriarche de ma famille d'accueil, au début du repas, alors qu'il venait de prélever dans le plat commun les deux pattes bouillies du volatile - je veux dire les *pieds*, c'est-à-dire les tarses et les phalanges - s'est attelé à réciter je ne sais quelles "incantations", tout en scrutant studieusement les tendons qu'il venait d'en arracher à l'aide de ses seuls doigts. Lorsque ce cérémonial fut achevé il me présenta ces pattes de poule, qu'il avait ainsi lui-même commencé à déchiqueter, mais je parvins à décliner l'offre, n'étant pas particulièrement friand de ces morceaux peu ragoûtants, dont il faut en effet ronger jusqu'aux os l'épaisse peau écailleuse. Il s'agit pourtant là de parts de choix, notamment très prisées par les

enfants, et on en trouve par ailleurs fréquemment, présentées grillées ou bouillies, sur les étals des marchés de plaines.

Puis, au détour d'une combe, le village. Celui-là, j'en suis convaincu, peu d'autres touristes l'ont vu avant moi, plus probablement même aucun. Il me suffit d'un simple coup d'œil pour instantanément l'identifier comme appartenant à l'ethnie *Hmong*, tant cet habitat, bien que présentant une conception extrêmement sommaire - je le décrirai plus tard - est tout à fait caractéristique et ne ressemble à celui d'aucun autre groupe de population de cette région du monde. Seuls des matériaux directement issus de la forêt ont été employés pour bâtir les huttes, et pas la moindre tôle ondulée n'est encore parvenue jusqu'ici. Du bois, du bambou et du chaume pour toutes fournitures. Les jours derniers encore, même dans les villages visités les plus isolés, quelques-unes de ces tôles ondulées emblématiques, feuilles de métal légères qui petit à petit gagnent les arrière-pays, se montraient désormais visibles çà et là. Il s'agit donc d'un village *Hmong* mais, étonnamment, les femmes sont toutes coiffées d'une manière que je n'avais encore jamais observée ailleurs auparavant, ayant pourtant côtoyé assez régulièrement ce groupe ethnique par le passé, notamment dans la province de Xieng Khouang ou celle de Hua Phan. Il faut noter que, à l'instar des *Akha*, l'ethnie *Hmong*, même si elle ne forme pas une nébuleuse de sous-groupes aussi vaste que celle de ces derniers, comprend néanmoins plusieurs groupes nettement différenciés. On compte ainsi les *Hmong Dam*, les *Hmong Khao*, les *Hmong Lay*, et d'autres encore. D'un point de vue démographique, les *Hmong* composent la plus importante des ethnies minoritaires du pays, et même la principale à l'intérieur de la branche dite des *Lao Soung*, les "Lao d'en haut". Éternels nomades, sans aucun doute depuis des millénaires, immuablement chassés des régions à travers lesquelles ils ont transité, les *Hmong* figurent parmi les toutes dernières populations arrivées dans le pays, depuis le sud de la Chine. Ici ils ont alors dû se contenter des ultimes territoires disponibles, sur les crêtes.

C'est toujours pour moi particulièrement gratifiant, et surtout un réel enchantement, de pouvoir atteindre ce type de lieu isolé, resté véritablement jusqu'à ce jour à l'écart du monde moderne, mais, en contrepartie et je l'ai déjà dit précédemment, dans ces endroits le contact avec les villageois s'avère généralement plus délicat qu'ailleurs, et je dois alors très méthodiquement me présenter, moi et mes intentions. Les premiers temps, ma présence effraye toujours autant les femmes et les enfants, et certains de ces derniers restent craintifs même tout au long de mon séjour. J'ai sélectionné la demeure la plus vaste pour m'accueillir, une longue bâtisse de bois posée directement sur un sol de terre battue, comme il est de coutume chez l'ensemble les groupes *Hmong*. On n'aperçoit plus beaucoup de plastique par ici, tout juste quelques bidons et

jerricans, et peu encore. La maisonnée abrite sept ou huit adultes, deux adolescentes et huit enfants.

L'ancien est le chaman. Ce soir il a officié une cérémonie à laquelle je n'avais jusqu'alors été confronté qu'une seule fois par le passé, six ans auparavant, dans la province de Xieng Khouang, dans une famille *Hmong* avec laquelle j'avais noué un excellent contact. Dans sa parure noire, cette tunique étonnamment ample que portent traditionnellement les hommes *Hmong*, le chaman, déjà vieil homme, est assis sur un petit banc et fait face à son autel, caisson de bois suspendu à la paroi de la hutte et dans lequel s'accumule tout un bric-à-brac hétéroclite. On y distingue de gros bâtons d'encens intacts ou consumés et fichés dans des paniers de vannerie de bambou, quelques bols et coupelles contenant des offrandes, riz et alcool notamment, du papier de bambou rituel à brûler, deux pattes de poulet et de multiples autres reliques animales, dents, cornes, griffes, mâchoires en nombre et encore bien des objets. Ceux-ci sont malheureusement difficilement identifiables pour la plupart d'entre eux puisque le *profane* n'a pas le droit de les toucher, et donc de les manipuler. Quelques plumes sont par ailleurs accolées aux parois de l'autel à l'aide de sang coagulé. Une cagoule noire renversée sur le visage et lui obstruant ainsi entièrement la vue, des grelots de bronze dans chaque main qu'il agite sans cesse frénétiquement de haut en bas, les jambes suivant également en mouvement la même cadence, les pieds frappant continuellement le sol, il psalmodie et récite à une allure tout aussi effrénée des prières ou des récits, qu'il entrecoupe fréquemment d'onomatopées, notamment des séries de « *Brrr ! brrr ! brrr !* ». Tout ceci est difficilement compréhensible car peu articulé, sa voix étant de plus partiellement couverte par le son d'un gong, frappé à la même cadence par un jeune homme de la maison qui se tient derrière lui, accroupi sur le sol. Notre chaman semble chevaucher à toute allure une monture, parti en transe en direction de je ne sais quelle contrée mystique peuplée d'*esprits*. À un moment, un troisième homme a placé un porcelet tout juste égorgé sur un van à riz, large plateau circulaire en vannerie de bambou, puis l'a déposé au sol derrière le chaman. Chronomètre en main, tout ceci a duré exactement deux heures et vingt minutes et le rythme n'a absolument jamais faibli de tout ce temps. Pour finir, et juste avant qu'il n'ôte sa cagoule, l'homme au gong et celui au porcelet sont venus entourer le chaman, le soutenir par les épaules, comme s'ils craignaient, et à juste titre on peut le penser, que ce vieil homme soit pris de vertiges en se levant. J'ai seulement pu apprendre que la cérémonie avait déjà eu lieu hier mais qu'elle ne se reproduirait pas le lendemain.

Hier, à Ban Likna, les quelques personnes que j'avais interrogées à ce sujet m'avaient toutes affirmé qu'il ne se trouvait qu'un seul village dans cette

direction. Je me doutais que cela était peu probable, tant le territoire reste vaste avant de toucher à la frontière avec le Vietnam, mais n'en fus pas étonné outre mesure tant je suis habitué de constater que le sort des montagnards intéresse si peu les gens des vallées que ceux-ci ne se préoccupent en aucun cas de leur existence et de leurs territoires, dans lesquels ils ne se rendent par ailleurs bien entendu strictement jamais. Ainsi, effectivement, déjà ici on m'annonce au moins deux autres villages situés plus loin, à deux heures puis à quatre heures de marche supplémentaires. Je suis même convaincu qu'il est possible de se rendre *officieusement* jusqu'au pays voisin, par de discrets sentiers et hors poste-frontière bien sûr - ceux-ci se faisant d'ailleurs totalement inexistantes à des lieues à la ronde - ce dont ne doivent pas se priver nombre de villageois de la région, tant il en est toujours ainsi dans les *marges* de ce pays. Il faut en outre préciser que, au sein de ces territoires excentrés, les populations sont souvent plus tournées - même culturellement - vers les pays voisins que vers le leur, ceux-ci leur permettant notamment généralement de s'approvisionner plus facilement en denrées de première nécessité, les marchés qui s'y trouvent étant en définitive bien plus accessibles que ceux situés sur le sol national.

La langue *Hmong* présente des consonances toutes particulières et ne ressemble à aucun des pourtant nombreux autres idiomes pratiqués dans le pays. Harmonieuse, agréable à l'oreille, elle rappelle foncièrement certains dialectes entendus en Chine du Sud, parmi les *Miaos* de la province du Quizhou par exemple. Les conversations sont ainsi ponctuées d'innombrables sons en « *ch* » ou « *sch* », prononcés comme soufflés en maintenant la langue à peine appliquée contre le palais. J'ai par ailleurs toujours trouvé, parmi le nombre considérable de groupes ethniques résidant au Laos, ceux que je qualifie, un peu rapidement il est vrai, de "chinoisants" - notamment les *Hô*, les *Yao*, les *Lanten*, et donc les *Hmong* - d'un tempérament et d'une compagnie éminemment engageants et avenants.

### **30 septembre - Ban Xiang**

#### **La hutte**

Poursuite du cheminement en direction de l'est. Il se fait plus aisé que la veille, je suis notamment contraint à moins de dénivelés puisqu'une large portion du parcours consiste à longer une crête, à peine quelques dizaines de mètres en contrebas de celle-ci, à flanc de la pente, puis à replonger périodiquement au fond de petites combes, dans lesquelles s'écoule presque invariablement un ruisseau, a minima un filet d'eau. La forêt alterne avec quelques *rays* - les cultures de friche sur abattis-brûlis, que je décrirai à une occasion ultérieure -

ces surfaces gagnées sur cette même forêt au prix de rudes efforts, et dont l'extrême déclivité des pentes ne laisse parfois pas d'étonner l'observateur qui les découvre. Là domine bien sûr principalement le riz, des épis qui en cette saison achèvent leur mûrissement, mais aussi, en marge ou au cœur de ces parcelles largement majoritaires, de minuscules lopins où pousse du manioc, du maïs, des arachides. On y aperçoit également des plants de courges, de melons d'eau, ainsi que de nombreux végétaux supplémentaires dont je ne connais toutefois pas la nature, et qui se trouvent la plupart du temps disséminés d'une manière paraissant comme aléatoire au beau milieu des autres cultures. Et puis, dans un renfoncement, sur une étendue de quelques dizaines de mètres-carrés bien moins inclinée que les alentours, et sur laquelle les eaux pluviales s'écoulent donc sans nul doute plus lentement, je fais finalement face à une plantation sauvage de peut-être une cinquantaine d'arbustes, volumineux et touffus, déjà hauts de deux à deux mètres cinquante. Aucune hésitation quant à la détermination de l'espèce, très aisément identifiable, puisqu'il s'agit de pieds de cannabis. Et si un doute subsistait au sujet de leur nature, il suffit d'en écraser un bourgeon entre les doigts pour en reconnaître immédiatement l'odeur caractéristique. Un homme, que je croise peu après, quelques instants avant d'atteindre ma destination de la journée - un autre village *Hmong* - et que j'essaye d'interroger à ce sujet en brandissant devant ses yeux un rameau de la plante que j'ai prélevé, me certifie que les villageois du cru ne le fument en aucun cas, et semble vouloir le qualifier de "mauvaise herbe". Je sais que les *Hmong* ont, par le passé, abondamment employé la fibre de chanvre pour confectionner leurs tuniques traditionnelles, dans des proportions même nettement plus importantes que celle du coton par exemple, mais que cette pratique a désormais presque totalement périclité, au profit de toiles industrielles chinoises de médiocre qualité qu'ils acquièrent sur les marchés de plaine. Je présume alors que les arbrisseaux observés aujourd'hui ne composent que des reliquats, ne sont que des repousses sauvages de plantations dorénavant abandonnées.

Ce matin, en compagnie de ma famille *Hmong* de Ban Silé, à 5 heures 30 nous étions tous levés. Moins d'une heure plus tard, après avoir absorbé quelques verres de *lao-lao*, nous déjeunions d'une poule bouillie, prestement engloutie, chair, abats et peau avalés, os et pieds rongés, tête croquée. Je me mis en route aux alentours de 9 heures, après avoir rendu quelques dernières visites à des maisonnées voisines. Au bout de seulement deux heures trente de marche j'atteignais ce hameau de Ban Xiang, appartenant lui aussi aux *Hmong*. Ceux-ci m'informent que le sentier va prochainement se scinder, la voie de gauche menant vers de nouveaux villages *Hmong*, celle de droite vers des villages des ethnies *Khamu*, *Akha* et *Tai Dam*. Il me faudra alors opérer un choix, cela se fera



selon mes envies du moment. Un point positif est que, pour l'heure, dans ce secteur et depuis avoir quitté les rives de la rivière Nam Ou, je ne suis confronté à aucune difficulté de parcours majeure, la sente ne s'étant dédoublée que peu de fois, et ayant par ailleurs toujours assez aisément su discerner les voies qui étaient à suivre, les autres menant probablement uniquement aux *rays*.

La matinée est à peine achevée que l'homme qui me reçoit sous son toit entreprend d'abattre une poule pour célébrer ma visite. Bien que je ne puisse me permettre de protester - la moindre objection de ma part serait en effet totalement vaine - ce type d'accueil débordant de largesses me met toujours dans un certain embarras car chaque famille ne possédant pas beaucoup plus, en tout et pour tout, qu'une dizaine de ces volatiles, je comprends que le sacrifice de l'un d'eux ne représente pas un acte anodin, puisqu'il entame alors *nettement* le cheptel. Pour une nuit passée au sein d'une famille, avec donc deux repas consommés en leur compagnie, j'ai pour habitude de remettre à mes hôtes, au matin en les quittant, une somme de trente à cinquante-mille kips environ, ce qui équivaut approximativement à deux euros cinquante à cinq euros, un montant objectivement honorable au regard du très faible niveau de vie ayant cours dans la région. Je sais aussi que, la plupart du temps, rien n'est attendu de ma part, et je dois d'ailleurs parfois insister pour que cette somme soit empochée.

Les huttes *Hmong* présentent une conception résolument rudimentaire, élaborées qu'elles sont en recourant entièrement et exclusivement à des matériaux naturels d'origine végétale, du bois, du bambou et du chaume pour les principaux d'entre eux. Elles ne sont jamais élevées sur pilotis, mais au contraire directement posées sur des sols de terre battue. Les parois extérieures sont le plus souvent composées de planches de bois débitées à la main - parfois de simples claies de troncs de bambou fendus et aplatis pour les plus sommaires habitats - disposées verticalement et aux jointures plus ou moins alignées, laissant tout loisir, dans l'obscurité des soirées et des nuits, d'épier l'intérieur depuis l'extérieur. Il n'y a jamais de fenêtres, ni d'autres ouvertures d'aucune sorte, en dehors d'une seule porte pour les plus petites huttes, d'une issue secondaire offrant un accès direct à un espace dédié à la cuisine pour celles d'une surface plus importante, parfois d'une troisième pour les plus vastes habitats, cette dernière ouverture étant alors cependant très peu fréquemment employée. Les toitures sont communément élaborées à partir de chaume, plus exactement d'herbes à paillotes - dites aussi "herbes à éléphants", *Imperata cylindrica* - qui poussent abondamment sur les anciennes friches abandonnées. Ces toitures se terminent rarement en pignons droits, les extrémités étant le plus souvent façonnées en formes arrondies débordant de l'emprise au sol des huttes, ou alors se trouvent dotées d'auvents rapportés, offrant dans les deux cas des

abris extérieurs sous lesquels l'on peut opportunément se protéger du soleil ou des intempéries. Ce sont là des espaces privilégiés pour s'adonner à des occupations ou des travaux légers, lieux notamment convoités par les femmes et les jeunes filles, qui s'y réunissent fréquemment pour de longues séances communes - et bavardes - de broderies, également par les vieillards lorsqu'ils décident de consacrer une journée à la confection d'ouvrages en vannerie de bambou.

À l'intérieur des huttes, qui baignent dans des semi obscurités permanentes, et qui ne sont pas plus équipées de cheminées d'évacuation que de fenêtres, les fumées s'échappent à peine à travers de très étroites ouvertures aménagées aux extrémités supérieures des pignons, fumées qui noircissent alors rapidement et largement les soupentes et les charpentes - les innombrables toiles d'araignée également - d'épaisses couches de suie vernissée. Il n'existe aucun cloisonnement ou séparation intérieurs, tout au plus une paroi de planche ou une claie de bambou isole occasionnellement une surface dédiée à la cuisine et située à l'extrémité arrière de l'habitat. Tout le reste, c'est-à-dire presque la totalité du volume de la hutte, s'organise alors en un espace unique, lieu à tout faire, à vivre, à travailler et à dormir. Même si un recoin consacré à la préparation des repas en est donc parfois séparé, cet espace principal comprend généralement un ou plusieurs - selon la taille de la hutte - autres foyers de cuisson, disposés çà et là à même le sol de terre battue.

Chez certaines ethnies, notamment les *Akha*, il est fréquent que la plupart des hommes dorment côte à côte sur un bat-flanc commun, ou de la même manière sur des paillasses alignées sur un plancher. Chez les *Hmong* au contraire, les sols de terre battue obligent à *toujours* systématiquement surélever ces paillasses, qui peuvent alors parfois là aussi être disposées sur une estrade commune, mais sont le plus souvent indépendantes les unes des autres, composant comme de sommaires lits de bois placés ici ou là. Ceux-ci, notamment ceux des femmes et des vieillards, sont couramment isolés, enfermés dans ce que je nomme des "placards à dormir", que l'on ne peut en effet en aucun cas qualifier de "pièces" puisque ce ne sont jamais que quelques planches ou claies de bambou cernant lesdits lits, pour former des sortes de boxs dont les surfaces n'excèdent pas celle des couchettes elles-mêmes. En ce qui me concerne, presque toutes les fois où j'ai été accueilli parmi les *Hmong*, je fus invité à dormir sur de simples lits - je dirais même "plateformes" tant le terme *lits* me paraît inapproprié pour désigner ces grossiers assemblages de quelques planches de bois - des *lits* disposés à la vue de tous, dans la grande pièce commune.

Tout un bric-à-brac d'objets et de denrées stockées en vrac ou en sacs est constamment visible dans ces intérieurs, autant répandu au sol que suspendu çà et là aux parois ou aux charpentes de bois, d'où pendent également d'un peu partout de vieilles et vastes toiles d'araignées lourdes de poussières et de suie, que personne ne se donne jamais la peine d'ôter. Cependant, en observant plus attentivement autant les objets que les individus, on devine que presque à chaque chose est attribuée une place bien définie et que les espaces sont relativement *organisés*, ceux pour travailler, ceux pour se reposer, ceux pour stocker, ceux pour cuisiner, et même ceux pour s'adresser aux *esprits* et les accueillir. Les jours précédents j'avais décrit les foyers de cuisson des *Akha*, et avais mentionné les plateformes de bambou qui les surmontaient presque toujours, ces dispositifs suspendus aux charpentes et qui servent à sécher ou à fumer différents objets et ingrédients que l'on y dépose continuellement - et que l'on y oublie même parfois. Les *Hmong*, et d'ailleurs presque la totalité des groupes ethniques du pays, mettent en œuvre des procédés similaires, et j'aime particulièrement aller observer ce que contiennent ces "édifices", tant ils peuvent permettre d'en apprendre un peu sur ce qui a été chassé ou capturé précédemment, ou encore ce qui a été fabriqué puisque l'on y dépose également couramment de petits ouvrages de vannerie de bambou afin qu'ils acquièrent de la sorte, au bout de quelque temps de ce traitement *enfumé*, de jolis aspects sombres et lustrés, comme "laqués". Il peut cependant parfois s'avérer singulièrement difficile de déterminer la nature de la totalité des éléments qui s'y trouvent, tant l'ensemble peut se confondre sous une couche de suie grasse. On y distingue toutefois ordinairement des herbes, quelques épis de maïs, des lambeaux de chair animale, de petits rongeurs entiers mais écorchés et dépouillés, des peaux de serpents, des batraciens, des paquets de lamelles de bambou très soigneusement et régulièrement façonnées destinées à la confection de prochains travaux de vannerie, et donc aussi des ouvrages achevés, tels des boîtes et des coffrets, des étuis de machettes, etc.

Au-dessus de nos têtes est presque toujours aménagé un semblant de mezzanine, d'une surface plus ou moins importante, en fait simplement quelques planches de bois posées sur les entrails de la charpente et auxquelles on accède soit à l'aide d'un poteau taillé d'encoches à grimper, soit d'une courte échelle de bambou amovible. Ces étroits espaces ne sont destinés qu'au stockage de matériels et de denrées, même s'il m'est arrivé à quelques reprises par le passé d'y être moi-même relégué pour y dormir une ou plusieurs nuits, faute de suffisamment de place disponible au niveau inférieur. On y trouve là aussi tout un fatras d'objets hétéroclites, d'immenses nattes de bambou - utilisées pour battre les gerbes de riz durant les moissons puis pour finir de sécher le paddy au

soleil - des pièges à gibiers et des nasses de pêche, quelques outils agraires, des sacs de graines, des épis de maïs, de vieux woks en fonte brisés, des armes antédiluviennes, des chiffons mangés par les rats, des hottes, des paniers et des coffres en bois, et certainement bien d'autres objets encore. Les nuits on y entend très fréquemment courir des rongeurs.

Pour achever là cette description somme toute très sommaire de l'intérieur des huttes *Hmong*, il reste à évoquer l'autel aux esprits - ou *les autels*, car ils sont périodiquement reconstruits tout en conservant intacts les anciens à leur place, même si ces derniers ne sont désormais définitivement plus employés. Il s'agit là de caissons de bois suspendus à une des parois de planches et qui accumulent de manière fascinante tout un tas d'objets rituels plus mystérieux les uns que les autres, composant ainsi comme de véritables et étranges *cabinets de curiosité* miniatures, mais auxquels les profanes dont je fais partie n'ont malheureusement pas le droit de toucher et donc d'explorer. Je prendrai un jour le temps de décrire en détail ces étonnants et emblématiques arrangements que l'on peut observer dans la plupart des habitats *Hmong*. Enfin, également objets d'une certaine fascination de ma part, un mot pour mentionner les multiples reliques animales qui sont fréquemment conservées par les chasseurs, même si elles ne peuvent le plus souvent offrir aucune fonction utilitaire, tout au plus décorative ou évocatrice de souvenirs de pistages, battues et traques antérieurs. Peaux et fourrures, crânes et cornes, dents et griffes, plumes et écailles, on les retrouve, à force d'observation, abandonnés ici ou là, posés ou ficelés sur une poutre de la charpente, fichés dans le chaume, coincés entre deux planches, cloués sur celles-ci. Les plus récurrentes de ces reliques sont incontestablement les crânes de muntjacs, plus exactement les *sommets* de crânes, dont les bois deviennent crochets de suspension pour tout un tas d'objets, les vêtements bien sûr, mais aussi les filets de pêche, les musettes, les fusils, les paquets de pièges à rongeurs.

Après un peu d'hésitation, je décide de ne pas passer la nuit à Ban Xiang mais de reprendre la route, disposant encore en effet d'une large part de l'après-midi pour marcher. À ma demande, le père de la famille qui m'a invité à manger sous son toit m'accompagne durant une petite demi-heure, jusqu'à une bifurcation que je ne dois en aucun cas manquer, puis je poursuis seul. Deux heures plus tard je parviens à un torrent, qu'il me faut franchir. Je crains presque autant les torrents que les intersections de sentiers car, lorsqu'on les atteint, il n'est pas rare de devoir, non pas simplement les traverser, mais marcher *dans leur lit* durant un temps plus ou moins prolongé. Il peut alors devenir problématique, quand on ne connaît pas la région, d'abord de déterminer la direction à prendre - vers l'amont ou vers l'aval - puis de repérer plus tard l'endroit sur la berge où se réamorce le

cours du sentier. Je suis aujourd'hui confronté à cette difficulté et, après un long essai infructueux dans chaque direction et un peu de tergiversation, je décide de faire prudemment demi-tour pour ne pas risquer de parvenir au village suivant après la tombée de la nuit, ayant quitté Ban Xiang un peu tardivement, en début d'après-midi.

Le cheminement de la journée fut donc relativement bref, mais largement accompli en compagnie des sangsues, sur un sentier qui ne doit par ailleurs pas être fréquemment emprunté puisque, à maints endroits, certains buissons l'envahissaient si allègrement qu'il me fallut même parfois me frayer le passage à l'aide des bras. Ce sont là des postes d'affût privilégiés pour les sangsues. Elles s'y tiennent tapies à l'ombre, dans ces zones qui restent presque continuellement humides, à l'abri sous les feuilles mortes ou enfouies au milieu des herbes adjacentes. Aptes à promptement desceller l'approche du prochain marcheur de passage, elles se mettant alors instantanément en branle, en position verticale, alertes et comme dansant sur place, prêtes à *embrasser* un pied ou une jambe qui passerait à leur portée. L'une est parvenue à atteindre sa cible, à s'agripper au vêtement ou à la peau et s'élance immédiatement vers une surface de l'épiderme plus propice à sa longue morsure. On se baisse, on l'arrache, mais ce bref laps de temps a suffi à trois ou quatre autres de ses semblables pour rappliquer à leur tour. Il n'y a donc pour l'instant rien à faire, et il ne faut en effet surtout pas stationner sur place dans ces endroits, même durant quelques secondes seulement. Il est au contraire nécessaire d'attendre pour cela d'accéder à la prochaine zone plus ou moins sèche et dégagée, si possible située au soleil, afin d'entreprendre une inspection générale et systématique - mais tout de même rapide - de tout le bas du corps. Même en accélérant le pas, voire en trotinant quelque peu, certaines d'entre elles parviennent à leur but, à atteindre puis étreindre une surface de peau. Il m'est ainsi arrivé de devoir en ôter jusqu'à une douzaine de bêtes féroceement "soudées" sur un seul pied. Autant dire que, dans ces situations, on ne se donne pas la peine ni le temps de s'entourer de rigoureuses précautions sanitaires pour s'en débarrasser. Un raclement de l'ongle puis une rapide éjection aussi loin que possible et rien de plus, nous hâtant surtout de les expulser avant qu'elles n'aient le temps de prendre cette fois pour cible un doigt de la main.

Revenu au village de Ban Xiang, je suis allé solliciter l'hébergement au sein de la famille qui m'avait, plus tôt dans la journée, invité à manger - et qui avait à cette occasion sacrifié une poule. Pas de nouvelle volaille ce soir au menu mais deux petits oiseaux, dont la taille n'est pas supérieure à celle de merles et que deux adolescents avaient rapportés dans l'après-midi. Ceux-ci avaient également capturé trois ou quatre chauves-souris, que je n'ai cependant pas vues

réapparaître dans les plats. Elles seront alors probablement servies demain matin, au réveil.

Il est rare que je voie les montagnards employer les zébus, les "vaches à bosse", pour porter des charges, ce qu'ils sont pourtant réduits à accomplir lorsqu'ils ne disposent d'aucun autre animal plus propice à l'exécution de ces travaux, notamment des buffles ou, mieux encore, les petits chevaux de races rustiques que certaines familles possèdent parfois. Un couple est ainsi ce soir revenu d'une cueillette en forêt accompagné d'un de ces bovins flanqué de chaque côté de deux troncs de bananiers sauvages, une pauvre et peu nutritive nourriture qui permettra toutefois de rassasier les cochons durant quelques journées. Je doute néanmoins qu'il soit possible de faire entreprendre à ces zébus des trajets plus conséquents, par exemple jusqu'à atteindre un bourg de plaine, tant ces bêtes parviendraient probablement difficilement à franchir certaines pentes parfois particulièrement raides.

## **1er octobre - Ban Sakhan**

### **L'opiomanie (1)**

Hier soir, à mon retour au village de Ban Xiang, quatre femmes et un jeune homme étaient réunis dans la hutte dans laquelle je suis revenu solliciter l'hébergement pour la nuit. L'une d'elles, à l'aide de la traditionnelle petite balance à suspension en bois et bronze que chaque famille possède, était occupée à peser une belle portion d'opium, un petit bloc de matière brune et pâteuse d'environ deux-cents grammes, qu'une des trois autres femmes présentes là était venue se procurer. Je ne suis pas parvenu à m'informer de la valeur du kilogramme en cours, ici et en ce moment, un taux qui, je le sais, peut substantiellement varier en fonction de ces deux facteurs - le lieu où l'on se trouve et la période de l'année - la récolte se produisant de février à mars et les stocks commençant dès lors à être consommés, et donc à s'amoinrir progressivement au fil des mois.

Autre anecdote relative à l'opium, l'avant-veille, au village de Ban Silé, alors que je pénétrais dans la hutte dans laquelle je m'étais fait inviter pour la nuit, deux vieillards étaient couchés sur le bat-flanc de repos des hommes, dans les positions caractéristiques des fumeurs d'opium, c'est-à-dire en chien de fusil, et s'adonnaient là assidûment à leur *passion*. Très peu de temps après, un troisième comparse, sans nul doute prévenu depuis peu de mon arrivée, et donc guidé jusque là par la curiosité, les rejoignait à son tour, faisant son entrée en tenant précautionneusement à la main une assiette en acier émaillé. Celle-ci contenait

l'ensemble de son attirail, c'est-à-dire sa pipe, sa lampe à huile, sa longue aiguille, une fine spatule en métal, enfin un petit bol et un pilon, tous noircis et encrassés de résidus opiacés, cuits et recuits cent fois. Ce genre de *tableau* se présente très souvent à moi, puisqu'il est presque rare qu'il n'y ait pas au moins un opiomane au sein de chacune des familles qui m'accueillent, et tant la fumerie de l'opium compose ici un acte tout à fait banal et commun du quotidien, en aucun cas doté d'un caractère tabou, et ceci même en présence de l'étranger.

Il y a deux catégories d'opiomanes dans les villages de montagne. D'abord ceux entièrement et définitivement dépendants et addictifs, qui en sont ainsi réduits à consacrer la totalité de leurs journées à la drogue. Trop affaiblis par les effets cumulés d'une consommation excessive, ils s'avèrent alors incapables de s'atteler au moindre travail de quelque importance - par exemple ceux des champs ou de défrichage en forêt. Il y a ensuite ceux qui ont pris le parti, et y parviennent, de s'adonner à cette occupation uniquement durant leurs soirées et leurs nuits. Parmi les premiers, on trouve des hommes - plus rarement mais parfois aussi des femmes - de tous âges. Lorsque ceux-ci sont parvenus dans la fleur de l'âge, c'est-à-dire en théorie aptes à la prise en charge de travaux d'envergure, mais donc désormais dans l'incapacité totale de les entreprendre en raison des effets apathiques consécutifs à cette consommation exacerbée de la drogue, il peut en résulter des situations résolument dramatiques, qui iront fréquemment jusqu'à entraîner les foyers concernés dans de dangereuses précarités économiques et alimentaires. La seconde catégorie d'opiomanes - ceux qui font usage de la drogue uniquement en fin de journée et la nuit - implique des adultes dont l'âge tend à se rapprocher doucement de celui de la vieillesse, et pour qui cette activité est alors largement tolérée, et même fortement ancrée culturellement, puisqu'elle peut les aider à soulager et affronter des troubles et affres relatifs à ce grand âge, dans ces environnements passablement frustes et résolument sous-développés, où les médicaments se font rares. Au sujet de la première catégorie de fumeurs, les opiomanes irrémédiablement dépendants et addictifs, il faut préciser, à leur décharge, que c'est souvent un accident ou une maladie qui est à l'origine de cette accoutumance, l'opium s'étant avéré, lors de cette mauvaise passe, d'une véritable aide thérapeutique en raison de sa contenance substantielle en morphine et donc des propriétés antalgiques dont il bénéficie. C'est malheureusement trop fréquemment à la suite de ce type d'usage, à caractère médicinal donc, qu'une addiction définitive s'impose aux organismes. Ces fumeurs-là sont alors immédiatement reconnaissables, de par leurs morphologies desséchées, leurs physionomies cachectiques, leurs teints cireux oscillant entre

le gris et le verdâtre, enfin leurs allures toujours abominablement négligées, cheveux en bataille et vêtements en charpie.

Dans chacun des hameaux traversés depuis avoir laissé derrière moi les berges de la rivière Nam Ou, j'ai pu observer quelques ruches, en fait de simples fûts de bois évidés et aux extrémités obstruées. Ces ruches rudimentaires, que l'on positionne directement accolées aux parois arrière des huttes ou des greniers à riz, ne sont toutefois pas destinées à élever des abeilles, mais des frelons, dont les villageois se montrent friands des grasses larves et chrysalides que ceux-ci génèrent. Ces belles et volumineuses larves blanches sont consommées crues par certains individus, sinon rapidement cuites ou grillées, alors grossièrement enveloppées dans un fragment de feuille fraîche de bananier que l'on dépose durant quelques secondes seulement sur les braises rougeoyantes d'un foyer. C'est le même mode de cuisson qui est employé pour préparer d'autres larves, sauvages celles-là, notamment celles dites *de bambou* - ou vers de bambou - d'une taille plus modeste et que l'on déniche à l'intérieur des tiges que produit la graminée géante.

Concernant l'opportunité d'observer des costumes traditionnels *Hmong*, je suis ici sensiblement déçu. Certes les femmes, les jeunes filles et certains enfants les arborent encore au quotidien, mais quasiment tous les hommes les ont désormais abandonnés. Ne subsistent en effet chez eux que quelques accessoires - les sacs d'épaule par exemple - ainsi que le court et très ample pantalon si emblématique de cette ethnie, quelques torques d'argent également. On pouvait pourtant en espérer *plus* de territoires si foncièrement isolés, et c'est finalement dans des fiefs *Hmong* nettement plus accessibles que j'ai pu constater la meilleure préservation de cette tradition vestimentaire, notamment dans la province de Xieng Khouang située plus au sud, une région à laquelle j'avais consacré plusieurs semaines les années précédentes.

Deuxième tentative, ce matin, de quitter le hameau de Ban Xiang, après mon échec de la veille. Je ne prends cependant cette fois pas la route seul puisque quatre hommes et un enfant vont m'accompagner jusqu'au fameux torrent. Le gamin ne doit pas être âgé de plus de six ou sept années, et c'est avec fierté qu'il ouvre la marche. Bien qu'allant pieds nus, il progresse à vive allure. Prenant de mon côté les quelques habituelles précautions pour ne pas chuter sur certaines pentes glissantes, je peine alors presque à suivre la cadence dans ces endroits. Il est pourtant important, comme ce fut déjà le cas la veille, de ne pas s'attarder en chemin car les sangsues se présentent à nouveau en nombre. Je suis de plus cette fois, en fermant ainsi la marche, défavorisé face à leur agressivité puisque, à l'instant de mon passage, elles ont eu largement le temps de *s'éveiller* et de se



mettre en position d'attaque, prévenues par l'approche de mes prédécesseurs. Environ à mi-chemin, nous nous autorisons une halte près de quelques-uns de ces bosquets de bambou géants que l'on rencontre fréquemment dans cette région du monde, de volumineuses tiges - il vaudrait peut-être mieux parler de *troncs* - qui atteignent régulièrement des hauteurs spectaculaires et qui se déploient en immenses panaches au-dessus de nos têtes. Les hommes entreprennent immédiatement d'entamer à la machette certaines de ces tiges, non pas de les sectionner, mais simplement d'opérer une ouverture à la base de certains de leurs tronçons internodaux, à la recherche des fameux *vers de bambous* - en fait les chenilles d'une variété de papillons nocturnes - que je mentionnais déjà un peu plus haut. Nous en dénichons rapidement l'équivalent d'une ou deux petites poignées, des larves blanches, grouillantes, d'une longueur de trois à quatre centimètres que l'on stocke dans de fins tubes de bambou promptement débités sur place, et dont on obstrue les ouvertures à l'aide de morceaux de feuilles végétales froissées. Il s'agit là d'un mets de choix, d'ailleurs très prisé dans l'ensemble du pays.

Environ deux heures trente après avoir quitté le village, nous parvenons sur les berges du torrent. Les hommes profitent de cette sortie pour s'adonner à une partie de pêche. À cette fin, ils ont apporté un filet épervier - c'est-à-dire un large filet circulaire lesté de plombs en périphérie - ainsi que deux arbalètes à tendeur et un antique masque de plongée dix fois rafistolé, et obtenu je ne sais où. D'après quelques explications de mes compagnons, que je ne déchiffre certes pas en totalité, je comprends que le torrent marque comme une délimitation géographique naturelle de leur territoire, et qu'ils semblent alors rarement s'aventurer au delà. Il est encore tôt dans la journée, aussi je ne me presse pas à me remettre aussitôt en chemin - que je parcourrai seul à partir d'ici - mais prends part activement à cette amusante partie de pêche. Le masque de plongée est utilisé pour scruter les fonds avant, parfois, de tenter un tir d'arbalète, tandis que le filet épervier est, à fréquence régulière, savamment et élégamment lancé au-dessus du cours d'eau, se déployant alors de toute son envergure dans les airs, avant de s'étaler à sa surface puis d'immédiatement s'immerger. Il suffit ensuite de le ramener doucement à soi à l'aide d'une ficelle restée attachée en son centre. Il se referme alors simultanément et progressivement, emprisonnant par la même occasion d'éventuelles proies qui n'auraient pas eu le temps de s'échapper avant qu'il ne s'abatte au-dessus de leurs têtes. Enfin, troisième procédé de pêche, auquel je m'attelle également - avec d'abord un peu d'appréhension mais surtout sans résultat probant en ce qui me concerne - nous fouillons les berges à mains nues, à tâtons, de manière à débusquer les poissons qui s'y sont réfugiés. C'est finalement cette technique qui remporte le plus de succès auprès de mes

acolytes. Nous remontons ainsi le cours du torrent de place en place, nous retrouvant tantôt avec de l'eau pas plus haut que le niveau des genoux, tantôt à l'abdomen voire à la poitrine. Je me résous en fin de compte - mais à regret - à abandonner mes compagnons puis poursuis seul, après qu'ils m'aient communiqué quelques consignes sur la direction à suivre.

Plus tard, au plus profond d'un vallon, je longe quelques pittoresques petites rizières aménagées en terrasse, en fait de minuscules surfaces parfois pas plus étendues que quelques dizaines de mètres carrés pour les plus étroites, et qui se dévoilent, l'une après l'autre, séparées par de denses taillis et des bosquets de bambou géant. À une si faible altitude et à proximité d'un cours d'eau de l'importance de celui qui coule là, je devine que ces cultures ne peuvent appartenir ni aux *Hmong*, ni aux *Akha*. De chaque côté, où que l'on porte le regard, les pentes qui me surplombent débordent littéralement d'une végétation dense et luxuriante, formant des parois vertes presque intimidantes. Je ne regagne plus les hauteurs de toute l'après-midi. La configuration du terrain et les incessantes circonvolutions de la belle rivière, dont je ne m'éloigne désormais plus, obligent à régulièrement traverser puis retraverser son cours, toujours à gué, qui s'avère relativement calme, dont la largeur n'excède jamais une quinzaine de mètres et au milieu duquel le niveau de l'eau, en cette saison, atteint rarement celui de ma ceinture. Je passe deux villages de l'ethnie *Khamu* et un village *Tai Dam*, dans lesquels je ne m'autorise que de brèves haltes, puis à nouveau un hameau *Khamu*, où je décide finalement de faire étape pour la nuit. Ban Sakhan - c'est le nom de ce village - bénéficie d'un cadre privilégié et quelque peu enchanteur, implanté qu'il est à la confluence de la rivière qui m'a guidé cet après-midi et d'une autre plus importante qu'elle rejoint ici, la Nam Poumi. J'apprends que cette dernière est navigable en aval et jusqu'ici - deux ou trois pirogues sont d'ailleurs accostées aux berges - et il semble possible d'atteindre de la sorte le cours de la grande rivière Nam Ou, celle que j'ai abandonnée il y a trois jours. Les hommes me préviennent néanmoins qu'en cette saison, et peut-être aussi plus spécifiquement cette année, ce trajet s'avère sensiblement problématique à parcourir en raison d'un trop faible niveau d'eau dans certains secteurs, obligeant alors à descendre puis à tirer ou pousser les embarcations afin de ne pas risquer d'endommager les hélices et les moteurs. Cela ne m'inquiète pas outre mesure puisqu'il ne s'agissait pas là de mon projet, d'autant moins que j'apprends également qu'il me serait possible de regagner les hauteurs pour rejoindre plusieurs villages *Akha*. Voilà un programme qui me plaît beaucoup mieux.

Ban Sakhan, ultime hameau accessible par voie d'eau, compose de la sorte comme une *porte d'entrée* de l'arrière-pays. Il est aussi, grâce aux facilités

qu'offre la rivière, assez aisément approvisionnable en denrées et marchandises élémentaires, qui n'ont alors pas à être laborieusement transportées à dos d'homme - de cheval parfois - sur les sentiers escarpés, comme c'est si souvent le cas dans maints autres lieux reculés de la région. Deux familles ont ainsi créé leur petit et très modeste commerce, en fait deux minuscules et étriés cabanons de bois d'une surface n'excédant pas cinq ou six mètres carrés chacun. Dans ceux-ci s'entasse pêle-mêle tout un bric-à-brac au milieu duquel on distingue quelques-uns des articles habituels et incontournables dans ce genre d'endroits. Il y a là des cigarettes, des piles, des briquets, des bobines de fil de nylon à tresser les filets de pêche, des hélices de pirogue, de l'huile à lampe, des sachets de soufre - qui entre dans la composition de la poudre à fusil - des bougies, des paquets de glutamate de sodium, des crayons, des nouilles déshydratées, quelques bonbons, etc. Il faut préciser que tous ces produits sont plus destinés aux habitants des environs que ceux de la place, qui s'épargnent ainsi un trop long et coûteux trajet jusqu'aux villages, certes mieux achalandés, des berges de la rivière Nam Ou. Ban Sakhan affiche alors de la sorte un air embryonnaire de comptoir de bout du monde. Je n'ai en revanche aperçu aucune marchandise du type vêtements ou ustensiles de cuisine, gamelles en aluminium ou objets en plastique par exemple. Ils feront toutefois leur apparition ici de temps en temps, sur le dos ou les épaules de colporteurs itinérants, plus fréquemment vietnamiens dans ces parages, chinois ailleurs, tous "spécialisés" dans ces objets et qui sillonnent périodiquement à pied ces contrées, définitivement situées à l'écart des voies de circulation.

Une famille *Khamu* m'accueille en m'offrant, pour commencer et comme c'est très souvent le cas au sein des maisonnées dans lesquelles je réalise une simple pause en journée ou une étape pour la nuit, quelques portions de cette espèce de melon-pastèque, à la chair blanche, à peine jaunâtre, sans goût, même pas sucrée, mais abondamment juteuse et qui s'apprécie néanmoins après quelques heures de marche sous la chaleur. Le premier de mes objets qui interpelle chaque jour systématiquement mes hôtes est mon parapluie géant, que je transporte en permanence, bien en évidence, sanglé verticalement sur le flanc de mon sac à dos. Quotidiennement donc, et parfois à plusieurs reprises dans une même journée, je ne peux échapper à une rapide démonstration de son ouverture, que je m'attelle à effectuer moi-même si je ne veux pas le voir passer interminablement de main en main, incessamment manipulé, auquel cas je ne doute pas qu'il tomberait prématurément en morceaux. Puis nous buvons du *lao-lao*, un cru excessivement fort et qui affiche ici une belle coloration légèrement verdâtre, ayant sans aucun doute été aromatisé avec une herbe quelconque. Tous, moi inclus, nous ne pouvons retenir d'exprimer une grimace de

mortification après chaque lampée absorbée, que nous nous empressons d'oublier en picorant une bouchée dans le premier plat disposé à portée de main.

## 2 octobre - Ban Lahang

### L'opiomanie (2)

Les *Khamu* résidant systématiquement à des altitudes inférieures à 1500 mètres, et ces populations aimant par ailleurs implanter leurs villages aux abords de rivières présentant un débit conséquent, l'eau est toujours largement abondante à proximité immédiate des habitats. La confluence formée par la Nam Poumi et un torrent offre ici de vastes bassins d'eau calme dans lesquels il fait bon se baigner. Est-il alors utile de préciser que le poisson entre inéluctablement aux menus de *chacun* des trois repas quotidiens ? Séchés, bouillis ou frits, ils accompagnent ainsi les pousses de bambou et le riz, pour composer ces menus quasiment universels, sans cesse répétés à l'identique, jour après jour, et même plusieurs fois chaque jour, dans chaque maisonnée. Ce poisson n'est cependant peut-être pas aussi abondant que souhaité puisqu'il faut parfois se satisfaire de seulement deux ou trois spécimens d'entre eux - qui plus est aux tailles bien modestes - lors d'un repas, et que l'ensemble des membres de la famille doit alors se partager. En conséquence, on se contente d'en picorer presque des miettes pour nous rabattre avidement sur de généreuses parts de riz gluant. De celui-ci on se sert, poignée après poignée, dans les paniers communs, avant d'en rapidement modeler des boulettes que l'on malaxe, puis trempe dans le piment salé.

Les *Khamu* sont établis dans l'ensemble du Nord-Laos, parfois au cœur de cadres moins enchanteurs que celui-ci, lorsque leurs hameaux sont par exemple implantés sur des plateaux plus ou moins secs et arides, ou encore le long de pistes ou de routes. J'ai par le passé assez fréquemment côtoyé les *Khamu*, là aussi dans la province de Xieng Khouang que je mentionnais plus haut au sujet des *Hmong*, et je peux affirmer que ce village de Ban Sakhan est représentatif de ceux restés relativement traditionnels, car maintenus encore sensiblement isolés, à l'écart, et alors configurés de cette manière si caractéristique, au fond d'un vallon encaissé. Les habitats *Khamu* sont toujours construits sur pilotis, du moins ceux des familles qui n'ont pas transmigré vers des bourgs de plaine ou autres secteurs plus accessibles et qui, de par le processus d'acculturation qui s'ensuit, adoptent irrémédiablement peu à peu les usages et les techniques de leurs nouveaux voisins. Au contraire des villages des "vrais" montagnards, ceux des *Akha* et des *Hmong* par exemple, l'air circule inévitablement assez peu dans ces endroits enclavés et cernés par une généreuse végétation, obligeant même à

devoir supporter des chaleurs étouffantes en certaines périodes de l'année. De plus, du fait de la proximité et de l'abondance d'eau, les moustiques s'y montrent généralement présents en grand nombre. Aussi, malgré les environnements pourtant esthétiques dont on y profite souvent, je n'ai jamais énormément apprécié résider aux côtés de l'ethnie *Khamu*, un groupe par ailleurs un peu mieux intégré à la société lao que d'autres, une intégration parfois accomplie, précisons-le, à marche plus ou moins *forcée* par les autorités, accélérant par là même un processus de déculturation inévitable. Très anciennement implantés dans le pays - avant les *Lao* eux-mêmes, mais qui les ont ensuite repoussés, au fur et à mesure de leur arrivée et de leur progression, vers les vallées secondaires bien moins attrayantes - les *Khamu* pratiquent une langue qui appartient au groupe linguistique dit des Austroasiatiques, les distinguant définitivement de leurs voisins géographiques des hauteurs, par exemple les *Akha* ou les *Hô* (groupe linguistique des Sino-Tibétains), ou encore des *Hmong* et des *Yao* (groupe des Miao-Yaos). Enfin, les *Khamu* arborent une couleur de peau nettement plus sombre et brune que celle des groupes précédemment mentionnés.

Ce matin, alors que je m'apprêtais à prendre congé de ma famille d'accueil et à quitter le village, j'eus la surprise de découvrir, déposé sur mon sac, un monceau de riz cuit soigneusement emballé dans un fragment de feuille de bananier, et qui renfermait en outre également deux minuscules poissons séchés ainsi qu'une petite poignée du mélange de piment et de sel. Cela devait bien représenter au total près d'un kilo et demi de riz gluant. Ce n'est pas la première fois que l'on me remet comme ici de la nourriture dûment emballée en prévision de mes pérégrinations de la journée à venir. Il est même parfois arrivé que je n'y trouve *que* du riz, sans aucun accompagnement si ce n'est le piment, me laissant supposer que mes hôtes escomptaient à ces occasions que je dénicher moi-même, en chemin, dans la forêt et à leur manière, un complément nutritif naturel quelconque, pousses de bambou, champignons, que sais-je encore.

Sur les quelques indications délivrées par mes hôtes *Khamu*, je regagne les hauteurs puis longe des crêtes, replongeant à deux ou trois reprises dans des vallons avant de devoir presque immédiatement grimper de nouveau. Je me dirige désormais résolument vers le sud, et devrais traverser des villages *Akha*, dont j'ignore toutefois pour l'heure l'identité du sous-groupe. Je n'ai plus rencontré de *Akha* depuis plus de quatre jours, et je me réjouis par avance de ces "retrouvailles".

Cinq heures de marche m'auront été nécessaires pour rejoindre le premier village annoncé. Évoluant la plupart du temps sur un sentier de crête bien sec, à

l'abri de l'humidité qui règne habituellement dans les fonds de vallons, le parcours fut donc cette fois presque totalement exempt de sangsues. Ce chemin s'est en revanche dédoublé à plusieurs reprises, mais je n'ai jamais rencontré de difficulté à opérer les choix adéquats concernant les directions à prendre, m'étant trompé une unique fois et ayant en outre réalisé mon erreur au bout de quinze minutes seulement. Je n'ai à nouveau pas quitté le couvert de la forêt un seul instant mais je pus cependant, depuis certaines hauteurs, profiter de quelques panoramas exceptionnels sur de vastes étendues de la région, sur cet océan de verdure qui nappe ici la totalité des reliefs. En dehors de deux hameaux à peine distingués au loin, dans des horizons emplis de brume de chaleur, je n'ai aperçu aucun indice supplémentaire de présence humaine de tout le parcours, si ce n'est quelques minuscules taches brunes ou de diverses autres nuances que composent les *rays* - les petites parcelles cultivées - qui se détachent comme des confettis sur ce vert forestier uniforme. Je n'ai pas non plus pu profiter de la moindre rencontre humaine en chemin. Ainsi, cette fois encore, comme souvent, ce n'est que parvenu à une distance d'environ cent ou deux-cents mètres de l'entrée du hameau que j'ai surpris les premiers villageois. Si, comme ce fut le cas aujourd'hui, ces personnes sont des enfants ou des jeunes filles, ils détalent alors immédiatement dès qu'ils me repèrent, littéralement terrorisés, en direction des fourrés adjacents ou du village. Lorsqu'ils ont atteint les buissons et qu'ils s'y maintiennent immobiles et parfaitement dissimulés, sans aucun doute également anxieux à souhait, je ne perçois généralement plus un seul bruit lorsque je passe à leur niveau. Je me mets alors habituellement à doucement siffler un air quelconque pour bien leur démontrer que je m'éloigne rapidement.

Je fais halte quelques instants dans ce premier village et, après avoir appris que le suivant en est éloigné de moins d'une heure de marche, je reprends la route, décidé à passer la nuit là-bas. Tous deux sont habités par les *Akha Loma*.

Bien que tout à fait cordial et amical, le contact avec les villageois ne se présente pas aussi chaleureusement que je l'espérais. L'objet de ma visite pose à nouveau question, et on semble vouloir conserver à mon égard ce que j'ai envie de qualifier de "méfiance respectueuse". En outre ma présence effraye considérablement les enfants, d'une manière que j'avais encore rarement observée jusqu'ici. Même à l'intérieur de la hutte ils continuent de me dévisager, à distance, telle une bête curieuse, les regards fixes dirigés sur ma personne durant de longs instants, comme fascinés par le moindre de mes gestes ou chacune de mes paroles. L'homme qui m'accueille sous son toit est père de onze enfants, presque exclusivement des garçons. Opiomane addictif et forcené, il utilise ce que j'appelle une "pipe du pauvre", un simple tube de bambou - muni d'un orifice percé aux deux tiers de sa longueur en guise de cheminée

d'aspiration - sur laquelle il dispose des boulettes de drogue d'une grosseur ahurissante, comparable à celle d'une belle noix de muscade, soit l'équivalent d'environ quatre à cinq doses que certains autres fumeurs, plus modérés, façonnent pour leur part. Je le suspecte d'être encore un peu débutant et "autodidacte" en la matière car ses gestes et sa technique me paraissent quelque peu grossiers, moyennement élaborés, presque incertains.

### **3 octobre - Ban Khaoso**

## **Le ya-baa**

Les tuniques traditionnelles des femmes *Akha Loma*, à l'instar de celles visibles chez l'ensemble des groupes *Akha*, sont proprement spectaculaires. Pour les élaborer, ces femmes confectionnent elles aussi le même matériel textile de base que leurs "cousines ethniques" - une épaisse étoffe de coton qu'elles teignent à l'indigo sombre - et emploient pareillement une profusion d'éléments décoratifs, d'anciennes pièces de monnaie et des cupules en argent, des colliers de perles et des floches de laine, des patchworks de tissus industriels colorés et d'autres encore. La première caractéristique de ces vêtements, qui les différencie notablement de ceux, par exemple, portés par les femmes *Akha Djepiah* ou *Akha Pouli Noy* que nous avons précédemment décrits, réside dans la longueur de la pièce principale, la tunique proprement dite, qui tombe ici plus bas, presque jusqu'aux chevilles. Cette tunique est en outre indissociable d'un étroit tablier de la même longueur, pour sa part orné en périphérie de motifs colorés. Le nombre de pièces de monnaie décoratives employées, cousues çà et là, principalement sur la poitrine et le long des pans de la veste, peut s'avérer parfois remarquablement important - cela dépendant toutefois de l'âge de ces femmes, chacune d'elles cédant petit à petit, au fil des années, ces précieux éléments décoratifs à la génération suivante. Mais ce sont une fois de plus les coiffes qui caractérisent ce groupe de la manière la plus emblématique.

En premier lieu, les cheveux sont presque entièrement dissimulés sous une pièce d'étoffe de coton indigo qui ceint au plus près la tête, formant comme un bonnet étriqué qui enserre et maintient par la même occasion en place une sorte de chignon sommital à l'allure à peu près cylindrique, en tout cas aux proportions bien plus hautes que larges, et qui pointe alors ainsi au-dessus du crâne. Ce "chignon" est décoré de broderies et de cupules d'argent, bien qu'il soit en grande partie - mais pas totalement - dissimulé sous un dernier élément, une longue bande d'étoffe d'une douzaine de centimètres de largeur et pour sa part entièrement recouverte, à vrai dire littéralement surchargée, d'un patchwork de pièces de tissus vivement colorés et d'une profusion de pièces de monnaie en

argent. Ce lourd élément, qui domine visuellement le reste et que l'on pourrait par conséquent presque considérer comme la coiffe proprement dite, est enroulé une fois autour du fameux "chignon", qui le retient par la même occasion. Cet enroulement unique est cependant agencé d'une manière sensiblement lâche, qui fait alors retomber cette étroite bande d'étoffe de façon inclinée sur le côté - toujours le côté droit - et jusque sous l'oreille, disposition qui pourrait au premier abord paraître quelque peu indolente, mais en réalité bien évidemment parfaitement réfléchie. Si les jeunes filles non mariées ne confectionnent pour leur part pas ce chignon sommital - tout laissant à penser que les cheveux sont coupés très courts sous les "bonnets", que je ne les vois par ailleurs jamais quitter - elles enroulent cependant elles aussi un bandeau ouvragé de ce type autour de leur tête. Il s'agit là toutefois d'une pièce plus étroite et portée d'une manière moins élaborée, disons plus conventionnelle que celle des adultes, puisque ce bandeau ne retombe ici pas sur le côté mais est arrangé à l'horizontale. Enfin les unes et les autres emploient, pour maintenir et ajuster ce lourd élément décoratif solidaire du chignon ou du "bonnet", une très longue épingle à cheveux en argent, *épingle* n'étant définitivement pas le mot approprié pour qualifier cet accessoire tant il s'agit là d'un véritable "clou", une massive aiguille à la tige de section carrée et dont la longueur doit bien approcher les vingt centimètres au total. Ultime coquetterie, la tête de cette "épingle" consiste en une pièce de monnaie supplémentaire soudée à cet emplacement, et l'extrémité de ce bijou, d'où pendent par ailleurs deux ou trois floches de laine, est raccordée au reste de la coiffe par l'intermédiaire de plusieurs colliers de fines perles colorées.

Hier, chez mes hôtes *Akha*, la soirée fut empreinte d'un climat un peu trouble, disons étrange, et en définitive pas particulièrement convivial. Nous avons bu beaucoup de *lao-lao*, mais au sein d'une atmosphère finalement peu joyeuse, avant que mon hôte, ce père d'une famille nombreuse, ne s'adonne de nouveau à son vice, à ses pipes d'opium, pour le coup à chaque fois outrageusement chargées de doses impressionnantes de produit. Devant mon indifférence face à la drogue - je dois reconnaître que j'en suis presque blasé, depuis le temps en effet que j'observe et constate sa large consommation dans cette région du monde - il a ensuite été question d'autres choses, d'autres substances, de *ya-baa*, une méthamphétamine, sorte "d'ecstasy du pauvre", et même de *ya-maa*, l'héroïne dite de "grade 3", un stupéfiant bien moins élaboré et raffiné que la blanche, dite de "grade 4", et lui aussi destiné aux populations les plus indigentes. Ces deux produits, et quelques autres qui en sont dérivés, provoquent d'abominables ravages dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est, et même au delà bien entendu, depuis déjà quelques années. Un des jeunes hommes de la



maisonnée me proposa ainsi de l'accompagner dans une hutte voisine pour *s'amuser* à tout cela. J'aurais souhaité le suivre, ma curiosité l'emportant sur le reste, mais j'ai avant tout craint le regard qu'auraient alors sans aucun doute porté sur moi les autres villageois, et j'ai donc décliné.

Je devrais manifestement dès demain achever cette boucle pédestre de cinq journées consacrées à sillonner cet arrière-pays, en rive gauche de la rivière Nam Ou, et rejoindre alors à nouveau les berges de celles-ci, avant de repartir ensuite et sans tarder vers une autre direction - n'ayant pour l'heure pas encore la moindre idée de laquelle il s'agira. Je devrais ainsi théoriquement pouvoir regagner le village de Ban Likna en à peine cinq heures, semble-t-il. Je me promets de revenir un jour dans cette zone et de "l'explorer" plus en profondeur, tant son potentiel s'annonce séduisant, nombre de villages supplémentaires devant sans aucun doute se présenter avant de toucher à la frontière, ici toute sauvage, avec le Vietnam voisin.

Je fais à nouveau étape dans un village *Akha Loma*, qu'il ne m'a fallu que quatre heures pour rejoindre, de plus très aisément, la traversée de plusieurs autres hameaux m'ayant régulièrement permis de me renseigner sur les chemins et les directions à suivre. Ce soir, au sein de la famille qui m'accueille, le couple des grands-parents, deux vieillards forts âgés, fume l'opium. Depuis l'instant de mon arrivée, au milieu de l'après-midi et jusqu'à la nuit, je ne les ai pas vus se lever une seule fois des bat-flancs à dormir, sur lesquels ils semblent vissés et d'où ils nous abreuvent continuellement de douces vapeurs opiacées. Ce soir, toujours couchés là, dans les positions caractéristiques des fumeurs, en chien de fusil, de faibles halos lumineux irradiant de leurs lampes à huile, qu'ils entourent de gestes à la fois agiles, précautionneux et experts. L'un ou l'autre, de temps en temps, tente d'intervenir dans les conversations à travers de brèves réflexions, mais auxquelles personne ne semble prêter attention.

## **4 octobre - Ban Likna**

### **La police**

Retour au village de Ban Likna, sur les berges de la rivière Nam Ou, où j'ai retrouvé mon "placard à dormir", celui déjà loué une première fois il y a six jours. Rien n'y a changé, même le cadavre d'un cafard géant que j'avais repéré dans un coin n'a pas été déplacé. Hier au soir, trois policiers sont venus me rendre une petite visite, très certainement interpellés par une ou plusieurs personnes suspicieuses de m'apercevoir à nouveau dans les parages, après ma première apparition ici une courte semaine plus tôt. Petites paranoïas latentes et

désormais viscérales d'une ruralité sous l'emprise d'un régime communiste ancré dans le pays depuis déjà plus de trente ans, où tout est observé, où beaucoup s'improvisent indics, à tel point qu'il arrive qu'un regard étranger comme le mien peine à opérer une distinction entre certaines milices villageoises informelles et des policiers fonctionnaires. Ce n'est pas la première fois, loin de là, que l'on "m'honore" de ce genre de visite, qui se produit toujours à l'occasion d'un de mes brefs passages dans des petits bourgs de l'arrière-pays. Si au tout début, quelques années plus tôt, ces séances pouvaient passablement m'intimider, autant dire que ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui, à tel point que le *rapport de force* s'est même désormais parfois diamétralement inversé. Je ne me prive en effet dorénavant plus, lors de certains de ces interrogatoires, de me jouer du trouble que ces confrontations peuvent de temps en temps provoquer chez mes interlocuteurs, si peu habitués à avoir affaire à un *falang*, se montrant en outre parfois drôlement maladroits avec un emploi de quelques mots d'anglais qu'ils maîtrisent généralement à peine. Aujourd'hui toutefois, ni pénibles ni zélés pour un sou, s'étant rapidement rendus compte de ma totale inoffensivité après un bref échange, ils n'ont même pas exigé de contrôler mon passeport. Au contraire, enthousiastes de la rencontre, ils m'ont proposé de descendre boire de la *Beer-Lao* près de la rivière, dans une sorte de bouge, un réduit, en vérité un simple cabanon de bois nonchalamment tenu par un couple âgé et qui y sert, au choix, de la bière ou du *lao-lao*. Je crois pouvoir dire que nous avons largement entamé leur petit stock et j'ai terminé la nuit, totalement éméché, allongé au creux d'une des trois ou quatre pirogues amarrées juste là, tirées sur un vaste banc de sable. Aux aurores, vers 5 heures, un type m'a réveillé, hilare. Ce n'est qu'à ce moment que je me suis rendu compte que les moustiques avaient eux aussi très allègrement festoyé durant la nuit, à mes dépens bien entendu. Je suis alors allé récupérer mon sac près du défunt cafard, puis en quête de riz et d'un peu de poisson fumé, avant de redescendre sur les berges.

Ce n'est finalement que ce matin, après avoir tergiversé quelques instants, que j'ai ébauché la suite de mon parcours. Je vais pour l'instant tâcher de remonter le cours de la rivière Nam Ou, jusqu'au village de Hatsa, et de là, rejoindre par la piste la petite ville de Phongsaly, la capitale de la province du même nom. De Phongsaly, je rallierai Boun Neua, un modeste bourg poussiéreux situé à l'intersection de deux pistes de terre, puis irai me promener le long de celle, ancestrale, qui se dirige vers le nord, jusqu'à atteindre la frontière avec la Chine, à la pointe septentrionale de la province. Deux ans plus tôt, j'avais parcouru à pied l'intégralité de cette piste - qui s'étend sur un peu moins de cent cinquante kilomètres - avec pour principal objectif d'effectuer une reconnaissance passablement rigoureuse des lieux, d'y prendre des repères, dans

la perspective de pérégrinations ultérieures, qui s'accompliraient alors cette fois "hors-piste", en tout cas résolument à l'écart de celle-ci. J'abandonne ainsi pour cette fois un autre projet que j'avais également un peu envisagé, et qui consistait à remonter bien plus haut le cours de la rivière Nam Ou, vers son amont donc, jusqu'à atteindre le village de Ban Natchang Tay, que j'ai déjà mentionné précédemment, et qui se situe à l'intérieur des limites de la sauvage et méconnue réserve naturelle de Phou Den Din. Je crains en effet trop sérieusement de ne pouvoir y trouver une pirogue collective qui s'y rendrait, ayant appris, lors d'une précédente visite dans la région, que cela survenait à de très rares occasions, qui de plus ne sont jamais réellement planifiées par avance, cela dépendant uniquement du nombre de passagers qui se présentent le jour même. Une autre solution, pour parvenir à mes fins, consisterait à *chartériser* à moi seul une embarcation, mais pour un coût alors très dispendieux, cette partie du trajet devant a priori nécessiter à elle seule une entière journée de navigation. Voilà donc un projet supplémentaire que je mets de côté, non sans me promettre qu'il n'est que partie remise.

Mais pour l'heure, afin de pouvoir quitter mon petit village de Ban Likna, je n'ai pas d'autre choix que d'attendre que suffisamment de passagers, eux aussi intéressés par le trajet que je convoite, se présentent sur les berges, où je ronge actuellement mon frein. Une pirogue classique pouvant accueillir jusqu'à une douzaine de personnes, on m'informe que nous partirions sans doute même si nous n'en étions que sept ou huit au total, car le conducteur parierait alors sur la probabilité d'embarquer d'autres voyageurs ou marchandises en chemin. Hier soir, mes compagnons de beuverie m'avaient fait entrevoir la possibilité d'un départ aux alentours de 8 heures, mais maintenant qu'il est presque 10 heures, je demeure le seul candidat, et autant dire qu'à une heure désormais aussi avancée, je ne dois plus me faire trop d'illusions de ce côté, mais espérer plutôt le passage ici d'une embarcation qui proviendrait de l'aval, et dans laquelle il subsisterait au moins une place. Durant cette attente passablement ennuyeuse, j'eus l'occasion à deux reprises de voir brièvement réapparaître mes "amis" policiers, redescendus là à chaque fois aux moments précis où ils perçurent le bruit des moteurs de deux embarcations arrivant de l'amont, et qui s'autorisaient ici de courtes étapes. Après de rapides et très superficiels simulacres "d'inspections" des chargements de chacune d'entre elles, ils se sont à peine dissimulés pour recueillir, plus ou moins discrètement donc, une "taxe" de la part des bateliers, à chaque fois quelques billets froissés hâtivement empochés, et qui passeront peut-être pas beaucoup plus tard dans de nouvelles mains, par exemple celles du vieux couple tenancier de la gargote qui nous surplombe.

Je suis finalement parvenu au bourg de Hatsa, certes après un départ bien tardif, cependant au terme d'un trajet exceptionnellement *rapide*, et c'est le moins que l'on puisse dire. À 11 heures, aucune embarcation faisant route vers le nord n'était encore apparue en aval de Ban Likna, au détour du premier coude de la rivière que l'on apercevait au loin. Mais peu après, alors que je commençais à sérieusement désespérer, un vrombissement sourd parvenait à mes oreilles, s'amplifiant très rapidement. J'ai immédiatement reconnu le bruit caractéristique - et assourdissant - non pas du moteur des pirogues conventionnelles mais de celui de ces petites embarcations que les Lao eux-mêmes nomment tout simplement "*speed-boat*", et qui, comme leur appellation l'indique, consistent en de véritables bolides flottants. D'abord apparus en Thaïlande voisine, puis depuis quelques années à peine au Laos, il s'agit de frêles barcasses, ne pouvant chacune pas accueillir plus de huit passagers environ au total, mais équipées de moteurs tout bonnement surpuissants. Les vitesses qu'elles peuvent atteindre sont tellement impressionnantes qu'un casque - une de ces coques en plastique bien dérisoire, parfois utilisées dans le pays par les conducteurs de scooters, et qui doivent protéger de bien peu de chose en cas d'accident et de choc un peu rude - est remis à chaque passager. Pour rendre ces embarcations suffisamment maniables et réactives, au regard des très grandes vitesses auxquelles on les pousse, leur hélice est déportée à l'extrémité d'un long axe d'acier d'environ deux mètres, que l'on peut orienter à loisir.

Au delà du fait qu'ils matérialisent à mes yeux l'antithèse de la flânerie et de la découverte, et qu'ils n'autorisent donc pas la moindre contemplation en chemin, je m'étais jusqu'à ce jour toujours interdit d'emprunter ces détestables engins, notamment parce que je suis nettement conscient du danger qu'ils représentent - les accidents ne se font d'ailleurs pas rares - qui plus est sur une rivière aussi sauvage, impétueuse et turbulente que la Nam Ou, au cours en outre singulièrement encombré de rochers et parsemé de zones de rapides. Le trajet ne présenta effectivement pas un moment particulièrement agréable, la vitesse inconsidérée et le stress qu'elle engendre, même s'il finit par s'émousser au fil des minutes, ne permettant absolument pas d'observer à loisir l'environnement et les paysages. Cela file à très vive allure, ça glisse sur l'eau, ça bondit sur les rapides, ça tangué, ça frôle les rochers émergents, et ça casse les oreilles. Pour tout dire, dès les premiers instants, j'avais même failli demander à faire demi-tour, à me faire redéposer à Ban Likna, quitte à devoir attendre jusqu'au lendemain de pouvoir en repartir, mais l'impatience de pouvoir reprendre au plus tôt mes promenades l'a finalement emportée sur ma crainte. En fait, c'est même dès la veille que j'aurais pu quitter Ban Likna puisqu'un premier *speed-boat* était alors déjà passé par là en toute fin d'après-midi. Un homme, averti de mes

intentions - comme l'était sans doute presque tout le village à cette heure-là - était accouru pour me chercher, mais j'avais décliné dès que j'avais aperçu la nature de l'*abominable* embarcation.

Parvenu tant bien que mal au petit bourg de Hatsa par la rivière, il m'a à nouveau fallu patienter, pour la même raison que précédemment, c'est-à-dire qu'un nombre suffisant de passagers se présentent pour pouvoir remplir cette fois le minibus qui, dans ces conditions seulement, allait décider le chauffeur à entreprendre le trajet jusqu'à Phongsaly-ville. Durant une partie des trois nouvelles heures d'attente qui furent nécessaires pour en arriver là, ce sont à nouveau des policiers que j'ai un peu côtoyés, dans la seule gargote du lieu, éphémère cabanon de bambou accroché à la pente de la berge. Ils étaient dans un état d'ébriété déjà légèrement avancé quand je les ai rejoints. Peu auparavant, alors que nous venions tout juste d'accoster, ils avaient entrepris d'inspecter le contenu de deux ou trois sacs de marchandises qu'une femme, passagère à mes côtés, avait transporté jusqu'ici. Je n'ai pas pu me rendre compte par moi-même de l'objet du délit, mais il devait être d'un certain intérêt car, revenus sous cette tonnelle de bambou, les condés avaient finalement déployé un cahier d'écolier, pour y retranscrire ce qui semblait correspondre aux chefs d'accusation. Les palabres ont considérablement duré, avec même quelques haussements de voix - ce qui est rare dans cette région du monde, où il ne faut en aucun cas perdre la face, ni surtout la faire perdre à autrui. Une paire de menottes fut même momentanément exhibée, en signe tangible de menace. Pour finir, les sacs furent confisqués et une belle liasse de peut-être deux centaines de billets changea de mains, comptée et recomptée à pas moins de trois reprises par les fonctionnaires. Je ne suis pas parvenu à aller observer le contenu des sacs, ceux-ci ayant été refermés avant d'être emmenés dans la cahute, et ne peux donc que présumer de ce qu'ils cachaient. Je parierais néanmoins pour des gibiers sauvages protégés, pour la simple et bonne raison que, depuis le temps que je parcours les routes du Nord-Laos c'est, à la suite de quelques contrôles des véhicules, l'infraction que j'ai pu observer le plus souvent.

## **5 octobre - Phongsaly**

### **Le commerce**

Près de deux heures auront été nécessaires pour couvrir en minibus les vingt-et-un kilomètres qui séparent le bourg de Hatsa de Phongsaly. Au début, on se dit « *Tiens, c'est étonnant, seulement les places assises sont occupées, et nous partons tout de même ?* ». Mais, très rapidement, nous nous retrouvons littéralement submergés par nombre de passagers supplémentaires glanés, çà et

là, au fil des premiers kilomètres parcourus. Par chance - mais aussi par expérience des transports dans le pays - je fus un des premiers montés et installés dans le véhicule, et ai donc pu m'accaparer une *bonne* place assise, à l'avant, là où les cahots de la route se font un peu moins ressentir qu'ailleurs. Cette piste est la seule de la région dont un tronçon - celui menant d'ici à Phongsaly puis qui se prolonge jusqu'au bourg suivant, celui de Boun Neua, une portion cumulant une distance de soixante kilomètres environ - fut un jour asphalté. C'est là un bitumage cependant certainement très peu qualitatif puisque la chaussée, à l'image de celles en nombre d'autres endroits du pays, se ravine un peu plus lors de chaque nouvelle saison des pluies, la constellant désormais d'innombrables nids-de-poule qui rendent les trajets presque aussi pénibles que ceux accomplis sur les pistes de terre, les nuages de poussière toutefois en moins. Nous opérons de fréquentes haltes, embarquant à chaque occasion toujours plus de passagers, qui dorénavant s'entassent comme ils peuvent, debout dans la travée centrale. Des femmes vomissent et je dois pour ma part m'accommoder d'un seau débordant de poissons que l'on m'a calé entre les genoux. La vallée est verdoyante et le paysage magnifique, d'autant plus qu'il s'est remis à légèrement pleuvoir et que, entre deux ondées, de belles lumières le baignent.

Une jeune fille embarque, chargée de deux sacs de produits qu'elle s'en va très probablement vendre au marché de Phongsaly. Une passagère, typée rombière, se prend d'ouvrir et d'ausculter le contenu d'un des sacs, en extrait un légume, puis c'est la ruée. Des hommes, quelques femmes - celles qui ne vomissent pas - se mettent à se les arracher, littéralement. Il s'agit d'une espèce d'oignon blanc longiforme, je ne sais trop, n'en ayant encore jamais aperçu de cette sorte, lié par petites bottes de cinq ou six pièces. Le succès est entier. Il est vrai qu'ils sont beaux ces légumes, mais tout de même, quelle hystérie. Dans la mêlée, des bottes sont défaits, d'autres tombent au sol. On se demande comment la jeune maraîchère va ensuite pouvoir régler ses comptes, dans cette cohue tout autant exaltée que compressée, dans ce minibus bondé et en marche. En très peu de temps tout est achevé, les deux sacs se retrouvent littéralement vidés de leurs contenus, et la situation s'apaise enfin. Quelques billets crasseux circulent, pour l'équivalent d'environ huit centimes d'euro la belle botte d'oignons.

Avec toutes ces histoires, et l'accumulation de retards qui en découlent, je finis par craindre de n'atteindre Phongsaly *qu'après* l'heure de fermeture de la banque, horaire qui de plus est peut-être avancé en ce vendredi, puisqu'il s'agit du dernier jour ouvré de la semaine. Il faut pourtant en effet obligatoirement que je parvienne à y changer quelques devises, même s'il me reste en théorie encore

largement assez de kips lao pour suffire à la poursuite de mes pérégrinations dans les montagnes. Mais, étant à peu près certain de ne plus avoir accès à une seule banque durant les vingt prochaines journées, je préfère rester prudent et m'assurer de disposer du nécessaire en cas de "coup dur", si par exemple j'en arrivais à être contraint de devoir affréter à moi seul un transport quelconque. Mais, pour comble de malchance, à peine sommes-nous parvenus à destination que j'apprends que c'est « *boun* » aujourd'hui, c'est-à-dire un jour férié, et donc chômé pour les administrations. Faute de banque, il ne me reste plus qu'à aller trouver les antipathiques quincailliers chinois, potentiels changeurs "au *black*" de devises, et surtout rudes négociateurs, mais dont par le passé et à deux ou trois reprises, je fus bien aise de profiter des services, pour la même raison qui se présente malencontreusement à moi aujourd'hui. Deux ou trois d'entre eux sont disposés à me changer mes quelques dizaines de dollars américains, mais via une transaction chargée d'une honteuse commission de pas moins de dix pour cent. Quels profiteurs ! Quant à mes devises en euros, ils n'en veulent en aucun cas, les regardant même avec un certain dédain. Je fais finalement affaire avec un jeune homme, mais ne parviens pas à faire chuter sa commission de moins de six pour cent.

Dès aujourd'hui, après cette rapide opération de change monétaire puis quelques tout aussi hâtives emplettes sur le marché - et avant qu'il ne fasse nuit - je suis allé me promener au nord du bourg, pour tâcher de dénicher un départ de sentier qui me permettrait peut-être, dès demain matin, de repartir d'ici directement à pied. Mais rien, le néant, ce que m'ont d'ailleurs à mon retour confirmé quelques quidams que j'ai interrogés à ce sujet. À vrai dire je m'en doutais un peu, et n'en fus pas surpris outre mesure, les rares ébauches de cartographie de la région que j'ai pu auparavant consulter m'ayant déjà laissé présager que les sentiers se situaient vraisemblablement plus loin vers l'ouest, qu'ils s'amorçaient quelque part sur la route menant à Boun Neua, ne sachant cependant pas précisément dans quels secteurs. Je vais alors, demain matin, grimper dans le premier transport qui partira dans cette direction, puis tenterai de me faire "parachuter" à mi-parcours, dans un endroit qui, à vue d'œil me semblera prometteur.

Je me retrouve ce soir unique touriste présent à Phongсалы. Il arrive pourtant de temps en temps que quelques voyageurs prennent le temps - et la peine - de parvenir jusqu'ici, pour ensuite cependant, pour presque la totalité d'entre eux, se contenter de rejoindre Hatsa, puis de redescendre illico vers le sud via la belle rivière Nam Ou, ce parcours fluvial qui compose étonnamment, pour la majeure partie d'entre eux, l'unique prétexte du long et pénible déplacement pourtant requis pour atteindre cette fabuleuse région. Mais aujourd'hui, aucun de mes

*congénères* ne se montre dans les parages, je suis même allé le vérifier dans la seconde pension du lieu. Je le regrette, car j'aurais apprécié discuter un peu, normalement, c'est-à-dire ne pas avoir à me contenter une fois de plus des trop superficielles conversations que je suis malheureusement seulement capable d'entretenir avec les Lao. Il n'y a de plus absolument rien d'intéressant à faire ou à visiter à Phongsaly-ville pour un touriste, les quelques ruelles - même pas pittoresques - étant parcourues à pied en pas plus de dix ou quinze minutes. Pour ne rien arranger, il se met finalement à pleuvoir des trombes d'eau. Demain, les sentiers seront donc inéluctablement redevenus boueux et glissants.

## 6 octobre - Ban Mohan Tai

### La nature

Bienvenue chez les *Yao*, parmi lesquels je suis accueilli ce soir. Il s'agit du premier village *Yao* que je visite durant ce périple, et pour cause, alors que certains groupes ethniques sont disséminés dans presque toute la région, le territoire *Yao* se restreint à un périmètre bien précis - et par ailleurs presque exclusif - localisé à l'ouest de la piste qui traverse en totalité la pointe nord de la province de Phongsaly. Ce territoire, se trouvant comme engoncé dans cette sorte d'étroit corridor, entravé entre la piste et le sud profond de la province chinoise du Yunnan voisin, la région dite du Xishuangbanna, forme ainsi une longue bande géographique d'environ quatre-vingts kilomètres de longueur, pour un peu plus de vingt dans sa plus grande largeur. Ce matin je me suis rendu en bus jusqu'au bourg de Boun Neua, là où la route asphaltée s'interrompt brutalement, pour laisser place à une antique piste de terre. Je n'ai en effet finalement pas été inspiré par un quelconque secteur où j'aurais pu descendre à mi-chemin, conformément à mon projet initial de la veille, afin de reprendre mes promenades pédestres en direction du nord. Effectivement, malgré une observation scrupuleuse des lieux, je n'ai pu repérer de tout le parcours le moindre départ de sentier suffisamment prometteur. De plus, attentivement scrutées depuis le bus, les premières vallées, profondes, encaissées et intimidantes, me semblaient hasardeuses à franchir. Bref, je ne l'ai pas "senti".

Au départ de Boun Neua, petit bourg chétif et poussiéreux posé au croisement des deux seules pistes qui sillonnent la contrée, si l'on est décidé à affronter celle qui se dirige vers le nord, il faut emprunter un *songteaw*, une camionnette tout-terrain dont le bac arrière a été équipé de deux bancs latéraux, puis abrité par une petite toiture de tôle soudée sur une solide armature de tubes d'acier. Véhicule ainsi ouvert à tous les vents - des ridelles en bâche de nylon sont déployées uniquement lorsqu'il pleut abondamment - on y suffoque à



maintes reprises dans des nuages de poussière, continuellement soulevés sous l'effet de notre passage, et qui nous rattrapent dès les moindres décélérations, sans cesse inéluctables si l'on veut éviter les ornières et les ravinements, si l'on souhaite également s'épargner des chocs trop violents lors de chaque confrontation annoncée avec un nid-de-poule. Il ne faut par ailleurs surtout pas manquer le départ matinal de ce transport si l'on désire s'engager sur cette route de l'extrême nord, puisque c'est le seul qui réalise le parcours dans la journée, un trajet cependant peu sollicité par les villageois et qui est disponible dans l'autre sens le lendemain.

Nous avons fait face à un contrôle policier dès peu après notre départ, à la sortie immédiate du bourg, sur un simili check-point matérialisé par un simple fil de raphia synthétique rose tendu au travers de la piste et arborant, attaché au milieu de sa longueur, un sac en plastique destiné à bien le visualiser. Les condés ont contrôlé la totalité des passagers, moi inclus, ce qui est rare car les *falangs* sont la plupart du temps *négligés* lors de ce type d'inspection. Parmi les autres voyageurs, trois d'entre eux, des montagnards, ne se trouvaient semble-t-il pas tout à fait en règle puisque les fonctionnaires sont parvenus, après quelques discussions, à soutirer trois-milliers kips à chacun d'eux.

Je décide de faire halte à Ban Sone Taï, un village de l'ethnie *Taï Lue* dûment repéré il y a deux ans, lors d'une première reconnaissance que je fis des lieux. De là, un large sentier s'éloigne vers les confins ouest de la province, en direction, paraît-il, de nombreux villages *Akha* et *Hô*. Ces territoires de l'ouest composèrent initialement un des principaux objectifs de ce séjour, mais j'apprends ici qu'en continuant de remonter la piste sur quelques kilomètres, jusqu'à dépasser de peu le prochain hameau, celui de Ban Souchane, un autre chemin s'éloigne dans la direction opposée, vers les limites nord-est de la région, où se trouverait tout un groupe de villages *Yao*. C'est finalement dans cette direction que j'ai ce matin décidé de m'en aller. Deux ans auparavant j'avais pour la première fois côtoyé quelques *Yao*, mais dans des villages parmi les moins isolés, et ce groupe en particulier, les *Yao Khao*, que l'on ne rencontre dans aucune autre région du pays - sachant qu'au Laos résident aussi les *Yao Mien* dans la province de Luang Nam Tha, et les *Yao Pom May* dans celle de Huaphan - n'a depuis lors cessé à la fois de m'intriguer et de me fasciner.

De Ban Sone Taï je poursuis donc la remontée, dorénavant à nouveau à pied, du cours de la piste, qui elle-même longe une rivière dénommée Ngeun Li. Parvenu au hameau de Ban Souchane, je glane quelques renseignements complémentaires, visant notamment à me permettre de localiser de manière sûre le départ du sentier convoité. Celui-ci se trouverait à seulement quelques

centaines de mètres après la sortie du village. Je ne le repère cependant pas, et suis donc contraint de revenir sur mes pas pour tâcher de persuader un paysan de m'accompagner sur cette courte distance, afin qu'il me le montre *de visu*. Il vient alors me désigner un étroit passage, presque enfoui dans les hautes herbes et s'inclinant en ligne droite vers la rivière Ngeun Li, cours d'eau qu'il me faut commencer par traverser, à gué, le niveau de l'eau m'atteignant ici presque à la taille. J'en profite pour me faire à nouveau confirmer par cet homme l'existence de villages Yao dans cette direction, tant cette voie d'accès, sans aucun doute très peu souvent empruntée, ne le laisse en rien présager. Il me faut ensuite longer et retraverser à de nombreuses reprises un petit affluent de la rivière Ngeun Li puis, plus loin, bien que demeurant toujours aussi étroit, le chemin se présente néanmoins finalement plus distinctement, mieux tracé, me permettant d'annihiler mes derniers doutes.

L'environnement, la nature, se dévoilent ici une fois de plus de manière somptueuse. La végétation, dense, est désormais gorgée de toute l'eau de pluie tombée cette nuit et, entre les incessantes traversées de la rivière et les inévitables frottements de tout mon corps contre les hautes herbes et les buissons, il ne faut pas longtemps pour que je me retrouve trempé de la tête aux pieds. Le long du vallon, parmi tant d'autres espèces, je passe sous quelques-uns de ces arbres que l'on qualifie parfois de "fromagers", dont les bases des troncs sont comme renforcées de spectaculaires proéminences, tels des contreforts végétaux, également quelques fougères arborescentes qui déploient de larges frondes, puis les immuables et toujours aussi grandioses bosquets de bambou, qui lancent haut des panaches dont les feuilles sommitales retombent telles de courtes guirlandes. J'évolue ainsi durant à peine plus de deux heures, les multiples traversées à gué du torrent et les éliminations des sangsues me ralentissant quelque peu. La Chine ne doit se situer qu'à quelques kilomètres, peut-être pas plus d'une douzaine à vol d'oiseau, juste derrière une frontière ici toute théorique, enfouie dans la forêt, vaguement caractérisée par une ligne de crête parmi d'autres.

J'ai relaté plus haut que, chaque fois que je m'approchais d'un nouveau village, il me suffisait d'apercevoir, même durant une seule fraction de seconde, la tunique traditionnelle portée par une des femmes pour pouvoir deviner tout de suite et presque à coup sûr à quel groupe ethnique se rattachait l'ensemble du hameau. Avec les Yao cet exercice est encore simplifié car, même si leurs vêtements arborent eux aussi des teintes à large dominance bleu indigo, quelques éléments décoratifs, très emblématiques de cette ethnie - et dont nous reparlerons ultérieurement - sont d'une couleur rose fuchsia vif, presque

lumineux, ainsi facilement et immédiatement discernable, même depuis une grande distance.

J'ai *un faible* pour les *Yao*. Avec les *Lanten* - parfois aussi dénommés *Yao Moun* - résidant dans les provinces de Luang Nam Tha et de Bokéo, et avec qui il ne fait aucun doute qu'ils entretiennent un proche "cousinage ethnique", ils sont, selon moi et sans vouloir m'avancer dans des généralités trop hâtives, un des groupes les plus agréables à côtoyer, d'un tempérament résolument calme et doux, qui transparaît continuellement dans leurs gestes, dans leurs attitudes, dans leurs intonations de voix, dans leurs paroles mêmes. Ce petit divertissement m'ayant désormais démontré qu'il pouvait s'avérer un excellent moyen d'aisément et rapidement *rompre la glace*, dès peu après mon arrivée je montre aux villageois qui m'entourent en nombre quelques-unes des deux centaines de photographies que j'ai effectuées deux années plus tôt dans d'autres villages *Yao* de la région, situés plus loin dans le nord, aux alentours du bourg de Utay et dans lesquels je les remettrai d'ici quelques jours aux habitants. Le succès est immédiatement au rendez-vous et, de mon côté, je m'amuse autant à chaque fois d'entendre les exclamations de surprise et les rires des uns et des autres, même si je dois toutefois prendre de rigoureuses précautions pour m'assurer que ces fragiles images, qui circulent de main en main, me reviennent en bon état.

Peu après, réunis avec une dizaine d'hommes devant une hutte, sur des tabourets bas en rotin que des enfants ont été enjoint de nous apporter là, il ne me faut grâce à eux pas beaucoup plus de cinq minutes pour élaborer sur papier une ébauche de carte de la région, parvenant même à y positionner plusieurs autres villages *Yao* ainsi qu'un ou deux villages *Akha*. Les hameaux les plus distants que nous y annotons le sont d'environ huit heures de marche.

## **7 octobre - Ban Vanaïkho**

### **La boue**

Longue veillée hier soir, dans la pénombre. Il m'a fallu remonter les photos trois fois, au fur et à mesure que de nouveaux voisins nous rendaient visite. Un des aspects me concernant qui surprend le plus les villageois est le fait que je parcoure *seul* et sans crainte la région, sans me soucier ou redouter outre mesure différents dangers qui - ils tentent du moins de m'en persuader - l'habiteraient. Les plus jeunes hommes me miment alors, certes avec un certain amusement, des situations de brigandage, de chutes dans un ravin, de jambes cassées ou je ne sais quels autres accidents ou attaques d'animaux sauvages, ce qui au final nous

fait tout de même tous bien rire. J'avais hier soir choisi, pour m'abriter pour la nuit, une des huttes les plus modestes du lieu, affreuse cabane de pas même une trentaine de mètres carrés de surface posée sur un sol de terre battue, construite de murs bas de pisé désormais largement craquelés et rehaussés de grossières planches de bois jusqu'à la toiture, une épaisse couche de feuilles végétales. Il n'y avait toutefois pas suffisamment de place pour que je reste dormir là. J'ai donc mangé en compagnie de mes hôtes, ai veillé avec eux, puis des voisins m'ont conduit sous leur toit.

Levé dès 4 heures, réveillé par une femme qui s'est attelée à cuire la soupe des cochons, un amas de divers résidus végétaux et de troncs de bananiers hachés qui s'accumulaient, probablement depuis plusieurs jours déjà, dans un énorme wok de fonte disposé à demeure sur le plus gros foyer, à deux ou trois mètres duquel ma paillasse provisoire fut installée la veille. Plus tard, nous autres humains nous contentons d'une soupe de pousses de bambou et de riz additionné de piment.

Il a à nouveau abondamment plu cette nuit, des trombes d'eau se sont abattues presque sans discontinuer. Aussi ce matin il est à peine possible de s'éloigner du village, en fait même des abords immédiats de la hutte, tant l'eau ruisselle de partout et la couche de boue se fait épaisse et grasse, plus particulièrement à l'intérieur même du hameau. Là, ce n'est plus en effet qu'un sol de terre dénudée, sur lequel se diluent alors généreusement les excréments de l'ensemble des animaux, volailles, chiens, cochons, zébus et buffles, qui y errent en totale liberté. Je suis tout de même allé vérifier le niveau du torrent qui, bien sûr, s'est élevé, et dont l'eau se maintient chargée de limons et reste marron, opaque, ne permettant absolument pas de voir où l'on pose les pieds lorsqu'on le franchit. À mon retour de cette courte sortie, je rapportais une lourde masse de terre gluante dûment accrochée sous chacune des semelles de mes sandales, ainsi que quelques sangsues vissées à mes pieds, la plupart comme toujours lâchement enfouies entre les orteils. La quasi totalité des enfants vont pieds nus, et même certains adultes, puisque cela semble visiblement pour eux plus pratique et aisé de se déplacer dans ces conditions toutes particulières.

Matinée oisive, les ondées se succèdent. Je profite des rares accalmies pour effectuer deux ou trois sorties, armé de mon parapluie géant, afin de me dégourdir les jambes, avec prudence toutefois pour ne pas risquer de glisser et de chuter au sol. Le reste du temps je vaque d'une hutte à l'autre, où nous nous installons sous les étroits auvents formés par les ravancements des toitures de chaume, près des rudimentaires métiers à tisser que l'on abrite traditionnellement à ces endroits. De petites assemblées d'importance variable et fluctuante se

forment alors presque immédiatement à chaque fois autour de moi. On m'observe écrire sur mes cahiers, nous plaisantons de choses et d'autres, on me demande de remontrer encore et encore les photos qui, pour certaines d'entre elles, commencent déjà à largement s'écorner. Et puis chacun aime à pouvoir manipuler sans cesse mon parapluie géant et quelques autres de mes rares objets, ma lampe miniature, ma boussole, un cadenas à code, des objets rudimentaires mais de belle fabrication. Pouvoir inspecter quelques petites coupures d'euros et de dollars américains plaît tout particulièrement à mes compagnons.

Comme toujours, lorsqu'on a besoin de s'éloigner et de s'isoler quelques instants dans les buissons, qui composent ici les *toilettes* naturelles, je prends pour ma part la précaution de m'armer d'un bâton, moins pour les frapper que pour menacer et tenir à distance les cochons - parfois aussi quelques chiens - qui accompagnent systématiquement chaque individu qui, par la force des choses, doit agir quotidiennement de la sorte. Habitué depuis la nuit des temps à ces *rituels* qui se renouvellent inévitablement chaque jour, ces bêtes semblent être capables de reconnaître, parmi les personnes qui s'éloignent du hameau, celles qu'il faille suivre dans ces courtes "expéditions". On a beau s'isoler à l'abri des regards humains, ces animaux se tiendront là, à quelques mètres de distance seulement, prêts à intervenir, et il s'agit de les tenir en respect le temps que durera *l'action*. Ils sont généralement deux, trois ou quatre, et entre eux la concurrence est alors féroce, c'est à qui s'emparera du *gros lot*. À l'instant où l'on se défroque, ils se montrent encore plus excités et la situation devient toujours un peu plus délicate, puisqu'à ce moment ils s'approchent parfois à moins de deux ou trois mètres. Tout juste rhabillé, si le bâton n'est pas conservé brandi dans leur direction, ils se jettent sur *l'objet* convoité, et en quelques secondes à peine, la place est nettoyée. Ce sont les éboueurs de village, plus exactement les vidangeurs. Cela choque les premières fois, puis l'on s'y habitue finalement, n'ayant de toute manière aucune possibilité d'y échapper, sauf à s'éloigner bien plus loin des hameaux pour accomplir l'acte défécatoire. Le premier jour où je fus témoin de la chose, cela constitua pour moi une petite révélation, tant je m'étais auparavant un nombre incalculable de fois étonné de n'avoir jamais aperçu la moindre trace de souillures de ce type aux alentours des villages, qui auraient en outre inévitablement été source de dangereux vecteurs d'insalubrité et de contaminations.

Un prochain village, *Akha*, se trouverait distant de seulement une heure d'ici puis, à partir de là, deux directions seraient envisageables : une à l'ouest, menant à la Chine avec la présence d'au moins un dernier hameau sur le territoire du Laos avant de dépasser la frontière, puis une autre poursuivant en direction du nord et qui permettrait de rejoindre de nombreux villages supplémentaires,

appartenant désormais exclusivement à l'ethnie *Yao*. Pour l'heure, je me montre tout à fait paresseux et me dis que si je me décide à repartir aujourd'hui, je n'irai pas plus loin que le village *Akha* annoncé. Aussi je ne me presse pas, étant sensiblement réfractaire à devoir marcher dans cette atmosphère et ces conditions exagérément humides.

Si, au sein de nombreuses ethnies de la région, le port de l'habit traditionnel a désormais souvent été presque totalement abandonné par les hommes, il n'en va pas de même parmi les *Yao*, chez qui il reste très largement visible au quotidien. Qu'elles soient portées par de tout jeunes enfants ou par des vieillards, il s'agit de tuniques toutes identiques et d'une conception extrêmement simple, réduite à l'essentiel. Ces vêtements, encore une fois découpés et confectionnés dans d'épaisses toiles de coton préalablement tissées et teintées à l'indigo naturel par les femmes, se composent d'un très ample pantalon et d'une tout aussi large veste sans col, qui se ferme par rabat d'un pan par dessus l'autre, deux ou trois petites billes d'argent faisant office de boutons. L'ensemble revêt ainsi un peu l'allure d'un confortable "pyjama" de jour. Le dernier élément, le bonnet, est pour sa part à la fois discret et remarquablement élaboré dans ses détails. D'une conception somme toute rudimentaire, puisqu'il s'agit d'un simple calot lui aussi taillé dans de la toile de coton bleu indigo, il est surtout agrémenté d'un bandeau périphérique de quatre ou cinq centimètres de hauteur, décomposé à son tour en deux étroites bandes de toile blanche et nombre de très fins liserés brodés avec un remarquable soin, à l'aide de fil de couleur rose fuchsia. Toutefois, le détail le plus "spectaculaire", du moins lorsqu'on l'a enfin discerné, concerne la bande centrale indigo, sur laquelle les femmes ont eu l'audace de broder des caractères chinois anciens en recourant à du fil d'une teinte rigoureusement *identique* à celui employé pour tisser le support. Le résultat est que l'œuvre ne peut se percevoir distinctement qu'à une très courte distance, donc uniquement si on a l'occasion de pouvoir la contempler de suffisamment près, ce qui est rarement le cas puisque cela oblige à s'approcher à seulement quelques dizaines de centimètres de celui qui la porte. Le contraste entre d'un côté ces environnements et ces modes de vie particulièrement rudes, et de l'autre ce genre de détails affichant une finesse et un raffinement inouïs ne peut que toucher l'observateur étranger car, sous des dehors austères, il matérialise, parmi encore bien d'autres aspects, un haut degré de sophistication et de sensibilité de ces populations. Je décrirai ultérieurement un autre de ces subtils et délicats détails, qui se rattache lui aussi aux tuniques traditionnelles des *Yao*, mais cette fois à celles des femmes.

Lors d'une journée de ce type, durant laquelle les intempéries laissent peu de possibilités pour entreprendre des travaux à l'extérieur, des femmes se tiennent

elles aussi, se regroupant par deux ou trois, assises sous les auvents, pour broder et converser, profiter de la lumière du jour indispensable à ces fins travaux d'aiguille. Avec les jeunes hommes, nous saisissons ces occasions pour les taquiner un peu, les faire pouffer de rire avec quelques blagues plus ou moins drôles. À une femme qui disposait, dans son petit panier à ouvrage, d'un de cesdits bandeaux décoratifs déjà achevés, je lui ai commandé l'objet complet, donc un bonnet fini, en insistant pour qu'il soit lui aussi, à l'instar de tous ceux portés par les hommes, couronné en son sommet d'une ancienne pièce de monnaie cousue à cet emplacement. Malheureusement, embarras passager, le bandeau s'avère d'une longueur légèrement trop courte pour pouvoir cerner ma tête en totalité, d'une grosseur certes un peu supérieure à la moyenne de celles des hommes du lieu. Elle pense cependant pouvoir y remédier. À l'origine, j'avais eu l'idée d'acquérir le bandeau seul et fus stupéfait lorsqu'elle m'annonça le premier prix, c'est-à-dire avant une traditionnelle négociation, *obligatoire* en ces contrées : vingt-mille kips, soit à peine un euro et soixante-dix centimes. Il est toujours déconcertant de constater que des minorités ethniques, ici ou ailleurs, n'ont pas la possibilité d'évaluer leurs productions à leur juste coût, à leur juste valeur devrais-je plutôt dire. Il aurait effectivement selon moi fallu, autour d'un objet de cette qualité, que la tractation s'entame à un tarif, *au bas mot* et en tenant compte du niveau de vie local, de peut-être cinquante-mille kips. La réalisation de ce bandeau lui a en effet probablement nécessité au minimum dix ou douze heures de travail au total, je ne sais trop, voire plus puisqu'il faudrait aussi considérer et donc prendre en compte l'ensemble du processus de fabrication, c'est-à-dire y inclure les phases de production des matières elles-mêmes, les fils, la toile, la teinture, en remontant jusqu'aux étapes de la culture du coton. Je n'ai alors pas eu le courage de lui demander combien me coûtera l'objet complet et fini, nous aviserons plus tard à ce sujet.

Avec des villageois, il arrive que certains échanges, certaines conversations, en viennent à des questions d'argent, et se fassent alors plus ou moins ambivalents. De temps en temps, subrepticement et plus ou moins naïvement, c'est en me demandant de révéler la valeur d'un des objets que je transporte, ou d'un service dont j'ai usé - par exemple le coût du vol aérien dont il m'a fallu m'acquitter pour me rendre jusqu'ici depuis la France - ou encore le montant de mon salaire, qu'ils essayeront d'évaluer ma "fortune". Les premiers temps, il m'arrivait de demeurer sincère dans mes réponses, mais m'étant rapidement rendu compte que l'énoncé de certains chiffres pouvait de temps à autre troubler, choquer, voire sidérer mes interlocuteurs, et ne parvenant pour ma part bien entendu pas à tenter de les justifier, en les mettant notamment en comparaison avec le *coût de la vie* incomparablement plus élevé en Occident, je tâche

désormais de faire preuve d'un peu plus de prudence à ce sujet. J'en arrive alors, selon les circonstances, soit à mentir - mais en prenant le risque de m'emmêler moi-même les pinceaux et de perdre en cohérence, soit, le plus souvent, d'éluder d'une manière ou d'une autre ces thèmes de discussion. J'ai déjà expliqué plus haut comment je m'organisais au quotidien afin de ne rien laisser entrevoir à mes hôtes de la plus grande part du "pactole" que je transporte en permanence. Si je procède ainsi, c'est moins pour des questions de sécurité - car je reste convaincu que je ne risque pas grand-chose de ce côté-là, que ce soit concernant des vols ou des agressions - qu'en raison du fait que je ne souhaite pas heurter ou ébranler quiconque avec des montants monétaires hors de propos dans ce contexte. Ainsi, de mon argent, je n'en laisse paraître qu'une quantité très modérée, et principalement destinée à détourner les attentions des uns et des autres du reste du "magot".

Alors que dans la plupart des villages on observe généralement une relative homogénéité des habitats, je suis ici surpris de la diversité de conception des huttes. Je n'en compte pas moins de quatre types. La plupart sont, comme il est de tradition chez les *Yao*, directement posées sur un sol de terre battue et, parmi elles, certaines, les plus rudimentaires, sont construites en recourant exclusivement à des troncs et des claies de bambou, d'autres sont bâties en pisé - associé ou non à du bambou ou à des planches de bois - d'autres enfin mettent en œuvre uniquement du bois. Les toitures sont composées de chaume, de tuiles de bambou ou de tôles ondulées légères. Le quatrième type de demeures - ici représentées au nombre de deux ou trois exemplaires - sont des bâtisses plus élaborées puisqu'élevées sur pilotis et par ailleurs bien plus solidement conçues, en bois assez soigneusement ouvragé. Les *Yao* n'ont pas pour coutume d'user de pilotis et c'est sans conteste la proximité géographique avec d'autres ethnies, ici les *Tai Lue*, et une élévation du niveau de vie des familles concernées, qui ont favorisé cette évolution, à la fois pratique et culturelle.

Une des familles vivant dans une maison sur pilotis possède un écran de télévision et un lecteur de DVD, ce sont les seuls existants dans le village. Avec une ou deux ampoules électriques, ils sont alimentés, alternativement et quelques heures durant la journée, grâce à une petite turbine génératrice de courant immergée dans le torrent qui coule en contrebas du hameau, et dans lequel on a canalisé et concentré une partie du cours afin d'en augmenter la puissance. Ces petites turbines, qui s'acquièrent auprès des quincailliers chinois de Phongsaly, composent des dispositifs sommaires, des objets en acier pesant une dizaine de kilogrammes et équipés d'une dynamo et d'une hélice fixées chacune à l'extrémité d'un axe de rotation. Les fils d'alimentation reliant la turbine hydraulique à la maison sont suspendus en haut de perches de bambou



plantées à intervalles plus ou moins réguliers dans le sol, et une batterie, du type de celles communément utilisées dans les voitures, permet de stocker un peu d'énergie et de l'accumuler en prévision des moments les plus sombres de la journée. Nulle possibilité ici de capter la moindre chaîne de télévision, l'écran se montrant exploitable uniquement pour visionner des DVD, exclusivement des programmes de karaoké et quelques films chinois ou thaïlandais de série B. Généralement, lorsque comme ici une ou deux familles possèdent un téléviseur, elles proposent en soirée des séances tarifées. En l'échange d'un billet froissé de très faible valeur, les uns et les autres voisins viennent profiter là de quelques heures de divertissement, tous s'asseyant à même le plancher, comme pour un spectacle. Les villageois me confirment que l'ensemble de ces objets manufacturés - les tôles ondulées, ce dispositif électrique et quelques autres - ont été transportés jusqu'ici à dos d'homme et à pied.

Dans l'après-midi nous bénéficions enfin d'une accalmie météorologique, la pluie cessant momentanément de s'abattre. Je me décide alors à surmonter ma paresse de ce jour et à rejoindre le village *Akha* de Ban Vanaïkho, que l'on m'a annoncé à seulement une heure de marche. Il me faut toutefois commencer par franchir le torrent, dont le niveau s'est sensiblement élevé depuis la veille, sans compter qu'il m'est nécessaire d'y aller à tâtons puisque l'eau est désormais totalement opaque, ne laissant rigoureusement rien entrevoir des fonds. Bien que j'aie pris soin pour cela de m'équiper d'un solide bâton d'appui, mes deux tentatives échouent, craignant à chaque fois sérieusement de perdre l'équilibre, les sept ou huit kilos du sac ne le favorisant pas. Je m'en retourne alors au village *Yao* où un homme, corpulent et surtout aguerri à cette opération, non seulement me montre la meilleure trajectoire à emprunter mais me permet de prendre appui sur son bras lors de la traversée, que nous accomplissons ainsi sans encombre. Le sentier est détrempé, boueux, de l'eau me dégouline sur tout le corps dès que je frôle de trop près ou que je doive écarter les branches d'un buisson qui encombre le passage. Je dois en outre parfois me contraindre à piétiner, dans les descentes, pour ne pas risquer de glisser et de chuter. Deux traversées supplémentaires du torrent sont requises avant que je parvienne à destination, mais ne me posent pour leur part pas de problèmes, le lit se faisant plus large et donc le cours moins agité et profond.

Ban Vanaïkho est un village *Akha Nuqui*, ethnie qu'il m'est déjà arrivé de rencontrer à quelques reprises lors de mon précédent passage dans la région, deux ans plus tôt. La situation géographique de ce village m'interpelle du fait qu'il soit implanté à une si faible altitude, les *Akha* aimant généralement plus que tout, quels que soient les groupes auxquels ils se rattachent, résider à proximité des crêtes, loin des vallons humides et encaissés où l'air circule moins

aisément. Peut-être est-ce là un de ces villages que les autorités ont *encouragés* à transmigrer, comme elles ne se privent jamais de le faire lorsqu'elles estiment qu'ils se trouvent trop isolés.

## 8 octobre - Ban Sumpoy Neu

### Le massage

La soirée fut festive, arrosée, et à l'ambiance même un peu survoltée à vrai dire. Visiblement ravis de ma visite, mes hôtes - qui par ailleurs m'ont déclaré que j'étais le premier *falang*, le premier Blanc occidental, à faire halte dans le village - ont souhaité marquer l'événement en tuant un chien, dont nous nous sommes régalés de la chair. Après leur avoir montré mes nombreuses photos des Yao, deux ou trois femmes de ma famille d'accueil n'ont opposé aucune difficulté à se laisser tirer le portrait à leur tour. Plus tard, alors que nous avions désormais tous deux atteint un degré d'ivresse respectable, le chef de famille a encouragé les femmes et jeunes filles de la maison à me procurer un massage, le massage *Akha*, une rare aubaine mais surtout un honneur fait au visiteur, d'autant plus si celui-ci est étranger je présume. Il m'était jusqu'à aujourd'hui arrivé une seule fois de bénéficier de ce privilège parmi les *Akha*. Je suis alors invité à m'allonger sur le bat-flanc de repos à dormir, et pas moins de six femmes et adolescentes s'alignent de part et d'autre de moi, s'agenouillant là, et ces six paires de mains s'attellent immédiatement et simultanément à presser, compresser, triturer, mes bras, mes jambes, mes mains et mes pieds, puis mon dos. Faut-il préciser qu'il n'y a strictement rien d'ambivalent ou d'équivoque dans cet acte, aucun vêtement n'étant bien sûr ôté et il s'accomplit tout du long sous les regards - amusés pour le coup - de presque la totalité de l'assemblée présente à cet instant. Les pressions exercées par les femmes adultes se font puissantes, voire de temps en temps presque douloureuses. Inéluctablement, la situation s'avérant parfaitement inhabituelle pour mes hôtes, les éclats de rire fusent rapidement, dégénérant même pour certains en véritables crises de fous rires. L'aspect relatif à ces massages qui, finalement, me surprend le plus, réside dans l'aisance et l'absence de gêne avec laquelle les jeunes filles s'y adonnent sur ma personne puisque, le reste du temps, pudeur oblige dans ces endroits et au sein de ces sociétés traditionnelles extrêmement conservatrices, il est quasiment inenvisageable que j'aie le moindre contact physique, même accidentel, avec un quelconque individu de sexe féminin.

Les parures des femmes *Akha Nuqui* sont réellement spectaculaires, et me fascinent toujours autant à chaque fois que j'ai l'opportunité de pouvoir les contempler - je les décrirai sans faute à une autre occasion. Même si j'ai bien

sympathisé avec ma famille d'accueil, il me reste en revanche très délicat de photographier les personnes des huttes voisines. Aussi, flânant ce matin dans le village, errant de l'une à l'autre de ces huttes, je transporte mon petit appareil photographique, tantôt volontairement ostensiblement suspendu autour du cou afin de ne surprendre personne quant à mes éventuelles intentions, tantôt enfoui au fond de ma poche lorsque je crains qu'il intimide ou effarouche les villageois que je rencontre. Je prends ces quelques précautions élémentaires puisque je sais d'expérience que, appareil photographique visible ou pas, ma simple approche dans leur direction peut parfois faire littéralement fuir certaines femmes ou jeunes filles. Plus tôt, alors que je tentais, il est vrai trop furtivement - ce qui n'est néanmoins pas dans mon habitude - de la photographier, l'une d'elles a exécuté le geste de me décocher une de ses tongs ; elle est sans doute allée légèrement trop loin, même si je dois bien admettre que je l'avais un peu cherché. Alors, que de clichés manqués dans ces endroits exceptionnels, qui offrent continuellement aux regards des "tableaux" à la fois si inhabituels et si captivants pour un observateur occidental, ne seraient-ce que ces femmes déambulant dans le village parées de leurs surprenantes tuniques, vaquant sans cesse d'une tâche à l'autre, le plus souvent devant des décors de végétation luxuriante. C'est dans ce genre de circonstances que je regrette parfois un peu de n'être pas plus sérieusement équipé en matériel photographique, mais surtout davantage pourvu en connaissances et compétences techniques relatives à ce sujet, n'ayant jusque là jamais pris la peine de faire mieux que de me contenter d'un appareil si insignifiant et peu sophistiqué.

J'ai ce matin effectué un rapide trajet aller et retour vers le village Yao de Ban Mohan Taiï, afin de récupérer le bonnet que j'y avais *commandé* la veille à une des femmes. Cette fois non encombré du poids de mon sac, et ayant précisément repéré le jour précédent à quel endroit il était préférable de s'engager dans le torrent, je le franchis dorénavant seul sans grosse difficulté. Le couvre-chef qui m'est remis à Ban Mohan Taiï est finalement adapté *de justesse* à mon tour de tête, mais la pièce de monnaie chinoise cousue au sommet se montre malheureusement passablement défraîchie, exagérément polie, sa frappe disparaissant même désormais presque totalement à force de frottements répétés contre d'innombrables éléments textiles, ayant déjà dû transiter à maintes reprises sur d'autres bonnets similaires, qui furent eux-mêmes, à tour de rôle, tous usés jusqu'à la corde par leurs propriétaires respectifs. J'ai un peu négocié le prix de l'objet, juste pour le principe, parce qu'il le faut, puis ai en fin de compte, tout en vantant les hautes qualités de l'ouvrage puis ses propres compétences à elle en la matière, remis à ma couturière-artiste un pourboire significatif, qui je crois lui a fait extrêmement plaisir.

Revenu à Ban Vanaïkho, malgré la pluie qui continue de tomber par intermittence, je décide de ne plus m'y attarder, et donc de récupérer mon sac puis de reprendre la route, non sans avoir été invité par ma famille d'accueil à me restaurer à ses côtés une dernière fois. Dès hier soir, les hommes m'avaient fait comprendre qu'à partir d'ici ils doutaient que je parvienne à reconnaître seul le chemin, et je n'avais alors pas rencontré trop de difficultés à convaincre un jeune gars, opiomane âgé de vingt-six ans et au comportement un peu "déluré", de m'accompagner. Tout juste étions-nous partis que j'ai rapidement pu me rendre compte que les villageois disaient vrai lorsqu'ils me prévenaient des complications potentielles que pouvait présenter ce parcours, et que ce fut une heureuse initiative de recruter ce guide improvisé. Même s'il ne nous a fallu à peine plus de trois heures pour rallier le village de Sumpoy Neu, nous déplaçant cependant à relativement vive allure, nous avons dû traverser et retraverser la rivière un nombre incalculable de fois, plusieurs dizaines, sept ou huit au bas mot. Certains franchissements impliquant d'emprunter des troncs simplement jetés au-dessus de son cours, et me refusant pour ma part à les utiliser du fait que la fine épaisseur de lichen ou de mousse qui les recouvre, gorgée de l'humidité qui ne cesse de tomber depuis au moins deux jours, les rend excessivement glissants, je suis contraint de me mettre à chaque fois à l'eau, dans ces endroits où sa profondeur est généralement plus importante qu'ailleurs, ce qui ralentit notre cheminement. Même si cette eau, toujours aussi marron et opaque, dépasse rarement le niveau de ma ceinture, la puissance du courant se montre variable selon les secteurs et je dois, de plus, constamment veiller à ce que le fond de mon sac ne soit jamais immergé.

Sur le sentier, c'est la "fête des sangsues" et j'ai une fois compté jusqu'à près de vingt spécimens agressivement accolés sur un seul de mes pieds. Pullulant à maints endroits, nous avons cependant peu d'opportunités de nous en préoccuper plus avant, aucune zone sèche et dégagée ne nous autorisant à profiter d'une pause qui nous permettrait de nous atteler à une inspection un tant soit peu minutieuse des parties inférieures de nos corps. Au contraire, il faut marcher vite tant elles se montrent réactives dès notre approche. Cinq ou six d'entre elles s'agglutinent parfois sous le vieux pansement liquéfié qui protégeait la dernière irritation provoquée les jours précédents par le frottement des courroies de mes sandales contre ma peau.

Les traversées répétées de la rivière alternent ainsi avec le cours de l'étroit sentier, tantôt glissant, tantôt boueux, franchissant régulièrement des zones semi marécageuses, de denses fourrés, et finalement de petites rizières isolées. La forêt s'affiche à la fois superbe et oppressante, bien que dans ces conditions d'extrême humidité il est difficile de pouvoir profiter pleinement de ses charmes

indéniables. Mon jeune guide *Akha* évolue en tongs, même pieds nus à travers les passages les plus débordants de boue, puis rapidement en simple slip, puisque cela semble effectivement plus commode de la sorte de se mettre à l'eau. Pour tenter de se protéger des intempéries il n'a emporté qu'un minuscule parapluie, un modèle d'enfant désormais tout crasseux, dont je doute de la réelle utilité, ainsi qu'une tout aussi chétive besace, qui ne doit guère pouvoir contenir autre chose que son attirail d'opiomane. Nous passons finalement à proximité d'une de ces éphémères et fragiles cahutes de rizière dressées sur pilotis, et ne nous faisons pas prier pour nous y abriter quelques instants, le temps de souffler un peu, d'échapper à l'eau qui ne cesse de ruisseler de toutes parts, et de nous débarrasser enfin de nos passagères clandestines, nos ennemies les sangsues. Mon compagnon en profite pour fumer un peu de tabac dans un *bang*, une pipe à eau abandonnée là, puis pour finir, ne pouvant décidément y résister davantage, également une pipe d'opium rapidement apprêtée.

Puis le voici enfin, le village Yao de Ban Sumpoy Neu, littéralement noyé au cœur de la forêt, un de ces hameaux, parmi tous ceux que je visite, dont l'aspect est le plus "primitif", et dans lesquels je pénètre à chaque fois avec une réelle émotion, pouvant sans peine m'imaginer que ces décors pourraient être exactement les mêmes si j'avais été projeté dans une autre époque, plusieurs siècles en arrière.

## **9 octobre - Ban Sumpoy Neu**

### **Les animaux**

Hier, alors que nous approchions du village Yao de Ban Sumpoy Neu, la totalité des chiens sont venus à notre rencontre pour nous haranguer, autant moi que mon compagnon *Akha*, s'acharnant violemment sur nous, nous empêchant de progresser plus avant. Ils se montrent toujours extrêmement impressionnants lorsqu'ils apparaissent amassés de la sorte en meute, les babines retroussées et les crocs exhibés. Des bâtons brandis dans leur direction ne suffisant pas à les décourager, nous avons dû nous résigner à leur projeter des pierres et des mottes de terre pour les maintenir à distance respectueuse, le temps que les villageois, d'abord peu visibles en raison de la pluie, ne daignent les rappeler à l'ordre. Apparaissant les uns après les autres, rapidement attirés à l'extérieur au bruit des féroces grondements et aboiements de leurs chiens, c'est avec des yeux écarquillés qu'ils nous ont durant un instant observés, littéralement interloqués, et même ahuris de nous apercevoir là, les parties inférieures de nos corps maculées de boue et l'ensemble dégoulinant d'eau.

Le hameau, d'une configuration presque circulaire et disposé sur une pente de terre rouge dénudée, réunit une petite quinzaine de bicoques. De dimensions très réduites, celles-ci sont toutes bâties sur un schéma rigoureusement identique et en recourant à un seul et unique matériau, le bois, employé autant pour élever les murs, à l'aide de planches mal jointées alignées verticalement, que pour composer les toitures, recouvertes de lauzes fendues à la hache. Le village est en outre clôturé par une palissade de piquets, espacés les uns des autres de pas plus de quelques centimètres, empêchant ainsi la plupart des animaux domestiques, cochons, zébus et buffles, d'en sortir ou d'y pénétrer si les deux entrées sont maintenues closes. L'aspect exagérément rudimentaire des huttes associé à cette barrière de protection extérieure confère au hameau une allure résolument "moyenâgeuse". La frontière avec la Chine serait par ailleurs localisée à seulement une heure de marche.

Cette nuit, les cochons, qui en situation d'intempéries ont l'habitude de venir s'agglutiner contre les parois des huttes, cherchant à s'abriter là, sous les étroits espaces protégés par les ravancements des toitures, n'ont cessé de se quereller, parvenant parfois aux limites de la bataille, les chiens se tenant à proximité se mettant de temps en temps de la partie. Ça grognait, ça criait, ça hurlait même de temps à autre, tout ce grabuge se produisant à seulement quelques centimètres de nous autres dormeurs, assoupis juste du côté opposé des parois en planches de bois disjointes. En journée, lorsqu'une porte de hutte est laissée ouverte et sans surveillance, il n'est pas rare qu'un ou deux de ces cochons noirs et trapus tentent une incursion à l'intérieur, arrivant occasionnellement à leurs fins et tâchant alors de grappiller en toute hâte quelques déchets végétaux abandonnés au sol.

Levé à 5 heures. Ce matin, il continue de pleuvoir, presque sans discontinuer. Même si ce ne sont désormais plus les trombes d'eau des jours précédents, cela suffit néanmoins à entretenir en l'état, à travers tout le village, une épaisse couche de *gadoue* collante, qui s'accumule très rapidement en lourdes masses sous les semelles. Je suis hier soir parvenu à convaincre mon compagnon *Akha* de me guider une nouvelle fois aujourd'hui sur les sentiers. Il faudrait alors que l'on reprenne le chemin au plus tard en fin de matinée, qu'il puisse ainsi avoir le temps, avant la tombée de la nuit, de m'accompagner jusqu'au prochain village, puis d'accomplir son trajet de retour. Cependant, comme la veille, la pluie me décourage à nouveau - mais je dois avouer qu'elle compose aussi un prétexte assez bienvenu pour finir de me convaincre de résider ici une soirée supplémentaire. Étant donné l'exiguïté des habitats, mon guide a passé la nuit dans une hutte voisine de celle de la famille qui m'a accueilli et, ne le voyant pas réapparaître au grand jour ce matin, sous surprise toutefois, je suis allé à sa

rencontre. Il ne s'était pas encore levé de la fine natte de nylon qu'on lui avait octroyée et étendue à même le sol de terre battue, et s'était déjà attelé à fumer là ses premières pipes d'opium de la journée. J'ai cependant observé que, manifestement, en tant que *Akha*, il ne semblait pas des plus à l'aise, ici dans ce village *Yao*. Je lui ai alors remis la rémunération que nous avions convenue, puis l'ai "libéré" de toutes charges supplémentaires à mon encontre, jugeant qu'en cas de nécessité, et en fonction de ce que me conseilleraient plus tard les villageois, j'aurais d'ici demain le temps d'en recruter un autre. Peu après il repartait sous la pluie, son pathétique et désopilant petit parapluie d'enfant maintenu au-dessus de sa tête.

Ce fut une excellente idée d'acquérir le bonnet *Yao* l'avant-veille, couvre-chef dont je me pare bien sûr désormais en permanence, et avec ostentation encore. Je suis convaincu que les villageois sont sensibles à ce geste, et même sans doute fiers pour certains d'entre eux de constater qu'un étranger puisse montrer un intérêt aussi tangible à une de leur *marque* culturelle emblématique. C'est notamment grâce à cet objet que j'ai rapidement sympathisé avec le père de la famille qui m'accueille. Lorsqu'il a inspecté de près la disposition et l'agencement des différents liserés brodés qui le décorent, il n'a cessé d'opiner de la tête, l'air satisfait, m'indiquant de plus qu'il devinait sans peine quelle femme l'avait réalisé, une personne avec qui il entretenait en outre un degré de parenté, m'a-t-il assuré. Il me montre alors un de ses propres bonnets, dont le bandeau est très similaire au mien. Sa fierté ainsi comme augmentée, à deux ou trois reprises dans la journée, à des voisins qui nous rendent visite, il me demande de les laisser pouvoir observer de près mon bonnet. Je n'ai donc bien sûr aucune peine à me faire accepter sous son toit pour une seconde nuit.

En approchant hier du village, j'avais remarqué le fin câble électrique qui court, du sommet d'une perche de bambou à l'autre, depuis une des huttes jusqu'au creux du vallon, où s'écoule le torrent. Je me montrais toutefois fortement sceptique quant à la possibilité d'apercevoir ici aussi un écran de télévision et, effectivement, la petite turbine hydraulique semble pour l'heure employée uniquement pour alimenter une batterie qui, à son tour, permet de bénéficier d'un faible éclairage à l'intérieur de la hutte concernée, et également de recharger un téléphone portable, et un autre fixe. La présence de ces objets, que je commence cette année à rencontrer de temps à autre même dans ce type d'endroit profondément reculé, contraste de manière notable avec ces environnements et ces modes de vie restés par ailleurs résolument "archaïques". Le téléphone portable ici en question fonctionne sur un réseau chinois, mais on m'informe qu'il est nécessaire de s'éloigner à une demi-heure de marche du village, et de grimper je suppose sur une proéminence du terrain, pour pouvoir

capter le signal avec suffisamment d'efficacité. Quant au téléphone fixe, il est connecté à une antenne fichée au sommet d'une haute perche de bambou plantée en terre à l'extérieur de la hutte, et semble pour sa part ne pouvoir fonctionner que "*de temps en temps*" m'apprend-on.

Ajoutée au fait que la culture *Yao* est d'essence "chinoisante", la proximité géographique avec le grand pays voisin imprègne l'existence des *Yao* de l'influence directe de ce dernier. Bien que la plupart d'entre eux soient analphabètes du langage lao, quelques-uns en revanche sont un tant soit peu capables de déchiffrer les idéogrammes chinois. Un trait de leur culture s'avère à ce sujet relativement inattendu, mais surtout symptomatique de cet *ancrage* traditionnel dans le monde chinois. Les *Yao* qui résident actuellement au Laos, fuyant les persécutions et les famines, ont quitté la Chine - certains groupes s'y étant toutefois maintenus - il y a de cela entre cent et deux-cents ans environ. Comme la plupart des autres minorités présentes au Laos, les *Yao* sont résolument animistes et, à l'instar des *Lanten* de la province de Luang Nam Tha, avec qui, on le disait déjà plus haut, ils entretiennent un proche "cousinage ethnique", leurs chamans ont pour tradition de copier - et recopier sans cesse - leurs textes sacrés dans des cahiers en papier de bambou que confectionnent les femmes. Précisons que ces incessants recopiations des textes d'un support à l'autre sont rendus nécessaires en raison de la très faible durée de vie de ce matériau végétal qui, s'il ne s'est pas désagrégé de lui-même sous l'épreuve du temps, se retrouve tôt ou tard entamé par les insectes ou les rongeurs. Or j'ai constaté que les textes que ces chamans *Yao* s'évertuent à recopier, afin de s'assurer de les perpétuer, sont composés avec d'anciens idéogrammes chinois, désormais totalement obsolètes. Cela signifie qu'ils emploient et ne connaissent que les idéogrammes qui étaient en usage à *l'époque où ils se maintenaient encore en Chine*, il y a donc de cela de nombreuses décennies, un à deux siècles environ. Quelques années auparavant, alors que je passais en Chine du Sud après un séjour au Nord-Laos, durant lequel j'avais assez longuement côtoyé les *Lanten* et pu acquérir auprès d'eux un ou deux de ces fragiles cahiers, les Chinois des provinces du Yunnan et du Quizhou à qui j'avais ensuite montré ces documents s'avérèrent effectivement incapables de les déchiffrer, et me confirmèrent qu'il s'agissait là de très vieux textes.

Pour compléter plus prosaïquement ce propos sur l'influence et l'imprégnation de la culture chinoise au sein des populations *Yao*, notons que lorsque l'on réside en leur compagnie, on utilise presque exclusivement en guise de couverts des baguettes pour se restaurer, ou encore que les quelques rares billets monétaires que l'on observe parfois passer de main à main sont très majoritairement des yuans chinois, que les pipes à eau en bambou rappellent très



fortement celles que l'on trouve fréquemment dans le sud profond du grand pays voisin tout proche, également que le dialecte *Yao* se montre foncièrement empreint de consonances cantonaises. Pour finir on peut aussi préciser que, comme dans toutes les zones frontalières de la province de Phongsali, ces villageois se rendent plus souvent s'approvisionner dans un bourg chinois que lao, les premiers se faisant presque toujours plus aisément accessibles.

Déjà trois repas avalés ici, en compagnie de mes hôtes ou de voisins, et tous furent exclusivement composés de ces trois seuls ingrédients, riz, pousses de bambou et piment. Je n'ai ainsi pas encore aperçu le moindre gramme de viande dans tout le village, sous quelque forme que ce soit, fraîche ou boucanée. Alors, pour "faire semblant", on frit parfois dans de la graisse de porc quelques pousses de bambou qui ont été au préalable longuement séchées au soleil - ce qui les durcit quelque peu - puis découpées en lanières. Ce n'est pas déplaisant mais on imagine sans peine quelle lassitude cela doit provoquer dans le long terme. La plupart des hommes engloutissent deux bols de riz pendant que j'ai le temps de venir à bout d'un seul. L'eau que nous buvons, et dont nous nous servons dans ces mêmes bols à la fin des repas, est préalablement bouillie et infusée avec je ne sais quelles écorces ou herbes. D'une famille à l'autre, elle offre toujours un goût nouveau.

Chacune de la petite quinzaine de maisonnées qui composent le village possède approximativement cinq à dix cochons - porcelets inclus - dix à quinze poules, parfois quelques canards, et peut-être trois à six ou sept chiens. Quant aux bovidés, zébus et buffles, je ne peux pour l'heure les dénombrer puisqu'aucun d'eux ne se montre actuellement dans les environs, tous s'en étant allés divaguer en forêt. Je peux toutefois me permettre d'imaginer, sans risquer de trop me tromper et en m'autorisant une comparaison avec ce que j'ai déjà pu observer dans d'autres endroits similaires, que chaque famille en détient, au mieux, un ou deux spécimens. Il n'est pas rare que ces placides animaux à cornes s'absentent durant de nombreuses journées - voire semaines - d'affilée, et il m'est très souvent arrivé de me faire surprendre par leur soudain remue-ménage dans des buissons adjacents aux sentiers lors de mes randonnées d'un village à l'autre, rencontres parfois opérées à plusieurs heures de marche du tout premier lieu habité. Il est vrai que ces imposants animaux n'ont à craindre aucun prédateur en forêt, et il semble que c'est presque uniquement grâce à une accoutumance à la pierre à sel que les paysans parviennent à les faire revenir de temps en temps aux villages. Ce n'est pas le cas des volailles qui, pour les protéger des attaques de bêtes sauvages nocturnes, sont enfermées chaque soir dans les poulaillers, en fait de simples caissons de bois élevés sur pilotis, ni des cochons qui, s'ils ont la possibilité de divaguer continuellement à proximité du hameau - afin de

dénicher eux-mêmes une part substantielle de leur nourriture - reviennent eux aussi quotidiennement aux abords des huttes dès le soir venu. En journée, on aperçoit souvent certains d'entre eux, peut-être les plus téméraires et "aventuriers", affublés chacun d'un carcan de bois de forme triangulaire passé autour de leur cou, et qui leur interdit de pénétrer dans les buissons les plus épais, ou du moins offre l'avantage de largement ralentir leur progression si on doit aller les y récupérer.

Il est toujours amusant - et même à vrai dire agréable - en fin de journée dans les hameaux, d'entendre les cris de ralliement harmonieusement lancés par les femmes à destination de leurs basse-cours - auxquelles il faut inclure les cochons - et qui ont pour effet immédiat de faire rappliquer vers elles chacune de leur bête, qui reconnaissent, visiblement sans jamais aucune erreur de destination, l'appel spécifique de leur maîtresse. Il n'est pas difficile de deviner que les glanages journaliers dont ces bêtes profitent aux alentours des hameaux constituent une véritable *nécessité* lorsqu'on constate la frugalité des rations quotidiennes qui leur sont accordées. Quelques grains de maïs jetés pêle-mêle au sol pour les poules, et qui disparaissent en quelques minutes dans leurs gosiers, quelques végétaux sommairement cuits pour les cochons, soupes que ces bêtes de race primitive, aux toisons sombres et aux groins allongés, gloutonnent avidement dans les auges, des troncs de bois évidés qui traînent en permanence au sol devant chaque hutte.

Il y a de cela environ deux semaines, alors que je marchais entre deux villages *Akha Pouli Noy*, j'avais assisté à une scène peu coutumière, deux hommes qui rapportaient au village, le transportant à la palanche, un bufflon mort qui avait chuté dans un ravin, et qu'ils avaient visiblement été contraints d'achever, ce que laissait du moins supposer une entaille pratiquée à la gorge de la bête. Poursuivant ma route, c'est cette fois a priori la mère du jeune animal que j'aperçus un peu plus loin. À peine l'avais-je dépassée qu'elle entreprit de faire demi-tour, sans aucun doute et à raison contrariée par ce qu'elle venait de subir, s'attachant alors désormais à suivre mes pas avec obstination, se contentant de marcher lorsque je lui faisais face, mais se mettant presque à trotter, comme hésitant à me charger, dès que je lui tournais le dos. J'eus pour le coup réellement peur durant quelques instants car ces imposants bestiaux, si en temps normal ils peuvent faire preuve d'une impassibilité confondante, impressionnent tout de même de par leurs dimensions écrasantes et les spectaculaires et monumentales paires de cornes qu'ils arborent. De plus, en cet instant, je n'apercevais pas le moindre espace qui aurait pu me permettre de me replier à l'abri, un flanc du chemin bordant le ravin et l'autre une pente abrupte, tous deux donc formellement inabordables en cet endroit. Parapluie fermé

brandi en direction du *monstre*, je me suis alors mis à lui parler pour tenter de l'apaiser, tout en marchant à reculons sur deux ou trois centaines de mètres, jusqu'à atteindre un passage finalement praticable vers la pente. Parvenu là, les jambes en coton, j'ai enfin pu souffler en attendant qu'il se décide à s'éloigner. Le soir, mimant plus que racontant cet épisode aux villageois, ils avaient un peu ri, mais m'avaient aussi adressé le signe du pouce levé.

**10 octobre - Ban Sumpoy Neu**

## **Les trafiquants**

Que d'eau, que d'eau ! Il pleut quasiment sans discontinuer depuis bientôt quarante-huit heures, des trombes la nuit, moins abondamment en journée, mais de manière tout de même presque incessante. Je passe la matinée assis sous l'auvent de telle ou telle hutte, allant de l'une à l'autre, rédigeant là mes notes, discutant et plaisantant en compagnie d'hommes et d'enfants, qui composent en permanence autour de moi des assemblées de tailles variables. Durant tout ce temps le spectacle qui s'offre à nous n'est que ce perpétuel rideau d'eau qui s'abat continuellement et de toute celle qui s'écoule au sol, sur la pente de terre, formant des ruissellements qui la ravinent sans cesse. Oisifs, mes compagnons d'infortune ne se lassent pas de fumer, dans les énormes *bangs*, les pipes à eau, cet étrange tabac d'une teinte jaune vif et d'un aspect finement filandreux, presque comme de la ouate, expirant après chaque bouffée de volumineux panaches, de véritables *nuages* de fumée blanche. J'accomplis un rapide aller et retour *obligé* vers les buissons afin d'assouvir un besoin naturel, armé de mon parapluie *et* d'un bâton - puisqu'escorté de trois ou quatre cochons *intéressés* que, dans ces situations, il est rigoureusement impossible de chasser. Mon retour au village peu après s'opère cette fois accompagné de quelques sangsues, qu'il ne faut en aucun cas se contenter d'éjecter d'une pichenette si on ne veut pas s'attirer la réprobation de ses compagnons du moment, mais brûler sans pitié. En définitive, seules ces répugnantes bestioles et les cochons semblent satisfaits de ce contexte pour le moins humide.

Depuis mon arrivée dans le village l'avant-veille, je n'ai eu l'occasion de déjeuner qu'une unique fois en compagnie de ma famille hôte, sous le toit de laquelle je ne fais alors presque que passer la nuit, invité ou m'invitant à chaque repas dans une hutte différente. J'ai ce matin, chez des voisins, enfin pu profiter d'un peu plus de diversité culinaire puisqu'un plat du *tofu* s'ajoutait aux incontournables pousses de bambou bouillies pour accompagner le riz. Patiemment obtenu après une longue séance de broyage des graines de soja entre des meules circulaires de pierre actionnées à la main, puis une cuisson en règle,

il ne s'agit pas du tofu que l'on a l'habitude d'observer en Occident, celui qui se maintient en blocs homogènes d'aspect plus ou moins gélatineux, mais plutôt d'une sorte de purée - ou épaisse bouillie - dont on peine à prélever, dans le plat commun et à l'aide des seules baguettes, des bouchées bien volumineuses. Je laisse généralement quelques milliers de kips aux familles qui me nourrissent, mais depuis mon arrivée ici je suis parvenu à les faire accepter à une seule d'entre elles.

La journée s'écoule alors de manière semblable à celle de la veille, oisive, paresseuse, et même un peu désœuvrée à vrai dire. Grâce à tout ce *temps libre* et à cette réclusion forcée à l'intérieur du hameau durant les plus grandes parties de ces journées, je familiarise plus aisément avec mes compagnons que dans certains autres endroits, où je me trouve généralement de plus bref passage - mais probablement aussi que le tempérament doux et la nature foncièrement attachante des *Yao* y contribuent pour une large part. Les enfants ont passé outre leur timidité, et s'amuse désormais de ma présence, mon apparition dans leur village démarquant à coup sûr à leurs yeux ces journées de la majeure partie de celles de leur quotidien. Leur petite bande me suit maintenant dans presque tous mes déplacements, d'une hutte à l'autre, et certains d'entre eux s'attachent à relater je ne sais quelles anecdotes me concernant dans chacune des nouvelles maisonnées auxquelles nous rendons visite. D'avoir pu parcourir le paquet de photographies que je transporte - que je vais distribuer les prochains jours et qui montrent en grande partie d'autres *Yao* - quelques femmes se sont complaisamment laissées photographier, ce qui n'est pas le cas des adolescentes et des plus jeunes filles, que ma présence effarouche encore largement. Toujours, partout, ici ou ailleurs, je croise des visages magnifiques, parfois également de véritables "tronches" ou "gueules", des faciès *qui en ont vu*, et dont les corps ont surtout travaillé très dur pour survivre jusqu'à maintenant. Hier soir, alors que je faisais part de l'engourdissement du mien après une journée aussi dépourvue du moindre effort physique, le grand-père de ma famille d'accueil s'est proposé de me masser. Je ne me suis pas fait prier et, durant près d'une heure, il s'y est attelé, tout en discutant avec un vieux camarade à lui, qui nous avait rejoints pour fumer l'opium à nos côtés, et qu'il a ensuite accompagné dans cette occupation.

L'eau, la pluie incessante, ravine le sol pentu du village. Au fil du temps, deux crevasses majeures sont apparues sur ses flancs, l'encadrant de près de part et d'autre, et y drainant sans interruption une eau opaque et boueuse. Là et partout ailleurs, les déjections animales se diluent à mesure qu'elles sont déposées. Là-dessus, les enfants gambadent et courent pieds nus, de vrais cabris qui glissent et chutent rarement, là où pour ma part je dois veiller à prendre mille

précautions pour ne pas me retrouver étalé au sol. Hommes et femmes, lorsque cela est nécessaire, ne se privent pas de se racler la gorge et de cracher, bruyamment et abondamment, ou encore de se moucher dans leurs doigts, avant de les essuyer contre la paroi d'une hutte, ou plus opportunément sur le dos d'un cochon de passage.

Je visite ainsi plusieurs familles, essayant parfois de me rapprocher plus particulièrement des femmes, autant afin de pouvoir profiter de leur agréable compagnie que de les observer à certaines tâches. Je parviens cependant difficilement à m'affranchir de la promiscuité d'un *noyau dur* de jeunes hommes, presque des adolescents en vérité qui, victimes de leur désœuvrement, aiment eux aussi m'accompagner dans mes déplacements et qui, avec leurs blagues peut-être pas toujours très drôles, finissent malheureusement par faire s'éloigner la gent féminine. Nous tuons ainsi le temps à nous tenir assis, tantôt à l'extérieur sous les étroits auvents de chaume, à deux pas de quelques cochons qui ont eux aussi momentanément fui l'humidité ambiante, tantôt à l'intérieur, autour d'un foyer, sur des tabourets de rotin ou de bois, alors de simples blocs mal équarris, les uns et les autres rarement plus hauts que d'une dizaine de centimètres, nous obligeant à rapprocher nos genoux jamais bien loin de nos mentons.

Chacun de mes objets, ceux qui restent le plus souvent visibles, ma boussole, mon sifflet de secours, ma gourde en aluminium ou mon cadenas à code par exemple, tous de belle fabrication occidentale, attisent sans cesse la curiosité des villageois, qui se les passent alors continuellement de main en main. Il suffit par ailleurs que je me mette à fouiller durant quelques instants dans la sacoche que je porte en permanence en bandoulière, pour que la majorité des regards alentours se concentrent sur elle, dans l'attente de découvrir ce qui va en sortir. Alors, maintenant que je suis bloqué ici depuis près de trois jours, est venu un moment où il m'a fallu me résoudre à extirper des entrailles de mon sac principal - lui-même déjà suffisamment auréolé de *mystères* comme ça - la boîte en plastique à fermeture hermétique dans laquelle je conserve à l'abri mille *trésors*, des pellicules photographiques, des médicaments, des piles de rechange et divers accessoires supplémentaires, parmi lesquels quelques petits cadeaux, des papiers, etc. Généralement je m'arrange pour parvenir à effectuer cette opération - comme celle de l'accès à mon "magot" - de manière très discrète, m'y penchant le plus souvent en dehors des villages, aux moments où je me trouve en chemin entre l'un et l'autre de ceux-ci, et toujours dans des endroits où je ne risque en aucun cas d'être surpris ou aperçu par autrui. Lorsque je m'y suis cet après-midi attelé, à l'intérieur même de la hutte, le silence s'est imposé d'un seul coup, au moment où la grosse boîte blanche apparaissait. Ne souhaitant bien entendu pas

laisser mes hôtes dans l'expectative à son sujet, je leur ai rapidement montré et décrit son contenu, sous leurs regards attentifs.

À la différence de celui-ci, il semblerait que le prochain village, nommé Ban Poutcha Maï et qui est également habité par les *Yao*, soit d'une dimension particulièrement conséquente, comme un des plus imposants de la région. Le grand-père *opiomane-masseur* s'est proposé de m'y guider. J'aurais voulu m'y rendre dès aujourd'hui mais l'homme "au bonnet", mon hôte et qui n'est autre que son propre fils, a insisté pour que je reste là une troisième nuit, m'encourageant à reporter mon départ au lendemain, lorsque la pluie aura peut-être cessé. J'ai abdiqué, bien qu'il faille que je commence à surveiller d'un peu plus près le défilement des jours sur le calendrier.

Trois étrangers chinois qui étaient apparus dans le village au lendemain de mon arrivée l'ont finalement quitté ce matin, malgré la pluie et pour, m'ont-ils affirmé, "quatre heures de marche" jusque quelque part en Chine voisine. M'enquérant après d'eux pour savoir s'il existait véritablement un chemin pour s'y rendre, ils m'ont assuré que ce n'était pas le cas. Il est bien entendu qu'ils allaient emprunter un sentier, mais sans doute ne faudrait-il pas s'attendre à autre chose qu'une vague trace, à peine dégagée car trop peu souvent foulée par des pieds d'hommes. Ce qui ne fait en revanche aucun doute, c'est que, dans ces zones situées à l'écart de tout, ces franchissements transfrontaliers se réalisent en totale illégalité, la ligne de démarcation délimitant les deux pays voisins se présentant ici d'une manière tout à fait informelle - c'est-à-dire inexistante - et donc en aucun cas surveillée par qui que ce soit. En tout état de cause cela représenterait en effet, sur tant de dizaines de kilomètres linéaires de territoires forestiers denses et escarpés, une tâche dont il serait définitivement impossible de venir à bout. Un quatrième Chinois réside, pour sa part, à demeure dans le village, aux côtés d'une femme *Yao* qu'il a vraisemblablement épousée. Tous deux occupent une très modeste cabane de bambou - alors que toutes les autres sont bâties en bois - implantée à une quinzaine de mètres *en dehors* de la palissade qui cerne en totalité le hameau. Elle compose de la sorte le seul habitat du village qui est disposé de cette façon inhabituelle. Peut-être l'homme est-il lui-même un *Yao* de Chine, mais son allure générale et vestimentaire le distingue cependant immédiatement de l'ensemble des autres villageois. Il porte ainsi la tenue caractéristique de la majeure partie des paysans du sud profond de la Chine voisine, pantalon et veste "de ville" mais de qualité exécrationnelle et très mal taillés. C'est aussi l'unique personne du village que j'ai aperçue en possession de cigarettes industrielles. En trois jours, je ne l'ai pas vu une seule fois visiter une des autres huttes du hameau, et c'est sous son toit, dont la porte reste close en permanence, que ses trois compatriotes partis ce matin ont

effectué leur court séjour. Il ne fait aucun doute que ces quatre-là sont *négociants* en opium. En effet, si la majeure partie des trafiquants, qui tiennent généralement bien en main leurs territoires de production respectifs, ont plutôt pour habitude de périodiquement les sillonner afin de pouvoir continuellement sonder les vendeurs potentiels qui s'y trouvent, il arrive que quelques-uns d'entre eux décident de stationner, comme ici, presque à demeure dans les hameaux des zones probablement les plus productives et rentables. Ils assurent ainsi un rôle de guet *permanent* sur les opportunités d'achat qui se présentent régulièrement parmi les villageois. Ces derniers ont en effet pour coutume, du moins lorsque cela semble envisageable, notamment s'ils en ont engrangé des quantités suffisantes, de *capitaliser* une partie de leur récolte opiacée de l'année. Ils se réservent ainsi la possibilité de pouvoir s'en défaire à d'autres périodes plus tardives, à des moments où les prix auront évolué à la hausse, ou lorsqu'un besoin crucial d'argent se fera sentir, quand par exemple il devient nécessaire d'acquérir du riz à l'extérieur, aux instants critiques où on réalise qu'on ne parviendra pas à opérer la soudure alimentaire entre deux moissons annuelles successives.

J'ai décrit plus haut les vêtements traditionnels masculins *Yao*, et ceux des femmes dans un autre texte. Aussi je ne reviendrai pas à ces derniers, sauf pour faire part d'un détail inattendu dont je viens de me rendre compte. J'ai ainsi découvert que les espèces de larges "cravates" portées par les femmes et les jeunes filles *Yao*, ces attributs décoratifs composés de deux ou trois centaines de fils de soie tressés de couleur rose fuchsia quasi fluorescent qu'elles arborent sur leur buste avaient deux fonctions : les embellir encore bien sûr, mais aussi, lorsqu'elles se tiennent assises près d'une hutte pour broder, sous l'auvent formé par la toiture, composer une surface réfléchissante qui réverbère la lumière naturelle sur leur gorge, sur le dessous de leur menton, dans l'intérieur de leurs mains. Cette lumière provenant de l'extérieur se trouve de la sorte vivement "concentrée" sur le cœur de leurs travaux d'aiguille, les fines et subtiles broderies remarquablement élaborées pour lesquelles une parfaite acuité visuelle est requise. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai même d'abord cru que la jeune fille disposait d'une petite lampe placée entre les jambes. Ceci est aussi emblématique que les caractères chinois brodés sur les bonnets, et illustre tout autant sublimement le subtil et discret raffinement des femmes *Yao*. Je suis passablement fier de ma découverte car intimement convaincu que peu d'autres en avaient connaissance jusque là.

Quel dénuement auquel je suis ici confronté. Les enfants, pour ceux parmi les plus jeunes qui ne vont plus nus, sont vêtus de véritables loques. Ou encore, bien que ce ne soient là que quelques exemples tout à fait symboliques, mais

finalement révélateurs du degré de pauvreté ambiant, je note que les villageois n'utilisent ici même plus de briquets pour allumer leurs pipes à eau, et se contentent de tisons qu'ils prélèvent dans les foyers. Ils ne se déplacent plus, la nuit d'une hutte à l'autre, équipés d'une mauvaise torche électrique de fabrication chinoise, mais d'une simple poignée de fuseaux de bois qui sont enflammés les uns après les autres, au fur et à mesure de leur combustion. Dans certaines familles on ne mange plus sur les petites tables basses de rotin, mais sur un van à riz posé directement sur le sol de terre. Le *lao-lao*, l'alcool de riz, n'abonde plus car la céréale est préservée pour la nourriture. Même la poudre à fusil et les plombs de chasse sont confectionnés artisanalement sur place.

Il ne fait désormais plus de doute que le discret et mystérieux homme chinois qui réside dans le village est un acheteur d'opium. On a fini, après quelques insistances de ma part, par me l'avouer. Cet après-midi, j'ai rôdé un instant à proximité de sa cabane, en me mettant même ostensiblement à tousser pour bien lui signifier ma présence, et donc essayer de le rencontrer, mais il n'en est jamais sorti. Dans une hutte voisine, située pour sa part à l'intérieur du hameau, mais tout de même un peu à l'écart des autres, et que je n'avais jusqu'alors pas visitée une seule fois depuis mon arrivée - ayant observé que cette porte là aussi restait close en permanence - j'ai fini aujourd'hui par m'y rendre et y ai rencontré deux gars que je n'avais pas encore aperçus de tout mon séjour. Opiomanes addictifs, ils fumaient là, dans un dénuement presque total, vêtus de loques et laissant apparaître des physionomies d'un aspect presque inquiétant, rachitiques, semblant comme dénutris. Une vieille femme vaguement dégénérante se tenait également là, assise dans un coin, occupée à très lentement égrener à la main des épis de maïs, détachant laborieusement un à un chaque grain.

## **11 octobre - Ban Poutcha Khao**

### **Les crétins**

Je suis enfin parvenu à m'extirper du village de Ban Sumpoy Neu, après y avoir tout de même passé trois journées consécutives, occupées à pas grand-chose de plus qu'y tuer le temps. Mon guide-masseur-opiomanes fut de la partie, pour parcourir le bout de chemin qui allait nous conduire au village de Poutcha Khao. Amusant, et même en définitive particulièrement sympathique, durant notre marche il a pris soin de me montrer des choses et d'autres dans la forêt, ici une plante, là une colline, là je ne sais quoi, en accompagnant chacune de ces désignations de quelques commentaires, auxquels je ne comprenais malheureusement rien du tout. Finalement, il s'est mis à chanter, se prenant d'un petit rire communicatif entre chaque strophe. J'ai néanmoins encore une fois pu



me rendre compte de visu et en sa compagnie que l'opium constitue résolument, et même par excellence, la drogue de la lenteur. Il faut dire que mon camarade avait prestement clos la dernière de ses séances de fumerie - mais peut-on vraiment parler de *séances* au pluriel lorsque cette pratique est devenue un mode de vie à part entière ? - quelques minutes seulement avant notre départ, le temps qu'il lui fallait pour enfourner sa pipe et ses indispensables accessoires dans une minuscule besace toute rapiécée, accessoires complétés de rien de plus qu'un misérable morceau de bâche de nylon censé le protéger de la pluie le cas échéant. Au bout de pas plus d'une demi-heure de cheminement, il nous a déjà fallu nous arrêter au bord du torrent, afin qu'il lave le bout de chiffon qui lui servait de chemise, opération qui lui a bien nécessité vingt minutes. Plus loin, il s'est pris d'une envie de cueillette de je ne sais quelles herbes, dont il a patiemment réuni une belle poignée, ensuite enfouie dans son sac. Ce fut pourtant là une fois de plus, dans ces parages chargés d'humidité, un royaume de sangsues, le genre d'endroit où je n'aime pas du tout devoir stationner. Aussi, un peu contrarié par cet engourdissement des gestes et cette lente nonchalance, je l'ai congédié dès le premier village traversé. C'était cette fois-là un très gros village Yao, d'une taille contrastant alors exagérément avec le minuscule hameau dans lequel je venais de passer trois nuits, puisqu'on devait bien y compter jusqu'à une centaine d'habitats, un nombre peu commun au regard d'un lieu si excentré des principales voies de communication de la province.

Mon guide et moi nous y sommes tous deux autorisés une halte, et lui m'a immédiatement entraîné dans une hutte dans laquelle une famille célébrait, visiblement depuis déjà trois ou quatre jours, la naissance d'un enfant. Aubaine inespérée, nous avons alors pu y profiter de viandes en quantité, de la poule et même du cochon, rien de moins que les tout premiers morceaux carnés que j'apercevais dans un village Yao, et ceci depuis maintenant quatre ou cinq jours. Jugeant cependant l'atmosphère de ce village un peu trop agitée, j'avais à cet instant déjà pris la décision de ne pas y faire de halte pour la nuit. J'ai alors dû m'entourer de mille précautions pour ne pas me faire déborder par les innombrables tournées de *lao-lao* qui se sont mises à défiler devant mes yeux, ni me laisser entraîner par des invitations un peu hâtivement et "ivrement" adressées par quantité de villageois aux haleines éthérées. Plus tard, commençant malgré tout à passablement ressentir les effets de l'alcool, je repartais, seul. Je ne le fus cependant pas très longtemps, puisque peu après un homme me rattrapait, alors qu'il se dirigeait pour l'heure dans la même direction que moi.

Ce nouveau camarade de route porte en bandoulière, d'un côté une petite besace, de l'autre un fusil, une de ces sommaires et rustiques pétoires de

fabrication artisanale que l'on peut fréquemment apercevoir aux mains des montagnards. Lui aussi profite de ce déplacement pour effectuer quelques cueillettes aux abords du sentier, se concentrant pour sa part sur de minuscules baies rouges qui poussent le long des tiges d'une sorte de liane, qui tantôt rampe au sol, tantôt s'accroche aux troncs de certains arbres. Je m'enquiers de savoir si elles sont comestibles et, après une réponse affirmative, m'y essaye, avant de me rendre compte qu'elles n'offrent qu'un goût poivré et acide au possible. J'ouvre la marche, mais dois reconnaître que l'apparition de ce compagnon s'avère bienvenue pour dissiper quelques doutes quant aux directions à suivre. Il n'est d'ailleurs pas improbable que, sans sa présence, j'eusse fini par décider de faire demi-tour pour tâcher de recruter un nouveau guide. Nous quittons enfin les berges de la rivière Ngeun Li, le cours d'eau qui m'accompagnait depuis déjà quelques jours, puis gagnons les hauteurs pour basculer finalement dans la vallée voisine. La sente est littéralement noyée sous la végétation, nous franchissons des fourrés ainsi que des étendues de ces très grandes herbes dites "à paillotes" et dont la hauteur dépasse allègrement les deux mètres. Dans ces zones, il faut véritablement se frayer un passage à l'aide de mouvements des bras, et on en arrive parfois à ne plus y apercevoir ses pieds. À nouveau la pluie fait son apparition, peu abondamment toutefois, et à nouveau les sangsues sont de la partie. J'en compte jusqu'à une bonne vingtaine d'entre elles accolées sur une seule de mes jambes, certaines parvenant même à atteindre mes cuisses avant que je puisse me charger de leur sort. Cet état *d'ensauvagement* des sentiers interpelle une fois de plus, tant il est révélateur du fait que les villageois de ces secteurs reculés disposent de très peu d'occasions de les parcourir, quand bien même il s'agit là de dessertes principales, et de plus, dans ce cas précis, conduisant à un village à la démographie relativement importante.

En revanche, les fortes pluies de ces trois derniers jours ont probablement eu pour effet bénéfique, sur les pentes, de finir par *laver* les boues de surface puisque le chemin me semble plus praticable et moins glissant qu'auparavant. L'intérieur de mon sac commence cependant à sérieusement souffrir de l'humidité car, tout aussi efficace qu'il puisse se faire parfois, mon grand parapluie est rendu inutilisable dans les passages les plus étroits, et même si j'ai à peu près protégé son contenu le plus fragile, cette humidité omniprésente finit par s'insinuer et par l'emporter. En outre, ces conditions climatiques ne me permettent plus d'opérer une lessive quotidienne, puisque celles-ci nécessitent ensuite trop de temps pour sécher. Également un peu dommageable, j'ai omis de réapprovisionner ma réserve de savon et de lessive lors de mon passage à Phongsaly-ville, six jours plus tôt. J'en suis ainsi réduit à une portion congrue du premier, et définitivement privée de la seconde, et ce n'est visiblement pas dans

les parages que je vais pouvoir en dénicher à nouveau. Il n'est même pas sûr que dans le grand village de Poutcha Khao récemment traversé, une seule famille s'occupait d'en revendre, parmi quelques autres produits de base de ce type. Toujours est-il que la célébration de la naissance à laquelle j'avais momentanément pris part là-bas m'a détourné de cette préoccupation.

L'homme au fusil a finalement bifurqué au bout d'un peu plus de deux heures trente de marche commune et je ne suis pas parvenu à savoir où il se rendait ensuite, trop évasif qu'il est resté sur le sujet. Trente minutes plus tard, j'entrais alors seul dans un nouveau village *Yao*, celui de Ban Poutcha Khao. D'un aspect assez similaire à celui de Ban Sumpoy Neu dans lequel je venais de passer trois nuits, c'est-à-dire d'une esthétique à la fois pittoresque et âpre, bucolique et sauvage, il réunit une grosse quinzaine de huttes. Elles aussi sont bâties en recourant uniquement à des matériaux naturels directement issus de la forêt, qui ici également, épaisse et verdoyante, le cerne de très près, quelques "langues" de végétation y pénétrant même çà et là. Ce hameau n'est pour sa part toutefois pas clôturé avec une palissade de protection, et quelques arbustes ont en outre été préservés à proximité des huttes, ce qui accentue encore son aspect champêtre. Ces huttes présentent une architecture à nouveau sensiblement différente de celles observées dans les hameaux précédents puisqu'elles apparaissent à la fois plus massives et trapues, une impression encore renforcée par leurs vastes toitures de chaume qui les couvrent - elles étaient exclusivement composées de lauzes de bois à Ban Sumpoy Neu - dont les pans retombent très bas devant les façades, parfois à pas plus d'un mètre cinquante du sol, obligeant à se pencher avant de pouvoir faire face à la porte. Ces ravancements des toitures offrent du même coup de larges espaces extérieurs abrités des intempéries. Enfin, les parois sont entièrement construites soit en planches de bois, soit en pisé jusqu'à la mi-hauteur, de courtes planches complétant alors la partie supérieure.

Ce matin, aux alentours de 6 heures, une femme accompagnée de deux de ses enfants quittait le village de Ban Sumpoy Neu, chacun d'eux affublés d'une charge proportionnelle à leur taille et à leur force physique. Alors qu'on avait harnaché à même le dos d'un des gamins deux épaisses couettes, puis équipé son frère d'une petite hotte emplie de quelques ustensiles et vêtements, celle de la mère, excessivement volumineuse, débordait d'une couverture, d'un sac de riz, de marmites noircies, d'outils divers, elle aussi de quelques vêtements, et je ne sais quoi d'autre encore. Ils s'en allaient ainsi rejoindre le reste de la famille, déjà parti quelques jours plus tôt dans la même direction, vers les *rays* - les rizières de pente en forêt - les plus éloignés du village. Les familles procèdent régulièrement de la sorte au moment des phases de travaux *lourds*, tels le défrichage des parcelles, leur sarclage ou encore la moisson, afin de ne pas

perdre quotidiennement un temps précieux nécessaire pour s'y rendre. Ces familles résident ainsi plusieurs nuits d'affilée dans les minuscules abris éphémères que l'on y élève chaque année, s'attelant du matin au soir aux travaux agraires, et y vivant dans des conditions bien spartiates le reste du temps, les soirées et les nuits. Il m'est arrivé une seule fois, par le passé, de profiter d'une nuit en compagnie d'une famille dans ces conditions, c'est-à-dire quasiment au cœur de la forêt, où on se rend alors pleinement compte que c'est à ces instants qu'elle *vit* vraiment, tant les bruissements, les froissements de la végétation, les appels et les cris animaux y sont incessants.

C'est un placide et sympathique grand-père qui m'a accueilli sous son toit, ici à Ban Poutcha Khao. Avec lui, ne cohabitent en ce moment dans la hutte que trois ou quatre jeunes enfants, les autres membres de la famille étant absents pour quelques jours, justement partis travailler dans des *rays* éloignés du village. À ses côtés je bénéficie alors d'une paix et d'une tranquillité particulièrement appréciables, ce qui me change du village de Ban Sumpoy Neu où, des trois jours derniers, je parvenais même parfois difficilement à me ménager quelques moments de solitude. Ici, il me suffit de me réfugier dans sa hutte pour en profiter sans gêne. D'un calme confondant, il ne s'évertue en outre pas à m'assaillir de questions - à vrai dire il ne m'en a même pas posé une seule depuis mon arrivée - ni à attirer les habituelles assemblées autour de moi. En réalité, il ne m'adresse pas plus de quelques paroles de la journée, celles à caractère pratique nécessaires, telles « *Mangeons maintenant* », « *Oui, j'approuve* » et « *Oui, va dormir* ». Je relève aussi qu'il s'applique à remarquablement bien tenir son intérieur en l'absence des femmes. Le sol est propre et débarrassé de tout encombrant, rien ne traîne non plus autour des foyers de cuisson. Il y a en outre de l'eau bouillie à disposition tout au long de la journée, ce qui ne se constate pas toujours ailleurs, où il faut parfois se contenter de seaux, de tubes de bambou ou de jerricans emplis d'une eau directement rapportée de la source proche, et dans lesquels chacun se sert sans plus de cérémonie, le plus souvent à l'aide d'une simple louche ou d'un gobelet commun. Hier soir, après avoir pris soin de préparer la soupe de pousses de bambou des enfants, il m'a entraîné dans une hutte voisine où, là aussi, heureux hasard, l'on fêtait la venue au monde d'un bébé. Nouvelle aubaine gastronomique, il y avait du cochon et pas moins de six plats différents pour accompagner le riz. Je me rends malheureusement à nouveau compte, comme cela est le cas depuis déjà quatre ou cinq jours que je sillonne ce secteur, que les villageois peinent à comprendre une large part du pauvre vocabulaire lao que je m'efforce pourtant d'employer, et que moi-même, de mon côté, je ne parviens pas à démêler la majeure partie de leurs propos.

À Ban Sumpoy Neu, j'avais remarqué que deux maisonnées abritant chacune un "idiot de village" étaient réunies dans le même recoin. Étant donné le faible nombre de familles qui résidaient dans ce hameau - une quinzaine seulement - on pouvait légitimement attribuer cette circonstance au hasard, mais je constate ici, à Ban Poutcha Khao, qu'un schéma identique se produit à nouveau, avec cette fois trois maisonnées concernées, qui sont alors elles aussi implantées un peu à l'écart des autres, regroupées sur le même flanc du village. Chacune de ces familles présente ainsi un membre atteint de *crétinisme*. Peut-être que cette appellation - "les crétins" - employée pour titre de ce chapitre, aura semblé exagérément péjorative, voire moqueuse, à certains lecteurs, aussi je précise tout de suite que j'en fais ici usage dans son sens premier, et donc médical, en faisant de la sorte référence au crétinisme pathologique. Les individus que j'observe en cet endroit, de même que ceux aperçus il y a quelques jours à Ban Sumpoy Neu, ont l'avantage de pouvoir vivre en compagnie et à l'abri de leurs familles respectives. Il m'est en effet plusieurs fois arrivé, par le passé, d'en rencontrer qui n'avaient pas d'autres choix que de survivre seuls, maintenus plus ou moins à l'écart de la communauté, mais alors systématiquement dans des conditions plus que misérables, dans des huttes à peine dignes de ce nom, presque des tanières, parfois de minuscules cabanons finissant même par être gangrenés par des plantes envahissantes. Ils vivaient là d'expédients cédés par des voisins ou de vagues parents, puisque incapables de cultiver ou de se procurer par eux-mêmes la moindre ressource.

Presque toujours au moins un individu atteint de crétinisme, d'une gravité plus ou moins prononcée, est visible dans chaque hameau de montagne, et il est généralement difficile de leur attribuer un âge tellement cette maladie déforme les corps, et aussi les traits, à tel point qu'il est même parfois délicat de pouvoir deviner leurs sexes. Leurs co-villageois les désignent le plus souvent sous le terme - pour le coup indubitablement péjoratif - de "*ngan bo ngam*", c'est-à-dire les *beaux pas beaux*, si on traduit l'expression de manière littérale. Assez régulièrement affublés d'un goitre plus ou moins volumineux et proéminent - il n'est par ailleurs pas rare d'observer, dans tout le pays, autant dans les montagnes que dans les villages de plaine, des femmes elles aussi affectées d'un goitre, mais dans leur cas non associé au crétinisme - ces individus présentent donc des physionomies malheureusement presque toujours repoussantes, entre nanismes disgracieux, postures "bancalées" et autres malformations physiques, et surtout de réelles déficiences mentales.

Bien que ne disposant d'aucune référence à mentionner à ce sujet, je reste persuadé que les causes et origines de ces pathologies sont identiques à celles que subissaient, encore jusqu'au dix-neuvième siècle, certaines populations

hôtes de nos massifs montagneux européens, et qu'elles ne sont en aucun cas provoquées par suite d'un improbable excès d'endogamie et des problèmes de consanguinité qui pourraient en résulter, comme on pourrait peut-être trop hâtivement y songer de prime abord. En effet, les populations de ces contrées ont parfaitement conscience des conséquences possibles de telles dérives, et sont donc aptes à prendre les dispositions sociales nécessaires pour s'en prémunir. Il faut ainsi, à coup sûr, tout simplement rechercher l'origine de ces pathologies dans des carences persistantes en iode. Rappelons effectivement à ce sujet que nous nous situons très loin de la mer, que les produits issus de celle-ci sont bien entendu pour l'heure totalement inexistant dans les parages, et qu'ils n'ont d'ailleurs aucune chance d'y parvenir avant longtemps, de même que le lait, et enfin que le sel iodé est ici trop souvent remplacé - en outre avec exagération - par du glutamate de sodium.

Fréquemment lors des repas, notamment ceux du soir - peut-être est-ce uniquement dû à ma présence - les jeunes filles et parfois également les femmes ne se joignent pas à notre "table", autour du van à riz posé au sol. Elles s'assoient alors un peu à l'écart de notre cercle et se contentent, en guise "d'assiette", d'un fragment de feuille de bananier qu'elles passent préalablement brièvement au-dessus des flammes du foyer afin de l'assouplir puis, l'ayant empli de riz et d'un peu de légumes - plus souvent de pousses de bambou - le portent d'une main et s'y servent de l'autre.

Chez les Yao, on l'a dit, la couleur rose fuchsia est prégnante dans les parures traditionnelles des femmes. Même si elle n'est employée que pour l'élaboration de quelques ornements, notamment brodés, cette couleur contraste nettement et vivement - et s'impose alors aux regards - avec le fond dominant de toile de coton bleu indigo, sombre, presque noir, qui compose la base de tout vêtement. Cette couleur rose semble résolument exercer une fascination sur les Yao. Ainsi, outre ces attributs décoratifs rapportés sur les tuniques, on remarque de manière flagrante, à la simple contemplation générale d'un village, que nombre des articles textiles *manufacturés* qu'ils ont acquis à l'extérieur - c'est-à-dire les vêtements et couvertures acquis auprès d'un colporteur ou sur un marché et qui sèchent ou s'aèrent çà et là dehors sur des tringles de bambou - ont eux-mêmes également été sélectionnés *spécifiquement* en raison de leur couleur puisque c'est là aussi celle-ci - le rose donc - même si elle peut varier entre différentes nuances, qui domine, et très largement encore, sur ces objets. J'ai déjà remarqué autrefois que les quelques rares colporteurs itinérants chinois qui sillonnent ces secteurs, chargés de leur barda porté à la palanche d'épaule, l'avaient eux aussi bien compris et ne s'y trompaient pas à ce sujet, en dédiant une partie de leur stock à des vêtements d'enfant empreints de cette caractéristique "rosée".

12 octobre - Ban Poutcha Khao

## L'intimité

Je me suis ce matin décidé, peu après le réveil, à ne pas quitter le village de Poutcha Khao trop hâtivement, mais de passer cette nouvelle journée ici, puis donc à nouveau la nuit suivante. Alors qu'il devenait nécessaire que je me rase la barbe, ayant négligé cette opération depuis maintenant trop longtemps déjà, les gamins, et même deux ou trois adultes, qui avaient pour le coup volontairement un peu prolongé leur corvée de ravitaillement en eau à la source, ont été captivés par ce rare "spectacle", que je leur ai ainsi malgré moi offert. De fait, la visite d'un *falang* dans la région compose elle-même un événement éminemment exceptionnel - un homme m'a affirmé que j'étais le premier d'entre eux que les plus jeunes mêmes rencontraient - mais un *falang* qui se rase, c'était probablement une première pour un plus grand nombre encore. Il faut à ce sujet préciser que, dans ces contrées, les hommes, tous foncièrement imberbes, ne se rasent jamais. Tout au plus surprend-on parfois l'un ou l'autre d'entre eux, équipé d'un éclat de miroir et d'un coupe-ongles usé en guise de pince à épiler, occupé à éliminer quelques poils rebelles apparus sous leur menton.

Alors que je m'étais enquis à ce sujet auprès du grand-père, un des gamins a déniché pour moi dans le village un fond de sachet de quelques dizaines de grammes de lessive. Avec le seul paquet de cigarettes aperçu de tous ces jours derniers, tous les deux sont de fabrication chinoise. Ces petites doses de lessive sont ici communément utilisées pour différents usages, pour laver les vêtements, mais aussi les corps, et parfois même les cheveux. Quant à la vaisselle, on en vient le plus souvent à bout avec rien de plus qu'un peu d'eau froide, à peine un fond de marmite est-il de temps en temps réchauffé pour aider à récurer certains plats.

La pluie n'est plus tombée depuis hier soir. Ce matin, pour nourrir deux cochons qu'il tente visiblement d'engraisser, mon grand-père les a volontairement laissés pénétrer à l'intérieur de la hutte, dans laquelle il venait tout juste de répandre, jetées à même le sol de terre battue, quelques poignées de grains de maïs. Ce fut une scène inédite et assez effarante à observer, ces monstres noirs se ruant sur la nourriture - qu'ils ont littéralement "gloutonnée" en quelques instants seulement - à deux pas des enfants, des foyers de cuisson et du reste des objets familiers. Ce maïs promptement englouti, il a ensuite fallu user de quelques coups de pied pour les chasser vers la sortie. Il semble qu'on ne se donne ici même plus la peine de cuire leurs traditionnelles rations quotidiennes, et que les habituels déchets végétaux et troncs de bananiers hachés qui composent ordinairement leurs repas leur soient servis crus. Je n'observe

d'ailleurs plus les woks géants généralement prévus à cet effet, et les foyers de cuisson que j'ai pu apercevoir dans quelques huttes se résument à de simples trépieds métalliques ou trios de pierres posés au sol. Pour le nourrissage des chiens, mon grand-père ne s'y prend pas autrement. Notre repas terminé, durant lequel la présence de certains d'entre eux aura été tolérée à nos côtés - et qui pendant tout ce temps se seront disputé les os et autres déchets que nous aurons recrachés au sol - il y jette quelques louches de riz puis les fait tous entrer, pour là aussi les laisser opérer une ruée en règle, montrer les crocs et grogner sourdement lorsque deux d'entre eux se rapprochent trop l'un de l'autre.

Riz, pousses de bambou et piment s'affichent aux menus trois fois par jour, matin, midi et soir. Cela semble sain, du moins si on se fie aux cycles de digestion, qui sont parfaitement réglés et rythmés ; les cochons n'en sont que plus satisfaits. Bien que je reste sceptique à ce sujet, les *Yao* m'affirment qu'ils ne mangent pas leurs chiens, alors que c'est le cas de la majorité des autres groupes ethniques du nord du pays, incluant nombre de Lao. Si cela est vrai - et même si ça ne l'est pas - s'ils en élèvent autant c'est aussi, sans aucun doute, pour bénéficier de leur rôle de prévention et d'alerte de certains dangers et autres incursions animales sauvages, grosses ou petites, aux abords des villages, notamment la nuit. En journée, il n'est pas rare d'assister à la ruée de l'un d'eux sur un rat surmulot ou un autre rongeur en train de s'échapper d'une hutte ou d'un grenier à riz, et qui tente ainsi de regagner le couvert des bois. Généralement, une fois que je suis *accepté* au sein d'une famille, je suis toléré par leurs chiens, mais pas forcément par ceux des voisins. Un jour, alors que j'avais voulu chasser à l'extérieur un des chiens de ma famille hôte, qui s'était furtivement introduit dans la hutte à un moment où la présence de ceux-ci n'y était plus admise, à l'heure d'aller se coucher, il m'avait "intelligemment" happé la main pour y exercer une pression, trop faible pour la blesser mais suffisante pour nettement la ressentir, comme pour bien me signifier que je débordais là de mes prérogatives de simple invité. Il faut par ailleurs savoir que, dans ces endroits, on ne caresse absolument jamais un animal, tous reçoivent en revanche de temps en temps, chiens ou cochons, quelques coups de pied et jets de pierres lorsque c'est *nécessaire*. Quant aux quelques chatons qui apparaissent parfois - ces animaux sont néanmoins relativement rares dans ces villages de forêt - au mieux ils se font un peu triturer par les plus jeunes enfants, immuablement privés du moindre jouet en peluche. Les seules fois où des adultes "caressent" des animaux, cochons ou chiens, c'est que ceux-ci sont opportunément de passage à leur proximité au moment même où ces personnes ont besoin de s'essuyer les mains, scènes définitivement cocasses que l'on observe parfois, alors que l'on est



venu à bout de la dégustation d'un fruit juteux, par exemple un de ces melons-pastèques sans goût mais gorgés d'eau.

Le ciel, en se dégageant largement ce matin, m'avait laissé espérer de pouvoir réaliser quelques photographies de cet harmonieux village en fin d'après-midi, et tirer profit des belles lumières déclinantes dont on peut souvent bénéficier lors de ces instants. Cependant, alors que je pensais en avoir enfin terminé avec elle, voilà que la pluie fait sa réapparition en ce milieu de journée. Les bambins sont ravis, ils peuvent reprendre leurs jeux, se remettre à allègrement patauger dans deux ou trois rigoles d'eau opaque qui sillonnent le village.

Les huttes des groupes montagnards, qu'elles soient construites en bois, en bambou ou en pisé, qu'elles soient élevées sur pilotis ou bâties à même le sol de terre battue, n'autorisent aucunement les temps d'intimité, qui ne peuvent alors jamais s'y envisager, pour quelconque des membres de la famille et à aucun instant du jour ou de la nuit. L'étroitesse des lieux, l'absence du moindre cloisonnement digne de ce nom et l'inévitable et permanente promiscuité excluent en effet toute possibilité de se préserver des moments à soi, des moments de solitude, et donc des moments de couple. En outre, même si des "placards à dormir" sont parfois aménagés dans les intérieurs - ce qui n'est pas toujours le cas, loin de là - les parois de ces recoins étriés, façonnées à la va-vite avec des planches disjointes, ou plus souvent encore avec de fines claies de bambou, qui composent alors comme des moucharabiehs, laissent tout filtrer, la vue et bien sûr les sons, les conversations, les rumeurs. Même d'une hutte voisine à l'autre, surtout dans le calme des soirées et des nuits, il est aisé de deviner ce qu'il s'y passe, tant les paroles et les multiples échos qui en proviennent se font parfaitement audibles. J'ai ainsi habituellement supposé que les couples n'avaient quasiment aucun espoir de pouvoir s'unir *chez eux* et la problématique relative à cet aspect de la vie maritale m'a, jusqu'à aujourd'hui encore, régulièrement posé question, me demandant notamment quelles alternatives ces couples pouvaient adopter pour y remédier. Mon trop maigre vocabulaire - je n'allais tout de même pas me renseigner à ce sujet à l'aide de mimes ! - et surtout la dose de pudeur qu'il faut ici il me semble conserver à ce propos, m'ont toujours empêché d'essayer d'investiguer sur ce thème. J'ai alors généralement supposé que les couples ne pouvaient profiter de leur intimité physique que dans les champs, sur les chemins, dans la forêt, que sais-je encore, peut-être dans les éphémères abris de rizières. Me retrouvant par hasard en fin d'après-midi près de la source avec deux ou trois jeunes hommes mariés, et en arrivant à plaisanter à ce sujet, certes bien naïvement, je crois néanmoins avoir pu déceler que mes suppositions ne sont peut-être pas tant *fantasmées* que cela.

Deuxième fin de soirée en compagnie de mon calme grand-père. Toujours aussi peu loquace, il consacre celle-ci à sa pipe à eau, et le temps qui s'écoule est ainsi rythmé par les borborygmes aquatiques qu'elle produit lors de chacune de ses amples inhalations. Un peu plus tôt, quelques voisins nous avaient rendu visite, et j'avais alors opportunément pu profiter de leur présence pour me renseigner sur les possibilités de poursuite de promenades dans la région. Grâce à quelques-uns d'entre eux, j'ai ainsi pu ébaucher en quelques minutes seulement une carte schématique de l'ensemble de la zone géographique qui me sépare encore du bourg de Utay, où je pourrais parvenir dans deux à quatre jours, cela dépendant des haltes que je déciderai de m'offrir d'ici là. Alors que j'annonce à mon grand-père mon intention de m'en aller le lendemain, il devient tout à coup nettement plus volubile, se mettant même en devoir de me présenter, en leur absence - ils sont en effet partis travailler aux champs pour quelques temps - le reste de la famille, que je n'aurai donc pas rencontrée.

### **13 octobre - Ban Pamlan Khao**

#### **Les vautours**

Départ, seul cette fois, du village de Ban Poutcha Khao. Je me retrouve bientôt à nouveau dans les hauteurs et n'ai donc plus à traverser et retraverser sans cesse le lit du torrent, qui me guidait les jours précédents. Du côté des sangsues en revanche, aucune amélioration n'est à noter, puisqu'elles continuent de m'assaillir, et toujours par dizaines. Je n'ai par ailleurs, une fois de plus, pas rencontré un seul être humain à une distance supérieure d'environ deux cents mètres du village de départ et de celui d'arrivée, ce qui explique là encore l'état du sentier, d'apparence abandonnée. Trop peu emprunté et foulé, il semble par endroits comme des passages de bêtes, où il faut se baisser, écarter les buissons, se frayer un accès. À mi-parcours, je me suis fait assaillir par une nuée d'insectes, dont j'ai probablement dérangé l'essaim, mais que je n'ai pas eu le temps d'identifier. Deux d'entre eux sont parvenus à me piquer, sur la partie inférieure d'une jambe, et la douleur ressentie sur le coup fut extrêmement violente, suscitant presque comme une décharge électrique. Je crois même que cela m'a arraché un cri, avant que je me mette à détalier pour m'éloigner au plus tôt de l'endroit. Quatre heures plus tard, les deux piqûres en elles-mêmes demeurent à peine visibles mais l'une d'elles, visée à la cheville, a provoqué un fort renflement de la zone concernée et m'impose désormais une douleur s'apparentant presque à celle d'une entorse. La seconde piqûre, localisée dans le mollet, a elle aussi fait gonfler la chair, mais elle m'inflige toutefois pour sa part des élancements heureusement moins violents.

C'est seulement parvenu à environ quelques centaines de mètres d'un nouveau village que l'on commence parfois à suspecter sa présence, grâce à certains échos familiers qui en émanent, un chant de coq ou le cri d'un enfant par exemple. Mais le hameau lui-même, généralement implanté au cœur d'une frêle clairière conquise sur la forêt, ne se dévoile souvent qu'aux tout derniers instants, quand on ne s'en trouve plus distant que de quelques dizaines de mètres seulement. Parfois même, strictement aucun bruit n'a été décelé avant d'y accéder, et on se fait alors *surprendre* par sa soudaine apparition, lorsqu'il se situe cette fois tout à fait proche, au détour d'un dernier coude du sentier par exemple. Inversement, marchant en forêt, loin de tout lieu habité, on se fait régulièrement berner par les résonances alentours, notamment celles, puissantes et stridentes, qu'émettent presque continuellement certains insectes chanteurs, et parmi lesquelles on croit avoir perçu un son typiquement villageois.

Les informations relatives à la géographie de la région et aux nombres d'heures de marche nécessaires que je collecte dans les villages se révèlent souvent notablement contradictoires de l'un à l'autre. Je ne m'en étonne pas outre mesure car j'ai remarqué, et l'ai déjà dit plus haut, que les villageois ont de trop rares occasions de se déplacer sur ces distances, pour pouvoir mémoriser avec suffisamment d'exactitude leurs caractéristiques, sans compter qu'ils ne se montrent sans doute pas aussi polarisés que moi sur ces chiffres. À ma charge alors de me faire préciser dans chaque hameau visité les informations enregistrées précédemment. Quoi qu'il en soit je pense avoir, dès le départ de cette nouvelle boucle, sous-estimé la longueur des trajets à parcourir, marchant de plus actuellement très peu chaque jour, entre deux et quatre ou cinq heures, ne résistant pas assez au plaisir de passer au moins une nuit dans chaque hameau rencontré. Je crois désormais me situer, grosso modo, à mi-distance entre Ban Sone Tai, le village *Tai Lue* traversé le 6 octobre juste avant d'entamer cette boucle, et le bourg de Uтай, où je me rends. Je crains alors qu'il me reste ensuite trop peu de journées disponibles pour pouvoir repartir vers l'est, en direction du cœur de la province, qui composait tout de même à l'origine le principal objectif de ce séjour. Quelque part là-bas, j'espère retrouver les *Akha*, dont j'aime particulièrement la nature farouche ; en comparaison, une veillée parmi les *Yao*, s'avère en effet beaucoup plus calme. Je n'aurai cependant aucun regret d'avoir *dépensé* autant de jours à m'aventurer vers ce groupe de villages *Yao*, qui offrent tous un régal pour les yeux, et dont je soupçonnais auparavant à peine l'existence.

Seulement deux heures de marche m'auront été nécessaires pour relier le petit hameau de Ban Pamlan Khao - c'est-à-dire le village de Pamlan *d'en-haut* - mais j'ai un peu trainaillé en chemin, notamment en raison de la profusion de

sangsues qui le hantaient et des précautions que j'ai dû prendre pour éviter les glissades. Je m'étais même aujourd'hui équipé à cette fin de deux bâtons de marche en bambou afin de pouvoir parfois mieux assurer mon équilibre dans les secteurs les plus critiques. La région est résolument un fief Yao, et ce nouveau village n'y fait donc pas exception. Il devient par ailleurs probablement le plus beau de tous ceux de cette ethnie que j'ai visités jusqu'alors, peut-être même le plus séduisant, toutes les populations confondues. Une trentaine de huttes sont implantées sur une aire de terre dénudée, qui accuse une pente relativement marquée. L'ensemble de ces habitats sont construits en bois et en chaume, à l'exception de deux ou trois d'entre eux qui emploient du pisé jusque mi-hauteur. Le hameau surplombe une vallée étroite mais escarpée, et nombre de gigantesques arbres ont été préservés sur ses abords immédiats.

Environ deux heures après mon arrivée, il s'est produit une scène peu commune. Un vol d'une quinzaine de grands rapaces est apparu, tournoyant haut au-dessus de la forêt. Avec mimes, les villageois m'ont confirmé qu'il s'agissait de vautours. Les volatiles ne m'ont pas volé la vedette, mais cela a tout de même provoqué un certain remue-ménage à travers tout le village durant une bonne vingtaine de minutes.

Les villageois se montrent sceptiques lorsque je leur expose mon projet de trajet pour les jours suivants. Ils font notamment allusion à une rivière - la Nam Pakone - qui pourrait actuellement s'avérer problématique à franchir, à gué comme toujours, sans doute en raison des importantes pluies tombées ces temps derniers. Un homme m'a mimé un niveau d'eau qui lui atteindrait la hauteur du cou, et bien que je ne doute pas qu'il a certainement un peu exagéré la situation - peut-être même qu'il ne s'y est pas rendu récemment et ne parle "que" d'après ses expériences antérieures - il est néanmoins parvenu à refroidir mes ardeurs. Devoir revenir sur mes pas, à travers les six ou sept derniers villages traversés, ne m'enchanterait en effet guère, eu égard au précieux temps que je perdrais alors et à la lassitude que j'ai toujours éprouvée à devoir arpenter une seconde fois un trajet en sens inverse. En tout état de cause, je ne pourrai m'en rendre compte par moi-même que lorsque je serai parvenu sur place. Le prochain hameau se situerait à trois heures de marche, j'ai tâché de persuader un nouveau compagnon pour me guider, mais pour l'heure absolument personne ne s'est prononcé, tous ayant argué de travaux importants à accomplir. J'aviserais à ce sujet demain matin.

**14 octobre - Ban Ouychoun**

## **Les aigrettes**

Mes douleurs à la jambe se sont apaisées, mais les zones concernées restent cependant toujours autant enflées, et largement encore, autour des deux piqûres. Je n'ai finalement pas eu à me préoccuper de convaincre quiconque de m'accompagner aujourd'hui sur les sentiers, puisqu'un gars s'est ce matin de lui-même proposé pour cela. Hier soir, alors que je faisais part de mes intentions à quelques hommes réunis au centre du village, il se tenait présent, légèrement à l'écart mais à l'écoute attentive de tout ce qui se disait là. Malgré sa discrétion, il était instantanément repérable de par un accoutrement atypique, voire notablement comique, étant vêtu d'un short vingt fois rapiécé, mais surtout d'une veste de nylon jaune arborant des motifs léopard, et allant par ailleurs partout pieds nus. Il est en outre un des très rares individus un peu barbus que l'on peut rencontrer dans ces régions. Bien qu'il n'ait pas atteint un état de dégénérescence physique comparable à certains autres adeptes de cette pratique - il affiche même une corpulence plutôt robuste - il ne fait aucun doute qu'il est opiomane, à un degré de dépendance toutefois peut-être point trop développé. Ce matin donc, se montrant cette fois très nettement plus volubile que la veille, comme si c'était l'assemblée réunie à cette occasion qui l'avait inhibé, il est venu à ma rencontre pour me proposer illico ses services. Tout à fait ravi de cette opportunité, je ne me suis pas fait prier, nous avons rapidement conclu l'affaire, et dix minutes plus tard nous nous mettions en chemin, juste le temps pour chacun de nous d'aller récupérer notre nécessaire dans les huttes. Ce nouveau compagnon a pris la route affublé exactement du même équipement - ou *l'absence* d'équipement - que le jour précédent, c'est-à-dire le short ravaudé, la veste de nylon léopard et à nouveau sans la moindre protection aux pieds. Le seul élément supplémentaire qu'il emportait était son sac d'épaule, d'une conception typiquement Yao, qui avait donc sans conteste arboré à l'origine la traditionnelle teinte rose fuchsia, et depuis lors transité par le rosâtre délavé puis le blanc avant d'acquérir ce patchwork de couleurs indéfinissables et désormais souillées, ternes, et terreuses. Il était aisé de deviner qu'il ne contenait pas grand-chose d'autre que sa pipe à opium et le reste des instruments nécessaires à la fumerie, tout au plus aussi peut-être un vêtement.

Après avoir d'abord parcouru une crête durant quelque temps, il a fallu de nouveau gagner un fond de vallée, pour y retrouver un torrent dont il s'agissait de longer le cours, le franchir et franchir à plusieurs dizaines de reprises, sans la moindre difficulté toutefois, le niveau de l'eau ne m'atteignant là non plus jamais plus haut qu'à la ceinture. L'itinéraire a ainsi sans cesse alterné entre

portions de sentiers boueux, traversées à gué, et zones sensiblement plus sèches mais néanmoins toujours autant encombrées de végétations. Durant tout ce temps, mon guide-léopard, décidément loquace en définitive, s'est attaché à me faire part de nombre de courtes anecdotes, des phrases cependant malheureusement incompréhensibles pour la plupart d'entre elles, lancées en me désignant tantôt un recoin de la forêt, tantôt une petite parcelle de rizières, ou d'autres choses encore. Il a ainsi tout du long marché pieds nus, n'ayant pas emporté la moindre paire de chaussures, pas même des simples tongs, les robustes et universels modèles chinois en plastique souple que pourtant presque tous ici utilisent. On le devinait coutumier de cette pratique, tellement même ses pieds étaient musculeux, laissant apparaître de puissantes phalanges se déployant en deux larges éventails.

Au bout de trois heures de cette alternance d'une grande variété de terrains, nous atteignons le village de Ban Pamlan Maï, c'est-à-dire le village de Pamlan *d'en-bas*. D'allure assez similaire au hameau de Ban Pamlan *d'en haut* quitté ce matin, mais d'une étendue légèrement plus restreinte, il réunit une petite vingtaine de huttes. Nous nous situons néanmoins ici à une plus faible altitude, en outre dans le creux d'un vallon, et ne bénéficions donc plus d'aucun panorama, mais faisons au contraire face à des frondaisons vertes qui nous surplombent sur deux flancs opposés. De leurs aboiements furieux, la horde des chiens a immédiatement alerté les villageois de notre arrivée, et rapidement une quarantaine d'entre eux, curieux, venaient à notre rencontre. J'ai pu laisser mon guide se charger des présentations, c'est-à-dire relater tout ce qu'il savait de moi, tandis que j'allais débarbouiller mes jambes à la source suivi, à une distance cependant extrêmement prudente, de la bande de gamins du lieu.

Je décide de poursuivre ma route dès aujourd'hui. Je progresse en effet beaucoup trop lentement, et conserve surtout désormais en tête l'éventualité d'une prochaine rivière potentiellement infranchissable - l'information que l'on m'a communiquée la veille - et qui pourrait alors le cas échéant me faire perdre un temps substantiel et précieux. Ainsi, malgré ses protestations chaleureuses, j'insiste auprès de notre hôte avec cette intention de reprendre le chemin, tandis que lui m'encourage ardemment à passer la nuit ici. Il nous a d'ailleurs pour l'heure invités, moi et mon guide, à nous restaurer sous son toit. En notre honneur, rare aubaine ces jours-ci, il nous fait frire de la couenne de porc boucanée, qui devait cependant nous attendre depuis un certain temps déjà dans un recoin car, même préparée de la sorte, elle reste affreusement dure sous les dents, presque comme du caoutchouc. Cela me change malgré tout des indéfectibles pousses de bambou, bien qu'hier soir et ce matin, au village de Ban Pamlan Khao, elles furent avantageusement remplacées par la bouillie de *tofu*. À

cet instant du repas, j'ai pu constater que mon guide-léopard transportait aussi dans son sac d'épaule une belle portion, un bon kilogramme en totalité, de riz cuit soigneusement emballé dans un fragment de feuille de bananier. Par politesse, il s'en est presque exclusivement contenté, accompagné de son piment, se permettant à peine de toucher dans les plats de pousses de bambou et de viande de cochon qui nous étaient servis. Ma famille d'accueil m'avait ce matin à moi-même préparé un paquet de riz similaire, que j'avais cependant décliné, sachant pertinemment que je me ferais nourrir dans un prochain hameau.

Comme cela se produit assez fréquemment lorsque je parviens dans un nouveau village, un groupe d'hommes, extérieurs à la maisonnée, n'a pas participé au repas, mais est néanmoins resté à nos côtés pour y assister, se tenant durant ce temps assis un peu en retrait de notre cercle *familial*. Là, ils patientent, en prenant tout de même part aux conversations et en fumant les pipes à eau. Pour embraser les pincées de tabac dont ils rechargent continuellement les petits foyers de ces *bangs*, les hommes n'emploient ici à nouveau aucun briquet mais de fines et longues mèches qu'ils ont tressées à l'aide d'une fibre végétale que je n'identifie pas. Présentant une texture légèrement grasse et se consumant très lentement, sans dégager aucune flamme, ils font ainsi circuler de l'un à l'autre fumeur cet accessoire naturel remarquablement pratique pour cet usage.

Je profite régulièrement de n'importe quels moments disponibles, durant les journées, pour écrire un peu, tâchant de la sorte de ne pas me faire dépasser par les circonstances, je veux dire par là de ne pas prendre du retard dans la relation de ce périple, et de risquer d'en oublier de mentionner certaines anecdotes. J'évite généralement simplement de ne pas m'y atteler trop rapidement dès après mon arrivée dans un nouveau village ou, si je m'y consacre tout de même, de m'astreindre à rendre compte de ma démarche à mes hôtes afin qu'ils ne se questionnent pas à ce sujet. Je profite aujourd'hui cependant opportunément de la présence de mon accompagnateur pour ne pas avoir à renouveler une fois de plus ces explications - qui m'apparaissent un peu rébarbatives je l'avoue - me doutant qu'il s'en chargera lui-même immédiatement, puisqu'il a eu maintes occasions la veille, dans son propre village, de me voir affairé à cette occupation. De fait, dès mon repas achevé, comme le veut ici l'usage je m'écarte du cercle, puis m'attelle sans tarder à remplir quelques pages supplémentaires de cahier. Cela provoque toujours dans un premier temps de vifs étonnements autour de moi, jusqu'à ce que l'un ou l'autre de mes compagnons se décide à venir observer cela d'un peu plus près, puis, le plus souvent, de s'amuser de ma vélocité d'écriture et du caractère totalement indéchiffrable de ces signes latins.

Mon guide-léopard m'informe qu'il ne me conduira pas plus loin, en aucun cas, sans doute en raison du fait qu'il se retrouverait alors obligé lui aussi de passer la nuit dans le prochain hameau, celui de Ban Ouychoun, situé à deux ou trois heures supplémentaires. Étant averti qu'il me faudra continuer à longer le torrent et à marcher dans son lit, je tiens là aussi à ne pas devoir effectuer seul ce trajet, qui s'annonce à nouveau "paumatoire". Je m'enquiers à ce sujet auprès du jeune père de famille qui nous a accueillis, mais il n'est pour sa part pas disposé à m'accompagner. Je crois surtout qu'il ne le *pourrait pas* car, je ne sais si un abus de *bang* est chez lui à l'origine cet état - étant par ailleurs intimement convaincu qu'il n'est pas opiomane - mais il semble effectivement las et ses yeux sont enflammés, injectés de sang. Il me désigne alors un autre homme, âgé d'à peine une vingtaine d'années, c'est lui qui m'accompagnera.

Nous nous mettons en chemin un peu plus tard, tandis qu'il a entretemps été décidé que ce seront, non plus un seul, mais finalement *deux* garçons qui me guideront, avec qui je renégocie alors le prix de la course qui fut initialement convenu avec le premier d'entre eux. Nous redescendons le long du même cours d'eau suivi précédemment - la rivière Nam Nisom - et devons rapidement le traverser une première fois. Là, la situation devient sensiblement plus critique qu'auparavant puisque le niveau de l'eau atteint cette fois ma taille, la puissance du courant ne se montrant cependant heureusement pas encore trop importante. Les traversées se succèdent ensuite et après chacune d'elles il nous faut, pour pouvoir remonter sur les berges, emprunter des voies qui paraissent parfois n'être que des coulées de bêtes, d'étroits et profonds couloirs ravinés dans la terre boueuse, tout en se frayant le passage à travers la végétation qui les encombre systématiquement.

L'aigrette garzette, cette espèce d'oiseau de la famille des hérons, est très commune dans l'ensemble des pays de l'Asie du Sud-Est, du Myanmar au Vietnam et de la Chine du Sud à l'Indonésie - à noter qu'elle colonise par ailleurs également progressivement l'Europe depuis le pourtour méditerranéen. On peut régulièrement apercevoir ce beau volatile d'un blanc éclatant et immaculé dans les rizières de plaine, mais très rarement dans celles situées, comme ici, au cœur de vastes forêts. C'était d'ailleurs aujourd'hui peut-être la deuxième ou troisième fois seulement que pour ma part j'observais cette espèce dans ce type d'environnement forestier et ce contexte particulier. L'apparition soudaine de deux individus a même passablement animé notre petit groupe, mes compagnons se prenant à me simuler un tir au fusil pour bien me signifier qu'elles auraient à leurs yeux composé un excellent gibier. Quant aux proies de chasse plus sérieuses, par exemple les phacochères, les muntjacs, les cerfs sambars, les gaurs, les dholes, les serows, les innombrables espèces de singes, et



tant d'autres encore, il est assuré que nous ne les observerons jamais dans ces conditions de déplacements - bien insuffisamment discrètes - alors qu'il est certain qu'elles sont présentes en nombre à travers toute la région. Une très faible pression démographique a en effet jusqu'à ce jour permis d'aisément et largement maintenir cet environnement *acceptable et vivable* pour l'ensemble de la faune sauvage, mais pour combien de temps encore, tant il est inévitable que les ressources forestières de la région - et les surfaces cultivables qui en résulteront lorsque celles-ci auront été exploitées et anéanties - ne perdureront pas indéfiniment face à l'appétit sans cesse grandissant du pays géant voisin, avide de colonisation économique. Pour l'instant, faute d'observations animalières plus spectaculaires que celle des aigrettes, je me contente amplement de celles de certains insectes, aux morphologies et aux couleurs toutes plus étranges les unes que les autres. Parmi eux il faut accorder une place toute particulière aux papillons, qui abondent toujours aux abords des cours d'eau, parfois sous la forme de véritables nuées de sujets de petites tailles, qui sirotent je ne sais quelles substances sur les étendues de boues, et qui prennent leur envol à notre passage, ou d'individus de tempérament plus solitaires et qui peuvent atteindre des envergures résolument prodigieuses.

La nature qui abrite cette faune est belle et riche, nous côtoyons beaucoup de très grands arbres, des bananiers sauvages, des bosquets de bambou géants, des fougères arborescentes aux proportions démesurées puis, depuis une proéminence du terrain depuis laquelle nous le dominons d'abord, débouchons finalement sur le village Yao de Ban Ouychoun. Nous ne sommes pas remontés dans les hauteurs de tout le parcours, et il se trouve donc lui aussi implanté de manière un peu encaissée, au creux d'un vallon débordant de verdure. Comme ce fut déjà le cas dans le hameau précédent, et en définitive assez régulièrement dans ceux localisés de la sorte, il est entièrement cerné d'une palissade de protection, composée non pas de pieux en bois fichés en terre, mais d'une succession de claies de bambou, destinée là aussi à empêcher les animaux domestiques de s'éloigner durant la nuit.

## **15 octobre - Ban Soulane Noy**

### **La rivière**

Après une soirée et une nuit dans le village de Ban Ouychoun - à l'occasion desquelles il ne se produisit aucun événement notable - je reprends la route de bonne heure ce matin pour rejoindre, en à peine deux heures et sans aucun encombre, le village de Ban Soulane Noy. Petit hameau particulièrement séduisant et pittoresque, qui donne donc résolument envie d'y passer un peu de

temps, je décide néanmoins de n'y consacrer qu'une courte halte de pas plus d'une ou deux heures, résigné au fait qu'il me faut désormais progresser un peu plus efficacement.

De là, trois heures sont annoncées requises pour rejoindre le village de Ban Thamkone, qui ne sera apparemment cette fois pas de population *Yao*, mais à nouveau *Tai Lue*. Une fois de plus un homme me parle d'une "grande rivière", dont le franchissement pourrait, selon lui également, s'avérer problématique. Par prudence, et notamment afin qu'il puisse m'orienter vers le gué le plus praticable une fois que je serai parvenu sur place, je convaincs un jeune gars de me conduire jusqu'au hameau suivant. À l'instar de ce qu'il s'était déjà produit la veille, lui aussi insiste pour qu'un camarade nous accompagne. Je n'y vois bien entendu aucun inconvénient, au contraire même, dans la mesure où, assuré qu'ils deviendront de la sorte tous deux bien moins intimidés par ma présence, l'ambiance se fera alors plus décontractée durant notre périple. Bien plus parce que c'est de coutume dans ces contrées que par une volonté d'en tirer le meilleur tarif, nous négocions bien sûr là aussi la course.

Sur ce sujet de l'argent, je dois préciser que, de mon côté, il est très rare que j'en aperçoive en circulation dans ces recoins reculés. En réalité, des huit à neuf dernières journées désormais passées à parcourir ce "fief" *Yao*, je crois que cela n'est arrivé en tout et pour tout qu'à deux seules reprises. Ce fut la première fois un billet d'un yuan chinois exhibé par un gamin face à ses camarades, et la seconde une coupure de vingt yuans qui transitait d'une main adulte à une autre, en échange de je ne sais quel bien ou service. Rien de plus, ce qui après tout n'est pas pour m'étonner, tant il est vrai qu'on ne trouve dans les parages strictement rien à acquérir, rien qui ne puisse tenter les natures dépensières. Une semaine à résider dans un même village et je resterais probablement de tout ce temps la seule personne à échanger quelques sommes monétaires. Une situation qui peut cependant devenir passablement problématique - et qui se présente en ce moment même - est lorsque ma réserve de *petites* coupures s'amenuise sensiblement, puisqu'il ne serait bien entendu en aucun cas envisageable, ni convenable, que j'exige des villageois, c'est-à-dire de mes hôtes, qu'ils me rendent du change de monnaie sur un quelconque "gros" billet.

Après avoir passé un peu de temps à visiter le village, puis été invité à manger aux côtés d'une famille, nous nous mettons en route, mes deux guides et moi. La végétation reste dense, parmi laquelle se distinguent des bananiers sauvages aux proportions particulièrement importantes qui s'accrochent aux pentes inclinées, nombre de lataniers qui déploient en éventails de gigantesques

palmes, puis à nouveau de grands arbres d'où dégringolent de longs et fins faisceaux de lianes.

Le chemin descend continuellement, comme laissant présumer que nous quitterions de la sorte ce "pays" *Yao*, territoire éminemment discret s'il en est, comme j'ai eu largement le temps de le constater de visu durant ces neuf ou dix dernières journées passées à le traverser, isolé et même presque *dissimulé* dans cette marge occidentale de la province. De fait, un peu plus tard nous surplombons une sorte de petite dépression, un vallon relativement plat au fond duquel a été aménagée une rizière irrigable de peut-être deux ou trois hectares, une parcelle découpée en multiples casiers légèrement étagés qui permettent ainsi de compenser quelques dénivellations du terrain. Puis plus loin une autre, et encore une troisième peu après. Mes compagnons de route m'indiquent qu'elles appartiennent aux *Tai Lue*, sans conteste l'ethnie la plus favorisée du secteur, celle qui s'est accaparé les meilleures terres et les emplacements les plus stratégiques, les moins distants de la piste carrossable. Les *Tai Lue* donc, dont la présence ici compose en quelque sorte une "frontière" supplémentaire - mais culturelle cette fois - entre les montagnards *Yao* reclus et les *Lao Loum*, les *Lao* des plaines, les "vrais" *Lao*, pour parler un peu trivialement.

Au bout d'environ une heure de marche additionnelle, elle apparaît soudainement au détour d'une combe, mais encore loin en contrebas, au fond du ravin, presque à l'aplomb du sentier. Pour l'instant seulement quelques mètres de son cours sont visibles entre les denses frondaisons. L'eau est opaque, d'une teinte oscillant entre le brun et l'ocre rouge et son flux, ici canalisé entre deux pentes abruptes, gronde sourdement. Une inquiétude me gagne, avant même que mes deux compagnons émettent chacun, et presque simultanément, une exclamation de surprise. Nous descendons progressivement, la végétation encombre littéralement l'étroite sente, elle érafle les bras et les jambes nus. Dans ce secteur, nous n'apercevons pas moins de quatre serpents en pas plus d'une demi-heure, et l'un d'eux, surpris tardivement à notre approche vient, en s'enfuyant, à frôler la cheville du meneur de notre marche. Quelques beaux oiseaux se carapotent également.

Nous parvenons enfin à proximité de la rivière, la *Nam Pakone*, et devons encore suivre son cours durant un certain temps, depuis sa haute berge à peine praticable. Et puis nous y sommes, c'est là qu'il nous faut traverser. Je crois que dès les premiers instants, je devine que l'opération s'annonce fort improbable. Un de mes camarades s'y engage pourtant, après avoir ôté son pantalon, l'avoir noué autour de sa tête tel un turban, dans lequel il a fiché ses deux tongs, qui l'affublent alors comme d'une drôle de paire d'oreilles. Le franchissement doit

totaliser une bonne trentaine de mètres. À mi-parcours, au plus profond, le niveau de l'eau lui atteint l'abdomen - pour ma part ce devrait être la ceinture seulement - mais le courant se montre particulièrement puissant, ce qui ne m'étonne guère au regard des pluies que j'ai vues s'abattre sur la région les jours précédents. Le lit semble être entièrement tapissé de cailloux plus ou moins stables et glissants, et il faut également compter avec l'opacité de l'eau qui oblige à progresser à tâtons. J'admire le courage du garçon, qui lutte véritablement contre la force de l'élément aquatique, le buste incliné vers l'amont et le visage contorsionné de grimaces. À deux ou trois reprises, on y lit aussi indéniablement de brefs éclairs de frayeur et même de panique, en des instants où il frôle la perte d'équilibre. Emporté là, on aurait toutes les chances de pouvoir regagner la berge à la nage, plus loin en aval, mais moyennant à coup sûr quelques chocs peut-être violents contre des rochers, et à la condition expresse de ne pas avoir de charge sur le dos. Bon an mal an, le garçon triomphe néanmoins de sa périlleuse traversée, mais à ce stade je sais déjà qu'en ce qui me concerne, je ne tenterai strictement rien. J'accepte en effet de temps en temps la prise de quelques risques *bien pesés* mais celui-ci, surtout en étant affublé d'un sac de quelques kilogrammes sur le dos, je le juge potentiellement mortel, et donc rédhibitoire. D'ailleurs mon deuxième camarade, pour l'heure resté à mes côtés, et tout aussi subjugué que moi par le spectacle auquel nous venons d'assister, ne m'y pousse pas le moins du monde. Il a en outre déjà deviné que j'abandonnais la partie et en paraît lui-même soulagé, puisqu'il n'aura donc lui non plus pas à affronter cette périlleuse traversée - je me demande même comment il s'y serait pris, au regard de sa petite taille. J'ai bien sûr quelques scrupules à faire signe au plus audacieux d'entre nous de revenir sur ses pas, de lui avoir en définitive inutilement fait prendre ce risque. Il se réarme alors de courage et nous rejoint, heureusement à nouveau sans encombre.

À cette heure je me trouve passablement accablé, puisque cela semble signifier de devoir ré-effectuer à rebours la totalité du parcours réalisé ces derniers jours en pays Yao. Autant dire que cela mettrait sérieusement en question les projets que j'envisageais pour la suite, sans compter que j'ai toujours eu en horreur de devoir remarcher sur mes propres pas. Dans l'immédiat, il est toutefois inutile de s'apitoyer et il ne reste qu'une seule chose à faire, s'en retourner vers le dernier village traversé, celui de Ban Soulane Noy. Consolation faible mais réelle, il est résolument magnifique et je pourrai ainsi en jouir aux instants de la journée que j'apprécie le plus, en l'occurrence le crépuscule et l'aurore, même si sous ces latitudes tropicales, ils sont tous les deux de très brève durée.

Nous nous accordons une pause sur le chemin du retour, n'ayant pas souhaité nous éterniser aux abords du cours d'eau, fortement bruyant. Nous profitons d'un des abris de rizières des *Tai Lue* aperçus à l'aller pour nous débarrasser à notre aise des sangsues qui nous ont assaillis et, pour mes camarades, fumer dans une pipe à eau laissée sur place par les propriétaires et occupants temporaires du lieu. Là je propose à mes compagnons, contre la promesse d'une honnête indemnité pécuniaire, que nous revenions le lendemain accompagnés du renfort nécessaire, afin de tendre une corde au dessus de la rivière, ce qui nous permettrait alors d'effectuer la traversée sans trop de risques. L'idée ne leur semble pas trop farfelue, on en reparlera plus tard.

De retour au village de Ban Soulane Noy, je tiens à ne pas dépendre de mes deux jeunes camarades pour l'hébergement, et donc à choisir moi-même une famille d'accueil qui ne sera pas une des leurs, car j'aime répartir au maximum les quelques gratifications que je laisse habituellement aux villageois pour tous ces services qu'ils m'offrent. Nous nous quittons alors peu avant de pénétrer dans l'enceinte du hameau, et je leur donne rendez-vous pour légèrement plus tard, afin que nous reparlions du nouveau projet de franchissement de la rivière. Je ne tergiverse pas et porte mon dévolu sur la toute première hutte que je côtoie, et sous l'auvent de laquelle se tient justement un homme, sensiblement âgé, presque un vieillard. Entièrement revêtu de la tunique *Yao* traditionnelle, son allure me plaît immédiatement. Peu après je le prends en photo tandis qu'il fume le *bang*, la pipe à eau.

Je me situe désormais à un stade de ce séjour où il me reste encore suffisamment de journées disponibles - une petite dizaine au total - pour ne pas avoir à trop m'en apitoyer, mais où je dois aussi commencer à planifier leurs déroulés avec une certaine rigueur et précision, afin de m'assurer ainsi de ne pas manquer le moment où il me faudra entamer le long trajet routier de retour vers le sud, en direction de la capitale du pays, Vientiane, via les étapes d'Oudomxai et de Luang Prabang. M'étant en effet toujours attaché à *profiter jusqu'au bout* des seuls lieux que j'aime et qui m'intéressent dans ce pays - c'est-à-dire ces villages "de bouts du monde" - je ne m'autorise jamais une importante marge d'erreur calendaire, en fait généralement une ou deux journées tout au plus, et voici donc finalement venu ce moment où je dois veiller à consciencieusement garder à l'œil le défilement des dates.

Je n'ai pas choisi la *meilleure* famille d'accueil. Cinq gamins sans cesse pleurnicheurs finissent par m'abrutir de leurs gémissements, le patriarche et son épouse ne me paraissent pas être les personnes les plus éclairées que j'aurai rencontrées durant ce séjour, la grand-mère est assez sérieusement

dégénéréscente, et surtout les plus jolies femmes semblent être les voisines. Mauvaise pioche, en quelque sorte. Le repas s'annonce toutefois sous les meilleurs auspices, avec de la citrouille bouillie et surtout à nouveau de la couenne de porc frite, réjouissances que nous abordons agrémentées de quelques verres de *lao-lao* remarquablement fort. Mais alors que nous sommes parvenus à ce stade, un voisin survient pour me convier lui aussi et séance tenante à faire bombance sous son toit. C'est le *nay ban*, le chef du hameau, et cette invitation ne semble pas refusable. C'est d'ailleurs mon sympathique grand-père qui me le fait comprendre, et qui m'y accompagne lui-même immédiatement. J'ai cependant quelques regrets pour la couenne de porc que nous abandonnons ici.

J'apprends que le *nay ban* est tout juste rentré au village, et qu'il est venu à ma rencontre dès qu'il a été informé de ma présence. Parvenu dans sa hutte, je continue toutefois de déchanter car son repas est entamé, et les deux plats que j'aperçois indistinctement dans la pénombre ambiante semblent avoir déjà refroidi. Une bouteille de *lao-lao* fait ici aussi rapidement son apparition, et je commence alors à piocher du bout des baguettes dans les mets présentés là. Le premier d'entre eux contient une viande brune. Pas de doute, ce n'est pas du cochon, elle est tendre mais absolument pas grasse, et en outre particulièrement savoureuse. Le deuxième ingrédient apparaît plus surprenant encore, et je ne l'identifie pas immédiatement. Ce sont de petites bouchées aux formes longilignes, à peine craquantes à l'extérieur et fondantes à l'intérieur, largement assaisonnées au glutamate de sodium et additionnées d'herbes fraîches hachées menu. En définitive, mes hôtes auront *mis les petits plats dans les grands* puisque cela aura finalement composé un des meilleurs repas de mon séjour. Nous nous serons ainsi régalés de chair de muntjac, de larves et de chrysalides de frelons, puis de viande et de couenne de cochon frites, ainsi que d'une soupe d'herbes et bien entendu d'abondance de pousses de bambou. Nous buvons du *lao-lao*, beaucoup. Craignant de pouvoir difficilement supporter ces multiples tournées d'alcool qui m'assaillent, je demande à pouvoir entamer le riz au plus tôt - j'ai expliqué plus haut que l'usage voulait qu'on ne touche pas à celui-ci tant que l'on continuait de consommer de l'alcool - "dérogation" que l'on m'accorde sans peine, sans doute au regard de mon statut d'étranger aux mœurs curieuses. Mon grand-père, sans refuser aucun des verres qui lui sont tendus, se contente pour sa part de grignoter les plus minuscules portions qu'il déniche. Même le riz est excellent et, en ce qui me concerne, je ne me fais alors pas prier pour abondamment me gaver, peut-être néanmoins à peine suffisamment pour pouvoir éponger tout l'alcool que nous ne cessons d'absorber, puisque je dois bien avouer que je ne me souviens pas de la totalité des événements qui se sont déroulés par la suite. Je nous vois cependant, mon grand-père et moi, regagner

cahin-caha sa hutte dans l'obscurité, lui en éclaireur tenant à bout de bras une poignée de tisons enflammés, moi m'évertuant à le suivre de près sans chuter, tout en remarquant confusément que cela lui adviendra finalement peut-être avant moi, tant ses pas n'ont pas l'air beaucoup plus assurés que les miens. Mes souvenirs de la veille s'arrêtent là. Vers 4 heures 30 je me réveillais, encore tout habillé, sur une natte que l'on m'avait installée au beau milieu de la pièce, à peut-être deux mètres seulement du plus gros foyer que la mère de famille venait de réactiver. Là elle cuisait, dans le plus grand des woks, la soupe matinale des cochons.

## **16 octobre - Ban Poukhousa Khao**

### **L'argent**

Excellente nouvelle ce matin, puisqu'on me propose un itinéraire alternatif, une "tangente" qui me permettrait d'éviter la traversée de la rivière Nam Pakone, du moins dans le secteur problématique abordé hier, là où je l'ai découverte à la fois presque trop profonde et au courant trop puissant. Tout ce que je comprends pour l'instant est que cela implique d'effectuer un détour - ce qui bien entendu ne me surprend pas - et que nous allons dans un premier temps rejoindre le village de Ban Sakhane, à deux heures de marche au nord. J'en suis bien heureux même si je regrette, et suis surtout étonné, que l'on ne m'ait pas proposé cette alternative plus tôt, dès le jour précédent, que personne n'ait songé à me prévenir plus formellement de l'éventualité de l'obstacle auquel nous allions faire face. Mais enfin, je m'en réjouis tout de même, car ce n'est donc pas encore cette fois-ci que j'aurai à revenir sur mes pas lors d'un périple. À propos de ces événements de la veille, mes compagnons d'infortune se font ce matin parfaitement invisibles, et je n'obtiens aucune nouvelle à leur sujet. Je me garde alors bien de parler à quiconque de mon projet initial de tendre une corde au-dessus du cours d'eau.

Deuxième objet de satisfaction, alors qu'hier encore une bruine persistante finissait par nous tremper convenablement, le ciel se montre pour l'heure presque totalement dégagé, d'épais cumulus isolés l'encombrant à peine. Le père de famille qui m'a accueilli ici s'est de lui-même proposé pour m'accompagner ce matin. Ce n'est pas un des personnages les plus drôles que j'aurai rencontrés ces derniers temps, et je ne l'aurais probablement pas choisi de moi-même pour cette tâche, je profite donc simplement de cette opportunité qui se présente. Nous nous mettons en route aux environs de 8 heures, pour rejoindre le hameau de Ban Sakhane, toujours localisé en pays Yao, et que l'on aperçoit au loin au bout d'un peu plus de deux heures de cheminement. Les territoires qui nous

cernent restent similaires à ceux parcourus le jour précédent, recouverts de belle forêt épaisse la plupart du temps. À nouveau également, nous surprenons quelques serpents. Le village se situe finalement sur la rive opposée de la *fameuse* rivière Nam Pakone, mais nous franchissons cette fois celle-ci effectivement sans encombre. Le niveau de l'eau dépasse de peu celui de ma ceinture, mais son écoulement est lent, et le lit est en outre nettement moins encombré de rochers que dans le secteur visité la veille. Nous sommes toutefois contraints de veiller à protéger mon sac de l'immersion. Pour cela mon compagnon débite rapidement une solide perche de bambou à l'aide de la machette qu'il transportait jusque là dans un fourreau suspendu à sa taille. Il y attache à mi-longueur mon sac, nous en agrippons chacun une extrémité à bout de bras élevés au dessus de nos têtes, et accomplissons ainsi sans encombre la traversée à gué du cours d'eau.

Le village de Ban Sakhane n'est pas très esthétique, et en aucun cas pittoresque, notamment si on s'autorise à le comparer avec les quelques joyaux visités ces derniers jours. Formant un quadrilatère parfaitement dessiné, presque régulier, les huttes s'alignent sur ce pourtour d'une forme peut-être un peu trop géométrique à mon goût. Pour ne rien arranger, pas un seul arbre n'a été préservé sur pied à l'intérieur de son enceinte. Il présente ainsi l'allure et toutes les caractéristiques d'un hameau ayant récemment transmigré, c'est-à-dire déplacé sous les *encouragements* - pour ne pas dire plus - des autorités, probablement depuis des profondeurs forestières qui s'avéraient trop peu aisément contrôlables pour elles. Mon guide du jour m'invite à le suivre sous le toit d'une famille de sa connaissance, où de nombreux villageois, curieux, nous rejoignent rapidement. Là nous mangeons puis, passant outre l'insistance de mon hôte qui souhaite me décider à résider ici la nuit prochaine, je me remets promptement en chemin, accompagné de deux jeunes gars que je suis parvenu en un temps record à convaincre de me guider en direction du hameau suivant. Je sais que nous n'allons désormais plus tarder à rallier la seule piste carrossable de la région, celle qui la parcourt du sud vers le nord, jusqu'à atteindre la pointe la plus septentrionale de la province, piste que j'avais abandonnée il y a de cela maintenant exactement dix jours. Elle mène au bourg de Utay - chef-lieu de district, et qui constitue mon prochain objectif - situé à peut-être quarante ou cinquante kilomètres de l'endroit où je la recouperai, puis elle s'achève au bout d'une cinquantaine de kilomètres supplémentaires, sur un minuscule et pathétique poste-frontière, dont le franchissement est à ce jour autorisé uniquement aux Chinois et aux Lao. Sorte d'improbable *no man's land*, seul point de passage officiel entre deux fins fonds d'arrière-pays, autant dire que les douaniers ne doivent pas y apercevoir grand monde de toutes leurs journées.



Au bout de deux heures de marche à peine, alors que nous évoluons toujours en forêt, nous surprenons l'écho de quelques rires et, au détour d'une courbe du sentier, une femme et deux jeunes filles *Akha* qui progressent dans la même direction que la nôtre. Toutes trois croulent sous des charges, deux d'entre elles des hottes débordant de pousses de bambou, d'écorces et d'herbes diverses, la troisième deux troncs de bananiers directement harnachés verticalement sur son dos. Peut-être rassurées par la présence de mes deux guides - si j'avais été seul, si loin de tout village, il est probable qu'elles auraient tenté de fuir et d'aller se dissimuler dans les broussailles - elles ne s'effarouchent pas, mais nous observent passer avec consternation et un peu de circonspection. Mes compagnons *Yao* ne leur adressent pas la moindre parole, quant à moi je devine qu'il est parfaitement inutile que je me risque à quoi que ce soit à leur rencontre, pas même un sourire, sachant d'expérience qu'il ne serait pas compris et ne ferait qu'exacerber leur inquiétude. Encore une heure et nous l'apercevons en contrebas, le tout dernier village, cette fois implanté en bordure immédiate de la piste. C'est un village *Akha*, formant là comme un premier "rempart", précédant celui de la dense forêt, ceux des rivières et des discrets sentiers, qui tous participent à une forme d'isolement de ce territoire *Yao* du reste du pays. Deux ans plus tôt, alors que j'avais parcouru à pied la cent cinquantaine de kilomètres que compose la piste qui passe là, et que j'avais donc à cette occasion déjà transité une première fois par ici, pas un seul instant je n'avais eu le moindre soupçon de l'existence de tous ces villages *Yao* situés à l'ouest, ne supposant dans ces directions rien de plus que de la forêt.

Mes deux compagnons *Yao*, avant de rapidement faire demi-tour, s'en vont dépenser une part de leur rétribution dans une minuscule échoppe posée en bordure de la piste, un cabanon de bois gardé par une femme *Tai Lue*. Ils y acquièrent deux ou trois paquets de cigarettes et une poignée de bonbons puis disparaissent immédiatement, sans donc avoir eu le moindre contact ou échange avec les *Akha* de la place.

Les *Akha*, fidèles à eux-mêmes, farouches et vénaux, mais tellement attachants. Deux ans plus tôt pourtant, alors que je venais de les côtoyer durant huit ou neuf journées consécutives, ils étaient toutefois parvenus à m'exaspérer, notamment de leur décomplexion à quémander telle ou telle chose. Depuis lors, j'ai moi aussi appris à ne plus trop me gêner à leur égard. Aujourd'hui, en rémunérant bien sûr chacun d'une manière ou d'une autre, je charge un môme d'aller m'acheter un petit sachet de lessive, une gamine de laver ma chemise et mon short puis, en soirée, six femmes et jeunes filles de m'administrer un énergique massage *Akha*, tout aussi pittoresque et rieur que celui que l'on m'avait offert - et que j'avais alors décrit - huit jours plus tôt. Peu après je

badigeonne de Bétadine et applique un pansement sur une plaie qu'un grand-père vient exhiber sous mes yeux, s'étant récemment assez sérieusement blessé à la main, à la jonction du pouce et de l'index, avec une machette, pendant que sa femme en profite pour me soutirer quelques coton-tiges. À ce stade, je sais déjà que je réalise une erreur et cela ne tarde effectivement pas, toutes veulent alors à leur tour obtenir quelque chose de ma part. Un peu plus tôt, personne n'a pourtant songé à rémunérer le docteur improvisé...

En soirée, *feufa* fait son apparition à l'intérieur de la hutte dans laquelle je m'apprête à passer la nuit. *Feufa* c'est la fée électricité. Une petite turbine hydraulique portative placée dans la rivière proche a ainsi permis de charger une batterie, qui à son tour peut désormais alimenter, en cet instant même, un téléviseur et un lecteur de DVD. Nous pouvons de la sorte visionner un insipide et mièvre programme de karaoké thaï. Je suis convaincu que mes hôtes s'attachaient de la sorte à vouloir me faire plaisir, mais cet écran lumineux ne m'apparaît utile que pour éclairer mes cahiers, dans lesquels je poursuis alors la rédaction de ces notes.

Se montrant aujourd'hui cupides au possible, mes hôtes tentent de me *vendre* la visualisation du DVD suivant. Pour l'instant, cela reste très drôle ces petits jeux de provocation, mais pour l'instant seulement. Le DVD en question est à nouveau un programme de karaoké, mais cette fois de *lam wong*, une musique lao typique et traditionnelle, mais ici arrangée en une version amplement modernisée, ce qui compose une sorte de pop - la plus largement écoutée à travers tout le pays - à base de mélodies d'un caractère sensiblement mièvre, et sans doute trop "mielleux" pour une oreille occidentale, même si elles peuvent aussi parfois malgré tout se faire relativement entraînantes. Dans les deux cas, cela se danse le plus souvent en couple, les deux partenaires se déplaçant lentement et côte-à-côte dans le sens de la marche d'une ronde générale, ceux-ci ne se touchant jamais mais faisant chacun tourner leurs mains dans le vide, alternativement à gauche puis à droite, en une gestuelle un peu inconsistante. Une femme voudrait que je danse devant tous. Je sollicite pour cela à mon tour une rémunération, ça pouffe de rire.

J'ai eu l'occasion plus haut de décrire, lors de mes passages à travers leurs territoires respectifs, les costumes traditionnels des femmes *Akha Djepiah*, *Akha Pouli Noy*, puis celui des *Akha Loma*. Celui des femmes *Akha Nuqui* est peut-être encore plus spectaculaire et exubérant que les précédents. Les tuniques en elles-mêmes, à nouveau confectionnées dans de la lourde toile de coton teinte à l'indigo sombre, sont les plus longues de toutes celles des groupes *Akha* puisqu'elles retombent cette fois presque jusqu'aux chevilles. Elles sont ouvertes

sur les côtés et laissent ainsi apparaître un large et ample pantalon taillé dans la même toile et qui descend aussi bas. Ces tuniques sont ornées, sur les bustes, d'anciennes pièces de monnaie en argent massif - le plus souvent des piastres datant de l'Indochine française - percées et cousues là ainsi que, à ces mêmes emplacements et sur les extrémités des manches, de broderies et de petits motifs de patchworks assez grossiers mais très vivement colorés, réalisés avec des fils et quelques chutes de tissus manufacturés bleu, rouge, jaune, vert et blanc. Les décorations en argent cousues sur les bustes peuvent varier d'une famille à l'autre et, à côté des piastres, on peut aussi parfois observer une plaque rectangulaire ou une rosace gravée de motifs symboliques, ou encore des séries de cupules du même métal agencées pour former des triangles successifs.

Chez ce groupe *Akha* comme chez la plupart des autres, ce sont à nouveau les coiffes qui détonnent le plus. Elles sont composées d'une structure plate - très probablement en bambou, je n'ai toutefois jamais eu l'occasion de le vérifier pour pouvoir l'affirmer avec certitude - recouverte d'un carré de la même étoffe bleu indigo que celle employée pour les tuniques et fixée verticalement à l'arrière de la tête. Cet élément, apparaissant d'une forme quadrangulaire lorsqu'on l'observe de face, dépasse d'une dizaine de centimètres au-dessus de la tête et se trouve chargé de nombre de colliers de fines perles colorées agencés dans ses coins supérieurs, de quatre autres de grosses "billes" d'argent, enfin également de quelques floches de laine. De part et d'autre de cette coiffe pendent quelques chaînettes en argent, ainsi que deux plus lourdes chaînes du même métal qui descendent jusqu'au niveau de la poitrine, et dont les extrémités sont parfois reliées l'une à l'autre par quelques colliers de fines perles supplémentaires. Par ailleurs une large variété de modèles de bracelets, des plus légers aux plus lourds et eux aussi constitués d'argent massif, sont visibles aux poignets des femmes et des jeunes filles. Ainsi friandes de tous objets métalliques qui arborent l'aspect de l'argent, elles aiment adjoindre parfois à leurs coiffes quelques accessoires "intrus" qui en ont l'apparence, par exemple une ou deux grosses épingles à nourrice, un coupe-ongles en inox, de petites clés de cadenas, etc. Indiquons enfin qu'il est fréquent que les femmes allaitant un jeune enfant conservent presque en permanence un sein découvert. Se montrant de la sorte particulièrement photogéniques dans ces insolites tenues, on souhaiterait pouvoir fixer à travers l'objectif de nombreuses scènes du quotidien qui impliquent ces femmes *Akha* si ce n'était le risque, de la sorte, de souvent les effaroucher. Pas plus tard que tout à l'heure, sous une magnifique lumière rasante de fin d'après-midi, une quinzaine d'entre elles, toutes chargées d'une hotte emplie de végétaux, revenaient des champs par la piste, en une longue file

indienne, un tableau, comme tant d'autres chaque jour, que j'aurais souhaité pouvoir immortaliser.

Ce que nous venons de décrire sont les tuniques portées *au quotidien* par les femmes, des vêtements qu'elles ne quittent donc à aucun moment de la journée, quels que soient les travaux ou les activités qu'elles entreprennent, que ceux-ci soient domestiques, ou qu'ils doivent s'exécuter en forêt ou dans les champs. Chacune d'elles possède également une tunique *de fête*, qui n'est peut-être exhibée qu'à une ou deux seules occasions dans l'année, lors des événements festifs traditionnels majeurs - le Nouvel An *Akha* par exemple. Ces tuniques, encore plus spectaculaires, débordent alors littéralement d'éléments décoratifs et colorés. Les broderies ne se limitent plus au buste mais s'étendent en deux larges bandes courant de haut en bas, et surtout la profusion de pièces de monnaie cousues peut être telle que ces séries finissent par composer de véritables "cottes de mailles" recouvrant buste et abdomen.

Les lourds et nombreux éléments en argent massif qui ornent ces costumes traditionnels féminins, c'est-à-dire les piastres indochinoises cousues sur les tuniques, et les chaînettes, chaînes, billes et cupules fichées sur les coiffes, se montrent de moins en moins abondants au fur et à mesure que les femmes *Akha* avancent en âge et se rapprochent de la vieillesse. En effet, au fil des années, elles les cèdent progressivement à leur descendance, notamment lorsque celle-ci en vient à se marier. Ces précieux "bijoux" se transmettent ainsi de génération en génération, et le buste des grands-mères les plus âgées est généralement débarrassé de la quasi totalité des piastres alors que leurs coiffes ne laissent plus apparaître qu'une ou deux rangées de billes d'argent, additionnées des deux plus lourdes chaînes qui sont conservées pendantes sur les côtés. La plupart de ces grands-mères n'en gardent pas moins, malgré la perte de ces objets d'apparat, des allures superbes et dignes. Le soir, lorsque certaines d'entre elles se tiennent, assises sur leurs talons, devant un foyer encore allumé, fumant là leurs fines et longues pipes - les femmes font rarement usage du *bang* - elles me font songer à de vieilles Indiennes de certaines tribus d'Amérique d'autrefois, à qui elles pouvaient peut-être ressembler un peu.

Les piastres indochinoises consistent en de belles pièces de monnaie de près de quatre centimètres de diamètre pour vingt-sept grammes d'argent titré à 900 millièmes. Naguère émises là en abondance par les colons français, elles affichent le plus souvent des dates de frappe allant des années 1890 à 1930 environ - leur diffusion et leur utilisation officielles ont toutefois probablement un peu débordé cette période. Les pièces de vingt et de cinquante centimes, également en argent, sont elles aussi avidement convoitées par les *Akha*.

D'ailleurs, au delà même de ce goût immodéré pour cet usage à des fins d'apparat vestimentaire, tel que nous venons de les décrire, ces populations continuaient d'employer, à une vaste échelle jusqu'aux années 1990 - et même encore assez largement de nos jours - ces "antiques" monnaies dans leurs échanges commerciaux d'importance, celui de l'opium notamment, les préférant résolument à la devise laotienne officiellement en vigueur mais au cours tellement instable, soumis presque incessamment à une inflation démesurée. Notons qu'en parallèle des piastres, de petits lingots d'un poids d'environ deux-cents grammes du même métal restent aussi activement en circulation parmi les groupes montagnards de la région. Ces lingots ont pour leur part été assez abondamment *distribués* par les Français, puis par les Américains, lors des deux guerres indochinoises de la seconde moitié du vingtième siècle, ces belligérants successifs les ayant à l'époque employés pour acquérir de l'opium directement auprès de ces populations. Ce commerce présentait deux avantages, d'abord contribuer au financement de ces conflits, mais surtout inféoder ces groupes à leurs propres camps, et les impliquer ainsi dans les combats contre l'avancée des communistes. Sur certains petits marchés de l'arrière-pays - j'en ai assez souvent été témoin sur ceux de la province de Xieng Khouang, dans laquelle j'ai autrefois passé un peu de temps - on peut parfois apercevoir des femmes montagnardes, *Hmong* principalement, venues proposer un ou deux de ces petits lingots à un orfèvre en échange de liquidités. Enfin, pour en conclure avec le sujet de l'argent, et plus spécifiquement à nouveau avec celui des anciennes piastres indochinoises, il semble qu'à une époque il ait existé une sorte de marché parallèle frauduleux car j'ai un jour pu acquérir, dans un village, une étonnante pièce. En plus d'être assez maladroitement fondue, une de ses faces était frappée de l'inscription "*République française*" alors que l'autre l'était de "*Repubblica Mexicana*". Il est aisé de deviner qu'un ou deux autres de ces objets numismatiques également en ma possession sont eux aussi issus de contrefaçons puisque, même s'ils s'avèrent pour leur part plus soigneusement fondus et qu'ils affichent les frappes appropriées, ils émettent, lorsqu'on les fait tinter, des sons bien moins purs que ceux que produisent les vraies pièces en argent, sans compter que leurs poids ne se montrent pas conformes à la norme.

J'ai toujours suspecté les villageois montagnards, quelle que soit l'ethnie à laquelle ils appartiennent, de maintenir bien au secret, enfouis dans leurs "placards à dormir," enfermés dans des petits coffres en bois dont j'ai tout de même pu apercevoir parfois quelques exemplaires - ceux-ci alors inéluctablement scellés d'un cadenas - leurs *trésors*. J'y imagine aisément, tenus à l'abri des convoitises, outre les économies en numéraire, les piastres et les lingots d'argent, sans nul doute également des bijoux et divers autres éléments

d'apparat du même métal et provenant d'époques immémorables, des instruments rituels et chamaniques tout aussi ancestraux, d'antédiluviennes pipes à opium ouvragées, et peut-être plusieurs antiquités et objets supplémentaires plus ou moins insolites. Sans conteste, je donnerais parfois cher pour avoir le droit d'inspecter le contenu de quelques-uns de ces mystérieux coffres. Je me suis toutefois bien sûr toujours gardé de la moindre sollicitation à ce sujet, bien conscient qu'il en va là de la plus stricte intimité des personnes.

J'en ai ainsi aujourd'hui terminé avec cette boucle en pays *Yao*. Dès demain soir je retrouverai tout de même à nouveau une famille de cette ethnie, que j'avais rencontrée deux ans plus tôt, dans un village beaucoup moins isolé que ceux que je viens de visiter les jours précédents, puisqu'il est pour sa part implanté à proximité immédiate du bourg de Utay, et dans lequel je rapporte environ cent-cinquante tirages photographiques réalisés là à l'époque. L'unique transport quotidien qui s'y rend devrait passer par ici demain aux alentours de midi. Je me mettrai cependant probablement en chemin avant cette heure et commencerai à marcher dans la même direction, cela m'autorisera ainsi enfin un peu de solitude, dont je n'ai pas pu profiter un seul instant de ces trois ou quatre derniers jours. Il faut en effet que j'accède à mon "magot", geste que je n'entreprends bien entendu jamais lorsque je me trouve "en famille". Pour la suite, tout ce que j'espère est que nous ne parvenions pas au bourg de Utay trop tardivement, du moins pas après la tombée de la nuit, ce qui en cas contraire m'empêcherait de me présenter le jour même auprès de la famille *Yao*.

**17 octobre - Ban Nanoy**

## **Le retour**

La nuit fut sensiblement agitée. Le massage délivré par les femmes *Akha* la veille au soir a été bénéfique, notamment après les marches de la journée, mais de petits animaux sont parvenus à largement perturber mon sommeil. Pour commencer, des rongeurs n'ont cessé d'aller et venir sur ce qui servait de mezzanine - en réalité rien de plus que quelques planches posées sur les poutres de la charpente - où était stocké tout un bric-à-brac d'ustensiles, quelques sacs de grains et des brassées de végétaux secs. Mais surtout, alors que je venais enfin de plus ou moins somnoler et que j'ouvrais momentanément les yeux, je fis face à une *belle* mygale, qui se tenait immobile sur la paroi de planches disjointes, éloignée de moins d'un mètre de mon visage. Velue à souhait et affublée de pattes bien épaisses, c'était un large spécimen atteignant bien au total une longueur de huit centimètres environ. Il ne suffit pas d'être informé que ces grosses araignées s'avèrent finalement relativement inoffensives pour l'homme

pour ne pas les craindre... En effet, simultanément à une brusque montée d'adrénaline et une véritable sensation d'avoir les cheveux qui se dressent littéralement sur la tête, alors que je ne disposais d'aucun objet sérieux à portée de main pour la chasser, mon tout premier réflexe a été de tenter de m'emparer de ma timbale en aluminium pour l'immobiliser puis l'éjecter ailleurs, loin surtout. Elle a cependant trop rapidement fui dans une fissure de la cloison aussitôt que je fis un mouvement pour, qui sait, peut-être même aller se réfugier juste sous nos corps, c'est-à-dire à l'intérieur de notre estrade à dormir, celle des hommes. Je n'ai pu alors me retenir de répandre une bonne dose de répulsif à moustique à base de DEET tout du long de ma paillasse, entre celle-ci et la cloison. Presque la moitié du petit flacon y est passée, un produit que j'emporte jusqu'ici toujours, mais dont je me sers finalement rarement dans ces endroits. Plus tard, pour achever cette pénible nuit, la nichée des huit ou neuf chiots est venue s'agglutiner contre mes pieds. Je me suis toutefois bien gardé de les chasser, me disant, certes peut-être bien naïvement, que leur présence pourrait éventuellement dissuader toute nouvelle tentative d'approche de l'effrayant arachnide.

Ce matin je relate à mes hôtes, en recourant autant à de la gestuelle qu'à des mots, l'épisode de la mygale. Je le regrette néanmoins assez rapidement puisque cette anecdote semble provoquer parmi eux une sorte de gêne, comme si le sujet s'avérait tabou. Je n'insiste donc pas et, pour faire diversion et oublier cet insolite incident, propose dès lors au grand-père de s'attacher à renouveler le pansement que je lui avais appliqué la veille. Peu après je me mets en chemin, à pied le long de la piste, en route vers le nord et le bourg de Utay, avec l'idée d'intercepter puis monter dans le *songteaw* ou le minibus quotidien qui devrait un peu plus tard me rejoindre. Ça et là, quelques sentiers s'éloignent en direction de l'est, mais il m'est presque toujours impossible de deviner s'ils mènent à des villages ou uniquement à des parcelles, voire à rien de plus que des lieux de cueillettes forestières. Je finis par surprendre un homme qui débouche tout juste de l'un d'eux, une vague sente pas plus large que d'une vingtaine de centimètres. Il appartient au groupe *Tai Lue* et m'affirme que de nombreux hameaux, se rattachant principalement à l'ethnie *Hô*, existent bien dans cette direction, et que le premier d'entre eux se situerait à seulement deux heures de marche. Il est toujours déconcertant, surprenant en tout cas, de s'entendre dire que des sentiers aussi étroits, aussi insignifiants et discrets, peuvent mener à des lieux habités voire, comme ici, à plusieurs d'entre eux. J'envisage d'ici deux ou trois jours, après ma visite à Utay, de revenir fureter dans les parages puis d'aller me promener cette fois dans cette direction.

C'est un vieux minibus qui m'a finalement récupéré là, moins d'une heure plus tard, un véhicule qui offre, lorsqu'il doit affronter ce type de piste de terre cahoteuse, à peine plus de confort que les *songteaws*. Nous n'y sommes en outre même pas mieux abrités des nuages de poussière qui sont soulevés à notre passage puisque la chaleur ambiante nous interdit, dès le milieu de matinée, de totalement clore les fenêtres. C'est peu dire que les passagers déjà en place se sont montrés stupéfaits de voir apparaître un *falang* dans un secteur aussi improbable. De là, il nous restait moins de quarante kilomètres à parcourir, mais à une vitesse moyenne que j'ai calculée être de dix-huit kilomètres à l'heure. Le véhicule n'était pas bondé au moment où j'y suis monté, mais j'ai néanmoins dû me contenter d'un de ces petits tabourets d'enfant en plastique que l'on dispose dans l'allée centrale lorsqu'il n'y a plus d'autres places assises disponibles. Parvenus à Utay, un petit et modeste bourg implanté à l'extrémité d'une plaine d'à peine deux kilomètres de longueur, et en partie aménagée en rizières inondables, je ne flemmarde pas. J'effectue d'abord un bref détour par le minuscule marché pour dénicher du savon, un sachet de lessive, deux nouveaux cahiers, puis des pâtisseries industrielles à l'intention d'une famille Yao vivant non loin d'ici, rencontrée une première fois il y a deux ans, et à qui je compte retourner rendre visite dès ce jour. Je descends ensuite sur les berges de la rivière Nam Ou pour m'offrir un bain salvateur et m'atteler à un rapide lavage de mes frusques, deux opérations rendues nécessaires pour me dégraisser de la poussière qui nous a assaillis lors du trajet, puis me mets en route vers le village Yao de Ban Nanoy, localisé à seulement quelques kilomètres de là.

Pour rejoindre ce hameau, il me suffit de continuer à remonter le cours d'une portion de la piste, puis de m'en écarter à peine. Je devine tout de suite que la situation économique de la famille à laquelle je rends à nouveau visite aujourd'hui a considérablement évolué en tout juste deux années, puisque de l'ancienne hutte en bois dont je me souvenais, il ne subsiste plus rien, et une spacieuse et solide baraque en dur et munie d'un étage s'érige désormais à la même place. Son rez-de-chaussée est bâti en briques rouges et le niveau supérieur en bois, tandis que la toiture est constituée de feuilles de tôles ondulées légères. Si la situation économique de cette famille s'est aussi bien améliorée depuis ma précédente visite, c'est grâce au négoce de graines de céréales diverses, et de quelques autres produits agricoles, auquel elle s'est attelée. Une des deux pièces du rez-de-chaussée est ainsi actuellement presque totalement encombrée d'une trentaine de sacs, emplis pour la plupart de grains de maïs, quelques-uns également de soja, et au moins un ou deux d'arachides non décortiquées. C'est la proximité immédiate avec la piste qui a permis ce commerce, les marchands itinérants pouvant de la sorte aisément venir prendre



livraison de ces denrées, que cette famille a préalablement acquises auprès des petits paysans.

Le père de famille est absent, parti chasser en forêt, et devrait être de retour au plus tard en soirée. Je ne l'attends pas pour distribuer la cent-cinquantaine de portraits que j'avais réalisés deux ans plus tôt dans ce seul hameau. Tous sont ravis de les recevoir, et les rires fusent à la vue de presque chaque nouvelle image que je remets. Malheureusement, presque aucune des jeunes filles du village, elles que j'avais pourtant le plus abondamment photographiées à l'époque, n'est présente à cet instant, toutes s'étant vraisemblablement absentes à l'extérieur pour quelques jours, pour un motif que l'on a bien tenté de m'expliquer mais que je ne suis pas parvenu à saisir. Durant cette distribution des photos, il s'est produit un léger incident. J'avais préalablement trié toutes celles qui montraient les membres de la famille qui m'accueille, afin de ne pas risquer de les disperser, et de pouvoir les remettre en une seule fois à la mère - j'avais même par ailleurs, exclusivement à leur attention, réalisé des agrandissements de quelques-uns des clichés. Or, dans ce lot de tirages photographiques, j'avais malencontreusement inclus celui montrant une grand-mère n'appartenant *pas* à la famille, et de plus désormais décédée. Cela a provoqué un léger embarras et, lorsqu'on est enfin parvenu à m'expliquer l'erreur, et que quelqu'un a tout de même souhaité remettre cette photographie à la petite-fille de la personne défunte, celle-ci n'a d'abord même pas osé la toucher. Véritablement apeurée, elle a fini par consentir à l'emporter sous l'insistance des autres, alors que je tentais pour ma part de la récupérer, afin de lui éviter ce qui s'apparentait là à un supplice, et peut-être également à une part de tabou.

Les femmes et les jeunes filles *Yao* - les hommes aussi parfois - ainsi que celles de quelques autres groupes de populations que je qualifie de "chinoisants", tels les *Hô* et les *Lolo* par exemple, ont la charmante habitude de régulièrement et naturellement ponctuer leurs conversations de douces exclamations, de calmes et langoureuses interjections pourrait-on dire. Chantantes et modulées, elles sont destinées à exprimer tantôt la surprise ou l'enthousiasme, tantôt l'étonnement ou la désapprobation, et d'autres dispositions et états d'âme encore. Ainsi ce sont périodiquement des « *Ooohihoooo* », « *Ooohiiiyéééé* », « *Aouuuhiyaaa* », qui jalonnent et soulignent très agréablement, de manière drôle aussi parfois, les échanges.

Bien qu'il me soit arrivé d'y faire exception à quelques reprises, alors généralement après qu'ils me les aient eux-mêmes proposés, par exemple s'il m'avait pris d'y porter une attention toute particulière, je me suis la plupart du

temps contraint à ne pas tenter d'acquérir d'objets auprès des villageois que je côtoie quotidiennement de la sorte. Ceci a constamment été motivé avant tout par le souhait de ne pas les en priver, puisqu'il s'agit presque toujours d'accessoires *fonctionnels* qu'ils tiennent encore en usage. Les occasions et les tentations sont pourtant nombreuses et fréquentes pour une personne intéressée par ces modes de vie traditionnels. Même s'ils ont rarement été conçus dans cette optique - sauf sans doute pour les pièces vestimentaires et quelques autres ustensiles - ce peut être des caractéristiques esthétiques qui valoriseront tel ou tel objet à mes yeux, mais le plus souvent des singularités plus difficiles à définir, liées à leur histoire ou pour ce que ces objets eux-mêmes disent de l'originalité des modes de vie, des pratiques et des croyances de ces peuples. Affectionnant tout particulièrement le travail artisanal, mon attention peut aussi plus prosaïquement être attirée par le simple fait que tel ou tel accessoire, outil ou instrument a donc été minutieusement et patiemment façonnés *à la main*. Anciens ou de fabrications plus récentes, la liste est longue des objets que l'on peut alors ici être tenté de négocier. Cela va de pièces textiles emblématiques de chacune de ces ethnies jusqu'aux accessoires rituels et cérémoniels des chamans, en passant par les pipes à opium ouvragées, les sacs d'épaule, les couteaux de chasse d'apparat, les boîtes à bétel ou à opium, les bijoux, les aiguilles et crochets en corne, les coffrets et hottes en vannerie, les reliques animales rares - crânes, griffes, cornes, plumes, dents, peaux, écailles, etc. - les clochettes et grelots de bétail en bronze, les lames à récolter l'opium, les astucieux petits pièges à animaux, les rudimentaires mécanismes forgés de fusils, les livres rituels en papier de bambou, les gongs ancestraux, les vieilles pièces de monnaie, les balances et les poids à opium, et encore tant d'autres objets divers et variés.

**18 octobre - Ban Nanoy**

## **La cabane**

"Ma" famille Yao me propose, avec une belle dose d'insistance, de passer à nouveau la soirée suivante parmi eux. Je n'avais à aucun instant envisagé cette éventualité, surtout au regard du peu de temps qui me reste disponible avant de devoir sérieusement songer au retour vers la capitale, mais face à tant de gentillesse, il m'est difficile de refuser. Pour l'instant j'abandonne tout ce petit monde pour une partie de la journée, souhaitant profiter de mon passage dans le secteur pour déambuler un moment aux alentours de Utay, chef-lieu du district du même nom, un des plus excentrés du pays, affichant par ailleurs une très faible démographie. Ce bien modeste bourg se résume à la piste de terre menant

à la Chine, en bordure de laquelle s'alignent des baraques. Un peu en contrebas, du côté où s'étend la plaine, un regroupement de bâtisses *Tai Lue* traditionnelles en bois et chaume, toutes élevées sur pilotis, lui font cependant bénéficier d'un cachet plus attrayant, plus "authentique". Cette plaine irrigable qui le jouxte, un quadrilatère d'à peine deux kilomètres de côté, est la toute dernière surface plane cultivable de quelque importance au Nord-Laos, avant d'atteindre la frontière avec la Chine, localisée à environ cinquante kilomètres en amont. C'est un secteur éminemment rural et, si ce n'est sans doute un petit nombre de fonctionnaires, quasiment tout le monde ici est paysan. J'opère un détour par l'école, une prairie largement ravinée sur laquelle est disséminée une douzaine de baraquements, la plupart en bois, deux ou trois d'entre eux en briques et ciment. Il ne manque qu'un mirador et quelques fils de fer barbelés pour obtenir le décor d'un vieux camp de prisonniers de guerre.

Le marché aux produits frais se déroule tôt le matin seulement, et vers neuf heures presque tout a déjà été remballé. Le petit édifice qui l'abrite paraît presque dans un état d'abandon, n'étant rien de plus qu'une sobre structure ouverte à tous les vents, quelques plaques de tôles ondulées soutenues par des poteaux en ciments. Il ne réunit qu'une poignée de paysannes venues là vendre leurs maigres richesses - en tout cas si on les considère d'un point de vue quantitatif - quelques légumes, œufs ou volailles, ainsi que deux bouchers qui se sont partagé la carcasse de l'unique bête abattue ce jour, exhibant chacun leurs monstrueuses pièces de chair sanguinolentes sur des étales de bois brinquebalants. Les plus modestes de ces paysannes ne font même pas usage d'un de ces étales, mais se contentent de déployer sur le sol un morceau de bâche en nylon de pas plus d'un mètre carré, d'y étaler leurs *trésors*, et de patienter là en position assise, sur un tabouret d'enfant en plastique qu'elles ont elles-mêmes apporté. Nous sommes loin des marchés des petites villes, qui se tiennent généralement tout au long de la journée, ici le chaland est rare, la plupart des villageois du lieu se limitant en effet, au quotidien, à consommer ce qu'ils produisent, cultivent, cueillent, pêchent eux-mêmes.

Je traverse la petite plaine et ses rizières, y croise quelques paysans, dont il est parfois difficile de percevoir quels motifs les ont conduits là ce jour, untel semblant s'être déplacé uniquement pour venir contempler son buffle, tel autre équipé d'une houe et ayant visiblement pris le prétexte d'aller consolider une diguette mais ne paraissant pas le moins du monde pressé de s'y atteler, tel autre enfin se tenant définitivement oisif. Les villages *Tai Lue* offrent toujours des allures résolument champêtres et bucoliques, avec leurs élégantes demeures en bois élevées sur pilotis, invariablement disposées de manière très rapprochée les unes des autres, formant de la sorte un réseau d'étroites allées presque

naturellement abritées par les dépassements des toitures de chaume. Hameaux systématiquement implantés à proximité immédiate d'un cours d'eau, les sols y sont généralement plus ou moins sableux et on y trouve inmanquablement, disséminés de-ci de-là, des kapokiers, des manguiers, des bananiers, des papayers, et maints autres arbres vivriers ou exploitables d'une façon ou d'une autre. Les métiers à tisser sont positionnés à demeure sous les bâtisses, là où l'on se réunit fréquemment de manière informelle entre voisins, pour rire et bavarder.

Le réseau d'électricité du pays n'a à ce jour pas encore atteint le bourg de Utay. Quelques-uns des villageois les plus aisés, parmi ceux dont la demeure est implantée le long de la piste de terre, ont acquis de petits groupes électrogènes, ces universels moteurs à essence extrêmement modulables que l'on peut apercevoir à travers tout le pays, et qui sont employés aussi bien pour faire fonctionner un motoculteur, une décortiqueuse à riz, ou donc générer de l'énergie électrique. Quelques autres familles ont installé des mini-turbines dans la rivière, ces dispositifs dont on a déjà parlé plus haut, et qui leur permettent sans doute à peine d'alimenter une ou deux ampoules lumineuses. Les derniers enfin continuent alors de se contenter chaque soir des antiques lampes à huile. Utay n'est donc rien de plus qu'un modeste bourg de "bout du monde" d'où, lorsque tout se passe bien, un seul départ de transport journalier est proposé. En définitive, il n'offre pas beaucoup d'occupations pour un touriste. Vivement demain, que je retrouve les reliefs, les forêts et les villages "ethniques".

Cela fait maintenant vingt-sept jours que je ne me suis pas adressé à un congénère occidental. De même qu'à Phongsaly un peu moins de deux semaines plus tôt, je m'étais vaguement imaginé qu'avec un peu de chance - sans grand espoir néanmoins - j'en croiserais peut-être un, ici à Utay, puisqu'avant mon départ de France j'avais constaté que dans son édition précédente consacrée au Laos, un célèbre livre-guide de voyage, le *Lonely Planet*, avait pour la toute première fois cité dans ses pages - lui accordant toutefois en tout et pour tout pas plus de deux lignes - cette bourgade du bout du pays, en la qualifiant de « *centre important de nombreuses minorités ethniques* ». Jusqu'alors, la localité la plus septentrionale du Laos mentionnée dans cet ouvrage était Phongsaly-ville, le petit chef-lieu de cette province du même nom, située à environ cent quarante kilomètres au sud. Je reste cependant absolument convaincu que cet humble bourg, établi résolument à l'écart des principaux axes de communication, et impliquant alors de sacrifier beaucoup trop de temps et d'énergie pour s'y rendre - actuellement pas moins de quatre journées de route sont nécessaires pour y parvenir depuis la capitale Vientiane - n'aura jamais le temps de se faire un nom parmi les voyageurs. Je gage en effet que, trop rapidement, dès ces prochaines années, les beaux villages "ethniques" qui l'entourent auront disparu, en tout cas

se seront bien trop acculturés pour continuer à présenter un intérêt quelconque aux yeux de la plupart de ces visiteurs occidentaux.

En milieu d'après-midi, après avoir absorbé une soupe de nouilles et un peu de riz dans une des deux seules gargotes du lieu, je reprends le chemin de mon village Yao, portant fièrement sous le bras une belle poule bien grasse acquise auprès d'un paysan *Tai Lue*, et que nous mangerons ce soir en famille. Arrivé là-bas, je me lance dans un de mes passe-temps favoris, errer de hutte en hutte, me faire inviter - ou m'inviter moi-même lorsqu'il nécessaire de brusquer un peu les événements - à m'asseoir ici, puis là, devant ou à l'intérieur de presque chacune d'elles durant quelques instants, puis observer, interroger, plaisanter aussi. Je peux presque dire que les villageois de Ban Nanoy me "connaissent" désormais, en tout cas qu'ils ont eu le temps de se rendre compte de mon désintéressement et de mon entière inoffensivité. Je les approche alors sans peine, et peux même assez facilement les solliciter pour réaliser quelques photos, mais qui, programmées de la sorte, leur font malheureusement adopter des postures un peu trop figées.

J'en ai déjà vu beaucoup, des huttes sordides dans les hameaux des minorités ethniques - les pires d'entre elles, on en a parlé précédemment, sont généralement occupées par des "idiots de village" - mais une de celles du village de Ban Nanoy bat pour l'instant tous les *records*. Il faut avant tout cette fois préciser qu'elle abrite une famille entière, et a minima un couple, quatre enfants et une grand-mère, qui s'entassent alors comme ils le peuvent dans ce cabanon fait de bric et de broc, présentant une pièce unique d'une surface de peut-être quatre mètres sur cinq seulement. Un des principaux piliers de soutien de l'édifice n'est rien d'autre que le tronc d'un jeune arbre encore enraciné en terre et qui a simplement été décapité. Les murs consistent en une improbable juxtaposition de grossières planches de bois récupérées çà et là et de plaques d'acier issues de fûts de pétrole démantelés et aplatis à coups de marteau, un tas de bûches à brûler achevant même de combler une large ouverture dans un des flancs. Quant à la toiture, c'est un amoncellement hétéroclite de brassées de chaume, de morceaux de bâche plastique, et d'une ou deux vieilles tôles ondulées récupérées et rouillées. Une maison "avec presque pas d'murs", en quelque sorte. M'étant fait inviter à y pénétrer durant quelques instants, j'ai pu y entrevoir deux "niches" à dormir, un seul petit foyer de cuisson disposé à même le sol de terre, et nombre d'objets plus ou moins identifiables répandus en vrac dans les recoins, ou suspendus là où c'était possible. Le rouet à filer le coton de la grand-mère est constitué d'un assemblage d'une vieille roue de vélo et de quelques bouts de bois, et pour y travailler elle prend place assise sur une des énormes courges amassées dans un coin. Ici deux ou trois sacs de riz - dont on

devine sans peine qu'ils composent actuellement l'unique stock alimentaire - là des épis de maïs, quelques outils, des loques vestimentaires abandonnées un peu partout, en définitive le règne d'une misère crasse, dont on perçoit difficilement quel miracle pourrait en faire émerger un jour ces braves gens.

Le contraste entre la situation économique de cette maisonnée avec celle de ma famille d'accueil - qui doit être la plus confortable du village - est alors saisissant. Je ne parviens toutefois pas à interroger efficacement cette dernière au sujet de leur nouvelle activité, ce négoce de graines et de céréales. Je serais en effet très désireux d'en apprendre un peu plus, savoir par exemple jusqu'où s'étendent leurs réseaux d'achat et de revente, mais sans doute y a-t-il là de ma part un peu de curiosité mal placée, aussi je m'abstiens de trop insister.

Conservant un œil alerte sur le calendrier, je ne peux plus m'accorder, en tout et pour tout, qu'une seule semaine de crapahutage dans la région, avant d'inexorablement devoir entamer le trajet routier de retour vers la capitale. Dans ces conditions, il ne m'est donc désormais plus envisageable de quitter la piste pour m'aventurer dans une direction quelconque sans préalablement connaître assez précisément le nombre de jours qui me seraient nécessaires pour effectuer telle ou telle randonnée en boucle. Et puisqu'on ne peut presque jamais me renseigner à propos de secteurs localisés à des distances correspondant à l'éloignement de plus de deux ou trois villages, il faut que je réfrène d'éventuelles envies de périples trop ambitieux. J'ai ainsi décidé que dès demain, je réemprunterai la piste en transport jusqu'à Ban Sone Taiï, c'est-à-dire le hameau *Taiï Lue* d'où, il y a de cela douze jours, j'avais débuté la précédente boucle en pays *Yao*. De là, je repartirai cette fois dans la direction opposée, vers l'est et le centre de la province, via ce qui semble d'abord s'avérer un large chemin, repéré lors de mon dernier passage dans la région, deux ans plus tôt. J'entamerai au moins de la sorte ce qui fut pourtant un des objectifs principaux de ce séjour, et que j'aurais déjà réalisé si je ne m'étais pas laissé distraire par d'autres desseins. Pour l'heure je sais uniquement que ce chemin devrait rejoindre plusieurs villages des ethnies *Akha* et *Hô*, et que l'un d'entre eux se nomme Ban Chomsang.

## **19 octobre - Ban Nongfeu**

### **Les bêtes**

Vers 6 heures ce matin, alors que je m'apprêtais à quitter le village *Yao* de Ban Nanoy, deux femmes *Keun* - autre groupe ethnique minoritaire de la région, que je connais par ailleurs très peu - y faisaient pour leur part tout juste leur

entrée, s'étant données la peine de se déplacer jusqu'ici pour proposer à mes hôtes rien de plus que sept ou huit kilogrammes de graines de soja décortiquées. Il leur a cependant préalablement fallu, là sur place, avant la pesée, vanter une fois de plus le produit de leur récolte, qui était vraisemblablement chargé d'encore trop de déchets et de cosses. Je ne suis pas parvenu à me faire indiquer la valeur de cette récolte car l'unité de mesure employée n'était pas la masse, mais le *volume*, jaugé à l'aide d'un simple vieux bidon d'huile en acier. J'ai tout de même pu me rendre compte que les billets froissés qui ont changé de main par la suite ne représentaient pas plus de quelques milliers de kips. J'ai profité du fait que le modeste contenu de ce sac était ensuite rapidement transporté à l'étage supérieur de la petite maison de briques et de bois pour y monter également, et y découvrir un sol jonché d'épis de maïs, que la famille s'attelait vraisemblablement, dès qu'elle avait un peu de temps disponible pour cela, à égrener à la main. Trois lits de planches, ceux des enfants, étaient par ailleurs disposés dans un coin, et les crottes de souris largement visibles çà et là laissaient présager que les nuits devaient être animées dans cette partie de la maison.

Il fallait aujourd'hui que je m'en aille relativement tôt, au plus tard à 7 heures, afin de ne pas risquer de manquer le départ du l'unique transport quotidien qui me ramènerait vers le sud. J'avais ainsi dès hier au soir prévenu ma sympathique famille que je ne mangerais pas en leur compagnie ce matin, mais que je me contenterais de rapidement avaler un bouillon aux nouilles à Utay. Sans surprise, ils avaient alors tout simplement avancé le moment du repas à une heure inhabituelle. Pour accompagner une sorte de soupe de haricots, il y eut un plat de larves de frelons, issues d'un énorme essaim *sauvage* - certains villageois en élèvent aussi dans des ruches - que le père avait rapporté l'avant-veille d'une sortie de chasse. Trois ou quatre volumineux fragments gisaient encore au sol ce matin, au fond d'un sac de nylon jeté dans un coin, presque la totalité de leurs alvéoles abritant une belle larve blanche, parfois mouvante, de trois ou quatre centimètres de longueur, ou alors une chrysalide désormais parfaitement immobile. Les unes et les autres se consomment ici avec le même engouement et un non moindre appétit, à l'état cru ou cuit. Parler dans ce cas de *cuisson* est sans nul doute exagéré puisqu'elles sont simplement frites dans une poêle posée sur le feu, durant quelques secondes seulement. Cette trop rapide "cuisson" suffit parfois à peine à les achever, et la consistance de leur chair est de la sorte conservée parfaitement intacte, c'est-à-dire laiteuse. Nombreux sont d'ailleurs ceux qui apprécient également de les consommer crues. Pour ma part je ne cacherai pas qu'à cette heure particulièrement matinale - il n'était pas encore 6 heures - j'ai eu toutes les peines du monde à m'imposer d'en engloutir quelques

exemplaires, ne souhaitant en aucun cas décevoir mes hôtes après les efforts qu'ils avaient consentis pour ne pas me laisser partir sans avoir déjeuné.

Retour à Ban Sone Tai en *songteaw*, pour un trajet dont la vitesse moyenne n'a, à nouveau aujourd'hui, pas dépassé les dix-huit kilomètres à l'heure. Arrivé à destination, avant de m'engager, cette fois à pied, sur le chemin tant convoité, j'interroge des villageois à ce sujet et qui m'apprennent que le premier lieu habité se situerait à exactement vingt-deux kilomètres - une précision chiffrée qui m'impressionne tant je n'y suis pas habitué dans ces contrées. Pour le coup c'est une surprise car j'étais convaincu que je trouverais de premiers hameaux à des distances nettement inférieures. Il est plus de 13 heures, je ne peux donc pas me permettre de musarder si je veux m'assurer d'y parvenir avant la nuit, qui sous ces latitudes s'abat particulièrement tôt. Par chance, j'avais pris la précaution d'acquérir quelques bananes avant de quitter Utay ce matin. Je dégote alors ici un peu de riz gluant auprès d'une famille - l'association de ces deux aliments s'avérant un régal - et me voilà pourvu, je peux me mettre en route sans plus attendre.

Le sentier, nettement tracé et courant presque continuellement à flanc de hautes collines escarpées, ne présente aucune difficulté d'orientation. Il surplombe cependant régulièrement de profonds ravins et, de temps à autre, des portions entières s'y sont effondrées, sans nul doute durant les saisons des pluies antérieures. Il en résulte des affaissements de terrain ayant en outre entraîné, çà et là, le déracinement d'arbres, quelques-uns barrant même dorénavant la voie en plusieurs endroits, et cela visiblement depuis de nombreux mois déjà au regard de leur état - il faut savoir que des outils mécaniques comme les tronçonneuses sont ici totalement inexistants, ce qui implique que ce genre de situation peut perdurer des années avant que les villageois se décident à venir dégager les sentes. Selon toute vraisemblance, des deux-roues s'aventurent pourtant de temps en temps sur ce parcours, ce que laissent entrevoir quelques traces de pneus de scooter imprimées dans la terre désormais sèche. Dans ces secteurs effondrés, la conduite doit en conséquence se faire singulièrement acrobatique puisque la voie se resserre alors drastiquement en de très étroits passages, obligeant à frôler de très près le gouffre adjacent, lorsqu'il n'est donc pas *en plus* nécessaire de soulever l'engin au-dessus des obstacles. Ailleurs, des ornières se montrent si profondes qu'on devine sans peine qu'en plein cœur de la saison des pluies elles doivent se transformer en des bassins de boue infranchissables.

Tout de même, de ces hauteurs les paysages sont ouverts et le regard porte alors à de très grandes distances. Bien qu'à cette heure les brumes de chaleur troublent un peu l'ensemble, elles laissent apparaître, après une enfilade de



crêtes qui se succèdent jusqu'à l'horizon, une immense étendue forestière. Au cœur de ce vaste décor, j'ai dans l'après-midi pour la toute première fois aperçu un Calao bicolore, une observation toutefois bien trop fugace, dont j'ai pu profiter seulement durant quelques courtes secondes, le délai nécessaire à ce spectaculaire oiseau pour prendre son envol d'une haute branche puis s'éloigner rapidement vers l'aval. À peine plus tard, au détour d'un coude du sentier, j'ai juste eu le temps de surprendre un phacochère, une belle bête sombre de la gueule de laquelle émergeaient les deux grosses canines inférieures caractéristiques de l'espèce. Il furetait sur le bas-côté, nez au sol, émit un bref grognement dès qu'il me repéra, avant de disparaître hâtivement dans les épais fourrés. Ainsi ces rencontres animales, avec quelques autres plus anecdotiques car moins rares, auront été les seules faites en chemin, durant un peu moins de quatre heures.

Par sécurité, j'ai marché à belle allure et j'atteins donc le premier village avant la nuit. Ban Nongfeu est un très petit et modeste - à vrai dire presque insignifiant - hameau *Akha* qui ne réunit pas plus de huit à dix huttes sommaires, bâties uniquement en recourant à des matériaux prélevés en forêt et dans les savanes alentours, du bois, du bambou et du chaume. Au vu de la proximité avec ce sentier potentiellement motocyclable, je m'attendais à ce que des tôles ondulées légères soient parvenues jusque dans ces parages, mais il n'en est rien pour l'instant.

Une trentaine de villageois m'entourent rapidement. Je me présente et sollicite sans tarder l'hospitalité auprès d'un homme entre deux âges. Je tâche en effet de hâter un peu les événements car la pénombre va bientôt s'abattre. Sous ces latitudes il ne faut en effet effectivement pas beaucoup plus d'un quart d'heure pour passer de la clarté du jour à l'obscurité presque complète et j'ai remarqué que la rivière, l'endroit où je devrai me rendre pour prendre un indispensable bain et laver mes frusques, coulait bien plus bas. Je crains alors de ne plus pouvoir y distinguer grand-chose d'ici peu de temps.

## **20 octobre - Ban Moukhang**

### **L'eau**

Je quitte le village de Ban Nongfeu au petit matin car je ne m'y sens pas très à l'aise. Il y a eu une petite fête hier au soir sous notre toit, quelques réjouissances que l'on m'a présentées comme un « *phimay khao* », que l'on pourrait alors traduire par "Nouvel An du riz", agapes probablement destinées à marquer une des étapes emblématiques de la culture de la céréale, peut-être tout simplement

la moisson, qui s'achève effectivement actuellement dans certains secteurs, qui débute ou a encore cours dans d'autres. De nombreux voisins nous ont rejoints et tous ont beaucoup bu ; en ce qui me concerne je me suis cette fois-ci *modéré*. Au moment d'entamer le repas proprement dit, c'est-à-dire le riz, tous les plats se trouvaient bien entendu froids et souillés par les incessants picorages plus ou moins adroits des buveurs, les mets présentant alors à cet instant des aspects bien peu engageants. J'avais pourtant une formidable faim à assouvir. À ce stade l'inhabituel événement que représentait ma visite n'avait pas encore apaisé l'enthousiasme dont faisaient preuve mes hôtes et, avec outrance, j'ai dû faire face à d'innombrables discours alcoolisés et postillonnés à mon visage, la plupart non pas malintentionnés mais, au fur et à mesure de l'avancement de la soirée, finalement presque provocateurs, notamment dès que des questions relatives à l'argent étaient abordées. J'ai fini par parvenir à m'échapper pour rejoindre le groupe des femmes, réunies à cet instant autour des deux foyers, ultime extravagance d'un *étrange étranger*, dont on ne pouvait alors pas se formaliser outre mesure.

Le village suivant n'est pas distant de plus d'une heure de marche. Je le distingue même de loin, accroché à une pente de colline, ayant fière allure et paraissant alors particulièrement joli dans son écrin de verdure. Le sentier emprunté ce jour dévoile pour sa part un aspect identique à celui de la veille, de nouveau enserré entre un flanc abrupt et un ravin. Il descend progressivement, jusqu'à atteindre les rives de la rivière Nam Boun, qu'il faut elle aussi franchir à gué. Cette traversée ne présente toutefois aucune difficulté, d'autant moins qu'un arbre tombé là au travers de son lit permet de s'y agripper. Il ne reste ensuite plus qu'à remonter sur environ trois ou quatre centaines de mètres pour accéder au hameau. Avant de le rejoindre je profite ici, puisque je l'ai finalement négligé hier, me contentant alors d'une "toilette de chat", des premiers rayons du soleil qui transpercent enfin les nappes de brumes matinales pour prendre un bain intégral, et laver à grande eau mes hardes. Une femme *Akha* se tient sur l'autre berge, à une bonne centaine de mètres en amont, une distance respectable qui m'autorise à me déshabiller sans crainte, malgré toutes les interrogations qu'elle doit se poser à mon sujet, ayant sans nul doute immédiatement deviné qu'elle avait là affaire à un *falang*, la blancheur des parties de mon corps non exposées quotidiennement au soleil ne pouvant lui laisser aucun doute à ce sujet.

C'est précisément à cet endroit que la catastrophe s'est produite. Tandis que je lavais la seconde, ma première sandale, que je venais tout juste de reposer sur la rive, sans doute un peu trop négligemment, a été emportée par le courant. Lorsque je m'en suis aperçu, il était déjà bien trop tard, elle avait totalement disparu, le plus déconcertant étant que je ne l'ai même pas vue s'éloigner sur les

flots, comme si elle s'était tout simplement volatilisée. J'ai eu beau me mettre immédiatement à courir sur les berges - en sous-vêtement et probablement sous le regard médusé de la femme *Akha* - vers l'aval, puis à escalader les rochers pour tenter une récupération, espérant qu'elle ait pu rester accrochée à une branche ou coincée entre deux blocs rocheux, rien n'y a fait. Je me suis ensuite lancé à pas moins de deux reprises dans des inspections systématiques et minutieuses des premières centaines de mètres du cours d'eau, pour pas plus de résultats, la configuration du terrain ne me permettant par la suite plus de progresser. Ce qui m'est arrivé là est préoccupant, mes sandales composaient mes seuls *outils* de marche, de robustes modèles particulièrement adaptés à ces terrains. Sans elles, il ne me reste qu'une misérable paire de tongs, de médiocres spécimens de plage en mousse souple ne présentant donc aucune densité, et qu'a contrario j'avais sélectionnés pour leur extrême légèreté, et en aucun cas pour leur solidité puisqu'elles ne devaient m'être utiles qu'aux instants de repos, lors des soirées notamment. D'ailleurs, malgré cet usage relativement peu intensif que j'en ai fait durant les quelques dernières semaines, leurs semelles se retrouvent pourtant déjà bien tassées au niveau des principaux points d'appui. Autant dire qu'il est illusoire d'escompter pouvoir crapahuter longuement avec ça, elles ne résisteraient pas à un parcours de plus de vingt kilomètres, sans compter les douleurs et les échauffements qu'elles provoqueraient sans doute très rapidement. Le problème est qu'ici je me situe à cinq heures de marche du premier transport motorisé, et qu'il me reste encore cinq jours disponibles avant de devoir m'en retourner vers le sud par la route, journées que j'espérais mettre largement à profit pour poursuivre mes vagabondages dans les montagnes.

Pour l'heure, bien que très sérieusement affligé par cet incident, il ne me reste rien de mieux à faire que rejoindre le joli village de Ban Moukhang tout proche, ainsi chaussé de mes seules tongs, ce qui là-bas n'interpellera absolument personne puisque c'est ce que portent par ici tous ceux qui ne vont pas pieds nus. Après m'être pour une fois plutôt hâtivement présenté, cette péripétie est ensuite bien entendu la toute première chose que j'ai relatée aux villageois, me figurant même assez naïvement qu'ils parviendraient à trouver une solution *miraculeuse* à mon problème, que peut-être des gamins accourraient à la rivière et m'en rapporteraient triomphalement le précieux objet. De ma position toutefois, depuis le village qui surplombe une large portion du lit de cette rivière, je comprends vite qu'il ne subsiste plus guère d'espoir d'y parvenir, de retrouver la sandale. En effet ce torrent, sauvage et dont le cours se fait à partir d'un peu plus loin nettement plus tumultueux, disparaît ensuite rapidement vers l'aval, s'engouffrant dans un fouillis impénétrable, au creux d'un ravin aux abords exagérément escarpés. Ces sandales, j'y veillais pourtant avec une attention toute

particulière, puisqu'elles constituaient sans doute le troisième objet par ordre d'importance que je transportais jusqu'alors, après mon passeport et mon argent. Jamais par exemple je ne les oubliais à l'extérieur pour la nuit - comme cela m'arrive cependant assez régulièrement avec mes vêtements, notamment lorsqu'ils n'ont pas fini de sécher à la suite de leur nettoyage quotidien - craignant les assauts des animaux domestiques qui pourraient les dégrader. Une nuit précédente par exemple, chez les *Yao*, ce sont probablement des poules qui étaient parvenues à faire chuter au sol mon short que j'avais suspendu sur une perche de bambou. Un zébu s'était alors essayé à le mâcher et au petit matin je n'avais plus retrouvé qu'une chose informe imbibée de boue et d'une bave épaisse, et bien sûr déchirée à deux ou trois endroits. Une femme dont j'avais sollicité l'aide avait pu reprendre et venir à bout des plus gros dommages, mais il conserve depuis lors, en dehors de ces généreuses cicatrices, un aspect pouvant laisser croire qu'il a été largement attaqué par des mites.

Pour consolation de ces déboires, en ce milieu de journée dans le village de Ban Moukhang, je réalise qu'il compose à l'évidence un des plus beaux hameaux *Akha* que j'ai pour l'heure visité. Cramponné à flanc de colline, à environ deux-cents mètres au-dessus du torrent qui coule en contrebas - et qui forme là, avant de dévaler vers l'aval, un vaste bassin d'eau calme et profonde, prometteur de belles baignades à venir - il réunit une petite quarantaine de huttes de conceptions très sommaires, voire précaires. Beaucoup d'entre elles paraissent même fragiles, bâties avec rien de plus que quelques rondins de bois juste ébranchés en guise de structures porteuses, et des parois de remplissage en claies de bambou. Contrastant nettement avec les autres, deux de ces huttes arborent tout de même des toitures rutilantes en tôles ondulées rigoureusement neuves - de légères et fines feuilles en acier zingué qui, aisément enroulables, se transportent ainsi sans trop de difficulté, même sur de longues distances - tandis que toutes les autres se contentent, pour leur protection contre les intempéries, des traditionnelles couvertures de chaume ou de *tuiles de bambou*. Si la configuration du terrain le permet, les huttes *Akha* peuvent parfois reposer à même un sol de terre battue, qui a alors préalablement été apprêté, nivelé puis aplani. Il est toutefois plus fréquent, puisque ces demeures *s'accrochent* le plus souvent sur des pentes accusant des inclinaisons plus ou moins prononcées que, pour compenser cette déclivité, l'arrière seulement des huttes repose au sol tandis que l'avant est élevé sur des pilotis, afin d'assurer une parfaite horizontalité du plancher intérieur. Il arrive communément que la différence de niveau qui résulte ainsi entre l'avant et l'arrière d'un habitat - et qui donc se distingue via la hauteur des pilotis frontaux - atteigne celle d'un homme adulte.

Dans certains villages bien établis, les structures porteuses des huttes peuvent être constituées de solides madriers qui ont été débités et équarris, un à un, à la scie à refendre et au prix d'une extrême patience, et surtout de rudes efforts physiques, des opérations effectuées en forêt, sur les lieux mêmes d'abattage des arbres sélectionnés, comme je le mentionnais déjà plus haut. Les lourdes pièces qui en résultent sont ensuite attelées puis trainées, l'une après l'autre, jusqu'au village, grâce à la force des buffles. Mais le hameau de Ban Moukhang, avec ses petites huttes aux allures bien chétives, n'en est pas là. Au regard de sa physionomie et de son environnement immédiat, en considérant par exemple plusieurs souches qui ont jusqu'à ce jour été laissées fichées en terre, ou quelques troncs d'arbres que l'on ne s'est toujours pas donné la peine de débiter ou de débarder, et qui continuent de gésir çà et là, il semble résolument *neuf*. Je veux dire par là qu'on devine aisément que le défrichage de la parcelle forestière qui a permis son implantation est encore tout récent. Je me fais confirmer ce point par un homme, auprès de qui je m'enquiers de "*l'âge du hameau*", et qui m'annonce le chiffre de "*une année*". Comme quelques autres groupes ethniques du nord du pays, les *Akha* sont en effet restés jusqu'à ce jour d'une tradition semi-nomade, et c'est donc là la toute première phase de l'installation d'un nouveau village. C'est plus tard, au fur et à mesure d'une potentielle élévation du niveau économique des foyers, que certaines huttes pourront éventuellement être consolidées, voire reconstruites, les efforts devant sans aucun doute pour l'heure être prioritairement concentrés sur le travail des *rays*, les cultures vivrières, elles également gagnées sur des surfaces forestières défrichées au prix de luttes intenses.

La rivière proche, la "mangeuse de sandale", est la Nam Boun, un cours d'eau offrant un débit relativement important. Il est peu fréquent que les *Akha* s'implantent à proximité aussi immédiate d'un tel *gisement* aquatique, eux qui, à l'instar des autres minorités dites sino-tibétaines de la région, affectionnent tant l'altitude, la proximité des crêtes mais où, en contrepartie, ils doivent alors généralement se contenter d'un maigre filet d'eau, d'une unique résurgence ou d'un ruisseau à l'écoulement capricieux. Il arrive cependant qu'une source ait été captée au beau milieu du village, captation aménagée en fontaine, en réalité rien de plus qu'une grossière dalle et colonne en ciment d'où jaillit le flux d'eau. Ces installations, lorsqu'elles existent, permettent d'améliorer substantiellement la vie quotidienne des villageois, et surtout des villageoises, puisque ce sont elles seules qui ont la charge, et cela plusieurs fois par jour, des corvées d'eau, et qui n'ont ainsi plus à descendre au fond d'une combe, via un sentier abrupt, en outre entretenu presque en permanence glissant en raison des quelques inévitables pertes de liquide qui se produisent lors de chacun de leurs passages. Ces

fontaines sont également vectrices d'une augmentation du confort de tous aux heures des toilettes, exemptant alors chacun en ces instants d'avoir à se tenir sur une berge caillouteuse, ou plus fréquemment encore nettement boueuse. Quelques jours plus tôt, le point de ravitaillement en eau d'un hameau *Yao*, bien qu'il n'offrait certainement pas un accès aisé ni pratique, présentait en revanche un cadre original, et même enchanteur. Là, il ne s'agissait pour une fois pas de descendre au creux d'une ravine, mais au contraire, après s'être légèrement écarté du village, de remonter sur une cent-cinquantaine de mètres le cours d'un minuscule ruisseau, jusqu'à atteindre sa résurgence, enfouie à l'extrémité d'un véritable *tunnel* de verdure, de végétation aux abords impénétrables, et que seuls de minces rayons de soleil pouvaient occasionnellement transpercer. À cet endroit, une gouttière en bambou canalisait efficacement le flux de la source jaillissant de l'élévation du terrain, le projetant à une hauteur permettant de le recueillir confortablement, et même de s'y pencher pour profiter d'une sorte de douche naturelle.

Pour opérer le transport de l'eau, alors que les *Yao* privilégient un portage à la palanche d'épaule, soulevant un seau empli à chacune de ses extrémités, les femmes *Akha* ont le plus souvent pour habitude de charger leurs hottes dorsales de quelques gros tubes en bambou, de bidons en plastique ou de calebasses. Il m'est aussi arrivé, à une ou deux reprises, d'observer un mode de manutention de l'eau un peu plus original, à nouveau du côté des femmes *Akha*. Elles employaient un unique tube de bambou, mais présentant cette fois des proportions démesurées, un tronc - à la paroi amincie afin d'alléger le poids de ce gigantesque contenant - parmi ceux les plus volumineux que l'on peut trouver dans ces contrées. Chacun de ces cylindres en bambou affichait bien une longueur frôlant les deux mètres, pour un diamètre compris entre quinze et vingt centimètres.

Désormais irrémédiablement privé de mes sandales de marche, et finalement résigné à ce sujet, je tâche de provisoirement ne plus y songer, de reporter à plus tard le moment où il faudra aviser sur ce point et, malgré l'heure encore relativement matinale, décide de passer alors la journée et la nuit prochaine ici. Peu après, je me fais inviter à manger aux côtés d'une famille puis, abandonnant mon sac sous leur toit, m'en vais flâner quelque temps dans le village avant de descendre, suivi par quelques-uns des gamins parmi les plus téméraires, me baigner dans la rivière qui coule en contrebas. Là, un vaste bassin d'une eau étonnamment claire et limpide permet même d'y effectuer des longueurs de brasse. Un large banc de sable en compose une rive tandis que celle opposée, où la profondeur se montre autrement plus importante, n'est qu'une paroi rocheuse abrupte, sur laquelle bute la forêt. Non loin en aval, les villageois ont érigé

comme une petite digue de pierres et de troncs d'arbre, afin de canaliser l'eau de manière optimale vers quelques mini-turbines électriques.

Dans l'après-midi, un scooter a soudainement fait son apparition sur le chemin, conduit par un gars qui provenait vraisemblablement d'un village localisé plus loin en amont, dans la direction vers laquelle j'aurais aimé poursuivre plus tard. Dès qu'ils ont perçu les premiers ronronnements du moteur, les gamins se sont précipités pour aller l'observer. De mon côté, désormais donc privé de sandales, je me suis alors sérieusement mis à envisager cette possibilité de transport, qui pourrait me permettre de parcourir à rebours et sans peine les vingt ou vingt-cinq kilomètres qui m'ont amené jusqu'ici depuis la piste.

Le sentier qui m'a conduit dans ces parages se prolongerait jusqu'à Ban Chomsang, un hameau situé, m'affirme-t-on à nouveau avec une surprenante précision, à trente-cinq kilomètres supplémentaires. Je suis toutefois presque assuré qu'il se poursuit encore bien plus loin, car les chemins ne s'interrompent par ici jamais en culs-de-sac. Ils permettent au contraire le plus souvent de *boucler la boucle* et même, lorsqu'ils atteignent cependant de telles proportions, ont plusieurs fois l'occasion de se ramifier en de multiples directions. Je peux alors supposer que cette distance de trente-cinq kilomètres qui m'est mentionnée corresponde uniquement à sa portion motocyclable. Un ou deux villages de l'ethnie *Tai Lue* seraient à dépasser avant d'entrer ensuite dans un territoire *Hô*. Tout cela annonce un programme particulièrement alléchant mais, au delà du handicap que présente désormais la perte de mes sandales, ce sera pour une autre fois, car il s'agit là d'un vaste secteur pour lequel j'ai peu de peine à deviner qu'il faudrait pouvoir y consacrer au moins deux semaines entières, afin de pouvoir confortablement et sans hâte le sillonner.

Mon problème de sandale manquante n'intéresse absolument personne, mais celle qui subsiste continue à alimenter les conversations depuis que j'ai démontré son extrême robustesse et son caractère presque *incroyable*. On la montre régulièrement aux voisins, on la soupèse, on teste ses attaches velcro ainsi que la densité de sa semelle.

## **21 octobre - Ban Moukhang**

### **Le coton**

Ban Moukhang est un village *Akha Nutchi*, un groupe ethnique culturellement très proche des *Akha Nuqui* rencontrés les jours précédents. Les tuniques féminines respectives des unes et des autres affichent par exemple d'évidentes similarités, mais aussi plusieurs caractéristiques esthétiques bien

spécifiques, qui transparaissent notamment dans les coiffes. Je ne détaillerai pas ici l'ensemble de ces particularismes, pour me contenter de mentionner que, les jours de fête, les jeunes filles *Nutchi* restant non mariées exhibent des parures éminemment spectaculaires. Ces jours-là, leurs bustes se trouvent en effet littéralement caparaçonnés de pièces de monnaie et de plaquettes d'argent gravées, et les bonnets d'apparat réservés à ces occasions festives révèlent un charme inouï. Eux aussi *placardés* de pièces de monnaie, mais également de cupules d'argent, il y pend par ailleurs, de tous côtés, diverses séries d'ornements. À l'arrière par exemple, ce sont d'innombrables colliers de perles qui retombent dans le haut du dos et dont les extrémités s'achèvent par des grappes de petits pompons colorés. De chaque côté, à droite et à gauche, on retrouve à nouveau des grappes de ces mêmes pompons puis, pendant un peu plus bas que ceux-ci, deux séries de chaînes d'argent, les unes descendant au-dessus de la poitrine et retenant là en suspension deux ou trois lourds anneaux du même métal, les autres nettement plus courtes, composant comme de petits *rideaux*. Ces dernières rangées de chaînettes d'argent, en encadrant ainsi très joliment et étroitement le visage, vont jusqu'à obstruer en partie le regard, ménageant presque comme des *œillères*. Enfin un minuscule grelot est par ailleurs attaché à l'extrémité de chacune de ces chaînettes.

J'essaye d'obtenir de quatre ou cinq adolescentes qu'elles revêtent leurs tuniques de fête durant quelques instants, à titre exceptionnel, afin que j'en prenne un cliché. Elles minaudent cependant. Au sujet des photographies, désormais malheureusement presque à court de pellicules, j'étais avec bonheur pourtant parvenu à en dénicher deux exemplaires quelques jours plus tôt à Utay, auprès d'un quincaillier chinois, avant de me rendre compte, qu'au delà même de leur origine plus que douteuse et des conditions de stockage non moins hasardeuses qu'elles avaient dû subir en m'attendant, elles affichaient des dates limites d'utilisation périmées depuis déjà pas moins de trois années. Inutile de préciser que, en conséquence, je reste plus que sceptique quant à la qualité des tirages que j'en obtiendrai. J'ai même à ce sujet remarqué que mon petit appareil photographique - un modèle compact extrêmement basique ne proposant par ailleurs pas la moindre option ni n'autorisant le plus infime réglage, quels qu'ils soient - imposait, en les employant, des temps de pose nettement rallongés, jusqu'à quelques dixièmes de secondes, ce qui ne présage évidemment rien de bon.

Une des huttes du hameau, en réalité rien de plus qu'un misérable et minuscule cabanon grossièrement construit à l'aide de quelques troncs de jeunes arbres juste ébranchés, de claies de bambou - tiges fendues, aplaties puis tressées - puis de maigres brassées de chaumes, m'avait interpellé dès la veille, à



l'instant même où je fis mon entrée dans le village. Je me doutai, à son aspect certes indigent mais non défraîchi, qu'elle était habitée, mais je n'avais jusqu'ici pas encore eu l'occasion d'apercevoir son occupant. Or il s'avère qu'un homme, résolument aveugle, y vit, seul. Je suis allé lui rendre visite et, en signe de bienvenue, il m'a rapidement offert deux bananes sauvages. Ces fruits, qui par ailleurs renfermaient chacun des graines parfaitement développées, ne semblent pas courants en cette saison, ce sont d'ailleurs les toutes premières repérées dans ce village. Comme de coutume, une bande de gamins m'accompagnait et leur présence apparut cette fois particulièrement opportune puisqu'ils ont ainsi pu se charger de me décrire, moi-même et mes *drôles* d'actions et habitudes, auprès du vieil homme non-voyant. Sa condition misérable m'ayant touché - qui ne l'eut pas été ? - en partant je lui ai glissé un billet de vingt-mille kips dans la main. Il en fut extraordinairement ému et s'est instantanément mis à me parler de « *phaw* » et de « *mae* », de père et de mère. Je n'ai pas saisi ce qu'il a voulu me communiquer mais je sais que les "esprits" des ancêtres qui, sans conteste, restent "habiter" les villages, occupent une place singulièrement et éminemment importante aux yeux des *Akha*. Alors, allez savoir...

La piste qui m'a mené ici cumulerait donc une longueur totale d'environ soixante kilomètres, depuis son embranchement initial emprunté la veille, et jusqu'au prochain hameau de Ban Chomsang, où des chemins piétonniers doivent sans aucun doute prendre le relais et permettre de rallier d'autres villages, localisés pour leur part à des distances bien plus importantes encore. Cette piste est par ailleurs d'une construction relativement récente, datant de six ou sept années peut-être tout au plus. Cela signifie qu'auparavant, au regard du relief omniprésent et fortement escarpé de la région, ces villages se retrouvaient encore *nettement* plus enclavés qu'aujourd'hui, et alors accessibles en peut-être quatre ou cinq jours de marche. Les premiers groupes *Akha* sont parvenus au Laos il y a environ cent-vingt ans, et d'autres ont suivi depuis, en provenance de différentes zones de l'extrême nord de la Birmanie et de l'est du Tibet, où ils furent sans doute continuellement persécutés par des peuples expansionnistes, ainsi que tout du long de leurs errances et pérégrinations. Ils ont finalement été repoussés jusqu'ici, dans ces régions montagneuses difficiles d'accès et situées à l'écart des grands axes de communication. Quelles invraisemblables expéditions, quelles ahurissantes équipées cela a dû représenter à l'époque, alors qu'aucun chemin n'était encore tracé, pas la moindre sente, de plus sans jamais pouvoir réellement bénéficier de vues dégagées permettant de se repérer géographiquement, dans ces environnements densément forestiers. On sait par ailleurs que l'ensemble des groupes *Akha* sont issus de cultures résolument montagnardes, ne possèdent dès lors aucune connaissance de la navigation et

n'ont donc pas pénétré ces régions par voie fluviale, via la rivière Nam Ou par exemple, et qu'ils ont ainsi été contraints d'ouvrir eux-mêmes leurs itinéraires. Sont-ils dès l'origine arrivés ici avec du bétail ? Avec des semences ? Et les toutes premières installations, dans quelles effarantes conditions se sont-elles déroulées ? Il a tout à la fois fallu se protéger des bêtes sauvages, défricher, semer, sans doute chasser et manger des racines en attendant la première récolte. Époque héroïque, plus vraisemblablement maudite. Il n'en reste malheureusement aucune trace, écrite tout du moins, probablement néanmoins nombre d'allusions dans leurs légendes, fort peu documentées au demeurant.

L'ensemble des femmes et des jeunes filles du hameau évoluent au quotidien en habit traditionnel. Je crois que seule la mère de ma famille d'accueil ne se donne guère la peine de dissimuler une loque de ticheurte qui apparaît directement sous sa première tunique. Du côté des hommes et des enfants, ce n'est en revanche pas le cas. Quelques anciens ont tout de même conservé le pantalon caractéristique de leur groupe ethnique *Akha*, noir, court et très ample, ainsi que la typique casquette "Mao", adoptée il y a probablement déjà quelques décennies par ces populations. Quelques beaux bonnets de bébés sont également visibles et les pièces de monnaie utilisées ici en motifs décoratifs sur les coiffes et les bustes des femmes, ainsi que sur ces bonnets des très jeunes enfants, se montrent d'une diversité inouïe. On y aperçoit des piastres indochinoises françaises datant d'un siècle, des bahts thaïlandais récents, de la vieille monnaie lao qui n'a plus cours - seuls des billets papier sont désormais usités - mais aussi de très anciennes pièces chinoises, birmanes, thaïes. Certaines d'entre elles sont probablement dotées d'une certaine valeur nominale mais dorénavant souvent devenues complètement polies, usées par d'incessants frottements contre les grossières étoffes textiles qui les soutiennent, des objets ayant été portés sans aucun doute par plusieurs générations, sans cesse transmis de l'une à l'autre, de mères en filles.

Dans ce village de Ban Moukhang, plusieurs jeunes enfants exhibent, attachés autour du cou, de petits sacs de tissu cousus, et de la sorte définitivement scellés, insignifiants contenant d'environ un à deux centimètres de côté et renfermant chacun, maintenus ainsi hermétiquement et efficacement à l'abri des regards, un à trois ou quatre minuscules objets indéfinissables. Je ne parviens pas à me faire expliquer de quoi il en retourne. Lorsque j'interroge les villageois à ce sujet, ils me désignent leurs cheveux mais les petits objets en question sont durs, solides, comme s'il s'agissait de fragments de cristaux. Pour l'heure rien n'y fait, j'ai beau m'entêter à les sonder à ce propos, le mystère demeure entier. C'est la toute première fois que j'observe ces pendentifs très particuliers, du moins que je remarque leur présence.

Il a dû récemment, depuis mon précédent passage dans la région deux ans plus tôt, se produire l'arrivée d'un stock appréciable de ticheurtes d'une fabrication chinoise très bas de gamme. Ceux-ci ont probablement été acheminés jusqu'ici par un ou plusieurs colporteurs itinérants chinois ou vietnamiens, de ceux que l'on croise parfois dans ces contrées, toujours croulant sous un barda invraisemblable s'ils sont à pied, ou qui déborde de toutes parts d'une bicyclette, qu'ils poussent alors devant eux plus souvent qu'ils ne la chevauchent. Ces ticheurtes sont en effet actuellement assez abondamment visibles parmi les montagnards, principalement portés par des enfants et quelques jeunes filles, mais aussi par un nombre significatif d'hommes adultes. De coloris rose, vert ou bleu, ils arborent immuablement une inscription floquée "Sweet Heart" assortie du dessin d'une flèche transperçant un cœur. Généralement, à l'image de celui qu'a enfilé la mère de ma maison d'accueil, ils deviennent très rapidement et définitivement crasseux et déchirés, leur inconsistante qualité ne permettant en aucun cas d'envisager des raccommodages. Effectivement chez les montagnards, et incontestablement parmi les *Akha* encore plus que d'autres groupes ethniques de la région, la saleté, omniprésente, inévitable, colonise tout, le moindre recoin, le moindre objet, le moindre vêtement donc. Tout est poussiéreux, terreux plutôt. Si les femmes et les jeunes filles tâchent visiblement, mais avec maintes difficultés, de préserver du naufrage leurs plus beaux atours traditionnels - qu'elles se sont donné la peine de confectionner elles-mêmes - la plupart se montrent résignées face au phénomène, résolument invincible dans ces environnements si précaires puisque, à moyen et à long terme, il n'y a définitivement rien à faire pour le contrer, la lutte s'avérant perdue d'avance.

Plusieurs des femmes mariées vont, déambulent et accomplissent leurs tâches, au quotidien, que ce soit dans le village ou en forêt, avec un sein découvert, une attitude très fréquente chez les *Akha*. Certaines mères sont magnifiques. Du côté des jeunes filles, parmi celles que l'on pourrait qualifier de "prêtes à marier", leur apparence est de prime abord assez troublante. Elles aussi arborent la longue tunique bleu indigo ou noire emblématique mais leurs cheveux sont coupés courts et ne dépassent du bonnet qui les recouvre que d'une faible longueur, quelques centimètres seulement, formant comme un étroit bandeau périphérique, les affublant de la sorte d'expressions sensiblement masculines, comme si on avait ainsi souhaité les rendre *provisoirement* moins attrayantes, moins désirables, du moins selon mes canons de beauté.

Les femmes *Akha* consacrent un temps infini au travail du coton. Je crois qu'il n'y a que les étapes de la culture et de la récolte de la plante auxquelles je n'ai pas encore assisté. Les *fleurs* recueillies sont ensuite nettoyées, séchées puis

égrenées en recourant à un petit appareil de bois fabriqué par les hommes : elles sont insérées une à une entre deux rouleaux tangents actionnés par une manivelle et la graine, trop grosse pour s'y infiltrer à la suite des fibres, s'en détache alors. Le matériau qui en résulte, s'apparentant à de la ouate, est ensuite battu à l'aide d'un arc, sa corde tendue sans cesse pincée puis relâchée, durant de longues séances sonores, au milieu de l'amas de ces fibres d'un blanc immaculé répandues au sol sur une natte, afin de les aérer, les distendre et les dilater. Les volumineux et légers "nuages blancs" ainsi obtenus peuvent alors être modelés en fuseaux, pour composer des mèches d'une quinzaine de centimètres de longueur desquelles seront extraits plus tard, à la toupie, les kilomètres de fil nécessaires à la confection des toiles.

Les femmes *Yao* filaient le coton au rouet, les femmes *Akha* le filent donc à la toupie. Elles peuvent ainsi filer cette matière à tout moment de la journée. Ce peut être à l'intérieur des huttes, durant quelques instants disponibles entre deux autres travaux domestiques, ou à l'extérieur, tout en marchant, par exemple lorsqu'elles sont en chemin vers les *rays* avec leurs hottes sur le dos. Cette étape du filage requiert dextérité et adresse et la gestuelle qui en résulte est d'une élégance admirable. Le matériel nécessaire, la toupie à filer et une réserve de fuseaux de coton, sont alors transportés dans un petit récipient de bambou suspendu à la taille. La mèche de coton d'où est extrait le fil d'une main, la toupie qui permet de le vriller puis de le recevoir de l'autre, les femmes élancent celle-ci d'un geste rapide, la faisant préalablement rouler contre leur cuisse qu'elles auront découverte durant une demi-seconde, juste le temps que requiert l'action. Il restera ensuite à composer les liasses de fil, en recourant à différentes méthodes, puis à confectionner les bobines, et encore à s'atteler à la laborieuse et délicate étape de la mise en place des fils de chaîne sur le très rudimentaire métier à tisser. Seulement alors pourront débiter les très longues heures nécessaires au tissage, à la navette. Viendront enfin la teinture, la découpe, les broderies.

Devant presque chaque hutte *Akha* est bâtie, accolée à celle-ci ou à peine distante, une "terrasse", en réalité une très sommaire mais solide plateforme de bois élevée sur pilotis, sur laquelle on se déplace tout de même avec précaution lorsqu'on n'y est pas accoutumé tant les rondins qui la composent peuvent aisément rouler sous les pieds et faire chuter. Ces structures sont mises à profit pour s'atteler là à nombre de tâches du quotidien tout en se tenant à l'abri des volailles, des cochons et du bétail divaguant au sol. On y fait par exemple sécher du riz ou d'autres végétaux que l'on étale sur des nattes ou suspend à des tringles, on y prépare certains ingrédients des repas, on y lave à grande eau des choses et d'autres, ou plus simplement on y profite des rayons du soleil aux

instants les plus frais de la journée, tout en cousant ou bavardant. Y sont également très souvent visibles, suspendues en courbes sinusoïdes à des perches de bambou et mises là à sécher entre deux bains tinctoriaux, les longues bandes de toile de dix, douze, et même jusqu'à dix-huit ou vingt mètres tissées à la main par les femmes, à partir du coton préalablement filé lui aussi manuellement à la toupie, tel que décrit juste précédemment. Ces bandes d'épaisse toile écrue d'une longueur démesurée sont ainsi ensuite teintes, via des trempages successifs dans des bains de feuilles d'indigotier macérées avec de la chaux, un rituel répété nombre de fois, quotidiennement durant près d'un mois, jusqu'à obtenir cette couleur indigo, sombre, presque noire à l'issue du traitement. Celui-ci vise deux fonctions, bien entendu tout d'abord *colorer* les étoffes - même si, faute de fixatif réellement efficace, un phénomène de décoloration débute plus tard, dès le premier lessivage des vêtements confectionnés dans ces toiles, les affublant progressivement de teintes nous rappelant nos pantalons occidentaux en *jeans* délavés - mais aussi tenir à l'écart les insectes, naturellement friands de ces fibres, tels les mites, grâce au pouvoir répulsif de l'indigo végétal.

Alors que les femmes et les jeunes filles *Hmong* se réunissent fréquemment en duos, trios, ou assemblées intergénérationnelles parfois un peu plus importantes pour broder - souvent pour des séances de plusieurs heures successives si les travaux des champs le permettent, tout en papotant, riant, cancanant aussi sans doute - il est rare que les jeunes filles ou les femmes *Akha* les imitent, si ce n'est de temps à autre le soir, durant les veillées. Il faut toutefois reconnaître aux premières que leurs spectaculaires travaux d'aiguille se présentent d'une finesse et d'une qualité incomparables, inégalables, et qu'elles nécessitent ainsi autrement plus d'heures de labeur, là où les femmes *Akha* se contentent pour leur part de quelques ornements textiles "patchworkés" qu'elles cousent sur les bustes ou sur les extrémités des manches, ouvrages relativement grossiers mais très colorés. Toutefois il n'empêche pas que chez elles aussi chaque motif dessiné aux ciseaux et à l'aiguille soit empreint d'une signification toute spécifique, traditionnelle - peut-on dire *spirituelle* ou *rituelle* ? Du côté des *Akha* le spectaculaire, on l'a dit, est obtenu via l'argent gravé et ciselé, les bijoux et les pièces de monnaie.

J'envisageais assez sérieusement d'acquérir un pantalon *Akha* mais le prix que l'on m'en demande me surprend, et il semble surtout à peine négociable. Il est vrai que ces vêtements sont particulièrement élégants, dessinés courts aux chevilles mais d'une coupe exagérément ample, et qu'ils nécessitent une quantité non négligeable de l'étoffe de coton obtenue selon l'archaïque procédé résumé plus haut. Dès lors que j'ai porté mon attention sur un exemplaire, quelques

femmes sont venues ce soir vers moi, un tison enflammé à la main, pour me proposer quelques fripes.

## 22 octobre - Ban Moukhang

### L'habitat

Troisième soirée au sein du village de Ban Moukhang. Quelques jeunes filles ne rechignent presque plus lorsque je les sollicite pour une photographie, même si elles minaudent toujours autant. Il me reste alors à espérer que les pellicules chinoises, vétustes et surtout largement périmées, donneront tout de même un minimum de satisfaction lors du développement ultérieur des films.

Les femmes travaillent dur, quotidiennement. Pour schématiser la répartition des tâches dans le couple *Akha*, on pourrait dire que la hutte et les champs échoient aux femmes, le village et la forêt aux hommes. Ces derniers sont ainsi en charge de la construction et de la réparation des huttes, des palissades et des clôtures de protection, du défrichage des parcelles forestières, de la chasse, etc. Pendant ce temps, tout un tas d'ouvrages incombent continuellement aux femmes, cultures, cueillettes et récoltes, préparation des repas - aussi bien ceux des humains que ceux des animaux - corvées d'eau, confection et entretien des vêtements, etc. Les quelques instants, les quelques dizaines de minutes qu'elles s'accordent, le soir, peu après le repas, semblent composer les seuls moments *libres* réellement significatifs dont elles bénéficient dans la journée. Elles les emploient alors le plus souvent à cancaner, dehors dans l'obscurité, réunies par petits comités, chacune d'elles portant communément un enfant harnaché dans le dos, se balançant élégamment d'un pied sur l'autre pour le bercer, tout en filant des mèches de coton à la toupie.

Les très jeunes enfants, qu'ils dorment ou qu'ils soient éveillés, ne sont jamais laissés seuls, pas même durant de courts instants. Cela n'empêche aucunement les mères, les pères, les grands-parents, très souvent aussi une "grande" sœur - parfois âgée de pas plus de 7 ou 8 ans - de s'adonner à toutes sortes de travaux, ou de jeux, tout en portant continuellement en écharpe un jeune enfant. Certains iront ainsi accompagnés et *chargés*, sans aucune peine ni gêne, tantôt cueillir en forêt, labourer une parcelle de terre, pêcher en rivière, faucher une récolte de riz, cuisiner, tisser, jouer, que sais-je encore. Dès leur plus jeune âge les enfants prennent de cette manière part, certes de manière passive, à la majeure partie des activités quotidiennes du village et des événements qui animent la petite communauté. Aux personnes âgées incombe de leur côté la charge de veiller sur ceux qui n'ont pas accompagné leurs parents ou frères et sœurs aînés dans les

travaux ou les trajets les plus fastidieux, les plus longs et les plus rudes. J'ai par exemple aperçu la veille un groupe de jeunes gens, une dizaine de filles et trois ou quatre garçons, qui se rendaient à Ban Sone Taï vendre quelques produits frais dont leurs hottes étaient emplies, les pieds des uns affublés de tongs, des autres de ces mauvais souliers en plastique vert que les quincailliers chinois proposent communément à la vente sur les marchés de plaine. Pour eux, plus de cinquante kilomètres de marche, aller et retour, dans la journée.

Malgré les deux premiers aperçus l'avant-veille, aucun autre scooter n'a depuis lors fait son apparition sur la piste, contrariant ainsi mes projets, notamment celui d'une expédition motorisée jusqu'au village de Ban Chomsang, a priori localisé à l'extrémité de cette sente empruntable par les deux-roues. Plus gênant, il devient désormais de plus en plus probable que mon trajet de retour vers Ban Sone Taï devra à nouveau s'accomplir à pied, ceux-ci donc nus ou équipés de rien de plus que mes tongs légères en mousse, du moins tant qu'elles résisteront à l'épreuve.

Pour l'heure je décide de poursuivre mon séjour à Ban Moukhang, donc pour une troisième journée consécutive. Par précaution j'ai tout de même préalablement remis ce matin au père de ma famille d'accueil quelques dizaines de milliers de kips, en remerciement et dédommagement des deux premières nuits déjà passées sous son toit et pour les quelques repas consommés en sa compagnie. Je craignais en effet qu'en cas contraire il ne se montre passablement réservé ou circonspect - bien que j'en doute fortement - puisqu'habituellement jamais je ne *stationne* aussi longtemps dans un même village, sans compter que je ne sais jamais très exactement quelles questions les villageois se posent à mon rencontre, au sujet de ma présence parmi eux et surtout des motivations qui m'animent.

Nos voisins les plus proches s'accoutument à cette présence, au moins les adultes, car après pourtant dorénavant deux pleines journées parmi eux, certains des enfants, les fillettes principalement, ne m'approchent toujours pas à moins d'une trentaine de mètres et certaines sont allées jusqu'à fondre en larmes lorsque par inadvertance j'ai fait quelques pas dans leur direction, alors que la rivière était ma seule destination. Les chiens pour leur part et sans surprise, puisqu'il en est ainsi dans presque la totalité des hameaux que je visite, restent singulièrement hargneux à mon rencontre, et même parfois féroces. Ce matin encore l'un d'eux est allé jusqu'à happer l'extrémité de mon bâton et un autre mordre méchamment le coin de mon sac alors que je me tenais simplement et calmement assis sur une bûche de bois posée au seuil de la hutte. Le soir, ces animaux émettent des alertes efficaces dès l'approche du moindre intrus,

s'excitant, aboyant, même lorsque ce n'est qu'un voisin qui nous rend visite. Moi-même je dois prendre de sérieuses précautions lorsque je m'invite sous le toit d'autrui.

La famille qui m'accueille aujourd'hui - plus exactement parmi laquelle je me suis justement invité - se montre sympathique. Les parents ne me harcèlent pas de questions et, exceptionnelle présence d'un hôte étranger oblige, les trois jeunes filles de la maisonnée en attirent quatre ou cinq autres tous les soirs. Elles ne sont pas les seules, loin de là, à me rendre visite puisque des hommes font également régulièrement leur apparition, certains d'entre eux que j'aperçois d'ailleurs pour la toute première fois à ces occasions, ayant sans nul doute regagné tout récemment le village après une absence prolongée, et s'étant empressés de venir *m'observer* dès l'instant où quelqu'un les a informés de ma présence. Je me rends parfaitement compte que, bien que me tenant seul parmi eux, celle-ci intimide nettement même certains adultes. D'autres se montrent au contraire beaucoup plus enhardis et les inévitables et habituelles questions relatives à l'argent font surface. J'ai toutefois fait évoluer ma "stratégie" à ce sujet car ces conversations à caractère pécuniaire engendrent rarement un climat sain, du moins apaisé. De plus, afin de ne pas troubler voire ébranler mes interlocuteurs avec certains nombres lorsqu'ils m'interrogent au sujet du prix de tels ou tels objets ou services accessibles en Occident - des montants qui paraîtraient ici, dans ce contexte, définitivement et scandaleusement astronomiques - il est fréquent que je maquille ces chiffres en les modifiant de manière plus ou moins fantaisiste. Or, m'y perdant moi-même à la longue avec les ordres de grandeur que j'inventais et improvisais au fur et à mesure des sollicitations, mes propos devenaient parfois ambigus, peut-être même suspects. Ainsi, en définitive, je me refuse désormais radicalement à aborder ce sujet délicat et me sors de ces situations sans trop de difficulté avec des « *Bo hou !* », *Je ne sais pas !* énoncés de manière sensiblement péremptoire.

C'est peu dire que les intérieurs des huttes *Akha* sont spartiates et, reconnaissons-le, relativement insalubres, et même *très* insalubres si on les confronte à nos standards occidentaux. Il suffit par exemple de rapporter que leur construction en matériaux naturels non traités - bois, bambou, chaume, feuillages - et par ailleurs le stockage permanent en leur sein, jetés ou suspendus çà et là, d'innombrables variétés d'ingrédients végétaux, favorisent la présence continuelle d'une quantité honorable d'insectes plus ou moins affriolants, araignées, charançons et cafards pour les plus communs, ainsi que de rongeurs et même de reptiles parfois. Pour l'anecdote, lors d'un séjour précédent dans le pays, alors que je passais la nuit en compagnie d'une famille de l'ethnie *Khui*, aux confins de la province de Luang Nam Tha, il est arrivé que l'on débusque un



nid de serpent qui se trouvait discrètement lové sous le bat-flanc en bambou à dormir des hommes. Du côté des arachnides, il n'est pas rare que l'on surprenne, en soirée ou au beau milieu de la nuit, des spécimens velus - visiblement apparentés aux mygales - d'une taille parfois nettement intimidante et qui ont profité de l'obscurité et du relatif calme pour s'extirper de leurs tanières et s'en vaquer à leurs raids carnassiers nocturnes. Ainsi, je ne pense pas trop m'avancer en affirmant que nombre de mes contemporains occidentaux rechigneraient, voire refuseraient catégoriquement, à résider une seule nuit dans une de ces *cahutes*.

J'ai indiqué plus haut que ces huttes *Akha* pouvaient, en fonction des régions et des traditions propres aux différents groupes qui les occupent, reposer à même un sol de terre battue ou être élevées sur des pilotis. Il arrive aussi que, afin de compenser une extrême déclivité du terrain, seule leur façade postérieure touche au sol tandis que celle antérieure est de son côté montée sur ces pieux de bois. Le hameau de Ban Moukhang étant *accroché* à flanc de colline, une majorité des huttes ont donc adopté cette dernière configuration, même si quelques autres, implantées en contrebas, là où la pente se fait moins accentuée, reposent à même le sol de terre, qui fut alors préalablement dûment nivelé. L'intérieur de la hutte dans laquelle je me suis invité, installée sur la pente, est représentatif de la majeure partie de celles du village. Au sol, une poutre maîtresse placée longitudinalement la délimite en deux espaces, de largeur à peu près égale, chacune équipée d'un plancher mouvant façonné de tiges de bambou aplaties prenant appui sur des traverses de bois régulièrement disposées. Une de ces zones est dédiée à la vie diurne - employée alors quotidiennement pour se réunir, travailler, cuisiner, manger - l'autre pour se reposer et dormir. Les éléments *centraux* de la première sont les foyers de cuisson, ceux de la seconde les bat-flancs de repos, sortes d'estrades de bois et de bambou élevées à une soixantaine de centimètres du sol. Une cloison sépare le bat-flanc des hommes de celui des femmes et chacun d'eux comporte encore une ou deux subdivisions supplémentaires, composant comme des *box* permettant d'isoler la paillasse de telle ou telle membre de la famille, généralement celles des personnes âgées, qui auront par ailleurs parfois choisi d'obstruer l'ouverture à l'aide d'un vieux morceau de toile tendue. En tant que visiteur, je suis la plupart du temps invité à occuper pour la nuit la partie commune, me retrouvant donc directement aux côtés d'un ou plusieurs hommes de la famille ou alors, comme cette fois, dans un de ces "placards à dormir" individuels, comme je les appelle. Une natte de fibres végétales, une paillasse de trois ou quatre centimètres d'épaisseur qui ne semble pas de toute fraîcheur puis une vieille couette mille fois rapiécée la meublent. Les huttes ne sont équipées d'aucune ouverture autre que celle que compose la

ou les portes - au nombre d'une ou deux selon la dimension de la demeure - puisque les fenêtres n'existent pas, un concept totalement absent des habitats *Akha*, de même que de ceux de la majorité des autres groupes ethniques montagnards de la région. Il faut dire qu'on estime sans doute, à juste titre d'ailleurs, que l'aération du lieu est déjà suffisamment pourvue de manière naturelle via les innombrables interstices de toutes sortes qui apparaissent un peu partout, criblant les parois de bois ou de bambou ainsi que les planchers, du fait de la grossièreté des assemblages ici mis en œuvre. Aussi, si en journée suffisamment de lumière extérieure parvient à filtrer au travers de ces multiples ajourages et de la porte si elle est maintenue ouverte, c'est au contraire rapidement la pénombre puis l'obscurité qui s'imposent dès la fin du jour, lorsqu'on doit alors le plus souvent se contenter d'une ou deux seules lampes à huile ou à graisse. Les plus chanceux auront installé dans le torrent qui s'écoule en contrebas une de ces petites turbines hydrauliques déjà mentionnées plus haut, même s'il ne faut pas beaucoup compter sur l'efficacité des faibles crachotements de rayons émis par l'unique ampoule que chacune d'elles permet généralement d'alimenter. Je me suis ainsi toujours montré admiratif du nombre de tâches domestiques auxquelles les femmes parviennent à s'atteler même dans ces conditions de pénombre permanente.

J'augure que, pour cette fois, peu de rongeurs furèrent la nuit dans notre hutte. Ils ne m'ont en effet pas beaucoup dérangé jusqu'alors. Il faut en revanche s'accommoder des multiples sons émanant de la forêt, les incessants cris des insectes et les chants des oiseaux nocturnes, associés à ceux plus proches, les récurrents aboiements d'un ou de plusieurs chiens qui flairent sans doute périodiquement la proximité d'une bête sauvage, les chahuts des cochons qui, pour dormir, s'agglutinent à quelques centimètres seulement des humains, entassés à l'extérieur juste de l'autre côté de la paroi de planches, enfin les lancinants monologues du grand-père opiomane dont seule une claie de bambou sépare la paille de la mienne. Ces *décors sonores* finissent néanmoins par composer la normalité et même par bercer, du moins jusqu'aux aurores lorsque, dès 4 ou 5 heures chaque matin, comme dans l'ensemble des villages du pays, les innombrables coqs se mettent à leur tour en branle pour chanter et se *répondre* sans cesse l'un l'autre.

Par le passé, il m'est arrivé de commettre au moins deux maladroites majeures, impairs objets mêmes de tabous, en relation avec les espaces consacrés au repos. Cela se produisit chez les *Akha* mais concerne aussi finalement nombre d'autres minorités ethniques montagnardes du pays. La première fois, alors que je souhaitais simplement m'assoupir durant quelques instants en journée, les circonstances du moment firent que je m'exécutai bien

maladroitement, en me couchant à *l'envers* sur la paillasse, c'est-à-dire la tête à l'emplacement des pieds et vice-versa. Alors que les villageois font sans aucun doute maintes fois l'impasse sur tout un tas de "bizarreries" qu'un étranger Occidental comme moi doit continuellement se montrer capable de commettre parmi eux et en de tels lieux, on me le fit au contraire cette fois immédiatement remarquer, en m'invitant à corriger rapidement la situation. J'avais il est vrai pourtant bien lu un jour quelque part que durant le repos, en position allongée donc, la tête devait toujours impérativement être orientée vers *l'extérieur* de l'habitat, mais cette *prescription* m'était à cette occasion malheureusement totalement sortie de l'esprit. Une autre fois, plus *grave*, alors qu'avec le père de la famille qui m'accueillait sous son toit nous nous tenions assis près du foyer de cuisson situé le plus proche du bat-flanc à dormir des femmes, je voulus me délasser quelques instants, me dirigeant alors sans trop de réflexions vers la natte la moins éloignée d'où nous nous trouvions, et qui appartenait donc à une femme. Mes hôtes, profondément gênés, s'empressèrent de me le faire remarquer, m'invitant à immédiatement me déplacer. Deux leçons que j'ai depuis lors définitivement intégrées.

Avec mes nouveaux hôtes, nous ne prenons que deux repas par jour, un premier le matin aux alentours de 8 heures, puis un second en fin d'après-midi - notons par ailleurs que dans ces contrées tropicales la nuit tombe très peu de temps après 18 heures, quelle que soit la période de l'année. Le jour de mon arrivée, étant parvenu dans le village vers 11 heures, je fus passablement étonné de ne pas me voir proposer de nourriture avant une heure bien tardive, en fin de l'après-midi. Cela m'importe toutefois désormais peu puisque, résidant sur place pour maintenant la troisième journée consécutive, je ne produis guère plus d'efforts physiques véritables, à peine quelques mouvements de natation aux instants les plus chauds dans la rivière qui coule en bas du village.

Ce cours d'eau compose en effet ici un très large et profond bassin, flanqué d'un côté d'une plage de galets et de sable jaune, de l'autre d'une paroi rocheuse, l'une et l'autre encadrées de plusieurs *bouquets* de bambous géants judicieusement préservés et qui, en déployant chacun d'immenses panaches vers le ciel, offrent des zones d'ombre appréciables sous les rayons du soleil parfois brûlant des milieux de journée. Là, on se baigne de temps en temps au milieu de quelques buffles, qui profitent tout autant que nous de ce milieu enchanteur et rafraîchissant et dont il arrive que seules les extrémités des têtes - nasaux, yeux, oreilles et cornes - émergent à la surface. Un pêcheur opère parfois non loin, lançant adroitement à maintes reprises, inlassablement, son filet épervier, qui *s'ouvre* alors majestueusement dans les airs avant de s'abattre, parfaitement déployé, sur la nappe d'eau, puis de s'immerger grâce à des plombs de lestage

disposés en périphérie. Ensuite lentement et précautionneusement ramené à lui afin de s'assurer que les poissons parfois pris au piège ne risquent pas de reprendre le large, ceux-ci transitent fréquemment par sa bouche, tête mordue entre ses dents, en attendant qu'une de ses mains se libère et qu'il puisse le transvaser dans le panier d'osier qu'il transporte en bandoulière.

En début d'après-midi je me suis rendu, précédé de deux gamins, en direction des premiers *rays*, les cultures de friche sur abattis-brûlis gagnées sur la forêt et ici localisées à pas plus d'une demi-heure de marche du village. Comme bien souvent, il s'agit en fait de minuscules parcelles, chacune cernée de tout un fouillis inextricable de haies et de barricades, denses amas de troncs calcinés et de lourds branchages préservés lors du défrichage préalable des pans de forêt puis plus tard repoussés en périphérie. Ces *fortifications* composent de grossières mais très robustes clôtures - par ailleurs elles-mêmes désormais envahies de nouvelles pousses végétales qui ainsi les renforcent encore - destinées à circonscrire, tout du moins à contenir, les incursions de bêtes sauvages au cœur des lopins cultivés, et les protéger au mieux des destructions que ces dernières y perpétueraient. Dans ces endroits escarpés - les parcelles accusent parfois des pentes spectaculaires - on n'y aperçoit plus le moindre sentier et il faut être doté d'un assez bon sens de l'orientation si l'on ne veut pas risquer de s'y perdre, entre taillis et fourrés impénétrables, buissons compacts et combes profondes.

Plus loin, au creux d'un vallon nettement encaissé et lui aussi bordé d'une végétation épaisse et luxuriante, nous traversons deux minuscules parcelles, que délimite une haie de bosquets de bambous géants et qui cumulent à elles deux une superficie de guère plus d'un hectare au total. La rare planéité de ce terrain a cependant permis aux villageois de le rendre irrigable sans trop d'efforts, moyennant l'aménagement d'un réseau de circulation d'eau et de diguettes, étroits monticules de terre enclavant les *casiers* de retenue. Les aires naturellement nivelées comme celles-ci se montrent d'une part extrêmement peu nombreuses dans cette région de montagnes - certes peu élevées mais foncièrement escarpées - et ne présentent de plus presque toujours que des surfaces très réduites. Elles sont néanmoins très convoitées et presque systématiquement exploitées lorsqu'elles existent car l'irrigation artificielle qu'elles autorisent - au prix donc de quelques travaux de terrassement - peut par la suite faire miroiter à ceux qui les occupent jusqu'à deux, et même parfois trois, récoltes annuelles de riz, alors que les cultures de pentes, celles dites *de friche sur abattis-brûlis* mentionnées plus haut, pour leur part irriguées uniquement via les pluies de mousson, ne peuvent en faire espérer qu'une seule.

Nous surprenons pas moins de trois serpents durant notre petite excursion, des animaux qui affectionnent effectivement tout particulièrement ces endroits, où la stagnation quasi permanente de surfaces d'eau calme et peu profonde entretient une riche faune aquatique qu'ils pourchassent avidement. Plus loin nous nous accordons une halte sous un éphémère abri de rizière bâti là, frêle cabanon élevé sur pilotis qui permet usuellement aux travailleurs de se protéger du soleil durant les pauses, mais aussi de se maintenir à distance de toute une vermine rampante au sol, des sangsues notamment. Trois femmes, un jeune garçon et quelques enfants y prennent justement en cet instant une collation, chacun modelant d'une main des boulettes de riz froid prélevées dans le *tas* répandu sur un large fragment de feuille de bananier, boulettes qu'ils "tamponnent" ensuite dans un mélange de piment pilé et de sel, avant de les gober avec appétit. Quelques légumes cuits sont également servis dans une demi tige de bambou vert fraîchement débitée.

Les pieds dorénavant équipé de mes seules tongs, il m'est laborieux de me déplacer dans ces terrains sans cesse encombrés de végétation et de divers autres obstacles. C'est pourtant du même équipement que doivent se contenter ces travailleuses, occupées là à moissonner des épis de riz désormais mûrs, fauchant une à une des brassées de gerbes à l'aide des fines et légères faucilles dédiées à ces travaux harassants. Scènes à nouveau éminemment photogéniques que ces femmes, vêtues des emblématiques et spectaculaires tuniques indigo et de leurs lourds bijoux d'argent, œuvrant dans ces décors d'un caractère résolument champêtre. Les épis de riz encore sur pied sont envahis de tout un tas d'herbes et autres adventices, notamment d'une variété de papyrus. L'ensemble est fauché, le tri interviendra naturellement plus tard lors du battage des gerbes pour en extraire les grains. Je me suis attelé durant quelques instants à ces travaux de moissonnage, sous le regard bien entendu hilare de mon public, et je ne vous cache pas que c'est harassant.

Parvenus sous un second abri de rizière, celui-ci dans un état de décrépitude nettement plus avancé, un de mes deux jeunes acolytes, adolescent âgé de peut-être douze ou treize ans, entreprend de confectionner là, dans un tronc de bambou vert qu'il vient de sectionner à l'aide de sa machette, un *bang*, une de ces imposantes pipes à eau. L'opération nécessite moins de cinq minutes. Il verse alors un peu de liquide dans le fond de l'objet, puis se met à consommer les quelques pincées de ce fin et soyeux tabac jaune qu'il a vraisemblablement pu barboter quelque part et qu'il cachait jusqu'ici au creux de sa poche. Cet instrument rudimentaire est ensuite laissé sur place, et il ne fait aucun doute qu'il resservira plus tard à autrui, les pipes à eau "de chemin" étant fréquemment

abandonnées de la sorte dans des lieux emblématiques, rendues ainsi disponibles pour les prochains visiteurs de passage.

Sur le chemin du retour, repassant par le premier abri, une des femmes s'est installée au soleil pour réajuster sa lourde coiffe. En position assise elle maintient, coincé entre ses jambes étendues au sol, un éclat de miroir, indispensable accessoire rendu nécessaire pour bien contrôler le subtil et compliqué agencement du couvre-chef féminin *Akha*. Du coin de l'œil, je ne manque rien de la scène, tant il est extrêmement rare d'assister à une telle séance, et même de simplement surprendre du regard une femme allant la tête nue. Ainsi, après avoir d'abord mis en place - s'en être coiffée donc - la structure de bambou habillée de l'épaisse étoffe de coton teint à l'indigo, la disposition et la fixation des multiples éléments décoratifs s'opèrent artistiquement. En premier lieu les bandeaux brodés, puis les colliers de billes et de cupules d'argent et ceux de perles colorées, ensuite les floches de laine aux nuances vives, les anciennes pièces de monnaie, les chaînes et les chaînettes d'argent, enfin les quelques incontournables accessoires "intrus" qu'elles aiment collecter et s'en parer, du moment qu'ils apparaissent *scintillants* comme l'argent, épingles à nourrices, coupe-ongles, que sais-je encore. Cette ravissante femme exhibe également pas moins de quatre lourds bracelets d'argent pur ciselé dont trois sont portés sur un même poignet. C'est alors avec regret que je me remémore le fait que je ne peux plus réaliser aucune photographie.

Car ça y est, en effet, le dernier cliché de l'ultime pellicule chinoise a été consommé. Il faut dire qu'on se laisse facilement charmer, et donc tenter, tant maintes scènes et sujets du quotidien se font ici extrêmement photogéniques pour un œil occidental. À ce sujet j'avais tout de même, hier au soir, essuyé avec regret un rare refus, le *tableau* d'un duo de grands-mères, toutes deux couchées en chien de fusil sur le bat-flanc à dormir et fumant là leur opium. Elles ont fermement rejeté ma sollicitation et c'était sans appel possible.

Parmi bien d'autres matériaux végétaux naturels - pièces de bois, feuilles de latanier, herbes, paillages et surtout troncs de bambous d'une invraisemblable diversité d'espèces - nécessaires aux travaux de vannerie auxquels ils s'adonnent avec passion, et maîtrisent par ailleurs admirablement, les hommes rapportent aussi régulièrement de la forêt des tiges de rotin dont de volumineux "rouleaux" ou paquets sont presque toujours visibles dans chaque hutte. Ils sont généralement stockés suspendus au-dessus des foyers de cuisson, où ils finissent de sécher en attendant un hypothétique usage ultérieur. À l'image du bambou, il en existe de multiples espèces, depuis de minces "ficelles" de seulement quelques millimètres de diamètre, mais s'allongeant parfois sur plusieurs

dizaines de mètres, jusqu'à de très robustes tiges d'une grosseur de deux à trois ou quatre centimètres, et qui peuvent elles aussi s'étirer sur des longueurs singulièrement surprenantes. D'une section parfaitement ronde, la résistance à l'effort et la flexibilité de ces dernières les rendent adaptées à la fabrication des rares éléments de mobiliers domestiques usités dans ces régions, tabourets et tables basses légères, celles-ci par ailleurs utilisées uniquement à l'occasion des repas, suspendues le reste du temps en hauteur, déposées par exemple sur une poutre de la charpente. C'est toutefois le bambou qui, dans ces contrées, s'impose comme le matériau *roi*, tant il entre dans la confection d'une interminable quantité d'objets, de dispositifs et d'outils indispensables au quotidien. Je n'ai jamais entrepris le projet que j'imaginai pourtant un jour d'inaugurer une liste de la totalité de ces objets en bambou aperçus au moins une fois, mais il est assuré que l'on se retrouverait de la sorte assez rapidement avec un inventaire recouvrant plusieurs pages de carnet. Mentionnons alors pour l'heure uniquement quelques exemples, les paniers, les boîtes et les coffres de stockage, les hottes de transport, les clôtures, cages et enclos, les ponts et les passerelles, les meubles, les huttes, les rouets, les pièges à animaux, les outils, les instruments de musique, les gouttières et "tuyauteries" de canalisation, les nattes, les pipes, les radeaux, et tellement d'autres choses encore.

Quelques signes prouvent sans aucun doute - et des hommes me l'ont effectivement confirmé plus tard - que la fondation du village de Ban Moukhang est toute récente. Ainsi, même la centaine de mètres de terrain cette fois à peu près plat qui sépare les premières huttes du bas de la pente des berges du cours d'eau n'a jusqu'à ce jour toujours pas été totalement défrichée. Par ailleurs, quelques lourds troncs abattus et désormais calcinés depuis la mise à feu de la parcelle de forêt qui auparavant s'élevait ici gisent encore, çà et là, éparpillés à travers tout le village. Enfin, la fragilité et la précarité des huttes elles-mêmes témoignent du fait que celles-ci sont temporaires, qu'elles ont été bâties dans l'urgence d'une première implantation sur le lieu, et destinées à être remplacées plus tard par des constructions plus solides, plus viables et plus pérennes. On peut ainsi sans trop de risque de se tromper affirmer que le hameau se situait auparavant plus à l'écart, également plus haut dans la montagne, et que son déplacement fut concomitant à la percée de la piste *presque* carrossable qui désormais le joute. Il s'agit là d'un des aspects visibles de la politique gouvernementale d'*assimilation* des minorités ethniques du pays. En les incitant - à vrai dire les forçant, le plus souvent - à se rapprocher des voies de communication, on leur permet certes un accès substantiellement facilité aux marchés et à quelques autres services, mais on les rend aussi de la sorte tout de suite beaucoup plus administrables, plus contrôlables. Il devient ainsi en effet

plus aisé de les "éduquer", également de surveiller de près leurs activités, notamment celle de la production du pavot à opium.

À propos de la consommation de cet opium produit localement, elle est comme toujours à peine visible pour un visiteur qui se contenterait de trop rapidement traverser à pied le village - sans s'inviter à l'intérieur de quelques huttes - tant les fumeurs se montrent bien entendu à ce sujet éminemment discrets et que cette pratique ne peut se mettre en œuvre que dans l'intimité des habitats, puisqu'une position couchée est pour cela requise. Il suffit pourtant de lentement déambuler d'une hutte à l'autre pour pouvoir, assez régulièrement, capter depuis l'extérieur quelques effluves de cette odeur si caractéristique, et par ailleurs pas du tout désagréable, qui s'apparente un peu à celle d'une préparation de caramel légèrement trop cuit augmentée d'une pointe d'amertume. Je ne sais si j'ai déjà mentionné le fait que la production *et la consommation* de l'opium ne faisaient auparavant traditionnellement pas partie des cultures de la plupart des montagnards de la région, qu'ils soient *Akha*, *Hani*, *Hmong*, *Yao*, *Hô* ou encore *Sila*, mais que c'est la colonisation du pays par nos aïeux qui a favorisé puis encouragé ce phénomène, bien entendu à des fins de profit économique.

Finalement loin de m'en lamenter, j'en arrive à considérer la perte de ma sandale comme un aléa pas si malheureux, tant le village et ses habitants me plaisent et que, sans la survenue de cet incident, j'aurais probablement déjà quitté ces lieux afin de "maximiser" - pas forcément à juste titre bien sûr - les tout derniers jours que je peux encore me permettre de consacrer à sillonner la région, avant de devoir sous peu reprendre le long trajet de retour vers la capitale.

## **23 octobre - Ban Kioukho**

### **La riziculture**

Hier, de retour au village après ma promenade à travers les *rays*, seules les deux jeunes filles de ma famille d'accueil se tenaient présentes sous le toit. Les convenances locales impliquent que, en tant qu'homme étranger à la maisonnée, il était inconcevable que je m'y tienne alors également. Du reste, la situation s'annonçait tellement embarrassante pour ces jeunes filles elles-mêmes qu'elles ont préféré s'extirper sans délai de la hutte, prenant par ailleurs bien soin de clore la porte derrière elles pour bien me signifier, sans aucun risque d'ambiguïté, que ma présence n'y était pour l'heure pas la bienvenue. La majeure partie des autres membres de la famille se trouvait en effet en cet instant invitée



chez des voisins. Je m'y rendis à mon tour, bien convaincu de pouvoir profiter là-bas, de la même façon qu'il y a trois jours dans le village de Ban Nongfeu, d'un « *phimay khao* », c'est-à-dire d'un "Nouvel An du riz", qu'on y célébrait effectivement avec allégresse. À mon arrivée, une belle quantité de nourriture était déjà servie et, parmi les plats présentés, figurait notamment de la viande de chien, préparée selon différentes recettes, des morceaux frits, d'autres bouillis en soupe. Dans la pénombre ambiante qui, comme habituellement, règne dans ce type d'intérieur résolument confiné car dépourvu d'ouvertures, je ne réalisai pas immédiatement que quelques-uns des bols de "sauce", dans lesquels nous trempions alternativement boulettes de riz gluant et bouchées de viande - assaisonnement que par ailleurs j'estimai de prime abord tout à fait appréciable - ne contenaient en réalité rien de plus que le sang frais de l'animal, agrémenté de quelques herbes hachées. Plusieurs des hommes présents là se trouvaient dans des états d'ébriété déjà assez prononcés quand je les rejoignis et je décidai, après m'être abondamment sustenté, de ne pas les accompagner une fois de plus dans ces excès, mais d'assez rapidement m'éclipser pour pouvoir profiter avec bonheur des derniers rayons de soleil de la journée. J'ai en effet, sous ces latitudes, de tout temps particulièrement apprécié les épisodes d'aurores et de crépuscules, qui malheureusement ici offrent toujours des durées trop brèves.

J'ai, dans la nuit, pris la décision de quitter le village de Ban Moukhang ce matin, après tout de même un total de trois journées passées sur place. Je me mets alors en chemin relativement tôt, dès l'aurore, puisqu'il me faudrait en théorie cinq heures pour regagner le hameau de Ban Sone Taï si j'étais toujours pourvu de mes sandales, et qu'il m'en nécessitera donc sans doute un peu plus étant donné que je dois désormais me contenter de mes *pauvres* tongs légères en mousse. De plus je souhaite me donner toutes les chances de parvenir à intercepter, lorsque j'aurai atteint la piste carrossable, l'unique transport quotidien qui pourra alors me ramener en direction du sud. Je ne prends ainsi même pas le temps de manger et m'en vais simplement solliciter deux ou trois bananes sauvages auprès du vieil aveugle, fruits que je pourrai consommer plus tard en chemin.

En cette heure matinale je profite en route de jolis panoramas, notamment une fois atteint le premier modeste col. Des nappes de brume remontent des vallons escarpés et se mêlent aux collines et aux sommets, tous débordants de végétation luxuriante. Tableau relativement rare, j'aperçois là un gibbon, vision assez furtive de l'animal se tenant haut perché dans un arbre, bondissant déjà d'une branche à l'autre pour fuir en hâte. Plus loin ce sont deux beaux oiseaux que je peux observer cette fois un peu plus longuement, oiseaux d'une espèce dont je ne connais pas le nom, de la taille d'un gros pigeon et dont chaque

individu est affublé de couleurs vives et surtout de deux longues plumes caudales aux rachis dépouillés, si ce n'est en leur extrémité, où ils retiennent une sorte d'ocelle. À deux reprises des pipes à eau sont visibles au bord de la piste, déposées à chaque fois de manière plus ou moins bien abritée contre le tronc d'un arbre. Il s'agit de versions sommaires et rustiques de ces objets qui sont communément usités par presque tous ici, fabriqués puis utilisés sur place, avant d'être abandonnés là, ou plus exactement laissés à disposition du prochain marcheur de passage, qui souhaitera alors peut-être lui aussi profiter d'une pause *tabagique* en ces mêmes endroits. C'est à nouveau le fameux *bang* dont j'ai déjà parlé plus haut à plusieurs reprises, la pipe à eau de bambou emblématique de cette province de Phongsaly, et également de la Chine du Sud toute proche, d'où cette tradition de fumerie toute particulière provient d'ailleurs sans doute initialement.

Quant à mes tongs légères en mousse, elles résistent finalement mieux que ce que je pouvais d'abord redouter - et craignais - puisque pour l'heure tout juste ai-je à me plaindre de quelques échauffements aux plantes de pieds. J'observe tout de même que le matériau, extrêmement ténu, dans lequel elles sont découpées se tasse déjà de manière sensiblement alarmante. À ce sujet, ai-je précédemment mentionné que trois jours plus tôt, alors que j'arpentais une première fois cet itinéraire mais dans l'autre sens, j'y avais croisé un groupe de jeunes filles qui s'apprêtaient pour leur part à le parcourir en aller *et retour* dans la même journée, soit pour un total d'une dizaine d'heures de marche et d'une cinquantaine de kilomètres ? Comme c'est couramment le cas dans ces contrées, la plupart d'entre elles également n'étaient pourvues que de tongs, mais de cet universel modèle chinois bon marché en plastique dense que l'on observe en abondance dans tout le pays, certes solide mais lourd et qui tend alors à douloureusement cisailer les orteils de ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Je parviens à Ban Sone Taï, hameau de l'ethnie *Taï Lue*, une vingtaine de minutes seulement avant que je n'entende hurler le moteur de l'unique minibus quotidien, qui peine alors dans une montée de cette affreuse piste de terre, celle-ci par ailleurs presque tout du long creusée de profondes ornières. Que mes médiocres tongs aient tenu le coup jusqu'à là s'avère une bonne nouvelle puisque cela va semble-t-il me permettre de continuer à passer un peu de temps - en réalité les deux seules dernières nuits qui me restent disponibles - dans des villages des environs, avant de ne plus avoir d'autres choix que d'entreprendre finalement le long trajet de retour vers la capitale du pays, trajet qui pour sa part ne nécessitera pas moins de trois journées de transport au total. Mais pour l'heure, le minibus m'emmène à Boun Neua, un modeste bourg-carrefour poussiéreux, néanmoins chef-lieu du district du même nom, où se rejoignent les

deux principales voies de communication de la région. Je m'accorde un rapide repas dans une des deux gargotes chinoises du lieu, dégote un petit sachet de lessive pour mon usage personnel, quelques paquets de cigarettes et de gâteaux secs à offrir - je déniche même avec bonheur une pellicule photographique auprès d'un quincaillier chinois - puis reprends sans tarder le large. J'ambitionne cette fois de m'engager sur un sentier repéré deux années plus tôt, fermement persuadé qu'il mènera lui aussi à des villages *Akha*. Il est déjà 15 heures et le départ de ce sentier, c'est-à-dire l'intersection qu'il compose avec la piste, se situe à environ trois kilomètres en amont du bourg. Ne souhaitant pas marcher le long de cette piste, trajet bien peu intéressant et monotone, je retourne au petit restaurant chinois pour convaincre un jeune gars qui y travaille de me transporter avec le scooter de la famille jusqu'à la bifurcation convoitée, ce qu'il accepte. Une fois déposé à cet endroit, je prends tout de même la précaution de m'assurer, auprès d'un paysan occupé là à je ne sais quelle activité, de la présence de hameaux *Akha* dans la direction visée, ce qu'il me confirme, m'indiquant même que le premier d'entre eux ne serait localisé qu'à un peu plus de deux heures de marche. Je me mets alors en chemin.

C'est actuellement la moisson du riz et elle s'étalera sur quelques semaines, au fur et à mesure de la progression du mûrissement des parcelles et des types de variétés cultivées. La totalité des étapes s'opèrent bien entendu à la main, à l'unique force des bras de chaque personne valide, depuis les plus jeunes enfants jusqu'à celles ayant déjà atteint un âge parfois avancé. Le fauchage se réalise en recourant à de fines et légères faucilles. Il s'agit pour les moissonneurs, qui doivent pour cela se maintenir en permanence penché vers le sol, de rabattre dans le creux de leur coude de volumineuses brassées d'épis, qui sont alors tranchées de leur main restant libre. Ces gerbes sont déposées telles quelles au sol s'il est nécessaire qu'elles finissent de sécher, ou immédiatement fagotées, solidement liées à l'aide de quelques tiges préalablement torsadées de la même plante. Vient ensuite le battage de ces gerbes, afin d'en extraire les grains. De vastes nattes de vanneries de feuillages - encore très rarement des bâches de nylon dans ces contrées reculées - spectaculaires ouvrages atteignant une surface de plusieurs mètres carrés et généralement confectionnés par les anciens à d'autres époques de l'année, sont alors étalées au sol et différentes techniques de battage peuvent être mises en œuvre, en fonction peut-être des variétés de riz cultivées, de leur degré de mûrissement, ou simplement des pratiques agraires locales. La plus commune de ces techniques consiste tout bonnement à prendre en main les gerbes les unes après les autres puis à les frapper à maintes reprises contre le sol jusqu'à ce qu'elles se soient totalement déchargées de leurs grains, qui se répandent alors à la surface les nattes, et sur lesquelles il est ensuite aisé

de les récupérer. Une méthode alternative fait appel à un outil spécifique, comme un pendant local du *fléau* qui était jadis employé pour battre les céréales - blé, orge, et autres - dans nos contrées occidentales. Il s'agit d'une sorte de lourde "canne" de bois ressemblant comme deux gouttes d'eau aux crosses dont se servent les joueurs de hockey. Les gerbes déposées en vrac sur les nattes sont alors régulièrement brassées, puis surtout longuement battues avec fracas par deux ou trois moissonneurs, chacun d'eux équipé de cet étrange outil. Il reste ensuite à vanner les précieux grains pour en évacuer les déchets et autres scories, innombrables particules végétales qui s'y sont inmanquablement mêlées. Tâche incombant le plus souvent aux femmes, elles emploient pour cela un *van* à riz, ample plateau confectionné en vannerie de bambou, sur lequel elles déversent une certaine quantité de grains. Puis, en recourant à des gestes experts et non moins élégants de manipulation de ces vans, elles élancent en hauteur ces grains en s'assurant que durant ce rapide *vol* aérien le vent chassera plus loin les déchets et les résidus, les éléments les plus légers et donc les plus volatils. Même s'il n'y a malencontreusement pas le moindre souffle d'air dont elles pourraient opportunément profiter lors de cette manœuvre, elles se montrent tout de même capables, via d'habiles gestes de mouvement latéral, de faire en sorte que ces déchets s'évacuent. Ce travail de vannage est également parfois opéré un peu plus grossièrement, alors tout simplement en agitant au-dessus des grains répandus au sol de larges éventails de façon à provoquer des tourbillons d'air qui emporteront là aussi les particules les plus légères.

À ce stade il reste encore à nos travailleurs à transporter les sacs jusqu'au village, le plus souvent à dos d'hommes et à travers les sentiers escarpés, en s'aidant de rien de plus qu'une sangle, voire une corde, passée sous la charge et devant le front des porteurs. Cette manutention peut aussi s'effectuer sur le dos des petits chevaux pour ceux qui ont la chance d'en posséder, ou parfois - en réalité de plus en plus fréquemment - entre les jambes d'un conducteur de scooter lorsque la présence d'une piste ou d'un chemin carrossable proche l'autorise.

Il sera encore nécessaire de s'assurer du séchage optimal et définitif des grains avant de pouvoir les stocker, enfermés bien à l'abri dans les petits greniers à riz individuels et familiaux, sans risque qu'ils y pourrissent en raison de quelques traces d'humidité qui auraient persisté. Ces greniers à riz, sortes de répliques miniatures des huttes d'habitation, sont eux aussi élevés sur pilotis et ceux-ci sont généralement équipés de divers dispositifs, plus ou moins efficaces, destinés sans doute plus à décourager qu'à empêcher les rongeurs d'y grimper. Ce peut être le recouvrement d'une portion de chacun de ces piliers par une feuille de tôle d'acier plus ou moins lisse, la mise en place à mi-hauteur d'une

"couronne" de bouteilles en verre ou d'un large disque de bois, ces différents agencements étant tous supposés être difficilement franchissables par les rats, les souris et autres campagnols. Chaque famille possède un ou deux de ces greniers à riz et tous ceux d'un même village sont toujours systématiquement regroupés légèrement à l'extérieur des hameaux, afin de préserver ainsi des flammes la *richesse* qu'ils contiennent en cas d'incendie des habitats.

Pour assurer ce séchage optimal des grains avant leur stockage définitif à l'abri des intempéries, ils seront encore, inlassablement, durant de nombreuses et longues après-midis, à nouveau répandus sur les nattes, cette fois déployées et étendues sur le sol de terre à proximité immédiate des huttes, ou sur leurs terrasses attenantes, ainsi idéalement exposées aux rayons *dessicants* du soleil. Les personnes âgées sont presque toujours en charge de cette tâche, opération certes relativement peu éprouvante physiquement et pour laquelle il s'agira de la sorte, jour après jour, de surveiller et prévenir les tentatives d'incursions et de chapardage des poules et des cochons, de repousser continuellement ceux-ci par des interjections et autres onomatopées plus ou moins efficaces, mais aussi, lorsque nécessaire, d'utiliser pour les chasser une longue perche de bambou au caractère résolument plus menaçant et dissuasif que de simples paroles.

Enfin, précisons qu'à ce stade les grains ne sont bien entendu toujours pas propres à être consommés puisqu'il reste encore à les décortiquer. Cette opération s'effectue cependant plus tard, au fur et à mesure des besoins quotidiens de chaque famille. Ainsi, chaque jour, une des premières tâches dévolues aux femmes ou des jeunes filles de chaque maisonnée consistera à s'atteler au décortilage d'une portion de ce *paddy* - le paddy désigne les grains de riz encore non décortiqués - pour séparer ces grains du son, les enveloppes qui ne sont pas comestibles. Il s'agit alors de le pilonner et c'est à ces moments-là, dans les semi obscurités matinales, ou même plus souvent avant l'aurore, que les villages s'éveillent réellement, aux sons sourds, rythmés et cadencés des pilons à balancier actionnés au pied et qui font entendre leurs martèlements, simultanément ou successivement, les uns après les autres. Il restera enfin à vanner les grains de riz blanc ainsi obtenus pour en chasser le son, près des poules qui guetteront avec avidité quelques miettes, éclats de riz brisé échappés. J'évoquerai à une autre occasion ces opérations de décortilage, qui elles aussi font appel à toute une série de gestes *experts*.

Nous avons ainsi décrit, étroitement résumé plutôt, uniquement la toute dernière étape d'une harassante saison de culture des *rays*. Il resterait en effet encore à parler des plus *grosses* phases, en commençant par les travaux cycliques *annuels* de défrichage - une même parcelle n'étant jamais

réensemencée deux années consécutives en raison d'une chute drastique des rendements que cela engendrerait - de mise à feu, de débardage, de clôture, puis de préparation des lopins ainsi obtenus, le labour à la houe, l'ensemencement, l'entretien et les interminables séances de sarclage, tout au long de la croissance des épis, autant d'opérations elles aussi exécutées exclusivement manuellement, à l'unique force des bras et à l'aide de très rudimentaires outils. Durs labeurs d'un autre âge, que je prendrai le temps, eux également, de décrire un jour avec plus de détails.

Un peu plus de cinq heures de marche ce matin, près de deux heures ce soir, une de mes plus longues étapes, et parcourue en tongs encore. Les limites de ces dernières se font toutefois finalement cruellement sentir, puisque les échauffements ont fini par provoquer l'ouverture d'une sorte de *fissure*, d'une crevasse de la peau ordinairement visible sur la plante de mon pied droit. En fin de journée, cela se concrétise par une profonde plaie, particulièrement douloureuse, sur laquelle bien entendu aucun pansement ne parvient à se maintenir et où s'insinue tantôt de la poussière, tantôt de la boue.

Arrivé au village de Ban Kioukho, tandis que je tâche tant bien que mal de nettoyer puis de désinfecter cette blessure, s'engage alors devant moi un défilé de quelques vrais malades - et d'autres beaucoup moins - qui viennent à ma rencontre pour tenter de "m'extorquer" du *yàà*, c'est-à-dire un médicament quelconque, qui pourra miraculeusement les soulager de maux, ceux-ci aussi fréquemment imaginaires que réels. Pour untel c'est une vue défaillante, pour cet autre une plaie purulente, un autre encore des plaques rougeâtres sur la peau ou des douleurs chroniques à l'abdomen. Si je me défends en leur expliquant que je ne connais pas la médecine et que je pourrais tout juste tenter d'infléchir un mal de crâne - en l'occurrence en recourant à de l'aspirine - alors les troubles au ventre ou je ne sais quelles autres affections se transfèrent instantanément vers la tête...

Sans surprise, les quelques pâtisseries industrielles chinoises acquises un peu plus tôt dans l'après-midi à Boun Neua affichent toutes une date limite de consommation dépassée de plusieurs mois. Résultat, elles sont ramollies, et de la sorte pour moi presque immangeables, ce qui n'est toutefois absolument pas le cas pour mes hôtes. Quant à la pellicule photographique, elle se montre elle également largement suspecte puisqu'en fonctionnant, non seulement mon appareil produit un son tout à fait curieux et jusque là inconnu, mais j'avais aussi préalablement remarqué à son sujet, en réalité dès l'ouverture de son emballage, que la coque de protection du dit film se présentait comme usée, finement rayée,

de la même manière que si elle avait déjà subi un ou plusieurs cycles d'utilisation.

**24 octobre - Ban Nangoy Kho**

## **La veillée funèbre**

De retour chez les *Akha*, je fais malheureusement pour l'heure face à une atmosphère assez peu cordiale parmi mes nouveaux hôtes. Le patriarche s'est en effet autorisé, dès la veille au soir, à me réclamer un peu d'argent, soi-disant en *dédommagement* de l'accueil dont il me fait bénéficier sous son toit, une attitude - que je sais par ailleurs être bien peu respectueuse en ces contrées - très rarement rencontrée par le passé, après pourtant désormais au total plusieurs dizaines de nuits vécues en compagnie des villageois montagnards. Passablement contrarié, mais également fatigué après mes sept heures de marche en tongs du jour précédent, je suis alors rapidement allé me coucher, sans plus de cérémonie, souhaitant aussi de la sorte pouvoir ostensiblement lui signifier mon agacement et mon exaspération. Il semble cependant que cela n'ait pas suffi puisque ce matin il a osé récidiver dans son impolitesse. J'ai de fait cette fois à peine pris le temps d'avalier quelques bouchées de riz, ai abandonné quelques vieux billets froissés près de mon bol, puis ai repris ma route, malgré l'heure précoce.

Le village suivant est localisé à pas plus de deux heures de marche, aussi je m'autorise à m'attarder et musarder en chemin, m'accordant plusieurs arrêts dans les *rays*, bavardant là avec quelques paysans. Plus loin, m'étant suffisamment écarté des zones cultivées, je réalise plusieurs détours en direction de la forêt, pour tenter d'y observer un peu de faune, sans grand succès néanmoins, si ce n'est quelques oiseaux et insectes. Sans surprise, les tongs s'avèrent totalement inadaptées à cet environnement, m'obligeant par exemple à me montrer particulièrement vigilant face aux assauts des sangsues et des fourmis. De plus, une seconde plaie s'est à son tour ouverte, cette fois sous mon autre pied, lui aussi échauffé et donc fragilisé par les précédentes marches entreprises avec cet équipement résolument inapproprié à ces circonstances. Parvenu dans ces conditions au hameau *Akha* de Ban Nangoy Kho, bien que la journée soit peu avancée, je décide tout de même d'y faire halte, pas mécontent par ailleurs de pouvoir ainsi consacrer aux villageois la plus grosse part de mes dernières heures dans la région.

Ayant repéré la plus grande hutte du lieu, une des plus vastes encore jamais aperçues chez des *Akha*, je sollicite la famille qui l'occupe pour m'héberger la

nuît suivante. La totalité des habitations sont ici élevées sur pilotis, et pas moins de trente-cinq de ces robustes piliers de bois sommairement dégrossis sont requis pour supporter la nôtre. Les villages *Akha* sont - je l'ai dit plus haut - presque toujours implantés sur des pentes et celle-ci présente cette fois une déclivité particulièrement prononcée. Cela a pour conséquence, alors que le plancher de l'arrière de la hutte affleure presque le sol, de nécessiter en façade des pilotis dont la hauteur atteint ma taille. La plus grande longueur de cet habitat presque hors norme approche la trentaine de mètres et son intérieur dévoile un volume d'un seul tenant, car à peine quelques morceaux de toiles tendues isolent certains "placards à dormir" et une seule claie de bambou délimite en son extrémité un des espaces de sommeil des hommes. Étrangement, ce dernier n'est cette fois pas surélevé, pour composer le traditionnel bat-flanc, les nattes de bambou étant ici directement déposées sur le plancher. Aux poutres de la charpente sont suspendus, liés en grappes, des milliers d'épis de maïs, et une sorte de mezzanine encadrée de claies en est par ailleurs de son côté remplie à un tel point que j'en viens à douter de la suffisante solidité de la structure qui la porte.

Le grand-père de la famille est décédé, l'étrange cercueil gît dans un coin, affublé de tout un tas de "fétiches" à caractère animiste, certains sculptés dans du bois, d'autres taillés dans du bambou, d'autres encore découpés dans du papier rituel que les femmes savent fabriquer à partir de fibres broyées de ce même végétal. Je ne parviens pas à m'informer du temps déjà écoulé depuis le décès, ne me permettant bien entendu pas de trop investiguer sur la question. On me parle d'une durée de "*onze jours*", ce qui ne me semble bien sûr pas concevable, les *Akha* ne respectant par ailleurs à ma connaissance aucune tradition d'embaumement des corps. J'émet alors la vague hypothèse que la dépouille n'est plus présente là et que le maintien en place du cercueil ne vise désormais qu'un statut symbolique. Je n'ai encore toutefois que très rarement été confronté à la mort dans les villages montagnards et n'ai en outre aucune idée des coutumes et pratiques relatives à ce sujet. Je ne sais pas non plus où se situent les limites de la bienséance et m'abstiens donc en conséquence, dans le doute, de poser trop de questions.

Pour l'heure, ce sont presque exclusivement des hommes qui *tiennent compagnie* au macchabée - ou donc à ce qui le représente - la majeure partie des femmes devant sans doute durant ce temps œuvrer aux champs. Nous buvons du *lao-lao* et, bien que le milieu de la journée soit à peine atteint, la plupart se trouvent déjà dans un état d'ébriété avancé. À tour de rôle ils me tiennent alors de longs discours incompréhensibles, ne se privant pas, pour certains d'entre eux, de les accompagner d'abondants jets de postillons. De mon côté je veille à



la modération, en leçon notamment de quelques abus opérés ces jours derniers et ces semaines passées. Quelques verres peuvent néanmoins difficilement se refuser dans de telles circonstances. L'avantage toutefois de ce type d'événement est qu'il me permet de manger de la viande, et à satiété encore, du porc, du poulet, du buffle même parfois, de la chèvre ou du chien assez fréquemment.

De temps à autre un chaman, sans doute à peine moins alcoolisé que ses comparses et se tenant assis à proximité du corps, se prend à psalmodier, durant plusieurs dizaines de minutes à chaque fois, je ne sais quelles incantations rituelles, l'agitation alentour et les conversations animées des uns et des autres ne cessant jamais pour autant. Tout le long de l'après-midi, une assemblée mouvante de dix à quinze hommes a ainsi en permanence occupé la hutte, en compagnie du cercueil et du *lao-lao*. Il y a beaucoup à manger, c'est gras, c'est bon, je me refais une santé. En début de soirée, réunis en cercle autour du principal foyer, les hommes se sont de nouveau attelés à découper puis à cuire de la viande - quelles que soient les circonstances, dans les villages montagnards, ce sont en effet traditionnellement toujours les hommes qui ont la charge de la préparation des viandes - nouveau prétexte à engloutir nombre de rasades de *lao-lao*.

La veillée, de plus en plus animée, bruyante et arrosée, se poursuit de la sorte, à proximité immédiate du cercueil. Pas moins de six *bangs*, les pipes à eau, sont en service, circulant ainsi sans arrêt de main en main. Deux de ces pipes, particulièrement volumineuses, présentant des fûts de pas loin d'une dizaine de centimètres de diamètre. Elles deviennent prétextes à quelques rires lorsque je m'essaye à employer l'une d'elles, ne parvenant pas à adopter la position adéquate, là où mes compagnons appliquent avec aisance, méthodiquement et hermétiquement, bouche, menton et la totalité de la surface d'une joue sur l'embouchure avant d'allumer le foyer garni d'une pincée de tabac, puis d'aspirer l'énorme volume de fumée ainsi produit.

Les hommes fument abondamment. Pour cela on l'a dit, la pipe à eau, le *bang*, est le principal instrument employé dans cette province de Phongsaly, mitoyenne de la Chine du Sud et d'où elle provient sans aucun doute initialement. L'usage de la pipe à eau compose en effet chez les montagnards la manière essentielle et incontournable de consommer le tabac. Il arrive toutefois également assez régulièrement que les hommes se confectionnent des "cigarettes" d'un épais et fort odorant tabac brun, tabac qu'ils auront eux-mêmes cultivé puis apprêté - c'est-à-dire séché puis haché - ou acquis en vrac lors d'une de leurs rares visites sur un marché de plaine. Ces grossières et volumineuses *clopes*, le plus souvent roulées dans des pages arrachées à de vieux cahiers

d'écoliers usagés, sont immédiatement reconnaissables, notamment aux lignes d'écriture et aux traces d'encre qu'elles laissent largement apparaître à leur surface.

Plus tard en soirée, sous les vifs encouragements, mais aussi un peu d'insistance, du chef de famille et de quelques autres hommes invités, alors que je viens d'exprimer une vague allusion à ma fatigue générale, la mère abdique et accepte de me faire bénéficier d'un massage. Il s'agit là du même remède traditionnel *Akha* dont j'ai déjà profité à deux reprises par le passé lors de ce séjour et que j'avais relaté à ces occasions, il y a de cela un peu plus de deux semaines. Je suis alors invité à m'allonger sur une natte puis, une fois installé là à la vue de tous, la femme, sa fillette de peut-être sept ou huit ans ainsi que deux jeunes filles plus âgées, chacune s'étant agenouillée de part et d'autre de mon corps étendu, s'appliquent à l'exercice, pressant avec force sur mes jambes, mes bras, mon dos. Affublée de sa spectaculaire coiffe et de sa tunique traditionnelle, la jolie femme arbore indéniablement des allures de déesse égyptienne. La fillette quant à elle vient à bout de sa tâche avec beaucoup de sérieux et de dignité, à défaut de réelle efficacité, étant évidemment dotée de bien trop peu de puissance physique pour cela. À l'opposé, certaines des pressions exercées par la femme se font presque douloureuses.

Les rares fois où des femmes *Akha*, rongées par la curiosité, souhaitent m'adresser directement la parole, par exemple pour m'interroger à propos de telle ou telle chose me concernant, elles recourent à un homme, qui s'improvise alors intermédiaire et *interprète*. Car si cela est sans conteste à mettre parfois sur le compte de la timidité ou de la pudeur, voire de l'appréhension, il ne faut pas négliger le fait que la plupart d'entre elles ne savent réellement s'exprimer qu'en leur dialecte et ne possèdent sans doute que quelques mots de vocabulaire lao, tant les occasions qu'elles ont d'employer la langue nationale officielle se présentent avec une extrême rareté.

Je l'ai dit plus haut, les tôles ondulées légères, utilisées en recouvrement des huttes en lieu et place des chaumes ou autres matériaux végétaux, à la fois plus laborieux à mettre en œuvre et moins pérennes, gagnent peu à peu les arrières-pays, avec une nette accélération du phénomène ces deux dernières années. Je ne saurais alors trop conseiller à celles et ceux qui souhaitent pouvoir observer des villages de minorités ethniques encore conçus en totalité d'après des techniques traditionnelles, et faisant exclusivement appel à des matériaux naturels issus de la forêt, de ne plus attendre pour visiter ces régions restées situées "hors du temps". Je présage en effet que ce n'est plus l'affaire que de quelques années à peine avant de les voir intégralement disparaître, tout du moins les huttes

progressivement consolidées ou reconstruites en recourant à ce type de matériaux manufacturés contemporains. Ainsi ici, à Ban Nangoy Kho - qui est toutefois il est vrai un hameau assez facilement et rapidement accessible - près de la moitié des huttes sont désormais protégées par ces feuilles d'acier légères, qui présentent par ailleurs une qualité et une épaisseur bien inférieures à celles que l'on connaît et emploie en Occident. Un exemple patent de ce phénomène de modernisation est par exemple incarné par le village *Taï Lue* de Ban Sone Taï, qui fut en quelque sorte le hameau "carrefour" de mes promenades de ces deux dernières semaines dans la région. Le traversant une première fois en minibus quelques années plus tôt, alors que je me rendais dans l'extrême nord de la province, je fus frustré, ne m'y arrêtant pas, de ne pouvoir photographier l'étendue des toits de chaume qu'il présentait à l'époque - les villages *Taï Lue* sont en effet bâtis sur des terrains plats et les habitats y sont disposés d'une manière parfois tellement rapprochée que les retombées des toitures se touchent presque, composant par ailleurs ainsi comme des allées semi couvertes. Espérant alors pouvoir me rattraper cette année, en prenant le temps de réaliser le cliché autrefois manqué, je dus constater avec dépit que près des trois quarts des habitats étaient désormais équipés de ces tôles métalliques, ôtant tout caractère photogénique à l'ensemble.

La veillée funèbre se poursuit, de nombreux autres hommes nous ont rejoints. La si douteuse pellicule photographique chinoise dénichée la veille à Boun Neua promettait vingt-quatre poses, mais elle ne m'en a offert que quinze. Je le regrette véritablement car, venant enfin de parvenir à m'extraire de la proximité des haleines éthérées et des denses brouillards de fumée que sont capables de produire une quarantaine de paysans confinés en un endroit aussi étriqué et à peine ventilé, j'ai désormais rejoint le foyer des femmes, et j'aurais alors pu avantageusement employer là ce précieux dernier film. Car la gent féminine se montre bien entendu beaucoup plus photogénique que les hommes, ne serait-ce que grâce à leurs spectaculaires oripeaux, tuniques et coiffes traditionnelles, mais aussi parce qu'elles sont la plupart du temps occupées à une large diversité d'activités et tâches domestiques, ce qui dote les scènes d'encore plus d'*authenticité*. Ce n'est pas beaucoup le cas en cette soirée toute particulière, mais elles *m'offrent* tout de même, comme souvent, de jolis "tableaux". Une telle en épouille une autre, telle autre brode à la faible lueur d'une lampe à graisse, pendant que les plus âgées, toutes empreintes d'une allure digne et *sage*, fument un peu de tabac dans leurs fines pipes droites. Une jeune fille en est à coudre sa vingt-troisième pièce - des piastres indochinoises en argent et d'autres, plus récentes et moins précieuses, d'origine birmane et chinoise - sur un veston d'apparat, et elle s'apprête à en ajouter encore cinq ou six.

Voici venue la toute dernière soirée que je peux passer en compagnie des montagnards. Dès demain en effet il me faudra retourner au bourg de Boun Neua avant, le jour suivant, d'entamer le trajet de trois journées en bus vers la capitale du pays. J'aurais bien sûr aimé pouvoir profiter d'une soirée qui se serait déroulée dans d'autres circonstances que celle-ci, en l'occurrence sous un toit abritant un défunt, mais l'ambiance générale n'incline toutefois pas à la tristesse, sans aucune mesure par exemple avec les atmosphères éplorées et accablantes que l'on rencontre communément en Occident lors des veillées funèbres qui ont lieu *de nos jours*. Elle se rapproche au contraire sans doute beaucoup plus de celles, incomparablement plus joyeuses et animées, qui avaient visiblement cours encore quelques décennies plus tôt, du moins dans certaines régions et sociétés rurales françaises, si on en croit quelques témoignages écrits à ce sujet qui sont parvenus jusqu'à nous. Pour l'heure donc, nous continuons à boire, à rire, à nous interpeller bruyamment, à jouer même aux cartes pour certains, avec d'autant plus de tapage que de petites sommes d'argent sont pariées à chaque fois. Vient un moment où deux ou trois hommes se prennent à chanter, alternativement, nous offrant des performances plus ou moins jolies et agréables à l'oreille en fonction sans doute du taux d'alcoolémie que chacun d'eux affiche. Les paroles ainsi déclamées semblent en grande partie participer d'improvisations, ce que laissent en tout cas présager les effets de surprise qui parcourent l'assemblée réunie là ainsi que les éclats de rire généralisés qui s'ensuivent.

Comme cela se pratique à la fin de chaque repas, des bouilloires d'eau infusée d'herbes et écorces circulent parmi les convives. Même si je ne me suis encore jamais penché sur une tentative d'identification des ingrédients employés dans la préparation de ces décoctions, je me suis toujours plu à faire le constat que leurs goûts pouvaient tellement différer d'un toit à l'autre, voire d'une bouilloire à l'autre au sein d'une même famille.

J'apprends qu'une étape importante du rite funéraire va avoir lieu cinq jours plus tard. Je me trouverai malheureusement à cette heure déjà loin étant donné que cette date correspond exactement à celle de mon vol de retour vers la France. Est-ce l'inhumation ? Ou, puisque je doute de plus en plus sérieusement que le corps soit présentement conservé ici, une *simulation* qui en ferait office ? Je ne parviens toutefois pas à en apprendre plus à ce sujet, la moindre tentative d'explication que je finis par arracher, au prix de quelques efforts, se présentant de manière extrêmement confuse, et je ne dispose en outre d'aucune connaissance des traditions mortuaires des montagnards. Ce qui est assuré en revanche, c'est que ces *protocoles* ont été entamés il y a plusieurs jours déjà et qu'ils vont effectivement se poursuivre durant un certain temps encore puisque,

éminemment prévoyants, mes hôtes ont accumulé dans un coin de la hutte plusieurs jerricans terreux emplis de *lao-lao*.

Il me reste en poche, en tout et pour tout, à peine trois-cent-mille kips, soit l'équivalent d'à peu près vingt-cinq euros. Hasard malencontreux du calendrier, durant mon trajet de retour vers la capitale, qui débutera après-demain, je transiterai par Oudomxaï, premier endroit où se présentera une banque, un jour ouvré - un vendredi - mais y arriverai cependant bien trop tardivement pour profiter de l'ouverture de celle-ci, avant qu'elle ne ferme ses portes jusqu'au lundi suivant, et où je ne pourrai en aucun cas me permettre de patienter jusque là. Il ne me reste en outre plus aucun dollar américain en poche, seule devise que j'aurais assez aisément pu troquer au marché noir. Je n'aurai donc accès à aucune possibilité de change monétaire avant l'étape suivante, celle de Luang Prabang, *spot* touristique où des changeurs de rue accrédités officient cette fois tous les jours de la semaine, incluant ceux du week-end. Dans ces conditions je dois désormais me soumettre à certaines restrictions, et donc ne plus m'autoriser aucune dépense accessoire d'ici là, m'apprêtant même à devoir marchander le prix des chambres de mes deux prochaines nuits, dès demain soir à Boun Neua puis à nouveau à Oudomxaï le jour suivant. Il faudra par ailleurs que je me contraigne durant ce temps à me restaurer à moindres frais, sur les marchés. Le transport restera ainsi le seul service au coût non négociable, celui qui fera rapidement fondre ma dernière liasse de billets lao.

## **25 octobre - Boun Neua**

### **Les obsèques**

Tôt ce matin, un nouveau cochon est abattu. Deux de ses congénères avaient déjà subi le même sort la veille, et sans doute d'autres encore les jours précédents. Des quartiers de viande sont répandus au sol, sur des morceaux de bâches en nylon et à proximité immédiate du macchabée. Plusieurs hommes, armés de machettes, s'attellent alors aussitôt à les débiter et les premières pièces sont instantanément emportées en direction des foyers qui flambent déjà. Trente minutes plus tard - il est 5 heures 30 du matin - nous entamons le premier festin de la journée et les flacons de *lao-lao* reprennent simultanément le chemin des tablées. Tous les foyers de la hutte étant occupés pour la cuisson des viandes ou de légumes, le riz est apprêté chez des voisins et deux femmes ne tardent pas à faire leur apparition, chacune d'elles équipée d'une hotte dorsale chargée d'un de ces fûts de bois évidés et noircis, dont on se sert habituellement pour préparer cet aliment. Ceux-ci étant emplis de riz cuit à point, de volumineux panaches de fumée s'élèvent au-dessus des têtes des porteuses.

Il est 7 heures, le chaman, celui qui la veille déjà s'occupait de temps à autre à psalmodier je ne sais quelles invocations, vient cette fois d'exécuter un *rite* plus tangible, plus étonnant aussi, et que je ne saurais en aucun cas expliquer, un "cérémonial" que je n'ai même encore jamais eu l'occasion d'observer par le passé. Ce fut un spectacle singulièrement surprenant, un peu répugnant également, notamment lorsqu'on y est confronté à une heure autant matinale. Un panier d'osier abritant une couvée de poussins, bien vivants et piaillant avec anxiété, est suspendu dans un coin de la hutte. Dans l'indifférence générale d'une large assemblée à nouveau réunie - de nombreux voisins nous ont en effet rejoints dès l'aurore et certains ont même passé la nuit parmi nous, étendus ici ou là sur de simples nattes étalées par terre - l'homme a extirpé un de ces jeunes oiseaux puis, sans crier gare, l'a aussitôt violemment projeté au sol, pour l'abattre. Il l'a ensuite négligemment plongé dans une marmite d'eau bouillante afin, de même qu'on procède généralement pour les volailles matures, de faciliter sa plumée, puis l'a déposé et retourné le temps de quelques secondes directement sur les braises d'un foyer pour achever l'opération. S'étant emparé d'une machette, outil d'un gabarit pour le coup totalement disproportionné au regard du volume de la bête, il a alors entrepris de grossièrement débiter celle-ci, là sur le sol. Sans en laisser perdre un seul fragment, il en a enfin confectionné une petite brochette qui, agitée durant quelques instants au-dessus des flammes, fut très rapidement cuite. Autant dire que ce fut là une bien pathétique préparation, d'où pendouillait misérablement, notamment la minuscule tête du jeune volatile - pas plus grosse qu'une bille à jouer - ainsi que les pattes si chétives et quelques autres morceaux tout aussi rachitiques. L'homme a finalement distribué ces ridicules portions aux proches du défunt, des personnes de sexe masculin uniquement, qui les ont prestement englouties. On m'a appris que ce rituel se reproduisait chaque matin durant tout le temps de ces festivités mortuaires. Je suis allé inspecter le panier d'osier, il y subsiste encore cinq ou six poussins.

Parfois, durant les repas, et notamment ceux de la sorte au caractère festif et qui réunissent de nombreux convives, la présence de quelques chiens peut être tolérée à l'intérieur des huttes, ou bien est-ce plus prosaïquement dû au fait qu'en ces instants personne ne se préoccupe vraiment de les chasser, ou encore que leur compagnie parmi nous soit moins remarquée que les jours plus ordinaires. Là, ils se disputent alors assidûment les reliefs carnés que nous crachons allègrement et régulièrement au sol. Ils vont ainsi de l'un à l'autre des convives au gré des opportunités, se faufilant sans beaucoup de gêne entre nos jambes. Dans la compétition pour l'accès à ces morceaux de choix, une altercation survient inévitablement de temps à autre parmi eux. À ces occasions, ou s'ils ont

plus simplement fini par excéder untel ou untel par leurs allées et venues incessantes, il arrive qu'ils se voient gratifiés de quelques généreux coups de pied dans les côtes.

Sans surprise, et j'en ai fait le constat depuis bien longtemps déjà, la faculté des villageois montagnards à exaspérer le visiteur étranger est proportionnelle à la proximité de leur hameau avec les principales voies de communication du pays. Dit autrement, moins les villages sont isolés, plus leurs habitants sont capables de se montrer "agaçants". Depuis que certains d'entre eux m'ont aperçu ce matin absorber un fragment de comprimé de vitamine C, ils me tarabustent pour l'obtention de *yaa*, c'est-à-dire d'un médicament quelconque qui pourra les soulager de tels ou tels maux, réels ou imaginaires, de la même manière que cela s'était déjà produit deux jours plus tôt au village de Ban Kioukho. À leur décharge, je dois aussi avouer que la veille je m'étais défait auprès d'eux de quelques menus objets - sifflet de secours, cordelettes d'alpinisme, épingle à nourrice, etc. - qui allaient désormais définitivement ne m'être d'aucune utilité en cette fin de périple, ce qui a sans doute attisé les convoitises. Le jour précédent j'avais par ailleurs déposé sur le cercueil, parmi d'innombrables petites coupures de kips laotiens qui s'y trouvaient déjà, abandonnés là en guise d'offrandes rituelles, un dernier billet de un dollar américain que je venais de retrouver au fond de mon sac. Au delà du fait que l'objet, extrêmement rare dans les parages, avait vivement éveillé la curiosité des uns et des autres, qui se l'étaient alors longuement passé de main en main pour l'inspecter, le geste avait visiblement plu, mais ce matin ils m'en réclament un deuxième, soi-disant pour équilibrer la décoration. Pendant ce temps-là, un autre voudrait échanger mon short, pourtant désormais parvenu dans un bien piètre état, contre une fripe encore plus improbable. Même mon précieux stylo fait des envieux. Simuler un peu d'agacement suffit cependant à refroidir les ardeurs, et il y a par ailleurs longtemps que je ne me gêne plus pour envoyer paître les plus insistants. L'un de mes assaillants toutefois, un gars qui n'a pas dessaoulé depuis la veille, alors que déjà il m'accablait avec un discours - plus exactement avec une seule et même phrase, totalement incompréhensible et répétée, rabâchée, postillonnée cent fois à mon visage - récidive ce matin. Les autres le plaisantent, jusqu'aux femmes qui lui adressent des remontrances, pour qu'il me fiche enfin la paix, mais cela semble définitivement vain car il est malheureusement manifestement atteint d'une maladie mentale.

9 heures, le chaman s'est installé, seul, à l'extérieur, sur l'aire de terre battue qui fait face à la hutte. Il y a apporté un tabouret bas, un flacon de *lao-lao*, une bouilloire d'eau et des cigarettes. Il ne porte aucun accoutrement particulier, simplement la tunique traditionnelle *Akha* masculine, qui au demeurant doit

composer son vêtement du quotidien, ample veste et tout aussi large pantalon confectionnés dans les épaisses étoffes de coton indigo que tissent les femmes, le second habit coupé court et laissant ainsi nettement apparaître les chevilles. Avec quelques autres hommes, nous nous tenons légèrement à l'écart, accroupis à la mode *Akha*, une position qu'ils sont capables d'adopter durant des heures, sans en éprouver aucune gêne. Notre chaman reprend ses incantations, mais cette fois plus longuement et sans interruption. Sa "mélodie" se montre en outre, toute proportion gardée, un peu moins monotone que celles de la veille, désormais devenue sensiblement plus chantante. Cela n'empêche toutefois nullement tous ceux regroupés là de n'y prêter strictement aucune attention, les conversations des adultes et l'agitation des enfants suivant leurs cours habituels, les femmes continuant pour leur part de vaquer à leurs occupations.

J'apprends que le surlendemain « *beaucoup de personnes* » se réuniront ici, et que nombre d'entre elles arriveront de deux autres villages de la région. Peut-être est-ce à ce moment-là, en prévision de la probable inhumation du corps que l'on m'a annoncée pour dans cinq jours, que sera élevé le "tombeau", un de ces imposants et spectaculaires édifices déjà aperçus à deux ou trois reprises à proximité immédiate de hameaux *Akha*, généralement enfouis isolément dans des fourrés de végétation sauvage et dense qui les avaient promptement envahis, et même à vrai dire submergés. Ces constructions funéraires exubérantes sont toutefois peu fréquemment visibles, puisque tout au plus peut-on parfois en compter deux - rarement trois - dans les alentours forestiers d'un village. Le plus souvent même je n'en repère aucune, soit qu'elles n'existent pas, soit que, nullement entretenues, elles se dégradent et dépérissent extrêmement hâtivement sous les assauts d'un tel climat tropical humide, soit enfin - et c'est le plus probable - que la végétation foisonnante les masque rapidement aux regards. Au vu de leur rareté on peut avancer, sans trop de risque de se tromper, que ces sépulcres abritent les dépouilles de personnalités notables des villages, à coup sûr toujours des vieillards.

Ces tombes sont composées d'un petit tumulus de terre - sous lequel est assurément à chaque fois enfouie le corps du défunt - surmonté d'une hutte miniature élevée sur des pilotis qui font culminer la structure à environ un mètre cinquante du sol. Il s'agit là véritablement de répliques réduites des huttes d'habitation traditionnelles, auxquelles on n'omet d'ailleurs généralement pas d'adjoindre certains détails *réalistes*, comme une frêle échelle d'accès, une terrasse, une porte, une toiture à pans inclinés, etc. Les dimensions et proportions de ces constructions - en bois - pourraient facilement laisser croire qu'elles abritent les corps, mais je suis intimement convaincu que ce n'est pas le cas car, outre que des odeurs putrides empesteraient dès lors inévitablement les



lieux, elles deviendraient en outre trop aisément la cible de toutes sortes de bêtes sauvages carnassières et charognardes. Encore affublés de leurs imposantes paires de cornes, les crânes d'un ou de deux buffles - je n'en ai jamais observé plus que cela - abattus et consommés durant les cérémonies mortuaires préalables, sont déposés au sol, à même les petits tumulus, aux côtés de plusieurs autres objets ayant sans doute directement appartenu aux défunts du temps de leur vivant. On peut ainsi indifféremment y apercevoir une ou deux hottes de portage, une pipe à eau, une arbalète, quelques vêtements, des paniers ou des nasses de pêche, etc., également quelques accessoires supplémentaires, pour leur part symboliques et confectionnés pour l'occasion en bois ou en bambou, des fusils par exemple, ou encore des machettes. Tout un tas d'ornements rituels sont par ailleurs suspendus de-ci de-là, sous les pilotis de ces huttes miniatures ou fichés sur leurs parois, des floches de laines et des lambeaux de tissus colorés, des billets de banque de modestes valeurs, des motifs à caractère animiste découpés dans du papier de bambou, etc. L'élément toutefois le plus spectaculaire de ces tombeaux, et qui domine largement chacun de ces ensembles, consiste en un imposant mât planté verticalement à la tête du tumulus. À son sommet, qui culmine aisément à cinq voire six ou sept mètres de hauteur, est arrimé une sorte de parasol cérémoniel d'où pendent, là aussi, nombre de floches et bandes de tissus colorées. Plus bas, à peu près à mi-hauteur de ce mât, sont amarrés des bannières, étendards ou fanions - je ne sais trop comment les nommer - ainsi que de nouveaux objets symboliques faits de bois ou de bambou mais dont la forme ne s'avère pas toujours clairement identifiable, soit qu'ils sont positionnés trop haut, soit qu'ils ont déjà été amplement détériorés sous l'effet des intempéries, soit encore que leur nature ou signification m'échappe en totalité. Plus bas encore, cette fois à une hauteur correspondant environ à celle du seuil de la hutte miniature qui le côtoie, se déploie toute une couronne de quelques dizaines de drapeaux, dont les longues et fines hampes, fichées de biais dans cette mâture, composent alors comme un très vaste "entonnoir" du bord duquel pendent autant de pavillons de tissu aux couleurs blanches et rouges. L'accumulation de tant d'éléments colorés "égaye" un tant soit peu ces édifices funéraires, qui sans cela pourraient paraître sensiblement sinistres, d'autant plus qu'ils sont le plus souvent implantés dans des environnements de forêts épaisses et sombres. Enfin, une clôture de bambou cerne toujours systématiquement de près ces "mausolées", les tenant ainsi à l'abri des ravages que pourrait y perpétrer le bétail domestique qui vaque quotidiennement en liberté aux alentours des hameaux.

Je l'ai dit plus haut, ces impressionnants arrangements mortuaires sont manifestement réservés aux vieillards *vénérables* des villages. Reste alors la

question de savoir ce que deviennent les dépouilles des autres défunts, hommes ou femmes plus jeunes, enfants, etc., puisque je n'ai à ce jour encore jamais eu l'occasion d'apercevoir dans ces endroits quelque chose qui pourrait s'apparenter à un cimetière, de quelque type que ce soit, sachant aussi par ailleurs avec certitude que les *Akha* n'incinèrent pas leurs morts.

De nouveaux préparatifs battent leur plein. Des hommes ont rapporté de la forêt de volumineux troncs de bambou, les ont sectionnés en portions d'environ quatre-vingts centimètres de longueur puis, toujours équipés des mêmes machettes utilisées pour ces étapes préparatoires, s'attellent désormais à en amincir les parois, tout en les percutant périodiquement afin de tester leurs sonorités. Sans aucun doute, ce sont là d'éphémères instruments de musique qui sont mis en œuvre. Je remarque par ailleurs qu'au sein de quelques familles, des jeunes filles ont déballé leurs tuniques d'apparat, certaines s'appliquant ensuite à les retoucher, les réajuster, quelques-unes ayant même entrepris d'aller les laver à grande eau dans la rivière. Il ne fait aucun doute que les festivités funéraires qui se préparent s'annoncent d'envergure, que le défunt dut de son vivant demeurer un personnage important du village, et je me retrouve alors d'autant plus contrit de ne pas avoir la possibilité de résider sur place plus longtemps pour y prendre part.

Voici en effet venue la fin du périple, puisque cette nuitée fut la toute dernière que je pouvais me permettre de passer dans un village. Il me faut désormais partir, rejoindre les routes, les transports motorisés et les petites villes du pays. Ainsi, hormis une seule d'entre elles, rien de moins que les trente-quatre précédentes nuits se seront déroulées en compagnie des villageois, sous leurs toits. Que de hameaux traversés, que de huttes visitées, heureux bilan.

J'avais pour projet d'attendre la fin des chants incantatoires du chaman pour marquer l'heure de mon départ mais, alors que ma montre affiche maintenant 10 heures 30, il ne semble toujours pas vouloir s'arrêter. Je m'en vais donc, quittant une fois de plus avec regret ces endroits, jamais lassé de consacrer autant de journées à les visiter, d'aller à la rencontre de leurs habitants.

Les villageois m'ont indiqué un itinéraire alternatif, qui va me permettre de regagner le bourg de Boun Neua via un chemin différent, au moins en partie, de celui parcouru à l'aller, deux jours plus tôt. Ce dernier se trouvait alors certes largement boueux par endroits mais ne présentait, hormis cela, aucune difficulté, sans commune mesure avec nombre d'improbables sentiers forestiers et montagneux empruntés précédemment dans la région. Il avait suffi de traverser la plaine de Boun Neua avant de gagner les hauteurs puis de longer les crêtes. J'imaginais bien que le trajet du retour n'exposerait pas plus de contraintes, mais

en aucun cas qu'il s'imposerait sur une telle longueur. Après un peu moins de trois heures à cheminer au cœur de collines forestières, de temps à autre de rizières qu'il faut alors à chaque fois contourner, je dois finalement, avec répugnance, *affronter* une vaste plantation de cannes à sucre qui s'étale sur des dizaines d'autres éminences, cette fois définitivement ratiboisées. Il s'agit là d'une exploitation d'investisseurs chinois, comme on en aperçoit de plus en plus dans le nord du pays, qu'elles soient cultivées de cannes à sucre, d'hévéas, de bananiers ou que sais-je encore. Le décor s'affiche austère, monotone, invariablement déprimant. Sorti de cet enfer écologique, je plonge à nouveau dans la plaine de Boun Neua, traverse quelques dernières sections boisées, modestement jolies - mais sans doute dois-je désormais me retrouver un peu *blasé* après maintenant plus d'un mois à sillonner la région, à travers nombre de grandioses, denses et verdoyants paysages. Je parviens à Boun Neua après quatre heures trente de marche au total. Deux pansements aux pieds, relativement soignés, que je m'étais préparés la veille au soir, ont assez bien supporté l'épreuve, mais les plaies m'ont tout de même sérieusement fait souffrir. Même si ce matin, pour des raisons d'économies, je m'étais interdit de tenter de terminer le trajet à l'arrière d'un scooter si j'en croisais un, j'aurais probablement finalement renié ma parole si l'occasion s'était présentée, afin d'abrégé ces souffrances. Malheureusement je n'ai, une fois de plus, rencontré strictement personne de tout l'itinéraire. En fin de parcours les douleurs, de plus en plus intenses, m'obligeaient même à compenser ma démarche, provoquant alors sans tarder d'autres gênes, notamment aux chevilles et sur le bord extérieur des pieds.

Mais voici venu le bout du chemin, et cela est bienvenue car ni ces pieds ni les tongs en mousse ne seraient en capacité de poursuivre beaucoup plus loin. Quoi qu'il en soit, les trois prochaines journées seront reposantes pour eux puisqu'elles se passeront assis à l'intérieur des bus. À Boun Neua je déniché pour la nuit une sordide pension chinoise, le départ de l'unique transport quotidien qui relie Oudomxai ayant lieu le matin, aux alentours de 9 heures. Trois chambres, que l'on pourrait sans beaucoup exagérer qualifier de "placards", offrant chacune une surface de moins de trois mètres carrés, bricolées avec des planches mal jointées et des sacs de nylon récupérés, sont disposées à l'étage, juste à l'aplomb de la petite salle du restaurant, au sol de béton et dont les murs sont maculés de salissures. Nuit négociée à huit-mille kips, soit soixante-sept centimes d'euro, un record.

Le trajet du retour vers la capitale Vientiane ne doit en théorie nécessiter *que* trois journées mais, par sécurité, je m'en suis préservé une supplémentaire au cas où - et ce n'est absolument pas rare dans le pays - un problème quelconque me retiendrait à mi-parcours. Si au contraire tout se passe bien, je pourrai alors

consacrer ce temps libre à Luang Prabang ou à Vientiane, pour manger de bonnes choses et tâcher de dénicher quelques trésors dans les boutiques et sur les marchés touristiques qui y abondent. J'y rencontrerai aussi sans nul doute quelques-uns du million d'autres touristes qui visitent annuellement le Laos, ce qui ne sera pas pour me déplaire puisque cela fait exactement trente-cinq jours que je n'ai plus aperçu un seul congénère occidental.

**26 octobre - Oudomxai**

## **Le bordel**

Étape en minibus entre Boun Neua et Oudomxai, cent-soixante kilomètres sillonnés en dix heures vingt exactement, mais un sérieux problème technique nous a cloués sur place à mi-parcours, en pleine campagne, durant plus de deux heures. Sur ce trajet, il faut continuellement subir l'état calamiteux de la piste, cheminement chaotique de terre ravinée et de cailloux, pour affronter des cycles qui se répètent inlassablement, presque toujours à l'identique et à la même cadence. D'abord, une accélération durant dix ou quinze secondes, jusqu'à atteindre peut-être une vitesse de quarante ou cinquante kilomètres à l'heure, puis une brusque décélération pour "encaisser" le nid-de-poule suivant, et laisser envahir l'habitacle par le nuage de poussière ainsi soulevé et qui nous rattrape alors. Nausée. Après un énorme choc, provoqué par le passage dans un nid-de-poule plus profond que les autres, c'est tout l'essieu arrière du véhicule qui s'est déséquilibré, ou du moins quelque chose de cet ordre. Pour y accéder et effectuer les réparations nécessaires, il a alors fallu surélever cette partie du bus, puis l'étayer dans cette position avec tout ce qui nous tombait sous la main, de grosses pierres laborieusement poussées jusque là, et même les troncs de deux jeunes arbres que des hommes se sont attelés à abattre à la machette.

Ayant récemment fait leur apparition à travers tout le pays pour tâcher de remplacer peu à peu l'improbable panoplie de véhicules que l'on rencontrait encore presque exclusivement à la toute fin des années 90 sur les pistes des campagnes reculées - vieux camions militaires russes reconvertis, bahuts pourvus d'habitacles charpentés en bois, multiples modèles de *songteaws*, etc. - les minibus actuellement employés dans ces endroits sont le plus souvent des engins coréens, parfois thaïlandais, recyclés. Ils sont prévus pour accueillir vingt-sept passagers exactement, mais on s'y entasse fréquemment à près du double, notamment après que des tabourets d'enfants en plastique aient été alignés dans la travée centrale, et que nombre de personnes se soient contentées de se maintenir debout là où elles y sont parvenues. Il ne s'y trouve qu'un seul et très étroit rayonnage pour y stocker les bagages. Les universels et nombreux

sacs de marchandises en nylon tressé que presque tous ici transportent ne s'y insérant pas, on les cale alors dans les moindres espaces vides, notamment entre les jambes de chacun.

Nuit à Oudomxai, dans une pension-bordel chinoise. C'est sensiblement sordide, passablement lugubre, logiquement bruyant, mais très peu onéreux, et donc extrêmement pratique lorsque l'on voyage dans le pays avec en poche un budget particulièrement restreint. Quinze-mille kips la petite chambre pour la nuit, soit un euro et vingt centimes. Les filles, âgées d'environ seize à vingt ans, certainement pas plus, arborent des mines désolantes et même, à vrai dire, attristées, tant on devine la misère de laquelle elles proviennent, et peut-être encore plus celle où elles baignent désormais. Littéralement louées à des familles paysannes excessivement pauvres, elles viennent souvent de l'est du pays, de la province de Sam Neua, une région aussi parfois dénommée le Houa Phan. Une dépendance au *ya-baa* se lit aisément sur le visage de la plupart d'entre elles.

## **27 octobre - Luang Prabang**

### **La mixité**

Au menu de la journée, le trajet routier entre Oudomxai et Luang Prabang. La chaussée étant désormais bitumée, nous n'avons donc plus à endurer les assauts des nuages de poussière. Le revêtement asphalté s'avérant cependant d'une qualité déplorable, les nids-de-poule restent nombreux. Le véhicule, vieux bus sans âge, peut néanmoins s'autoriser une vitesse de déplacement légèrement plus élevée que celle à laquelle nous fûmes par la force des choses contraints la veille, même si le parcours apparaît, au cœur de ces paysages montagneux, toujours autant sinueux. Les virages se succèdent sans fin, et plusieurs des passagers locaux, toutefois presque exclusivement des femmes, subissent le martyre, enchaînant les séries de vomissements. Deux-cents kilomètres, sept heures de transport, incluant un seul arrêt d'une vingtaine de minutes.

Fin d'après-midi à Luang Prabang. Je rencontre T., un Français expatrié et marié ici à une femme *Hmong* qu'il a "achetée" à crédit à ses beaux-parents. Il lui reste à ce jour cinquante-quatre mensualités de vingt-cinq dollars à leur régler.

**28 octobre - Vientiane**

## **Le transport**

Levé à 5 heures, puis transport en *tuk-tuk*, petit véhicule ouvert à trois roues qui fait ici office de taxi, vers la petite gare des bus. Cette heure matinale, c'est justement celle de l'aumône quotidienne des nuées de moines et moinillons, vêtus de robes safran et portant leur obole à riz en bandoulière, qui vont silencieusement, en de multiples processions, à travers la ville en quête d'une nourriture journalière que leur accordent les fidèles, se tenant pour l'occasion agenouillés en bordure des calmes ruelles.

"*On the road again*", cette fois de Luang Prabang à Vientiane, trois-cent-quatre-vingts kilomètres parcourus en douze heures. Les virages se succèdent, indéfiniment, de surcroît plus nombreux que les deux jours précédents. Des femmes vomissent, une sorte de routine. Jusqu'à aujourd'hui encore, un gars armé, un civil, continue à escorter presque chaque bus qui emprunte cette fameuse route numéro 13 reliant Luang Prabang à Vientiane, la kalachnikov à crosse repliable portée ostensiblement en bandoulière pour tenter de dissuader toutes attaques des rebelles *Hmong*. Depuis que cette mesure a été prise, il y a de cela peut-être trois ou quatre ans, je crois que plus une seule embuscade ne s'est effectivement produite sur ce trajet. Ailleurs aussi dans le pays, sur d'autres itinéraires, des transports sont convoyés de la sorte, mais les armes se font généralement plus discrètes, le plus souvent dissimulées sous une banquette ou sous une bâche.

**29 octobre - Vientiane**

## **La fin**

Profiter, jusqu'à la dernière minute, du charme rétrograde et désuet de la capitale du Lane Xang, le pays du « Million d'éléphants », le Laos.

Lionel Buléon, 2006





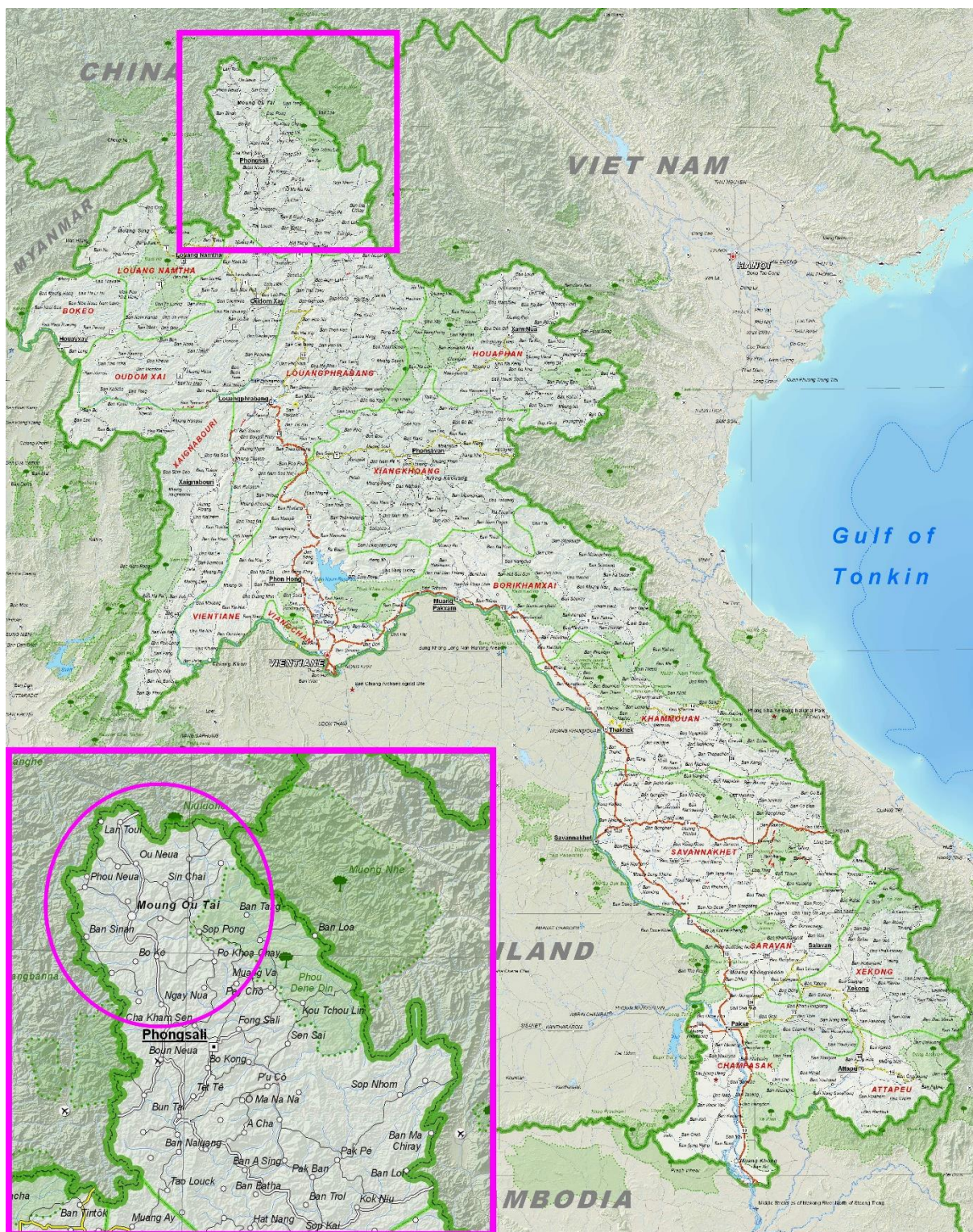


# **Aux confins de la province de Phongsaly, quarante jours de lentes balades**

En compagnie des *Akha*, des *Hô* et des *Lolo*,  
des *Hmong*, des *Yao*, des *Sila*...

2007







*« Je constatai ici encore combien l'argument  
de l'intérêt commun mène plus vite à la confiance  
que les cadeaux, par exemple, qui ne font  
bien souvent que fortifier la méfiance. »*

H. A. Bernatzik

Un an plus tôt, à l'extrême nord du Laos, une première expédition de trente-quatre journées, effectuée seul, à pied et sans guide, au cœur des montagnes qui recouvrent la fascinante province de Phongsaly, me permettait d'y effectuer de nombreux repérages. Retour sur les lieux l'année suivante pour me diriger, à nouveau sans accompagnateur et uniquement à pied, vers les confins de la province, étonnantes enclaves isolées du monde, et même du reste du pays. Après cette fois au total quarante-huit journées sur place, dont quarante et autant de nuits passées exclusivement chez l'habitant, en compagnie des innombrables minorités ethniques montagnardes présentes dans la région, il en subsiste quelques anecdotes, que je propose de relater ici.

Parmi celles-ci, une étourdissante journée de navigation sur la portion la plus sauvage de la rivière *Nam Ou*, des offices chamaniques de guérison chez les *Hô* et chez les *Hmong*, le sacrifice rituel simultanée d'une chèvre, cinq cochons, deux poules et douze poussins dans un village *Akha*, la récolte de l'opium puis "l'art" de le fumer, l'exténuante technique agraire dite de friche sur abattis-brûlis pratiquée sur les pentes par les montagnards, les pieds réduits d'une grand-mère "chinoise", des huttes de l'ethnie *Hmong* abritant plus de cinquante personnes, le cœur de la très méconnue réserve naturelle de *Phou Den Din*, des marchands de cheveux itinérants chinois, une rencontre avec la très minoritaire et discrète ethnie *Sila*, un trafic transfrontalier de papillons, les délirants accoutrements des femmes *Akha*, des geysers d'étincelles lors d'une fête bouddhiste rurale, la première présence d'un *falang*, d'un Blanc occidental, dans certains villages depuis près de vingt ans, et fort probablement premier touriste depuis toujours.

## TABLE

- 17 & 18 septembre - *Vientiane* : **Formalités et corruption**
- 19 septembre - *Luang Prabang* : **Transports (1)**
- 20 septembre - *Oudomxai* : **Transports (2)**
- 21 septembre - *Boun Neua* : **Transports (3)**
- 22 septembre - *Ban Moukhang* : **L'opiomanie (1)**
- 23 septembre - *Ban Soulivang Neu* : **Les femmes Akha**
- 24 septembre - *Ban Nampong May* : **Argent et bijoux**
- 25 septembre - *Ban Takhao* : **Le chamanisme de guérison Hô (1)**
- 26 septembre - *Ban Takhao* : **Le chamanisme de guérison Hô (2)**
- 27 septembre - *Ban Pingxang* : **Le chamanisme de guérison Hô (3)**
- 28 septembre - *Ban Phoulikang* : **Riz et souris**
- 29 septembre - *Ban Phoulikang* : **L'opiomanie (2)**
- 30 septembre - *Ban Natchang Tay* : **Les pipes à eau**
- 1er octobre - *Ban Kalangtoun* : **Le chamanisme de guérison Hmong**
- 2 octobre - *Ban Nong* : **Navigation, chasse, pêche, nature et traditions**
- 3 octobre - *Ban Pakhasou* : **Les femmes Hô**
- 4 octobre - *Ban Khioukhan* : **Les marchands de cheveux (1)**
- 5 octobre - *Ban Phoutang May* : **Une réunion publique**
- 6 octobre - *Ban Sômboun* : **Un recensement**
- 7 octobre - *Ban Chakhao* : **Sangsues et buffles**
- 8 octobre - *Ban Kioukhao* : **L'opiomanie (3)**
- 9 octobre - *Ban Phousoung* : **Le miel sauvage**
- 10 octobre - *Ban Phousoung* : **Les foyers de cuisson Akha**
- 11 octobre - *Ban Phousoung* : **La maladie**
- 12 octobre - *Ban Phousoung* : **Sacrifice, chèvre, cochons, poules et poussins**
- 13 octobre - *Ban Nang Noy* : **L'œuf**
- 14 octobre - *Ban Laoxang* : **Le décorticage du riz**

- 15 octobre - *Ban Pakha Tay* : **L'esprit de la rivière**
- 16 octobre - *Ban Khaokhio* : **Les marchands de cheveux (2)**
- 17 octobre - *Ban Ou Neu* : **L'ethnie Sila**
- 18 octobre - *Ban Khaofang* : **Fait divers**
- 19 octobre - *Ban Ou Neu* : **La fête des fusées**
- 20 octobre - *Ban Thong Tay* : **La culture du riz de montagne**
- 21 octobre - *Ban Thong Neu* : **La récolte de l'opium**
- 22 octobre - *Ban Nanoy* : **Les femmes Yao**
- 23 octobre - *Ban Tashiluang* : **Le tissage du coton**
- 24 octobre - *Ban Phatoum* : **Sans titre**
- 25 octobre - *Ban Tchikhao* : **Les papillons**
- 26 octobre - *Ban Mosochang* : **Le premier *falang* depuis dix-huit ans**
- 27 octobre - *Ban Pamlang Mai* : **L'opiomanie (4)**
- 28 octobre - *Ban Soulane Noy* : **Sans titre**
- 29 octobre - *Boun Neua* : **Dernière étape**
- 30 octobre - *Oudomxaï* : **Transports (4)**
- 31 octobre - *Luang Prabang* : **Transports (5)**
- 1er novembre - *Vientiane* : **Transports (6)**
- 2 novembre - *Vientiane* : ***Dim-sum* et soupes de nouilles**
- 3 novembre - *Vientiane* : **Un temple**



**17 & 18 septembre - Vientiane**

## **Formalités et corruption**

Un opiomane se tient, à l'extérieur, sous la coursive de la pagode faisant face à mon hôtel décrépit, de l'autre côté de l'étroite ruelle qui sépare les deux édifices. Bien qu'ayant tendu une bâche autour de sa natte afin de se protéger au mieux des regards, il ne devine pas que moi seul, depuis un minuscule balcon situé au deuxième étage, peux néanmoins l'observer à la tâche, et distinguer le moindre de ses gestes. Il ne s'agit pas d'un moine, car son crâne n'est pas rasé, les religieux bouddhistes le tolèrent donc en leur enceinte.

Vientiane, petite et flegmatique capitale du Laos. Quelques hôtels flambants neufs y émergent de terre de temps en temps, mais le mien, affichant des tarifs incomparablement plus avantageux que ces derniers, se détériore cependant sérieusement. Une nuée de souris a colonisé le cagibi de rangement du matériel de ménage qui fait face à ma chambre, et à pas moins de trois reprises le temps d'un séjour de seulement deux nuits, plusieurs d'entre elles se sont dangereusement engagées dans l'escalier descendant, se retrouvant ainsi irrémédiablement coincées, sans issue aisément accessible, sur le palier intermédiaire. En revanche les cafards asiatiques, ces insectes dont la dimension interpelle toujours autant à chaque fois qu'on les surprend, et qui hantent alors habituellement largement les salles d'eau de cette catégorie d'hôtel - définitivement médiocre - ne se font cette fois pas visibles en trop grand nombre.

Entré dans le pays un dimanche soir, visite aux services de l'immigration dès le lundi matin pour y déposer mon passeport, puis à nouveau l'après-midi du même jour pour le récupérer, alourdi d'une prorogation de visa. Le fonctionnaire qui me reçut là, dans d'immuables locaux vétustes et délabrés, se montra sans scrupule, ne me faisant pas renseigner le moindre formulaire, pour une opération administrative qui l'exige pourtant. Mieux, il ne me remit, après dépôt de mon précieux document d'identité, aucune quittance, aucun justificatif, bref aucun papier ou trace écrite quelconque prouvant l'existence de la démarche. Alors, quittant l'endroit en y laissant là le document et quarante dollars de frais légaux,

probablement plus d'un visiteur étranger, ne connaissant pas encore suffisamment les "mœurs" locales, aurait craint d'y retrouver plus tard, au retour, un fonctionnaire un peu trop vénal. Cependant, revenant l'après-midi avec pourtant plus de trente minutes d'avance sur l'horaire convenu, l'homme m'attendait déjà là, dans le hall, venant même immédiatement à mon encounter et m'accueillant les bras ouverts, comme s'il ne fallait surtout pas que je m'adresse en premier lieu à un de ses collègues. M'attirant un peu à l'écart, il a alors tout simplement sorti mon passeport... de sa poche, puis me l'a tendu. Rapide vérification pour m'assurer qu'il était bien décoré de quelques tampons supplémentaires, puis nous nous quittons, moi bien convaincu de lui avoir fait accomplir là sa seule véritable tâche de l'après-midi, particulièrement lucrative pour le coup, car ces quarante dollars-là, je ne doute aucunement que le très court chemin qu'ils venaient d'emprunter était déjà achevé, complétant ainsi substantiellement un salaire mensuel officiel d'un peu moins de vingt-cinq euros.

## **19 septembre - Luang Prabang**

### **Transports (1)**

En route pour trois longues journées de transport vers l'extrême nord du pays, en direction de la fascinante province septentrionale de Phongsaly, un territoire de collines et de montagnes forestières escarpées vaste comme deux à trois départements français réunis, et sur lequel, bien qu'il soit demeuré éminemment sauvage et très peu peuplé, cohabitent près d'une trentaine de groupes ethniques minoritaires, la plupart d'entre eux ayant conservé jusqu'à aujourd'hui des identités et des caractéristiques culturelles particulièrement prononcées, que ce soit à travers la pratique de langues et de dialectes spécifiques, l'observance de croyances et de rituels animistes singuliers, l'usage de parures vestimentaires traditionnelles originales et confectionnées artisanalement selon des procédés ancestraux, la perpétuation de techniques agraires rudimentaires et d'habitudes alimentaires atypiques, et via encore bien d'autres particularismes et aspects significatifs de la vie quotidienne.

Au programme de cette première journée de transport, environ onze heures de bus sont requises pour parcourir, sur une route asphaltée, mais montagneuse et alors extrêmement sinueuse, les trois-cent-quatre-vingts kilomètres qui séparent Vientiane de l'autre capitale, celle-ci historique et royale, la belle ville de Luang Prabang, chargée paraît-il de magnifiques anciens temples bouddhistes remarquablement préservés, et qu'il faudrait donc que je visite un jour. En effet, après avoir pourtant transité déjà plusieurs fois par cet endroit au cours des années passées, je n'ai encore jamais pris le temps de le faire, exclusivement



accaparé par les arrière-pays ruraux et sauvages, trop pressé de les rejoindre. Alors, à une autre occasion, peut-être.

## **20 septembre - Oudomxai**

### **Transports (2)**

Les deux-cents kilomètres qui séparent la ville de Luang Prabang de celle d'Oudomxai requièrent théoriquement environ six heures de trajet seulement, mais ils nous en ont cette fois nécessité pas moins de treize. Très sérieuse avarie dans la boîte de vitesse et voilà notre chauffeur et son coéquipier, trop mal outillés, contraints d'interpeller les rares véhicules de passage pour se faire prêter les quelques clés mécaniques indispensables à une improbable tentative de réparation.

Nous avons perdu, ou cassé, un boulon, une pièce maîtresse qui maintenait en place un des engrenages. Alors, durant plus de cinq heures, on bricole et on ausculte le bus en entier et dans ses moindres recoins, pour tenter d'y prélever un élément qui pourrait opportunément remplacer celui défaillant, mais *que nenni*, on ne met la main sur rien de satisfaisant. En conséquence, très naïvement, on ose se risquer à la fabrication d'un boulon... en bois, taillé à la machette dans une branche sèche ramassée là, au bord de la route. Un morceau de bois dans la boîte de vitesse... C'est pathétique, risible aussi, puis pour finir tout à fait exaspérant puisque la manœuvre du boulon en bois est quand même tentée à deux reprises, rallongeant d'autant cet interminable temps d'attente. Ainsi, définitivement naufragés de la route, nous nous résignons finalement, mais tardivement, à téléphoner à Oudomxai afin qu'ils nous envoient un bus de remplacement. Il nous faut donc encore patienter un peu plus, assis là au bord du fossé, en rase campagne, près de la boîte de vitesse irrémédiablement éventrée et d'une vaste et épaisse marre d'huile brûlée qui se répand.

## **21 septembre - Boun Neua**

### **Transports (3)**

Poursuite d'un long trajet vers le nord. La toute dernière portion de voie asphaltée s'interrompt définitivement, pour laisser place à une piste ancestrale, de terre et de cailloux, défoncée, poussiéreuse. Il faut désormais supporter ballottements, sursauts et suffocation durant plus de dix heures. Malgré les splendides paysages, accidentés, sauvages et verdoyants, il y a des moments où l'on souhaiterait vivement se trouver ailleurs.

De temps en temps, marchant obstinément le long de la piste avec leurs lourdes hottes de vannerie harnachées sur le dos, quelques femmes appartenant à l'un ou l'autre des divers groupes ethniques *Akha* qui hantent les hauteurs de la région apparaissent au détour d'un virage. Ce sont d'abord, aux environs du district de Boun Taï, les *Akha Oma*, les *Akha Luma*, les *Akha Djepiah* ou encore les *Akha Eupa*, puis plus loin, à l'approche de celui de Boun Neua, ce sont cette fois les *Akha Botche*, puis les *Akha Nuqui* et *Nutchi*. Chacune de ces femmes est immanquablement revêtue de la parure traditionnelle caractéristique de son groupe d'appartenance ethnique. Spécifiques à chacun d'entre eux, il s'agit néanmoins toujours de tuniques particulièrement spectaculaires et vivement colorées, invariablement taillées dans de la lourde toile de coton teintée au bleu indigo très sombre, parfois presque noir, mais appliquée de motifs de tissus bariolés, de floches, de pompons et de colliers de perles tout aussi bigarrés, de scintillants bijoux en argent massif et de pièces monétaires du même métal, anciennes piastres de l'Indochine coloniale française ou vieux dollars de Hong-Kong, l'ensemble de ces accessoires cousu sur les bustes et sur les délirantes coiffes dont nous reparlerons.

Ce n'est pas à cette région que j'ai cette fois décidé de consacrer ce séjour, mais ces deux districts de Boun Taï et de Boun Neua, à ce jour encore non visités par d'autres touristes, car trop difficiles d'accès et alors extrêmement décourageants pour la plupart d'entre eux dès qu'il s'agit de devoir rejoindre par ses propres moyens les hauteurs et les villages montagnards isolés qu'elles cachent - au delà de la quantité conséquente et incompressible de temps que cela requiert - abritent eux aussi une richesse et une diversité culturelles inouïes. Je projette d'accorder à nouveau à cette région, à l'occasion d'un prochain passage dans le coin, quelques semaines d'exploration supplémentaires, pour compléter plusieurs journées de crapahutage déjà pratiquées dans le secteur un an plus tôt.

## **22 septembre - Ban Moukhang**

### **L'opiomanie (1)**

Enfin, j'y suis presque. Après trois longues journées de route, il ne me reste qu'à effectuer un peu plus d'une heure de transport, mais à nouveau lent, cahoteux et poussiéreux. Ce n'est désormais, à partir d'ici, plus un bus qui est employé, l'état de la piste ne le permettrait définitivement plus, mais un *songteaw*, une de ces camionnettes tout-terrain dont le bac arrière, laissé ouvert sur l'extérieur, a été aménagé avec deux bancs disposés dans le sens de la marche, puis surmonté d'une armature métallique sur laquelle est soudée une tôle faisant office de toiture et supportant une galerie de stockage des bagages et

des marchandises. Le trajet, sur cette toute dernière piste carrossable du nord de la province, et donc du pays, n'est proposé qu'un jour sur deux, car le reste du temps le véhicule le parcourt dans l'autre sens. Grâce à des repérages préalables effectués l'an passé, c'est aux environs du village de Ban Sone Neu, habité par l'ethnie *Tai Lü*, dont nous reparlerons, que je fais halte. C'est toutefois d'un peu plus loin encore, en rase campagne, là où se situe le départ d'un sentier, que je vais véritablement débiter ces quelques semaines de randonnées en me dirigeant dans un premier temps, *grosso modo*, car faute de cartes géographiques réellement exploitables je n'ai préparé aucun itinéraire précis, vers le cœur de cette province de Phongsaly, si fascinante et encore si peu parcourue.

Le premier village à atteindre est celui de Ban Moukhang, habité, ainsi que certainement quelques autres hameaux proches et dans lesquels j'espère également me rendre les jours suivants, par l'ethnie *Akha*. C'est là un des territoires des *Akha Nutchi*, probablement le groupe *Akha* dont les femmes arborent les plus étonnantes et spectaculaires parures, impressionnantes tuniques et coiffes que nous décrirons plus tard. Ban Moukhang se situe vers l'est, à un peu plus de cinq heures de marche de l'endroit où le *songteaw* m'a déposé. Je connais ce village *Akha*, car je m'y suis déjà rendu l'an passé. J'y séjournai même durant trois journées d'affilée, retenu là malgré moi, y ayant perdu maladroitement dans le torrent tout proche une de mes deux précieuses sandales de marche, m'interdisant ainsi à l'époque de pouvoir m'aventurer plus loin et m'obligeant donc, avec énormément de déception, à renoncer à mes projets et à faire demi-tour. Me souvenant de l'état de ce chemin menant à Ban Moukhang, qui est l'un des rares de la région à s'avérer motocyclable, avec difficulté néanmoins et uniquement durant la saison sèche, je décide de le parcourir à mobylette. Il s'agit alors de convaincre un des deux ou trois seuls paysans de Ban Sone Neu qui possèdent ce type d'engin, et actuellement présents au village, de m'y transporter, ce à quoi je parviens moyennant la promesse d'une rémunération honnêtement, mais fermement négociée.

J'avais ainsi, lors de mon précédent passage par ici l'an dernier, constaté l'état de délabrement avancé de ce sentier, et je peux désormais me rendre compte qu'il ne s'est, loin de là, absolument pas arrangé depuis. Ce sont toujours, d'un côté, des portions entières qui se sont écroulées dans le ravin adjacent et de l'autre, effondrés depuis le flanc abrupt, de gros arbres qui gisent dorénavant en travers de la voie, la barrant périodiquement, accompagnés de spectaculaires éboulis de terre et de pierres. Sur de nombreux passages il faut donc se contraindre à marcher puis à pousser la mobylette, régulièrement aussi à la soulever au-dessus de ces obstacles qui encombrant la voie. Sur d'autres, roulant

sur les cahots ou dans les ornières de boue, ou encore à la vue du gouffre tout proche, on ne peut que se contenter de serrer les dents.

Nous croisons un marcheur, un homme d'un âge avancé et à l'allure un peu pathétique dans ses frusques, qui se repose quelques instants au bord de la piste, assis là sur un arbre effondré dont les racines arrachées ont soulevé une énorme masse de terre compactée. Durant sa courte conversation avec mon conducteur, qu'il semble bien connaître, je distingue clairement quelques bribes des paroles échangées, et notamment celles-ci : « *Paï Ban Moukhang ma* » et « *yaa fin* », c'est-à-dire "Je reviens de Ban Moukhang" et "opium". Cet homme est *Tai Lü*, un groupe ethnique non producteur de pavot à opium et par ailleurs peu consommateur de la drogue. Il est donc là de retour de l'un de ses réapprovisionnements périodiques chez les montagnards *Akha*.

Aux villageois *Akha* de Ban Moukhang je rapporte environ quatre-vingts tirages photographiques réalisés parmi eux l'an passé. Comme il faut s'y attendre avec les *Akha*, population d'un tempérament sensiblement turbulent, mais attachant, la distribution se déroule avec un peu d'agitation, et même de chahut. À peine remise, chaque image disparaît ensuite jalousement en quelques secondes seulement, est rapidement enfouie au fond des replis des amples tuniques féminines, et ainsi emportée dans les maisonnées concernées. Comme toujours, il ne faut pas en attendre le moindre remerciement ni même une simple expression d'émotion quelconque, hormis les quelques secondes de surprise et d'amusement au moment où la personne se reconnaît sur un des clichés. Je sais toutefois pertinemment que c'est plus tard, dans l'intimité des huttes, que ceux-ci seront longuement inspectés.

La morphologie du village de Ban Moukhang a légèrement évolué depuis l'an passé. Phénomène alors tout récent à l'époque dans la région, j'avais déjà remarqué que la tôle ondulée, en remplacement des toitures végétales trop hâtivement périssables et qui exigent de longs et rudes travaux de mise en œuvre et d'entretien, s'implantait de plus en plus dans les villages, même parmi les plus reculés d'entre eux. Alors qu'un an auparavant seulement deux huttes en étaient ici équipées, ce sont désormais un peu plus d'un quart des près de quarante demeures qui composent le village qui sont concernées. Ce sont des tôles ondulées bon marché, très fines et légères. Elles ont néanmoins toutes été, aux dires des habitants, transportées à dos d'homme sur les vingt-cinq à trente kilomètres qui nous séparent de Ban Sone Neu et de la piste carrossable.

Comme je m'y attendais, les villageois de Ban Moukhang ne saisissent pas le sens de ma démarche et les motivations qui me ramènent en visite ici pour une seconde fois, un an après mon premier passage dans la région. Ils ne

comprennent en effet pas le but de mon retour dans leur "misérable" hameau de montagne, qui ne peut assurément pas présenter à leurs yeux le moindre intérêt pour un visiteur extérieur, le concept de tourisme leur étant totalement étranger. Les conversations ayant trait aux raisons de ma venue vont alors bon train. Selon eux, je suis forcément motivé par une démarche intéressée, peut-être professionnelle, probablement lucrative, et ils aimeraient donc la saisir et la comprendre. La distribution des tirages photographiques, n'en ayant réclamé aucune rémunération, leur apparaît elle aussi curieuse, voire suspecte. Dès peu après mon arrivée en début d'après-midi, on était même allé prévenir le *nay ban*, le chef du village, de ma présence. Lui, je n'avais pas souvenir de l'avoir rencontré une seule fois des trois jours passés ici l'an dernier, mais peut-être était-il alors absent. Il est donc venu me voir, m'a lui aussi un peu questionné, mais moins curieux et suspicieux que d'autres, s'en est heureusement vite retourné à ses occupations.

## **23 septembre - Ban Soulivang Neu**

### **Les femmes *Akha***

Départ de Ban Moukhang au petit matin. À partir d'ici, c'est désormais pour moi l'inconnu, ne m'étant encore jamais aventuré plus loin dans cette direction. J'ai cette année emporté une carte géographique de la région, d'une échelle trop réduite cependant, au 1:250 000, mais surtout largement obsolète puisque vieille de presque quatre décennies. Je doute que ce document militaire russe datant ainsi déjà des années soixante me soit d'un quelconque secours, mais à ce jour aucune autre édition plus précise, ou mieux actualisée, n'est malheureusement aisément accessible au grand public. Je me dis qu'il s'avèrera néanmoins peut-être intéressant pour m'aider à repérer des emplacements de cours d'eau, l'importance de certains reliefs et la position, il est vrai aléatoire cependant, de quelques rares villages, ceux qui n'auront pas transmigré ou totalement disparu depuis sa date de parution.

La vue de cette carte a provoqué hier une petite réaction à Ban Moukhang. En effet, alors que l'an passé, des trois jours que je résidai dans ce village *Akha*, personne n'avait revendiqué de vérifier mon passeport, le *nay ban* est revenu à ma rencontre en soirée, pour exiger cette fois de le contrôler, ceci dix minutes seulement après que j'eus exhibé le document géographique, face à quelques hommes qui étaient au même moment réunis autour de moi, pour une veillée dans la hutte de mon hôte. J'ai alors à nouveau dû les rassurer sur mes intentions neutres, pacifiques et désintéressées. Cette réaction à la vue de ma carte ne me surprend toutefois pas outre mesure, et je la redoutais effectivement un peu, car

dans cet État resté fondamentalement communiste, quelques expériences vécues par le passé dans d'autres zones du pays m'avaient déjà un peu refroidi, et surtout mis en garde sur le fait qu'il fallait absolument éviter les gestes et actes sensiblement hors-normes. J'ai par exemple autrefois, et à deux reprises en moins de deux semaines, alors que je visitais nonchalamment la province de Bokéo située au nord-ouest du pays, été escorté jusqu'à des casernes militaires afin d'y être officiellement interrogé, uniquement en raison du fait que je réalisais de vagues croquis dans des villages pourtant à peine reculés puisque chefs-lieux de districts. Une autre fois, ce fut parce que j'examinais, peut-être un peu trop studieusement, des champs de pavot à opium près du hameau de Nong Hêt, dans l'est du pays, près de la frontière vietnamienne, à une époque où nombre de ces cultures jouxtaient encore le bourg lui-même. Bref, de par ces expériences passées, ainsi que quelques autres, j'avais donc bien prévu d'éviter de trop ostensiblement exposer ma nouvelle carte géographique aux yeux des habitants des plaines de la région, les populations les mieux administrées et par conséquent les plus suspicieuses vis-à-vis de l'étranger. Je m'étais dit qu'elle interrogerait peut-être aussi un peu les montagnards et me voici donc objectivement prévenu, il est dès lors sans doute préférable que j'en fasse un usage un peu plus précautionneux parmi eux également.

Le prochain village, a priori éloigné d'un peu plus de deux heures de marche et toujours en direction de l'est, est celui de Ban Sone Tai, à nouveau de population *Tai Lü*. À l'image de tous les villages *Tai Lü*, je peux deviner, avant même d'y approcher, qu'il se situera en fond de vallée, au bord d'un cours d'eau relativement important, et que toutes les maisons y seront bâties sur pilotis. Parvenu là, je m'invite à déjeuner au sein d'une famille. Poissons, crabes de rizières et piments figurent au menu pour accompagner l'incontournable riz. À partir d'ici, plusieurs possibilités s'offrent à moi quant aux directions à emprunter. Je peux soit poursuivre sur la même piste qui, bien que sa largeur se soit désormais très sensiblement concentrée en un étroit sentier, reste relativement bien tracée, tout en n'étant toutefois définitivement plus motocyclable, soit m'engager, mais à condition de bien les repérer, sur une des rares et discrètes sentes escarpées qui mènent vers les hauteurs puis aux vallées adjacentes, vers d'autres villages de population *Akha*, et probablement aussi *Hô*.

Après le village de Ban Sone Tai, pour rejoindre celui de Ban Soulivang Neu, il faut à nouveau marcher durant guère plus de deux heures, mais cette fois résolument grimper. En vue du minuscule mais séduisant village d'arrivée, on se dit que les quelques efforts accomplis en valaient largement la peine. Un décor enchanteur, une quinzaine de huttes, toutes construites uniquement à l'aide de matériaux naturels, bois, bambous et herbes à pailote, sont accrochées là à flanc

de colline, sur une surface de terre dénudée et rouge. La forêt, dense dès les abords immédiats, cerne le hameau de près, et en effet, pas un seul élément manufacturé, tel par exemple ces tôles ondulées légères qui se propagent pourtant dorénavant de plus en plus en maints endroits, y compris dans des zones relativement reculées, n'a encore été acheminé jusqu'ici. Désormais, parvenant en vue de chaque nouveau village montagnard, il me suffit d'apercevoir, même de loin et durant une seule fraction de seconde, une silhouette féminine dans sa tunique traditionnelle caractéristique, pour deviner quelle ethnie y réside. Il s'agit ici d'un village *Akha Nutchi*, y déambulent ainsi quelques femmes parées de leurs spectaculaires habillements.

La "nébuleuse" *Akha* implantée au Nord Laos comprend en réalité plusieurs groupes ethniques bien différenciés. Il y a les *Akha Luma*, les *Nuqi*, les *Pouly Nyai*, les *Nutchi*, les *Oma*, les *Pala*, les *Kopien*, les *Botche*, les *Tchitcho*, les *Chapo*, les *Eupa*, et quelques autres encore. De par une extrême et farouche volonté d'indépendance et de continuité, tous ces groupes, bien que possédant certaines origines communes, géographiques notamment, ont conservé des identités culturelles propres et fortes, notamment au travers des dialectes usités, et ne se mêlent socialement jamais, encore moins matrimonialement.

On a beau l'avoir déjà souvent contemplé auparavant, le costume traditionnel des femmes *Akha Nutchi* surprend toujours autant chaque fois de par ses particularités et son exceptionnelle exubérance. L'élément principal de cet habillement consiste en un large et court pantalon en grosse toile de coton bleu indigo, presque noir, masqué en grande partie par une très longue tunique d'une teinte sombre similaire et qui recouvre presque la totalité du corps, mais ouverte sur les côtés, à partir de la taille. Cette tunique est affublée de broderies relativement grossières mais très colorées, ainsi que de décorations en argent et d'anciennes pièces de monnaie du même métal qui ont été préalablement percées puis cousues. La coiffe, quant à elle, est façonnée dans une étoffe identique et est également ornée d'éléments en argent, mais consistant cette fois en des bijoux volumineux, lourds et massifs, nous la décrirons précisément peu après. L'ensemble de ces pièces textiles sont entièrement réalisées par les femmes, à partir de coton brut qu'elles ont elles-mêmes cultivé dans les *rays*, ces parcelles de pente défrichées et cultivées temporairement en forêt. La confection de ces toiles, intégralement élaborées à la main et en recourant à des moyens et des techniques rudimentaires, voire résolument archaïques, nécessite de nombreuses étapes et de longs travaux, que j'avais déjà sommairement décrits autrefois :

« Les femmes *Akha* consacrent un temps infini au travail du coton. Je crois qu'il n'y a que les étapes de la culture et de la récolte de la plante auxquelles je

*n'ai pas encore assisté. Les fleurs recueillies sont ensuite nettoyées, séchées puis égrenées en recourant à un petit appareil de bois fabriqué par les hommes : elles sont insérées une à une entre deux rouleaux tangents actionnés par une manivelle et la graine, trop grosse pour s'y infiltrer à la suite des fibres, s'en détache alors. Le matériau qui en résulte, s'apparentant à de la ouate, est ensuite battu à l'aide d'un arc, sa corde tendue sans cesse pincée puis relâchée, durant de longues séances sonores, au milieu de l'amas de ces fibres d'un blanc immaculé répandues au sol sur une natte, afin de les aérer, les distendre et les dilater. Les volumineux et légers "nuages blancs" ainsi obtenus peuvent alors être modelés en fuseaux, pour composer des mèches d'une quinzaine de centimètres de longueur desquelles seront extraits plus tard, à la toupie, les kilomètres de fil nécessaires à la confection des toiles. (...) Elles peuvent ainsi filer cette matière à tout moment de la journée. Ce peut être à l'intérieur des huttes, durant quelques instants disponibles entre deux autres travaux domestiques, ou à l'extérieur, tout en marchant, par exemple lorsqu'elles sont en chemin vers les rays avec leurs hottes sur le dos. Cette étape du filage requiert dextérité et adresse et la gestuelle qui en résulte est d'une élégance admirable. Le matériel nécessaire, la toupie à filer et une réserve de fuseaux de coton, sont alors transportés dans un petit récipient de bambou suspendu à la taille. La mèche de coton d'où est extrait le fil d'une main, la toupie qui permet de le vriller puis de le recevoir de l'autre, les femmes élancent celle-ci d'un geste rapide, la faisant préalablement rouler contre leur cuisse qu'elles auront découverte durant une demi-seconde, juste le temps que requiert l'action. Il restera ensuite à composer les liasses de fil, en recourant à différentes méthodes, puis à confectionner les bobines, et encore à s'atteler à la laborieuse et délicate étape de la mise en place des fils de chaîne sur le très rudimentaire métier à tisser. Seulement alors pourront débiter les très longues heures nécessaires au tissage, à la navette. Viendront enfin la teinture, la découpe, les broderies. ».*

Les toiles de coton ainsi obtenues sont épaisses, lourdes, résistantes et souples à la fois. Les longues et amples tuniques sombres dans lesquelles elles sont ensuite taillées sont décorées de quelques broderies, principalement sur les extrémités des manches et sur les bustes. Ce sont là des ornements relativement grossiers, mais très bigarrés, réalisés à partir de textiles et de fils industriels colorés, bleus, jaunes, rouges, blancs et verts. Toutefois, les décorations les plus significatives, également cousues sur le buste de ces tuniques féminines, mais aussi sur les bonnets de bébés, consistent en des séries de pièces de monnaie en argent de provenances diverses, le plus souvent néanmoins des piastres coloniales indochinoises dont les *Akha* se servent par ailleurs encore de nos



jours à l'occasion de certains échanges commerciaux d'importance, c'est-à-dire ceux de l'opium. Ces décorations métalliques consistent aussi en des rectangles, disques ou rosaces, également d'argent et alors gravés ou poinçonnés de motifs symboliques. Au sujet de ces monnaies en argent dont les femmes et les jeunes filles aiment tant se parer, j'avais une année fait l'acquisition dans un village *Akha* d'une étonnante fausse piastre indochinoise, maladroitement coulée et non pure d'argent, dont la particularité était qu'une de ses faces était frappée de la mention "*Indochine française*" alors que l'autre l'était de "*Républica Mexicana*", prouvant qu'une sorte de marché parallèle frauduleux de ces objets avait jadis eu lieu. Une autre fois, je trouvai une pièce dont une face était frappée d'idéogrammes chinois tandis que l'on pouvait lire l'habituelle inscription "*Indochine française*" sur l'autre. Mais pour en revenir aux spectaculaires parures des femmes *Akha*, après la tunique il reste encore à décrire l'exubérante coiffe.

La coiffe des femmes *Akha Nutchi* consiste d'abord en une structure quadrangulaire de bambou positionnée et fixée verticalement à l'arrière du crâne, d'une hauteur le dépassant d'une dizaine de centimètres, puis recouverte d'une pièce de toile retombant sur la nuque, toile de même nature que celle employée pour confectionner les tuniques. Autour de cet élément, et plus généralement de la tête entière, est ajustée toute une série d'ornements divers : de nombreux colliers de fines perles colorées, d'autres de billes ou de cupules d'argent, de chaînettes du même métal semi-précieux, enfin de quelques floches ou petits pompons de laine aux couleurs vives. Quelques autres modestes objets métalliques "intrus" y sont presque toujours incorporés, à condition toutefois que ceux-ci aient un aspect proche de celui de l'argent : petites clés de cadenas, coupe-ongles, épaisses aiguilles, épingles à nourrice, etc. Pièces majeures du dispositif, deux lourdes et massives chaînes d'argent sont par ailleurs attachées de chaque côté de la coiffe, de part et d'autre de celle-ci, semblant alors comme suspendues à partir des oreilles. Ces deux volumineuses chaînes d'argent, composées de larges anneaux spiralés, descendent jusqu'au niveau de la poitrine et sont réunies en leurs extrémités inférieures par un nouveau collier de fines perles. Elles sont le plus souvent placées contre le buste, mais peuvent parfois aussi momentanément être "renversées" dans le dos afin de permettre d'effectuer plus aisément et sans aucune gêne certains travaux pénibles, tels par exemple les labours dans les champs ou encore la coupe de bois. Enfin, les derniers bijoux à mentionner sont les lourds bracelets d'argent ciselé, jusqu'à deux ou même quelquefois trois pouvant être portés simultanément sur un même poignet.

L'ensemble de ces éléments en argent, hormis les antiques pièces de monnaie, ont été fabriqués artisanalement dans les villages par les forgerons. Beaucoup

sont anciens, car traditionnellement transmis de mère en fille, souvent depuis plusieurs générations. L'argent, le métal employé pour la confection des bijoux, est issu des petits lingots qui rémunèrent généralement la vente de l'opium, dont nous reparlerons. C'est durant les premières années qui suivent le mariage que les parures féminines sont les plus abondantes en décorations argentées. L'âge avançant, certains de ces précieux éléments sont en effet peu à peu cédés à la génération suivante et il arrive que certaines femmes parmi les plus âgées n'arborent alors plus que les deux grosses chaînes et le principal collier de billes en argent, celui qui borde la coiffe. Enfin, pour compléter ce détonnant tableau qui surprend et fascine toujours autant chaque fois, mentionnons encore qu'il est fréquent que les jeunes mères en période d'allaitement aillent avec un sein de découvert, même en des moments où elles ne portent pas l'enfant.

## **24 septembre - Ban Nampong May**

### **Argent et bijoux**

La randonnée du jour aurait dû me conduire au village de Ban Nampong Khao (Ban Nampong *d'en bas*), mais c'est à Ban Nampong May (Ban Nampong *d'en haut*) que je suis finalement parvenu. Je me suis donc un peu perdu, trouvé désorienté du moins, dans ces décors particulièrement escarpés et accidentés et dans lesquels, se situant la plupart du temps sous un couvert de dense et haute végétation, il est impossible de conserver durablement des repères visuels. Je n'ai probablement tout simplement pas repéré une bifurcation tant dans ce secteur les sentiers sont étroits et discrets, trop peu empruntés et foulés par les hommes, et qui donc, perpétuellement, tendent à disparaître sous la végétation envahissante, à être sans relâche absorbés par la forêt. Le hameau convoité de Ban Nampong Khao se situerait, aux dires des villageois, à deux ou trois heures de marche plus loin vers le sud-est.

Le village *Akha* de Ban Nampong May est similaire à celui de Ban Soulivang Neu quitté ce matin, tout aussi peu peuplé et offrant également aux regards des huttes construites uniquement avec des matériaux naturels, bois, bambous, chaumes et feuillages. Il se situe toutefois à une altitude plus élevée, peut-être un peu trop d'ailleurs, car ainsi positionné, il s'avère qu'il manque désormais cruellement de ressource en eau. En cette période, pourtant encore éloignée d'environ trois mois du cœur de la saison sèche, une seule minuscule source est en effet disponible à proximité du hameau. Elle alimente un trou d'eau insignifiant, exigu, et qui se trouble de terre dès qu'on l'agite un peu trop. On s'y lave, en y puisant de petites bassinées dont on s'asperge ensuite. Les femmes et les jeunes filles s'y rendent plusieurs fois par jour pour les corvées d'eau, les

hottes chargées de six à sept gros tubes de bambou pouvant chacun contenir de trois à cinq litres environ. Trop peu abondante, l'eau manque donc et un jour prochain, dans peu de temps probablement, il n'y en aura plus du tout. Alors les villageois, comme d'autres parfois, transmigreront, n'auront d'autre choix que de s'en aller vers une zone mieux pourvue. J'y ai fait allusion auprès de mon père d'accueil, en lui faisant simplement remarquer que « *Ban Nampong May bo mi nam lai, neu' ?* » (Pas beaucoup d'eau à Ban Nampong May, n'est-ce pas ?). Il a approuvé, l'air résigné, le problème semblant réellement préoccupant.

Je ne sais pourquoi, les *Akha* de Ban Nampong May ne me paraissent pas aussi accueillants qu'à l'accoutumée. Il n'y a par exemple, aujourd'hui, pas autant de poignées de main chaleureuses que d'autres fois, pas non plus nombre de ces gestes précautionneux dont on entoure habituellement le visiteur extérieur. Les invitations à boire un verre d'eau dans les huttes, gestes qui s'avèrent pourtant rituels presque partout ailleurs, se font notamment ici beaucoup plus rares. Et puis il y a *l'argent*. Avec les hommes *Akha* plus que parmi d'autres ethnies, il s'agit là d'un thème qui les "obsède" toujours quelque peu, mais il y a ici un peu plus d'insistance qu'ailleurs à ce sujet. Une des questions les plus fréquentes a trait au coût du trajet dont il m'a fallu m'acquitter pour venir dans ce pays. D'autres consistent à m'interroger sur le prix de tel ou tel objet que je transporte. Mes nombreux séjours antérieurs en territoires *Akha* m'ont toutefois depuis longtemps permis de m'adapter à la situation, ayant compris très tôt que ce genre de question ou d'allusion a pour seule finalité de chercher à estimer le montant de ma fortune présumée. Au début, il m'arrivait de tenter des justifications comparatives du type "*les falangs ont plus d'argent, mais en contrepartie tel objet ou tel aliment coûte X fois plus cher en Occident*", propos qui restaient toutefois trop chargés d'ambiguïté. Aussi j'élude désormais purement et simplement toutes les questions de ce genre par des blagues ou des bêtises et n'hésite parfois également plus, lorsque mes interlocuteurs se font un peu trop insistants, à couper court, c'est-à-dire à catégoriquement refuser d'y répondre, à leur faire comprendre que je ne souhaite en aucun cas parler d'argent.

Du côté des femmes, ce sont les objets métalliques scintillants qui les intéressent, à l'image des bijoux et ornements en argent, ou qui en ont l'aspect, dont elles aiment plus que tout se parer. Un peu taquin, j'ai volontairement décoré ma petite sacoche, que je transporte presque en permanence en bandoulière, de trois pièces de monnaie de cent liras italiennes, les exhibant ostensiblement suspendues en pendentif, aisément repérable par le léger tintinnabule qu'il produit alors au moindre de mes mouvements, lorsque les pièces s'entrechoquent. Comme prévu, il interpelle immédiatement les femmes et les jeunes filles. Agissant sur elles comme un aimant, tellement curieuses de

pouvoir l'observer de près, il s'avère un excellent moyen de sceller un premier contact, un bon prétexte de me laisser les approcher, elles qui en tellement d'autres occasions s'effarouchent à ma seule vue. Elles en pareraient en effet volontiers leurs tuniques et leurs délirantes coiffes qui, comme on l'a décrit plus haut, sont pourtant déjà chargées de chaînes et de cupules d'argent, de pièces de monnaie diverses, de perles et de quelques objets "intrus". Aussi, sachant les femmes *Akha* tellement friandes de ces objets que sont les pièces de monnaie en nickel ou autre métal apparenté, j'en conserve quelques-unes en réserve, pour de petits cadeaux à leur faire en échange de services rendus ou de l'accueil reçu. Ce sont des pièces sans valeur, d'origine chinoise, indonésienne, malaisienne, birmane ou européenne, mais cela a peu d'importance pour les femmes, le seul critère étant qu'elles soient de métal blanc et scintillant. Les pièces de couleur cuivre ou laiton ne les intéressent ainsi en revanche pas du tout.

**25 septembre - Ban Takhao**

## **Le chamanisme de guérison *Hô* (1)**

Me voici parvenu en territoire de l'ethnie *Hô*. Pratique d'une époque révolue, la grand-mère de ma maison d'accueil a les pieds *réduits*, bandés qu'ils ont été durant une longue période de leur croissance, le temps de l'enfance et peut-être aussi d'une partie de l'adolescence, les atrophiant ainsi de manière un peu monstrueuse. Le résultat, ce sont des pieds difformes, rabougris, réduits de moitié de taille et n'atteignant pas plus de douze centimètres de longueur, emmitouflés désormais dans des bandages et de petits mocassins confectionnés sur mesure et à l'extrémité effilée. C'est un bien étonnant endroit pour observer cette curiosité tant il me semble que cette pratique était réservée aux jeunes filles d'une certaine aristocratie, du moins en aucun cas à des paysannes, encore moins à des montagnardes "marginales" - je veux dire par là appartenant à une minorité ethnique autrefois chassée de Chine et considérée là-bas à l'époque comme arriérée et sauvage - paysans et montagnards qui se doivent de disposer de toutes leurs facultés physiques s'ils veulent pouvoir subvenir à leurs besoins quotidiens dans ces rudes environnements. La grand-mère semble ainsi nettement handicapée, elle ne se déplace d'ailleurs qu'à très petits pas et son équilibre, déjà un peu perturbé en raison de son âge avancé, paraît parfois bien précaire.

Le village de Ban Takhao, d'ethnie *Hô*, est situé au cœur de la province de Phongsaly. Ayant appris, avant même d'y accéder, qu'il constituait une sorte de carrefour emblématique de la région, je m'attendais à une densité de population plus importante que celle que je constate et à la présence de quelques infrastructures dignes de ce statut, par exemple une ou deux fontaines

aménagées en ciment, comme on en rencontre parfois dans certains villages, ou au moins une petite échoppe tenue par un vieux paysan qui vendrait là, durant quelques heures par jour, quelques produits de base rapportés à dos de cheval depuis un marché de plaine. Il n'y a toutefois rien de tout cela, Ban Takhao compose un bien modeste hameau, cependant particulièrement préservé et traditionnel.

Contrairement à la plupart des autres ethnies montagnardes de la région, qui se contentent pour cela presque exclusivement de bois et de bambou, les *Hô* construisent des huttes en pisé, confectionnant des murs en torchis, un mélange de terre et de paille armé de tiges de bois et de treillis de bambou tressés, des murs particulièrement épais, mais finissant toujours néanmoins par s'effriter de toutes parts sous les assauts des éléments naturels. Hautes d'un mètre cinquante environ seulement, ces parois sont ensuite surmontées de claies, des plaques de bambou aplati et tressé, qui les complètent jusqu'à la toiture. Un espace faisant front à chaque maisonnée est clôturé par un parapet de pierres de toutes tailles, cailloux et rochers très grossièrement agencés, simplement empilés en fait, mais empêchant de la sorte efficacement toutes incursions des bêtes, cochons, buffles et zébus, dans les petites cours qu'ils forment ainsi et qui composent des surfaces propres et planes permettant notamment le séchage du riz. Nous sommes loin des sommaires clôtures de bois ou de bambou confectionnées par les *Yao*, les *Hmong* ou parfois les *Akha*, qui interdisent à peine aux cochons de tenter, de temps en temps, des incursions à l'intérieur des habitats. Chaque maisonnée possède par ailleurs son propre grenier à riz, accolé directement à la hutte ou distant de celle-ci de quelques mètres. Cylindres en bambou aplati et tressé d'environ deux mètres de diamètre et d'une hauteur équivalente, recouverts ou non de terre, ils sont surmontés de petites toitures coniques en chaume, les affublant quelque peu du même coup, pour ceux employant la terre, d'une allure sensiblement "africanisante".

Ce sont ces mêmes pierres, de toutes tailles, qui tracent grossièrement les allées du village, celui-ci s'étagant par ailleurs harmonieusement à flanc de colline. Les plus petites pierres sont vaguement dispersées au sol, ça et là, en éboulis, mais de bien plus grosses sont approximativement agencées, formant comme des marchepieds qui aident alors opportunément à franchir les ruissellements d'eau, les flaques de boue et les déjections animales qui se répandent. Une quarantaine de huttes composent ce village, particulièrement photogénique avec autant de toitures de chaume très étalées et qui retombent ainsi très bas devant les murs de terre, offrant là de larges auvents sous lesquels on peut agréablement s'asseoir à l'extérieur, à l'abri du soleil ou de la pluie et où sont installées les volumineuses structures des métiers à tisser des femmes.

Le gros bétail, les buffles et zébus, ainsi que les cochons, déambulent à loisir dans les allées escarpées du village ou stationnent sur de petites aires jouxtant les huttes-enclos. Les villageois *Hô* de Ban Takhao possèdent parmi les plus forts buffles que j'ai pu contempler jusqu'alors, des bêtes massives, rondes si elles sont observées de face, et affublées de paires de cornes monumentales. La majeure partie des zébus, qui s'aventurent bien moins loin en forêt que les buffles, eux qu'on laisse librement vagabonder et que l'on peut alors parfois rencontrer à plusieurs heures de marche du plus proche village - je décrirai plus tard comment ils peuvent ainsi de temps à autre retourner à un état semi-sauvage devenant extrêmement problématique pour les paysans - pâturent ici en contrebas, sur la seule prairie relativement plane, de peut-être un hectare, qu'il était possible d'obtenir dans cette région de collines et de montagnes. Celle-ci n'est en effet que relief, faible cependant, dépassant peu fréquemment les deux-mille mètres, mais sensiblement escarpé et pentu. À part quelques très rares minuscules plaines visibles de-ci de-là au fond de certains vallons, il n'y a pas un arpent de terre plate. Ça monte ou ça descend, toujours, inévitablement, que l'on se trouve en forêt, dans les *rays*, dans les villages, sur les sentiers surtout.

C'est dorénavant presque toujours en direction de la maison du *nay ban*, du chef de village, que je me dirige en tout premier lieu lorsque je parviens dans un nouveau hameau, afin d'y annoncer ma présence, ayant constaté à maintes reprises que cela rassurait les habitants que j'officialise ainsi dûment ma visite avant de solliciter un hébergement pour la nuit auprès d'une famille. J'exhibe par ailleurs désormais presque systématiquement, en tout cas dès que je le ressens comme nécessaire, mes papiers. Enfin, après avoir répondu aux trois premières questions rituelles de chacun de mes interlocuteurs (« *D'où viens-tu ?* », « *Où vas-tu ?* » et « *Vas-tu seul ?* »), qui font dans ces contrées office de salutations, je fais bien comprendre à chacun d'eux que je ne suis là qu'en tant que visiteur et en aucun cas en tant que *travailleur*. Comme je l'ai déjà évoqué précédemment, cette question concernant mes motivations et les raisons de ma présence est en effet ici cruciale. Si je ne l'explique pas rapidement de moi-même, la quatrième interrogation rituelle consistera alors presque toujours inévitablement en celle-ci : « *Es-tu venu pour travailler ?* ». Après ces *salutations* et l'exposition de mes intentions désintéressées, je peux éventuellement tenter, toutefois selon les circonstances et mon ressenti face à la situation en cours, de dévoiler mes cartes et mes carnets de notes, puis interroger les hommes à propos de futurs itinéraires que je pourrais envisager les jours suivants, car eux sont naturellement mes meilleures sources d'informations à ce sujet.

Les *Hô* composent une population que l'on peut qualifier de "chinoisante" et leur langue n'a aucune accointance avec celles des autres groupes ethniques

voisins, par exemple les *Akha*, qui sont pour leur part d'origine tibéto-birmane. Adultes et enfants pratiquent leur propre idiome au quotidien, et je ne peux alors parfois même plus essayer de deviner, grâce à quelques mots que je parviens pourtant habituellement à identifier, les sujets des conversations. Comme chez tous les groupes, les hommes parlent néanmoins le plus souvent un peu le lao, mais pas les femmes. Alors, assez régulièrement, extrêmement curieuses, elles demandent à se faire traduire certains de mes propos par un individu de sexe masculin.

Une quinzaine de personnes au total cohabitent sous le toit de la hutte dans laquelle je me suis invité. Il y a les grands-parents, deux fils accompagnés de leurs jeunes épouses, d'autres enfants encore, puis plusieurs petits-enfants. À cinq ou six reprises depuis hier soir, le grand-père de ma maisonnée, et un voisin tout aussi âgé que lui qui l'a rejoint, ont initié des offices chamaniques de guérison. À chacune de ces occasions, se postant tous deux le plus souvent face à l'autel aux esprits sur lequel quelques gros bâtons d'encens se consomment, ils s'attellent à réciter là nombre de "prières", tout en tenant chacun en main plusieurs objets rituels, fragments de papier de bambou, grelots de bronze et griffes animales - d'ours visiblement - dont ils font divers usages. Il s'agit invariablement de longues, lancinantes et très monotones litanies, invocations, incantations - je ne sais quel terme serait le plus approprié - vaguement chantées, psalmodiées, récitées sur des tons uniformes, marmonnées plutôt. Chaque séance se poursuit durant dix à vingt minutes d'affilée. Certains de ces cérémoniaux s'accomplissent donc à proximité du petit autel aux esprits, mais d'autres fois ils sont produits face à une des deux jeunes et jolies mères de la famille, qui porte alors dans ses bras son bébé, celui-ci paraissant très sérieusement malade, et qu'elle *présente* ainsi aux deux officiants. Lorsque la cérémonie se déroule de la sorte, devant la femme et son enfant, les papiers de bambou sont d'abord brûlés, puis les grelots agités en accompagnement des incantations, et pour finir les griffes d'ours sont "caressées" contre différentes zones du corps du nourrisson. Les deux hommes sont chamans, ils tentent ici d'obtenir une guérison. Comme pour beaucoup d'offices chamaniques déjà observés par le passé au sein de divers groupes de populations de la région - chez les *Hmong* principalement - un trait quelque peu déroutant de ces scènes pour le spectateur profane est de constater que ces cérémonies ne perturbent en rien le déroulement des autres événements et activités domestiques en cours dans la hutte. On y prête d'ailleurs peu d'égard, chacun poursuivant ses tâches et ses conversations, les allées et venues ne cessant pas, les jeux et chamailleries des enfants non plus. Il n'y a ainsi en aucun cas une attention respectueuse, ou au

moins silencieuse, encore moins intéressée, de la part des autres membres de la famille ou des personnes extérieures présentes au même moment.

**26 septembre - Ban Takhao**

## **Le chamanisme de guérison *Hô* (2)**

Parce que la toute jeune mère de la maison est particulièrement jolie, rond visage poupin surmonté du large et lourd turban noir traditionnel orné de macarons brodés colorés - nous décrivons un autre jour l'élégante parure des femmes *Hô* - parce que le grand-père et les enfants sont éminemment sympathiques et enjoués, parce que le village est magnifique, parce que la nourriture est excellente (je n'ai notamment plus à supporter ces deux ou trois plats, quotidiennement servis chez les *Akha* les jours passés, d'ingrédients fermentés et aux relents de charogne à un stade avancé de pourriture), parce qu'il y a une source à deux pas de la hutte et qu'il ne m'est ainsi plus nécessaire, pour me laver, d'emprunter un sentier escarpé boueux et glissant descendant au fond d'une combe, parce que ma paillasse est confortablement située à l'écart des autres dans la pièce principale, parce que, même si j'en traverserai probablement d'autres ces prochains jours, je connais très peu les villages et les traditions *Hô*, pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, je décide de rester une deuxième journée dans le village de Ban Takhao. Je viens de le solliciter auprès du bienveillant et chaleureux grand-père en lui assurant toutefois que je m'en irais dès le lendemain. Réjouissance spontanée des enfants !

Toilette quotidienne à la source. Comme c'est souvent le cas, des gamins, dès qu'ils ont compris mon intention, m'y précèdent, réjouis d'avance de pouvoir assister à un si rare spectacle. Les jeunes filles pour leur part, c'est d'un peu plus loin qu'elles m'observent, encore trop farouchement craintives, et pour beaucoup d'adultes c'est depuis les seuils des portes ou même l'intérieur des huttes, alors à travers les fissures des murs de terre, les planches disjointes ou les parois de bambou tressé, composant comme des moucharabiehs, qu'ils espionnent mes agissements. Il y a tout de même ici bien plus de retenue et de discrétion respectueuse et pudique que chez les *Akha*, par exemple, où ce sont régulièrement plusieurs dizaines de villageois, ou même plus - il m'est parfois arrivé d'atteindre la centaine de spectateurs - qui peuvent, à ces occasions, s'autoriser à venir profiter de l'aubaine, et donc former un large cercle contemplatif autour de ma personne.

Les femmes et les enfants *Yao* portent l'eau, rapportée des ruisseaux jusqu'aux huttes, à la palanche d'épaule, dans deux seaux placés en balanciers à



chaque extrémité de la palanche, solide mais flexible tringle plate taillée dans l'épaisse paroi d'un gros tronc de bambou. Les *Akha* pour leur part la transportent, entre les fontaines ou les rivières et le village, dans six ou sept volumineux tubes de bambou d'environ dix centimètres de diamètre et quatre-vingts centimètres de longueur rangés verticalement dans les hottes dorsales. Plus surprenante est la technique adoptée par les femmes *Hô* du village de Ban Takhao et que j'observe ici pour la première fois : elles puisent l'eau de la source et en remplissent un seul très long tube de bambou, d'un diamètre légèrement supérieur à ceux des *Akha* et de parfois jusqu'à deux mètres de longueur, voire un peu plus encore, et pouvant probablement contenir entre vingt et vingt-cinq litres de liquide. Plein, il est transporté obliquement sur l'épaule.

Les bébés sont souvent mis à dormir dans une hotte en vannerie de bambou, de celles qui servent à rapporter différents matériaux et nourritures des champs ou de la forêt. Ils sont parfois aussi déposés dans un tabouret rond en rotin simplement retourné sur le sol. Ils sont là en sécurité, car ne peuvent s'en échapper par leurs propres moyens. Fauteur de trouble malgré moi, il arrive de temps en temps, par cause de ma présence, alors que tous les regards et les attentions sont dirigés vers ma personne et que l'on en oublie le reste pendant quelques minutes, qu'il se produise un "accident" : un bébé tombant d'une hauteur, un cochon ou un zébu faisant une incursion dans une cour ou dans un jardin resté ouvert, des poules parvenant à atteindre une étagère de la cuisine, un feu de cuisson grandissant dangereusement, etc.

Le *nay ban*, à la fois chef du village et chef de ma famille d'accueil, père des deux plus jeunes enfants il me semble, est absent de la maison. Il est aux champs et hier tous m'ont assuré qu'il rentrerait le même jour en soirée, mais il n'a finalement pas réapparu. Parce que le village est d'une taille relativement importante - il réunit une quarantaine de maisonnées - l'on m'a expliqué qu'il y avait ici trois *nay ban*, c'est-à-dire trois chefs de village. Leur titre est aisé à retenir puisqu'on me les a présentés comme le *phouti nong*, le *phouti song*, et le *phouti saam* (le numéro un, le numéro deux et le numéro trois). Je suppose qu'ils prévalent de fonctions ou de rôles distincts ou que l'un ou l'autre se font simples suppléants.

Ce matin, deux femmes arrivant à pied de l'extérieur ont parcouru le village, chacune chargée d'une très volumineuse hotte tressée en rotin, bambou et bois sur le dos. Sillonnant d'abord méthodiquement les allées en criant des paroles pour annoncer leur présence, puis pénétrant ensuite dans certaines cours des maisonnées, elles y ont acheté aux villageois *Hô* divers animaux sauvages récemment capturés ou abattus. J'ai ainsi pu voir apparaître diverses espèces de

gros écureuils, des roux, des noirs, des volants, quelques tortues et même un pangolin, ces derniers bien vivants, le pangolin pour sa part fermement ficelé en boule dans un filet. Elles sont ensuite réparties en direction du nord-est, en route pour d'autres villages vers lesquels j'ai moi aussi prévu de me diriger plus tard.

À nouveau, une "prière" est psalmodiée pour le bébé. Les accessoires consistent cette fois en trois bâtons d'encens et quelques longs et épais poils noirs juste arrachés à l'échine d'un cochon de passage, que l'on ne semble pas avoir particulièrement sélectionné ou choisi pour cela. Le tout est ensuite enrobé dans quelques rectangles de papier de bambou puis agité devant l'enfant. C'est cependant cette fois une femme qui s'attelle à la tâche et la "prière" est expédiée en cinq minutes. Comme toujours, le chahut ambiant des personnes se tenant alentour, et se sentant visiblement peu concernées, ne cesse pas durant tout ce temps. Les bâtons d'encens sont confectionnés artisanalement dans le village. Ils n'ont rien de commun avec ceux, industriels, minuscules et aromatiques, que nous utilisons parfois pour parfumer nos intérieurs occidentaux. Ceux-ci ont un diamètre comparable à celui d'un stylo et mesurent plus de cinquante centimètres de longueur. Autrefois, dans un village *Hmong*, j'ai assisté à leur confection. Une écorce pilée et ainsi réduite en poudre entraine pour une grande part dans leur composition, mélangée à de la graisse, puis roulée à la main autour de baquettes de bambou, sur une planche déposée au sol, et enfin celles-ci suspendues en hauteur pour le séchage. Durant leur combustion ces bâtons d'encens dégagent une fumée dense et qui se mêle à toutes celles qui stagnent presque en permanence à l'intérieur des huttes, celles des foyers de cuisson principalement, mais aussi celles des *bangs*, les grosses pipes à eau en bambou qu'allument très fréquemment les hommes et dont nous reparlerons. Ces fumées noircissent les parois de terre d'épaisses couches de suie grasse, mais aussi les charpentes et les chaumes des toitures, les objets suspendus en hauteur, ainsi que les très nombreuses vastes toiles d'araignées envahissantes et qui ne sont jamais ôtées.

**27 septembre - Ban Pingxang**

### **Le chamanisme de guérison *Hô* (3)**

Réveil à 5 heures. Il a plu cette nuit, en abondance, et il devient désormais périlleux de se déplacer dans le village. La boue, passablement mêlée de déjections animales, est envahissante, approchant jusqu'aux seuils des huttes. Pour circuler dans les allées il faut tâcher de bondir de rocher en rocher, mais de larges passages profondément boueux nécessitent néanmoins à y descendre parfois, ne laissant d'autre choix que de s'y résigner.

De nombreuses "prières" et incantations pour le bébé malade ont encore été récitées hier soir, mais elles furent ce coup-ci "délocalisées" près du deuxième foyer de cuisson et qui est établi juste au pied de ma paillasse. Je m'y suis alors installé un moment afin de me situer opportunément aux premières loges et de pouvoir ainsi assister de près et confortablement au "spectacle". Cette fois, rituel autour d'un œuf, apporté là peu auparavant par une grand-mère. Il y eut toujours les grands bâtons d'encens se consumant, mais qui furent pour l'occasion directement plantés dans le sol de terre battue de la hutte. Le chamane a d'abord cassé l'œuf, puis a déversé son contenu dans un bol empli d'eau. À l'aide d'une herbe verte et souple fraîchement cueillie qu'un gamin était rapidement allé récolter à sa demande il a, durant plusieurs minutes, délicatement manipulé le jaune d'œuf flottant dans son bol, le tournant et le retournant, l'inspectant en tous sens avec précaution, veillant visiblement à ne pas le percer. Il s'est ensuite concerté quelques instants avec la femme chamane d'hier, celle de la "prière aux poils de cochon", échanges donnant alors lieu à quelques commentaires animés, l'un et l'autre restant toutefois concentrés autour du contenu du bol. L'homme y a à ce moment ajouté quelques pincées de tabac, celui, jaune, fin et très soyeux que tous fument abondamment dans les *bangs*, les impressionnantes pipes à eau en bambou. Enfin, quelques herbes grossièrement hachées ainsi qu'un peu de sel et d'alcool de riz furent à leurs tours adjoints à la mixture contenue dans le bol, l'ensemble une fois de plus remué à l'aide de l'herbe souple, puis à nouveau scruté et vivement commenté avec animation par les deux chamans. Le tout a alors ensuite été rapidement jeté dehors, et c'était fini. Tout ceci s'est déroulé encore une fois devant la mère portant son bébé malade.

Ce matin, plusieurs hommes et femmes rendent visite à notre famille. De nouvelles séances d'incantations se succèdent et de nouveaux gros bâtons d'encens se consomment. Cela est réalisé et se déroule toutefois avec un peu plus de sophistication que précédemment. Par exemple, alors qu'il s'en trouve déjà un à demeure dans la hutte, un nouveau petit autel aux esprits est improvisé, édifié à la hâte sur la seule chaise de bois disponible (tous les montagnards, quels que soient les groupes d'appartenance ethnique, se contentent au quotidien exclusivement de tabourets bas en bois ou en rotin, des assises jamais plus hautes que vingt centimètres, généralement moins). Y sont déposés un petit pot de bambou rempli de grains de maïs, un minuscule godet d'alcool, un autre de thé, de petits drapeaux faits de baguettes et de papier de bambou rituel, des plumes et des pattes de poulet desséchées, puis quelques nouveaux bâtons d'encens, plantés cette fois dans un dernier récipient de vannerie empli de paddy, de riz cru non décortiqué. Des "prières" supplémentaires sont récitées, mais dorénavant par un vieil homme que je n'avais pas encore eu l'occasion de

rencontrer dans le village. Ce faisant, il manipule une sorte de pendule, une barre de métal d'argent ouvragée, décorée d'incisions et suspendue, par ses deux extrémités, à un solide fil de coton. Encore une fois, comme très banale, la scène qui s'accomplit là semble n'intéresser personne d'autre que moi, pas même nos visiteurs du jour.

Chez les *Hô*, comme souvent parmi les groupes ethniques "chinoisants" de la région, les *Yao* également par exemple, chacun se fait très précautionneux et attentionné envers l'autre. Les bébés transitent sans cesse de bras en bras, de ceux des plus jeunes fillettes à ceux des grands-pères, en passant par toutes les générations intermédiaires. En ce qui me concerne, je perçois nettement que chacun de mes gestes est observé et que l'on tâche au mieux de devancer mes désirs et mes besoins.

Très discret, mis à part à l'occasion de ses séances incantatoires, actuellement particulièrement nombreuses et foisonnantes il est vrai, le grand-père chaman de ma maison ne se met à s'exprimer véritablement qu'en soirée. Désormais fort âgé, on ne le charge plus que de quelques rares tâches domestiques, chacune accomplie silencieusement et s'intercalant chaque fois entre deux séances de pipes à eau. L'après-midi d'hier, il l'a entièrement consacrée à égrener des épis de maïs, lentement, très lentement, presque grain à grain, mais au retour de mes nombreuses pérégrinations dans le village et aux alentours, vingt bons kilos en avaient finalement été extraits. Le soir en revanche, dès que quelques-uns de ses vieux copains l'ont rejoint autour du foyer, il est capable de se lancer, comme tous les autres hommes, dans de longs et lents monologues. Hier soir par ailleurs, au bout de deux nuits déjà passées ici, certaines conversations des uns et des autres, je le devinais aisément, avaient toujours trait aux raisons supposées de ma présence.

Je m'en irai ce matin. Ayant à nouveau glané quelques informations au sujet du parcours envisagé, je soupçonne que les sentiers vont continuer à se faire difficiles, du moins incertains et confus. De plus, tout est détrempé et il est probable qu'il pleuve encore au cours de la journée. Mais pour l'heure, il est 7 heures du matin, et toujours à l'attention du bébé souffrant, les précédentes et abondantes invocations et sollicitations des esprits n'ayant visiblement pas été fructueuses, nous passons à la vitesse supérieure. Un porcelet et un poulet sont alors désormais sacrifiés, dûment égorgés devant le seuil de la hutte par notre chaman, s'accompagnant comme à l'accoutumée d'incantations marmonnées, cette fois tout juste audibles. À peine revient-il vers nous chargé de ses cadavres que les chiens se mettent à violemment se quereller pour accéder aux quelques taches de sang laissées là sur le sol. Quelques coups de pied sont alors

nécessaires pour faire taire leurs vociférations hargneuses. Bref, excellente nouvelle donc puisque toute cette viande annonce à coup sûr un festin à venir. Pour l'instant cependant, place à un nouveau rituel. Les morceaux de chair sont présentés par notre chaman à l'autel aux esprits juste improvisé peu auparavant sur la chaise de bois brinquebalante, et comme il se doit, les "prières" continuent à se succéder. Enfin, tout se précise. Pendant que nous autres les hommes nous gorgeons de *lao-lao*, l'alcool de riz local, particulièrement fort et qui ici, aromatisé avec une certaine herbe, prend par ailleurs une belle teinte verdâtre, des femmes réunissent quelques vêtements et objets épars, puis en préparent le contenu d'un ballot. De fait, puisque les séances de chamanisme n'ont, semble-t-il, pas porté leurs fruits, la jeune mère et son bébé, puis un homme dont je n'ai pu discerner le lien de parenté, mais qui n'est pas son époux, vont enfin désormais tous deux s'en aller vers le dispensaire de Boun Neua, le petit bourg chef-lieu du district du même nom, y emmener l'enfant se faire soigner. Des hommes remettent à tour de rôle un peu d'argent à la jeune mère, car c'est certain, ils resteront là-bas plusieurs jours et rien n'y sera gratuit, ni le transport pour s'y rendre une fois la piste atteinte, ni le logement, ni les soins et les médicaments, ni la nourriture. L'accueil et les sourires non plus, loin s'en faut, car un montagnard en plaine, tel un Rom roumain en France, ne doit pas s'attendre à une attention de tous les instants, ne doit s'attendre à strictement rien de la part d'autrui.

Départ pour moi également peu de temps après, en route désormais vers le village de Ban Pingxang. J'ai auparavant tâché de me repérer sur ma vieille carte russe défraîchie et trop peu précise. Il y aura théoriquement deux rivières à franchir, avant de devoir remonter ensuite chaque fois vers les hauteurs puis, peut-être, de pouvoir se contenter de longer des crêtes. Bien que quelques-uns d'entre eux m'aient fait comprendre que le sentier pourrait éventuellement s'avérer difficile à reconnaître à plusieurs reprises, aucun homme n'est disposé à m'accompagner. Alors, départ seul. Ici sont les confins septentrionaux de la province de Phongsaly, ici l'on ne peut se déplacer qu'à pied. La totalité des ruisseaux, des rivières et des torrents, quels que soient leurs gabarits et leurs débits, se franchissent obligatoirement à gué et ils constituent de ce fait mes principales appréhensions lors de mes journées de marche solitaire. Ici sont des vallées très encaissées, vertes et humides, où la vie animale semble densément présente. Les sentiers sont boueux et glissants, mais les paysages magnifiques sous de petites averses, parfois visibles uniquement à travers une nappe de brume se déchirant durant quelques instants. Des forêts denses recouvrent en totalité des collines et de moyennes montagnes escarpées.

J'ai commencé à m'inquiéter après près de quatre heures de marche, accomplie à une allure pourtant relativement rapide et sans pauses, car pour une fois, l'ensemble des hommes de Ban Takhao interrogés à ce sujet semblaient d'accord sur une estimation de durée du parcours, m'ayant tous assuré qu'il ne me faudrait à peine plus de trois heures pour atteindre le hameau suivant. Finalement, près de cinq heures de marche effective m'auront été nécessaires. Voilà un exemple supplémentaire et emblématique, parmi tant d'autres, de l'habituelle imprécision des renseignements collectés auprès des villageois qui, eux-mêmes déchargés de toute nécessité d'en avoir une connaissance détaillée, stricte et rigoureuse, de plus par ailleurs très rarement pourvus d'un instrument de mesure du temps en état de fonctionnement, sont alors trop peu souvent aptes à me délivrer des informations fiables à ce sujet.

Généralement, à mon arrivée dans un nouveau village, seuls des enfants sont d'abord visibles, jouant là à l'extérieur des huttes, et ils ne tardent alors le plus souvent pas à fuir prestement dès qu'ils m'aperçoivent. Cela se produit aussi très fréquemment avec les jeunes femmes, et encore plus avec les jeunes filles non mariées. C'est ce qu'il advient à nouveau ici, en vue du village *Hô* de Ban Pingxang, tout ce beau monde s'éclipsant rapidement à mon apparition. Je n'ai pas à quémander la maison du *nay ban* puisqu'un homme que je croise finalement me l'indique immédiatement. Parvenu là-bas, un second individu, celui habitant la hutte désignée, me pointe du doigt celle du premier, interrogé juste précédemment et qui m'a pourtant envoyé ici. J'exprime mon incompréhension et il m'invite en définitive à déposer mon sac à l'intérieur de sa hutte, comme résigné et fataliste, un peu désesparé également. J'ai ensuite compris, les deux hommes sont chefs, mais mon arrivée inopinée les a, semble-t-il, quelque peu ébranlés et ils ont alors ainsi vraisemblablement tenté de se rejeter la "patate chaude", moi-même donc. Très rapidement, rassurés par la présence d'au moins un adulte, trente gamins refont leur apparition et m'entourent, se tenant néanmoins encore à distance nettement craintive. Peu à peu informées de ma venue, de nombreuses autres personnes nous rejoignent progressivement, dans cette hutte du *nay ban* dans laquelle je m'installe, quelques-unes se contentant toutefois de m'observer durant quelques instants avant de faire demi-tour et de s'en retourner vers leurs activités.

Lorsque l'assemblée se stabilise vient le moment adéquat pour me présenter, pour réciter mon habituel et rassurant *läius* : « *Je suis seul. Aujourd'hui, j'arrive de tel village et je désire repartir vers telle direction. Je suis Français et ne suis ici que pour me promener, en aucun cas pour travailler. J'ai effectué tel parcours, en sept jours, depuis le village de Boun Neua. Je repartirai demain et je souhaite passer la nuit dans votre village, est-ce possible ?* ». Je l'ai déjà dit

précédemment, une des toutes premières questions qui m'est toujours immanquablement posée, après celle de haute importance qui a pour but de bien s'assurer que je sois seul, est celle qui consiste à savoir si je suis ici pour le *travail*. Cette question-là, je l'ai auparavant mentionné et je le constate à nouveau, et même plusieurs fois chaque jour dans cette zone reculée, semble relever d'une nécessité primordiale. Quant au fait de bien s'assurer que je sois seul, cela est donc de toute première importance, comme si voir surgir à ma suite un groupe de ne seraient-ce que trois ou quatre autres étrangers risquerait de provoquer une situation totalement incontrôlable.

## **28 septembre - Ban Phoulikang**

### **Riz et souris**

Cinq ou six adultes, puis huit à dix jeunes gens et enfants, composent ma famille d'accueil de Ban Pingxang. Le matin, comme partout ailleurs dans les villages montagnards, ce sont les femmes et les jeunes filles qui se lèvent les premières pour, très tôt, parfois dès 4 heures, s'atteler à une longue série de tâches, domestiques ou à l'extérieur, qui se succéderont tout au long de la journée. Les enfants sont aussi sollicités. Ce matin par exemple, c'est un gamin d'environ sept ans qui fut chargé de hacher à la machette un tronc de bananier sauvage et d'autres végétaux qui allaient composer, après cuisson dans le wok géant, le repas des cochons. Les fillettes, après l'avoir décortiqué au pilon à balancier dont nous reparlerons, tamisent le riz ou, plus précisément, le vannent, c'est-à-dire le nettoient, le trient et le débarrassent de ses enveloppes non comestibles, le son, ainsi que des poussières et autres corps étrangers. L'opération de vannage s'effectue sur un *van*, un vaste plateau circulaire réalisé en bambou tressé. Trois à quatre kilos de grains de riz juste pilonnés, c'est-à-dire décortiqués, mais toujours mêlés au son, y sont déposés. La manœuvre est généralement accomplie à l'extérieur, près des poules qui vont guetter les miettes perdues, mais parfois aussi à l'intérieur des habitations, les empoussiérant ainsi encore un peu plus. Le riz est, plusieurs fois et en des gestes précis et élégants, projeté en hauteur et là, les particules plus légères de son et de poussières ont tendance à dévier de la trajectoire et à retomber à l'extérieur du van, sur le sol. S'il n'y a pas le moindre souffle d'air permettant de chasser le son, un petit mouvement latéral est alors combiné aux élancements verticaux afin de provoquer une légère turbulence qui le fera s'échapper du côté opposé. Cependant les déjections de souris ou autres rongeurs, de presque même calibre et densité que le riz, doivent ensuite être ôtées une à une et à la main. Cette dernière étape requiert aujourd'hui de patients efforts, car ce riz est cette fois

justement très sérieusement souillé de ces crottes animales. Alors qu'habituellement au total à peine deux ou trois de ces "grains" noirs résiduels sont à ôter par portion de riz vannée, ici plusieurs dizaines d'entre eux sont visibles, se détachant nettement sur la surface blanche immaculée du riz désormais décortiqué. Je le fais remarquer aux jeunes filles, sous l'apparence anodine de plaisanteries toutefois, qui me confirment le fait : « *Eu, nou' laiïïï !* » (Oui, beaucoup de souris !). Autre signe de réelle profusion de rongeurs cette année dans le village, deux faucons se sont posés simultanément, la veille en fin d'après-midi, sur un arbre mort situé à l'intérieur même de l'enceinte du hameau.

Sur le parcours d'hier, je dus faire face à quelques incertitudes quant aux directions à prendre, au sentier à privilégier lors de quelques intersections ambiguës. Comme je l'ai déjà mentionné, je l'avais un peu pressenti au départ du village de Ban Takhao, mais les hommes ne semblant pas trop s'inquiéter que je m'en aille seul, c'est finalement sans l'aide d'aucun villageois que je me lançai sur le parcours me menant à Ban Pingxang. Aujourd'hui en revanche, j'ai pu convaincre un homme de m'accompagner jusqu'à ma destination suivante, le village de Ban Phoulikang. Comme assez régulièrement parmi ceux qui acceptent mes marchés, il est opiomane. Ceci est peu surprenant, car ces hommes, inaptes à la plupart des lourds travaux des champs ou de défrichage des forêts, peuvent ici opportunément profiter d'une rare occasion de se faire deux ou trois sous. Car il est bien entendu que je rémunère chaque fois mes accompagnateurs et celui-ci m'expose d'ailleurs clairement, sans aucune gêne ni tabou, qu'il a *besoin* de cet argent pour se procurer sa drogue. Nous avons conclu le marché hier soir et il est revenu à ma rencontre dès 7 heures ce matin, toutefois uniquement pour me prévenir qu'il repartait immédiatement fumer et que nous nous mettrions donc en route un peu plus tard, que nous n'étions d'ailleurs nullement pressés puisqu'une fois arrivés à Ban Phoulikang, lui-même ne rebrousse pas instantanément chemin, mais passerait également la nuit là-bas. Nous pouvions alors nous autoriser d'y parvenir légèrement tardivement.

Sur ces sentiers, peut-être parce qu'ils figurent parmi ceux situés le plus en altitude dans la région, il y a peu de sangsues, je n'en ai d'ailleurs plus aperçu une seule de ces deux dernières journées. Cependant après-demain, si tout se passe bien, je vais me rapprocher de la rivière Nam Ou, le cours d'eau majeur qui sillonne la province de Phongsaly. Je prévois de la rejoindre dans sa portion la plus sauvage, la plus inaccessible aussi, à un endroit à partir duquel elle n'est même probablement plus navigable en amont, car trop turbulente et dangereuse. Avant d'y parvenir, le sentier va descendre pendant longtemps et c'est principalement là, sur ces pentes de fonds de vallée, que la végétation est la plus



dense, la plus hétéroclite et diverse, la plus grandiose aussi, et que les sangsues pullulent alors, attendant en nombre tout être vivant à sang chaud de passage.

Je le disais il y a quelques jours lorsque je visitais des villages *Akha*, les femmes et les jeunes filles appartenant à cette ethnie sont extrêmement friandes de pièces de monnaie en nickel ou autres métaux ayant également l'apparence de l'argent afin d'en parer leurs spectaculaires tuniques et coiffes, et qu'elles convoitaient assidûment trois d'entre elles que j'exhibe ostensiblement attachées en pendentifs à ma petite sacoche. Ces décorations monétaires en argent n'intéressent en revanche absolument pas les *Hô*, même si quelques enfants, lorsque ce n'est pas une griffe ou une dent animale, en portent néanmoins parfois une de suspendue autour du cou, mais il s'agit alors de vieilles pièces chinoises en bronze et sans valeur, de celles munies d'une perforation en leur centre. Du côté des femmes, tout juste parent-elles leurs blouses, par ailleurs élégamment décorées de fines broderies ouvragées le long de l'encolure et de l'extrémité des manches, de quelques grelots en argent, également cousus au niveau du col ; nous décrirons plus loin leur élégante parure. Elles, ce qui leur plaît particulièrement, ce sont les fils et ficelles colorées, dont elles aiment doubler leurs longues ceintures savamment et finement tissées et avec lesquelles elles entourent plusieurs fois leurs hanches. Une petite cordelette de type alpinisme de couleurs verte et bleu vif et qui me sert à emballer ma veste est hâtivement convoitée par une femme de ma maison. Elle tient à me l'échanger contre une vulgaire vieille ficelle de chanvre.

Il continue de pleuvoir et la boue se liquéfie désormais. Le soir, dans l'obscurité, on ne s'aventure alors guère à aller assouvir un besoin naturel beaucoup plus loin que le seuil des huttes. On se contente de leurs abords immédiats, à la manière des bêtes, des zébus, des buffles, des cochons et des volailles, très nombreux à déambuler dans le hameau et à stationner, la nuit, à proximité des habitats, ceux-ci n'étant plus cernés de solides parapets en pierres, comme ce fut par exemple le cas ces jours derniers dans un autre village *Hô*, celui de Ban Takhao.

Les huttes de Ban Pingxang sont aussi nettement plus sommaires que celles de Ban Takhao et plus aucune d'entre elles n'est ici bâtie en murs de pisé. Même si quelques-unes mettent en œuvre de grossières planches débitées, à la manière des populations "chinoisantes", à la hache, la plupart sont composées de simples claies de bambou montées sur des structures porteuses en bois. Les toitures sont toutes de chaume sauf pour certaines huttes qui, malgré l'extrême isolement du lieu, sont protégées par quelques tôles ondulées légères qui ont vraisemblablement été transportées jusqu'ici à dos de cheval depuis un marché

de plaine. Ces tôles remplacent alors désormais avantageusement, sans aucun doute pour la toute première fois et à coup sûr définitivement, des toitures végétales autrement plus périssables et qui nécessitent tant d'efforts pour leur mise en œuvre et leur entretien.

L'eau est ici fournie par un minuscule ruisseau coulant en contrebas du village et dont le faible débit est canalisé, en deux ou trois endroits, avec des gouttières en bambou. Ces gouttières permettent d'aisément recueillir l'eau dans des récipients même si ceux-ci sont de haute taille, tels les volumineux tubes de bambou que les femmes emplissent avant de les transporter jusqu'aux huttes. Les *Hô* de Ban Pingxang se sont également attelés à canaliser, toujours à l'aide de gouttières de bambou, une faible résurgence située un peu à l'écart, mais au-dessus du village, vers des réservoirs accolés à l'extérieur de certaines huttes et qui consistent en de gros troncs d'arbres creusés. À cette place, les parois en bambou des huttes ont été perforées afin de pouvoir y puiser cette eau directement depuis l'intérieur des habitats. Le hameau est ainsi parcouru par tout un fragile réseau de chéneaux de bambou plus ou moins pourrissants et précairement suspendus en hauteur au bout de perches du même matériau, ceci pour tâcher de leur assurer une pente d'écoulement adaptée, mais aussi de les tenir hors de portée des animaux domestiques.

De fines tiges de rotin sont employées en guise de fils à étendre le linge. Ce sont des pièces de parfois plus de quinze mètres de longueur, d'un seul tenant. Comme pour le bambou, l'intérêt et la qualité primordiale de ce matériau consistent en sa fibre à la fois très souple et peu cassante, et de section très régulière. Il en existe des tiges d'un diamètre pouvant varier de quelques millimètres à plusieurs centimètres. Le bambou reste toutefois ici le matériau roi. Se déclinant en de très nombreuses variétés, les plus gros troncs peuvent atteindre plus de vingt centimètres de diamètre, et une fois débités puis refendus à l'aide d'une lame bien aiguisée, ils deviennent "planches" et plaquettes, tiges et baguettes, liens et lanières, de toutes largeurs et épaisseurs, utiles pour confectionner mille objets et infrastructures du quotidien : paniers, hottes et boîtes en vannerie, huttes, enclos, greniers à riz, ponts et passerelles, meubles, cloisons, rouets et accessoires dédiés au travail du coton, pièges à animaux, outils variés, instruments de musique, tubes de stockage, gouttières, nattes, pipes, radeaux, et d'innombrables autres objets encore. Sans conteste, une liste complète et détaillée de l'ensemble de ceux aperçus dans les villages montagnards serait infiniment longue.

Trois ou quatre familles *Hô* parmi les plus aisées possèdent ici quelques-uns de ces petits chevaux montagnards qui leur facilitent le transport de charges sur

les sentiers étroits et escarpés de la région. Il s'agit d'animaux d'une petite mais robuste race d'origine tibétaine. Ils sont principalement mis à contribution pour acheminer le riz, rapporté des rizières parfois éloignées à plusieurs heures de marche des villages. Dans ces rizières particulièrement isolées, on y construit alors des abris un peu plus élaborés et solides que ceux visibles dans les parcelles proches des hameaux, car on y passe régulièrement une ou plusieurs nuits d'affilée, durant les saisons des travaux lourds, afin de ne pas perdre quotidiennement un précieux temps lors des déplacements. Ces séjours prolongés dans les rizières ont lieu notamment lors des phases de sarclage puis de moisson, c'est-à-dire les opérations agraires les plus fastidieuses et chronophages puisqu'entièrement réalisées à la main, si l'on met toutefois de côté celles préalables consistant à défricher chaque année une nouvelle parcelle de forêt. Nous décrirons plus tard en détail chacune des étapes de cette harassante méthode de culture dite de *friche sur abattis-brûlis*, universellement pratiquée par les montagnards de la région.

## **29 septembre - Ban Phoulikang**

### **L'opiomanie (2)**

Marche durant un peu plus de quatre heures hier, dans la boue et sur les pentes glissantes. Un trajet que j'aurais été incapable d'effectuer seul, tellement des doutes se seraient présentés quant aux choix des directions à prendre lors des intersections. Mon guide opiomane fut bon marcheur. Ici, par la force des choses, tous les hommes le sont, mais les opiomanes ont généralement tendance à faire légèrement prolonger les pauses, quand bien même ils ne profitent pas de ces arrêts pour fumer. Nous avons marché sous une pluie fine durant une bonne partie du trajet et les paysages de forêts denses d'altitude prenaient alors des allures quelque peu fantasmagoriques à travers ces voiles d'humidité. De tout le parcours nous n'avons fait qu'une seule rencontre, à mi-distance environ des villages de départ et d'arrivée, deux jeunes filles transportant des sacs de riz attelés sur le dos d'un petit cheval. À cette altitude, émergeant d'une nappe de brume, ce tableau composé de l'animal non bridé précédant les deux adolescentes en habits traditionnels *Hô* aux couleurs vives était exceptionnellement gracieux. Heureux hasard que je fus accompagné de l'un des leurs, car en cas contraire, dans ce secteur isolé et peu parcouru, je n'ose imaginer la terreur dont aurait été prises ces jeunes filles à ma simple vue. Je fus d'ailleurs réellement surpris de les apercevoir là, envoyées seules aussi loin de tout lieu habité, sans aucun adulte pour les chaperonner. C'était bien la première fois que j'observais cela et ce fut sans doute possible tant cette région est peu

arpentée, hormis uniquement de temps en temps par les villageois de Ban Phoulikang et ceux de Ban Pingxang. Moi-même peux témoigner, sillonnant ces zones reculées depuis désormais suffisamment longtemps, qu'il est exceptionnel de croiser ne serait-ce qu'une seule personne, de tout le trajet, lorsque l'on se rend d'un village à un autre. C'est ce qui explique d'ailleurs la difficulté de reconnaître certains parcours, les sentiers étant si peu foulés qu'ils sont continuellement repris par la végétation envahissante.

Le village de Ban Phoulikang serait le tout dernier lieu habité, dans cette direction, du pays *Hô*, que j'ai donc désormais traversé de part en part. Plus loin ce sera la descente annoncée au fond de la vallée encaissée de la rivière Nam Ou. Les hommes me prédisent cinq heures de marche pour l'atteindre, il faut probablement que j'en envisage pour ma part environ une supplémentaire. Pour l'instant, je décide, ce matin, de rester une seconde nuit dans le village de Ban Phoulikang. C'est assurément un des hameaux les plus isolés de ce pays *Hô*, et peut-être même de la région entière, toutes ethnies confondues. C'est aussi un des plus sommaires, encore plus rudimentaire que celui de Ban Pingxang visité précédemment. Il réunit une vingtaine de baraques brinquebalantes de bambou et de chaume et seule celle de ma famille d'accueil possède deux de ses murs extérieurs en pisé. Les robustes parapets de pierres cernant chaque hutte vus à Ban Takhao sont par ailleurs ici remplacés, et encore uniquement pour certaines d'entre elles, par de frêles clôtures de bambou aplati très grossièrement tressé. À notre arrivée mon guide opiomane m'a conduit dans une hutte dont les habitants lui sont probablement apparentés. Je décide de m'y installer et sollicite donc l'accueil.

Dès son argent en poche, mon guide opiomane s'est immédiatement absenté durant quelques instants, parti vers une autre hutte, puis a réapparu une demi-heure plus tard, l'air épanoui et quelques grammes d'opium au creux de la main. Il a alors aussitôt vidé la totalité du contenu de son petit sac d'épaule, qui ne renfermait en tout et pour tout que son matériel à fumer, puis s'est installé sur une paille et s'est rapidement mis à l'œuvre. Adroit, sagace et éclairé, il avait intelligemment négocié le prix de sa course en ma compagnie, argumentant largement avec ses histoires d'opium manquant, et je l'avais alors honorablement rémunéré. Trente-mille kips, trois euros, là où vingt-mille auraient objectivement suffi, au regard du niveau de vie observé dans la région. Cet homme a trente-six ans. Hier, en marchant, il m'a raconté qu'il fut gravement malade il y a huit ans et qu'à cette occasion un très sérieux problème aux jambes le tint même cloué au lit durant pas moins de trois mois. C'est alors à ce moment-là, comme tant d'autres personnes lorsque survient un accident ou une maladie, qu'il a commencé à "flirter" avec l'opium. Car il faut savoir que celui-ci

(*yaa baa*) est considéré avant tout comme un médicament (*yaa maa*), le seul disponible dans les villages et qu'il est donc employé au quotidien pour combattre des affections aussi diverses que la toux, la diarrhée, le paludisme, etc. C'est également, grâce à la morphine qu'il renferme, l'unique antidouleur ou antalgique accessible. Bien que traditionnellement réservé aux personnes âgées pour les aider à affronter des maux et troubles physiques apparaissant à l'approche de la vieillesse et pour qui il est alors largement toléré, un accident ou une maladie sont d'autres occasions au cours desquelles de plus jeunes gens succombent eux aussi, à la suite d'un "traitement opiacé", à une addiction définitive. Ces personnes-là deviendront alors inéluctablement totalement inaptes aux travaux lourds, notamment ceux des champs, abandonnant ainsi à leurs proches un surcroît de tâches, mais également de dépenses directes, car ces proches devront s'évertuer à procurer aux opiomanes leurs indispensables et coûteuses doses quotidiennes. D'autres villageois montagnards, mais pour des motifs parfois plus obscurs, finissent eux aussi par s'adonner à l'opium, sans avoir pourtant été confronté à aucune maladie, sans raison bien déterminée donc, et à tous les âges. On peut toutefois largement supposer que, pour beaucoup parmi eux, c'est l'avancée vers la pauvreté, l'ignorance et l'insécurité grandissante face à leur avenir qui, augmentant leur désarroi, les fragilisent et tendent ainsi à favoriser cette opiomanie, à travers le *rêve* et la *fuite* qu'elle procure. La spirale se met alors en marche, la consommation d'opium, d'un coût substantiel, étant facteur de dépenses et de décapitalisation, le processus de progression vers la pauvreté s'accélère.

Une autre catégorie de personnes qui finit également parfois malencontreusement par s'adonner définitivement à l'opium, cette fois cependant de manière totalement involontaire, est celle des femmes. C'est pour leur part dans les champs de pavot, lors de la récolte de la drogue, dont nous parlerons plus tard en détail, qu'elles se *contaminent*, par contact épidermique de la substance sur leurs doigts, une façon comme d'autres, néanmoins plus perverse et subversive, de s'intoxiquer. Elles toutefois, peut-être en raison d'une sagesse supérieure, mais aussi probablement grâce à une plus haute conscience de leur rôle vital dans la survie de leur descendance, parviennent généralement à rester suffisamment actives aux tâches quotidiennes en parallèle de leur séance de fumerie, qui se déroulent alors principalement en soirée, après les longues et exténuantes journées de labeur durant lesquelles les travaux s'enchaînent. Plus que les hommes, qui pratiquent le plus souvent en solitaires, elles se réunissent parfois à plusieurs lors de ces séances, et pour l'étranger, ces spectacles de trois ou quatre femmes, couchées en chien de fusil sur une natte, toutes orientées dans la même direction et fumant simultanément face à leur petite lampe à opium,

s'avèrent chaque fois particulièrement insolites et surprenants, voire déroutants. Ces pratiques et agissements des opiomanes ne sont jamais tabous pour l'entourage familial et villageois. On ne s'en cache pas, ce sont des actes quotidiens, des gestes habituels comme d'autres. Il est ainsi fréquent que j'entre dans une hutte et que j'y trouve un opiomane en pleine action. Ni celui-ci ni ses proches ne s'en formaliseront toutefois outre mesure et toutes les activités alentour des uns et des autres se poursuivront normalement. Tout aussi étonnant que le spectacle de plusieurs femmes réunies pour fumer de concert, il est également parfois donné d'apercevoir un parent "offrant" quelques bouffées de vapeur d'opium à un jeune enfant, voire à un bébé, malade, généralement pris de toux à forts relents tuberculeux. Enfin, on sait que chez les populations productrices, certaines femmes s'en préservent en permanence quelques grammes de côté, car absorbé par voie orale, sa consommation abusive s'avère une méthode douce et efficace de suicide.

Mon guide opiomane a entamé sa première séance de fumerie de la journée dès peu après le repas de ce matin, vers 6 heures, et n'a pas cessé depuis, jusqu'à ce début d'après-midi. Je l'ai prévenu que je resterais ici pour une seconde nuit, car il se proposait déjà de continuer à m'accompagner sur la suite de mon parcours, au moins pour les cinq ou six heures de marche qui s'annoncent nécessaires pour atteindre le prochain lieu habité, le hameau de Natchang Tay, situé plus bas sur les berges de la rivière Nam Ou. Pour l'instant, malgré mon départ reporté, il ne semble pas pressé de regagner son village ou de rejoindre les siens, maintenant qu'il a pu largement se réapprovisionner en opium.

Le village de Ban Phoulakang est positionné sur un dernier mamelon localisé juste avant un point culminant, sur une vaste aire circulaire de terre rouge dénudée de peut-être cent-cinquante mètres de longueur. Surface pentue, elle est largement lézardée de profondes crevasses sans cesse ravinées par les abondants écoulements d'eau de pluie qui déferlent quotidiennement durant les mois de mousson. Là-dessus sont disséminées les huttes, une vingtaine au total, et pas un seul matériau extérieur à la forêt n'a été nécessaire à leur construction, ainsi faites de végétal uniquement, de bambou et bois, d'herbes à pailote et de tiges de rotin, de feuilles de latanier, etc. Le village surplombe une vallée relativement peu profonde, encaissée néanmoins, et des sommets entièrement recouverts de grands arbres nous cernent de tous côtés. Comme on peut l'observer dans d'autres villages également situés sur des proéminences de terrain, dans beaucoup de ceux des Yao notamment, celui-ci n'est protégé par aucune palissade extérieure, faisant soupçonner que l'incursion d'animaux sauvages dans les hameaux ainsi positionnés serait moins probable que dans les vallées. J'ai néanmoins jusqu'alors rarement aperçu ailleurs qu'ici autant de

reliques d'animaux chassés et qui traînent çà et là dans les huttes : des peaux de cervidés et d'antilopes de forêts, des cornes de ces dernières, des plumes de grands oiseaux, des queues de mammifères - parfois difficilement identifiables - des carapaces de tortues, des crânes de singes, des écailles de pangolins, des dents et des griffes de félins et d'ours, souvent portées en pendentifs aux cous des jeunes garçons, des griffes de grands rapaces également.

À en croire ma vieille carte russe, je me situerais à la limite de l'immense réserve naturelle de Phou Den Din qui s'étend, à partir d'ici, sur l'ensemble des montagnes de l'est de la province de Phongsaly, puis sur un territoire bien plus grand encore dans le Vietnam voisin. Désormais, sur quatre-vingt-dix-huit pour cent de la surface de ce territoire, ce n'est plus que forêt primaire et très rares sont les sentiers qui permettent de s'y aventurer. En revanche, contrairement à ce que je supposais jusque encore très récemment, deux villages *Hmong* extrêmement reclus y sont localisés, groupes de populations qui y auraient ainsi trouvé refuge. Ce sont alors des villages *Hmong* très excentrés par rapport aux aires de répartition habituelles de cette ethnie dans le pays, des populations que je ne soupçonnais pas pouvoir résider si loin au nord dans la province, et qui se retrouvent ainsi isolées, à presque cent kilomètres à vol d'oiseau de leurs premiers compatriotes, vers le sud. Je souhaite vivement me rendre dans ces villages, deux journées s'annonçant probablement nécessaires pour atteindre le premier d'entre eux. J'ai aussi appris que les *Hmong* de ces territoires reculés figuraient parmi les meilleurs cultivateurs de pavot à opium de la région en termes de rendement, au point d'avoir décidé de consacrer plus de temps de travail à sa culture qu'à celle du riz.

L'aspect frêle et précaire du village *Hô* de Ban Phoulakang me surprend, mais hier un homme m'en a expliqué la raison. Ce village, le plus isolé de la rive droite de la rivière Nam Ou, va prochainement *transmigrer*. Dans une année environ, sous les "encouragements" de l'administration, tous les villageois vont en effet s'en aller pour la province voisine, cependant lointaine, celle d'Oudomxai, située au sud-ouest. Là, ils se retrouveront alors cette fois proches des grandes plaines, des axes routiers, de la capitale de la province et de celle du pays, de l'administration donc surtout, qui pourra ainsi contrôler un tant soit peu leurs agissements et activités, et les inciter plus aisément, par exemple, à abandonner la culture du pavot à opium. Il s'agit là de l'application d'une politique générale des autorités envers les minorités ethniques montagnardes en vigueur depuis déjà plusieurs années, dont le but affiché est de les "intégrer" à la nation, en tout cas à les délocaliser afin de les rendre plus "administrables". Un des principaux prétextes invoqués conduisant à ces déplacements forcés est généralement celui consistant à accuser les montagnards de détruire la forêt avec

leurs *rays*, les cultures de friches sur abattis-brûlis traditionnelles et qui nécessitent de déboiser et de brûler chaque année de nouveaux pans de forêts de montagne - comme déjà indiqué, je décrirai plus loin en détail ce type très spécifique de culture. Or il a été clairement démontré qu'il n'en est rien dans la région, car les paysans, intervenant de manière cyclique et à plusieurs années d'intervalle sur presque toujours les mêmes friches, la forêt a alors largement le temps de s'y régénérer. Ce matin, j'essaie d'interroger d'autres personnes au sujet de cette transmigration annoncée et aucune ne semble infirmer ces révélations, mais ni vouloir non plus me renseigner outre mesure à ce propos. Il y a comme une gêne, un tabou, le sujet paraît délicat. Voici donc, en conclusion, ce qui justifie l'état de relatif délabrement du village, car désormais plus grand-chose n'y est entretenu et plus aucun chantier d'ampleur, telle la rénovation des toitures ou des palissades par exemple, n'y est plus entrepris. Précisons enfin que rejoindre la province d'Oudomxaï, sans charges à transporter et sans bétail à conduire, nécessite en soi trois jours de marche, puis encore une longue journée supplémentaire de route.

L'unique point d'eau disponible à proximité du village se situe non loin, à environ cent-cinquante mètres en contrebas, où suinte une petite et peu abondante source. Comme à Ban Nampong May il y a cinq jours, l'eau désormais trop rare pose ici un sérieux et dangereux problème. Nul doute que la transmigration annoncée du village a aussi pour cause ce phénomène, mais nul doute également qu'il dut présenter aux yeux des autorités un opportun prétexte supplémentaire, car les montagnards de la région sont, pour la plupart d'entre eux, de culture traditionnelle nomade ou semi-nomade et ils seraient aisément capables, à condition simplement qu'on le leur permette, sans aide extérieure et surtout pas celle des autorités, de découvrir par eux-mêmes une autre terre d'accueil plus propice à leur survie, d'en choisir une parmi ces grands territoires encore vierges et non occupés de la province, comme ils le font depuis de siècles.

Chez tous les groupes montagnards, les femmes se lèvent les premières le matin, vers 5 heures 30 au moins, mais aussi assez souvent encore plus tôt. Dans l'obscurité qui persiste alors toujours largement, elles ravivent immédiatement les braises du foyer et y placent une bouilloire d'eau noircie avant d'effectuer leur première tâche domestique de la journée. Celle-ci consiste à aller prélever la portion de paddy quotidienne dans les greniers, mitoyens des huttes ou du village (dans certains villages il est convenu que l'ensemble des greniers à riz, construits sur pilotis, soient regroupés un peu à l'extérieur du hameau afin que, en cas d'incendie généralisé, la récolte de l'année, le bien le plus important et vital ici, soit préservée des flammes), puis à l'apprêter. Le paddy, qui est le nom



donné au riz encore non décortiqué, doit ensuite subir toute une série d'opérations avant de pouvoir être consommé. Il faut commencer par le pilonner afin d'effectuer ce décorticage, c'est-à-dire détacher les enveloppes non comestibles, le son - nous décrirons plus loin cette étape de pilonnage du paddy. Vient ensuite le vannage, dont nous avons déjà parlé et qui permet d'évacuer ce son. Enfin, reste à le rincer puis à le cuire. En parallèle de cette première tâche, maintes autres, culinaires ou non, sont elles aussi exclusivement accomplies par les femmes : s'occuper des enfants, de la cuisson de la nourriture des cochons, et s'atteler à nombre de travaux supplémentaires, mais dont je ne distingue pas toujours l'objet dans cette obscurité et également en raison de mon état encore habituellement bien ensommeillé à ces heures *très* matinales. Puis les hommes et les garçons se lèvent enfin et vaquent immédiatement à leurs affaires personnelles, souvent une séance de pipe à eau pour commencer, alors que les femmes continuent à être actives dans la hutte, à finir de préparer le repas par exemple, ou sont déjà parties pour une première corvée d'eau. Les hommes mangent généralement les premiers et la plupart des aliments se retrouveront tièdes ou même froids lorsque viendra le tour des femmes. Elles se sustennent d'ailleurs rapidement avant de poursuivre à nouveau leurs travaux en cours ou d'en entamer de nouveaux, à l'intérieur de la hutte ou en ses abords immédiats : nourrissage des poules et des cochons, lavage de linges ou nouvelle corvée d'eau à la source, cueillette en forêt, etc.

Ma deuxième journée dans le village de Ban Phoulakang se déroule au fil des visites de plusieurs maisonnées. Les accueils que l'on m'y réserve, maintenant que tout le monde a désormais largement eu le temps d'être informé de ma présence et de mes motivations pacifiques et désintéressées, sont toujours chaleureux, même dans les cas où seules des femmes et des enfants se tiennent dans les huttes en ces instants. Contrairement au village de Ban Takhao il y a trois ou quatre jours, je n'aperçois plus ici aucune femme *Hô* porter ces lourds turbans qui, de plus, étaient là-bas parfois ornés en périphérie de macarons décoratifs brodés. Les turbans sont ici plus simplistes et surtout bien moins volumineux, voire sont même occasionnellement désavantageusement remplacés par de vulgaires foulards de tissu coloré industriels de la plus mauvaise qualité chinoise. Je le regrette, car je n'ai pensé à réaliser à Ban Takhao qu'une seule photographie de femme affublée de cette spectaculaire coiffure traditionnelle. Elles portent cependant toujours les blouses et tabliers de toiles de couleurs vives, bleues, vertes ou roses propres à cette ethnie et qui prennent ici tous leurs éclats à l'extérieur, sur les fonds de végétations foisonnantes ou de terre rouge.

En cette saison, des villageois rapportent parfois de leurs cueillettes en forêt, le plus souvent en complément de lourdes pièces de bois ou de gigantesques troncs de bambou pour les hommes et de hottes chargées de végétaux comestibles ou de fagots à brûler pour les femmes, d'énormes grappes de minuscules baies, de graines à peine enrobées de chair que les enfants se mettent à dévorer goulûment dès qu'ils les reçoivent, et après qu'elles aient été simplement transvasées dans un récipient, puis salées. Elles sont excessivement acides, quasiment immangeables pour nous autres Occidentaux non accoutumés à des aliments de cet acabit, convaincus sans aucun doute que c'est de sucre qu'il faudrait les accompagner, sucre qui est par ailleurs ici inexistant. Ce ne sont pas les seuls aliments de ce type, loin de là, que l'on observe dans les villages. Il est en effet fréquent d'apercevoir des montagnards, mais aussi les *Lao Loum*, les Lao des plaines, consommer de multiples variétés de baies et fruits de ce genre, c'est-à-dire non mûrs, et donc au même goût acide ou exagérément aigre. Il va de soi que l'alimentation est avant tout une question culturelle, mais il ne fait également aucun doute que c'est par nécessité purgative et peut-être dépurative qu'ils usent de la sorte de ces denrées qui, indéniablement, permettent de compenser les effets constipants des énormes quantités de riz consommées chaque jour et à chaque repas. À ce sujet, je constate que beaucoup des villageois de la région, depuis maintenant quatre ou cinq jours que je m'y déplace, n'effectuent que deux repas quotidiens, entre six et huit heures le matin et entre seize et dix-sept heures en fin d'après-midi, contre trois au total le plus souvent ailleurs.

Chez les populations "chinoisantes" - c'est-à-dire originaires de Chine - de la région que sont principalement les *Hô* et les *Yao*, le bois nécessaire à l'alimentation des feux de cuisson est presque quotidiennement acheminé, depuis la forêt, par les femmes et les jeunes filles, sous forme de longs, lourds et volumineux fagots de branchages dont elles emplissent leurs hottes et qui dépassent alors généralement haut au-dessus de leurs têtes. Les hommes se chargent pour leur part de rapporter parfois, à moins grande fréquence cependant, de plus lourds troncs. Ce sont souvent là des portions des arbres qui ont été antérieurement abattus dans les *rays*, lors du défrichage préalable de ces parcelles de forêt en vue d'obtenir chaque année une nouvelle surface cultivable fertile (les cultures de friches sur abattis-brûlis dont nous reparlerons). Ces troncs sont ensuite débités et refendus dans les villages, à l'aide d'une seule hache, la scie n'existant pas ici, par ces experts du maniement de cet outil et c'est un réel spectacle de les observer à l'ouvrage tant chaque coup porté l'est avec aisance, dextérité et précision.

En cette saison il est fréquent que plusieurs membres de chaque famille, adultes, mais aussi enfants - ici très tôt aptes aux travaux des champs - soient absents, partis œuvrer pour plusieurs journées d'affilée dans les rizières les plus éloignées des villages, à généralement au moins deux ou trois heures de marche de distance, afin de ne pas perdre un précieux temps que des déplacements quotidiens engendreraient. Je ne sais exactement en quoi consistent actuellement ces travaux des champs, ceux-ci pouvant différer selon les variétés de riz cultivées, en fonction de l'emplacement plus ou moins élevé et exposé des *rays*, et enfin de la période qui fut choisie pour leurs ensemencements, et donc leur état plus ou moins avancé de mûrissement. Peut-être s'agit-il là de derniers sarclages voire déjà du début de la moisson. Peut-être aussi est-il désormais plus que jamais nécessaire de surveiller continuellement les parcelles, notamment la nuit, afin de prévenir tout assaut de prédateurs herbivores, phacochères et cervidés. L'interrogeant à ce sujet, un homme m'a par ailleurs fait une allusion aux *ray yaa fin*, c'est-à-dire aux champs de pavot à opium, dans lesquels les travaux pourraient actuellement consister en un ultime apprêtage des parcelles, en semis, ou peut-être même dès maintenant en un tout premier sarclage, en attendant une récolte qui débutera potentiellement à partir du mois de février prochain.

En fin de matinée, je suis allé déambuler en direction d'une dizaine de huttes composant la moitié du village de Ban Phoulikang, mais qui sont implantées légèrement à l'écart, de l'autre côté de la plus large crevasse qui traverse le hameau de part en part, continuellement ravinée par le gros de l'écoulement des eaux de pluie. Là, les habitants ne sont pas encore tous familiarisés avec ma présence dans le village, certains m'aperçoivent même pour la toute première fois, et on ne m'invite alors pour l'instant pas aussi spontanément que dans mon "quartier". Comme souvent toutefois, il suffit que je leur force un peu le geste en venant d'autorité, de ma propre initiative plutôt, m'asseoir sous l'auvent des huttes pour "briser la glace" et finalement réjouir mes hôtes, à condition bien sûr que ce ne soit pas une femme ou des enfants seuls qui s'y tiennent.

Quant à mon guide d'hier, il réapparaît soudainement à l'extérieur, le regard opiacé et s'apprêtant désormais à regagner le village de Ban Pingxang. Dommage, il était efficace et cela ne m'aurait pas déplu que ce soit à nouveau lui qui continue de me guider jusqu'au prochain hameau, que je projette de rejoindre demain, celui de Ban Natchang Tay, mais je ne suis malheureusement pas parvenu à le convaincre, même moyennant une honnête rémunération. En effet, sur ce futur trajet destiné à me conduire sur les berges de la rivière Nam Ou en peut-être cinq heures de marche, il semble qu'il faille éviter que je m'y aventure

seul, manifestement encore plus qu'hier aux dires des villageois, au regard de l'incertitude du parcours qui s'annonce.

Mais pour l'instant, revenu dans ma hutte, nous allons manger un peu, avant que mon guide s'en aille, sans trop tarder désormais, qu'il ait le temps d'effectuer d'ici la tombée de la nuit son trajet de retour. Jour d'opulence, une jeune fille vient de rapporter de l'extérieur, d'une autre maisonnée, une tête et une patte de chien boucanées. Comme toujours lorsqu'il y a un peu de viande disponible, ce sont les hommes qui se chargent de la découper, puis de la cuisiner. En ce qui me concerne, j'espère simplement chaque fois que quelques morceaux au moins seront frits, et que l'ensemble ne sera pas uniquement bouilli. C'est en effet malheureusement presque toujours le cas avec les viandes, qui sont le plus généralement justes bouillies avec des herbes et trop peu souvent frites dans de la graisse. Comme je l'avais expliqué ailleurs la raison en est simple, c'est le seul mode de cuisson qui permet de n'en rien perdre, et surtout pas les graisses, qui se diluent ainsi dans le bouillon qui sera, comme tout le reste, entièrement consommé. C'est mon guide opiomane qui a hérité du pied du chien et il s'est alors acharné pendant de longues minutes à en écarteler chaque doigt avant de tous parfaitement les ronger, jusqu'aux phalanges. Dès la fin de repas, il a prestement rassemblé son attirail à fumer et s'en est allé, satisfait.

### **30 septembre - Ban Natchang Tay**

#### **Les pipes à eau**

Troubles gastriques en souvenirs du pays *Hô*. Difficile de deviner où et quand exactement ils ont pris leur origine. Dans l'eau non bouillie consommée de temps en temps ? Dans la viande de chien boucanée qui avait une indéniable odeur de charogne ? Par l'utilisation des vaisselles et ustensiles qui, toujours, sont à peine lavés, mais juste rincés et employés communément par tous ? Par le contact des mains avec la bouche, elles-mêmes à leur tour trop souvent en contact avec des objets souillés ? Difficile de le savoir, les questions d'hygiène sanitaire ne pouvant en aucun cas être des sujets de préoccupation constants dans ce type d'environnement si précaire.

J'ai ce matin recruté non pas un, mais deux nouveaux guides. Un des deux tout jeunes pères de ma hutte s'est le premier présenté pour m'accompagner, je lui ai alors proposé un tarif et il a simulé l'indignation. Un autre homme a instantanément bondi sur l'occasion et a accepté mes vingt-cinq-mille kips pour rémunération des cinq heures de marche annoncées. Marché conclu, départ immédiat. Nous passons d'abord par sa maison, mais arrivés là, changement de

programme puisque c'est finalement une femme - sa mère - et un de ses jeunes frères puis... un petit cheval qui m'accompagneront. L'animal, pour dix-mille kips de plus, pourrait porter mon sac. Rare aubaine, il n'y a pas à hésiter une seconde, car je vais ainsi pouvoir plus aisément apprécier le paysage, mais aussi surveiller mes pieds, c'est-à-dire m'occuper d'ôter un peu plus efficacement les sangsues qui devraient être aujourd'hui à nouveau en nombre au rendez-vous, le long d'un chemin qui va descendre dans l'étroite vallée de la rivière Nam Ou.

Fabuleux sentiers, d'autant plus appréciables que la pluie a finalement cessé de tomber depuis hier midi. Nous longeons des crêtes pendant plus de deux heures, avant de descendre dans un vallon, puis de remonter à nouveau vers des hauteurs. Nous nous arrêtons de temps en temps pour cueillir des champignons et des baies, pour laisser paître le cheval, pour nous débarrasser des sangsues lors d'inspections minutieuses de toute la partie inférieure du corps, pour boire et nous rafraîchir dans les ruisseaux, pour fumer dans des pipes à eau rudimentaires déposées au bord du sentier, au pied de bosquets de bambou géants, des pipes fabriquées et laissées sur place par d'autres personnes passées là avant nous. Puis, lors du tout dernier arrêt avant la descente définitive vers la rivière Nam Ou, nous fauchons de l'herbe à cheval et en confectionnons de très volumineux fagots que nous attelons ensuite sur le dos de l'animal. La femme m'indique en effet que nous n'en trouverons plus au creux de la vallée et que, là-bas, aucun autre végétal ne sera comestible pour la bête.

Seule la femme fume dans les pipes à eau de sentiers, son fils s'abstient. Ces pipes, trop encombrantes pour être transportées durant les déplacements, même si cela arrive néanmoins parfois, sont en effet fabriquées en chemin, lors des pauses, puis laissées là sur place après utilisation. Elles peuvent alors par la suite être employées par tous les fumeurs de passage. Il s'agit de pipes sommaires, sans fioritures et confectionnées en quelques instants à l'aide d'une simple machette. Elles sont donc bien moins finolées que celles visibles dans les huttes. En outre, elles servent encore même si elles se font parfois vieilles et qu'elles commencent à se détériorer sous l'effet des intempéries. Sur certaines aires de repos emblématiques, il y en a presque toujours une ou deux de disponibles, abandonnées là par d'autres : en haut de montées plus ou moins éprouvantes, sur des points de franchissement de cols, près de certaines sources, sous de larges et grands arbres particulièrement couvrants et protecteurs, et bien sûr sous chacun des petits abris de rizières, ces fragiles et éphémères abris construits sur pilotis.

Une pipe à eau, ici appelée *bang*, c'est un gros cylindre de bambou de sept à dix centimètres de diamètre et d'environ soixante à quatre-vingts centimètres de

longueur. Ce volumineux "tronc" est transpercé, obliquement et à approximativement quinze centimètres de sa base, d'un deuxième tube de bambou, mais qui est, pour sa part, beaucoup plus fin. L'étanchéité du raccord entre ces deux éléments est réalisée à l'aide de cire, ou simplement de terre colmatée pour les pipes des sentiers. L'extrémité inférieure de ce fin tube secondaire trempe dans l'eau contenue au fond du récipient principal tandis que son extrémité supérieure compose le foyer sur lequel est déposé le tabac. Le fumeur accole sa bouche et une joue contre la large ouverture du gros cylindre qui forme le corps de la pipe, puis embrase le tabac. La fumée inhalée transitant alors par l'eau, de très sonores bruits aquatiques se font entendre tout du long que dure l'action. Au bout de quelques secondes, c'est-à-dire après une ou deux longues bouffées aspirées, les cendres du tabac consommé sont éjectées du foyer, soufflées à l'extérieur par une très brève expiration. À ce stade, même si la totalité de la dose de tabac s'est déjà dissipée, le très volumineux conduit de la pipe contient cependant encore beaucoup de fumée, que la personne continue alors ensuite d'aspirer, tout en obstruant en partie le foyer, désormais vide, avec la paume de sa main, afin de contenir l'appel d'air nouveau. Le volume de fumée produit et inhalé lors de chaque aspiration est considérable, et même impressionnant parfois, sans aucun rapport avec celui, très faible en comparaison, d'une simple cigarette. Trouvant son origine dans les provinces du sud de la Chine toute proche, le *bang*, la pipe à eau, est utilisée dans toute celle de Phongsaly au Laos et a été adoptée par l'ensemble des groupes ethniques qui la peuplent, que ceux-ci résident en montagne ou en plaine. On la rencontre aussi, très peu néanmoins, dans la province voisine d'Oudomxai, plus au sud, mais nulle part ailleurs dans le pays, si ce n'est dans les mains de quelques Chinois expatriés. Chaque maisonnée, sans exception, en dispose au moins d'une ou deux, régulièrement plus, et presque chaque homme, qu'il soit là chez lui ou uniquement en visite, en use abondamment et très fréquemment, transportant en permanence dans une de ses poches quelques grammes d'un tabac jaune, soyeux et très fin, précisément adapté à cette technique de fumerie. Les pipes personnelles visibles dans les huttes, je l'ai dit, sont d'une facture bien plus soignée que celles déposées au bord des chemins, et qui sont communes à tous ceux qui souhaitent en faire usage. L'étanchéité du raccord entre les deux tubes n'est pas effectuée à l'aide de terre mais d'une résine ou cire naturelle, le foyer est ordinairement cerné de trois griffes décoratives sculptées dans les ramifications du bambou, le séchage de ce bambou vert a généralement été accéléré par une exposition au-dessus des flammes d'un feu, ornant ainsi l'ensemble de motifs brunis, puis enfin les bordures de la large embouchure ont la plupart du temps été arrondies afin de rendre plus confortable le contact avec le visage. Tous les soirs, chaque veillée est inévitablement rythmée, parmi de

multiples autres sons et bruits domestiques, de nombre de ces tonalités aquatiques. Enfin, geste de politesse, lorsqu'un homme, faisant une pause, tend la pipe à son voisin, il en a généralement préalablement déjà regarni le foyer avec une dose de son propre tabac, la rendant ainsi prête à un premier emploi pour le second fumeur.

Nous redéposons soigneusement la pipe à eau à l'abri au bord du sentier, puis nous nous remettons en chemin. Le cheval, non bridé, nous précède, le jeune homme le guide, moi venant ensuite et la femme fermant la marche, s'arrêtant régulièrement pour cueillir divers végétaux comestibles. Nous effectuons plus tard une brève pause déjeuner, stationnant quelques instants sous un bosquet de troncs de bambou géants. Là, nous entamons une énorme portion de riz cuit que la femme transportait jusqu'ici dans sa musette, empaquetée dans un fragment de feuille de bananier. Nous accompagnons ce riz avec les champignons crus tout juste collectés et un incontournable mélange de sel et de piment pilé. Ces champignons sont gorgés d'une laitance blanche qui en suinte dès qu'on les brise. Nous grignotons ensuite - plus précisément *je* grignote, tandis que mes compagnons les gobent littéralement - quelques baies, qui ne sont qu'une fine épaisseur de chair affreusement acide enrobant un petit noyau. Puis nous repartons et entamons la descente définitive vers la rivière Nam Ou, sur une pente devenant de plus en plus escarpée et glissante. L'environnement, conformément à mes prévisions, est grandiose, dense et intact. Nous dépassons nombre de ces très grands arbres, ceux que l'on qualifie communément de *fromagers*, dont les bases des troncs sont comme renforcées de larges contreforts et auxquels des lianes, envahissantes, sont suspendues aux hautes branches maîtresses, formant d'épais enchevêtrements aériens avant de venir s'enraciner dans le sol. D'une ampleur moins démesurée, mais tout aussi impressionnants, sont les fougères arborescentes, les bosquets de bambou géants et les lataniers qui déploient leurs formidables feuilles en éventails. Au sol, les sangsues abondent. Alors que mes deux compagnons, grâce à leurs tong, les repèrent aisément et peuvent ainsi s'en débarrasser fissa, régulièrement une douzaine d'entre elles se réfugient sous les courroies de chacune de mes sandales, que je dois donc de temps en temps complètement ôter pour bien toutes les dénicher, puis les arracher une à une de leurs féroces et tenaces embrassades avec ma peau. Puis, au détour d'un flanc abrupt nous apercevons enfin, encore très éloignée cependant et seulement très brièvement entre deux frondaisons, une courte section du cours de la rivière Nam Ou, déjà un peu sonore, grondante. Je crus dans un premier temps observer là une simple aire de terre dégagée au beau milieu de la forêt tant l'eau était rouge, opaque, chargée des alluvions drainées de toute la région par les abondantes pluies de ces jours derniers.

Parvenus au creux de la vallée, nous ne sommes alors plus très loin du village de Ban Natchang Tay et l'entrée dans ce type de hameau, relativement bien administré car de population *Tai Lü*, cependant très isolé - par la rivière environ huit heures de pirogue à moteur sont nécessaires pour y accéder depuis le bourg le plus proche - constitue toujours un événement notable. Ban Natchang Tay doit rassembler une population de près d'environ quatre-cents personnes au total, et à peine avons-nous franchi la clôture de bambou qui le ceint que plus de cent cinquante villageois se réunissent hâtivement autour de notre petite caravane. De l'étonnement, de la surprise, mais également de l'incompréhension à la vue d'un *falang*, d'un étranger occidental, qui fait là inopinément une apparition dans un endroit aussi improbable, arrivant qui plus est à pied et en provenance directe de la montagne, et non via la rivière Nam Ou depuis le modeste bourg de Hatsa situé à une journée de navigation en aval. Une fois mes deux accompagnateurs rémunérés, nous nous séparons sans tarder, car il est inutile de trop les compromettre en m'éternisant à leur côté, ce qui leur vaudrait à coup sûr en cas contraire de la part des villageois pléthore de questions à mon sujet. Il me reste à quémander la hutte d'un des *nay ban*, c'est-à-dire un des chefs du lieu puis, arrivé là, plus méthodiquement et consciencieusement encore que d'habitude, à me présenter puis à énoncer mes habituelles intentions, assurer que je suis bien seul, décrire qui je suis, d'où je viens, où je souhaite aller, ce que je souhaite faire et ne pas faire. Rapidement aussi j'expose mon passeport, car il va de soi que, dans ce type de village de fond de vallée relativement bien administré, et occupé alors par des populations bien plus paranoïaques, soupçonneuses en tout cas, que celles des montagnes, il me sera exigé sans tarder. En plus d'une douzaine d'hommes qui m'ont suivi à l'intérieur, puis de plus en plus de villageois qui s'agglutinent sur le seuil de la porte, un second chef nous a promptement rejoints, muni d'un petit cahier d'écolier. Il y a scrupuleusement inscrit mon prénom, mon âge et ma nationalité, le tout en caractères lao. Quant à la retranscription de mon nom de famille, elle a rapidement été abandonnée, car visiblement trop difficile à opérer.

Mes deux accompagnateurs *Hô* m'avaient d'abord informé qu'ils effectueraient leur trajet de retour en cette même journée, mais ils semblent finalement décidés, tout comme moi, à passer la nuit ici. Voilà ce qui explique pourquoi nous avons pris le temps de récolter autant de fourrage là-haut, lors de notre dernier arrêt : c'était afin de s'assurer de pouvoir suffisamment nourrir le cheval d'ici leur départ, demain matin. Ils ont ce soir acquis du riz auprès de la famille du chef qui m'accueille. Il est en effet très fréquent que les montagnards ne parviennent pas à assurer la soudure alimentaire entre deux récoltes successives et doivent alors, dans la mesure du possible et surtout de leurs



moyens, s'approvisionner en urgence à l'extérieur. La transaction fut négociée et marchandée durant de longues minutes et avec opiniâtreté. Je comprends ainsi le sort du cheval qui nous a accompagnés jusqu'ici, il n'était pas seulement destiné à transporter mon sac - j'aurais d'ailleurs dû m'en douter, car dans ce cas l'on m'aurait demandé une rémunération bien plus conséquente - mais avant tout à rapporter là-haut au village ceux chargés de riz et procurés ici au nombre de trois. Je n'ai en revanche pas su où mes deux compagnons *Hô* ont passé la nuit, dans quelle maisonnée et à quelle condition.

Très bucolique hameau de Ban Natchang Tay, implanté à seulement quelques dizaines de mètres des rives de la belle et sauvage rivière Nam Ou, probablement à peine suffisamment loin pour se trouver totalement hors d'atteinte de ses terribles et impressionnantes crues annuelles. Le village est posé sur un sol sablonneux, par ailleurs clairsemé de nombreux cocotiers, papayers, manguiers, bananiers, kapokiers et d'autres arbres encore. Une très forte proximité de l'ensemble des habitations, qui ne sont jamais éloignées les unes des autres de plus de quelques mètres, favorise une vie sociale particulièrement animée, en plus de l'activité qui y règne en permanence. Les maisons, conformément aux pratiques *Tai Lü*, sont toutes construites sur pilotis. Il s'agit là de très solides structures de bois massif habillées de parois de planches ou de bambou aplati tressé. Nous sommes loin des sommaires et fragiles huttes des montagnards. Les toitures sont de chaume ou de tôles ondulées légères apportées jusqu'ici en pirogue par la rivière et le village est entièrement ceint d'une clôture de protection en bambou, principalement destinée à en empêcher l'accès au gros bétail. À peine plus bas, les larges bancs de sable et de galets le séparent, en plus de quelques buissons et de quelques cocotiers supplémentaires, du lit de la rivière. Plusieurs pirogues, équipées ou non de petits moteurs, y sont amarrées, quelques longs radeaux de bambou également, mais qui, pour leur part, ne servent qu'au cabotage, c'est-à-dire à pêcher à proximité du hameau et le long des berges. On peut choisir de se laver en public, à l'une des deux fontaines en ciment construites à l'intérieur de l'enceinte du village ou, plus ludique, dans le cours de la rivière et pouvoir alors opportunément profiter des embarcations de bois arrimées là pour y déposer à l'abri habits et nécessaire de toilette. Il faut cependant bien veiller à ne rien laisser chuter dans l'eau, qui serait alors immédiatement emporté avec le courant, notablement puissant. Sans surprise, une trentaine de gamins m'y ont suivi, se baignant là dans ce torrent tumultueux, parfois dangereux.

## 1er octobre - Ban Kalangtoun

### Le chamanisme de guérison *Hmong*

En terres *Tai Lü*, comme à Ban Natchang Tay, dont tous les villages sont infailliblement implantés sur les rives de cours d'eau majeurs, on ne mange, matin, midi et soir, quasiment que du poisson lors des repas, en accompagnement du riz. Ces poissons sont le plus souvent préparés grillés, mais aussi parfois bouillis en soupe. Grillés, on en détache alors des miettes dans le plat unique et commun, de petites bouchées que l'on assaisonne par trempage dans un pot en bambou renfermant l'universel mélange de sel et de piments pilés. Le poisson est un mets que j'apprécie peu ici, car ainsi préparé, il est sec, offre peu de goût et est surtout tellement encombré de minuscules arêtes qu'avant de se risquer à en avaler une bouchée, il faut l'inspecter et la grignoter longtemps. Des grenouilles sont également parfois au menu, grossièrement découpées à la machette, puis bouillies. Elles sont entièrement consommées, depuis les têtes jusqu'aux extrémités des pattes. Chaque bouchée est une surprise, car dans la semi obscurité permanente de l'intérieur des maisons, on ne peut choisir les morceaux que l'on prélève, du bout des baguettes, dans le plat commun. Enfin, les crabes d'eau douce ne sont pas rares aux menus et eux aussi sont croqués en totalité, chair et carapaces. Ce dont je rêvais plus que tout aujourd'hui, ainsi revenu en vallée, était une omelette, car les montagnards ne consommant jamais les œufs, sauf à l'occasion de quelques rituels bien spécifiques, les réservant presque exclusivement pour la reproduction aviaire, je n'eus aucune chance d'en bénéficier de ces dix derniers jours passés là-haut à leur côté. Tôt ce matin j'ai souhaité en acquérir quelques-uns auprès d'une voisine, mais malheureusement, trop de doutes se présentaient au sujet de leur date de ponte, et donc de leur fraîcheur. Alors, poissons, grenouilles, et frustration, d'autant plus que la veille au soir j'avais aperçu deux belles pièces de viande de cochon, deux lourds lambeaux de gras, traverser la petite place qui fait face à ma maison, suspendus à bouts de ficelles par une fillette. J'aurais dû surveiller vers quelle demeure ils étaient emportés, j'aurais ainsi aujourd'hui pu tenter une approche *intéressée*.

J'ai ce matin quitté le village de Ban Natchang Tay de manière un peu expéditive, pressé de pouvoir retrouver au plus tôt la compagnie des montagnards parmi lesquels, décidément, je me sens bien plus à l'aise. En attendant de revenir à eux pour des anecdotes bien plus riches et intéressantes, voici en vrac les quelques événements, de peu d'importance il faut bien l'avouer, qui se sont déroulés hier et ce matin avant mon départ. Nous étions samedi et en soirée une sonorisation fut installée sur la petite aire de terre sablonneuse située

au centre du village et faisant front à ma maison d'accueil. Des bancs de bois brinquebalants furent disposés çà et là pour tenter de former un vague cercle de peut-être vingt mètres de diamètre et où prirent place environ trois-cents des villageois. La sonorisation, vétuste, ainsi qu'une seule ampoule lumineuse positionnée à son aplomb, suspendue à un poteau de bois planté là, étaient alimentées par une petite turbine placée en amont dans le torrent et raccordée par quelques dizaines de mètres de fils électriques attachés, tant bien que mal, en haut de perches de bambou elles aussi fichées dans le sol. La sonorisation ne fonctionna d'abord pas et il fallut se résigner à aller inspecter la turbine, ce qui nécessita une trentaine de minutes. Dès l'alimentation rétablie, les enceintes se mirent à hurler des larsens suraigus et insupportables, alors même que la *cassette* ne jouait pas encore. Quarante-cinq minutes de réglages supplémentaires furent requises, mais il fallut renoncer et se contenter de sons infâmes, stridents et hurleurs.

On initia alors, en pas plus de cinq minutes, une vingtaine de jeunes écoliers à un dérisoire petit spectacle de danse synchronisée, en théorie du moins. La répétition d'un chant ne demanda ensuite pas plus de temps. L'ensemble était objectivement risible et il semblait évident qu'il s'agissait là d'une première et unique répétition. La raison de ces festivités s'expliqua soudain avec l'apparition d'un personnage officiel, tiré à quatre épingles et vraisemblablement arrivé peu auparavant de Phongsaly, la capitale de province, par la rivière. Lui et quelques notables du village prirent alors place, non pas sur un des bancs de bois disposés en périphérie de la petite aire, mais dans la "tribune officielle" installée à la hâte et composée de quelques chaises d'enfants en plastique positionnées face à un banc faisant office de table. Deux jeunes écoliers furent préposés, à tour de rôle, à leur servir des verres de *lao-lao*, le corrosif alcool de riz local, ainsi que d'autres d'eau chaude, bienvenus lorsque l'on ne dispose pas d'un peu de nourriture pour faire passer chaque gorgée du violent breuvage. Un homme entama un discours, il fit d'abord une tentative avec le micro, mais la sonorisation crissa et hurla de manière si insupportable qu'il s'adressa finalement de vive voix à l'assemblée. On l'écouta un peu, on l'applaudit poliment, puis on ne fit plus du tout attention à lui. Place fut ainsi rapidement faite à la musique et le son s'avéra toujours aussi peu supportable et criard. Les écoliers offrirent alors, tant bien que mal, leurs dérisoires spectacles chorégraphiés et chantés, ceux répétés à la hâte juste précédemment. Enfin, tout le monde se mit à danser le *lam wong*, danse traditionnelle du Laos des plaines, aux sons des bruits crachés par la cassette audio. Des jeunes filles de peut-être pas plus de douze ou treize ans, à qui l'on avait probablement peu auparavant passé la consigne, allèrent alors consciencieusement inviter à danser le personnage officiel et les

notables locaux, offrant le spectacle d'une différence d'âge des partenaires résolument choquante.

Le *lam wong*, emblématique du Laos, est une danse traditionnelle pouvant parfois présenter un tableau quelque peu ridicule, à tout le moins mièvre, à des yeux étrangers. Le *lam wong* se danse par couples, les deux partenaires se plaçant côte à côte, tous deux dans le sens de la marche, l'assemblée des danseurs formant une ronde tournoyant lentement. Tout en évoluant, chacun étend alternativement ses bras vers la gauche, puis vers la droite, en faisant simultanément tournoyer ses mains, maintenues ouvertes et avec les doigts écartés. Pudeur oblige, il n'y a jamais le moindre contact physique au sein du couple de danseurs et entre deux prestations chacun regagne religieusement sa place, hommes d'un côté et femmes de l'autre.

À nouveau, des discours furent prononcés, mais cette fois définitivement plus écoutés par personne. Sous les encouragements peu empressés des notables, le personnage officiel entama ensuite un chant, microphone en main, mais sans musique d'accompagnement. La sonorisation poursuivit toutefois ses caprices et à nouveau vingt minutes furent nécessaires pour tenter des réglages. Pendant tout ce temps, des tournées de *lao-lao* furent continuellement et largement distribuées parmi l'assemblée. Entre chaque danse, des hommes parcoururent alors les rangs, bouteille d'une main et verre de l'autre, et en servirent à tous. Le *lao-lao* est un alcool local extrêmement fort et, samedi oblige, beaucoup étaient déjà fins saouls depuis au moins le milieu de l'après-midi. Me retrouvant un peu vedette de la soirée malgré la présence du personnage officiel, beaucoup me hurlèrent à maintes reprises à la face des discours incompréhensibles, tenant coûte que coûte à se faire entendre en dépit de l'agitation ambiante et des bruits assourdissants alentour. Haleines éthérées, sonorisation hallucinée, excitations, cris. Je commençai à être fin ivre moi aussi, d'alcool et de paroles incohérentes, rabâchées et postillonnées cent fois à ma figure. Discours, cris, tournées de *lao-lao*, danse, tournées de *lao-lao*, cris. Saoulé à point, je partis finalement me coucher, à moins de quinze mètres de la sonorisation stridente.

Poissons grillés et grenouilles bouillies ce matin au réveil pour accompagner le riz gluant, plus exactement le riz glutineux qui, de par cette consistance collante particulière, ne peut se manger qu'avec les doigts et dont on se sert, poignée après poignée et de la main droite exclusivement, dans des paniers communs en vannerie de bambou. Ces poignées sont ensuite légèrement malaxées de la main gauche et on en forme des boulettes que l'on utilise pour prélever, toujours de la main droite, des miettes de poisson ou de piment broyé dans les plats, eux aussi communs. Les aliments bouillis en soupe sont eux

consommés à la cuillère. Le *khao niaw*, le riz gluant, se différencie ainsi du *khao djao*, du riz blanc plus habituel dans nos contrées occidentales. C'est une riche variété de riz que l'on rencontre dans presque toutes les plaines du Laos. Un peu équivalent au pain français, c'est véritablement un emblème du pays. Il accompagne, comme le pain d'ailleurs, aussi bien des aliments salés que sucrés et il entre dans la composition de nombre de desserts. Le *khao niaw* ne peut être obtenu que dans des rizières irriguées, technique agraire à laquelle les montagnards n'ont pas accès sur leurs *rays* de pentes. Les villageois *Tai Lü*, en dehors de cette autre activité majeure qui est la pêche, cultivent donc le riz irrigué, mais le plus souvent sur de minuscules parcelles agencées en terrasses au fond des étroits vallons.

Ce matin à Ban Natchang Tay, j'exprime poliment le fait que les poissons sont bons. Mon hôte me le fait confirmer, puis saisit cette occasion pour me réclamer pas moins de cinquante-mille kips pour son accueil, soit dix fois ce que je pourrais objectivement être en faveur de laisser, dans ce type de village isolé rural et pauvre, en dédommagement de mon passage. C'est de plus la toute première fois, après désormais d'innombrables nuits passées auprès des villageois, que l'on me réclame ouvertement de l'argent, les montagnards ne se seraient par exemple jamais autorisé un tel geste envers moi. C'en est trop, je dépose ma poignée de riz déjà entamée, attrape mon sac, le sors à l'extérieur, le remets rapidement en ordre, rentre présenter dix-mille kips sur la table, sans un mot, puis m'en vais, définitivement. Néanmoins, avec mes deux seuls repas quotidiens dont je dois désormais trop fréquemment me contenter depuis plusieurs jours, voilà que j'en manque encore un supplémentaire. Hier, peu après les deux lambeaux de viande de cochon, j'ai aussi aperçu un régime de cinq ou six bananes traverser la petite place. Cette variété est cueillie et consommée verte, elle est pourtant mûre en l'état et sa chair arbore d'ailleurs une teinte rosée particulièrement appétissante. Elle est en effet excellente et s'accompagne idéalement avec le riz gluant. Je projette alors de quémander l'un et l'autre auprès d'une famille, mais je ne retrouve définitivement plus aucune trace de bananes, et après avoir cependant interrogé plusieurs personnes à ce sujet, il semble résolument ne pas y en avoir d'autres actuellement dans le village. Il me reste alors à me tourner vers la minuscule échoppe, un placard plutôt, de pas plus de deux mètres carrés, qu'une famille a aménagé sur la devanture de sa maison. On y trouve pêle-mêle, laborieusement rapportés de la ville de Phongsaly par la rivière, quelques paquets de cigarettes et des briquets, des piles et des bougies, un peu de lessive et du savon, de ces bobines de fil de nylon qui sont utilisées pour confectionner les filets de pêche, du sel et deux types de pâtisseries industrielles chinoises qui, comme toujours dans ces endroits reculés,

affichent des dates limites de consommation largement dépassées, périmées de plusieurs mois. Je dois alors m'en contenter, cela apportera au moins un peu de sucre à l'organisme. Puis départ, direction la rivière, néanmoins relativement déçu du village de Ban Natchang Tay, que j'avais vraisemblablement un peu trop idéalisé, depuis longtemps que je l'avais repéré sur des cartes, positionné à l'intérieur de l'immense et sauvage réserve naturelle de Phou Den Din. Il est ainsi bien temps de s'en aller, de retrouver au plus tôt mes chers montagnards.

Voici donc les rives de la turbulente rivière Nam Ou dans sa partie la plus sauvage, au nord de la réserve naturelle précitée et qui abrite une richesse et diversité biologique inégalées, tant du point de vue de la faune que de la flore. De cette dernière, des centaines d'espèces ne sont toujours pas répertoriées. Du côté des mammifères les plus connus et emblématiques, citons des félins, panthères, léopards et autres gros chats sauvages, très probablement même encore quelques spécimens de tigres, plusieurs espèces d'ours dont le noir et le lippu, des gaurs et quelques *koupreys*, les bœufs sauvages, des *serows*, un genre d'antilope forestière, l'existence avérée d'au moins deux petites colonies d'éléphants sauvages, très certainement quelques rhinocéros dont celui unicolore dit "de Java", ainsi que celui dit "de Sumatra", des écureuils de toutes sortes et de toutes tailles, des pangolins et des loris, des petits pandas roux, plusieurs types de cerfs dont l'aboyeur et le *sambar*, des *dholes*, les chiens sauvages d'Asie, des sangliers et autres phacochères, des macaques et des gibbons, des civettes et des mangoustes, puis encore des centaines d'autres espèces, et parmi elles, plusieurs endémiques à la région. Citons aussi de nombreux grands rapaces et une diversité inouïe d'oiseaux tant diurnes que nocturnes, de reptiles et de batraciens, enfin une profusion de variétés d'insectes, nombre d'entre eux également encore non répertoriés. La plupart de ces animaux restent cependant peu visibles, car très sauvages et se tenant en permanence dans ces endroits inhabités, escarpés et peu accessibles de la région, une zone dense de végétation, de forêt primaire non entamée et très difficilement pénétrable pour l'homme.

Il s'agit dorénavant de quitter Ban Natchang Tay. Je sais que, plus au nord, se tient un autre village, situé également sur les rives de la rivière Nam Ou. Il est habité par les *Lao Sèng*, un groupe ethnique resté très minoritaire dont je connais peu de choses et par ailleurs désormais relativement acculturé, fortement influencé depuis longtemps maintenant par les autres groupes dominants environnants, *Lao* et *Tai*. Encore plus loin en amont se trouveraient deux villages supplémentaires, cette fois de population *Hmong* et dont je n'ai appris l'existence que très récemment. Ces deux villages *Hmong*, ainsi localisés, sont probablement ceux les plus isolés appartenant à cette ethnie et les plus excentrés dans tout le pays. Ils sont d'ailleurs implantés à une latitude étonnamment élevée

dans cette province septentrionale, et donc plus généralement dans tout le territoire national. Ils se retrouvent ainsi particulièrement distants des premières aires de répartition traditionnelles de cette ethnie, dont la première d'entre elles se situe bien plus loin au sud.

À trois piroguiers qui se tiennent près de leur embarcation, amarrée sur le large banc de sable et de galets que forme ici la rive de la Nam Ou, je les sollicite pour me conduire vers l'amont, jusqu'au village *Lao Sèng* de Ban Sopkoh. Ils acceptent, bien que ne résidant pas dans le secteur, arrivés hier depuis le sud et s'appêtant aujourd'hui à s'en retourner. Ils ont passé la nuit dans leur pirogue, leur foyer improvisé là à même le sol est d'ailleurs encore fumant, et bien qu'eux aient achevé leur repas, ils m'invitent à manger le riz et me font même griller sur le champ deux petits poissons. Une seule demi-heure de navigation est selon eux nécessaire pour rejoindre Ban Sopkoh, mais me retrouvant évidemment unique passager à affréter l'embarcation, la totalité du coût du trajet m'incombe. Le prix est cependant très honnêtement négocié.

C'est actuellement, en raison du niveau de l'eau qui deviendra ensuite trop bas en cette saison sèche qui débute tout juste, la fin de la période de l'année durant laquelle la rivière est encore navigable dans ce secteur, mais faute de suffisamment de passagers candidats, la navigation s'y fait très rarement, même exceptionnellement, et la majeure partie des embarcations achèvent leur parcours à Hatsa, un bourg situé à une journée en aval. Entre Hatsa et Ban Natchang Tay, un transport est organisé de temps en temps, aux occasions où les passagers sont assez nombreux à devoir s'y rendre. Toutefois, même ce trajet reste très peu pratiqué, au point qu'il n'est la plupart du temps même pas proposé lorsqu'a pourtant lieu le seul petit marché bimensuel de la région, celui de Hatsa, car les villageois de Ban Natchang Tay ont trop rarement suffisamment de produits à y acheminer et à y vendre pour pouvoir rentabiliser le long parcours nécessaire pour s'y rendre.

Marché conclu avec deux piroguiers, et nous voilà partis. Nous sommes donc trois hommes dans l'embarcation, un piroguier se tient à l'arrière au moteur et au gouvernail, l'autre s'est positionné à l'avant, se tenant le plus souvent debout en équilibre presque à l'extrémité de la proue, même lors du franchissement des rapides. Là, il sonde constamment les fonds rocheux à l'aide d'une longue et solide perche de bambou, et de gestes de la main, alerte continuellement le conducteur de la présence des nombreux obstacles que forment sans cesse de gros rochers émergeant. En ce qui me concerne je me tiens au milieu, accoudé à un des deux flancs de l'embarcation, mais fermement agrippé à eux deux simultanément lors du franchissement de rapides. La pirogue est de taille

respectable, elle pourrait contenir une bonne douzaine de passagers. Bâtie entièrement en bois, la partie centrale est abritée par un petit habitacle, en fait une simple toiture du même matériau. L'ensemble, comme toutes les autres embarcations de ce type, est peint de couleurs vives, bleue, rouge, jaune et verte. Sur certains secteurs où la rivière se fait particulièrement turbulente, les piroguiers se doivent d'assurer une réactivité immédiate et sans faille. Notre embarcation semble parfois un peu frêle face aux forces de l'élément et pour ma part je n'ai alors d'autre secours que de serrer les dents. Pour ne pas risquer d'y chavirer, les plus violents rapides sont franchis "en force", plein gaz. Là, très régulièrement, nous frôlons de près les gros rochers qui encombrant le cours.

Arrivés à Ban Sopkoh mes piroguiers me déposent sur le banc de sable et font immédiatement demi-tour. Là où je m'attendais à un village de taille respectable, je fais finalement face à un hameau d'une quinzaine de très misérables baraques de bois et de bambou élevées sur pilotis et qui s'accrochent à la pente surplombant la rivière, certaines d'entre elles étant dans un état de dégradation avancé. Mon apparition inopinée désempare les quelques rares villageois qui se tiennent là, d'autant plus que beaucoup d'hommes semblent actuellement absents. Ma présence gêne excessivement, déconcerte en tout cas. Je remarque même deux ou trois femmes fuyant pour aller s'enfermer dans leurs huttes dès qu'elles m'aperçoivent. À un individu, puis un autre que je croise de loin, impossible de poser une question, ou plutôt d'obtenir une réponse de leur part. C'est un troisième personnage qui vient finalement à mon secours, même si c'est plutôt moi qui vais vers lui. Il se fait néanmoins extrêmement sympathique et me communique rapidement quelques informations intéressantes sur la région, notamment concernant l'emplacement approximatif des villages *Hmong* et les manières de repartir de cet endroit. Nous schématisons même conjointement une petite carte géographique de la zone et il m'indique les temps de marche ou de navigation nécessaires pour se rendre de différents lieux à d'autres. Je peux ici à ce sujet signaler que, comme cela se produit trop souvent, les villageois *Tai Lü* de Ban Natchang Tay que j'ai quittés ce matin étaient pour leur part si peu préoccupés de l'existence des minorités ethniques que je n'avais pu leur soutirer aucun renseignement valable à leur sujet. Je suis donc désormais bien informé de la présence, quelque part en amont, des deux fameux villages *Hmong* tant convoités, mais resterais bien incapable de dénicher seul les voies d'accès qui y mènent. L'un d'eux se nommerait Ban Phak et serait accessible après vingt minutes de pirogue puis trois heures de marche. L'autre serait Ban Kalangtoun, atteignable au prix de seulement trente minutes de navigation.

Ici à Ban Sopkoh, seules trois pirogues à moteur sont amarrées au banc de sable et une d'entre elles semble définitivement hors d'état de flotter. Trois ou



quatre autres embarcations présentes là se manient pour leur part uniquement à la rame et à la perche et ne sont destinées qu'à effectuer des déplacements de proximité, pour pêcher le long des berges. Elles ne sont pas construites en planches, mais ont été taillées chacune, à la hache et à l'herminette, dans un seul tronc de bois. Par chance, une des deux pirogues à moteur valides appartient à l'homme qui me reçoit. Le cours de la rivière se faisant plus étroit à mesure que l'on remonte vers son amont, ces pirogues motorisées sont dès lors de dimensions plus réduites et de construction toujours plus sommaire que celles de Ban Natchang Tay puisqu'elles se doivent désormais d'être encore plus maniables. Dans celles-ci, dorénavant bien plus étroites, six ou sept passagers seulement au maximum, conducteurs inclus, pourraient y prendre place, cette fois sur un unique rang et il n'y a plus de petite toiture de protection. Marché rapidement conclu avec cet homme, il va m'emmener jusqu'au village *Hmong* de Ban Kalangtoun. Ici aussi un deuxième navigateur est nécessaire afin, toujours de la proue, de sonder les fonds et d'indiquer les meilleures voies à prendre, les moins risquées surtout.

Pour quitter Ban Sopkoh, dont le nom signifie littéralement "*village de l'embouchure de la rivière Koh*", nous abandonnons la rivière Nam Ou pour remonter le cours de cet affluent majeur. Encore un peu plus périlleux que le trajet effectué ce matin pour venir de Ban Natchang Tay, nous nous faisons cette fois-ci sérieusement et sans cesse éclabousser dans les rapides. Je me sens d'autant plus vulnérable et m'agrippe d'autant plus fermement aux deux flancs de la pirogue que ces rapides sont toujours aussi violents, mais l'embarcation désormais bien plus légère. Dans une zone de calme, un énorme poisson-chat, dont beaucoup ici atteignent plusieurs dizaines de kilos et certains dépassant même la centaine, montre son dos à la surface. Plus loin, ayant probablement touché un rocher, nous brisons l'hélice. Cela semble habituel, plusieurs exemplaires de rechange et les outils nécessaires à la réparation ont d'ailleurs été emportés. Il faut dire que ces hélices sont d'une mauvaise fonte artisanale chinoise. Le remplacement s'effectue dans l'eau, près d'une berge et en quelques minutes seulement. Je me dis qu'elles se cassent bien aisément et que si cela se produisait au beau milieu d'un rapide un peu violent, je ne donnerais pas cher du contrôle de l'embarcation et de notre embardée, voire de notre chavirage, qui s'ensuivrait inmanquablement.

Comme presque la totalité des hameaux de cette ethnie qui n'ont pas transmigré sous la pression des autorités, j'avais supposé que le village *Hmong* de Ban Kalangtoun se situerait dans les hauteurs. Pourtant, à l'image de Ban Natchang Tay et Ban Sopkoh respectivement quitté et traversé ce même jour, il est lui aussi implanté en fond de vallée et à proximité immédiate d'un cours

d'eau. En raison de son isolement et surtout de son éloignement extrême de tout autre village de la même ethnie - l'unique village *Hmong* supplémentaire de la région, Ban Phak, serait localisé dans la montagne, à trois ou quatre heures de marche d'ici - j'avais craint qu'il soit relativement acculturé. Heureuse surprise, mes premiers regards me démontrent tout le contraire. Par exemple, presque toutes les femmes, ainsi que de très nombreux enfants, ont conservé le port quotidien des habits traditionnels *Hmong*. Les femmes arborent ainsi une blouse noire dont le col et l'extrémité des manches sont bordés d'une large bande de tissu bleu ciel. Un court et très ample pantalon bleu sombre et un étroit tablier clair sont tous deux maintenus en place par une longue ceinture d'un rouge vif entourant plusieurs fois la taille, l'élargissant ainsi notablement. Les femmes *Hmong* de Ban Kalangtoun ne semblent plus beaucoup tisser le coton ou le chanvre et emploient alors, à l'image des *Hô*, de la mauvaise toile textile industrielle chinoise. C'est donc plutôt avec les très fines broderies que les femmes *Hmong* peuvent continuer à dévoiler leur immense talent. Ces broderies sont en effet d'une finesse inouïe et enjolivent notamment les deux extrémités de la longue ceinture, ainsi que le "col", en fait un simple rectangle décoratif de plusieurs centimètres de côté renversé et suspendu derrière la nuque. Plus petit pour les fillettes, ce col peut atteindre jusqu'à vingt centimètres de largeur chez les femmes les plus âgées. Les broderies qui décorent ces éléments composent de véritables ouvrages d'art et nécessitent chacune des dizaines d'heures de fins travaux de couture requérant en permanence minutie et extrême délicatesse. D'une élaboration et d'une précision remarquable, ces broderies mettent ainsi en œuvre une extraordinaire diversité de motifs géométriques colorés. Toujours d'une régularité irréprochable, sans révéler le moindre défaut, elles sont pourtant découpées, cousues et assemblées "à l'œil", c'est-à-dire sans jamais l'aide du moindre dessin ou modèle préalable. En outre, les seuls outils employés par chaque femme ou jeune fille pour ces opérations consistent en une minuscule paire de ciseaux pointus et une fine aiguille à coudre. D'une créativité sans failles, elles arborent des ornements toujours renouvelés et inspirés de symbolique rituelle et clanique. Tout aussi richement décorés sont les porte-bébés qui bénéficient souvent, en plus des motifs brodés, d'embellissements supplémentaires élaborés grâce à de savantes techniques de batik. Il n'y a aucun doute à ce sujet, les femmes *Hmong* restent, avec celles de deux autres ethnies "chinoisantes" du pays que sont les femmes *Yao* et les femmes *Lanten*, les grandes maîtresses de la décoration textile. Un turban noir ceint par ailleurs presque toujours leur tête, et si ce n'est pas le cas, elles se confectionnent alors un chignon frontal. Enfin, presque toutes arborent un lourd torque d'argent massif et les boucles d'oreilles caractéristiques des *Hmong* du Laos, de petits

cônes du même métal pointant à l'avant des lobes, et équilibrés à l'arrière par une simple mais élégante arabesque en forme de "s".

Du côté des hommes, beaucoup d'entre eux, de jeunes garçons et également des enfants, portent le pantalon traditionnel *Hmong*, excessivement ample et large, ici toujours exclusivement de couleur bleu indigo, mais parfois aussi noir ailleurs. Il s'agit là de pantalons dont l'entrejambe retombe bas, presque à mi-cuisse et dont la longueur n'excède pas les chevilles. Ils sont d'une coupe tellement ample que souvent, pour uriner, les hommes ne l'abaissent pas, mais *remontent* au contraire simplement une des jambes pour accéder à leur appareil et opérer à travers celle-ci.

L'architecture des habitats est elle aussi typiquement *Hmong*. Comme il se doit chez ce groupe ethnique, les huttes sont faites en bois, d'une structure porteuse et de parois de planches disposées verticalement. Elles ne seront par ailleurs strictement jamais élevées sur pilotis, mais toujours posées directement sur un sol de terre battue. Les toitures, aux extrémités arrondies, sont de chaume. Ce qui frappe ici à Ban Kalangtoun est la dimension spectaculaire de beaucoup de ces huttes, exagérément longues. Celle dans laquelle j'ai choisi de me faire inviter mesure, je l'ai vérifié au pas, pas moins de trente-cinq mètres de longueur, et ceci d'un seul tenant. L'entrée principale est disposée à une extrémité et le large espace dédié à la cuisine à celle opposée, séparé de l'immense et unique pièce commune par une grossière paroi de bois. Six piliers de soutien de la charpente s'alignent à l'intérieur, le long de l'axe longitudinal de la pièce commune, sous la poutre faîtière. Une porte d'entrée secondaire est percée au milieu d'une des deux longues façades, mais elle semble le plus souvent rester close et inutilisée. Adossés contre cette façade et de part et d'autre de cette porte secondaire, se succèdent dix "placards à dormir" - très objectivement difficilement qualifiables de *chambres* - certains ouverts, d'autres fermés, et même cadenassés. Ils occupent un tiers de la largeur de l'étonnante bâtisse dans laquelle on m'annonce que pas moins de cinquante-deux personnes au total cohabitent actuellement. Contrairement à ce qui s'observe le plus souvent chez la plupart des autres montagnards, la cuisine est donc ici séparée de l'immense pièce commune par une paroi. Néanmoins, sans aucun doute au regard du grand nombre d'occupants, quelques foyers de cuisson supplémentaires sont également disposés à même le sol dans la longue pièce commune, confectionnés simplement à l'aide de trois grosses pierres ancrées dans le sol de terre battue.

Les *Hmong* de Ban Kalangtoun me reçoivent avec beaucoup de sympathie et de jovialité, d'attention et de curiosité bienveillante. Un des chefs de famille

de la hutte dans laquelle je me suis invité est aussi chaman, cela se devine immédiatement à la vue d'un "autel aux esprits" et différents objets rituels suspendus au milieu de l'une des longues parois, celle qui fait face à la rangée de "placards à dormir". Je tâcherai plus tard d'aller les observer d'un peu plus près, puis de décrire ces étranges éléments. Une grande part de la cinquantaine des résidents de la hutte est actuellement absente, on m'informe que beaucoup sont partis pour plusieurs jours travailler dans les *rays*. S'y tiennent néanmoins, en ce milieu de journée, une vingtaine d'entre eux. Inutile que je m'attelle à essayer de comprendre quels degrés de parenté les lient car je devine que tout cela s'avèrerait très rapidement trop complexe à démêler... et à mémoriser. On me prépare et me sert à manger puis, avant même que j'aie terminé, je vois quatre jeunes hommes et un enfant s'apprêtant à s'en aller chargés de deux filets de pêche, un filet épervier à lancer et un autre à poser, ainsi qu'un antique masque de plongée entièrement rafistolé. Je leur demande prestement de m'attendre, et cinq minutes plus tard nous nous éloignons tous ensemble de la hutte.

Nous rejoignons un petit affluent de la rivière Nam Koh et débutons la partie de pêche au filet épervier. Le filet épervier est un large filet circulaire dont la totalité du pourtour est lestée de plombs. D'un geste agile, précis, et même gracieux, il est lancé au-dessus du cours d'eau et se déploie alors instantanément en vol avant de s'abattre, parfaitement étalé sur sa surface, puis de rapidement couler. Il suffit ensuite d'aller le récupérer, de l'agripper par son centre puis, lentement, de le ramener vers soi. Il se referme progressivement durant cette manœuvre, emprisonnant du même coup les poissons qui n'avaient pu fuir avant qu'il ne s'abatte au-dessus d'eux. Quant au filet à poser, il est pour sa part de forme rectangulaire, composé d'une grande bande également équipée de petits plombs de lestage sur une de ses longueurs et de divers flotteurs sur l'autre. On le déploie le long d'une berge, puis soit on l'y traîne afin de ratisser toute une portion du cours d'eau, deux hommes tenant chacun en main une extrémité, soit au contraire on l'y laisse immobile, ses extrémités alors attachées à des bâtons plantés dans le lit de la rivière, puis on y rabat les poissons en frappant bruyamment la surface de l'eau à l'aide de morceaux de bois. Nous nous tenons nous-mêmes dans le cours d'eau pour accomplir la plupart de ces manœuvres et rencontrons régulièrement de profonds bassins dans lesquels nous pouvons nager à notre aise. En définitive cependant, la plupart des poissons sont attrapés à main nue, saisis en plongeant sous l'eau ou plus simplement en fouillant le dessous des berges à tâtons. Nous remontons le cours d'eau de place en place et capturons principalement des poissons-chats et différentes espèces de poissons blancs. Parfois les berges sont de vastes étendues de galets, et ainsi immergés sous un peu d'eau et recouverts d'une fine épaisseur d'algues, ils peuvent se faire

terriblement glissants. J'y ai d'ailleurs laissé une de mes tongs, un modèle léger en mousse qui fut bien sûr rapidement emporté par le courant et définitivement perdu. Coup de malchance, il ne me reste alors plus que mes sandales de marche, les tongs étant jusque là ce que je portais plus confortablement dans les villages, particulièrement bienvenues après une journée en montagne et en forêt.

De retour au village, comme à mon habitude, j'y déambule un peu pour bien annoncer à tous ma présence. Je m'invite près de deux ou trois huttes, sous les auvents desquelles quelques individus se tiennent. Le village de Ban Kalangtoun est assez peu peuplé, occupé par seulement une vingtaine de huttes, mais dont un bon tiers sont néanmoins "géantes", abritant chacune plusieurs dizaines de personnes. Il est relativement étalé, dispersé sur un vaste terrain vallonné de peut-être deux hectares, une surface gagnée sur la forêt qui le cerne de très près. Plusieurs grands arbres, ainsi que des buissons de dimensions plus réduites, ont été épargnés et laissés intacts en place à l'intérieur du hameau lors du défrichement antérieur de la parcelle de forêt, offrant de larges espaces ombragés particulièrement bienvenus et qui ajoutent à son charme. Il abrite par ailleurs de nombreux jardins, tous foisonnants de végétaux et clos de palissades de tiges de bambou aplaties. L'ensemble de ces caractéristiques font qu'il est un peu difficile de s'y orienter dans les premiers temps. Dans les jardins, beaucoup de plants d'ananas - une spécialité des *Hmong* - de la canne à sucre, de petites aubergines, des papayers, des bananiers et encore beaucoup d'autres légumes et herbes. Ces jardins de village, toujours clos, sont réservés aux végétaux les plus délicats et surtout les plus vulnérables aux attaques des prédateurs. Dans les rizières seront au contraire disséminées des plantes plus rustiques, tels les citrouilles, les pastèques blanches, le manioc, etc. Il n'y a pas d'ordonnement particulier dans ces jardins, on ne s'y préoccupe pas d'esthétique, même s'il y en a cependant, ni de géométrie. Tout y est plus ou moins mélangé, rien n'y est aligné en tout cas.

Spécialisés dans cette activité, les *Hmong* composent le groupe ethnique le meilleur producteur d'opium du Laos, et parmi eux, je sais que les villageois de Ban Kalangtoun excellent tout particulièrement en la matière. Ils obtiendraient avec cette culture un des plus forts rendements à l'hectare de tout le pays. Une productivité telle qu'ils la privilégient désormais aux dépens de celle du riz, qu'ils peuvent de toute manière facilement acquérir à l'extérieur grâce aux confortables revenus de la drogue, par exemple auprès des riziculteurs expérimentés que sont les *Tai Lue*, notamment ceux du village de Ban Natchang Tay traversé précédemment. J'ai interrogé un homme à ce sujet et il m'a informé que plusieurs des cinquante-deux personnes occupant ma gigantesque hutte sont parties, pour plusieurs jours, travailler dans les *rays ya fin*, les champs de pavot

à opium. Ceux-ci sont installés en altitude, au beau milieu de la forêt et à des emplacements connus d'eux seuls, dans cette région sauvage et jamais parcourue par quiconque en dehors d'eux-mêmes. C'est tout spécifiquement cet extrême isolement, sans nul doute délibérément voulu et choisi, les situant ainsi opportunément hors de portée de tout sérieux contrôle administratif, qui permet aux *Hmong* de la région de cultiver le pavot à une telle échelle.

Je disais plus haut que la grande hutte dans laquelle je me suis invité était, sur la quasi totalité de sa longueur et environ un tiers de sa largeur, occupée par une dizaine de "placards à dormir" bâtis en planches de bois. Je note désormais qu'il y en a deux supplémentaires disposés sur l'autre flanc, contre l'autre longue paroi qui lui fait face. Ceux-ci ne sont pas condamnables, restent en permanence ouverts et ne sont pour leur part pas construits en bois, mais simplement isolés de la grande pièce commune par des claies de bambou très ajourées. Un ancien, un chef de famille, le chaman dont je parlais plus haut, occupe l'un d'eux. Il y fume régulièrement l'opium, ceci à différents moments de la journée. L'autre "placard", mitoyen à celui-ci, m'a été désigné. Ce soir, du reste comme très souvent dans les villages montagnards, je vais à nouveau bénéficier des suaves et délicates odeurs de la drogue en cuisson, si agréables à inhaler pour le fumeur passif. Pour l'instant, l'homme m'autorise à le photographier pendant qu'il fume.

Soirée, rituel de guérison. Le chaman se tient assis, sur un tabouret bas, près d'un des trois foyers de cuisson répartis sur le sol de la hutte et dans lequel le feu vient d'être ravivé. Il brandit en chaque main une dent d'ours, leur crache dessus puis, alternativement et plusieurs fois de suite, les porte au-dessus des flammes. En marmonnant des "prières", en psalmodiant des paroles incompréhensibles, il les frotte alors contre les aisselles d'un jeune homme assis en face de lui et sur lesquelles des croûtes et une infection s'étendent dangereusement. Cela dure une dizaine de minutes environ et les mêmes gestes sont ensuite répétés, strictement à l'identique et pour un même laps de temps, contre l'œil d'un bébé porté dans les bras de sa mère et dont la paupière inférieure, qui a pris une inquiétante teinte bleuâtre et qui est surtout très enflée, semble elle aussi infectée. Dans quelques jours, ou semaines peut-être, mais en tout cas comme d'habitude lorsqu'il sera déjà bien trop tard, à condition toutefois que l'on parvienne à réunir la somme nécessaire, on se décidera, après le constat de l'inévitable échec des opérations de sorcellerie, à effectuer le voyage à pied vers le dispensaire de Boun Neua.

Je l'avais déjà remarqué chez les *Hô* de Ban Phoulikang, le village situé à la lisière de la réserve naturelle de Phou Den Din, au cœur de laquelle je me trouve désormais : je n'ai jamais aperçu autant de dents et griffes d'animaux qu'ici, d'ours et de félins, exhibées en pendentifs aux cous des enfants. Autre anecdote

*dentaire*, il y a de cela deux jours, là aussi à Ban Phoulakang, j'avais désinfecté puis pansé la plaie dont un gamin d'une hutte voisine souffrait au mollet, mordu par un chien déjà plusieurs jours auparavant. Au retour dans ma famille d'accueil un des hommes sortit je ne sais d'où un vieil éclat de dent d'éléphant, en réduisit en poudre une petite portion, puis m'annonça qu'il allait tout de suite s'en servir pour "soigner" lui aussi cette même blessure du gamin mordu. Je n'ai pas pu aller constater son acte, car c'est à cet instant que nous nous mettions en chemin, la femme *Hô*, son fils et leur cheval, le jour où ceux-ci m'avaient guidé jusqu'à la rivière Nam Ou, mais je n'ose imaginer ce qu'il a pu advenir du pansement que je venais de faire.

Je suis plus tard allé inspecter "l'autel aux esprits". Plus exactement les *trois* autels, car dans la semi obscurité quasi permanente de la hutte, je n'avais d'abord pas aperçu les deux autres, pourtant presque accolés au premier, mais seul celui-ci, en cet instant, était éclairé par une petite lampe à graisse, en fait une simple mèche torsadée de coton trempant dans une coupelle contenant le combustible liquéfié. Ces deux autels *annexes* ne semblent d'ailleurs plus utilisés et présentent alors des aspects quelque peu défraîchis, notamment en raison des fumées ambiantes qui les assaillent quasi perpétuellement, des couches de poussières qui s'y accumulent et d'un entretien nul, inexistant. Un constat toutefois intéressant est qu'ils le sont effectivement, défraîchis ou décatis, mais de manière *croissante*, montrant par là qu'ils sont construits, utilisés, puis abandonnés successivement, les uns après les autres, et donc sans que jamais aucun d'entre eux ne soit ensuite pour autant détruit ni même vidé de son contenu.

Ce sont de simples caissons de bois suspendus à la paroi de planches, d'environ quatre-vingts centimètres de largeur, cinquante de hauteur et une trentaine de profondeur. Chacun d'eux est décoré, en périphérie, de frises de papier de bambou aux bordures découpées et perforées de motifs et figures symboliques. Tous abritent un ou deux petits paniers de vannerie de bambou emplis de cendres et dans lesquels les reliquats de plusieurs dizaines de bâtons d'encens désormais consumés restent figés. On trouve également dans chacun d'eux deux ou trois bols, ainsi que plusieurs petites coupelles, tous destinés à recevoir les offrandes faites aux "esprits" lors des cérémonies, principalement de l'alcool et du riz, mais aussi beaucoup d'autres ingrédients que je ne parviens pas toujours à identifier, d'autant que je me garde bien de toucher quoi que ce soit, sachant pertinemment que cela m'est interdit, que cela est rigoureusement tabou. Viennent ensuite les multiples objets rituels, des griffes, des dents, les fameuses demi-cornes dont les chamans-sorcières-guérisseurs *Hmong* se servent depuis la nuit des temps pour leurs séances de divination, et les grelots de bronze

employés lors des trances et des tentatives de communication avec les "esprits". Enfin, quelques plumes de poulets auparavant sacrifiés sont accolées aux parois des caissons à l'aide de sang coagulé. Le plus surprenant reste toutefois que ces trois autels abritent chacun une quantité impressionnante de mâchoires animales, de mammifères divers. Il s'agit exclusivement de mâchoires inférieures, et j'en ai compté pas moins de vingt-trois au total rien que dans le plus ancien des deux autels abandonnés et dont quelques-unes d'entre elles sont désormais dans un état de détérioration avancée, d'une couleur brune. Le chaman m'indique que l'une provient d'un ours, d'autres de félins, mais que la plupart sont celles de "chiens de forêt". Le gong rituel *Hmong*, un objet en bronze d'une cinquantaine de centimètres de diamètre et sa mailloche sont suspendus entre deux autels. Autrefois chez les *Hmong*, par deux fois, j'ai pu assister à de longues séances rituelles chamaniques de "communication avec les esprits", le chaman officiant toujours à ces occasions face à l'autel encore en service. J'en relatai une l'an dernier, je retranscris ici la description rédigée à l'époque :

« Dans sa parure noire, cette tunique étonnamment ample que portent traditionnellement les hommes *Hmong*, le chaman, déjà vieil homme, est assis sur un petit banc et fait face à son autel, caisson de bois suspendu à la paroi de la hutte et dans lequel s'accumule tout un bric-à-brac hétéroclite. On y distingue de gros bâtons d'encens intacts ou consumés et fichés dans des paniers de vannerie de bambou, quelques bols et coupelles contenant des offrandes, riz et alcool notamment, du papier de bambou rituel à brûler, deux pattes de poulet et de multiples autres reliques animales, dents, cornes, griffes, mâchoires en nombre et encore bien des objets. Ceux-ci sont malheureusement difficilement identifiables pour la plupart d'entre eux puisque le profane n'a pas le droit de les toucher, et donc de les manipuler. Quelques plumes sont par ailleurs accolées aux parois de l'autel à l'aide de sang coagulé. Une cagoule noire renversée sur le visage et lui obstruant ainsi entièrement la vue, des grelots de bronze dans chaque main qu'il agite sans cesse frénétiquement de haut en bas, les jambes suivant également en mouvement la même cadence, les pieds frappant continuellement le sol, il psalmodie et récite à une allure tout aussi effrénée des prières ou des récits, qu'il entrecoupe fréquemment d'onomatopées, notamment des séries de « Brrr ! brrr ! brrr ! ». Tout ceci est difficilement compréhensible car peu articulé, sa voix étant de plus partiellement couverte par le son d'un gong, frappé à la même cadence par un jeune homme de la maison qui se tient derrière lui, accroupi sur le sol. Notre chaman semble chevaucher à toute allure une monture, parti en transe en direction de je ne sais quelle contrée mystique peuplée d'esprits. À un moment, un troisième homme a placé un porcelet tout juste égorgé sur un van à riz, large plateau circulaire en



*vannerie de bambou, puis l'a déposé au sol derrière le chaman. Chronomètre en main, tout ceci a duré exactement deux heures et vingt minutes et le rythme n'a absolument jamais faibli de tout ce temps. Pour finir, et juste avant qu'il n'ôte sa cagoule, l'homme au gong et celui au porcelet sont venus entourer le chaman, le soutenir par les épaules, comme s'ils craignaient, et à juste titre on peut le penser, que ce vieil homme soit pris de vertiges en se levant. J'ai seulement pu apprendre que la cérémonie avait déjà eu lieu hier mais qu'elle ne se reproduirait pas le lendemain. »*

## **2 octobre - Ban Nong**

### **Navigation, chasse, pêche, nature et traditions**

J'ai donc hier conclu ce marché avec les piroguiers *Lao Sèng* de Ban Sopkoh pour qu'ils me transportent ici, parmi les *Hmong* du village de Ban Kalangtoun, mais aussi ensuite un autre contrat bien plus ambitieux. Nous avons en effet convenu qu'ils reviennent me chercher ce matin, aux alentours de 6 heures, puis que je loue à nouveau leurs services et leur embarcation pour continuer de remonter, toujours plus loin en amont, la fabuleuse rivière Nam Ou, sur la toute dernière portion navigable de son cours, la plus sauvage, la plus méconnue aussi, puisque restée à ce jour très rarement parcourue. À vrai dire cette portion, je n'avais jusqu'alors jamais eu l'idée de la franchir, car je ne la soupçonnais définitivement pas praticable, à quel que moment que ce soit de l'année, et c'est un de ces hommes, le propriétaire de l'embarcation, qui m'a informé du contraire. Ce périple nécessite selon lui au bas mot dix heures de pirogue, à travers un immense territoire vierge de toute activité humaine, jusqu'à atteindre le premier hameau, situé loin à l'ouest, celui de Ban Nong, implanté au bord de l'unique piste carrossable qui rejoint l'extrême septentrion de la province, piste que j'ai laissée derrière moi il y a déjà dix jours de cela. Le tarif que nous avons négocié est d'un-million-cent-mille kips, soit quatre-vingt-douze euros. Cela compose ici une somme relativement conséquente, mais je sais désormais, après maintenant de multiples expériences, récentes ou plus anciennes, d'affrètements de diverses embarcations dans le pays, qu'il s'agit là d'un montant objectif et mesuré au regard de la distance à parcourir, des difficultés qui nous attendent, du nombre de coéquipiers qui devront nous accompagner et enfin des deux journées au total qui seront requises pour chacun d'eux, puisqu'il faut aussi prendre en compte celle supplémentaire qui sera nécessaire à leur trajet de retour, le lendemain. Bref, je n'ai aucun doute que ce tarif ait été, une fois de plus, très honnêtement négocié. À ce sujet, hier, en rétribution de la traversée accomplie depuis Ban Sopkoh, nous avons d'abord convenu d'un montant de

cent-vingt-mille kips au total, dans l'hypothèse où j'effectuerais un aller et un retour. Aujourd'hui les *Hmong* de Ban Kalangtoun, passablement surpris lorsque je leur ai annoncé ce chiffre, m'ont affirmé que cela aurait pu me coûter jusque deux-cent-mille kips. En définitive, je peux considérer que le tarif négocié pour l'expédition de dix heures à venir - et ce fut, comme nous allons le voir, une véritable *expédition* - est décent.

Ce matin, en attendant que le piroguier *Lao Sèng* de Ban Sopkoh revienne me chercher, puis que nous nous lancions dans la *grande traversée*, je visite quelques vastes jardins que les *Hmong* de Ban Kalangtoun ont implantés non loin, à l'extérieur de leur village, en contrebas, peu avant d'atteindre les berges de la rivière. Chacun de ces jardins, aux formes plus ou moins circulaires, est dûment clôturé par une palissade de claies de tiges de bambou aplaties. L'un d'eux est, sur une bonne moitié de sa superficie, soit sur une cinquantaine de mètres carrés, occupé par des plants de cannabis, déjà hauts de plus de deux mètres. Ce n'est pas la première fois que j'observe du cannabis dans un village *Hmong* ou à sa proximité immédiate. Je ne connais pas l'ensemble des usages qui en sont faits, mais ayant déjà interrogé les *Hmong* à ce sujet, je sais de manière certaine qu'ils ne font pas consommation de sa résine. Je sais en revanche qu'ils en exploitent encore parfois, de plus en plus rarement néanmoins, les fibres à des fins de tissage textile et de fabrication de cordages de chanvre, mais n'ai malheureusement jusqu'à ce jour pas eu l'occasion de les contempler à l'œuvre durant ces travaux, après pourtant désormais de très nombreuses journées cumulées passées en leur compagnie et à les observer.

Il est presque 6 heures, un ronronnement de moteur se fait entendre au loin, de plus en plus perceptible. Mon piroguier *Lao Sèng*, accompagné d'un nouveau camarade, est à l'heure à notre rendez-vous. Étonnamment, les flancs de la pirogue ont depuis hier été renforcés, mais aussi rehaussés, sur une hauteur de dix à quinze centimètres environ, à l'aide de planches de bois toutes fraîchement débitées à la main. Nul doute que ces travaux leur ont nécessité plusieurs heures de labeur et qu'ils viennent d'être mis en œuvre en prévision d'un périple qui, à l'évidence, s'annonce mouvementé. Mes premières inquiétudes se font alors jour, mais pour l'instant nous retournons à leur village, celui de Ban Sopkoh situé en aval, à la confluence des rivières Nam Koh et Nam Ou, dont nous allons donc un peu plus tard continuer de remonter le cours. Hier il fut convenu que je rémunérerais mes accompagnateurs en dollars américain, mais j'ai constaté depuis lors qu'il ne m'en restera pas assez pour pouvoir effectuer cette transaction, sans compter que je souhaite absolument conserver une réserve de ces devises en cas de sérieux coup dur ultérieur. Quant aux euros, ils restent pour leur part encore largement méconnus dans ces zones reculées, et donc le

plus souvent difficilement acceptés. En ce qui concerne mon piroguier, il les approuve néanmoins sans difficulté. Le tarif préalablement convenu est alors converti en un peu moins de cent euros au total, y étant incluse une partie du coût des trajets d'hier et d'aujourd'hui entre son village et Ban Kalangtoug.

Je l'ai dit, jusque hier encore, moi-même je ne soupçonnais pas que la portion de la rivière que nous projetons de parcourir aujourd'hui était navigable, et surtout pas aussi tardivement en cette saison, celle des pluies étant désormais achevée. Il n'y a donc pourtant plus de doute à ce sujet. D'ailleurs, dès revenu à Ban Sopkoh, je constate que les préparatifs sont déjà bien avancés. Nous embarquons tout un tas de matériels qui ont été réunis sur la berge : deux volumineux sacs de nylon emplis de filets de pêche, un autre chargé d'une quinzaine d'hélices de rechange, deux jerricans d'essence, des cordages et quelques outils, des marmites noires de suie, un sac de nourriture, des machettes, un fusil. L'embarcation est donc la même que celle utilisée hier, si ce n'est les aménagements de renforts et de rehaussement des flancs mentionnés plus haut. Il s'agit d'une pirogue de huit mètres de longueur environ et d'une largeur de moins de quatre-vingts centimètres. Un seul passager y tient donc de front et six personnes au maximum pourraient y prendre place au total, navigateurs inclus et à seule condition de ne pas transporter trop de paquetages. Nous sommes cinq individus à embarquer, le piroguier de cinquante-deux ans, un camarade d'à peu près le même âge, deux jeunes hommes de vingt à vingt-cinq ans environ, puis moi-même. Je suis le seul passager, eux quatre seront navigateurs et ils m'informent qu'ils reviendront tous ici dès le lendemain. Je suis très surpris qu'autant de bras et de forces s'annoncent ainsi nécessaires pour accomplir le trajet. Quatre hommes là où deux suffisaient hier pour me conduire chez les *Hmong* de Ban Kalangtoug ? Alors, nouvelles inquiétudes...

Moteur lancé, c'est le grand départ. Le piroguier est à l'arrière, se tenant comme toujours à la manœuvre du moteur et du gouvernail. Entre lui et moi sont entassés le matériel embarqué puis mon sac, tout ce bric-à-brac abrité tant bien que mal sous une bâche de nylon. Devant moi se tiennent alignés le camarade puis un des deux jeunes hommes, tous deux armés d'une robuste et lourde rame de bois et enfin, à l'extrémité avant, adoptant parfois la position debout, en équilibre sur la proue, le deuxième garçon est équipé de la solide perche de bambou permettant de sonder les fonds et également d'aider à la marche de la pirogue dans les plus forts courants. Très rapidement, après seulement vingt minutes de navigation, le ton de la journée est donné : au détour d'un méandre, des rapides d'une puissance effarante nous font face. Très grosse inquiétude, notre embarcation me semble tout à coup extrêmement frêle et fragile. Mes compagnons eux-mêmes émettent quelques exclamations de surprise devant cet

étourdissant tableau. En effet, si nous chavirons là-dedans, dans cet abîme, il n'y aura *peut-être* pas danger mortel pour les bons nageurs, mais tout le matériel sera inévitablement emporté. Dans mon sac, j'y ai ce matin soigneusement emballé dans des poches en plastique mes quelques rares objets sensibles, argent et papiers notamment, mais je ne suis désormais plus convaincu que ce fut nécessaire, car quoi qu'il en soit, si le paquetage tombe à l'eau, tout sera irrémédiablement et définitivement perdu.

Nous nous élançons, pleins gaz. Le moteur vrombit et crache une fumée noire et épaisse. Moi et ma frayeur, nous nous cramponnons avec force aux bas-côtés de la pirogue. Le premier jeune garçon manie la perche de bambou à une allure folle afin d'aider à l'avancement, et simultanément sonder continuellement le lit du torrent pour déceler les rochers immergés et les hauts fonds invisibles depuis la surface, puis indiquer au piroguier, par de brefs gestes de tête, les voies à prendre. Pendant ce temps, les deux rameurs s'activent eux aussi tels des forcenés, maniant leurs instruments à des vitesses endiablées. Il faut parfois se faufiler entre deux énormes rochers émergés et ces passages s'avèrent les plus délicats, car les masses d'eau canalisées là opposent des forces démultipliées. Je comprends désormais distinctement la raison du rehaussement et du solide renforcement dont l'embarcation a bénéficié depuis hier. Je commence aussi, uniquement au regard de ces toutes premières difficultés auxquelles nous devons faire face et des sérieuses questions de sécurité qui se présentent déjà, à sincèrement regretter d'avoir initié cette expédition, sans compter que nous n'en sommes qu'au tout début du périple. Plus loin, dans une zone de calme, j'envisage même pendant un instant d'abandonner ce projet, et donc de demander au piroguier de faire demi-tour. Cela s'avèrerait néanmoins délicat, car il a mis en œuvre d'importants préparatifs depuis hier. De plus, je sais pertinemment que si je n'accomplis pas cette traversée jusqu'à son terme, j'en conserverai longtemps un regret amer et une grande frustration.

Après une heure de luttas avec des rapides de moindre ampleur, mais aussi de traversées de plusieurs zones de calme, un sourd mais très puissant grondement se fait entendre. À trois-cents mètres devant nous, l'énorme masse d'eau tombe, dévale trois à quatre mètres de dénivelé sur une distance qu'il est encore difficile d'évaluer, mais qui atteint peut-être environ deux-cents mètres au total. Cris de surprise de mes compagnons, plusieurs minutes de palabres, d'interjections et de contestations hurlées d'un bout à l'autre de l'embarcation leur sont nécessaires. Selon moi, c'est une évidence que personne ne pourrait remonter ce rapide et que donc la fin de notre périple se situe ici, que notre abandon est une certitude. Décision est pourtant prise, sans aucun doute afin d'alléger la pirogue, mais aussi de me protéger, d'accoster et de me déposer sur une vaste plage de rochers.

La consigne m'est alors donnée de longer et remonter à pied une portion du torrent, et en prévision d'un éventuel accident, d'emporter, en plus de mon propre sac, la sacoche du piroguier. Pour l'heure, lui et son camarade s'en vont eux aussi à pied opérer une reconnaissance du cours d'eau afin d'évaluer ce qu'il pourrait être envisageable de tenter. De mon côté, je m'éloigne donc et marche sur un à deux kilomètres au total. Inutile de dire qu'il n'y a pas ici la moindre trace d'un sentier ni même d'un passage précédent. Il faut se frayer un accès entre rochers, étendues de vase sableuse, troncs d'arbres échoués, buissons et palétuviers, dont les raides ramifications écorchent la peau. Je saute de rochers en rochers, qui sont ici souvent gigantesques et forment ainsi des promontoires du haut desquels je peux parfois observer la scène qui se déroule plus loin. Celle-ci a lieu à une certaine distance et tout ne m'est alors pas nettement perceptible, qui plus est au milieu de ce chaos aquatique, sans compter que je ne peux pas toujours approcher de suffisamment près le cours d'eau, ici résolument trop tourmenté et fougueux. Le tableau est dantesque et effrayant. Moteur éteint, les quatre hommes halent la pirogue à l'aide d'une corde, se tenant tantôt sur des rochers émergés, tantôt dans l'eau, s'agrippant alors à l'embarcation et luttant comme ils peuvent contre l'impressionnante violence du courant qui les submerge presque. C'est un spectacle effarant, effrayant et archaïque, semblant d'une autre époque. Ils affrontent des remous apocalyptiques, des cataractes d'une force inouïe, des *explosions* d'eau permanentes, le bruit est assourdissant. Tous quatre, durant près d'une heure, y dépensent une énergie phénoménale à tracter et pousser, centimètre par centimètre, notre embarcation sur deux centaines de mètres environ. Plus loin, le camarade et les deux jeunes hommes sont également déposés sur la berge afin de continuer à alléger l'ensemble. Puis le piroguier a redémarré le moteur, lancé à nouveau à pleine puissance l'embarcation pour tâcher de franchir en force un dernier passage encore particulièrement délicat. Sans conteste, il y eut, tout du long de cette opération, de réels dangers de mort et j'ai cette fois plus que jamais regretté de les avoir tous entraînés là-dedans. Ils m'ont ensuite récupéré plus loin, à une distance de peut-être deux kilomètres en amont.

Ce furent là les passages les plus délicats affrontés durant la journée, les plus impressionnants également, mais surtout les plus inquiétants. Plus tard, plusieurs autres franchissements difficiles se sont encore toutefois présentés et à quatre reprises supplémentaires moi et un rameur avons à nouveau dû être débarqués sur les berges afin, là aussi, de délester l'embarcation. Dans ces passages de violents rapides, il a encore fallu la haler, la tracter à la force des bras, mais le plus souvent, ainsi allégée, les trois navigateurs restants purent passer "en force", le moteur poussé à pleine puissance et la rame et la perche de bambou

maniées à des allures frénétiques. Au total, tout du long du parcours, nous aurons cassé pas moins de six hélices.

Habitués aux rudes travaux et efforts physiques quotidiens, cependant indéniablement plus souvent accomplis dans les *rays* et en forêt que sur les rivières de la région, ces quatre hommes sont pourvus de musculatures particulièrement développées, de muscles saillants exceptionnellement sous chaque effort. Je les admire, car ce sont de véritables prouesses qu'ils réalisent là sous mes yeux.

De temps en temps, nous bénéficions aussi de zones de calme relatif et nous pouvons alors en profiter pour souffler durant quelques instants. En permanence, en chaque endroit, deux frondaisons escarpées et accidentées de verdure nous dominant, de part et d'autre de la rivière, d'une verticalité parfois sensiblement intimidante sinon oppressante. Les arbres les plus gigantesques se situent un peu en retrait, car sur les berges, aucun d'entre eux n'a suffisamment le temps de croître et d'atteindre de telles proportions avant d'être emporté par les puissantes crues annuelles, et ceci même s'ils sont pourtant déjà d'une dimension respectable. Nature riche, dense, variée, intacte, primaire, pas une seule trace d'intervention humaine n'est visible de tout le long du parcours. Pas un seul village, pas même une hutte ou un abri, pas un seul départ de sentier, pas un seul *ray* sur les pentes alentour, pas une seule empreinte de pas sur les berges boueuses. Cette portion de la rivière ne recueille d'ailleurs aucun affluent majeur qui aurait pu favoriser une implantation humaine en amont, dans les vallées secondaires. Tout ce qui s'offre aux regards ne consiste qu'en arbres gigantesques, fougères arborescentes, bananiers sauvages, bouquets de bambou géants s'élançant en vertigineux panaches, envahissantes lianes et plantes rampantes. À mi-parcours et dans un secteur très restreint, sur pas plus de trois centaines de mètres environ nous découvrons, sur d'étroits îlots de galets, des bosquets de palmiers, semblables à ceux cultivés pour leur huile dans d'autres pays plus méridionaux de la région, mais à la différence que ceux-ci sont *nains*, hauts de deux à deux mètres cinquante seulement alors que ceux de cultures atteignent bien les quinze ou vingt mètres. C'est la toute première fois que j'aperçois ce genre d'arbre dans le pays, dont la présence ici très localisée est peut-être favorisée par la persistance d'un micro-climat adapté.

Dans ce secteur la rivière Nam Ou ne reçoit donc plus aucun affluent majeur, seuls quelques ruisseaux y confluent. Nous nous arrêtons à deux ou trois reprises aux embouchures de certains d'entre eux. Le piroguier et son camarade en profitent chaque fois pour écopier, inspecter et réparer l'embarcation qui est continuellement soumise, tout du long du parcours et c'est le moins que l'on

puisse dire, à de sérieuses contraintes physiques. Pendant ce temps, les deux jeunes hommes et moi partons pêcher dans les ruisseaux. Plusieurs petits poissons, de la taille de belles sardines, sont attrapés à la main, sous les berges, d'autres au filet épervier. Je me baigne dans les trous d'eau que les confluences forment là, de beaux bassins de parfois plus de deux mètres de profondeur. Faute de contenants pour rapporter les poissons à la pirogue, nous nous en remplissons les poches.

Puis nous repartons. Alternativement, des zones de calme plat succèdent à de redoutables rapides. Dans l'un d'eux, en plein effort de lutte contre le courant, dans un chenal particulièrement critique, nous cassons une fois de plus une hélice. L'embarcation dérive alors immédiatement en dévers. Nous en reprenons à peine le contrôle à la force des rames et des perches de bambou, mais nous nous échouons néanmoins inévitablement, un peu violemment même, contre des rochers émergents qui nous retiennent là, notre élan stoppé net au beau milieu de la rivière, des trombes d'eau déferlant de part et d'autre. Il nous faut pourtant obligatoirement pouvoir alléger le bateau si nous voulons réussir à repartir. Deux compagnons et moi devons alors coûte que coûte parvenir à rejoindre les berges. Nous descendons ainsi à tour de rôle dans l'eau, une corde nouée à la taille et retenue par ceux restés dans l'embarcation. Par chance, le niveau de l'eau n'atteint ici que l'abdomen, mais le courant est très violent, il faut laborieusement progresser de rochers en rochers, sur lesquels nous nous faisons parfois littéralement projeter. Frousse d'être emporté.

Dans certaines zones de calme, nous prenons le temps, depuis l'embarcation, d'inspecter les berges ombragées, alternativement sablonneuses, boueuses, recouvertes de galets ou de végétaux en décomposition. Ce faisant, mes bateliers émettent régulièrement des exclamations de surprise à la vue de surfaces de terre ou de vase remuée et autres traces d'animaux sauvages. Félines, phacochères, varans, cerfs, serows et tant d'autres mammifères ou reptiles qui sont passés récemment par là, mais que nous n'avons bien entendu aucune chance d'apercevoir tant notre approche est tonitruante et peu discrète. J'ai d'ailleurs constaté plus tard avec amusement que le fusil que nous avons embarqué ne l'a pas été à l'intention principale du gibier terrestre, ni même de celui à plumes. Il est destiné aux énormes silures et poissons-chats qui montrent parfois leur dos à la surface de l'eau. Nous en avons aperçu deux de toute la journée, des bêtes de plusieurs dizaines de kilos assurément, visions trop furtives toutefois et aucune n'a pu être abattue.

Nous nous arrêtons pour le repas. Cinq bons kilogrammes de riz gluant cuit ont été emportés dans les traditionnels paniers de vannerie de bambou ou

empaquetés dans des fragments de feuille de bananier. Nous l'accompagnerons de quelques-uns des poissons précédemment pêchés. Pendant que deux de mes compagnons et moi ramassons un peu de bois et allumons un feu, les deux autres, armés du fusil, s'enfoncent dans la forêt via le creux d'un talweg noyé de végétation et qui déverse ici un petit ruisseau. À peine vingt minutes s'écoulent qu'une détonation retentit, une seule, et voilà peu après nos deux compères qui réapparaissent chargés... d'un jeune cerf Sambar porté sur les épaules de l'un d'eux ! Chasse, pêche, nature et traditions, cette expédition sur la partie la plus sauvage de la rivière Nam Ou s'avère décidément pleine de surprises. Plusieurs grandes feuilles de bananiers sauvages sont immédiatement cueillies puis déposées sur le plus gros rocher du lieu, le plus plat également. La bête est rapidement dépecée là, en quelques minutes seulement et à l'aide d'une simple machette. Nous cuisons à l'eau puis mangeons les parties les plus périssables de l'animal, les abats, les tripes, le foie, le cœur et les poumons. Le bouillon obtenu est brun, opaque, fort et savoureux. Quelques petits tas du traditionnel mélange de sel, piment broyé et glutamate de sodium sont directement déposés sur nos "tables", deux feuilles de bananier jetées sur des rochers. Nous y assaisonnons nos boulettes de riz gluant. Nous nous gavons, exagérément. Nous dévorons également, grillés en brochettes, quelques-uns de nos poissons. Au milieu du repas, un des deux jeunes hommes s'éloigne d'à peine trois ou quatre mètres et récite, en deux minutes seulement et sans aucune concentration, une "prière" tout en déposant sur un rocher adjacent un peu de riz, quelques morceaux de viande et trois gros bâtons d'encens qu'il a sortis d'un sac puis embrasés. Encore un rituel animiste, celui-ci probablement destiné à ne pas fâcher les "esprits de la forêt" après leur avoir ôté ainsi un animal.

Nous repartons, et en souvenir de notre passage en ces lieux, nous abandonnons sur place quelques feuilles de bananiers souillées, un foyer encore fumant et le plus gros rocher du secteur ruisselant de sang déjà coagulé, tel un autel de sacrifice primitif et barbare. Traversée fabuleuse d'une zone résolument sauvage, inhabitée et probablement même très rarement voire jamais parcourue à pied. Seuls deux frondaisons vertes et des oiseaux nous cernent. De tout le trajet, nous n'aurons pas aperçu le moindre indice de présence humaine à plus d'une demi-heure des lieux de départ et d'arrivée. Là, nous rapprochant de ce dernier, le tout premier signe est un petit affluent. Rien de bien remarquable, mais il annonce presque à coup sûr l'existence d'au moins un village en amont. En tout cas, sa simple apparition provoque aussitôt une animation joyeuse parmi mes compagnons. Peu après, le deuxième signe indiquant la fin prochaine du périple est, dans un coude de la rivière, un pêcheur cabotant là, longeant les berges dans sa petite pirogue rudimentaire, un de ces modèles creusés à la hache



dans un unique fût de bois. Puis un autre un peu plus loin. Ils se tiennent, s'ils ne font que relever des filets, accroupis, rame en main, sur l'étroit plat-bord de la poupe de leurs fines embarcations, ou debout en équilibre précaire à la même place s'ils pêchent au filet épervier. Nous avons nous-mêmes également, environ deux ou trois heures avant notre arrivée, posé trois filets dans des zones de rivière calme, de longs pièges de trente à quarante mètres de longueur pour à peu près un mètre cinquante de hauteur et aux mailles bien plus larges que celles des modèles éperviers à lancer. Ils resteront ainsi en place toute la nuit et mes compagnons les récupéreront demain sur le chemin du retour. J'aurais beaucoup aimé assister à ces relèves.

Le troisième signe indiquant la fin toute proche de notre périple, ce sont trois femmes *Akha* aperçues sur un sentier surplombant le cours d'eau. À les observer tous un peu béatement depuis notre embarcation, aucun de nous cinq n'a alors plus pris la peine, dans cette zone calme, de surveiller le fond de la rivière, désormais particulièrement haut. En conséquence de quoi, situation singulièrement cocasse notamment après les impressionnants et nombreux passages houleux franchis et vaincus auparavant, notre coque a raclé le fond de graviers sur lequel nous nous sommes ensuite lamentablement échoué, là, au beau milieu du cours d'eau, qui ne sera rapidement définitivement plus navigable en amont pour une embarcation motorisée. Hilares, nous n'avons alors pas eu d'autre choix que de tous descendre dans l'eau et de pousser notre pirogue vers un dernier étroit couloir latéral encore navigable.

Dès parvenus au village de Ban Nong, modeste hameau composé de pas plus d'une quarantaine de bicoques de bois, je rémunère rapidement mes compagnons avant que trop de regards curieux se présentent, puis nous prenons tous un dernier bain de rivière pour nous laver et nous débarrasser des grains de sable qui se sont logés partout dans nos vêtements. Mais déjà, la nouvelle de l'évènement s'est propagée, un *falang*, un étranger occidental, est arrivé ici *par la rivière*. Il faut préciser que, même via la piste adjacente, nous ne devons pas être plus de deux ou trois touristes à simplement passer par ici chaque année, en camion ou en minibus, de plus sans même jamais nous y arrêter et il ne fait aucun doute que je suis le premier à parvenir par la rivière. Alors on vient nous voir et rapidement quatre à cinq dizaines de personnes s'alignent sur la berge, juste au-dessus de nous. Tout le monde a compris d'où nous arrivons, nul besoin de nous interroger à ce sujet puisqu'il n'y a aucun autre lieu habité entre notre point de départ et ce village de Ban Nong. Mes compagnons sont néanmoins questionnés, on veut savoir ce que je fais, pourquoi je suis ici, où j'irai ensuite.

Cette expédition nous aura nécessités au total près de onze heures, et la nuit tombant désormais, nous nous dirigeons tous les cinq vers une maison que le piroguier nous a désignée. Là, à nouveau nous festoyons de viande de cerf et de moult poissons. La totalité des plus grosses pièces de chair rouge a cependant promptement été, dès notre arrivée, vendue à des villageois. Nous buvons bien sûr du *lao-lao*, de l'alcool de riz et, fatigue aidant, me voilà rapidement ivre. Mes deux plus jeunes compagnons de navigation, qui n'ont pas dû bien souvent venir jusqu'ici de toute leur existence, souhaitent alors résolument s'encanailler. Nous allons donc voir des *phou sào*, des jeunes filles, en l'espèce les vendeuses de l'échoppe chinoise posée au bord de la piste. Je paye des bières, bien plus chères que le *lao-lao* local. À huit-mille kips la bouteille d'un demi litre, autant dire qu'ici on n'en boit pas souvent, du moins qu'il ne s'agit pas là d'une boisson accessible à tout le monde au quotidien, loin de là. Bref, nous taquinons un peu les *phou sào* et nous leur payons des bonbons vietnamiens périmés. Puis retour à la maison, nous nous alignons tous les cinq pour la nuit sur le plancher, qui a simplement été recouvert d'une fine natte. Mes rêves tangent.

6 heures, petit-déjeuner de cerf et de *lao-lao*. À nouveau, nous nous gavons immodérément. Puis vient l'heure du départ et des adieux à mes compagnons. Je leur annonce qu'un jour je tâcherai de venir leur remettre le tirage photographique d'un cliché réalisé hier et qui les montre tous les quatre, soulevant le cerf abattu sur fond de rivière Nam Ou. Nous quittons le village de Ban Nong simultanément, eux emportant vers la pirogue leurs sacs de matériels, moi me dirigeant vers une destination pour l'instant opposée, remontant la piste carrossable sur deux ou trois centaines de mètres, mais bifurquant sur le premier sentier que j'aperçois repartir en direction de l'est. Je commence bientôt par à nouveau longer la rivière Nam Ou, la surplombant d'une trentaine de mètres. Parvenu à l'endroit où nous aperçûmes hier les trois femmes *Akha*, et dont la présence là nous assurait la fin imminente de notre périple, un bruit de moteur me provient de la rivière. Ce ne peut évidemment être que mes quatre forçats de la navigation sur leur chemin du retour, mais je suis trop loin, trop haut pour qu'ils me voient, et de plus ils ne me font pas face. Je lance alors un puissant coup de sifflet et ils me repèrent ainsi instantanément. Je leur adresse un *wai* d'adieu, mains jointes amenées devant le visage et chacun d'eux lève simultanément une des leurs dans ma direction. Bravo et bonne chance, vos prouesses m'ont époustouflé, vous êtes exceptionnels.

3 octobre - Ban Pakhasou

## Les femmes *Hô*

Les ethnies *Yao* et *Hô* sont des populations dites "chinoisantes", et j'ai toujours trouvé les *chinoisants* d'une nature particulièrement attachante, peut-être leur caractère est-il plus tempéré que celui d'autres groupes. Nous nous garderons toutefois d'émettre des généralités trop hâtives à leur sujet, sans compter que, encore aux débuts de la colonisation française en Indochine, des groupes *Hô* en provenance de la Chine du Sud-Ouest étaient réputés pour opérer d'effroyables razzias, d'incontrôlables raids de piraterie donnant lieu à de véritables exactions dans toute la région du Nord Laos... Parvenu aujourd'hui dans le village *Hô* de Ban Pakhasou, fait extrêmement rare, j'y ai été chaleureusement accueilli dans une maisonnée alors que s'y trouvaient en ce même instant *uniquement* des femmes et des enfants, ce qui est généralement improbable, le plus souvent en effet à mon approche ceux-ci se cachent bien à l'abri sans demander leur reste. Grâce à quelques-unes de mes photographies que je leur présente, un excellent contact est immédiatement établi avec mes hôtes. Ce sont des clichés montrant d'autres femmes *Hô*, effectués autrefois dans des villages situés bien plus au nord de la province et dans lesquels je les remettrai d'ici quelques jours. Mais il y a émulation, et même compétition puisque les femmes me soutiennent que les vêtements traditionnels visibles sur ces photos sont « *bo ngam* », c'est-à-dire qu'ils ne sont pas beaux. Elles les dénigrent véritablement. Selon moi, ces tuniques sont pourtant très similaires aux leurs, mais ce seraient plus précisément les motifs des macarons brodés sur les turbans, ainsi que ceux composés sur les ceintures tissées, qui ne seraient pas « *ngam* ». A contrario, sur une carte postale acquise à Vientiane et qui montre, à travers une vingtaine de vignettes, les costumes traditionnels caractéristiques de quelques ethnies majeures du pays, la coiffe de la femme *Hô* affichée là serait, pour sa part, très « *ngam* », une affirmation d'autant plus prononcée qu'elle est appuyée avec le geste du pouce levé.

Ce matin sur le chemin, en provenance du village précédent, celui de Ban Nong, j'avais croisé quatre femmes *Hô* qui, pour leur part, s'y rendaient. À peine passée leur surprise de m'apercevoir là, il m'a fallu les supplier de se laisser photographier, ensemble toutes les quatre. Elles ont, toutes souriantes, accepté, posant alors dignement au milieu du sentier. Les femmes *Hô* arborent le costume traditionnel au quotidien, tout au long de la journée et quelles que soient les tâches ou travaux qu'elles ont en cours. Lors de certaines occasions néanmoins, par exemple celle-ci, qui consistait donc à se rendre dans un village de plaine, comme toutes les montagnardes elles soignent plus spécifiquement

leur aspect. Ce fut alors quatre blouses bleues ou roses, et autant de turbans et de tabliers noirs, sur un fond de verdure et sous une belle lumière de matinée. Il y a ainsi des jours où je regrette sincèrement de n'être pas mieux équipé en matériels photographiques et surtout de n'être pas plus familier des techniques indispensables pour réussir des images d'une qualité acceptable.

À mon arrivée ici, dans le village de Ban Pakhasou, je ne sollicitais au départ qu'un peu de nourriture, ayant préalablement envisagé de poursuivre dès aujourd'hui ma route jusqu'au hameau suivant, vraisemblablement situé à deux ou trois heures de marche supplémentaire seulement, mais deux ou trois femmes m'invitent à y passer la nuit et à n'en repartir que le lendemain. Elles me servent un repas que je prends seul en cette heure un peu tardive. Riz et poissons bouillis servis en soupe, l'ensemble est froid et exagérément salé.

Ce fut une bonne idée de faire étape ici pour la nuit, car j'ai beaucoup de retard dans mes pages d'écriture, surtout en raison de l'épopée d'hier, la longue journée de navigation, ce périple particulièrement mouvementé en pirogue sur la rivière Nam Ou. Il me semble déjà un peu irréel cet épisode, une impression persistante encore singulièrement aujourd'hui après une nuit chargée de rêves non point désagréables, mais résolument agités, tanguant et vacillant. À Ban Nong, le village dans lequel nous avons accosté, je n'ai informé personne du fait que je repartais immédiatement ce matin à pied en direction des montagnes. À tous ceux qui m'ont interrogé sur mes intentions, je leur ai assuré que j'allais rejoindre, avec le *songteaw* quotidien qui ne manquerait pas de me dépasser en début d'après-midi, le bourg d'Utay, chef-lieu du dernier district du nord de la province, et que je préférais commencer dès maintenant à marcher dans la même direction. Mes multiples expériences passées dans les villages de plaines et de fonds de vallée m'ont en effet appris à ne pas trop révéler d'informations sur mes projets et d'éviter de favoriser ainsi d'inutiles soupçons à mon égard. Je n'y ai pas non plus, comme à mon habitude, dévoilé à quiconque mes vieilles cartes géographiques et mes croquis. Ce matin, quittant le village de Ban Nong à pied, je me suis donc en réalité rapidement éloigné de la piste, bifurquant vers l'est dès que j'eus atteint un sentier repéré et à l'emplacement scrupuleusement noté autrefois, puis ai rejoint la petite vallée au creux de laquelle coule l'affluent de la Nam Ou aperçu hier vers la fin du périple en pirogue et qui annonçait le tout premier signe d'une présence humaine proche, en amont.

Je passe une bonne partie de la fin d'après-midi à Ban Pakhasou à visiter quelques maisonnées. Dans le village, beaucoup m'observent toujours avec consternation. À l'extérieur, des gamins parmi les plus jeunes, apeurés, fuient alors que je me situe encore sensiblement loin d'eux. D'autres restent tétanisés

sur place à ma seule vue et quelques-uns enfin fondent littéralement en larmes. Lors de mes déplacements, on guette aussi la hutte vers laquelle je me dirige et des adultes du voisinage y arrivent alors rapidement à leur tour, peu après moi. Là, on s'assoit sur les tabourets bas, on discute un peu et je consacre régulièrement quelques minutes à un peu de rédaction, ce qui est généralement très commenté par l'entourage, à qui je tâche toujours d'expliquer sans tarder cette démarche, ainsi que celle qui m'a conduit ici. Peut-être parce que la plupart de ces villageois sont illettrés, ma vélocité d'écriture les amuse par ailleurs habituellement beaucoup. Dans plusieurs des huttes que je visite, je peux observer des peaux de cervidés ou d'antilopes, peaux séchées, mais non tannées et alors raides comme du bois. Lorsque ce sera nécessaire, de solides courroies et lanières y seront découpées.

Dans un premier village traversé ce matin, lui aussi d'ethnie *Hô* et dans lequel, après la rituelle attaque en règle des chiens, je ne me suis arrêté que durant quelques instants, un homme m'a aidé à élaborer une ébauche de carte de la région. Il m'a ainsi notamment assuré qu'il ne se trouvait plus que trois villages dans la direction vers laquelle je m'oriente actuellement, celui de Ban Pakhasou dans lequel je vais passer la nuit, puis deux autres localisés dans un vallon adjacent. Pourtant, maintenant que je suis parvenu à Ban Pakhasou, on m'en annonce déjà quelques-uns supplémentaires. Ceci se produit malheureusement assez régulièrement, les villageois se déplaçant très rarement, voire jamais pour certains d'entre eux, vers des destinations plus ou moins distantes en amont, ils n'ont alors pas toujours une connaissance très précise et suffisamment globale de la géographie environnante, même si elle concerne des lieux parfois, somme toute, pas tant éloignés que cela de chez eux.

Le village de Ban Pakhasou surplombe l'affluent de la rivière Nam Ou dont je parlais plus haut et qui se nomme Ban Nam Phou Tok, c'est-à-dire le *village de la cascade de montagne*. Les villageois me confirment en effet qu'une chute d'eau de taille conséquente se situe en amont. Environ deux à trois hectares de rizières en terrasse ont pu être aménagés à proximité immédiate du village, le long des berges du cours d'eau, mais celles-ci ne pouvant toutefois suffire pour subvenir à l'ensemble des besoins des villageois, des rizières de pentes sont également cultivées sur les collines environnantes. Je remarque que ces dernières ont déjà été fauchées alors que toutes celles aperçues plus au sud et en rive droite de la rivière Nam Ou, durant les huit précédentes journées passées à sillonner cette région, étaient encore à deux ou trois semaines de l'être. Dans le fond de cette petite vallée comme dans celle de la Nam Ou, que ce fût à Ban Natchang Tay, Ban Sopkoh, Ban Kalangtoun ou encore à Ban Nong, les moustiques sont présents en si grand nombre et se font désormais tellement

agressifs et voraces que je me résigne, pour la première fois depuis que je parcours la région, à employer du répulsif à insectes.

Comme il est d'usage chez les *Hô* ainsi que chez les autres groupes de populations dits "chinoisantes", les huttes sont ici posées directement sur un sol de terre battue et ne sont donc pas, à l'image de celles des groupes taï ou tibéto-birmans, celles des *Tai Lü* ou des *Akha* par exemple, élevées sur pilotis. Aucune d'entre elles n'est en revanche bâtie en pisé, comme savent pourtant le faire les *Hô*, telles celles aperçues et décrites trois ou quatre jours auparavant. Elles sont ici conçues soit en bois, avec des planches grossièrement débitées et clouées sur une ossature, et se font alors relativement robustes, soit en bambou, avec des claies fixées sur une structure de grosses tiges, des *troncs* peut-on même dire au regard de leur diamètre. Dans les deux cas, elles présentent en conséquence des habitats particulièrement précaires. Les couvertures sont de chaume, ou parfois de simples feuilles de latanier pour les plus modestes de ces abris. C'est dans ce second type de hutte que je loge ce soir, un rectangle de pas beaucoup plus de quarante mètres carrés, non subdivisé et offrant ainsi une unique pièce à vivre qui abrite les foyers de cuisson, les paillasses, le métier à tisser, le pilon à riz et bien sûr l'ensemble du bric-à-brac habituel.

Nombre de femmes, encore à ce jour, tissent artisanalement le coton, sur de très rustiques et rudimentaires métiers à tisser installés à l'intérieur des huttes, parfois à l'extérieur et alors abrités sous les auvents que forment les débordements des toitures. Les fils de coton employés ont été entièrement filés à la main, cela se devinant aisément à leur structure un peu grossière, du moins irrégulière, mais n'ayant encore jamais eu l'occasion d'apercevoir des femmes *Hô* attelées à cette étape préalable du filage, je ne sais pas quelles techniques elles mettent alors en œuvre. La plupart d'entre elles ne confectionnent néanmoins plus de la sorte que leurs turbans, leurs ceintures et parfois leurs tabliers, les tissus complémentaires nécessaires à la conception du reste des tuniques, blouses et longues jupes, étant d'origine industrielle et chinoise. Parmi les plus vieilles femmes cependant, nombreuses sont celles qui continuent de porter au quotidien une parure traditionnelle entièrement élaborée à partir de coton cultivé et travaillé localement. Turban, blouse, tabliers et pantalon de couleur indigo plus ou moins délavé, les toiles employées se font bien plus épaisses et beaucoup plus résistantes que celles taillées dans les tissus contemporains.

Le turban des femmes *Hô* est une longue bande de toile de coton pliée et repliée cinq fois dans le sens de la largeur, puis enroulée ainsi autour de la tête. L'ensemble est volumineux, lourd et massif. Ceux des plus jeunes mères sont

décorés en périphérie de macarons brodés particulièrement colorés, de fines cupules d'argent et de minuscules grelots façonnés dans le même métal. En guise de couvre-chef les plus jeunes filles, celles non mariées, se contentent pour leur part d'un fichu coloré de fabrication industrielle chinoise obtenu contre pas plus de deux-mille kips à l'échoppe du village de Ban Nong. La blouse, le plus souvent de couleur bleue, mais parfois aussi verte ou rose fuchsia, est confectionnée, comme déjà indiqué plus haut, dans du mauvais tissu chinois acquis sur les marchés de plaine. Cette blouse est ample et enfouie sous la ceinture qui maintient également en place la longue jupe. Sa fermeture est légèrement décalée sur le côté et elle est munie de vastes mais courtes manches qui n'atteignent alors pas les poignets. Les extrémités de ces manches simulent, via deux larges bandeaux brodés successifs et se recouvrant, une superposition de deux blouses, et d'autres délicates broderies ornent le pourtour du col et la bordure de la fermeture. Enfin, la longue jupe descend jusqu'aux pieds, mais reste finalement peu visible, car elle est le plus souvent recouverte d'un large tablier à l'avant et un autre de moitié plus étroit à l'arrière, tombant tous deux également très bas. Cet ensemble est soutenu par une fine et longue ceinture savamment tissée de motifs géométriques délicats et enroulée plusieurs fois autour de la taille. Ce sont ces motifs, ainsi que ceux figurant sur les macarons brodés des turbans, qui identifient les clans d'appartenance ethnique des femmes qui les portent. Sur les quelques photographies effectuées l'an passé et que je dois remettre d'ici quelques semaines dans un village dont l'identité ethnique est "cousine" de celle des *Hô*, ce sont d'ailleurs ces décorations qui intéressent le plus les femmes, qui attirent leur attention et qui, surtout, déclenchent parmi elles des conversations animées. Un aspect quelque peu surprenant et plus général est le volume des coiffes féminines de quelques-unes des minorités ethniques de la région. Que ce soient celles des *Akha Nutchi*, comme vues dans les villages traversés il y a une dizaine de jours, ou celles des femmes *Hô* ici à Ban Pakhasou, il faut noter que ce sont des parures du quotidien et en aucun cas d'apparat. Elles sont donc portées en permanence et il est d'ailleurs très rare de pouvoir contempler une femme allant tête nue puisqu'elles se recoiffent le plus souvent dans l'intimité, loin des regards. Ces femmes accomplissent alors l'ensemble des activités et des tâches qui leur sont dévolues parées de ces attributs passablement encombrants et lourds, que ce soient les travaux domestiques au village, ceux des champs ou en forêt.

À l'image des mauvais tissus mentionnés ci-dessus, la totalité des objets manufacturés qui sont parvenus jusque ces endroits reculés sont eux aussi de provenance chinoise, quelques-uns néanmoins étant d'origine vietnamienne, beaucoup plus rarement thaïlandaise. Tous relèvent d'une qualité plus que

médiocre, et même déplorable en vérité. Ils ne pourraient en effet même pas rivaliser avec ceux aux plus bas prix accessibles en Occident, et s'avèrent alors très rapidement hors d'usage, qu'il s'agisse de briquets, de brosses à dents, d'horloges, de piles, de miroirs, de lampes-torches, de cahiers et de stylos, d'ustensiles et de récipients en plastique, de vêtements, etc.

L'ensemble des femmes et des jeunes filles de ce village *Hô* arborent des boucles d'oreilles en argent aux motifs floraux tous rigoureusement identiques, des feuilles végétales suspendues, avec de fines chaînettes, à une fleur-rosace. Un ou deux grelots du même métal sont par ailleurs utilisés en attaches de fermeture des cols de blouses. Comme la totalité des bijoux féminins caractéristiques de l'ethnie, du groupe ou du clan qui les arbore, ceux-ci ont été réalisés autrefois artisanalement par les forgerons des villages puis, transmis depuis lors de mère en fille, de génération en génération, ils sont aujourd'hui devenus de véritables antiquités, parfois fort recherchées par des collectionneurs japonais ou occidentaux. Cette activité de joaillerie est désormais peu pratiquée dans les villages, les forgerons se contentant dorénavant de la fabrication et de l'entretien des outils coupants nécessaires au défrichage de la forêt et à l'agriculture, mais on peut néanmoins encore de temps en temps les observer, chez les *Akha* notamment, attelés à ces fins et délicats travaux.

Je réalise quelques photographies au sein de ma famille d'accueil, la mère tissant, un bébé lové dans une hotte en vannerie, une femme broyant des grains de maïs à la meule de pierre, le portrait de deux hommes légèrement dégénérés physiquement, une grand-mère portant un bébé sur le dos. Comme souvent toutefois, tellement d'autres clichés pourtant attrayants ne peuvent être effectués, au risque d'effaroucher à coup sûr les personnes concernées. Dans l'après-midi, deux jeunes filles furent d'accord pour réaliser une photographie, vêtues de leurs tuniques d'apparat, et pour cela nous avons convenu d'un rendez-vous trois heures plus tard, entre 17 heures et 17 heures 30 exactement, afin que nous puissions profiter d'une belle lumière rasante et dorée de fin de journée. Elles sont malheureusement arrivées peu après que le soleil ait disparu derrière la montagne, mais pour le reste néanmoins fidèles à leur promesse, elles avaient revêtu leurs plus somptueuses parures, celles que l'on ne porte probablement pas plus d'une ou deux fois l'an, notamment pour les fêtes du Nouvel An *Hô*.

Les *Hô* sont tellement prévenants envers ma personne, mais aussi curieux, qu'aujourd'hui, autant par amusement que par réelle envie d'assouvir cette curiosité, je leur dévoile la quasi totalité du contenu de mon sac et de ma petite sacoche de bandoulière. À ce sujet, il faut savoir que, tous les jours, partout où



je fais étape, dans chacune des huttes dans lesquelles je m'arrête, que ce soit pour la nuit ou pour un seul instant en journée, mon sac y acquière immédiatement une *aura* particulière, manifestement presque mystérieuse, ce que je conçois parfaitement dans la mesure où les villageois ont beaucoup de mal, comme je l'ai indiqué précédemment, à cerner mes motivations et à entrevoir les raisons de mes visites parmi eux. Je perçois ainsi très fréquemment et avec netteté certaines attentions portées sur ma personne et sur mes gestes, notamment lorsque je me dirige vers mon sac pour l'ouvrir, puis y prélever un des objets quelconques qui me sont nécessaires au quotidien. Bien entendu, je ne dévoilerai cependant jamais le contenu, ni l'emplacement d'ailleurs, des poches "secrètes" desquelles, tous les dix ou douze jours environ, m'isolant alors à ces occasions en forêt, j'extirpe une liasse d'une centaine de billets bancaires. À ce propos, peu après mon arrivée à Vientiane il y a quinze jours, je fus exigeant à la banque en requérant une proportion conséquente de petites coupures en échange de mes euros : « *Beaucoup de billets de cinq-mille kips, un peu moins de ceux de dix-mille kips et à peine quelques-uns de vingt-mille kips* » ai-je ainsi sollicité puisque, parvenu dans les villages, il serait inconcevable que je requière du change en retour des quelques sommes que je laisse aux villageois en dédommagement d'un repas, d'une nuit ou d'un accompagnement guidé sur un chemin incertain. En contrepartie, ainsi lesté de quelques millions de kips, ce sont cinq très volumineuses liasses de billets que je dois transporter en permanence avec moi.

Fin d'après-midi à semer la zizanie dans le village, à crier aux fillettes se tenant plus loin quelques mots, a priori plus ou moins cocasses, mais toujours systématiquement indéchiffrables pour moi, que les gamins me chuchotent à l'oreille. Ce jeu-là, parmi quelques autres auxquels je m'adonne de temps en temps avec les enfants, est chaque fois assuré d'un fort succès et fait en effet toujours instantanément hurler de rire l'ensemble des villageois qui y assistent. Aux adultes je relate par ailleurs, à l'aide de quelques paroles, mais surtout de beaucoup de mimes, mon épopée navigante des jours précédents sur la rivière Nam Ou. Ils sont admiratifs de l'aventure et les commentaires vont ensuite bon train à ce sujet. Néanmoins, s'enquérant du coût de ce trajet, je leur mens un peu afin de ne pas les heurter avec le chiffre réel et leur annonce que nous fumes quatre passagers à partager ce coût, et non pas moi seul comme ce fut en réalité le cas.

Ce soir dans la hutte, fait très rare pour que l'on m'y admette néanmoins, il ne se trouve à nouveau aucun adulte masculin, sinon moi. Seuls s'y tiennent la grand-mère, la mère et son bébé, ainsi que deux fillettes, dont je ne discerne d'ailleurs pas le degré de parenté qui les lie à mes hôtes, étant avéré qu'elles ne

sont les enfants d'aucune des femmes présentes. Le père est absent, parti travailler pour plusieurs jours aux champs les plus éloignés. Malgré cette absence des hommes, les femmes me proposent, avant que débute le repas, de boire du *lao-lao*. Je m'en sers alors quelques fonds de bols, dans un jerrican terreux de cinq litres qu'elles m'apportent. Pour m'accompagner, symboliquement et par politesse, la jeune mère en absorbe une minuscule gorgée qu'elle se verse dans le bouchon du bidon en plastique.

Très nombreuses sont les variétés de riz que j'observe au fil de mes visites et traversées des villages. Leurs goûts sont toujours différents, leurs textures et consistances aussi, ainsi que leurs teintes, qui vont du blanc écarlate au blanc rosé en passant par d'autres tonalités tantôt jaunâtres, tantôt grisâtres. Fait remarquable à ce sujet, le Laos a fourni autant d'échantillons de variétés de riz à une banque mondiale de préservation des espèces que l'Inde, pays d'une superficie pourtant presque quinze fois supérieure, et près de deux-mille variétés ont été recensées dans ce petit pays. Je soupçonne ce soir les femmes de me servir leur meilleur cru, un excellent riz semi gluant. Grâce à sa texture légèrement collante, il peut indifféremment se manger à la main ou à l'aide de baguettes, dans de petits bols que nous n'avons alors cette fois nul besoin de maintenir accolés aux lèvres pour ne pas risquer de perdre des grains. Du soja, de petites aubergines, qui ont ici la taille de noix, une soupe de végétaux et les incontournables piments pilés et salés accompagnent ce repas.

Étonnamment hardies, les deux fillettes osent m'interroger directement, ce qui est très rare tant j'intimide ou même effraye habituellement les gamins. De mon côté, il arrive parfois, alors que j'adresse à mes interlocuteurs, qu'ils soient hommes ou femmes, jeunes ou plus âgés, une question pourtant a priori anodine, que je ne reçoive pour réponses que de légers sourires forcés. Ceci est alors d'autant plus troublant que je ne soupçonne jamais ce que je provoque là, de l'incompréhension ou de la gêne, peut-être occasionnellement l'évocation d'un sujet tabou.

Après le repas, pour la veillée et comme presque tous les soirs dans chaque nouveau village visité, plusieurs voisins viennent *voir* l'étranger. Dans la quasi obscurité des huttes, ce sont alors des jeux de lumière mouvants et incessants provoqués par les torches électriques des uns et des autres et par les quelques rares lampes à graisse, en fait de simples mèches trempant dans des flacons de récupération, que les femmes déplacent continuellement en fonction des travaux qu'elles ont en cours, ici ou là, dans tel ou tel recoin des habitats. On m'observe tout particulièrement lorsque j'écris et ce sont alors mes "spectateurs" qui consomment leurs piles étant donné que, à ces occasions, il y a presque toujours

une lampe-torche orientée en permanence vers mon cahier. La rivière, située à trois ou quatre-cents mètres en contrebas, est trop éloignée peut-être, ou d'un débit trop faible, car comme cela est pourtant de plus en plus souvent mis en œuvre lorsque la configuration des lieux le permet, on n'y a cette fois pas installé de petite turbine électrique, dans une partie du cours d'eau canalisée par des digues, afin de pouvoir alimenter quelques ampoules lumineuses dans le village.

À partir d'ici, alors que je me situe désormais en rive gauche de la rivière Nam Ou, je ne dispose plus, pour seule source d'informations géographiques, que de cartes russes périmées datant de 1969 et qui n'offrent une précision d'échelle de seulement 1:250 000. Les huit journées précédentes, alors que je me trouvais encore sur l'autre rive de la rivière, j'utilisais le même document, mais l'ayant retravaillé manuellement en France avant mon départ à l'aide de données plus récentes disponibles en ligne, j'avais pu tâcher de l'actualiser. Beaucoup des quelques villages mentionnés sur la carte initiale ont en effet désormais disparu, ou ont transmigré vers l'ouest, c'est-à-dire qu'ils ont été rapprochés de la piste carrossable ou même parfois déplacés dans une autre province, sous les "encouragements" des autorités, afin de les rendre mieux contrôlables par ces dernières. En définitive, cette carte, résolument trop obsolète, m'est de peu de secours, tout au plus me permet-elle, de temps en temps, trop rarement toutefois, d'*estimer* ma position lorsque je me situe à proximité d'un point géographique caractéristique, un cours d'eau majeur par exemple, mais en aucun cas à me diriger durant mes déplacements. Pour cela, je n'utilise que mon sens de l'orientation, ma boussole, et bien sûr les renseignements obtenus de la part des villageois.

Désormais en route vers le nord-est de la province, je devine que j'y rencontrerai tout d'abord de nouvelles populations *Hô*, et je m'en réjouis car j'apprécie particulièrement leur contact. Plus loin en revanche, à l'extrême nord, et notamment dans les zones frontalières avec la Chine et le Vietnam, je ne sais pas quels groupes résident et que je rencontrerai. J'y suppose néanmoins, là ou dans le nord-ouest, de l'autre côté de la piste carrossable et où j'aimerais me rendre ensuite, la présence de la très discrète et minoritaire ethnie *Sila*, à propos de laquelle trop peu d'informations sont accessibles. À ce jour, je dispose encore d'environ vingt-cinq journées avant de devoir entamer le trajet de retour vers la capitale.

## 4 octobre - Ban Khioukhan

### Les marchands de cheveux (1)

Les *Hô* d'un hameau traversé hier m'avaient affirmé qu'il ne restait plus que deux villages, en amont dans cette direction, avant d'accéder à la vallée suivante. Or il fallait comprendre "*deux villages de notre ethnie*" puisque j'apprends désormais, parvenu ici à Ban Khioukhan, que le chemin va se dédoubler, l'un se dirigeant au nord et conduisant effectivement à deux villages *Hô* alors que celui s'avancant vers l'est mène à des territoires *Akha*.

Bien que distants de seulement deux heures de marche, l'architecture des maisons du village de Ban Khioukhan contraste radicalement avec celles de Ban Pakhasou quitté ce matin. Je me trouve en effet désormais en compagnie de l'ethnie *Lolo*. Les costumes des uns et des autres semblent pourtant quasiment identiques. Ethnies très proches, "cousines" en quelque sorte, les *Lolo* et les *Hô* étaient déjà voisins lorsqu'ils résidaient encore en Chine, avant leur émigration au Nord Laos il y a de cela cent à deux-cents ans environ. Ainsi, les maisons *Lolo* arborent un style typiquement chinois et sont très comparables par exemple à celles, traditionnelles, que l'on peut observer dans certaines campagnes reculées de la province chinoise toute proche du Yunnan. Relativement élégantes, du moins en comparaison avec les habituelles huttes dont se contentent la plupart des ethnies environnantes, elles sont ici presque toutes construites en planches de bois débitées à la hache et à l'herminette, puis assez soigneusement assemblées. Elles sont mêmes parfois ornées de moulures et quelques touches de peinture colorées égailent de temps en temps les façades. Enfin, certains sols intérieurs sont "carrelés" de grossières briques appareillées en quinconce et les toitures sont protégées par des tuiles de terre cuite vernissée, seules quelques-unes l'étant par des tôles d'acier ondulées. Deux ou trois d'entre elles disposent même d'un étage agrémenté d'un petit balcon. Contrastant avec ces dernières, certaines demeures sont néanmoins, comme partout ailleurs, d'une conception beaucoup plus rudimentaire, les propriétaires, plus démunis, ayant dû se contenter de bois, de bambou et de chaume pour leur mise en œuvre.

Étant parvenu au village de Ban Khioukhan en milieu de journée, j'ai immédiatement tâché de me faire inviter à déjeuner dans une des maisons, mais seule une grand-mère étant présente à cet instant, elle m'a bien sûr fait comprendre qu'elle ne pouvait pas m'accueillir. Un voisin m'a alors convié, mais le repas fut éprouvant, car il ne m'a été servi que du riz froid accompagné de quelques lambeaux de vieille viande noire boucanée, semblant comme déjà croquée et révélant une odeur résolument pestilentielle de charogne. Même les pousses de bambou, pourtant partout quasiment incontournables à chaque repas,

que ce soit celui du matin, celui du milieu de journée ou celui du soir, et sur lesquelles j'aurais pu me rabattre, furent absentes du menu.

Chaque jour, dans chaque village, de quelles qu'ethnies qu'ils soient, des hottes pleines de ces pousses de bambou sont rapportées de la forêt. Ces pousses n'ont rien de commun avec les ridicules rejets que nous connaissons en Europe, le plus souvent commercialisés en boîtes de conserve d'importation. En effet, de celles que l'on cueille ici, une de ces boîtes ne suffirait même pas, et loin s'en faut, à en contenir une seule, la plupart de ces pousses atteignant couramment la dimension de celle d'une bouteille de vin. Elles sont généralement consommées fraîches, découpées en lanières, puis cuites dans l'eau, pour composer une soupe dont le bouillon sera également dûment absorbé. Elles peuvent aussi être préalablement mises à sécher sur des claies de bambou exposées au soleil après avoir été éventrées, ouvertes, puis aplaties à l'aide d'une machette. À ce stade elles ressemblent alors, visuellement du moins, à des poissons. Une fois sèches et ainsi durcies, elles sont là aussi débitées en lanières puis, après avoir été bouillies et frites dans de la graisse de porc, offrent une consistance alors bien plus dense que celles consommées fraîches, s'apparentant même un tant soit peu à celle de la viande.

Fait relativement surprenant, une femme *Akha*, seule de son ethnie, et donc isolée ici parmi les *Lolo*, réside dans le village. Elle est opiomane, son aspect et son attitude ne laissant aucun doute à ce sujet. Elle est originaire des environs de Boun Neua, un bourg-carrefour localisé bien plus au sud, là où le dernier bus m'a déposé il y a maintenant deux semaines, après mes trois journées de transport depuis la capitale Vientiane. Il m'est impossible de connaître le motif de la présence de cette femme en ce lieu, car je ne sais pas formuler une telle demande. Ainsi, parmi les nombreuses photographies que je transporte, elle seule exprime un intérêt, passionné qui plus est, pour les clichés montrant des individus appartenant à son ethnie. Presque fièrement, elle m'y désigne les opiomanes, effectivement aisément reconnaissables.

J'avais décidé de poursuivre le chemin dès cet après-midi, mais ce village se révèle tellement atypique que l'envie me prend finalement d'y résider pour la nuit. Ayant déjeuné en compagnie d'un homme dans une modeste hutte, je souhaite néanmoins pouvoir accéder à une de ces belles demeures traditionnelles décrites plus haut. Cependant, comme le plus souvent en cette saison, beaucoup d'adultes sont absents du village durant la journée, occupés aux champs à la moisson du riz. Ce n'est ainsi qu'au bout de trois quarts d'heure de vague déambulation que je parviens à me faire inviter par une grand-mère. Elle est la mère d'un *nay ban*, un des chefs du village, et c'est au sein de cette famille que

réside la femme *Akha*, qui s'avère finalement ne pas être seule, mais en compagnie de son mari. Tous deux sont opiomanes, à des stades de très forte addiction. Ils fument là, sur une paille commune jetée à même le sol de terre de la pièce principale, tout à côté du plus petit des foyers de cuisson et c'est sans conteste à cette même place qu'ils passent également leurs nuits. Comme toujours, il n'y a ni tabou ni gêne d'aucune sorte à mon encontre et vis-à-vis de la consommation de la drogue. Ainsi, après que j'aie photographié la grand-mère occupée à ses tâches domestiques près du plus gros foyer, celui supportant l'immense *wok* servant à la cuisson de la nourriture des cochons, l'homme *Akha* insiste pour que je les photographie eux aussi, tous deux, en pleine action de fumerie. Je ne comprends pas la raison de leur présence ici, si loin de leur village d'origine et surtout au milieu d'une population appartenant à une autre ethnie, alors même que deux villages *Akha*, néanmoins d'un groupe différent du leur, se situeraient à seulement deux heures de marche vers l'est, et que les *Akha* sont eux-mêmes producteurs d'opium.

Durant l'après-midi, je poursuis mes déambulations dans le village et vers ses abords immédiats. Sur cette rive gauche de la Nam Ou, l'ambiance et l'atmosphère se font cette fois résolument de plus en plus "chinoisantes". Déjà, dans un des précédents villages récemment traversés, lorsque j'eus demandé à un homme si j'allais de nouveau rencontrer des *Hô*, ici dans ce village de Ban Khioukhan, il m'avait répondu que non, que ce seraient des « *khun tchin* », c'est-à-dire des *gens chinois*. Ce sont donc les *Lolo* et il y aurait encore des *Akha* vers l'est. Jusqu'alors pourtant, tellement peu d'informations étant disponibles au sujet de la région, j'étais persuadé qu'il ne se trouvait plus aucun village *Akha* dans les environs, ici, si loin au nord de la province. Ce sera donc en direction de ces villages *Akha* que l'on m'annonce que je repartirai demain matin, même si ma crainte est qu'ensuite, au-delà de ceux-ci, cette zone particulièrement reculée se fasse cette fois trop peu, voire plus du tout, habitée.

Plusieurs des vieilles femmes du village acceptent aisément que je les photographie, le plus souvent dans leurs "cuisines", c'est-à-dire près des grossiers foyers de cuisson disposés au sol ou à proximité des fours en terre, parfois devant leurs huttes, par exemple lorsqu'elles nourrissent leurs cochons, des cheptels de jamais plus de deux à six ou sept bêtes au total. Beaucoup parmi elles fument le tabac, dans de fines pipes ouvragées en argent ou dans d'autres modèles, alors bien plus sommaires, faits de terre pour les fourneaux et de simples étroites tiges de bambou pour les tuyaux ou conduits. Lorsque ces pipes ne sont pas utilisées, elles sont élégamment coincées dans un des multiples replis que forment les volumineux turbans enroulés autour des têtes féminines.

Un marchand de cheveux chinois est ce soir dans le village. C'est la troisième fois que je rencontre un homme de cette "corporation" dans les montagnes du Nord Laos. Cinq ans plus tôt, dans la province de Luang Nam Tha, j'avais même accompagné l'un d'entre eux pendant plusieurs jours, alors qu'il effectuait une longue campagne de collecte. Étonnante épopée, comme semblant plongée dans une autre époque, ensemble nous avons ainsi sillonné, durant neuf journées, une vaste zone de la région localisée au nord-ouest de Muang Sing, territoire qui se situait alors encore très en retrait des axes de circulation majeurs. Un marchand de cheveux est un homme qui parcourt, toujours seul et à pied, les villages montagnards avec son barda sur le dos. À l'intérieur de celui-ci se trouvent deux choses capitales : un sac contenant les cheveux récoltés et un autre rempli de bibelots à deux sous sans aucune valeur et de mauvaises fabrications chinoises. Dès l'arrivée dans un village, il en sillonne quelques allées en criant un message annonçant sa présence puis, s'installant sur une aire dégagée, généralement juste devant une hutte, il y étale, sur un bout de bâche de nylon déposé au sol, ses "trésors" : épingles à nourrice, aiguilles à coudre et fils de couleur, coupe-ongles, ballons de baudruche, petits peignes et miroirs, bijoux de toc, pendentifs en plastique imitant le jade, et encore d'autres accessoires ou gadgets. Les femmes arrivent alors avec, dissimulée dans le creux des mains, une ou quelques mèches de cheveux amassées en une petite boule de jamais plus grosse taille que celle d'un œuf de poule. Ces mèches ont été conservées depuis une retouche antérieure de leurs chevelures, lors d'une précédente coupe des pointes, et au lieu d'être jetées, ont été vaguement rangées quelque part, généralement coincées entre deux planches d'une paroi ou sous une toiture de chaume, en attendant le passage du prochain marchand de cheveux. Une petite poignée de mèches à peine plus grosse que le volume d'un œuf équivaut par exemple, au choix, à un ballon de baudruche, à quelques mètres de fil à coudre de couleur ou encore à une épingle à nourrice.

La finalité de ce "métier" reste jusqu'à ce jour pour moi un mystère intégral, une énigme irrésolue. Je n'ai en effet aucune idée de ce que deviennent, une fois rapportés en Chine, les cheveux récoltés, s'ils sont revendus, alors à qui, s'ils sont ensuite transformés, bref j'en ignore absolument tout et je ne suis jamais parvenu à me faire expliquer quoi que ce soit à ce sujet. Et puis, autre questionnement majeur, ces marchands ne "commercialisent" jamais en plaine ; là-bas pourtant il leur suffirait d'aller à la rencontre des coiffeurs qui, chaque jour, se débarrassent de bien plus grandes quantités de matériaux capillaires que les misérables petites poignées poussiéreuses qu'eux récoltent ici dans le même temps. Enfin, et surtout, ils se donnent une peine monumentale pour parvenir à leurs fins. Parfois, dans certains villages qui ont nécessité deux ou trois heures

de marche et d'efforts pour y accéder depuis le précédent, ce ne sont que quelques grammes de cheveux qu'ils en emporteront au total. Quoi qu'il en soit, l'arrivée d'un marchand de cheveux dans un village constitue chaque fois un évènement. Pour l'occasion, même les opiomanes, d'habitude presque totalement invisibles, apparaissent au grand jour pour venir contempler les trésors. Et bien que ce ne soit résolument pas le but premier du vendeur de cheveux, on peut aussi éventuellement lui acheter, pour deux ou trois sous, une de ses *merveilles*. Pour ma part, frustré depuis de nombreux jours de ne plus pouvoir assouvir ma culture dépensière et consommatrice, pour deux-mille kips - soit une quinzaine de centimes d'euro - j'ai acquis une petite paire de ciseaux pliants assez efficaces. Si c'est le village dans lequel le marchand passera la nuit, alors il y aura une deuxième "représentation" le lendemain matin très tôt, dès le lever du soleil et juste avant son départ vers une prochaine destination.

## **5 octobre - Ban Phoutang May**

### **Une réunion publique**

Nous nous levons tôt, dès 5 heures pour les femmes, parfois même bien auparavant. Vers 7 heures mon couple *Akha* opiomane brûle ses premières pipes, il y en aura plusieurs dizaines d'autres tout au long de la journée et jusque tard le soir. Je ne sais de quelle manière ils se procurent cet opium, car ils sont totalement inactifs, sans compter que ce produit s'avère d'un coût substantiel et que l'homme, simultanément aux pipes, fume une quantité considérable, presque même alarmante, de cigarettes. Tous deux en effet, comme tous les opiomanes en état avancé d'addiction, sont inaptes à la moindre tâche physique, au moindre labeur. La femme s'attelle néanmoins de temps en temps à balayer le sol de terre battue de la maison. Je suppose, en définitive, qu'ils sont entièrement assistés par cette famille *Lolo*, et que celle-ci leur procure même leur opium.

Autant, le plus souvent, il faudra préalablement quelque temps aux femmes pour s'accoutumer à ma présence et pour oser m'adresser la parole de leur propre initiative, autant celle-ci, la femme *Akha*, a rapidement essayé de m'entreprendre de plusieurs histoires. Il ne s'agit chaque fois que de quelques phrases, mais auxquelles je ne comprends strictement rien, n'y descendant que de rares mots. Il y est ainsi la plupart du temps question de « *villages* », de « *père et mère* », de « *manque d'argent* ». Les femmes *Akha*, je l'ai décrit plus haut, adorant en parer leurs extravagantes tuniques et coiffes, je transporte à leur intention quelques pièces de monnaie de peu de valeur et de provenances diverses et qui me permettent, de temps en temps et selon les circonstances, de leur en faire cadeau. Le succès est toujours garanti, il faut simplement que ces pièces soient du même



aspect que le métal argent, c'est-à-dire blanches, en nickel, et surtout pas jaunes ou rouges, en laiton ou en cuivre, par exemple celles de centimes de francs ou d'euros. Même si cette femme *Akha*, pour sa part, ne porte plus le costume traditionnel de son ethnie, deux de mes pièces de cent rupiahs indonésiennes, qu'elle insiste pour obtenir et qui ne présentent en revanche strictement aucun intérêt pour les femmes *Hô* et *Lolo*, lui font ainsi extrêmement plaisir.

Un homme est de visite dans notre maisonnée, il est l'un des trois *nay ban*, un des trois chefs du village. Il ne se tient que quelques instants en notre compagnie puis, au moment du départ, m'invite à le suivre. Nous nous dirigeons vers l'école, fragile baraque de bois et de chaume posée sur un bout de prairie. Une cent-cinquantaine de personnes sont réunies là, à l'extérieur, sur une surface de terre dénudée, formant un cercle autour de trois ou quatre d'entre elles. On semble vouloir y résoudre un sérieux conflit entre deux hommes, peut-être entre leurs familles respectives. Les deux individus s'invectivent très violemment, les échanges hurlés fusent. Ils tentent même parfois d'en venir aux mains. On les sépare, on les calme, mais les cris et les engueulades reprennent de plus belle. Pour ajouter à la confusion, plusieurs personnes de l'assistance, des femmes principalement, prennent parti pour l'un ou pour l'autre. Ce rassemblement n'est pas improvisé, quelques bancs et tables de bois ayant même été disposés là pour l'occasion et quelques hommes, notables probablement, y ont pris place. Le *nay ban* qui m'a conduit ici prend alors la parole et se met à discourir au milieu de tous, en prenant alternativement à témoin les deux personnages entrés en conflit. Peu après une quinzaine d'enfants, des garçons uniquement, sont militairement alignés face à lui, condamnés ainsi à devoir être plus ou moins attentifs aux propos d'un second discours qui semble leur être cette fois plus spécifiquement destiné. À un instant, l'orateur me désigne, me prenant visiblement en *modèle de vertu* (sic) et en faisant notamment observer que « *falang paï phou dio* » (l'étranger va seul). Dans le même temps, deux classes tentent, tant bien que mal, malgré le charivari ambiant, de poursuivre leurs cours à l'intérieur de l'école située juste à côté. Ça entre, ça sort, ça court, ça joue, ça commente, ça rit... Beaucoup de femmes sont venues là avec un de leurs plus jeunes enfants sur le dos, de nombreux hommes avec leurs énormes pipes à eau et des grand-mères avec leurs fidèles pipes traditionnelles qui ne les quittent jamais. Les jeunes filles du village sont ainsi, elles aussi, regroupées ici en nombre. J'essaye d'obtenir leur accord pour les photographier, mais elles minaudent, même si, je le constate aisément, cela démange certaines d'entre elles d'accepter. Malgré le fait qu'elles aient toutes remplacé leurs turbans traditionnels par des fichus de toile industrielle chinoise de couleurs vives, roses le plus souvent, l'ensemble, allié à leurs parures aux tons tout aussi flamboyants, bleu, vert, rose ou violet,

reste très élégant. Plusieurs d'entre elles posant, sous cette lumière matinale rasante et dorée, sur les décors de collines verdoyantes qui nous entourent, permettraient de faire une éclatante photographie. J'insiste, je les provoque, je tente de les réunir toutes à l'endroit adéquat, ça pouffe de rire, mais c'est laborieux. Je sais pourtant pertinemment qu'il suffirait qu'une seule d'entre elles fasse le premier pas pour que toutes suivent gaiement. L'assemblée se disloque finalement petit à petit, seuls les hommes continuant à tenir le siège, à alimenter les conversations et les foyers des énormes pipes à eau, achevant peut-être de réconcilier les adversaires, ou de sauver les apparences. Cette tentative, publique et officielle, de résolution d'un conflit inter familial aura ainsi impliqué l'ensemble des villageois.

Départ vers le nord-est, en direction des villages *Akha* que l'on m'a annoncés. Je veille à maintenir ce cap, c'est-à-dire à me diriger, grosso modo, vers le secteur de convergence des trois frontières, celle du Laos, de la Chine et du Vietnam. Il me faut désormais quitter le vallon de la rivière Nam Phou Tok et regagner les collines. Se présente d'abord, durant à peine deux heures cependant, une très raide montée, abrupte, car presque rectiligne et faisant, comme trop souvent, face à la pente, sans aucun lacet puisque c'est toujours le plus court chemin, le plus direct, qui est recherché dans ces contrées. Un peu plus de quatre heures m'auront été nécessaires au total pour atteindre mon but du jour, mais cette durée aurait dû être moindre, m'étant sensiblement égaré en chemin. Je m'en suis rendu compte, trop tardivement, depuis une hauteur, lorsque j'ai enfin aperçu un village, mais situé très loin *derrière* moi. Il m'a donc fallu revenir sur mes pas, puis tâcher de deviner, parmi les quelques vagues traces ou passages de bêtes, lequel y mènerait à coup sûr. Après trois erreurs, m'ayant chacune inmanquablement conduit au milieu de "nulle part", le plus souvent au fond de combes inextricables et sans issues, là où s'aventurent uniquement les bêtes et les cueilleurs de pousses de bambou, j'ai finalement perçu quelques bruits familiers, parmi ceux toujours impatiemment attendus et attentivement scrutés dans ces occasions, chants de coqs, aboiements de chiens, claquements de machettes ou cris d'enfants.

J'ai pendant longtemps été convaincu qu'il n'existait pas de villages *Akha* aussi loin dans le nord de la province, en rive gauche de la rivière Nam Ou. Je suis heureux de retrouver cette ethnie, à la fois si farouche et si attachante. Le hameau de Ban Phoutang May présente un aspect relativement surprenant puisque c'est la toute première fois que j'observe un village *Akha* dont aucune hutte n'est élevée sur pilotis, même partiellement - on peut parler de *partiellement*, car les villages étant fréquemment implantés à flanc de colline, sur des terrains parfois particulièrement pentus, un seul côté des huttes y prend

alors appui tandis que l'autre est élevé sur pilotis, afin de maintenir une horizontalité des planchers intérieurs. On peut ainsi supposer qu'ici, à Ban Phoutang May, les villageois se soient inspirés des modes de construction mis en œuvre par leurs voisins ethniques "chinoisants", les *Hô* notamment. Le hameau, très modeste, réunit une quinzaine de huttes, certaines bâties en planches de bois, d'autres en claies de bambou et deux ou trois d'entre elles en terre, là aussi à l'image de celles des *Hô*. Le village domine une vallée dans sa totalité, avantageusement positionné qu'il est en extrémité de son amont. Le panorama est vaste, grandiose, l'on aperçoit même, très loin cependant, le prochain village que j'envisage d'atteindre. Comme tous ceux de la région, il ne représente pour l'heure, vu d'ici, qu'une minuscule tache brune sur un océan de verdure.

Le village de Ban Phoutang May est probablement le village *Akha* le plus pauvre que je n'ai jamais visité jusqu'alors, après en avoir pourtant désormais parcouru tant de dizaines. Malgré cela, le chef du lieu, immédiatement après avoir accepté ma demande d'hospitalité, est prestement allé s'enquérir, dans une hutte voisine, de deux ou trois-cents grammes de viande de *mou pha* boucanée, de "cochon de forêt", qu'il a ensuite fait frire, dans trop peu de graisse cependant à mon goût, puis nous a servi, afin d'accompagner dignement quelques verres de *lao-lao*.

Très modestes colporteurs ambulants, deux *Lao Loum*, c'est-à-dire des "Lao des plaines", sont de passage ce soir dans le village. Ils arrivent de Utay, le bourg chef-lieu du district situé loin à l'ouest, et apportent cinq ou six kilos de pâtisseries industrielles chinoises périmées et deux ou trois cartouches de cigarettes qu'ils tentent de revendre au détail aux villageois. J'évalue à environ cinq-cents à mille kips le bénéfice qu'ils engrangent par unité revendue, soit entre quatre et huit centimes d'euro, en définitive largement trop peu pour permettre de rentabiliser le long déplacement qui leur a été nécessaire d'accomplir pour parvenir jusqu'ici, en tout cas bien insuffisamment d'argent pour que des *Lao Loum* s'en contentent. Il doit donc manifestement y avoir une autre raison à leur présence dans les parages et ce petit commerce doit, je le suppose, n'être qu'opportuniste et n'offrir qu'un revenu d'appoint. Le chef du village les invite à se joindre à notre repas. Nous commentons la viande de "cochon de forêt" que nous consommons, et sur le même sujet, mon hôte leur énumère plusieurs des autres gibiers présents dans la région, une liste que je ne distingue pas entièrement, mais qui, incontestablement, impressionne vivement le jeune homme *Lao Loum*.

En plus des peaux de cervidés et antilopes de forêt, tels les *serows*, que l'on peut parfois apercevoir devant ou à l'intérieur de certaines huttes, plus ou moins délaissées ou mises là à sécher en attendant une hypothétique utilisation, j'observe également ici plusieurs fourrures de félins. Des toisons jaunâtres ou roussâtres, des pelages bigarrés, tachetés. Un homme en a astucieusement tapissé un de ces tabourets bas en rotin et cannage de bambou qui sont communément confectionnés localement puis employés dans les huttes.

## **6 octobre - Ban Sômboun**

### **Un recensement**

Le colportage n'est pas le principal motif de la visite du couple *Lao Loum* dans le village de Ban Phoutang May. La vue du très faible volume de leurs marchandises apportées jusqu'ici pouvait d'ailleurs difficilement le laisser croire. Cette visite est officielle et à visée administrative puisqu'ils sont venus dans le but d'opérer un recensement des enfants de ce hameau, et de probablement également quelques autres de la région. Afin d'accomplir cette tâche, ils se sont installés, dès 7 heures ce matin, devant la hutte du chef de village dans laquelle j'ai passé la nuit et où on leur a apporté deux tabourets bas. Des parents, accompagnés de leurs enfants, se réunissent autour d'eux et leur communiquent les informations demandées. Celles-ci sont retranscrites sur un simple cahier d'écolier déjà sérieusement abîmé. Je remarque que les enfants concernés par ce dénombrement sont tous exclusivement âgés de sept à huit années environ et les opérateurs m'informent que c'est la toute première fois que chacun d'eux se fasse ainsi recensé par l'administration lao. Les deux provinces du Laos situées aux dernières extrémités du pays, celle de Phongsaly pour la plus septentrionale et celle d'Attapeu pour la plus méridionale, sont aussi les plus concernées par la mortalité infantile puisqu'un enfant sur cinq environ - mais jusqu'à un sur quatre, voire un sur trois dans certains villages parmi les plus pauvres et les plus isolés - n'y atteint pas l'âge de cinq ans. Cela expliquerait possiblement ce recensement particulièrement tardif, même s'il ne s'agit là que d'une supposition.

Les villageois *Akha* de Ban Phoutang May se sont vite familiarisés avec mon petit appareil photographique compact et ne voient aucun inconvénient à se laisser tirer le portrait, certains en arrivant même à me solliciter à ce sujet. Les postures se font alors malheureusement un peu trop figées, voire sévères, maintiens droits, dos raidis, mentons relevés et bras tendus rigoureusement et presque militairement plaqués le long des corps. Les tuniques traditionnelles colorées et scintillantes de pièces de monnaie et de chaînes et petites plaques d'argent gravées composent tout de même de jolis clichés. En prévision de ce

périple, je me suis cette année confectionné et ai apporté un album "d'images ethniques", un livret réunissant une centaine de photographies montrant des villageois de la plupart des groupes de populations de la région parés de leurs costumes traditionnels. Ce fut une idée plutôt judicieuse, car partout où je fais halte, dans chacun des villages traversés, son contenu intéresse toujours énormément mes interlocuteurs, notamment les femmes. Les femmes *Akha Nutchi* de Ban Phoutang May ne cachent pas leurs surprises en y apercevant, sans aucun doute pour la toute première fois pour la plupart d'entre elles, les costumes emblématiques de certains groupes *Akha* vivant dans d'autres "pays", cependant localisés à pas plus de quelques dizaines de kilomètres d'ici. Très fréquemment dans les villages, après avoir exhibé cet album d'images à certaines personnes, d'autres viennent ensuite à ma rencontre, expressément afin de pouvoir elles aussi le visualiser. Il compose ainsi, comme pour un autre album que j'ai également apporté, animalier celui-là et qui montre nombre d'espèces caractéristiques de la région, un excellent moyen d'établir rapidement des contacts.

Le village de Ban Phoutang May que j'ai quitté ce matin, celui de Ban Sômboun dans lequel je suis parvenu aujourd'hui, ainsi que d'autres de la région dont on me parle désormais, ne sont aucunement mentionnés sur ma vieille carte géographique de 1969, encore moins sur une autre datant de 1954 et que je consulte plus rarement. Ceci s'explique notamment par le fait que, moins fréquemment actuellement, mais beaucoup plus couramment à l'époque, les villageois transmigraient parfois, éventuellement de quelques kilomètres seulement chaque fois, en fonction du roulement des cultures de friches sur abattis-brûlis dont nous reparlerons ultérieurement plus en détail. Ainsi démunie de cartes réellement exploitables, il m'est donc nécessaire de soutirer un maximum de renseignements de nature géographique aux villageois, et ceci même s'ils se contredisent parfois dans leurs propos, même s'ils ont une connaissance souvent insuffisamment précise de certaines vallées pourtant contigües aux leurs, mais peuplées par d'autres ethnies et qu'ils ne s'y rendent alors jamais ou trop rarement, même si les informations qu'ils me communiquent au sujet des temps de marche requis entre deux villages sont la plupart du temps approximatives. Par exemple, alors qu'avant-hier à Ban Khioukhan, à l'extrémité opposée de la vallée, on ne m'annonçait plus l'existence que d'un ou deux villages supplémentaires dans cette direction, vers le nord-est, j'apprends désormais qu'il y en aura encore bien d'autres, et cela jusqu'à l'extrême nord de la province, jusqu'à la frontière chinoise.

Me voici, à Ban Sômboun, de nouveau chez les *Hô*, que d'autres *Hô* nomment *Lolo* et que les *Akha* désignent *Alou*. J'avais déjà, jusqu'à il y a encore

une semaine, peu avant la fameuse expédition de navigation du 2 octobre, passé plusieurs journées en pays *Hô*, localisé alors sur la rive opposée de la rivière Nam Ou. Ici pourtant, plus au nord, j'ai la sensation de me situer *ailleurs*, presque en Chine tellement son influence est prégnante. Une influence qui transparaît dans nombre de petits détails et aspects du quotidien. Même les *Akha* du village de Ban Phoutang May quitté ce matin employaient un dialecte à forte intonation sinisante, les *Akha* n'étant pourtant absolument pas de tradition "chinoisante". C'est comme si la rivière Nam Ou délimitait une sorte de subtile frontière culturelle entre deux aires de la province, entre deux pôles culturels subjacents.

Il arrive parfois que je me fasse inviter, où le plus souvent que je m'invite moi-même, à passer la nuit dans une hutte et que, un peu plus tard, une autre famille me convie à son tour à prendre un repas en sa compagnie. Ces occasions donnent alors régulièrement lieu à de petites rivalités entre les familles concernées, car indéniablement, c'est ici un honneur de recevoir l'*étranger* sous son toit. Lorsque cela se produit, face à l'insistance des uns et des autres, il m'incombe de dénouer les situations en m'excusant auprès de mes hôtes si j'ai déjà accepté une seconde invitation. C'est arrivé ce soir à Ban Sômboun, car en me promenant en bas du hameau, j'y ai croisé une femme dans la famille de laquelle j'avais dormi il y a trois jours, au village de Ban Pakhasou. C'était l'attachante - et courageuse ! - famille qui m'avait accueilli alors que seuls des femmes et des enfants se trouvaient dans leur hutte à cet instant, sans aucun homme, ce qui est un acte assez exceptionnel. Je ne connais pas la raison de la présence de cette femme ici aujourd'hui, mais il m'est pour le coup impossible de lui résister, et donc de refuser son invitation, qu'elle me propose au milieu des gens qui l'accueillent elle-même. Je suis alors immédiatement allé annoncer à ma famille que je ne prendrais pas le repas du soir avec eux, mais un des fils de la maisonnée est malgré tout arrivé peu après pour tenter de me "repêcher", au moment même où l'on se mettait à table. Pire, il a rapidement récidivé avec, pour cette seconde tentative, la ferme intention de me ramener avec lui. Donc, à mon grand regret, je n'ai pas pu m'éterniser là trop longtemps, car il a fallu cette fois résolument et définitivement que je rentre, soi-disant "pour dormir"... à 18 heures 30. Il m'était impossible de contester, au risque de lui faire perdre la face. Finalement de retour parmi ma famille hôte, j'ai renouvelé mes excuses à la mère, puis la veillée s'est laborieusement déroulée au milieu d'une bande de jeunes garçons s'amusant de gags stupides. Alors ennui, d'autant que j'étais à jour dans mes pages d'écriture.

## 7 octobre - Ban Chakhao

### Sangsues et buffles

Les sentiers se font de plus en plus incertains et confus. Je dois régulièrement décider, plus ou moins aléatoirement, quelles traces sont celles qu'il faut suivre et quelles sont celles qui risquent de ne conduire "nulle part", qui s'interrompent sans doute un peu plus loin en forêt, le plus souvent au fond de combes ou de ravins inextricables, parfois dans des *rays* isolés. Afin d'y remédier en partie, hier, pour quitter le village de Ban Phoutang May, j'ai obtenu d'un homme qu'il m'accompagne durant environ une heure, et j'ai pu procéder de même à nouveau aujourd'hui. Du côté des sangsues, en ce jour ce fut l'apothéose. Il a en effet encore abondamment plu la nuit précédente et les sentiers sont redevenus extrêmement boueux. Les descentes, surtout, sont laborieuses, car je dois souvent me contenter de piétiner pour ne pas risquer de chuter. Les sangsues ont ainsi tout leur temps pour atteindre le marcheur puis *embrasser* ses pieds. Alors qu'en général elles se tiennent le plus souvent cachées sous les feuilles mortes ou même enfouies dans le sol, dans cette humidité générale nombre d'entre elles sortent cette fois au grand jour et deviennent ainsi nettement visibles. On les aperçoit aisément, posées à l'affût sur le sol détrempé ou juchées sur des herbes, se tenant étirées verticalement. Très vivaces, prévenues de l'approche d'un homme ou d'un animal grâce à la chaleur dégagée par les corps et surtout par les vibrations du sol provoquées par leurs déplacements, elles se mettent instantanément à "danser", à se tortiller avec ardeur dans toutes les directions, puis rappliquent aussitôt, rampant à la manière des chenilles, mais d'une façon bien plus rapide et agile, s'élançant vers une surface de peau à mordre. Marcher dans cet environnement n'offre pas toujours suffisamment de temps et d'espace pour s'en débarrasser convenablement, car le moindre arrêt, fût-il de seulement trois ou quatre secondes, laisse immédiatement tout loisir à des congénères de rappliquer à leur tour. Tout au plus ne s'accorde-t-on alors de temps en temps ces quelques secondes d'arrêt si une surface de terre un peu dénudée et isolée de toute végétation se présente. Mais pour se débarrasser plus méthodiquement, et donc plus sérieusement, de ces parasites sans risquer d'aggraver la situation, il est nécessaire d'attendre de pouvoir accéder à une zone sèche, c'est-à-dire un peu ensoleillée - même si elles se font parfois rares - car ces bestioles ne peuvent survivre dans ces endroits trop dépourvus d'humidité et ne s'y aventurent alors pas. Parvenu là il faut ôter les sandales et arracher à l'ongle jusqu'à la douzaine de bêtes qui, régulièrement, se sont féroce<sup>ment</sup> attachées à chaque pied. Les morsures ne sont pas douloureuses, et ceci même si la présence de ces vermines n'a pas été remarquée suffisamment tôt et qu'elles étaient retranchées là depuis déjà plusieurs minutes.

Parfois, lorsqu'elles se sont gavées à satiété de l'hémoglobine de leur proie, elles se laissent d'elles-mêmes retomber sur le sol, abandonnant de fines marques à la surface de la peau, mais surtout d'abondants filets de sang qui coaguleront très difficilement.

Les vallons se franchissent les uns après les autres, et au versant de l'un d'eux se profile le village de Ban Chakhao, agrippé juste sous une ligne de crête et faisant face à des gouffres de verdure. La vue porte loin et le panorama est splendide, malgré une altitude très moyenne d'environ mille-cinq-cents mètres. De nombreuses autres crêtes se succèdent en enfilades jusqu'à un horizon très lointain. Elles aussi sont entièrement tapissées de végétation dense.

Les villageois *Lolo* de Ban Chakhao possèdent parmi les plus gros buffles que je n'ai jamais observés. Des *monstres* gris totalement pacifiques, aux paires de cornes monumentales et qui, pour les plus débonnaires d'entre eux, se laissent approcher par tous, et même monter par les enfants. Le gros bétail, les buffles et les zébus, sont ici libres de divaguer hors du village, c'est-à-dire en forêt, souvent jusqu'à plusieurs kilomètres de tout lieu fréquenté par les hommes, et ils s'y absente régulièrement durant de nombreuses journées d'affilée, et même communément plusieurs semaines voire plusieurs mois. J'ai d'ailleurs à ce sujet plusieurs fois été surpris, effrayé également avouons-le, me trouvant seul en forêt à plusieurs heures de marche de tout lieu habité, par d'inquiétants mouvements et bruits provenant de fourrés adjacents, s'avérant finalement être provoqués... par un de ces buffles divagants. Les propriétaires les ont néanmoins, dès leur plus jeune âge, *entraînés* à rentrer régulièrement au village en leur donnant un peu de sel à lécher dans le creux de leur main, chaque soir durant quelques semaines, afin de stimuler en eux un certain degré d'addiction. Il arrive malgré tout parfois, avec les années, qu'un buffle, après avoir passé trop de temps en forêt, sans plus y entretenir aucun contact avec les humains, retourne définitivement à un état à demi sauvage. Dans ces circonstances, il ne reste alors plus au paysan propriétaire de l'animal d'autres solutions que d'aller à sa recherche dans la montagne et de l'y abattre sur place, afin d'au moins récupérer et rapporter au village le capital de viande. Dans ces forêts par ailleurs, si les buffles et les zébus en bonne santé sont capables, de par leur taille et leur vigueur, de se défendre contre la plupart des bêtes sauvages carnassières, contre les félins notamment, il n'en va pas de même contre les *dholes*, les redoutables chiens sauvages qui chassent en meutes et qui peuvent ainsi assez facilement isoler un bufflon de sa mère avant d'en faire leur proie.

L'architecture des maisons *Lolo* a encore évolué. Bien que quelques huttes soient recouvertes par des tôles ondulées légères, la plupart des toitures sont



désormais conçues non plus en chaume d'herbe à paillote, en feuilles de rotin ou de latanier ou en tuiles de bambou, mais en "lauzes" de bois, en bardeaux débités un à un à la hache. Quant aux murs, ils sont de plus en plus couramment construits en terre, sous forme de pisé, et se font d'une épaisseur impressionnante, surtout au regard de la petite taille de ces habitats, puisqu'ils peuvent parfois atteindre jusqu'à près de quatre-vingts centimètres. S'il s'agit de claies de bambou tressé, à l'image de celles déjà mentionnées précédemment à plusieurs reprises, leurs interstices sont dorénavant colmatés par du torchis, un mélange de terre et de paille grossièrement broyée.

Début d'après-midi, il est un peu tard pour cela, mais je m'invite malgré tout à déjeuner dans une famille, qui s'en montre ravie. La mère charge même une fillette de rapporter d'une hutte voisine un peu de couenne de cochon, qu'elle me prépare sur le champ. Bien frit, cela s'avère excellent, et même une des meilleures choses que l'on peut se voir servir dans les villages, en dehors des gibiers bien entendu. Je passe ensuite l'après-midi à déambuler d'une hutte à l'autre, à apeurer malgré moi les plus jeunes enfants et à éveiller la curiosité des adultes. Les femmes sont systématiquement intriguées par un petit pendentif de grelots que j'ai acquis il y a quatre jours auprès d'une vieille de Ban Pakhasou, un autre village de population *Lolo*. J'exhibe ostensiblement ce petit objet sonore suspendu à ma sacoche de bandoulière, ajouté désormais là à quelques pièces de monnaie italiennes qui, pour leur part, attirent les femmes *Akha* comme des aimants puisqu'elles en pareraient volontiers leurs coiffes et leurs tuniques. J'ai déjà expliqué plus haut que ces objets, somme toute anodins, s'avéraient en effet un excellent moyen de sceller de premiers contacts avec la gent féminine, que ma présence effarouche tellement par ailleurs. J'avais pourtant, à l'origine, décidé de les utiliser pour deux autres raisons tout à fait différentes. De par le léger mais très caractéristique et distinct tintinnabule qu'ils produisent au moindre de mes mouvements, ou quand quelqu'un les touche, ils me permettent d'une part d'annoncer mon approche lorsque je me déplace dans le village et d'ainsi ne jamais surprendre quelqu'un à mes dépens, d'autre part de m'assurer que personne ne tentera de s'emparer de cette précieuse sacoche en mon absence - cela *s'entendrait* alors immédiatement - elle qui contient une part substantielle de mon argent ainsi que mes papiers administratifs. Je peux néanmoins affirmer qu'il y a très peu de risques que cela se produise, cela n'a d'ailleurs jamais été le cas depuis que je parcours à pied ces régions isolées, ayant à cet égard une pleine confiance en les villageois, sans compter que le moindre larcin commis en ces lieux serait très difficilement dissimulable pour le coupable vis-à-vis de son entourage tant la vie en commun est ici généralisée et permanente.

Mon petit album d'images ethniques, ainsi que mon bestiaire, un livret montrant une très large variété d'espèces animales de la région, des recueils que j'ai confectionnés en France tout spécialement pour ce séjour, ont eux aussi toujours autant de succès. À leur vue les villageois peuvent difficilement résister à l'envie de venir y jeter un coup d'œil et s'approchent alors, formant régulièrement de petites assemblées autour de moi ou à proximité immédiate. Ces deux objets sont tout de même maintenant parvenus, à force de manipulations assez peu précautionneuses par les uns et les autres, dans des états peu enviables, relativement encrassés et surtout fragilisés, des pages risquant désormais de s'en détacher sans tarder.

En fin d'après-midi, sous une sublime lumière dorée et rasante, deux petites caravanes de quatre chevaux chacune font leur entrée presque simultanée dans le village, en provenance pourtant de deux directions opposées. Chaque animal est chargé de deux lourds paniers remplis de citrouilles et de courges, de pousses de bambou, de pleines brassées d'autres végétaux, de divers matériels et de couvertures, ou encore est flanqué, de part et d'autre, de deux volumineux troncs de bananiers. Ces derniers, après qu'ils auront été grossièrement hachés puis rapidement cuits dans le *wok* géant, deviendront nourriture, toutefois peu consistante il est vrai, pour les cochons. Des enfants sont ravis, fous de joie de retrouver leurs parents qui reviennent là de plusieurs jours de travaux dans les *rays*, les champs de forêt les plus éloignés.

Les femmes des populations "chinoisantes", les *Yao*, les *Hô*, les *Lolo*, font un grand usage de douces exclamations, prononcées avec beaucoup de modulations, dès qu'elles souhaitent exprimer un enthousiasme, un étonnement ou même une désapprobation. Ce sont ainsi fréquemment des « *Oooohihaoooo* », des « *Oooohiiyèèèèèèèè* », des « *Aouuuhiyaaaa* », ou beaucoup d'autres variantes encore, très chantantes, qui se font entendre au milieu des assemblées. À la moindre surprise, c'est un « *Wouaaaaaaaaa* » qui est doucereusement et élégamment émis sur un ton descendant. Tout ceci est incontestablement charmant et je l'entends plusieurs dizaines de fois chaque jour, par exemple lorsqu'elles sont réunies autour de moi pour regarder les photographies.

## **8 octobre - Ban Kioukhao**

### **L'opiomanie (3)**

Ce matin, peu avant que je quitte le village de Ban Chakhao, le grand-père de la famille qui m'a accueilli sous son toit sort de la hutte chargé d'un vieux sac

crasseux empli de boîtes de médicaments chinois et de deux tabourets bas en rotin. Ce personnage arbore une blouse traditionnelle chinoise complètement élimée et fume presque continuellement, alternativement, l'habituelle pipe à eau ou une petite pipe conventionnelle de bois et de bambou, de facture fort grossière et qu'il transporte en permanence sur lui. Un compagnon l'a rejoint quelques instants plus tard et ils se sont tous deux installés sur l'aire de terre dénudée et boueuse, à proximité des bêtes divagantes, des chiens, des poules et des cochons, pour opérer leur tâche à la lumière du jour. Le grand-père injecte à son camarade le contenu de quatre fioles différentes, il emploie pour cela une seule et même seringue, qui n'en est en outre pas ici à sa première utilisation.

Ayant décidé de m'en aller dès aujourd'hui, je quitte la maisonnée tôt, car je souhaite préalablement faire une halte au sein de la famille avec laquelle j'avais sympathisé hier, celle dans laquelle je m'étais invité à manger tardivement en milieu de journée et où l'on m'avait dégotté un peu de couenne de cochon. Je n'avais alors même pas tenté ensuite, comme je le fais pourtant presque systématiquement chaque fois, d'y laisser une petite somme d'argent tellement je devinais que l'adorable grand-père de la maison n'en attendait pas le moindre. Cependant même là, encore en ce jour, ma simple présence effraye certains enfants parmi les plus jeunes. Pour tenter d'y remédier, et ainsi que je m'y adonne de temps en temps pour faire passer le temps, j'offre une courte représentation puis une petite séance d'initiation au jonglage. Comme d'habitude, nous employons pour cela des pierres tout juste ramassées au sol. Excellent accueil du public, qui s'est par ailleurs rapidement densifié face à la bruyante agitation que nous provoquons. Une cinquantaine de paires de mains m'applaudissent bientôt joyeusement sous l'impulsion du grand-père du lieu, fort âgé, mais d'un tempérament vif et jovial.

Lorsque l'heure du départ a sonné, d'autorité ce vieil homme s'est proposé pour m'accompagner jusqu'au hameau suivant, annoncé à une heure de marche seulement, mais cet homme se déplaçant bien sûr plus lentement que d'autres, une de plus nous a été nécessaire pour atteindre le village de Ban Kioukhao. Il faut dire aussi que nous nous sommes régulièrement arrêtés, afin qu'il me montre et m'explique, autant par des mimes que par la voix, des tas de choses visibles. Bien entendu, je fus loin de pouvoir déchiffrer l'ensemble de ses paroles. Nous avons notamment traversé une aire de savane, qui fut auparavant de forêt comme la totalité des territoires alentour, d'où la majeure partie du bois de construction de son village, m'indiqua-t-il, fut prélevé. Chacun de ses propos était accompagné d'un large sourire et la séance de jonglage de ce matin lui avait tellement plu qu'il s'y est essayé à plusieurs reprises durant le parcours, avec une seule pierre maladroitement lancée d'une main à l'autre et pouffant de rire à

chaque nouvelle tentative. Plus loin, sans cesser de marcher et à l'aide de la machette qu'il portait dans un étui de ceinture, à l'image de tous ceux qui se déplacent sur les sentiers ou en forêt - les femmes la transportent dans leur hotte dorsale - il s'est mis à confectionner un nouveau tuyau pour sa pipe, dans une tige de bois creux rapidement prélevée en chemin. Il avait aussi emporté, dans son étroit sac d'épaule traditionnel *Lolo*, une petite bouilloire complètement noircie de suie, ainsi qu'une poignée de feuilles végétales sèches, dont je ne reconnus pas la nature, mais qui, sans conteste, n'étaient pas celle du tabac et dont il bourra pourtant périodiquement sa pipe.

Depuis quelques jours je marche quotidiennement trop peu, faisant étape dans un nombre résolument trop important de villages, que je devrais plutôt de temps en temps me contenter de traverser, sans y passer la nuit. C'est toutefois difficile de résister à l'envie d'effectuer un arrêt prolongé dans la plupart d'entre eux, tant la contemplation des modes de vie traditionnels qui s'y déroulent est enthousiasmante. Je risque alors pourtant d'accumuler de la sorte un certain retard sur le calendrier, même si je n'ai aucun plan de route prédéfini et que je fais chaque jour preuve d'improvisation, tant dans les choix des directions à prendre que dans les durées consacrées à chacune de mes étapes. J'ai cependant le projet, dès que j'aurai quitté cette région de la rive gauche de la rivière Nam Ou, de me rendre cette fois dans l'extrême nord-ouest de la province, que je souhaite sillonner à son tour. Or je présume qu'une bonne douzaine de journées, au bas mot, me seraient idéalement nécessaires pour réaliser confortablement cette nouvelle boucle. Là-bas est le pays *Yao*, et je sais que j'y rencontrerai presque exclusivement cette ethnie. Je m'en réjouis tant les accueils dont je bénéficiai par le passé parmi ces populations furent toujours éminemment chaleureux. Pour l'heure cependant, c'est vers l'extrême nord-est de la province, en direction du point de convergence des trois frontières, celles impliquant le Laos, la Chine et le Vietnam, que je souhaite me diriger.

Conservant à l'esprit cette problématique temporelle, j'avais envisagé de repartir dès aujourd'hui du village de Ban Kioukhao, atteint après une marche courte et aisée en compagnie du vieil homme de Ban Chakhao, mais tout juste y fumes-nous parvenus que celui-ci me conduisit dans la hutte de l'un de ses amis, et à peine arrivés là, tous deux m'invitèrent immédiatement et chaleureusement à y passer la nuit suivante, ce que bien sûr j'acceptai. Je n'ai réussi à remettre aucune somme d'argent à mon vieil homme avant qu'il s'en retourne dans son village, que ce fut en dédommagement du repas consommé chez lui hier ou pour le temps et l'effort qu'il avait dépensés pour m'accompagner jusqu'ici aujourd'hui. Il refusa en effet formellement mes quelques milliers de kips, et ce fut sans appel possible.

Je profite de l'après-midi qui s'offre à moi en commençant par effectuer une sieste, car une certaine fatigue, accentuée par les deux seuls repas quotidiens et peu équilibrés dont je dois trop fréquemment me contenter, se fait sentir. Mes hôtes m'ont rapidement installé une paillasse sur la "mezzanine", en fait simplement cinq ou six planches de bois juste posées sur les entrails de la sommaire charpente, près de quelques sacs de paddy amassés là et à l'aplomb d'un nombre impressionnant, sans conteste plusieurs centaines au total, d'épis de maïs suspendus en grappe au-dessus de moi. Ma paillasse est colonisée par de minuscules insectes, de petites bêtes de moins de deux millimètres de longueur et munies d'une courte trompe, il s'agit d'une variété de charançons que l'on aperçoit régulièrement dans les stocks de grains de riz non décortiqués. À mon réveil, un peu plus tard, un homme est lui aussi installé là, à mes côtés, où il s'est attelé à une séance de fumerie d'opium. À l'image du couple *Akha* du village de Ban Phoutang May il y a trois jours, sa pipe est un simple cylindre de bambou, un tube de près d'un demi-mètre pour trois centimètres de diamètre environ et percé aux deux tiers de sa longueur d'un orifice faisant office de foyer de combustion et de cheminée de tirage.

L'opium se fume obligatoirement en position couchée, sur le côté, en chien de fusil, la tête légèrement surélevée à l'aide d'un petit oreiller ou d'un autre objet quelconque - j'ai vu nombre d'opiomanes, nullement préoccupés de questions de confort, se contenter à cet effet d'une simple bûche de bois. Cette posture, singulière, est pourtant incontournable durant la fumerie proprement dite, car il est indispensable que la boulette d'opium, placée sur le foyer de la pipe, reste en permanence en contact avec la petite flamme de la lampe à huile, et ceci tout du long de sa combustion. Or, ce geste, cette action, serait très inconfortable à réaliser en position debout, ou même assise, sans compter que cette drogue étant dite celle du *rêve*, c'est logiquement cette attitude couchée qui lui est la mieux adaptée. Durant l'opération, l'opium ne brûle pas, ne se consume pas non plus, mais *cuit* littéralement, puis s'évapore en fumée, qui est alors avidement aspirée.

L'opium brut, issu de la récolte, n'est pas directement fumable en l'état. Il faut d'abord lui administrer une série de traitements - bouillage, purification et filtrage - afin d'obtenir le *chandoo*, un produit qui conserve la même teinte brunâtre mais qui offre une consistance sensiblement plus crémeuse, un peu "caramélisée" pourrait-on dire, que l'opium brut, pour sa part plus ferme, dense et résineux. Le *chandoo* est parfois stocké par les fumeurs dans de petites boîtes ouvragées en laiton, mais est le plus souvent simplement protégé et transporté dans des morceaux de feuilles de papier, d'emballages plastique ou de végétaux naturels. Afin de pouvoir être convenablement transférée sur le foyer de la pipe, la boulette de *chandoo* doit préalablement être apprêtée et placée sur une longue

aiguille d'acier. Il suffit alors de plonger l'extrémité effilée de cette aiguille dans le produit pour qu'il y reste adhérent. Pour qu'il y subisse une dessiccation, il faut ensuite soumettre cette boulette de *chandoo* à la chaleur de la lampe. L'aiguille roulée entre le pouce et l'index d'une main, il est alors plusieurs fois passé au-dessus de la petite flamme, puis savamment malaxé et modelé entre les deux mêmes doigts de l'autre main, afin de régulièrement en évaluer sa consistance. Suivant la taille souhaitée de la boulette, l'aiguille pourra être replongée à plusieurs reprises dans la boîte à *chandoo*, ou dans le *dross* dont nous parlerons plus bas. À peine au contact de la flamme, l'opium se boursoufle en petites bulles sphériques, puis se dessèche avant d'acquiescer enfin un état plus pâteux. On le roule alors, rapidement et toujours avec l'aiguille, sur une surface lisse et dure, par exemple le couvercle de la boîte à *chandoo*, ou encore les bords du foyer de la pipe si celle-ci est un modèle chinois traditionnel, afin de lui donner une forme légèrement conique qui facilitera son introduction dans la cheminée de la pipe. Celle-ci, qui était jusque là posée au sol, est saisie d'une main au niveau de son foyer. La drogue, à ce stade toujours positionnée sur l'extrémité de l'aiguille, est passée une dernière fois au-dessus de la flamme de la lampe afin de la ramollir à nouveau puis, d'un coup, avant qu'elle ne durcisse de trop, l'aiguille est insérée dans le petit orifice du foyer de la pipe - la cheminée - puis en est retirée tout aussi rapidement par un bref mouvement de torsion, y laissant alors accolée la boulette d'opium. Celle-ci y reste ainsi également percée, après le retrait de l'aiguille, d'une petite "cheminée" d'aspiration et de tirage. Le fumeur a accompli la totalité de ces gestes de préparation en position couchée, orienté sur le côté. La pipe est prête, elle a été chargée d'une boulette d'opium d'une taille qui pourra varier, selon les fumeurs, entre celle d'un pois chiche et celle d'une grosse noisette.

Cette pipe est alors prise en bouche et orientée de manière à ce que la boulette d'opium, lorsqu'elle sera approchée de la lampe, soit en contact avec uniquement la pointe de sa petite flamme. Pour bien canaliser cette flamme et pour qu'elle ne dévie ou ne vibre pas au moindre courant d'air ou expiration du fumeur, la lampe est surmontée d'une petite capsule de verre percée, comme un dôme, d'où seule la fine pointe de la flamme émerge alors. Tout en aspirant désormais sans faillir les vapeurs d'opium, le fumeur étale et rassemble continuellement, à l'aide de l'aiguille et autour de l'orifice du foyer, au fur et à mesure de son évaporation, le produit qui bouillonne et crépite en un grésillement caractéristique. Une pipe d'opium se fume lentement et d'un seul trait, en une trentaine de secondes environ, ou un peu plus, sans aucune pose et en mettant alors en pratique la technique d'aspiration continue : en même temps que les poumons se remplissent de fumée par la bouche, elle est expulsée au

travers des narines avec la même lenteur. Le fumeur "averti" pourra enchaîner ainsi plusieurs dizaines de pipes d'affilée.

Puis il y a le *dross*, les résidus d'opium cuit qui s'amalgament et se figent sur les parois internes de la pipe. De temps en temps, le fumeur les récupère, le plus souvent dans un minuscule *wok* en acier, parfois aussi dans une grande cuillère de fer blanc. Pour ce faire, il suffit de cureter, par grattage et raclage, à l'aide d'une petite spatule, l'intérieur de la pipe, du seul tube si elle n'est qu'un simple tuyau de bambou, ou du foyer sphérique de terre ou de métal s'il s'agit d'une pipe à opium traditionnelle chinoise. Ce *dross*, qui en l'état offre l'aspect de cristaux durs, noirs et luisants, est ensuite broyé au pilon, réduit en fine poudre dans un récipient quelconque qui fera office de mortier, puis soit utilisé tel quel, soit cuit une nouvelle fois dans le *wok* miniature ou dans la cuillère placée au-dessus de la petite flamme qui émerge à peine de la lampe à fumer. Juste avant cette énième cuisson, le *dross* pilé est souvent mélangé à de l'aspirine chinoise que l'on trouve, commercialisée en petits sachets dosés, sur tous les marchés et dans toutes les échoppes des plaines. Je ne sais quel effet est recherché avec cette aspirine, qui va donc elle aussi être cuite puis fumée, mais à partir du *dross* on obtient ainsi un nouvel opium prêt à être préparé et consommé, de la même manière que décrite précédemment pour le *chandoo*, l'opium apprêté. S'il est décidé que le *dross* réduit en poudre ne sera pas recuit mais fumé en l'état, il est alors lui aussi prélevé à l'aide de l'aiguille, dont la pointe aura préalablement été plongée une seule fois dans la boîte à *chandoo*, afin qu'un peu de ce *dross*, cette poudre noire, puisse y adhérer ensuite convenablement. Il ne restera alors plus, pour faire progressivement grossir la boulette d'opium jusqu'au volume souhaité, à alternativement tremper la pointe de l'aiguille dans le *dross*, puis la présenter à la flamme de la lampe. Cette boulette sera modelée entre les doigts du fumeur puis, au moment opportun, placée sur le foyer de la pipe, de la même manière que celle décrite plus haut pour le *chandoo*.

Précisons que l'opium cultivé au Nord Laos est de la variété dite *yunnanaise*, du nom de la grande province chinoise méridionale voisine. Cette variété est reconnue comme étant la meilleure produite au monde, également la plus chargée en morphine. Enfin, pour en finir avec ce chapitre, indiquons que si les montagnards producteurs d'opium n'ont pas accès aux complexes et délicates techniques de raffinage requises pour en obtenir de l'héroïne - et pour cause, celles-ci nécessitent des connaissances précises en chimie ainsi qu'un laboratoire équipé et certains produits - j'ai en revanche pu constater à quelques reprises qu'ils sont tout à fait aptes à extraire de l'opium (*yaa fin*), la morphine (*mor fin*). S'il m'est arrivé d'assister à une des étapes de cette transformation, en l'occurrence la bouillie, je ne suis par contre malheureusement jamais parvenu

à me faire expliquer l'usage qu'ils en avaient, s'il était "récréatif", médicinal ou commercial.

## 9 octobre - Ban Phousoung

### Le miel sauvage

À Ban Kioukhao, la mère de ma famille d'accueil éprouve de fortes douleurs aux genoux. Afin de tenter de les soulager, elle s'est confectionné deux cataplasmes à l'aide de chiffons humides chargés d'une "purée" d'écorces jaunâtres dont je ne connais pas la nature et qu'elle a d'abord finement broyées dans un mortier, puis fait bouillir. Nombreuses sont celles, parmi les femmes montagnardes, notamment appartenant aux ethnies *Lolo* et *Akha*, qui ont l'expérience des bienfaits de quantité de plantes à potentiel médicinal. Certaines femmes *Akha* en connaîtraient plus d'une centaine que, de plus, elles savent préparer. Des pratiques et des savoir-faire transmis de mère en fille, de génération en génération, depuis longtemps, depuis des siècles.

Aucun, parmi la douzaine des villageois *Lolo* de Ban Kioukhao réunis ce matin autour de moi, ne souhaite me guider jusqu'au prochain lieu habité, le village *Akha* de Ban Phousoung, et cela même contre la promesse d'une rémunération honorable de trente-mille kips. Je fais front, pour chacun d'eux, à un *non* catégorique et définitif. Comme si, depuis ce fond de vallon, remonter vers les hauteurs en direction d'un village de l'ethnie *Akha* les répugnait. Je m'en vais alors démarcher à travers le village, mais malheureusement sans plus de succès. Comme souvent, un homme de la première assemblée m'y a pourtant suivi, intéressé par mon offre, mais comme n'osant pas se manifester, se prononcer en public devant ses pairs. Il consent à m'accompagner, mais durant une heure environ seulement, le temps qui serait selon lui nécessaire pour atteindre le pied de la première pente d'où, à partir de là, il ne se présenterait ensuite plus aucune bifurcation problématique. Nous négocions un tarif de dix-mille kips, mais je lui en remettrai finalement le double tant, devant les refus répétés de ses co-villageois, il m'aura tiré de l'embarras.

Nous commençons par longer les cultures des *Hô*, des rizières minuscules, mais aménagées en terrasses. Il s'agit donc là de rizières inondées, les plus aisées à cultiver, à condition toutefois de s'être auparavant donné la peine de modeler les terrasses, ce qui constitue un travail titanesque lorsqu'il doit être réalisé, comme c'est le cas ici, à la seule force des bras et des buffles, et bien entendu sans aucune possibilité de faire appel à des engins de terrassement motorisés. Ainsi immergés dans l'eau durant la plus grosse période de leur croissance, dès



leur repiquage depuis les pépinières et jusqu'au début de leur phase de mûrissement, les jeunes plants de riz n'ont pas à subir la concurrence des adventices, des mauvaises herbes, qui ne peuvent ainsi pas lever, étouffées qu'elles sont, noyées plutôt, avant même de pouvoir germer. Au contraire des rizières de pente non irrigables, dans lesquelles la profusion d'adventices exige des efforts colossaux pour être combattues, plusieurs campagnes de sarclage, de désherbage, étant pour cela nécessaires tout au long de la croissance des épis. La totalité de la surface des *rays*, c'est-à-dire des parcelles, sont ainsi plusieurs fois entièrement ratissées, houes en main et dos courbés, afin de débusquer et de déraciner ces herbes parasites sans cesse envahissantes et qui menacent alors en permanence les rendements. Des inconvénients que nous avons "résolus" depuis longtemps en Occident en ayant recours... aux pesticides. Nous décrirons plus loin en détail les différentes phases de cette harassante technique de culture dite de *friche sur abattis-brûlis* pratiquée en forêt de pentes depuis des temps immémoriaux par les montagnards.

Plus loin, comme ce fut donc convenu, c'est seul que je poursuis ma route. Je ne fais alors, de toute la fin du parcours, que deux rencontres en chemin. D'abord un père et son jeune fils, ils viennent de capturer leur déjeuner, sans aucune arme ou le moindre accessoire, aucun d'eux ne transportant même cette fois une machette, outil pourtant presque toujours emporté par les villageois dès qu'ils s'éloignent des abords immédiats des hameaux. Leurs proies, encore vivantes, consistent en un jeune varan forestier, pour l'heure ligoté et transporté par l'enfant au bout d'une cordelette d'herbes tressées, et deux criquets géants, d'une longueur d'environ douze centimètres chacun et pour leur part fermement maintenus en main par le père. Plus loin, peu avant de parvenir au village de Ban Phousoung, je surprends un chasseur en plein affût. C'est moi qui l'aperçois en premier, armé d'une de ces longues pétoires artisanales et se tenant en appui contre le tronc d'un arbre dont il vise le cœur du houppier. Ma présence là le déconcerte et le déconcentre quelque peu, mais il maintient néanmoins sa position figée. Sans un bruit et sans aucun autre mouvement, il me fait uniquement le signe de l'index levé, qui ici signifie "*Es-tu bien seul ?*". Puis nous continuons de tenir la pose, tous deux immobiles pendant encore trois ou quatre minutes, mais la proie, un gros oiseau, s'enfuit finalement. Bredouille, il m'accompagne alors jusqu'à son village.

Parvenus à destination il me désigne sa hutte, la plus pauvre et la plus belle de toutes, entièrement bâtie en matériaux naturels, bois, bambou et chaume. Puis il pointe du doigt celle du *phouti nounng nay ban*, celle du premier chef du village, qu'il m'encourage ainsi à aller visiter. Je suis déçu, car c'est chez lui que j'aurais aimé loger. Je vais donc, plus par politesse que par réelle volonté,

annoncer ma présence à ce chef, que je trouve en pleine sieste ; on le réveille pour moi. Fort âgé, il est aussi gravement malade, visiblement atteint de malaria. Nous discutons un court instant, puis sa fatigue, indéniable, est alors pour moi un *bon* prétexte pour le laisser se reposer, seul, au calme, et lui signifier que j'ai de toute manière une autre invitation pour le logis. De retour dans la hutte du chasseur, celui-ci s'y tient avec ses enfants, deux tout jeunes gamins, mais une soixantaine de personnes résolument curieuses nous rejoignent rapidement. Nous nous installons alors devant la petite habitation puis regardons les photographies, pendant que le chasseur me prépare à manger. Pousses de bambou frites, pousses de bambou bouillies, riz. Puis la mère, accompagnée de deux fillettes, apparaît à son tour, de retour de la forêt. Chacune d'elles est chargée d'une hotte dorsale d'un volume proportionnel à leur taille. C'est un jour d'abondance, car le fond du panier de la femme contient un gigantesque essaim d'abeilles sauvages gorgé de miel. De vastes fragments ont été, tant bien que mal, enveloppés dans des morceaux de feuilles de bananier, mais la substance sucrée en déborde de toutes parts. Pour l'occasion, je suis invité à entrer dans la hutte afin que nous nous en délections. L'ensemble des portions sont déposées sur le plus grand van à riz disponible, il y en a plusieurs kilos, pas loin d'une dizaine au total. Nous nous en gavons en famille, simplement à l'aide des doigts. Nous en mâchons de belles parts jusqu'à ne plus conserver en bouche que des caillots de cire, des "chewing-gums" dont nous venons finalement à bout ou que nous devons recracher. Je tente d'interroger la femme pour savoir comment, probablement seule qui plus est, elle a pu parvenir à bout de l'essaim d'abeilles sauvages, qui dû par ailleurs être d'une taille impressionnante, mais je n'obtiens pour réponse que quelques discrets sourires, presque gênés. Bref tout ceci, ma présence additionnée à cette soudaine profusion de miel sauvage provoque beaucoup d'animation dans la petite hutte et une joyeuse ambiance festive au sein de la famille. Malheureusement, le chasseur m'annonce bientôt qu'il doit quitter le village, au moins jusqu'au lendemain et que, par conséquent, il est nécessaire que j'aille loger chez un voisin, puisqu'il n'est bien sûr pas envisageable que je réside sous un toit en l'absence du chef de famille. Je le regrette, car la maisonnée était particulièrement sympathique. Je ne déménage toutefois pas loin puisque je rejoins la hutte de nos voisins les plus proches, sans aucun doute occupée par des parents. Pour l'instant, seul un jeune grand-père s'y trouve, mais il m'affirme que l'ensemble de la famille, partie cueillir en forêt, rentrera avant la fin de la journée.

Alors, en attendant, je débute mes habituelles déambulations dans le hameau, poursuivi par une douzaine de gamins déjà presque apprivoisés, mais qui se tiennent encore à distance respectueuse. J'aime alterner la visite de quelques

villages *Hô* et *Lolo* puis, de temps en temps, retrouver les *Akha*, car j'apprécie leur tempérament brut, sensiblement farouche, décomplexé, un peu vénal parfois, mais sans ambiguïté.

Les groupes *Akha* de la zone ont résolument adopté, au moins en partie, les modes de construction des habitats de leurs voisins ethniques, les *Hô*, probablement parvenus avant eux dans la région. Ainsi, plus aucune de leurs huttes n'est bâtie sur pilotis et ce sont très souvent des murs bas de terre qui sont mis en œuvre, caractéristique que je n'avais encore jamais observée nulle part ailleurs dans le pays au sein de cette ethnie. En effet, que ce soient celles visibles plus au sud dans cette province de Phongsaly ou encore celles des villages de la province Luang Nam Tha localisée au sud-est, les huttes des différents groupes *Akha* ne sont communément faites que de matériel végétal, bois, bambou, latanier, rotin, etc., et sont toujours élevées, au moins partiellement, sur pilotis. Par ailleurs, phénomène encore récent principalement observé depuis l'an dernier, la tôle ondulée légère arrive cette fois en force dans les villages, en remplacement des toitures de chaume trop périssables. Il est désormais certain que d'ici trois à cinq années tout au plus, la quasi totalité des huttes de ce type de hameau en sera pourvue.

Toutes les femmes, sans exception, portent encore l'habit traditionnel, ces longues tuniques de couleur bleu indigo, presque noire, et ces coiffes exubérantes que j'ai déjà décrites plus haut, mais presque l'ensemble des hommes *Akha*, mis à part quelques vieillards, l'ont définitivement abandonné. Ici, à Ban Phousoung, trois ou quatre individus âgés d'une cinquantaine d'années environ l'arborent toutefois encore. Ce sont de larges vestes et de tout aussi amples pantalons confectionnés dans les épaisses et solides toiles de coton bleu indigo que tissent et teignent les femmes, matériau de base des tuniques traditionnelles.

Contrairement à certains autres groupes ethniques du pays, que ce soit dans cette région de Phongsaly ou ailleurs, les *Akha* ne se sont jamais faits très exigeants envers moi en termes de formalités administratives. Ce soir à nouveau, nul besoin de dévoiler mon passeport et mes visas, d'autant plus que le premier *nay ban* est malade et a donc suffisamment de préoccupations personnelles. Ma présence fut pourtant bruyamment annoncée à tous, cet après-midi à travers le village, en compagnie des enfants, mais aucun autre chef n'est cependant encore venu dans ma hutte solliciter des explications à mon sujet. Il faut dire que les *Akha*, de par leurs réels désirs d'indépendance et d'autonomie vis-à-vis de toute puissance extérieure, bien plus virulents que ceux exprimés par d'autres minorités ethniques montagnardes du pays, craignent très certainement moins

que celles-ci de se mettre en défaut face aux autorités administratives, voire de se situer hors-la-loi.

Je ne regrette finalement pas de me retrouver en compagnie de la famille d'accueil que l'on m'a "imposée". Trois couples mariés, six enfants, le grand-père et deux ou trois jeunes hommes vivent sous le même toit. Nous avons ce soir d'amusantes discussions autour d'une mappemonde que j'avais eu la bonne idée d'acquérir à Vientiane, il y a quelques semaines, puis d'emporter avec moi dans ce périple. Celle-ci est, de plus, transcrite en caractères lao et m'offre alors régulièrement de riches échanges avec mes hôtes qui y découvrent l'Europe en détail, visualisent enfin pour nombre d'entre eux la position de la mythique "*Amélika*", s'étonnent en constatant que ces deux continents-là soient si éloignés géographiquement, sont consternés lorsque j'annonce quelle distance kilométrique sépare nos contrées respectives, le Laos et la France, se plaisent pour certains à nommer et pointer du doigt les quatre ou cinq pays qui les entourent, s'extasient en apprenant que l'Antarctique est inhabité, car non viable en raison des températures négatives qui y sévissent, etc. Cette mappemonde ainsi que mon album d'images ethniques et mon bestiaire, que je propose tous deux très souvent à regarder aux villageois, nous permettent décidément chaque fois de passer d'excellents moments et m'offrent de vifs échanges tant leur curiosité est insatiable.

Les quelques rares cadeaux que j'offre parfois à mes hôtes, ce soir des pièces de monnaie indonésiennes, malaisiennes et chinoises pour les femmes, ainsi que pour une jeune fille, disparaissent immédiatement jalousement au fond des poches et des replis des tuniques, les autres personnes présentes alentour n'ayant pour l'heure même pas la possibilité de les inspecter un court instant. Plus tard, dans quelques jours, un homme sera sollicité pour y pratiquer une ou deux minuscules perforations afin qu'elles puissent les coudre et les exhiber aux côtés de celles qu'elles arborent déjà sur leurs parures.

Beaucoup de mes actes, pourtant plus ou moins anodins, intriguent, intéressent en tout cas mes hôtes. Le remplacement d'une pellicule dans le petit appareil photographique compact, la lecture de mes cartes géographiques, les moments d'annotation dans mes carnets et surtout les fouilles dans mon sac - qui doit sans nul doute contenir quelques curiosités, si ce ne sont des *trésors* - autant d'instantanés durant lesquels je me sens parfois attentivement observé. Les questions ayant trait à l'argent démangent par ailleurs particulièrement les *Akha*. Le plus souvent, ils essaient d'évaluer ma fortune en me demandant de révéler le coût de différentes choses, par exemple celui d'objets que je transporte, ou encore celui du vol aérien que j'ai dû acquitter pour parvenir jusque dans cette

partie du monde. J'élude toutefois systématiquement l'ensemble de ces questions se rapportant à l'argent, car les sommes annoncées paraîtraient chaque fois, ici dans ce contexte particulier, mais surtout très pauvre, démesurées, inconcevables, et je ne doute pas qu'en entendant ces chiffres hors-norme les regards de mes hôtes sur ma personne en seraient transformés.

## **10 octobre - Ban Phousoung**

### **Les foyers de cuisson *Akha***

C'est la "petite mousson". Comme souvent début octobre, des trombes d'eau qui s'abattent alors, par alternance avec des moments de calme, généralement durant deux ou trois journées consécutives. Cela a commencé cette nuit, un vrai déluge, un vacarme assourdissant sur les tôles ondulées. Conséquence, ce matin peu nombreux sont ceux qui se donnent la peine de descendre à la source, au seul trou d'eau boueuse disponible à proximité du village, chargés de hottes emplies de tubes de bambou ou de jerricans terreux. La plupart se contentent en effet opportunément de récolter l'eau de pluie qui a dévalé en masse sur les toitures, puis été canalisée, à l'aide de gouttières en bambou, vers toutes sortes de contenants, de la gamelle en fer blanc cabossée au tronc d'arbre évidé en passant par de vieilles bassines en plastique. Personne n'échappe toutefois aux sorties nécessaires pour assouvir les besoins naturels, en direction des buissons ou de la lisière de la forêt, via des voies détrempées et boueuses tracées par les cochons, escortés de ceux-ci, ces éboueurs et vidangeurs de village. Dans ces conditions, personne n'échappe non plus aux trajets de retour lesté d'un bon kilo de boue collé sous chaque semelle et accompagné de deux ou trois sangsues fermement chevillées aux jambes.

Petit-déjeuner de riz, de citrouille bouillie, de soupe de pousses de bambou, d'arachides grillées et salées, de piment bien sûr. Le père a entrepris de découper à la machette un vieux fragment de peau de chèvre séchée et complètement raidie, dur comme du caoutchouc de pneu. Va-t-il en confectionner des lanières ? Non, les lambeaux ainsi obtenus sont directement déposés sur les braises du foyer puis, étrangement, consommés par les femmes seulement, qui s'attellent à les mâcher longuement. Nous buvons de l'eau de pluie bouillie, dans un unique récipient, un bocal de verre terreux commun à tous, enfants morveux compris. On me demande ensuite de remonter mon album d'images des ethnies de la région, qui décidément plaît énormément. Et pour cause, il dévoile, entre autres, des photographies d'une dizaine de groupes *Akha* différents, résidants dans cette province de Phongsaly ou celle de Luang Nam Tha et avec lesquels la plupart des villageois d'ici n'auront jamais de contact.

Le jeune grand-père qui m'accueille sous son toit, un des trois ou quatre hommes qui arborent encore l'habit traditionnel, fume l'opium, mais avec modération semble-t-il, parfois en journée, mais principalement le soir. J'ai très rapidement remarqué la discrétion dont il faisait preuve chaque fois qu'il s'éloignait afin de s'isoler dans son "placard à dormir", pour consommer sa drogue à l'abri des regards. Il est relativement rare que les fumeurs prennent ce type de précautions à mon égard, généralement ils opèrent à découvert, sans aucune gêne ou tabou vis-à-vis de la présence d'autrui, quel qu'il soit. Il est ainsi fréquent que je visite une maisonnée dans laquelle un ou plusieurs fumeurs se tiennent actifs sur le bat-flanc de repos, continuant de là à prendre part à toutes les conversations en cours. Peut-être s'agit-il toutefois seulement là pour *mon* jeune grand-père d'une pratique habituelle de s'isoler.

Milieu de matinée, la pluie qui avait repris tôt cesse enfin. Comme presque tous les jours, des femmes, pour certaines accompagnées de fillettes, s'éloignent alors en direction de la forêt, la plupart nus pieds et affublées d'une hotte sur le dos, ne contenant pour l'instant que leur machette. Elles en rapporteront du bois à brûler pour les foyers de cuisson, des pousses de bambou, des troncs de bananiers sauvages pour les cochons, des herbes, des racines, des fruits et bien d'autres produits encore, très rarement du miel comme ce fut le cas hier. Les hottes, savamment tressées en vannerie de bambou par les hommes, sont volumineuses. Il en existe de deux genres, celles munies de bretelles de type "sac à dos" et celles, adaptées à des charges particulièrement lourdes, soutenues à l'aide d'une sangle passant devant le front tel un harnais et reposant sur les épaules et la nuque par l'intermédiaire d'une entretoise en bois épousant la forme de cette dernière. Les *Akha* ne sont utilisateurs que de ce second modèle, les groupes ethniques "chinoisants", *Hmong*, *Yao*, *Lanten*, etc., adoptant plus fréquemment le premier.

Je retourne visiter la famille du chasseur rencontré hier, lui n'est pas encore rentré au village, mais on m'invite quand même à pénétrer à l'intérieur de la hutte pour une nouvelle "miel *party*" - je dois confesser que c'était un peu le but caché de ma venue. Les enfants de la maison m'ont adopté, ils n'hésitent d'ailleurs même plus à se venger, gentiment, de mauvaises blagues avec lesquelles je les provoque.

Survie de la communauté oblige dans ces lieux isolés et difficiles, les liens sociaux entretenus entre villageois d'un même hameau sont multiples et forts. Les assemblées informelles réunissant plusieurs personnes, de trois à vingt ou plus, principalement des hommes, mais aussi des femmes - bien que ces dernières se tiennent le plus souvent en retrait - sont fréquentes et on y échange

et discute abondamment. À ces occasions ou à d'autres, tous ceux présents, des plus jeunes gens aux vieillards, se plaisent à s'amuser, au moins durant quelques instants, avec chaque enfant et les bébés se passent de bras en bras, alternativement avec les pipes à eau. Par ailleurs, un homme en visite dans une famille au moment d'un repas sera immédiatement invité à se joindre à la table, pour manger ou boire du *lao-lao*. La première parole de politesse prononcée par les hôtes envers le visiteur sera inmanquablement "*Kin khao bo ?*", *As-tu déjà mangé ?*

Ce midi, invité moi-même chez des voisins alors que j'avais pourtant déjà déjeuné auparavant dans *ma* famille, il y eut des larves de bambou au menu, celles que l'on débusque à l'intérieur des tubes du végétal géant et que l'on extrait en pratiquant à la machette une ouverture à la base de chaque compartiment. Ce sont des larves blanches d'environ quatre centimètres de longueur. Elles sont enveloppées, vivantes, dans un morceau de feuille de bananier qui est immédiatement déposé, mais durant quelques secondes seulement, sur les braises d'un foyer. Elles sont ensuite simplement salées puis consommées, accompagnées de riz et de piment. Cette façon de procéder suffit à peine à les cuire et certaines personnes n'hésitent d'ailleurs pas à les absorber vivantes dès leur capture. L'ouverture des enveloppes de feuilles de bananier retirées du feu laisse par ailleurs presque chaque fois apparaître quelques larves restées en vie, se tortillant alors de douleur. Toujours au sujet de nos menus, j'ai noté qu'il y aura ce soir dans *ma* famille un rat de servi, un seul spécimen, une petite bête boucanée que l'on devra se partager entre une douzaine de mangeurs affamés. Il faut néanmoins préciser que ma présence n'est pas étrangère à cette "profusion" de viande. En effet habituellement les montagnards sont contraints de se priver de protéines animales durant l'immense majorité de leurs repas quotidiens, la chasse nécessitant d'y consacrer un temps trop conséquent pour être réellement productive et la faiblesse des cheptels domestiques n'autorisant l'abattage d'un animal qu'à de très rares occasions, le plus souvent uniquement festives ou rituelles. Lors de la plupart de ces repas de tous les jours ne sont ainsi servis que des végétaux pour accompagner le riz, presque toujours les mêmes, telles les incontournables pousses de bambou ou encore les citrouilles. En ce qui me concerne, pourtant peu exigeant et peu difficile en matière d'alimentation et de goûts, les ingrédients et préparations restant les plus délicats, voire laborieux, à absorber sont ceux à base ou agrémentés de sauces de poissons fermentées ou de viandes trop boucanées. Sont parfois concernés par ces assaisonnements les soupes de bambou, les purées de graines de soja ou l'ensemble de ces plats de chair animale ou de poisson boucanés d'où émanent la

plupart du temps de très forts relents nauséabonds, de réelles odeurs de charogne.

Début d'après-midi, le déluge est de retour. On court lorsqu'un déplacement à l'extérieur est nécessaire, par exemple pour se rendre d'une hutte à l'autre, mais en ce qui me concerne, je suis contraint de piétiner pour ne pas risquer de glisser et chuter, dans la boue grasse et épaisse où les déjections animales se répandent. Des femmes se trouvent pourtant encore à cueillir en forêt à cette heure, donc sous cette pluie battante. Lors de leur départ ce matin j'ai accompagné plusieurs d'entre elles sur le sentier, durant quelques centaines de mètres seulement, pour faire une photographie. Six ou sept femmes en file indienne, hottes sur le dos contenant uniquement, au départ du village, la machette et le morceau de bâche plastique avec lequel elles tenteront de se protéger sous la pluie. Six ou sept longues tuniques bleu indigo sur le chemin, autant de hautes coiffes chargées de colliers de perles, de chaînes, de cupules et de pendeloques d'argent.

Deuxième journée au village de Ban Phousoung, presque la totalité des habitants sont "apprivoisés", quelques-uns parmi les plus jeunes enfants du voisinage n'hésitant déjà plus à m'approcher, à me taquiner, à me suivre de près, souvent même à me précéder lors de mes déambulations d'une hutte à l'autre, m'encourageant à visiter plutôt telle ou telle d'entre elles. Cet après-midi, durant ces visites à plusieurs familles, j'ai tâché de recruter un nouveau guide pour mon futur départ, que je planifie pour le lendemain, mais tous mes interlocuteurs m'ont cette fois assuré que le sentier menant au hameau suivant, vraisemblablement situé à environ trois heures de marche seulement, ne présentait aucune difficulté notable, ni bifurcation ou intersection ambiguë. Je partirai donc probablement seul et la prochaine étape aura à nouveau lieu dans un village *Hô*.

Excellente deuxième soirée passée au sein de *ma* famille. D'amusants jeux avec les enfants et de bons et intéressants échanges avec les adultes, notamment le jeune grand-père. Beaucoup de voisins nous rendent visite. À un moment, après en avoir poliment demandé l'autorisation aux femmes, je suis allé inspecter la cuisine, *leur* coin, équipé de ma petite lampe frontale afin de ne rater aucun détail dans la semi obscurité ambiante. D'abord, il y a le minuscule et bancal buffet crasseux, construit avec quelques planches de bois mal dégrossies et pourvu d'un seul rayonnage positionné à mi-hauteur. Tout ce qu'il abrite se résume à quatre bols contenant quelques restes de nourriture plus ou moins ragoûtante. Ensuite, adossée au mur de terre, se trouve une large étagère de bambou, élevée à un mètre du sol et tellement penchée sous le poids des objets qu'elle supporte qu'on devine qu'elle est destinée à s'écrouler très prochainement



si elle n'est pas étayée une fois supplémentaire à temps. S'y alignent un grand panier de vannerie de bambou dans lequel sont stockés les bols dont nous nous servons à chaque repas, deux bocaux en plastique à moitié remplis de graines de soja fermentées et de piments, trois ou quatre Calebasses, certaines encore intactes et d'autres brisées, des pots de bambou contenant du sel et du glutamate de sodium, une petite jarre en terre cuite vernissée renfermant un fond de graisse de cochon, puis deux ou trois autres objets non identifiés, mais tellement crasseux que l'on n'ose pas les manipuler. Dans un coin sont disposés, à terre et adossés contre le mur, les tubes de bambou utilisés pour rapporter l'eau de la source dans les hottes, de très gros cylindres de parfois quinze centimètres de diamètre et environ un mètre de longueur. À cause des inévitables débordements et pertes du liquide lors des transvasements, une pellicule de boue est en permanence entretenue au sol à cet endroit. Et puis il y a le "four" et les foyers de cuisson. Les *Hô* restant maîtres dans leur fabrication, les *Akha* de la région s'en sont néanmoins inspirés, mais en les construisant tout de même dans des proportions moindres. Il est à noter qu'ailleurs, dans les autres secteurs où ils vivent, les *Akha* ne se donnent pas la peine d'élever de tels dispositifs, mais se contentent le plus souvent de simples feux au sol, des foyers équipés de trépieds métalliques ou sobrement cernés par trois grosses pierres fichées en terre et qui supporteront ainsi les gamelles et les *woks*.

Le "four," c'est un gros parallélépipède de terre tassée, percé sur une de ses deux longueurs d'une ou deux "niches" d'alimentation du bois à brûler. S'il ne comporte qu'un foyer, celui-ci est destiné à supporter le plus grand *wok*, une lourde et monumentale coupe de fonte d'environ un mètre cinquante de diamètre qui est employée aussi bien pour la cuisson de la nourriture des cochons que celle des humains lors des plus importantes assemblées, pour faire la vaisselle que pour tiédir l'eau du bain des bébés, pour cuire le riz à la vapeur dans un fût de bois évidé que pour y recevoir l'alambic utilisé pour la transformation - la distillation - du riz en *lao-lao*, le tord-boyaux local. Si le four comporte deux foyers, les deux *woks* seront de tailles plus réduites et destinés à toutes les autres tâches relatives à la préparation des repas quotidiens. La plupart des familles disposent d'un four de chacun de ces deux types. Le plus gros four que j'ai aperçu jusqu'alors le fut chez les *Hô* il y a quelques jours. De la taille d'un grand bureau de ministre, il était muni de pas moins de trois foyers dont l'un supportait le *wok* "géant". Ces fours, lors de leurs constructions, en terre donc, sont mis en forme, comme moulés, entre des plaques de bambou tressé, des claies qui peuvent ensuite être ôtées ou laissées en place sur certains côtés. Je suis tombé sur ce détail durant mon inspection : l'interstice formé entre une paroi du four et une de ces plaques de bambou qui désormais s'en détache peu à peu est

littéralement envahi de centaines de cancrelats, de ces gros cafards asiatiques, une gigantesque colonie qui sera définitivement impossible à combattre sans produits chimiques adaptés. Je n'ose imaginer de quelle façon ils se répandent la nuit hors de cette cachette diurne.

Si, dans les autres régions où ils sont présents, les *Akha* ne construisent pas de fours de ce type, c'est notamment parce que les planchers de leurs huttes, le plus souvent élevées sur pilotis, ne pourraient en aucun cas supporter les masses que composent de telles structures. Concernant les foyers traditionnels, les simples feux de sol les plus couramment utilisés, ceux-ci ne sont bien entendu jamais directement disposés sur les planchers de bambou ou de bois, qui s'embraseraient alors immédiatement à leur contact, mais sur des rectangles de terre tassée contenue à l'intérieur de grands "caissons", eux-mêmes affleurant avec les planchers ou légèrement surélevés de quelques centimètres. Ces rectangles de terre, de deux à trois mètres de longueur pour un mètre cinquante à deux mètres de largeur, de par le poids relativement conséquent qu'ils représentent eux aussi, sont soutenus, sous les huttes, par quelques pilotis supplémentaires ou par des poutres surdimensionnées. Sur ces surfaces de terre nue, ainsi destinées à empêcher la propagation des feux, sont ensuite déposés les trépieds de fer ou les pierres qui supporteront les woks et autres gamelles employées pour la cuisson des aliments.

Juste au-dessus d'au moins un de ces foyers de cuisson - chaque maisonnée possède un à trois foyers en fonction de son importance - est suspendue une petite plateforme sommaire de bambou tressé, une simple claie généralement carrée d'environ un mètre de côté, un peu plus pour les plus gros foyers. Il peut y en avoir plusieurs, de une à trois, qui sont alors superposées l'une au-dessus de l'autre. Elles servent à y fumer ou sécher une multitude d'ingrédients, aliments et objets dont la nature est le plus souvent difficile à discerner tant tout y est en permanence recouvert par une très grasse et épaisse couche de suie noire. On y trouve généralement des herbes, des piments, quelques épis de maïs, parfois quelques obscurs lambeaux de viande provenant d'une bête domestique ou sauvage abattue plus ou moins récemment, assez fréquemment des mammifères rongeurs entiers et écorchés, de temps en temps des serpents, des anguilles ou des batraciens, ainsi que des objets manufacturés achevés ou toujours en cours de fabrication, par exemple de petits ouvrages en vannerie de bambou qui acquerront alors, au bout de quelque temps de ce traitement, de remarquables aspects patinés et vernissés.

**11 octobre - Ban Phousoung**

## **La maladie**

Je me retrouve ce matin, accompagné de quelques personnes de ma famille d'accueil, invité à manger chez des voisins, qui ont pour l'occasion abattu un cochon. Je ne sais en quel honneur ou pour quelle raison ceci a lieu, n'étant pas parvenu à me le faire expliquer. En effet, l'abattage d'un porc est loin d'être un acte anodin, cela se pratiquant très rarement en dehors de certains événements festifs ou cérémoniels particuliers, le Nouvel An ou un mariage, une naissance ou un décès, ou encore lors de rituels animistes, par exemple lors d'un office chamanique de conjuration d'une maladie, en tout cas jamais à l'improviste, surtout pas sans motifs sérieux. Nous n'avons toutefois pas englouti la totalité de la bête, disons peut-être une cinquantaine de grammes de mets carnés en moyenne par personne, moins pour les enfants. Des portions seront alors très probablement distribuées à la famille élargie et emportées le jour même par ces proches dans leurs huttes, d'autres encore seront mis à fumer, suspendus en séries de lambeaux aux petites claies de séchage qui surplombent les foyers de cuisson et que nous avons décrites précédemment.

Deux hommes de la maisonnée dans laquelle a lieu ce banquet matinal s'apprêtent à quitter le village, à rejoindre celui que j'ai moi-même prévu de visiter, et me proposent de les y accompagner. "Mon" jeune grand-père prend toutefois le prétexte des pluies récurrentes et de la boue omniprésente pour me retenir ici au moins une troisième journée. Il y parvient assez facilement, je l'avoue, tant je me plais aux côtés de cette famille et dans ce village.

Tard hier soir, alors que la plupart des villageois dormaient déjà, et de la même manière que cela s'était produit la nuit précédente, à l'extérieur tous les chiens se sont acharnés contre je ne sais quoi, sans aucun doute un animal sauvage. De furieux aboiements, éperdus, enragés, localisés aux environs la lisière de la forêt. Puis finalement, comme la veille et juste avant que tout se calme alors instantanément, une déflagration sourde, une implosion presque, provoquée par un tir de fusil, une de ces grossières pétoires archaïques confectionnées par les chasseurs eux-mêmes. Plus tard, un pleur d'enfant, dehors également, dans l'obscurité. Un pleur, c'est peu dire, une hystérie furieuse, des hurlements. Cela a duré presque quinze minutes avant qu'un adulte ne se décide à intervenir. Enfin, comme toutes les nuits dans les villages montagnards, régulièrement, les aboiements des chiens, les grognements des cochons, les combats féroces entre les uns et les autres, les insectes aux sifflements stridents et continus, les incessants chants d'oiseaux nocturnes qui semblent dialoguer, les longs et monotones monologues des opiomanes.

Un enfant est infesté de boutons aux creux des deux genoux, un homme est rongé par un impressionnant abcès logé au fond de la bouche, engendrant un inquiétant renflement de la joue et le faisant horriblement souffrir en permanence, deux ou trois jeunes individus, livides, rachitiques, aux teints gris verdâtres, s'adonnent à l'opium pour combattre les douleurs d'une maladie indéfinissable, un homme est affublé d'une épouvantable plaie purulente, visiblement provoquée par une piqûre d'insecte et se propageant désormais de manière totalement infectieuse sous son aisselle. Pas le moindre médicament n'est toutefois ici disponible et personne ne dispose de suffisamment d'argent, indispensable pour effectuer le trajet, puis pour payer ensuite quelques pseudos soins au lugubre petit dispensaire d'Utay, le chef-lieu du district situé à deux jours de marche. On fait alors appel, de temps en temps, aux "services" de quelque chaman du village, sorcier-guérisseur qui viendra faire son numéro avant que, au moins pour les cas les plus désespérés, et en toute dernière extrémité, la plupart du temps lorsqu'il sera bien trop tard, on se décide finalement à entreprendre ce déplacement sanitaire vers la plaine, en y vendant par la même occasion peut-être un bijou en argent des femmes ou un cochon afin de pouvoir subvenir aux frais engendrés.

## **12 octobre - Ban Phousoung**

### **Sacrifice, chèvre, cochons, poules et poussins**

Hier, chez les voisins, nous avons profité d'un deuxième festin de cochon en milieu de journée. Près d'une cinquantaine de convives s'étaient alors à nouveau rassemblés, dans la petite hutte, pas plus grande d'une quarantaine de mètres carrés. Nous avons beaucoup bu et tout cela s'est terminé dans un joyeux et très avancé état d'ivresse pour moi comme pour la quasi totalité des hommes présents. Je suis toutefois resté un des rares à ne pas avoir eu besoin d'aller ensuite me coucher. Ces réunions alcoolisées sont aussi fréquemment l'occasion de *régler des comptes*, en tout cas de remettre sur le tapis des antécédents litigieux. Deux hommes ont à cette occasion beaucoup échangé de paroles, abondamment criées, postillonnées. Des tirades de plusieurs minutes chaque fois, à tour de rôle, que rapidement plus personne alentour n'écoutait, souvent même plus l'interlocuteur principal lui-même. De longs monologues alternés, emportés, fougueux, faisant penser à de véritables joutes verbales. Juste à côté, on chantait, on riait, on parlait fort, on préparait une deuxième fournée de couenne de cochon frit, on buvait, on buvait, on buvait. J'ai déjà relaté ailleurs que l'usage voulait, notamment parmi les minorités montagnardes, mais aussi de manière quasiment universelle dans l'ensemble du pays, quel que soit le groupe

de population au milieu duquel on se trouvait, que, durant les repas, que ceux-ci soient à caractères festifs ou ordinaires, tant qu'un convive n'avait pas fini de boire de l'alcool il devait impérativement s'abstenir d'entamer le riz, de n'y toucher en aucun cas, de se contenter, en attendant, de picorer dans l'ensemble des autres plats disponibles, viandes et poissons s'il y en avait, légumes, soupes, tofu, tapioca, herbes, piments. Il arrive fréquemment, à l'occasion de ces repas réunissant un grand nombre d'invités, que des buveurs n'atteignent même *jamais* ce moment où ils peuvent enfin entamer le riz, c'est-à-dire d'arrêter de boire, quittant alors finalement l'assemblée totalement imbibés sans avoir eu le temps de toucher à cet ingrédient principal et nutritif. En ce qui me concerne je demande parfois une "dérogation" à ce sujet, une simple autorisation pour me servir en riz tandis que les tournées de *lao-lao* continuent à affluer et que je ne cesse pour autant de les accepter, autorisation que l'on m'accorde toujours immédiatement, sans nul doute en raison de mon statut "d'étrange étranger". Ce fut notamment le cas aujourd'hui, ayant cette fois encore préféré veiller à *éponger* assez tôt les nombreux verres d'alcool déjà engloutis. Je confesse néanmoins que mes déambulations boueuses dans le village furent ensuite cocasses et qu'il me fut bien sûr totalement impossible de dissimuler mon état à autrui.

Notons que l'on peut boire de l'alcool de riz à l'occasion de n'importe quel repas, aussi bien lors de celui du matin qui sera servi peu après le réveil, dès six heures ou même parfois encore plus tôt, que durant tout autre plus tardif dans la journée. Lorsque celui-ci se déroule en comité restreint, cela n'a pas trop d'importance, car les convives se tournent généralement alors assez rapidement vers le riz, mais lors de réunions de plus grande ampleur, comme celle d'hier, on boit beaucoup, longtemps, et quand vient enfin le moment où l'on entame le riz, c'est-à-dire le repas proprement dit, tout est froid, tout a été touché, remué cent fois, mélangé, souillé par tous, par tout le monde, y compris par les gamins morveux qui se servent allègrement, directement à l'aide de leurs doigts crasseux. Précisons toutefois, afin d'écarter tout risque de malentendu, que les cas d'alcoolisme, même latents, se font extrêmement rares parmi les montagnards, et je n'ai pas dû en observer plus de deux après tant de semaines passées à leurs côtés. Il semble d'ailleurs qu'un homme ne se servira jamais d'alcool lors d'un repas quotidien en famille s'il ne reçoit pas un invité extérieur ce jour-là. Si je fais aussi souvent mention d'occasions durant lesquelles l'on m'en propose au moment des repas, c'est justement tout simplement parce que ma condition d'*invité* en est le prétexte.

Les femmes *Akha* se font parfois incroyablement délurées. La chasseuse de miel sauvage d'il y a trois jours l'est tout particulièrement. Je la suspecte de

volontairement en permanence laisser légèrement s'incliner sur le côté sa coiffe et de favoriser la retombée sur le front d'une mèche de ses cheveux, qui n'est ainsi plus soigneusement retenue, comme il se doit normalement par cette coiffe, l'ensemble lui donnant un charmant air canaille. Très rieuse, elle va le plus souvent un sein nu, comme cela se pratique couramment par les mères *Akha*, ainsi prêtes à accueillir à tout moment un jeune enfant non sevré. Toujours joueuse, hier elle s'est laissée barbouiller la figure par les enfants avec je ne sais quelle mixture de teinte rosâtre et qui ont insisté ensuite pour que je la photographie dans cet état. À force de mâcher je ne sais quelle écorce, elle arbore par ailleurs une dentition presque entièrement laquée, d'une couleur oscillant entre le noir et le rouge, lui conférant un insolite sourire. Je n'ai plus le prétexte du miel pour aller la visiter, car il n'y en a officiellement plus depuis hier soir, même si de grandes quantités ont très certainement été mises à l'abri. Je trouverai toutefois sans aucun doute d'autres motifs, et peu importe si ce n'est pas le cas puisque tous se réjouissent désormais de voir approcher de leur hutte le *falang*, cet étrange étranger, qui offre toujours occasions à discussions animées et cocasses parties de rires.

Hier soir, à peine remis de nos émotions alcoolisées, nous avons ensuite veillé fort tard, jusqu'à plus de 23 heures, et même visionné un DVD. C'est dans la hutte de ma famille d'accueil que se trouvent les seuls écrans télévisés et lecteur de DVD du village. Ils sont alimentés par un petit moteur-groupe électrogène, car il n'y a pas ici de torrent dans lequel une mini-turbine pourrait être installée. Les moteurs-groupes électrogènes parfois visibles dans les hameaux isolés sont de fabrication chinoise et toujours rigoureusement du même modèle. On peut en apercevoir dans tout le pays et plus généralement dans l'ensemble de l'Asie du Sud-Est. Constitués d'un simple moteur à essence équipé d'une poulie d'entraînement, adaptables puis démontables à souhait sur une quantité innombrable de dispositifs, ils sont alors employés pour faire fonctionner une grande diversité d'engins, des générateurs d'électricité aux petits motoculteurs, en passant par les décortiqueuses à riz. Cela n'est pas envisageable au Laos faute de la moindre voie ferrée disponible, mais au Cambodge, et sans doute aussi ailleurs dans cette partie du monde, l'appareil est parfois utilisé pour faire fonctionner de petites plateformes mobiles adaptées aux rails ferroviaires, permettant le transport pratique, facile et même ludique, des hommes ou des marchandises sur de courtes distances, avant puis après le passage du seul train qui emprunte quotidiennement la ligne concernée. Pour en revenir au DVD que nous avons visionné hier soir, alors que la plupart du temps il faut se contenter de mauvais films d'action chinois ou thaïlandais ou, pire, de très mièvres sessions de karaoké, le programme fut objectivement passionnant. Il s'agissait en

effet d'un spectacle de *lam wong* lao d'une très grande qualité, chorégraphié sur ces longs chants traditionnels semi improvisés et dialogués entre plusieurs protagonistes autour d'une histoire, d'une intrigue. Décomposé en plusieurs actes et scènes, l'art du *lam wong* s'adresse aux vocalistes virtuoses et le tout est accompagné de musique jouée au *khène*, l'orgue à bouche ici emblème national et qui émet d'envoûtants et "psychédéliques" sons polyphoniques.

Je vais, pour la toute première fois depuis que je parcours à pied le Nord Laos, résider une quatrième nuit d'affilée dans un même village, en l'occurrence ici à Ban Phousoung, parce qu'il a encore beaucoup plu cette nuit et que les sentiers vont être résolument impraticables, mais aussi parce que j'ai appris qu'un voisin, cependant pas celui qui nous a offert les deux festins de cochon, allait sacrifier une chèvre et que plusieurs personnes m'invitent chaleureusement à prendre part à ces nouvelles réjouissances culinaires qui s'annoncent. Inutile de dire qu'il ne fut pas nécessaire de beaucoup insister pour me retenir. Comme pour le cochon d'hier chez les autres voisins, je ne comprends pas en quel honneur cela aura lieu. Parmi les nombreuses explications que l'on tente de m'apporter, il est souvent question de « *saam tang* », c'est-à-dire de trois « *tang* », mot dont je ne connais malheureusement pas la signification. Il paraît néanmoins plus que probable que cet événement ait été initié sous les encouragements d'un chaman, que l'on a consulté en raison, entre autres semble-t-il, de la présence "d'esprits" indésirables à l'intérieur de la maisonnée et qui y auraient manifestement déjà provoqué quelques troubles sérieux. La bonne nouvelle en ce qui me concerne, c'est que ces agapes à répétition vont peut-être me permettre de récupérer un peu de la masse corporelle trop rapidement perdue ces dernières semaines - je m'en déleste en effet d'une part non négligeable durant chacun de mes séjours à l'étranger lorsqu'ils se déroulent dans ce type d'environnements et de conditions particulièrement précaires, ce qui est presque toujours le cas. Il était temps, car mon short, qui me serrait exagérément à la taille il n'y a pourtant pas si longtemps, me tomberait dorénavant aux pieds si je ne l'amarrais avec une ficelle.

Attention, c'est du sérieux puisque ce n'est pas une chèvre que le voisin a tuée, mais une chèvre, quatre cochons, deux poules et pas moins de douze poussins ! Ce qui est désormais assuré, c'est que nous allons continuer à bâfrer. Un chaman est arrivé, c'est l'un de ces sept ou huit hommes qui, dans le village, arborent encore l'habit traditionnel caractéristique de ce groupe *Akha*. L'ensemble des bêtes abattues - l'abattage des animaux s'effectue toujours par égorgement - ainsi que deux pleines bassines de leur sang, ont été pour l'heure déposées sur le bat-flanc de repos des hommes. Un des douze cadavres de poussins a été placé sur le corps du plus gros porc, une bête adulte massive.

D'autres offrandes aux "esprits" sont disposées, au sol ou près des bêtes, sur un van à riz et sur une vaste feuille verte de bananier sauvage : trois bols de riz cru dont deux sont surmontés d'un œuf, six bols supplémentaires emplis d'alcool, quelques végétaux fraîchement cueillis et liés en petits bouquets, deux ou trois pots de vannerie aux contenus indéfinissables, car aux ouvertures obstruées et trois grands bâtons d'encens se consumant, plantés dans un tube de bambou. Le chaman s'est installé à proximité immédiate de ce *tableau*, il s'est assis là sur un tabouret bas. Il récite des "prières", probablement des incantations à quelques esprits de la maison qu'il est recommandé de choyer, peut-être à ceux des ancêtres de la famille qui, tous en sont ici persuadés, ne se sont jamais beaucoup éloignés de la hutte, en tout cas reviennent périodiquement la visiter. Je ne sais pas exactement depuis combien de temps perdure cette scène, qui se prolonge pendant encore environ trente minutes après mon arrivée. Je comprends toutefois que la séance a débuté depuis maintenant un moment, car le flacon d'alcool que le chaman s'est préparé et qu'il conserve jalousement à ses côtés, accompagné d'une pipe à eau, est déjà sérieusement entamé. C'est "mon" jeune grand-père, devinant probablement que l'évènement m'intéresserait, qui est venu me chercher à travers le village afin d'y assister. Comme toujours lors des offices chamaniques, que ceux-ci se déroulent chez les *Hmong*, chez les *Hô* ou comme ici chez les *Akha*, aucune des tâches et activités habituelles ayant cours simultanément dans la hutte ne cesse durant ce temps. Il y a toujours autant de bruits, les conversations des adultes et les chamailleries et jeux des enfants se poursuivent, les allées et venues des uns et des autres aussi, les travaux domestiques des femmes également. On m'encourage à faire une photographie du "tableau", et lorsque cessent enfin les incantations du chaman, je lui demande à pouvoir observer de près un poignard d'apparat qu'il porte en ce moment dans un étui suspendu à sa ceinture. Il en détache l'ensemble et me le tend, à bout de bras. J'approche alors une main pour m'en emparer, mais il s'avise à cet instant un soudain et brusque mouvement de recul, presque apeuré. J'aurais dû m'en douter, il est évidemment hors de question qu'un profane touche ou même effleure du doigt ce type d'objet rituel, au risque de lui faire perdre ses "pouvoirs" et de le *désacraliser*.

Je retourne déambuler à travers le village durant deux ou trois heures, m'arrêtant chez les uns et les autres, puis reviens me rendre compte de l'avancement des travaux de boucherie qui, à n'en pas douter au regard du nombre de bêtes abattues, devraient s'avérer spectaculaires. La préparation des viandes étant une tâche rituellement réservée aux hommes, les femmes se chargeant de tout le reste, et notamment de l'apprêtage du riz - c'est-à-dire du décortilage, du vannage, du nettoyage, puis de la cuisson - et de celui des



végétaux, sept ou huit d'entre eux sont pour l'heure à l'ouvrage. Accroupis ou assis sur des tabourets bas et équipés de machette, ils débitent puis hachent menu des quartiers de viande de cochon. Des monceaux de chair sanguinolente sont déjà répandus sur des feuilles de bananier étalées sur le sol de terre battue. Je fais part de mon étonnement d'apercevoir, toujours gisants sur le bat-flanc de repos des hommes et encore entiers et intacts, les quatre cochons abattus plus tôt, ainsi que la chèvre, les deux poules et les douze poussins, le chaman ayant repris ses chants incantatoires et vaguement alcoolisés à la même place que précédemment, près de ces cadavres. On m'explique alors que, durant mon absence, un cinquième cochon a été égorgé et que c'est celui-ci qui est en cours de dépeçage, et qui sera donc englouti le premier par les invités.

Des jeunes filles sont allées collecter dans quelques huttes du voisinage une pleine hotte de bols de faïence, d'innombrables cuillères et paires de baguettes en bambou, sont descendues les rincer à la source, puis les ont rapportés, en prévision des réjouissances qui se préparent. Là, le plus grand des fours est déjà allumé et la cuisson d'une première fournée d'un mélange d'une bonne trentaine de kilos de légumes est en route dans le plus large de tous les *wok* de fonte, celui qui sert presque quotidiennement à la préparation de la nourriture des cochons. Faute d'un nombre de foyers suffisant, les énormes quantités de riz qui seront nécessaires seront alors cuites sur ceux d'une ou deux huttes voisines, puis rapatriées ici, également dans des hottes dont l'intérieur aura été tapissé de feuilles de bananiers.

En ce qui me concerne, trop accaparé par les événements festifs qui se préparent, j'ai ainsi manqué un de mes objectifs du jour. Cette nuit, je m'étais en effet promis, si je les apercevais à nouveau quitter le village en groupe comme elles l'avaient déjà fait l'avant-veille, d'accompagner des femmes cueillir en forêt. Je ne suis pas pleinement certain qu'elles m'auraient accepté parmi elles, mais après les avoir suivies une première fois deux jours auparavant, sur seulement quelques centaines de mètres toutefois, pour faire une photographie, je pouvais être confiant à ce sujet. Je voulais surtout profiter de leur accoutumance à ma présence, après maintenant déjà quatre journées passées à leurs côtés, dans leur village, étant persuadé qu'un tel projet ne pourrait en aucun cas être envisagé avec des femmes que j'aurais préalablement côtoyées durant trop peu de temps. Désormais en effet les villageois, au moins ceux des alentours immédiats de ma hutte, sur ce flanc est du hameau, m'ont parfaitement intégré au point que la plupart des gamins, incluant dorénavant les plus jeunes, m'approchent, vont jusqu'à s'amuser à me provoquer, que beaucoup de femmes se laissent photographier avec enchantement et aiment à plaisanter, que parmi les hommes c'est à celui qui parviendra à m'inviter dans sa hutte ou sous son

auvent l'extérieur, et que même les chiens n'aboient presque plus lorsqu'ils m'aperçoivent.

Quelques jours auparavant, chez les *Hô* du village de Ban Pakhasou, un homme m'avait demandé si je mangeais la viande de chien. Moi, particulièrement fier d'annoncer cette réalité, je lui avais lancé un « *Oui, j'en mange, et j'aime ça !* ». Ma réplique était un peu tombée à plat puisque les *Hô* ne consomment pour leur part pas de viande de chien, au contraire des *Akha*. Les *Akha* figurent sans conteste parmi ceux qui choient le moins leurs animaux, leurs chiens et leurs chats par exemple. Il est vrai que personne dans ces contrées, quel que soit son groupe d'appartenance ethnique, ne caresse jamais ces bêtes-là, mais ce doit être celles des *Akha* qui reçoivent le plus de coups de pied, de coups de bâtons ou de jets de pierres. Entre chiens aussi, également entre chiens et cochons, la nuit, de véritables joutes ont lieu, de violentes batailles *non rangées* entre les uns et les autres, provoquant régulièrement à travers les villages des grognements et des hurlements furieux. Ce sont alors, à ces occasions, les plus grosses pierres et les plus gros bâtons qui sont projetés au sein des mêlées.

Une vie domestique animale est omniprésente dans chaque village de montagne. Il est par exemple relativement aisé de photographier une personne en ayant simultanément dans le même champ de vision la silhouette d'une ou plusieurs poules, de cochons ou de chiens, d'une oie ou d'un dindon, d'un zébu, d'un buffle ou d'une chèvre, parfois d'un de ces petits chevaux utilisés pour transporter des marchandises sur les sentiers escarpés ou pour rapporter aux villages les sacs de paddy depuis les *rays* les plus éloignés. La présence de chèvres n'est pas très fréquente, on n'en aperçoit en effet pas dans tous les hameaux *Akha*. Lorsqu'il y en a il s'agit généralement d'un modeste cheptel de quinze à vingt bêtes environ, discrètes et qui se tiennent toujours groupées aux abords immédiats des villages, broutant là les végétaux, de petites troupes appartenant à coup sûr à plusieurs propriétaires. Ce sont des animaux d'une race rustique, montagnarde et dont les boucs, noirs, ressemblent à des mouflons miniatures affublés d'une imposante barbiche, d'un long pelage retombant bas et d'une paire de cornes vrillées.

16 heures, aucun banquet ne se mettant en place, je quitte à nouveau la hutte aux cadavres, le chaman, ainsi que deux acolytes qui l'assistent désormais, n'en finissant plus avec leurs monotones incantations, tantôt psalmodiées, tantôt marmonnées. Je commence à avoir sérieusement faim, car étant donné le festin qui se prépare, personne n'a songé à me proposer de nourriture depuis le seul déjeuner pris ce matin, alors qu'il n'était pas encore 7 heures. En attendant, une

chèvre et cinq cochons, sans compter la volaille, cela fait quand même beaucoup. Je présage que ces événements, dont je ne connais toujours pas l'objet, vont se poursuivre durant plusieurs jours.

17 heures, les cinq plus grosses bêtes restantes, la chèvre et les quatre cochons, sont enfin dépecés, mais je suis surpris qu'on ne commence toujours pas à engloutir le cinquième d'entre eux, et peut-être aussi les poules. Juste auparavant, une jeune fille a été d'accord pour poser pour une photographie, debout près de la chèvre égorgée, alors qu'elle venait d'être suspendue par les cornes devant la hutte, peu avant qu'elle ne soit là éventrée et écorchée. Quant aux douze poussins massacrés, ayant déjà eu l'occasion par ailleurs d'assister au traitement qui leur était destiné après un tel rituel, même si leur nombre fut cette fois-là bien inférieur, je présume que leur destin sera d'être grossièrement découpés, puis rapidement cuits sur les braises d'un foyer avant d'être avalés, entiers, de la tête jusqu'au bout des griffes, par les hommes les plus proches parents de la famille sanguinaire. Je devine donc que les poussins sont, chez les *Akha*, au même titre que les œufs, chargés d'une forte symbolique rituelle. L'an dernier, à l'occasion d'une fête mortuaire qui avait duré plusieurs journées et à laquelle j'avais momentanément assisté, voici ce que j'avais écrit :

*« Le chaman (...) vient cette fois d'exécuter un rite (...) que je ne saurais en aucun cas expliquer, un "cérémonial" que je n'ai même encore jamais eu l'occasion d'observer par le passé. Ce fut un spectacle singulièrement surprenant, un peu répugnant également, notamment lorsqu'on y est confronté à une heure autant matinale. Un panier d'osier abritant une couvée de poussins, bien vivants et piaillant avec anxiété, est suspendu dans un coin de la hutte. Dans l'indifférence générale d'une large assemblée à nouveau réunie - de nombreux voisins nous ont en effet rejoints dès l'aurore et certains ont même passé la nuit parmi nous, étendus ici ou là sur de simples nattes étalées par terre - l'homme a extirpé un de ces jeunes oiseaux puis, sans crier gare, l'a aussitôt violemment projeté au sol, pour l'abattre. Il l'a ensuite négligemment plongé dans une marmite d'eau bouillante afin, de même qu'on procède généralement pour les volailles matures, de faciliter sa plumée, puis l'a déposé et retourné le temps de quelques secondes directement sur les braises d'un foyer pour achever l'opération. S'étant emparé d'une machette, outil d'un gabarit pour le coup totalement disproportionné au regard du volume de la bête, il a alors entrepris de grossièrement débiter celle-ci, là sur le sol. Sans en laisser perdre un seul fragment, il en a enfin confectionné une petite brochette qui, agitée durant quelques instants au-dessus des flammes, fut très rapidement cuite. Autant dire que ce fut là une bien pathétique préparation, d'où pendouillait misérablement, notamment la minuscule tête du jeune volatile - pas plus grosse qu'une bille à*

*jouer - ainsi que les pattes si chétives et quelques autres morceaux tout aussi rachitiques. L'homme a finalement distribué ces ridicules portions aux proches du défunt, des personnes de sexe masculin uniquement, qui les ont prestement englouties. On m'a appris que ce rituel se reproduisait chaque matin durant tout le temps de ces festivités mortuaires. »*

Deux pleines pellicules photographiques de vingt-quatre poses consommées en près de trois jours, il est alors résolument temps que je m'en aille si je veux tâcher d'en conserver quelques-unes pour les trois prochaines semaines que je vais encore pouvoir consacrer à cette région. Quoi qu'il en soit il faut en effet désormais que je songe sérieusement à partir puisque je souhaite également pouvoir préserver un nombre suffisant de *journées* à dédier à d'autres zones que je projette ensuite de visiter dans la province, d'autant plus que les pluies de cette "petite mousson" semblent cette fois s'atténuer et que déjà les boues, du moins celles qui, dans le village, restent exposées au soleil, se figent et qu'il devient à nouveau relativement aisé de se déplacer.

En prévision de certaines occasions, je dispose, je l'ai dit plus haut, de quelques petits cadeaux "exceptionnels" à offrir à mes hôtes, de très modestes dons que j'effectue parfois, avec parcimonie toutefois. Des pièces de monnaie d'aspect argenté pour les femmes qui adorent en parer leurs tuniques et leurs coiffes, quelques petits pendentifs sans valeur, sifflets en acier ou ballons de baudruche - que je ne distribue en aucun cas, mais avec lesquels *nous* passons énormément de temps à jouer les soirs dans les huttes - pour les enfants, quelques objets variés mais peu encombrants pour les hommes. Hier mon hôte, le jeune grand-père opiomane, a reçu le seul paquet de tabac que j'avais cette fois apporté depuis la France. Ici, en quelque occasion que ce soit, on ne dévoile et n'exprime jamais ostensiblement ses émotions, mais il n'a tout de même cette fois pu dissimuler un fier regard en recevant le petit paquet et il l'exhibe désormais devant chacun des hommes qui nous rendent visite. Nous avons bien sûr comparé les odeurs respectives de ce tabac d'importation et d'autres de production locale que lui fume quotidiennement et il n'y a pas de contestation possible, le premier est d'arôme autrement plus fin et délicat. Je ne l'ai pas encore aperçu en brûler dans sa pipe à eau, mais je ne doute pas que cela a déjà été tenté durant mes absences répétées.

J'avais d'abord estimé à pas plus de cinq ou six au total le nombre d'hommes qui, dans ce village, portaient encore au quotidien la tunique traditionnelle *Akha*, ces amples vestes et pantalons taillés dans les lourdes et épaisses toiles de coton que les femmes tissent et teignent à l'indigo naturel. Il s'avère finalement qu'ils sont au moins une douzaine à l'arborer, des hommes âgés d'une cinquantaine

d'années ou plus, la plupart que je n'avais ainsi jusqu'alors pas encore rencontrés. Plusieurs d'entre eux viennent de faire leur entrée dans la hutte aux cadavres et l'un de rejoindre le chaman afin de l'assister dans ses "travaux". Pour l'heure, accompagnés d'une femme qui s'est jointe à eux, ils inspectent et commentent, durant quelques courts instants, le foie extirpé des entrailles de la chèvre et qui a été déposé sur un fragment de feuille de bananier.

18 heures 30, plusieurs quartiers de viande sont emportés chez des voisins, cela représentant résolument trop de matière et de travail de boucherie pour une seule maisonnée. De plus, les pièces carnées issues de tant de bêtes abattues s'accumulent, et se répandent en effet de plus en plus loin sur le sol de la modeste habitation. J'ai constaté qu'un quartier de chèvre de taille honorable, ainsi que les deux poules, ont rejoint ma hutte et de belles pièces de cochon ont été emportées dans celle de la chasseuse de miel sauvage. Ici le festin se prépare enfin, des tables basses, en fait de simples planches placées sur toutes sortes de supports, ont été dressées et y ont pour l'instant été déposés, à intervalles réguliers et directement sur des morceaux de feuilles de bananier, de petits amas de l'incontournable et traditionnel mélange qui accompagne chaque repas, piments secs pilés, herbes, sel et glutamate de sodium. Ces "petits" tas sont de taille proportionnelle aux quantités de viande à venir, c'est-à-dire conséquente. J'attends avec force impatience d'enfin pouvoir me sustenter, n'ayant strictement rien avalé de solide depuis désormais près de douze heures. Je me suis en revanche promis, à la suite du sérieux abus de la veille, de ne pas boire cette fois de *lao-lao*, en tout cas pas plus d'un verre, puisqu'il est ici inconvenant de refuser le tout premier qui est proposé avant un repas. Je pourrai de la sorte très rapidement en venir aux *choses sérieuses*, c'est-à-dire entamer sans tarder un *véritable* festin et ne pas avoir à attendre, comme l'exigent ici les usages et traditions, d'en avoir fini avec l'alcool avant de pouvoir toucher au riz. De plus, je profiterai ainsi des mets alors que tout sera encore chaud et présentable sur les tablées, avant que tout ne soit inévitablement mélangé, souillé, renversé parfois, par les hommes ivres et les enfants aux mains crasseuses. Il reste cependant à vérifier si je serai réellement apte à lutter contre les tournées de *lao-lao*, du terrible tord-boyaux artisanal qui, assurément, ne manqueront pas de déferler vers moi par vagues successives. Les réserves du breuvage sont d'ailleurs déjà dans la place, sous la forme de quelques jerricans terreux de cinq et dix litres déposés dans un coin.

Contrastant de manière particulièrement cocasse avec les monceaux de viande alentour, une des trois femmes de ma hutte vient de peler et d'écorcher deux écureuils de Pallas fraîchement rapportés de la forêt par un homme. Ils sont actuellement passés sur les braises d'un foyer, puis seront ensuite probablement

mis à fumer sur les claies de séchage en prévision d'un repas ultérieur, ou alors immédiatement consommés après avoir été découpés en morceaux et rapidement cuits en soupe. Juste auparavant, j'ai photographié deux des gamins soulevant les bestioles par la nuque.

19 heures 30, nous ne mangeons toujours pas, les travaux de boucherie s'éternisent - je dois toutefois reconnaître que le dépeçage d'une chèvre et de cinq cochons représente une entreprise d'envergure. Je retourne alors me reposer sur ma paille, mais quinze minutes ne se passent pas avant qu'une bande d'une douzaine de jeunes gens vienne me tenir compagnie, sans nul doute envoyée par le grand-père qui s'est dit qu'il ne fallait pas que je m'endorme maintenant. D'ailleurs, lui-même montre l'exemple, et pour la première fois depuis quatre jours, depuis mon arrivée dans ce village, il fume ouvertement l'opium, en public. Il vient en effet d'apporter l'ensemble de son attirail sur la paille inoccupée accolée à la mienne et de s'y installer, dans la traditionnelle position du fumeur, c'est-à-dire couché sur le côté en chien de fusil. Il ne voit pas d'objection à ce que je le photographie en action. Il ne fume pas dans une "pipe du pauvre", un de ces sommaires tubes de bambou percés qui sont le plus souvent utilisés ici, mais possède une véritable pipe à opium chinoise, de celles qui sont munies d'un foyer déporté fixé aux deux tiers de la longueur du tuyau. Son opium, résolument frais, présente une consistance singulièrement crémeuse.

### **13 octobre - Ban Nang Noy**

#### **L'œuf**

C'est seulement aux alentours de 20 heures 30, hier soir, que nous avons finalement commencé à ripailler. Environ cinquante à soixante personnes, sans compter les enfants qui ne s'attablaient pas, mais se répandaient néanmoins partout, furent réunies dans la hutte de pas plus d'une quarantaine de mètres carrés. Il ne s'y trouvait bien entendu pas suffisamment de tabourets bas pour permettre à l'ensemble des convives de s'asseoir et nombre de courges, symboliquement recouvertes pour l'occasion de fragments de feuilles vertes de bananier, furent alors mises à profit pour compenser ce déficit de sièges. Trois tablées furent dressées, deux pour accueillir les hommes et une pour les femmes. Dans cet environnement particulièrement exigü, chacun de nous se retrouvait inévitablement plus ou moins compressé entre ses deux voisins latéraux. Pas moins de sept plats différents furent disposés, chacun en plusieurs exemplaires, sur chaque table, ainsi que de gros flacons d'alcool de riz, dûment à nouveau immédiatement remplis dès que leur contenu s'amointrissait un tant soit peu. Un plat de viande de chèvre, trois autres de cochon dont un de carrés de couenne

frite - un régal - des pousses de bambou réduites en lamelles, du *tofu* et du *laap*, ce hachis de chair crue fortement pimenté et assaisonné d'herbes, dont on se sert à l'aide de diverses feuilles végétales elles-mêmes comestibles ou de boulettes de riz gluant préalablement malaxées. Comme je l'envisageais, je n'ai cette fois pas consommé d'alcool, hormis un seul fond de bol issu de la première tournée et qui fut coupée au sang cru de chèvre. Les hommes ont bien sûr tenté à plusieurs reprises de me *corrompre*, et ceci même après que j'eus achevé mon repas, grassement sustenté de viandes et de riz, aussi j'ai préféré m'extraire au plus tôt de la tablée et aller rejoindre un des petits foyers de cuisson autour duquel quatre ou cinq vieilles femmes étaient réunies, afin de pouvoir observer le spectacle à mon aise. De façon prévisible, l'orgie a progressivement gagné en intensité, les paroles furent de plus en plus criées et postillonnées, les tablées de plus en plus gâtées, l'atmosphère de plus en plus hystérique et enfumée, les chiens, de plus en plus nombreux à se faufiler entre les jambes pour se disputer os rongés crachés à terre et autres reliefs. Au milieu du repas une bouteille de sang de chèvre pur et cru fut déposée sur chacune des tablées des hommes et tous, jusqu'à les vider entièrement, en ont bu, directement au goulot.

Un peu plus tard, les trois femmes de ma maisonnée s'extirpant de la fête alcoolisée qui ne faisait pourtant que débiter, je profitai de les suivre, sachant d'avance comment allait s'achever ce raout, c'est-à-dire *n'importe comment*. De retour dans notre hutte, réunis autour de quelques flammes d'un foyer de cuisson resté actif, en compagnie de deux enfants qui ne s'étaient pas encore endormis, ce fut relativement laborieux de communiquer, car les femmes *Akha* des villages les plus isolés emploient presque exclusivement leur dialecte, ne connaissant généralement pas plus de quelques mots de la langue lao. Cela ne nous a toutefois pas empêchés, par force gestes et mimes, d'achever la soirée par des crises de fou rire larmoyant autour de la jeune grand-mère, qui souhaitait apprendre à utiliser mon petit appareil photographique, mais qui, immanquablement à chaque nouvel essai, le tenait en main de manière inadaptée, retourné, à l'envers, en obstruant l'objectif, etc. Le grand-père opiomane qui, comme tous, m'avait aperçu quitter la fête, nous a ensuite rejoint, venant là fumant sa pipe à eau en notre compagnie.

Petit matin, c'est le jour du départ, après quatre nuits consécutives passées dans ce village de Ban Phousoung. Hier soir, entre deux tournées de *lao-lao*, un ou deux hommes s'étaient proposés pour m'accompagner sur une partie du chemin, au moins jusqu'à leurs rizières les plus éloignées, mais aucun d'eux n'est revenu se manifester ce matin. Je laisse un peu d'argent à mes hôtes en dédommagement des repas pris en leur compagnie durant ces journées, puis fais mes adieux à tous. "Adieux", un terme sans doute un brin emphatique pour la

circonstance tant, dans ces contrées, les séparations ne donnent jamais lieu à la moindre démonstration émotive, à peine une poignée de main échangée avec quelques hommes, à mon initiative, et quelques remerciements aux femmes, tous reçus avec plus ou moins de nonchalance. Il ne faut surtout pas en prendre ombrage, autres cultures, autres mœurs. La jeune grand-mère rejoint néanmoins rapidement son "placard à dormir", en revient avec un œuf à la main, puis me l'offre. Je sais qu'il ne s'agit pas là d'un cadeau anodin tant cet objet est chargé d'une symbolique forte chez nombre de groupes ethniques de la région, notamment ceux d'origine tibéto-birmane, à l'image des *Akha*. Il faut par exemple noter que ces groupes, mis à part de rares exceptions, ne consomment jamais les œufs, qui sont tous exclusivement destinés à l'éclosion, c'est-à-dire à la reproduction, quelques-uns étant par ailleurs régulièrement gâchés à l'occasion des rituels chamaniques. C'est d'ailleurs seulement la deuxième fois, en désormais nombre de séjours passés à leurs côtés, que des *Akha* m'offrent un œuf pour célébrer mon départ. Dans mon cas néanmoins, au delà du geste attendrissant, il s'agit d'un cadeau un peu embarrassant, car qu'en faire ? La bienséance voudrait que je l'avale sur place, que je le perce puis le gobe cru, mais en l'absence d'informations relatives à sa date de ponte, il en est hors de question. La grand-mère devine ma gêne et ma confusion et me propose alors de le cuire sur le champ. J'approuve et lui indique que je l'emporterai afin de le consommer plus tard, lorsque je serai en route. Ainsi, s'il en émane la moindre odeur douteuse, et bien je m'en débarrasserai.

Je suis surpris que les villageois de Ban Phousoung m'aient laissé m'en aller seul, car j'ai rencontré plusieurs difficultés sur le trajet. J'ai notamment dû faire demi-tour à deux reprises, m'étant chaque fois engagé sur des traces ne conduisant nulle part, et ai ainsi perdu au total plus de deux heures. En bas de la dernière montée menant à ma destination, le village de Ban Nang Noy, que j'avais peu auparavant pu apercevoir depuis le flanc d'une colline lui faisant face, se trouvait un torrent, un cours d'eau composant de jolis bassins entièrement cernés de dense végétation, celle-ci débordant de toutes parts, jusqu'aux berges. Ce fut pour moi l'occasion de prendre un bain salubre, car des quatre journées passées à Ban Phousoung, j'avais pour ce faire presque exclusivement dû me contenter d'eau de pluie collectée dans des bidons et de celle, toujours trouble, laborieusement puisée dans la petite marre d'eau boueuse, et qui ne m'avaient alors permis rien de plus que des séances de toilette brèves et non intégrales. Je me suis donc largement rattrapé grâce à cette baignade bienvenue dans le plus grand des bassins accessibles, en forêt. C'est ici que le premier villageois m'a surpris, ou inversement plutôt, car il en est resté littéralement bouche bée, stupéfait d'apercevoir là un *falang*, un Blanc occidental. Il m'a ensuite



accompagné durant la dernière montée menant à son village puis, une fois parvenus à destination, jusqu'à la hutte du chef. Il s'agit d'un village *Hô*, des *Hô* chinois, des Yunnanais récemment immigrés du pays géant voisin. La soirée s'est déroulée sans aucun évènement notable à relater, d'autant moins que je n'ai pas veillé tard, car j'avais la nausée, ayant même vomi à deux reprises, indisposition sans nul doute provoquée par un aliment avarié ou souillé avalé plus tôt, peut-être la viande d'écureuil que nous avons consommé le matin même à Ban Phousoung, ou l'œuf, non daté et à peine cuit, offert par la grand-mère et que je m'étais finalement résigné à ingérer sur place.

## **14 octobre - Ban Laoxang**

### **Le décortilage du riz**

Ce matin, je me sens plutôt mieux et m'apprête à reprendre le chemin. Je vais tâcher aujourd'hui, si rien ne m'y retient, de ne pas m'arrêter durant plus de quelques instants dans le premier village que je traverserai, puis de poursuivre rapidement ma route, désormais toujours en direction du nord, vers un prochain lieu habité. Car bien que je ne sois contraint par aucun programme ou itinéraire trop précisément préétabli, mon séjour prolongé chez les *Akha* de Ban Phousoung m'a fait prendre un certain retard.

Je ne déchiffre quasiment plus un seul mot parmi ceux qu'emploient les villageois *Hô* de Ban Nang Noy, en compagnie desquels je viens de passer la nuit. Seuls quelques hommes s'adressent à moi en faisant encore un peu usage de la langue lao, mais je n'y comprends résolument pas grand-chose. Ils m'affirment ne parler au quotidien ni lao, ni chinois. Plus personne ici ne porte par ailleurs de tuniques traditionnelles, ni même les femmes qui les ont désormais définitivement abandonnées pour adopter le style "campagnard chinois", un pantalon et une blouse bleue, tous deux de très mauvaises fabrications industrielles chinoises. Seules les plus âgées d'entre elles ont conservé le large turban traditionnel des *Hô* et des *Lolo*, cette longue bande de tissu noir repliée plusieurs fois, puis soigneusement enroulée autour de la tête.

Départ, seul, pour le prochain village, que l'on m'annonce être celui de Ban Cholikang. En chemin je fais le plein de sangsues et ne rencontre strictement personne durant les deux heures de marche qui me sont nécessaires pour gagner ce premier hameau si ce n'est, quelques minutes seulement avant mon arrivée à Ban Cholikang, un marchand de cheveux chinois, dont j'ai déjà décrit plus haut en détail le *métier*. Il venait juste de quitter le village, je devinai immédiatement l'objet de sa visite et lui demandai de pouvoir observer son butin, qui s'avérât

représenter au total à peine quatre kilos de matériau capillaire récoltés en douze journées de périple, à rallier ainsi à pied de nombreux villages isolés. Je me pose la question de savoir si ces marchands de cheveux sont un tant soit peu organisés entre eux, ou si au moins ils se concertent avant d'entamer une nouvelle tournée, une nouvelle campagne dans telle ou telle région, car il y a si peu de matière à collecter dans chaque village, quelques mèches seulement chaque fois, qu'ils ne peuvent certainement pas se permettre d'y repasser trop fréquemment. Celui-ci me désigne vaguement d'où il vient, l'extrême nord-est de la province, la direction vers laquelle je me dirige moi-même désormais, le point où convergent trois lignes de frontière, celles qui délimitent le Laos, la Chine et le Vietnam.

Les seuls fruits domestiqués mûrs disponibles en cette saison dans les montagnes de la région sont au nombre de trois. Il y a le melon d'eau, que l'on fait pousser dans les rizières, et qui est presque totalement dépourvu de goût, mais très juteux et donc désaltérant, une variété de très gros pamplemousse à la peau étonnamment épaisse, puis un autre dont je ne connais pas l'appellation, mais que l'on pourrait situer, autant du point de vue de l'arôme que de la forme, entre la poire et le fruit de la passion. Au moins un arbre porteur de ce dernier est presque toujours planté dans les jardins des villages *Hô* et il est par ailleurs également souvent visible près des abris de rizières, dispensant là, outre ses fruits saisonniers, une ombre bienvenue. Comme beaucoup d'autres fruits et baies à travers tout le pays, il est avalé mûr, offrant alors une saveur particulièrement délicate et sucrée, ou au contraire pendant qu'il est encore vert et dur comme du bois, délivrant dans ce cas un goût affreusement acide et aigre et pour lequel je suspecte que ce soient les propriétés laxatives qui sont recherchées, à l'image de celles du piment abondamment consommé au quotidien, afin d'atténuer les effets des importants volumes de riz ingurgités à chaque repas. Mûrs, ils présentent un bel et appétissant aspect jaune. J'en ai déniché aujourd'hui en chemin, une réelle aubaine en vitamines.

Alors que je parviens au village de Ban Cholikang et que je venais tout juste de mentionner les fruits disponibles en cette saison dans les villages d'altitude, pensant avoir été exhaustif à ce sujet, voilà que j'aperçois ici, pour la toute première fois dans ces régions montagneuses, que j'arpente pourtant maintenant depuis un certain temps, des orangers. Ils sont plantés dans de minuscules vergers accolés à presque chaque hutte, qui ne comptabilisent chacun pas plus de trois à dix de ces arbres porteurs d'agrumes et dont ceux-ci sont encore largement verts - même s'ils ne prennent jamais ici en mûrissant des couleurs aussi caractéristiques et uniformes que celles que nous leur connaissons en Europe.

Je m'invite à manger au sein d'une famille. Rapidement, une femme extrait d'une bassine une belle poignée d'intestins de cochon, que l'on me prépare sur le champ. Ce plat, de même que la couenne, est chaque fois un régal. La hutte est sommaire, mais d'un type encore nouveau. Elle inclut deux pièces cernées de murs de terre, et les protégeant de l'extérieur, une sorte de coursive en claies de bambou qui s'étend sur deux côtés, une extension composant ainsi une troisième pièce à vivre en forme de "L". Comme toujours, ces grossières parois de tiges de bambou fendues, aplaties puis tressées, sont très ajourées, et autant les deux pièces centrales sont sombres, autant la lumière du dehors filtre ainsi largement dans celle-ci. L'ensemble de l'habitat est par ailleurs protégé par une épaisse toiture de chaume. Quant aux greniers à riz, ils sont ici adjacents à chaque hutte et non pas, comme le plus souvent, regroupés à l'extérieur du village afin de les préserver au maximum des dangereux risques de propagation d'éventuels incendies domestiques. Ces greniers à riz présentent eux aussi un aspect nouveau puisqu'ils ne sont plus de forme quadrangulaire ni bâtis en bois, mais cylindriques, surmontés de toitures coniques en chaume, et construits en claies de bambou abondamment recouvertes et colmatées avec du torchis, ce mélange de terre et de paille hachée. Ils offrent ainsi une charmante allure de petites cases traditionnelles africaines. Comme tous les greniers à riz, quels que soient leurs types, ils sont surélevés sur des pilotis pour tâcher de protéger leurs contenus contre les incursions des mammifères rongeurs, mais aussi de l'humidité du sol. Ces pilotis sont toutefois ici étonnamment très courts, d'une hauteur n'excédant pas trente à cinquante centimètres. Enfin, comme toujours, différents dispositifs sont mis en œuvre par les uns et les autres pour tenter de décourager les rongeurs de les escalader, par exemple les cerner d'un large disque de bois difficilement franchissable, les recouvrir d'une portion de tôle ondulée ou y suspendre une *couronne* de bouteilles en verre, ces deux matériaux présentant des surfaces lisses trop glissantes pour que des pattes ou des griffes de petits mammifères puissent s'y agripper.

Les boyaux que nous venons de manger provenaient en fait d'un *mou pha*, c'est-à-dire d'un "cochon de forêt", un beau phacochère abattu pas plus tard qu'hier par les chasseurs de la maisonnée et dont on m'exhibe les énormes canines inférieures, recourbées en demi cercles. Nous ne nous sommes d'ailleurs pas contentés de ces seules tripes puisqu'au total trois plats de viande issue de la bête furent finalement présentés, en plus d'un bouillon gras à souhait, un véritable régal. En constatant que des femmes se sont désormais attelées à en confectionner d'appétissantes saucisses, il est tentant de songer à passer ici la nuit à venir. À ma demande, on m'apporte ensuite quelques-unes de ces petites oranges vertes aperçues à l'extérieur en arrivant, qui renferment une pulpe d'un

beau jaune orangé et qui s'avèrent en définitive excellentes. En parlant de victuailles, je dois encore mentionner une grosse tortue vivante attachée au cadre de la porte et qui, à n'en pas douter, finira elle aussi sur le feu à moins qu'elle soit vendue à un marchand chinois ou vietnamien itinérant si l'un d'eux parvient jusqu'ici dans les prochaines semaines.

Je reprends ma route, désormais coûte que coûte en direction du nord-est. On me mentionne la présence d'encore plusieurs villages dans cette direction, alors que les frontières ne doivent pourtant plus se situer très loin maintenant, à peut-être six ou huit heures de marche seulement, ou un peu plus. Je suspecte cependant mes interlocuteurs de faire fi de l'existence de ces frontières, ici pour eux toutes théoriques, et de ne pas opérer de *distinguo* entre les hameaux, qu'ils soient implantés d'un côté ou de l'autre de celles-ci. Toujours est-il que pour l'instant le prochain d'entre eux est celui de Ban Laoxang, magnifique petit hameau réunissant une quinzaine de bicoques. Si je suis désormais un peu déçu par l'absence presque totale de port des tuniques traditionnelles par les villageois *Hô* et *Lolo*, je ne le suis en revanche pas par l'architecture de leurs habitats, qui a encore une nouvelle fois évolué puisqu'il s'agit dorénavant de huttes d'une taille réduite et entièrement bâties en terre. Les claies de bambou sont en effet maintenant complètement inexistantes et des piliers en bois ronds, comme de petites colonnes et au nombre de quatre à six au total par demeure, sont accolés aux façades. Ils supportent les charpentes et les toitures de chaume dont les prolongements composent les auvents permettant de se tenir à l'extérieur tout en étant abrité des intempéries ou du soleil. Les greniers à riz sont pour leur part similaires à ceux, cylindriques et décrits juste plus haut, aperçus dans le village de Cholikang précédemment traversé.

Il règne désormais ici un *parfum* de Chine méridionale profonde, rappelant vaguement les campagnes reculées du Xishuangbanna, région de la très grande province chinoise du Yunnan voisin. Par exemple, quelques encadrements de portes sont décorés des traditionnelles affichettes de vœux de Nouvel An chinois, élégantes calligraphies noires sur fonds rouges que l'on acquiert pour deux sous sur les marchés ruraux. Les quelques rares billets monétaires que j'aperçois parfois furtivement entre les mains des villageois sont désormais exclusivement des yuans chinois. Des bébés sont affublés de ces très amusants bonnets traditionnels que les Miaos de la province chinoise du Guizhou confectionnent et qui sont ornés de petites oreilles d'ours. Même la nourriture, les plats de viande de phacochère de ce midi par exemple, révélait des saveurs typiquement chinoises, de sauce de soja notamment. Par ailleurs, les adultes ne comprennent définitivement presque plus rien de mon pauvre vocabulaire lao et ils en sont parfois réduits à tenter de les faire traduire par un jeune garçon.

D'ailleurs à ce sujet, même s'ils m'affirment ne pas parler chinois, leur dialecte en possède de très fortes consonances.

Une aubaine pour les plus jeunes enfants est d'être portés sur le dos de leur mère ou de leur sœur alors que celles-ci, pour le décortiquer, pilonnent le riz au pilon à balancier. Celui-ci est composé d'une lourde poutre horizontale d'une longueur de trois mètres environ et ancrée sur un pivot central. À une de ses extrémités est fixé le pilon, un rondin vertical de bois dur qui viendra à chaque mouvement frapper le paddy, le riz non encore décortiqué, placé dans un fût à demi enterré dans le sol. À l'autre extrémité de la poutre, la femme actionne le balancier par pressions du pied et en s'aidant de tout le poids de son corps. Ce faisant, pour conserver son équilibre, elle prend appui contre un mur proche, ou s'accroche à un bout de corde suspendue en hauteur, ou encore s'aide d'un pilier planté là dans le sol. Le bébé porté sur son dos est alors balancé de haut en bas, tout du long de l'action, durant de longs moments et au rythme cadencé des sons sourds du pilon s'écrasant sur le riz. Tous semblent adorer ces instants.

Juste avant que la nuit ne tombe, c'est-à-dire ici immuablement entre 18 heures et 18 heures 30, plusieurs petites caravanes composées chacune de deux à sept chevaux font leur entrée dans le village, chaque animal flanqué de deux sacs de riz d'une trentaine de kilos environ chacun. On les fait pénétrer dans les cours pour les décharger et les desceller. La famille au sein de laquelle je me suis invité semble être celle qui possède le plus de ces petits chevaux, huit bêtes au total m'annonce le père.

Je n'ai pas choisi la famille la plus *jeune* pour m'accueillir, pas un seul enfant ne figure ce soir à nos côtés et l'ambiance n'est alors pas très animée. Cependant, après le repas, composé de poisson et de gras de buffle boucané, plusieurs hommes nous rendent visite, sans aucun doute attirés jusqu'ici du fait de ma présence. L'un d'eux me déclare être père de dix enfants et en avoir par ailleurs perdu quatre auparavant.

## **15 octobre - Ban Pakha Tay**

### ***L'esprit de la rivière***

Le paysage évolue et se modifie sensiblement, je traverse ainsi désormais de plus amples vallées, des reliefs moins escarpés que les jours précédents et présentant alors des panoramas plus ouverts, des vues plus dégagées, permettant au regard de porter plus loin. Voici l'extrême nord-est du pays, à l'écart de *tout*, des voies de circulation, des bourgs de plaine, des administrations, des infrastructures. Un territoire si distant de la capitale que l'influence de cette

dernière n'est résolument plus perceptible. Un territoire et des hommes définitivement plus tournés vers le géant voisin, la Chine, que vers leur propre pays. Je ne peux presque plus communiquer, car je comprends désormais très peu des mots employés par les villageois, vocabulaires qui doivent se rattacher à des hybrides de dialectes chinois ou plus locaux. Je ne me situe plus sur mes vieilles cartes russes, qui s'avèrent décidément trop périmées, à peine utilisables. Pas un seul des villages traversés ces dernières semaines n'y est d'ailleurs mentionné. Je ne navigue qu'à vue, ne pouvant me référer qu'aux renseignements plus ou moins précis obtenus de la part des villageois, et à ma boussole. Ce matin, après environ deux heures de marche, alors que j'amorçais une descente vers un large vallon, je suis parvenu à m'égarer, à perdre la trace de la sente. D'un chasseur rencontré là, je ne pus soutirer pour information qu'une vague direction, après qu'il m'ait guidé jusqu'aux abords d'un torrent, puis délivré pour unique consigne de remonter son cours, *dans* son lit tellement les abords furent impénétrables, jusqu'à rejoindre le sentier précédemment perdu. Me retrouver dans ce genre de situation, c'est-à-dire devoir évoluer dans un environnement dans lequel plus aucune trace du passage d'humains n'est visible, est relativement anxiogène, et je ne suis malheureusement pas parvenu à convaincre le chasseur de m'accompagner pour me guider. Alors j'ai marché dans la rivière, longtemps, trop longtemps, finalement même trop loin pour pouvoir me résigner à faire demi-tour. Ce fut une marche pénible puisque, dans ce type de milieu, au-delà de l'inquiétude engendrée par la situation, il faut sans cesse franchir et refranchir le torrent, passer d'une rive à l'autre afin d'éviter les bassins trop profonds et les zones difficilement traversables, car encombrées de gros rochers. De plus, le courant est parfois fort et la surface de certains de ces rochers particulièrement glissante. J'ai finalement croisé un passage, mais une voie rarement empruntée, peut-être même une trace de bêtes, ouverte par les buffles divagants. Elle a heureusement rapidement rejoint un sentier *d'hommes* puis, plus haut, un hameau.

Il est possible que le cours d'eau remonté hier soit le dernier situé au nord-est du pays, avant d'atteindre une ligne de partage des eaux majeure, localisée sur la frontière, géographique et *physique*. Ainsi, toutes celles présentes sur ce versant rejoindront la mer de Chine méridionale, via la rivière Nam Ou, puis le fleuve Mékong, après de longues traversées du Cambodge et du Sud Vietnam. Sur le versant opposé, de l'autre côté de la chaîne Annamitique qui sépare le Laos du Vietnam, toutes les eaux finiront pour leur part leur course dans le golfe du Tonkin, à l'est. Ici, dans le petit village de Ban Pakha Tay rejoins aujourd'hui, on me mentionne l'existence d'encore deux hameaux supplémentaires avant d'atteindre ces frontières.

J'ai beaucoup paressé ces dernières semaines, ce sont résolument de très *lentes* balades que j'effectue là. Je devine déjà que je vais plus tard le regretter, car ayant prévu de réaliser ensuite une escapade de plus, cette fois dans l'extrême nord-ouest de la province, là où je suppose la présence de villages *Yao* particulièrement isolés, populations que je tiens absolument à rencontrer cette année encore, disposer de trop peu de journées pour "explorer" cette nouvelle zone me frustrera à coup sûr.

Le village de Ban Pakha Tay domine une colline, implanté qu'il est sur un mamelon de terre nue et faisant face à un vaste panorama. Les huttes, également de terre, lui confèrent alors un caractère un peu "lunaire", dépouillé en tout cas. Il ne subsiste en outre ici plus autant de surfaces boisées que dans la plupart des zones traversées les semaines passées. Il est probable que de petits entrepreneurs chinois ont, ces dernières années, exagérément exploité les ressources du secteur, très difficilement contrôlable par des autorités si distantes géographiquement, transformant alors définitivement de grandes étendues de forêts primaires en savanes.

Comme à mon habitude, je m'approche d'une hutte qui me plaît particulièrement, avec l'intention de m'y faire inviter si ses habitants m'offrent la même impression. Une femme m'accueille, malgré le fait qu'elle se tienne seule dans la cour avec deux enfants, passant là le temps, armée d'une longue perche souple de bambou, à maintenir à distance respectueuse les volailles qui tentent perpétuellement d'assaillir une belle quantité de paddy mis à sécher au soleil, étalé sur de vastes nattes d'herbes tressées. Comme le veut la bienséance, en attendant la venue d'au moins une personne de sexe masculin je me tiens moi aussi *pudiquement* à l'extérieur, m'asseyant sur un tabouret bas qu'un gamin m'a rapidement apporté à la demande de sa mère. Un homme survient peu après et se montre tout de suite pleinement réjoui de ma visite. Il m'affirme que je suis le premier *falang*, le premier étranger Blanc occidental, qu'il rencontre dans la région, et ceci depuis toujours. On me prépare immédiatement à manger, un peu de viande de buffle boucanée, puis d'autres hommes, désormais avertis de ma présence, nous rendent visite. L'un d'eux, opiomane à n'en pas douter, me tient un long discours incompréhensible - et un peu pénible, je dois l'avouer - tout en traçant à mon intention sur le sol de terre battue et à l'aide d'un fragment de bois carbonisé, une fresque tout aussi indéchiffrable que ses propos. Il s'agit d'un large cercle à l'intérieur ou à l'extérieur duquel sont ensuite insérés, chaque fois après quelques secondes de réflexion, différents symboles et idéogrammes chinois qu'il dessine les uns après les autres.

La grand-mère de ma famille d'accueil est opiomane. Sa paillasse faisant face à la mienne, elle a ce soir pudiquement tendu une pièce de fin tissu afin de tâcher de s'isoler de mes regards. Ce dont elle ne semble en revanche désormais pas s'apercevoir, c'est que la petite flamme de sa lampe à graisse projette sur cet écran improvisé un charmant jeu d'ombres chinoises révélant très distinctement et très précisément l'ensemble des gestes caractéristiques du fumeur.

Tôt ce matin, alors qu'il n'est pas encore à 7 heures, un vieillard accompagné d'une fillette s'éloigne en direction du torrent. Dans une main l'homme transporte un magnifique coq vivant, de l'autre un panier contenant un flacon d'alcool, deux petits pots en bambou emplis de riz cru décortiqué, un œuf et trois bâtons d'encens. La fillette, pour sa part, a été chargée d'emporter un petit tabouret bas en bambou. Un rituel se prépare et "l'esprit" de la rivière va visiblement être mis à contribution, ou plutôt être sollicité. Ne devinant pas l'objet du rite qui s'annonce, mais ayant par le passé déjà pu assister à quelques reprises à ce type de séance, je soupçonne à peu près la manière dont elle va se dérouler. L'ensemble de ces objets, le flacon d'alcool, le coq aux pattes entravées et les pots de riz dans lesquels les bâtons d'encens auront été plantés, puis l'œuf déposé, seront disposés sur le sol, tout près du cours d'eau. Le vieillard se tiendra assis sur le petit tabouret, faisant face à ce tableau et à la rivière, puis débutera une série d'incantations, de prières - je ne sais quel mot employer - en tout cas d'interminables lents et monotones "chants" à peine psalmodiés, parfois murmurer. Cela va durer longtemps, très longtemps, pendant au moins une heure, plus probablement deux, au cours desquelles notre chaman s'interrompra brièvement de temps à autre pour verser quelques doigts d'alcool dans le cours du torrent... et dans son gosier. Quant au coq, il ne sera a priori pas égorgé sur place, mais n'échappera pas à son sort dès le retour dans la hutte de la maisonnée, pour laquelle une intervention de "l'esprit" de la rivière s'avérerait ainsi vraisemblablement nécessaire.

Je considère avoir atteint mon but. Il est en effet assuré, ici même plus qu'ailleurs, dans ces territoires extrêmement isolés et sauvages et ceci encore sur de très longues distances en amont et en aval, que les trois frontières délimitant le Laos, la Chine et le Vietnam ne sont que virtuelles et qu'aucun signe tangible ne les matérialisera. Je présume qu'elles ne peuvent désormais plus se situer à plus de deux ou trois heures de marche environ, probablement moins, car les villageois, en me livrant cette estimation, font sans doute référence au temps nécessaire pour atteindre les premiers *lieux habités* en Chine et au Vietnam, donc localisés derrière les frontières elles-mêmes, dont l'existence n'est pour eux qu'abstraction. Demain, je changerai alors de cap et me dirigerai dorénavant vers l'ouest pour rejoindre, en deux ou trois journées, l'unique piste carrossable du



nord de la province, piste antique de terre que j'avais quittée au tout début de ce périple, il y a maintenant vingt-cinq jours, puis très brièvement réaperçue deux semaines plus tôt, à Ban Nong, au terme de l'épique journée de navigation sur la rivière Nam Ou. Je ne ferai que traverser cette piste, et m'en éloignerai immédiatement à nouveau, toujours en direction de l'ouest, pour gagner puis sillonner un pays Yao dont je soupçonne l'existence dans les parages.

**16 octobre - Ban Khaokhio**

## **Les marchands de cheveux (2)**

Anecdote tout aussi cocasse que celle du jeu d'ombres chinoises "opiacées" offert par la grand-mère la veille, je dispose de quelques ballons de baudruche que je distribue parfois, avec parcimonie toujours, aux plus jeunes enfants des foyers qui m'accueillent et avec lesquels nous nous amusons beaucoup, les soirs dans les huttes, à se faire d'incessantes passes, tout en s'interdisant de les faire toucher le sol. J'en ai donné hier un exemplaire à chacun des trois bambins de "ma" famille, gamins âgés de peut-être trois à sept ans et ce matin, alors que je faisais un brin de toilette à la source proche, quatre gosses de maisonnées voisines sont spécifiquement venus à ma rencontre, me tendant timidement deux mèches de cheveux ! Ils ont été convaincus, vraisemblablement en raison des ballons aperçus aux mains de leurs camarades de jeux, que j'étais un marchand de cheveux ! Ne souhaitant en aucun cas décourager un tel esprit d'entreprise et surtout décevoir de forts espoirs, nous avons donc bien sûr préalablement négocié un peu, puis finalement échangé nos butins, quatre ballons en contrepartie des deux rebuts capillaires dont je me suis débarrassé peu après dans un buisson. Et tant pis si j'ôte ainsi un peu de pain de la bouche du prochain marchand chinois qui sillonnera la région.

Départ de Ban Pakha Tay, cette fois avec un peu d'appréhension, car je manque cruellement d'informations et de repères géographiques au sujet de la région. De plus, je ne suis parvenu à convaincre aucun des hommes valides à m'accompagner, car c'est actuellement ici une période de travail intense, tous s'absentant chaque jour pour venir à bout de la moisson qui a lieu dans de petites rizières en terrasses aménagées dans le fond de vallée. Alors départ à pied, seul, d'abord vers le sud-ouest, puis l'ouest, marchant durant un peu plus de cinq heures sans rencontrer de difficultés, le sentier s'avérant relativement bien tracé et ne présentant finalement aucune bifurcation ambiguë. Environ à mi-parcours je retrouve les denses forêts que j'apprécie tant, et de tout le trajet je traverse un seul hameau, minuscule, ne réunissant pas plus de trois huttes. Seuls des femmes et des enfants s'y tiennent lors de mon passage et on semble peu disposé à me

préparer à manger à cette heure, ce qui est tout à faire compréhensible lorsqu'il ne reste plus de riz cuit du matin, car cela ne s'improvise pas, une nouvelle cuisson impliquant le décorticage préalable du paddy, puis le vannage des grains, c'est-à-dire du temps et des efforts substantiels. On me sert alors, dans un bol d'aspect douteux, des quartiers d'une sorte de pamplemousse, débarrassés de leurs membranes et assaisonnés à la sauce de soja et au piment. Je les aurais préférés nature, mais c'est trop tard, ils sont déjà prêts.

Je réalise que, parvenu à proximité des trois frontières, je me situe résolument aux confins de la province et que deux ou trois journées me seront probablement nécessaires pour rejoindre la piste de terre carrossable qui sillonne laborieusement cette extrémité nord du pays. Pour l'instant, j'ai atteint, en à peine plus de cinq heures de marche rapide, le grand village de Ban Khaokhio. Si Ban Takhao, traversé il y a maintenant vingt jours, semblait faire office de village *Hô* "pivot" et central de la rive droite de la rivière Nam Ou, Ban Khaokhio pourrait être celui de la rive gauche. En effet, bien qu'il ne s'y trouve par exemple toujours pas la moindre échoppe, il s'agit néanmoins résolument d'un village d'importance. Il abrite quelques dizaines de maisons dont plusieurs sont construites *en dur* - les premières que j'aperçois depuis bien longtemps - en ciment et en briques et qui même, pour quelques-unes d'entre elles, sont surmontées d'un étage dont les murs sont cette fois faits de planches de bois ou de claies de bambou. Ces bicoques à toitures de tuiles sont, avec leurs faîtages incurvés, caractéristiques de celles que l'on peut observer en nombre dans les contrées rurales des provinces chinoises méridionales du grand pays voisin, c'est-à-dire celles du Yunnan mitoyen, du Guangxi et du Guizhou. Il est certain que, si les briques ont été confectionnées et cuites artisanalement sur place, comme cela se pratique couramment dans toutes les campagnes du pays, certains des autres matériaux qui ont été nécessaires pour bâtir ces masures ont été rapportés depuis des marchés chinois, bien plus accessibles que ceux du Laos, même les moins distants.

Le village surplombe une vaste vallée, et je ne compte pas moins de huit lignes de crêtes visibles à l'horizon, se succédant en autant de rubans bleuâtres qui s'estompent progressivement avec la distance, les plus éloignées d'entre elles étant localisées en Chine. En fin d'après-midi, comme à mon habitude une fois m'être invité au sein d'une famille, je me promène dans le village, accompagné de quelques gamins qui me font notamment visiter les vergers. J'aperçois ici un nouveau fruit, qui pourrait s'apparenter au kaki, mais qui est plus volumineux, bien plus sucré et qui surtout n'impose pas le très désagréable goût astringent de celui-ci s'il n'est pas suffisamment mûr. Peu après, en tout début de soirée, plusieurs caravanes composées chacune de cinq à dix petits chevaux, tous

chargés de deux sacs de riz, font leurs entrées successives dans le village, escortée chacune par plusieurs paysans.

Les *Hô* du village de Ban Khaokhio stockent, à même le sol de la pièce principale de leurs habitats, de nombreuses jarres de terre émaillée, de peut-être dix à vingt selon les familles, des récipients de toutes tailles, mais n'excédant toutefois rarement une hauteur de quatre-vingts centimètres environ. Les couvercles de celles dont le contenu n'est pas entamé sont scellés hermétiquement à l'aide de cire naturelle. J'ai demandé à une femme de ma famille d'accueil l'autorisation d'aller les inspecter. Elles renferment des pousses de bambou hachées, des graines de soja, des sauces de natures et de compositions non identifiables, le tout exhalant de forts relents nauséabonds, car fermentant dans de la saumure.

Il devient urgent que je m'éloigne de ce pays *Hô* de l'extrême nord de la province, car les difficultés de communication auxquelles je dois désormais faire face se font de plus en plus contraignantes. Elles engendrent en outre trop de frustration, autant pour moi que pour mes hôtes, tant nous ne pouvons que très laborieusement parvenir à répondre à quelques-unes de nos interrogations mutuelles, et donc à assouvir nos ardentes curiosités respectives. Je parviens toutefois à leur décrire mon parcours, cette traversée intégrale de la moitié septentrionale de cette province de Phongsaly. Je parviens aussi, encore jusqu'à aujourd'hui, à leur énumérer de mémoire les noms de la totalité des villages que j'ai visités en ces vingt-cinq journées de promenades déjà réalisées dans la région. C'est peu de dire que tous sont fortement impressionnés par ce parcours, non pas qu'il s'agisse là d'une prouesse physique puisque je me déplace lentement, ne marchant finalement pas un très grand nombre d'heures chaque jour, mais parce que j'accomplis cela en solitaire, au cœur de zones si reculées dans lesquelles aucun *falang* n'a plus fait son apparition depuis probablement plusieurs décennies, si tant est que tous les villages de cette région du monde aient un jour eu la visite d'un étranger Blanc occidental. Je relate aussi régulièrement, plus par des gestes et des mimes que par des paroles, l'épique et mouvementée longue journée de navigation sur la partie la plus sauvage de la rivière Nam Ou il y a deux semaines, un "récit" qui fait chaque fois sensation.

**17 octobre - Ban Ou Neu**

## **L'ethnie *Sila***

Le petit-déjeuner n'est ce matin pas frugal puisque pas moins de cinq plats sont servis en l'honneur de ma présence et tous s'avèrent excellents. Il semble

donc que les ingrédients et les sauces aux odeurs épouvantables qui fermentent dans les jarres de stockage conservent des qualités gustatives remarquables. Je me régale ainsi d'une fricassée d'alevins frits, gras et croustillants à souhait, d'une purée de soja assaisonnée avec je ne sais quelles épices, de pousses de bambou fermentées, d'un peu de viande de cochon sous forme de gros os à ronger et enfin d'une soupe d'herbe. Tout ceci accompagne moult bols d'un savoureux riz.

Je quitte Ban Khaokhio dans la brume matinale, peu après que les petites caravanes de chevaux aient pour leur part repris la direction des rizières. La sympathique mère de ma famille d'accueil m'exhorte pourtant chaleureusement à résider ici pour une nuit supplémentaire, mais bien que la tentation soit forte, je décide de décliner l'invitation et de reprendre la route, car il est nécessaire que j'avance désormais efficacement. À ce sujet, j'avais d'ailleurs prévu, lorsque je parviendrais aux abords de la piste carrossable, d'effectuer un détour par le nord, en direction de deux hameaux Hô déjà visités un an auparavant, et dans lesquels je projetais d'aller remettre aux villageois des photographies réalisées à l'époque, mais je mesure que ce détour nécessiterait trop de temps et je décide donc dès maintenant d'abandonner cette idée, ce qui me permettra opportunément de gagner une journée.

Le sentier que j'emprunte est une voie désormais bien tracée, et même motocyclable. Il s'agit d'une des rares pistes secondaires qui sillonnent le nord de la province, un de ces axes qui seront à coup sûr bitumés un jour, lorsque ce secteur se désenclavera enfin après des siècles d'isolement. J'avais d'ailleurs bien remarqué la présence de deux scooters à Ban Khaokhio et avais sollicité leurs propriétaires pour essayer de me faire transporter durant quelques kilomètres, mais aucun d'eux n'avait paru intéressé par le généreux dédommagement pécuniaire que je proposais pourtant en contrepartie. J'en comprends désormais la raison, en apercevant tant de personnes à la tâche. Le chemin a d'abord descendu vers le fond du vallon et y longe maintenant de petites rizières en terrasses aménagées par les villageois de Ban Khaokhio. C'est la pleine moisson et tous les bras sont en effet indispensables aux travaux de récolte qui ont cours actuellement. Le fauchage est entièrement réalisé à la main, les gerbes d'épis agrippées à pleines poignées les unes après les autres, puis tranchées à l'aide des faucilles légères. Il s'agit là d'un labeur harassant nécessitant en outre de se tenir en permanence le dos courbé. Les petits chevaux, pour leur part, paissent pour l'instant tranquillement sur les abords et dans les fourrés adjacents en attendant la fin de journée, lorsque leur force sera une nouvelle fois mise à contribution, que l'on chargera chacun d'eux avec deux lourds sacs de riz à rapporter au village.

Le sentier reprend ensuite de l'altitude, puis je retrouve à nouveau la forêt dense, sauvage, intacte et inhabitée. Avant d'atteindre un petit col, je comprends qu'un autre motif encore plus tangible que celui des travaux des champs empêchait rigoureusement les propriétaires de scooter de répondre favorablement à ma requête de transport. Je constate en effet ici que la piste serait totalement impraticable pour un deux-roues étant donné qu'elle a été, en maints endroits, littéralement emportée dans le ravin ou au contraire submergée sous les éboulements qui ont dégringolé depuis l'amont, de véritables glissements de terrain qui ont régulièrement entraîné avec eux des arbres entiers. Même à pied certaines traversées pourraient se faire sensiblement périlleuses pour quiconque n'aurait pas le pied montagnard puisqu'il ne subsiste parfois plus qu'un étroit passage de seulement quelques centimètres de largeur, courant juste au bord du ravin. Les scooters de Ban Khaokhio ne peuvent donc plus être utiles, et certainement encore durant de nombreux mois à venir, qu'à effectuer des trajets entre le village et les rizières.

Peu avant le franchissement du col, j'aperçois un minuscule "hameau", terme probablement peu suffisamment approprié dans ce cas puisqu'il ne s'agit que de quatre misérables huttes, chétives cahutes de bois et de bambou implantées légèrement en retrait de la piste, sur un pan de forêt à peine défrichée et s'apparentant déjà à un taillis non entretenu. Je n'ose aller les visiter, car seules des femmes et quelques enfants semblent s'y trouver en cet instant. De plus, dès qu'elles m'aperçoivent, trois femmes qui se tenaient à l'extérieur s'en vont prestement s'enfermer dans une des huttes, visiblement apeurées. Je n'ai alors d'autre choix que de m'éloigner moi aussi, néanmoins à regret et un peu frustré de ne pas pouvoir les rencontrer, car une caractéristique du lieu m'a instantanément interpellé, il s'agit du fait que ces huttes soient construites sur pilotis. En effet ne côtoyant désormais plus, depuis plusieurs jours déjà, que des populations "chinoisantes" tels les *Hô* et les *Lolo*, je n'avais dès lors plus observé ce type d'habitat surélevé, ces groupes ethniques les bâtissant toujours systématiquement à même le sol de terre battue. Il en est de même pour les *Hmong* et les *Yao* dont il ne peut donc également s'agir ici. Enfin, ce ne peut être un groupe *Tai* puisqu'eux n'ont pas pour habitude d'installer leurs villages à cette altitude, ni un groupe *Akha*, car je l'aurais immédiatement deviné à la tenue vestimentaire des femmes et suis de plus convaincu que cette ethnie n'a jamais été présente dans cette zone. Le mystère n'a toutefois pas perduré longtemps puisque c'est seulement peu après avoir franchi le col que j'ai pour la toute première fois rencontré l'énigmatique ethnie *Sila*, tantôt également dénommée *Sidha*.

Un abri sommaire est visible au bord du sentier, construit quasiment dans les fourrés, constitué simplement quatre troncs de bambou soutenant une frêle toiture de feuilles de bananier désormais sèches. Un homme, trois femmes et trois jeunes enfants, probablement partis pour la journée cueillir en forêt, y font une pause, y prennent leur repas. Ils ont déposé à même le sol le contenu de leurs volumineux "sacs de front," qu'ils transportent sur le dos et dont la courroie, et donc la charge, ne repose pas sur l'épaule, mais sur l'avant du crâne, à l'image de la technique de portage adoptée par certains groupes de Papouasie-Nouvelle-Guinée aux modes de vie par ailleurs particulièrement primitifs. Leur repas est emballé dans des fragments de feuilles de bananier : une impressionnante quantité de riz, une purée de légumes peu ragoûtante, ces sortes de haricots verts géants longs de plusieurs dizaines de centimètres et qui se mangent crus, et enfin le traditionnel mélange de piments broyés et de sel dans lequel on trempe préalablement chaque bouchée avalée. Ce qui frappe immédiatement chez les *Sila* - ou *Sidha* - puisqu'il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'eux, est leur langage, qui ne s'apparente en effet à aucun autre entendu jusqu'à présent. Il donne notamment l'impression que très peu de consonnes sont employées, les lèvres se refermant peu, et la sensation d'écouter un enregistrement qui serait diffusé à une vitesse de lecture légèrement accélérée. Ces flots de sons, déjà très étonnants ainsi, sont de plus prononcés de manière chantante et sur une large gamme de tons, conférant à l'ensemble un aspect très étrange. Moins surprenants sont les attributs vestimentaires que je peux actuellement observer et dont très peu de vestiges traditionnels semblent subsister. Une blouse néanmoins caractéristique pour les femmes, démunie de manches et portée près du corps, confectionnée, "patchworkée" plutôt, dans des pièces de tissus colorés de mauvaise fabrication industrielle chinoise. Enfin, deux des femmes les plus âgées exhibent des dents laquées en noir, ce qui ajoute encore à leur étrangeté, et toutes trois arborent d'étonnantes "boucles" d'oreilles que j'avais déjà pu apercevoir par le passé sur une des rares photographies de ce groupe ethnique dénichées en France : des cylindres en métal, vraisemblablement d'argent et aux extrémités évasées, ou de simples tronçons de tiges de bambou, qui transpercent les lobes d'oreille, les élargissant alors exagérément.

Passé le moment d'étonnement de me rencontrer là, ces gens me convient à partager leur repas, exhortation qui consiste, ici et comme dans l'ensemble du pays, quel que soit le groupe de population auquel on a à faire, autant en une forme de salutation, de politesse formelle que de réelle invitation à se sustenter. J'ai justement effectivement faim, mais cela ne me sera néanmoins pas possible d'accepter leur offre. En effet, je suis très peu exigeant en termes d'alimentation

et d'hygiène culinaire - en cas contraire il serait d'ailleurs impensable de ne serait-ce qu'envisager de visiter ces régions, puisque ce serait alors au risque de ne presque jamais pouvoir s'alimenter - et ai à de très rares exceptions dû me détourner d'un menu ou d'un plat en particulier pour ces motifs, après pourtant au total plusieurs centaines de repas pris en compagnie des minorités ethniques montagnardes, mais l'aspect des denrées visibles aujourd'hui au sol et avec lesquelles chaque mangeur entre régulièrement en contact avec ses doigts terreux est cette fois trop rebutant. De plus, je perçois nettement que ma présence intimide fortement, surtout les femmes et les enfants, pour leur part presque apeurés, et je décide alors de ne pas m'attarder plus longtemps, d'autant que j'ai encore du chemin à parcourir.

Aujourd'hui, je me sens disposé à marcher durant les neuf heures qui, semble-t-il, pourraient me permettre d'atteindre la piste carrossable. Après une heure supplémentaire, je parviens à ce qui doit être le village d'appartenance du petit groupe de cueilleurs *Sila* rencontrés précédemment. Je dois avouer que je suis passablement ému puisque cela fait maintenant quelques années que j'ai, pour la première fois et à de très rares autres reprises ensuite, grâce à quelques lignes dénichées dans une publication écrite, eu écho de l'existence de cette très minoritaire et tout aussi discrète ethnie du nord du Laos et qui m'avait dès lors déjà laissé une forte impression. Mis à part un unique autre hameau visité depuis dans la province voisine de Luang Nam Tha, hameau pour sa part très acculturé et issu d'une opération de transmigration - transmigration d'ailleurs très certainement menée depuis le secteur dans lequel je me trouve actuellement - celui-ci est le tout premier village *Sila* que je découvre dans sa région originelle. Ce hameau et ses habitants sont eux aussi désormais devenus relativement acculturés, car peut-être tellement minoritaires au milieu d'autres groupes ethniques - pourtant également la plupart du temps qualifiés de "minoritaires", néanmoins plus puissants et d'une démographie plus dense - que l'influence de ces derniers se fait trop prégnante pour que les *Sila* puissent aisément assurer la conservation et la perpétuation de leurs traditions propres. Reste cependant les huttes caractéristiques sur pilotis, et du côté vestimentaire, pour ce que je peux pour l'instant observer, outre les blouses emblématiques décrites plus haut et les fameux ornements d'oreilles, il faut mentionner de surprenants bonnets de bébés, larges et pointus capuchons blancs retombant bas derrière la nuque et décorés de liserés brodés, de floches de laine et de petites cupules de métal argenté. Ces bonnets rappellent fortement ceux aperçus chez une autre ethnie, très minoritaire également en son territoire, celle des *Jinuo* qui sont implantés dans le Xishuangbanna voisin, le sud profond de la province chinoise du Yunnan tout proche.

Ma présence en ces lieux semble étrangement embarrasser les habitants. Je suis loin d'y profiter, si ce n'est de la chaleur, du moins de la joyeuse animation et de la curiosité bienveillante auxquelles je fais habituellement face lorsque je me trouve parmi des montagnards. Ici au contraire, personne ne se donne la peine de faire le moindre effort pour venir à ma rencontre ou ne serait-ce que pour me poser la moindre question, au moins celle incontournable, et même presque rituelle partout ailleurs, qui consiste à bien s'assurer que je sois seul. J'annonce à deux ou trois hommes la direction vers laquelle j'envisage désormais de me diriger et ils m'indiquent immédiatement, mais simplement par gestes, doigt pointé vers l'horizon, celle qu'il me faut prendre, comme s'ils souhaitent que je m'éloigne d'ici au plus tôt. Je m'abstiens alors même de quémander un peu de nourriture, dont j'aurais pourtant grandement besoin. Cette *rencontre*, cette traversée du village *Sila*, se sera déroulée en à peine trente minutes au total.

J'ai repéré un départ de sentier qui semble conduire tout droit vers d'autres hauteurs habitées, mais deux hommes m'affirment qu'il ne rejoint aucun village. J'en doute pourtant sérieusement, car deux signes ne trompent pas : son tracé est bien trop net et caractérisé pour n'être qu'un passage emprunté par le bétail ou une simple voie d'accès aux *rays*, puis il prend naissance, comme c'est souvent le cas pour les chemins menant aux villages, près d'un petit affluent du torrent qui coule plus bas. Deux indications laissant fortement soupçonner de la vie en amont. Je note donc consciencieusement sa présence dans mes carnets, dans l'éventualité d'une "exploration" ultérieure.

Je reprends alors ma marche, pour l'heure vers l'aval, replongeant dans une petite plaine afin, dans un premier temps, de rejoindre le village *Tai Lü* de Ban Bhoupang. Les villages de l'ethnie *Tai Lü*, bien plus accessibles, sont aussi bien plus rigoureusement administrés, et donc intégrés à la société lao que ceux, plus montagnards, des minorités ethniques tibéto-birmanes ou chinoisantes. Mentionnons aussi que ces populations sont relativement aisées d'un point de vue économique, du moins si on le compare à celui des groupes implantés plus en altitude. Elles ne sont par ailleurs pas à la recherche, comme beaucoup de ces derniers, d'une farouche indépendance vis-à-vis de toute autorité étatique. Elles disposent en outre des plus belles rizières, celles de plaines qu'elles ont ainsi pu aménager en surfaces irrigables plus productives et rentables, ne sont pas cultivatrices ni consommatrices - en tout cas très rarement - d'opium, emploient une langue lao parfaite et sont d'obédience bouddhiste, même si de nombreux reliquats d'animisme subsistent dans leurs pratiques religieuses et rituelles. Enfin, elles élèvent de solides, larges et belles demeures pérennes sur pilotis. Ce n'est toutefois pas chez les *Tai Lü* que je me sens le plus à l'aise puisque, en raison de leur plus grande proximité avec les autorités du pays, État, rappelons-



le, communiste à parti unique, ils se font ainsi beaucoup plus méfiants, voire paranoïaques, à l'encontre de mes intentions et agissements. Le seul réel avantage que je perçois en leur compagnie consiste en une plus grande facilité de communication qu'avec les montagnards, nos échanges n'étant pas "parasités", disons plutôt *perturbés*, par des dialectes et des accents pour moi très difficilement compréhensibles.

Ne souhaitant donc pas m'éterniser durant trop longtemps chez les *Tai Lü* de Ban Bhou pang et ayant par ailleurs encore beaucoup de chemin à parcourir, c'est dans une hutte choisie à peu près au hasard que je m'invite immédiatement à manger, mais parvenu là, on m'impose d'aller préalablement me présenter au *nay ban*, au chef du village - quand je disais que ma présence est souvent perçue comme suspecte chez ces populations... Celui-ci s'avère finalement absent, seule sa femme se tenant en ce moment sous son toit. Elle s'attelle néanmoins à me préparer à manger, et pendant ce temps-là je patiente à l'extérieur, sous le regard plus ou moins distant des quelques villageois qui ne se sont pas rendus aux rizières. La femme m'invite peu après à entrer puis à m'installer pour manger, pendant qu'elle sort à son tour. C'est en effet, à de très rares exceptions près, une règle immuable, ici et presque partout ailleurs dans le pays, dans quelque village que ce soit : à mon grand dépit il n'est pas envisageable que je puisse, en tant qu'étranger, me tenir seul avec une femme dans un intérieur, ne serait-ce que durant quelques instants.

De même qu'au village de Ban Khaokhio quitté ce matin, j'ai ici aussi repéré la présence de deux scooters. Je me renseigne à leur sujet auprès du premier homme que je croise, ainsi que sur la possibilité de me faire transporter jusqu'à Ou Neu, très modeste bourg situé le long de la piste carrossable que je cherche pour l'heure à atteindre. Je m'offrirais en effet volontiers ce petit luxe, car d'une part la fatigue commence à gagner et d'autre part j'évalue à plus de deux dizaines de kilomètres la distance qu'il doit encore me rester à parcourir jusque là. De plus, j'économiserais ainsi plusieurs heures, voire peut-être même finalement une journée complète, sur mon programme. Cet homme m'annonce tout de go être disposé à me conduire lui-même et pour ma part je suis passablement étonné que le hasard m'ait visiblement fait tomber en tout premier lieu sur un des rares propriétaires de scooters. Nous négocions rapidement un tarif pour cette course et mon futur chauffeur se lance alors dans une série d'explications auxquelles je ne comprends strictement rien, mais qui semblent concerner quelques aléas auxquels il faudrait manifestement s'attendre au sujet de son véhicule. Je coupe court à ses développements et lui fais simplement confirmer une seconde fois qu'il est bien apte à me conduire, ce qu'il approuve de nouveau. Il m'invite pour l'instant à le suivre dans sa hutte, car lui aussi doit d'abord

prendre son repas. Je me sustente alors opportunément à nouveau, cette fois de poissons bouillis, frits ou encore grillés en brochettes, puis de crabes d'eau douce également bouillis. Une aubaine dont je profite largement, car la femme du chef ne venait précédemment de me servir que des restes de nourritures froides et très peu engageantes.

Mon hôte me demande de patienter brièvement, le temps qu'il aille chercher ce que je crois être un scooter, mais revient rapidement juché sur un... motoculteur, un de ces minuscules tracteurs à deux roues affublés d'une petite remorque permanente et construits autour des moteurs à essence démontables que j'ai déjà décrits plus haut et qui sont abondamment employés dans tout le pays pour faire fonctionner une quantité innombrable de dispositifs et d'engins de toutes sortes. Pour le coup c'est une surprise, car il m'est déjà arrivé, par le passé, de goûter à ce mode de "transport", mais chaque fois uniquement sur de très courtes distances, et je peux revendiquer qu'il est incommode, et même franchement pénible. D'une lenteur exaspérante et surtout abominablement inconfortable, puisque totalement dépourvu du moindre dispositif de suspension, on y subit en effet de manière exagérée tous les cahots de la piste, et c'est peu dire qu'il y en a en nombre. Nous voilà néanmoins partis, moi trônant dans la minuscule remorque, la plupart du temps debout afin de préserver mon arrière-train, mais toujours précautionneusement cramponné des deux mains à la ridelle frontale. Au total, près de trois heures nous sont requises pour parcourir les vingt à vingt-cinq kilomètres qui nous séparent du bourg de Ou Neu, plusieurs arrêts étant par ailleurs nécessaires pour resserrer périodiquement quelques boulons sans cesse fugitifs en raison des fortes vibrations et des soubresauts incessants. Avant notre départ mon chauffeur s'était plaint à moi de migraines chroniques et m'avait indiqué que pour tenter d'y remédier il absorbait alors régulièrement l'universelle aspirine chinoise en poudre que l'on se procure assez facilement par ici. À notre arrivée, je lui ai présenté l'hypothèse que ces maux de tête étaient possiblement provoqués par les inhalations de gaz d'échappement qui lui sont projetés en pleine figure dès qu'il conduit son engin, dont il doit abondamment faire usage au quotidien dans ses rizières ou au profit d'autrui. Il semble avoir considéré mon hypothèse avec sérieux. Enfin parvenus à Ou Neu, bourg pourtant situé le long de la principale piste de la région, mais où les doigts d'une main doivent être largement de trop pour compter le nombre de *falangs*, d'étrangers occidentaux, qui s'aventurent jusqu'ici chaque année, notre convoi est bien sûr aisément remarqué et fait sensation avec son étrange étranger qui arrive ainsi de l'improbable direction des montagnes, debout à l'arrière de l'engin, grand parapluie brandit comme un sceptre. Mon chauffeur en profite pour

effectuer là quelques petits achats avec une partie de l'argent que je lui ai remis, puis fait rapidement demi-tour.

Je parviens à me faire inviter chez l'habitant, après avoir toutefois essuyé quelques refus. C'est compréhensible, car dans ce village de population *Tai Lü* de plaine et bien administré, personne ne souhaite se compromettre vis-à-vis des autorités, l'hébergement d'un étranger par des particuliers restant jusqu'à ce jour théoriquement totalement interdit dans l'ensemble du pays. Mes hôtes m'affirment qu'ils n'ont vu aucun autre *falang* faire étape ici, dans ce village pourtant situé en bord de piste, depuis mon dernier passage il y a trois ans. À l'époque déjà, et même encore plus qu'aujourd'hui, ma venue avait provoqué quelques remous. Tard en soirée en effet, alors que je dormais déjà, dans la petite cellule communale que l'on m'avait allouée pour la nuit - mon hébergement chez l'habitant n'ayant pas été accepté - plusieurs hommes étaient venus me réveiller spécifiquement pour contrôler mes papiers. Ils m'avaient un peu interrogé sur les raisons de ma présence, puis avaient noté mon seul prénom, ma nationalité et la date du jour dans un petit cahier d'écolier d'aspect totalement défraîchi utilisé pour recenser les *étrangers* de passage. Les ayant alors interrogés à mon tour par curiosité à ce sujet, ces hommes m'avaient assuré que ce cahier, inauguré pourtant depuis longtemps déjà, ne contenait encore aucun autre nom d'étranger occidental, mais uniquement des noms lao et chinois.

Je m'étais promis, avant mon arrivée ici à Ou Neu, qu'il serait cette fois hors de question que j'accepte de dormir à nouveau dans la sinistre cellule. Une modeste pension a été construite depuis ma dernière visite, mais elle n'a pas encore ouvert, et pour cause, elle resterait probablement pour l'heure totalement vide la plupart du temps. Après de nombreuses tentatives infructueuses, c'est finalement une toute jeune et très modeste famille qui m'accueille. N'ayant jusqu'à ce jour pas eu le temps de capitaliser suffisamment, elle continue de se contenter d'une misérable petite maison, une baraque plutôt. Alors qu'ici la plupart des habitats sont de types traditionnels *Tai Lü*, grands, massifs et solidement construits sur de hauts et robustes pilotis assez soigneusement équarris, celui-ci n'est fait que de planches fichées dans le sol et surmontées de quelques plaques de tôles. Cette petite famille s'avère cependant adorable et accueillante, il s'agit d'un jeune couple et de trois tout jeunes enfants dont le plus âgé n'a pas encore atteint les six ans. Nous jouons puis mangeons, du poisson, la base de l'alimentation quotidienne des *Tai Lü*, avec le riz bien entendu. On trouve quelques échoppes dans ce bourg, ce sont les premières auxquelles j'accède depuis plus de deux semaines, et je peux alors enfin à nouveau assouvir ma soif de consommation en achetant quelques gâteaux chinois qui affichent

tous, sans surprise et sans exception, des dates limites de consommation périmées.

**18 octobre - Ban Khaofang**

## **Fait divers**

Ce matin, pour la première fois depuis vingt-six jours, je vais emprunter un "vrai" véhicule, un bus ou un camion, afin de remonter, par la piste, jusqu'à l'extrême nord du pays, à proximité immédiate de la frontière chinoise. Là-bas, dans deux villages, l'un de population *Hô* et l'autre *Yao*, je souhaite remettre des photographies, des clichés réalisés il y a trois ans déjà, à l'occasion d'un précédent passage dans la région. L'unique transport quotidien régulier qui y mène devrait faire étape ici entre 10 heures et midi environ et il est malheureusement peu probable qu'un camion, dont je pourrais aussi solliciter le chauffeur, apparaisse d'ici là. Pour patienter, je m'installe alors au bord de la piste et m'attelle à mes pages d'écriture, sous le regard subjugué de quelques paysans de passage, certains conduisant leurs buffles, s'arrêtant pour m'observer pendant quelques instants et me questionner au sujet de mes intentions de déplacements.

Le jeune père de ma famille d'accueil de cette nuit, à qui j'avais fait part de mon fort intérêt pour l'ethnie et la culture *Sila*, m'a mentionné un de leurs rares villages et m'a vaguement indiqué son emplacement, quelque part là-haut, à proximité de la frontière. J'ai alors décidé ce matin qu'après la remise des photographies dans les villages *Hô* et *Yao* je tenterais d'aller le visiter, et si j'y parviens, de probablement y passer la nuit prochaine. Je reprendrai ensuite immédiatement la direction de l'ouest, là où je soupçonne l'existence d'un pays *Yao*, ethnie que j'affectionne tout particulièrement. Je dois néanmoins désormais me contraindre à surveiller de près le calendrier, car pas plus de douze journées me restent disponibles avant de devoir cette fois impérativement entamer le trajet de retour vers la capitale, lequel trajet qui m'en nécessitera ensuite à lui seul trois ou quatre supplémentaires.

Un véhicule de transport de passagers a finalement fait son apparition. Alors qu'ils se rencontrent de plus en plus fréquemment même dans certaines des zones les plus reculées du pays, ce n'est toujours pas, ici, sur cette portion de piste délabrée, défoncée, caillouteuse et poussiéreuse, un minibus qui effectue ces transports, mais un *songteaw*, une de ces camionnettes tout-terrain dont le bac arrière a été équipé de deux bancs latéraux, puis recouvert par une toiture de tôle soudée sur une armature d'acier, toiture qui permet par ailleurs d'y entasser

toutes sortes de bagages et de marchandises. Véhicules ouverts à tous les vents, on y inhale de la poussière en quantité et il faut veiller à s'agripper convenablement, car on bondit inévitablement à chaque cahot de la piste, qui est ici parsemée de nids-de-poule.

Parvenu dans le village *Hô* dans lequel je souhaite remettre des photos, je me désole en constatant que presque tous s'en sont allés travailler aux rizières, même les enfants qui, face à l'impérieuse nécessité pour les familles de disposer d'une main d'œuvre abondante en cette période de moisson, ont été dispensés du peu d'heures d'école dont certains d'entre eux bénéficient parfois à d'autres moments de l'année. Je remets alors les clichés à deux grand-mères, qui se chargeront de les transmettre à autrui. Je me rends ensuite dans le village *Yao*, distant d'à peine une heure de marche. Là, trois ans après ma première visite, je ne reconnais presque aucun visage, deux hommes seulement me restant familiers parmi le peu de villageois présents.

Ce village *Yao* est probablement le plus dégénéré et le plus misérable, toutes ethnies confondues, que je n'ai jamais visité jusqu'alors. Dégénérescence des habitats, mais aussi des corps. Plusieurs tares physiques sont distinctement décelables, le crétinisme est bien présent. La physiologie du hameau a sensiblement évolué depuis mon précédent passage. Alors que trois ans auparavant il ne s'y trouvait que de toutes petites huttes de terre et de chaume toutes identiques, quelques-unes sont dorénavant en bois et l'une d'elles a même adopté une toiture en plaques de fibrociment. Certaines ont par ailleurs disparu tandis que de nouvelles ont été bâties. Les traditionnelles huttes de terre restantes, aux murs épais, mais désormais largement fissurés, sont minuscules avec leurs intérieurs de pas plus de quatre mètres par six. Fait rare, à part les chiens, c'est la toute première fois que je n'aperçois pas un seul animal déambuler dans un village. Pas un buffle, pas un zébu, pas le moindre cochon, pas même une poule divagante, bref pas de viande, seulement la misère. Les photographies font toutefois la joie des personnes présentes et les éclats de rire fusent. Elles seront remises plus tard à celles concernées, mais pour l'heure absentes. Je ne m'attarde pas, le temps de manger un peu, chaleureusement invité par un vieux couple. Ils me servent du riz et un peu de haricots trop cuits présentés dans un fond de bol. L'ensemble est froid, ce ne sont que quelques restes d'un précédent repas.

En route vers le village *Sila* promis. C'est vers l'ouest que j'avais prévu de continuer à me diriger dès que j'aurais atteint la piste, mais il s'avère que le village *Sila*, dont je viens d'apprendre l'existence, se situe dans la direction opposée, vers l'est, le nord-est plus exactement, près de la frontière avec la

Chine. Je modifie donc ainsi momentanément mes projets. Le père de ma famille d'accueil à Ou Neu m'avait annoncé que pas plus d'une heure de marche me serait nécessaire pour rejoindre ce hameau, mais il m'en a fallu trois au total, sans compter que j'ai arpenté à vive allure. Il ne fait aucun doute que, pour sa part, cet homme ne s'y est jamais rendu et qu'il avait seulement glané cette vague information quelque part. J'ai d'abord regretté cette expédition, car le sentier m'a préalablement imposé de traverser une très monotone plantation de canne à sucre, à coup sûr d'exploitation chinoise, s'étendant sur plusieurs collines et dans laquelle pas un seul arbre n'a été préservé. Au bout d'une heure, je retrouve toutefois la forêt dense, mais toujours pas de signe révélant la proximité d'un village. Alors, pour ne pas risquer d'y parvenir après la tombée de la nuit, il me faut marcher encore plus vite.

Enfin, le village de Ban Khaofang est là, du moins tout proche, car j'entends l'agitation qui en émane avant même de l'apercevoir. Il apparaît après un dernier coude du sentier, s'étalant entièrement sur une petite colline dont il épouse harmonieusement les formes. D'une dimension imposante, il ne réunit peut-être pas loin de deux-cents habitations au total, des constructions de tous types, plus ou moins solides et pérennes, faites de bois, de bambou, de briques, de terre, de ciment, de tôles, de plaques de fibrociment, de chaume et de tuiles. Je retrouve là encore une fois la rivière Nam Ou, naviguée en aval il y a maintenant dix-sept jours. La rivière Nam Ou est l'affluent majeur du fleuve Mékong dans le Nord-Laos, mais elle n'est ici encore qu'un modeste ruisseau, et je gage ne plus me trouver désormais très loin de sa source.

À peine entré dans le village, j'y perçois une sorte d'effervescence nerveuse qui le parcourt en entier. Nombre de personnes se tiennent à l'extérieur, réunies en groupes disparates plus ou moins homogènes et l'on y discute avec animation. Certains vont de l'un à l'autre, se déplaçant parfois en courant. Dès mon arrivée je quémade le chef du village et on me conduit chez le *phouti nOUNG NAY BAN*, le *premier* chef - à partir d'une certaine taille, certains villages peuvent désigner jusqu'à *trois* responsables différents. Une petite fête se déroule sous son toit et plusieurs hommes y sont réunis. On m'explique que ces réjouissances ont trait à la moisson du riz qui suit son cours, probablement à une de ses étapes-clés. Je devine aisément, à la vue des mines embuées et des plats entamés, dorénavant froids et en partie répandus sur la table, que l'alcool coule à flots depuis un certain temps déjà. On boit d'ailleurs un peu partout dans le village, même à l'extérieur, ce qui est rare. Après de rapides présentations à mes hôtes, à peine suffisamment lucides, je pars m'y promener.

Le village de Ban Khaofang est situé à proximité immédiate de la frontière chinoise, probablement à moins de cinq kilomètres de celle-ci. Il faut mentionner que cette frontière, ici comme partout ailleurs dans la province, est totalement informelle et bien sûr incontrôlable, et incontrôlée. Ces immenses territoires sauvages difficilement accessibles ne sont en effet composés que de montagnes, d'altitude relativement moyenne, mais aux reliefs redoutablement escarpés, par ailleurs entièrement recouverts de forêts et parmi lesquelles seules quelques vagues lignes de crêtes délimitent, de manière bien théorique, une séparation administrative entre les deux états, ceux de Chine et du Laos. Un unique poste-frontière officiel, minuscule et dont le franchissement est interdit aux non-ressortissants de ces deux pays, existe pour l'ensemble du nord de la province de Phongsaly, il se situe au bout de la piste empruntée ce matin. Partout ailleurs, dans ces régions reculées, des villageois transgressent cette ligne de démarcation nationale à pied, à souhait, ainsi illégalement et en toute impunité. Il est en effet acquis que nombre de montagnards, pour se ravitailler en marchandises de première nécessité, ne se rendent même jamais sur un marché lao de plaine, mais uniquement sur de petits marchés ruraux chinois. On peut largement supposer que les autorités ne sont pas dupes, n'ayant d'autres choix de faire preuve, faute de suffisamment de moyens de contrôle, d'une certaine tolérance à ce sujet vis-à-vis des populations montagnardes, d'autant plus facilement que celles-ci, relativement démunies, ne peuvent en aucun cas opérer de trafics de grandes ampleurs. Tout au plus doivent-elles parfois transporter clandestinement de l'autre côté de la frontière quelques gibiers rares convoités par les Chinois. Quant à l'opium, je l'ai relaté à plusieurs reprises, ce sont ces derniers qui franchissent la frontière pour venir directement l'acquérir eux-mêmes sur les lieux de production.

Le village de Ban Khaofang est mixte, les ethnies *Sila* et *Kheun* s'y côtoient. Toutes deux me sont presque totalement inconnues, mais il est probable qu'elles entretiennent un certain degré de "cousinage". Je suis sensiblement déçu, car quasiment plus aucun attribut vestimentaire traditionnel n'est visible et ne semble encore porté au quotidien. Je remarque uniquement quelques femmes *Sila* aux dents laquées et qui arborent les fameux ornements d'oreille mentionnés plus haut et qui élargissent et distendent exagérément leurs lobes. Ici, certaines d'entre elles relient les deux éléments de ces paires de bijoux à l'aide de quelques fils de laine colorés qui pendent alors sous leurs gorges.

La nuit est tombée depuis longtemps. Fait très étonnant, alors que je déambule dans le village, ma présence passe presque inaperçue - il faut noter que partout ailleurs je deviens immédiatement et systématiquement, malgré moi bien sûr, le principal pôle d'attention dans chaque nouveau hameau visité. Ici

cependant, tous paraissent comme absorbés par d'autres préoccupations bien plus importantes. Dès mon arrivée, en toute fin d'après-midi, j'avais déjà ressenti comme une agitation "électrique" dans tout le village. Beaucoup sont désormais ivres. Une femme danse, seule, pieds nus, dans la boue, elle semble "ailleurs", comme en transe. En quelques endroits des altercations se produisent, échauffourées d'abord verbales, mais certains en viennent rapidement à se battre, même violemment, à coups de poing, de bûches de bois, et de fusil.

Tout est allé très vite. Une femme hurlait, un homme aussi. Un coup de feu est parti. Une détonation sourde a retenti. La femme a été abattue. Elle est tombée dans la boue. La balle lui a traversé le cou. Du sang se répand sur la terre humide. Ça crie, ça hurle, ça court dans toutes les directions, un cercle animé et bruyant se forme autour de la scène. Moi, déjà relativement peu à l'aise depuis mon arrivée dans ce village à l'étrange agitation et l'esprit par ailleurs désormais bien embrumé en raison de plusieurs verres de *lao-lao* absorbés en compagnie des uns et des autres, je me sens alors partir en évanouissement. Je parviens juste à atteindre et à m'agripper à une barrière d'enclos et à me laisser choir là, dans un coin obscur, à m'asseoir quelques instants pour me remettre de mes émotions. Puis je rentre peu après me coucher, car il semble évident que je n'ai plus rien à faire dans ce village et parmi ces gens. Dehors, jusque très tard dans la nuit, les conversations très animées ne cessent pas un seul instant et des altercations reprennent. Des hommes viennent dans notre maison, puis en repartent, puis d'autres arrivent, un va-et-vient incessant. Tout se déroule dans la grande pièce à vivre où est installée la paillasse du visiteur, la mienne et sur laquelle, couché en chien de fusil en direction du mur, je fais semblant de dormir. À un moment on mentionne le "*falang*", c'est-à-dire moi, témoin de la scène, mais je crois que cela ne dure pas très longtemps.

**19 octobre - Ban Ou Neu**

## **La fête des fusées**

Réveil à 5 heures, après pas plus de deux ou trois heures de sommeil agité. Je pars immédiatement en quête d'un propriétaire de scooter qui serait disposé à me ramener sur la piste principale. Il y en a trois dans le village, mais malheureusement personne ne possède plus une seule goutte d'essence. De plus, les villageois sont désormais encore moins préoccupés qu'hier par ma présence, et pour cause. Arrivé trop tardivement la veille pour profiter de la belle lumière de fin de journée, je m'étais dit que je photographierais les lieux dans la brume matinale, mais après le meurtre d'hier il est bien sûr devenu totalement



inenvisable de ne serait-ce que sortir l'appareil de mon sac durant quelques instants.

Des hommes se réunissent à nouveau à l'extérieur et de vives discussions reprennent. Certains vont, semble-t-il, faire route en direction de la ville de Phongsaly, la capitale de la province. Pour ma part, je ne m'attarde pas, je ne souhaite même pas attendre le repas, préférant m'assurer de largement les distancer sur le sentier. Je quémande simplement un peu de riz à emporter à ma famille d'accueil, désolée de me voir m'en aller ainsi sans manger, mais je tiens résolument et définitivement à ne plus résider une seule minute de plus dans ce village. Je serais d'ailleurs parti bien plus tôt si l'obscurité de la nuit ne m'en avait empêché. Il ne me reste alors qu'à effectuer à rebours le trajet d'hier, particulièrement rebutant, d'autant plus que c'est la toute première fois de ce séjour, que j'ai à revenir sur mes pas. La visite de ce village aura donc décidément été un échec total.

S'il ne faut pas que je tarde, c'est aussi parce que je veux m'accorder quelques chances de parvenir à la piste suffisamment tôt pour tenter d'intercepter l'unique *songteaw* quotidien qui devrait la parcourir dans la matinée, même si je n'ai aucune idée de quel pourra être son horaire de passage dans ce sens. J'ai en effet décidé d'essayer de l'emprunter une nouvelle fois pour regagner au plus tôt le bourg de Ou Neu, car dans le village Yao septentrional rapidement visité hier pour y remettre des photographies, les paysans m'ont assuré, contrairement à mes prédictions, qu'à ce niveau il ne se trouvait pas, à l'ouest, de "pays Yao" et que la zone concernée était sauvage et totalement vierge de populations. Selon eux il me fallait préalablement redescendre un peu au sud, et notamment repasser le bourg de Ou Neu, avant d'envisager de m'engager vers l'ouest. Parvenu à nouveau là, je tâcherai alors de glaner quelques nouvelles informations, puis de repartir immédiatement dans les montagnes.

Bien qu'ayant marché à une allure particulièrement vive, j'atteins la piste trop tardivement et le *songteaw* est très probablement déjà passé lors de mon arrivée. Je n'ai alors d'autres choix que de poursuivre à pied le long de cette piste pour parcourir les vingt ou vingt-cinq kilomètres qui me séparent encore du bourg de Ou Neu. Un trajet lui aussi rebutant, car situé en plaine et que j'ai déjà arpenté autrefois, mais alors volontairement puisque j'y effectuais à l'époque un repérage des départs de sentiers susceptibles de mener vers les hauteurs. Par chance toutefois, au bout d'environ une heure un paysan me dépasse avec son petit motoculteur et m'invite, gracieusement, à prendre place à l'arrière, même s'il se contente là de rejoindre son village, localisé à pas plus de trois kilomètres en aval. Parvenus à sa destination, je négocie néanmoins avec lui le trajet entier

jusqu'à Ou Neu, ce qu'il accepte. Une tractation efficacement menée tant je deviens désormais un *spécialiste* de cet insolite mode de transport.

Arrivé à Ou Neu, il se fait trop tard pour tenter d'atteindre dès aujourd'hui un village de montagne, sans compter que je ne sais pas encore où se situent les départs de sentiers qui y mènent. Savoir comment et où quitter les pistes principales afin de gagner les villages isolés des hauteurs est régulièrement un de mes problèmes dans les plaines tant les étroites voies d'accès qui y conduisent se font généralement très discrètes. Elles se trouvent en effet toujours en dehors des bourgs, en rase campagne et où aucun signe tangible ne les indique. Pire, elles sont parfois même dissimulées au fond de parcelles de rizières, petits labyrinthes qu'il faut commencer par franchir.

Pour l'heure, une bonne nouvelle est que je vais retourner voir la joyeuse petite famille qui m'avait déjà accueilli une première fois deux jours plus tôt. Voilà qui tombe finalement à point nommé et devrait opportunément me permettre de me changer les idées, plutôt moribondes depuis le meurtre de la veille. Tout le monde se réjouit de ma réapparition, surtout aussi hâtive. Pour l'occasion, j'ai même acheté des gâteaux pour les enfants. Le seul inconvénient, s'il était toutefois nécessaire d'en dénicher un, est qu'il va à nouveau me falloir me contenter de poisson durant chacun des repas, c'est-à-dire ce soir, et à coup sûr encore une fois demain matin au réveil. Peu auparavant, alors que je venais d'arriver dans le village et en attendant de rejoindre "ma" famille, j'ai eu le souhait de mettre la main sur un peu de viande de cochon, ou une poule, que j'aurais pu acquérir auprès d'un foyer plus aisé, mais j'ai finalement renoncé, craignant, peut-être à tort, que cela puisse être mal interprété par mes hôtes qui, je le devinais, allaient se faire un réel honneur de me recevoir malgré leurs très faibles ressources et moyens.

Aujourd'hui a lieu une fête dans tout le village, probablement elle aussi en rapport avec la récolte du riz qui suit désormais partout son cours. On m'apprend que ces festivités ont débuté depuis hier déjà et qu'elles vont encore se poursuivre le temps de deux journées supplémentaires. En prévision de ce qui s'annonce être le point d'orgue de l'évènement, beaucoup de villageois se sont attelés à confectionner d'impressionnantes fusées en préparant préalablement, puis en tassant, durant des heures, de la poudre explosive dans d'énormes tubes de bambou aux épaisses parois. Cette poudre est un mélange de soufre, de charbon, de potasse - obtenue à partir de salpêtre - et de rebuts de fonte pilés, inlassablement martelés jusqu'à en recueillir une fine "cendre", presque farineuse. Deux hommes sont ensuite requis pour en emplir et en tasser chaque fusée, c'est-à-dire chaque cylindre de bambou, des portions de troncs parmi les

plus gros disponibles dans la région, d'un diamètre atteignant vingt centimètres, voire plus. Pendant que l'un des individus y maintient enfoncé un pilon et fait pivoter l'ensemble d'un quart de tour entre chaque coup, afin de parfaitement en égaliser et homogénéiser le contenu, l'autre le frappe à l'aide d'une massette ou d'une simple bûche de bois. Un supplément de poudre est régulièrement versé dans le tube et le rythme des frappes reprend aussitôt. Tout le village résonne ainsi d'incessants martèlements continus.

L'élaboration d'une seule fusée requiert de répéter ces gestes monotones durant des heures et chacune d'elles doit bien contenir au total quatre à cinq kilos de poudre lorsqu'elles sont enfin achevées. De temps en temps, des voisins se présentent avec en main quelques grammes de poudre tout juste fabriquée, et je comprends rapidement que chaque "quartier" du bourg de Ou Neu façonne de la sorte sa propre fusée, à laquelle chaque villageois ou chaque famille prend ainsi directement part. Les personnes qui apportent des quantités trop faibles de poudre ou d'une qualité estimée insatisfaisante - par exemple si celle-ci n'a pas été pilée durant suffisamment longtemps et s'avère alors jugée trop grossière - se font plus ou moins gentiment rabrouer. Quant à celles qui s'approchent avec une cigarette à la bouche, elles se font littéralement huer !

J'ai déjà pu constater par le passé, ailleurs dans le pays, que des festivités similaires, là aussi avec fabrication et lancements de fusées, étaient organisées peu avant l'arrivée de la saison des pluies, vraisemblablement afin d'amorcer et d'encourager celles-ci de manière symbolique. Il semble toutefois, d'après ce que j'en comprends, que la fête d'aujourd'hui n'a pas de rapport avec cela, la saison des pluies étant d'ailleurs achevée depuis bientôt deux mois. Toujours est-il que nous irons ce soir assister au spectacle en famille, un divertissement qui fera un peu de bien, car je ne peux cacher que la vision de cauchemar du meurtre de la veille me hante, et je crains malheureusement qu'elle ne soit pas près de s'effacer. Pour l'heure, plusieurs petites fêtes plus privatives sont organisées à travers le village, entre voisins, avec déploiement de sonorisations criardes, force musiques, bruits et alcool. Elles se déroulent la plupart du temps sous des bâches qui ont été tendues dans les allées ou sur les petites aires dénudées qui font face aux maisons sur pilotis. Dès que je parviens à m'extirper de l'une d'elles, je suis presque instantanément invité à une autre.

Minuit. J'avais fait erreur au sujet de la nature des "fusées", qui en fait n'en étaient pas, ou disons plutôt qu'il s'agissait de fusées *inversées* en quelque sorte. Le clou du spectacle s'est déroulé dans les enceintes des deux petites pagodes du village, de charmantes mais très modestes constructions de briques et de tôles ondulées. Les "fusées", ces énormes tubes de bambou chargés de quantités

impressionnantes de poudre longuement tassée, furent fichées dans le sol, successivement par séries de deux ou trois et de manière largement espacée, puis mises à feu. Cela provoquait instantanément de gigantesques et puissants geysers d'étincelles, projetant celles-ci à la verticale à peut-être dix ou quinze mètres de hauteur. Celles dont la poudre était d'une qualité particulièrement adéquate et qui avaient été les plus consciencieusement tassées furent les plus puissantes et celles dont la combustion dura le plus longtemps, en générant des déluges d'étincelles sous lesquels les hommes les plus téméraires dansèrent, torses nus et aux sons de gros tambours de peaux et de paires de cymbales percutés frénétiquement par cinq ou six musiciens. Tout cela se déroula au milieu de la foule, les séries de fusées allumées les unes après les autres. Le spectacle fut dantesque, volcanique et infernal. Je suis véritablement surpris qu'aucun accident sérieux n'ait eu lieu - tout juste quelques brûlures superficielles semblant être à déplorer - avec ces flots d'étincelles retombant régulièrement sur les têtes et les corps. Il y eut aussi des feux d'artifice plus conventionnels, cette fois lancés par les enfants, toujours au milieu de la foule et à l'aide de longs et fins tubes de bambou et d'un peu de poudre qu'ils étaient visiblement parvenus à soutirer aux adultes dans la journée.

## **20 octobre - Ban Thong Tay**

### **La culture du riz de montagne**

Ce matin, la fabrication de nouvelles "fusées" est relancée de plus belle. Dès l'aurore, la confection d'énormes quantités de poudre explosive reprend ardemment et nombreux sont ceux, à travers tout le village, qui s'attellent à broyer et réduire en poussière la fonte de vieux woks cassés et hors d'usage, en employant pour cela marteaux, massettes, enclumes de fortune - de larges et volumineuses douilles de bombes américaines datant du conflit indochinois et fichées dans le sol en font souvent office dans tout le pays - ou parfois également de simples grosses pierres rondes rapportées du lit de la rivière Nam Ou. Travaux de longue haleine, plusieurs heures de labeur sont requises pour en obtenir quelques grammes seulement. D'autres reviennent avec de nouveaux gros fûts de bambou vert qui seront plus tard eux aussi dûment chargés, puis soigneusement tassés, avec les mélanges d'ingrédients explosifs déjà listés plus haut. Comme hier, chaque "quartier" du village résonne alors à nouveau de martèlements continus et cadencés.

Hier, en soirée, des amis de ma petite famille d'accueil nous ont rendu visite. Certainement en raison des festivités en cours et peut-être aussi de ma présence, nous ne nous sommes cette fois pas contentés de manger uniquement du poisson

puisque pas moins de quatre autres plats, tous excellents, furent également préparés et servis pour l'occasion, du cochon, du foie de buffle, du *laap*, cette salade de viande crue hachée et pimentée, ainsi que des algues prélevées la veille dans la rivière Nam Ou. Les ayant interrogés à ce sujet, ces visiteurs m'ont signalé une voie d'accès au pays Yao situé à l'ouest, objet de mes prochains désirs et projets "d'exploration". D'après eux, il me faut finalement à nouveau repartir vers le nord par la piste, mais durant quelques kilomètres seulement, jusqu'à un petit hameau dont ils m'ont noté le nom en caractères lao sur mon cahier. Peu après se trouvera le départ du sentier et les villageois devraient pouvoir m'en indiquer plus précisément la localisation. Il est hors de question que j'attende l'hypothétique passage du *songteaw* quotidien pour parcourir ces quelques kilomètres, et je me mets alors en route très tôt, impatient de regagner les hauteurs et les villages des minorités montagnardes, en l'occurrence les Yao.

À l'image d'autres minorités ethniques du pays, les Yao composent un peuple très démuné et qui, dans l'état actuel des choses, n'est pas près de s'extirper de sa misère sans compter que, comme pour les *Akha*, les *Hmong*, les *Hô* ou encore les *Lanten*, les autorités finiront, c'est certain et dans un avenir proche maintenant, par leur interdire totalement la culture de l'opium, pour l'heure unique opportunité d'un minimum d'enrichissement monétaire. En dehors de celle-ci, pour les Yao comme pour la plupart des divers groupes montagnards, la riziculture est l'autre affaire d'importance, peut-être même encore plus directement vitale puisque constituant la principale source d'alimentation du quotidien. Sur les pentes que ces groupes occupent, seules les cultures dites de "friche sur abattis-brûlis" sont envisageables et mises en œuvre, par opposition à celles de plaine et notamment les rizières irriguées qui peuvent, pour leur part, aisément être aménagées là. Dernières arrivées dans ces régions septentrionales de la péninsule indochinoise, fuyant la Chine, le Tibet ou la Birmanie afin d'échapper aux brigandages, aux famines ou aux persécutions, ces populations ont été contraintes, une fois parvenues au Laos, de se contenter des seules terres encore disponibles. Les rares et très fertiles plaines étant déjà occupées depuis longtemps par d'autres groupes ethniques, il ne leur restait alors plus que les collines et les montagnes pour s'installer à leur tour et pour cultiver leur riz, sur des surfaces forestières parfois particulièrement escarpées. Pour mieux comprendre la pénibilité que représentent l'aménagement et le travail de ces rizières non irriguées de pente, ces cultures temporaires de friche sur abattis-brûlis, il peut être utile de rappeler les principaux avantages qu'offrent, a contrario, à cet égard, les rizières de vallée.

Le plus sérieux risque pour une rizière, de quelle que nature qu'elle soit, est d'être soudainement phagocytée, débordée, étouffée, par une profusion

d'adventices, c'est-à-dire de "mauvaises" herbes, car la survenue de celles-ci, dont le développement entre alors en concurrence avec les épis de riz, provoque instantanément une chute des rendements de la céréale. Le premier des quatre principaux avantages qu'offre la culture de rizières planes irriguées est que, inondées durant la plus grande partie du temps de croissance des épis, elles empêchent ainsi totalement la levée des adventices envahissantes qui ne peuvent alors pas se développer puisqu'elles se retrouvent immédiatement asphyxiées par la nappe d'eau qui les submerge. Cette eau ne représente en revanche aucun danger pour les pousses de riz, car celles-ci ont préalablement été semées puis ont germé dans des pépinières annexes et n'ont été replantées, plus exactement repiquées, dans les rizières inondées que lorsqu'elles ont atteint un stade relativement mature et une hauteur leur permettant d'émerger des bassins. Le deuxième avantage d'importance qu'offrent les rizières irriguées est d'être constamment enrichies et amendées puisque l'eau qui y est continuellement apportée depuis un ruisseau proche, renouvelée en permanence et circulant d'un bassin à l'autre, y dépose alors sans cesse de nouvelles alluvions. Très fertilisantes, ces alluvions sont drainées par les pluies depuis l'ensemble des terres forestières situées en amont et qui sont abondamment chargées d'humus, de matières organiques et minérales. Le troisième avantage substantiel procuré par les rizières de plaines est la possibilité qu'elles offrent d'être labourées en faisant appel à la traction animale, c'est-à-dire à l'aide d'un araire tiré par un buffle, voire par mécanisation motorisée avec les petits motoculteurs mentionnés plus haut. Sur les pentes au contraire, inaccessibles à ces moyens, les labours s'effectueront à la seule force des bras, en recourant à de rudimentaires pioches et houes. Enfin, précisons que les rizières de plaine, grâce à leur irrigation artificielle, permettent de réaliser deux voire trois récoltes annuelles - même si cela n'est pas systématiquement mis en œuvre - alors que celles de pente, en dépendant entièrement de la saison des pluies, ne peuvent assurer qu'une seule moisson dont le rendement dépendra, de plus, entièrement de la variabilité de ces pluies.

La technique de culture de *friche sur abattis-brûlis* pratiquée sur les pentes par les montagnards ne peut donc bénéficier d'aucun de ces avantages. Elle exige alors de renouveler chaque année des séries de travaux colossaux qui sont entièrement exécutés à la force des bras, sans aucune aide extérieure, qu'elle soit animale ou mécanique. Elle oblige par ailleurs de respecter un calendrier précis, sans jamais prendre le moindre retard, afin de s'assurer d'une synchronisation adéquate avec l'arrivée de la saison des pluies qui sera indispensable, de par l'irrigation continue qu'elle permettra, à la levée et à la croissance des épis. Voici une description résumée de ces travaux.

Une surface de forêt est défrichée, à partir du mois de février, à l'aide de simples haches pour les plus grands arbres, puis de machettes pour tous les autres végétaux. Les gros bois exploitables, s'ils s'avèrent potentiellement utiles à différentes constructions en cours ou en projet, par exemple pour bâtir de nouvelles huttes, des abris de rizières, des ponts ou des passerelles, sont débardés sur les abords des futurs *rays* - c'est-à-dire les parcelles en devenir - d'autres sont éventuellement rapportés au village et stockés afin de pouvoir alimenter plus tard les feux domestiques de cuisson. Les plus volumineux branchages, les plus robustes et donc les plus lourds sont toutefois conservés sur place, car ils seront nécessaires ultérieurement pour solidement clôturer les *rays* et les protéger ainsi des plus gros animaux prédateurs, les phacochères et les cervidés notamment. Quelques semaines plus tard, lorsque les végétaux abattus laissés en place sont suffisamment secs, l'ensemble est mis à feu. Si les parcelles sont relativement proches des villages, il arrive que l'on effectue cette opération de brûlage de nuit, pour pouvoir plus facilement surveiller les flammèches volantes, les brindilles enflammées qui pourraient atteindre les habitats et entraîner des incendies dramatiques. Des enfants dûment équipés de récipients et de réserves d'eau se tiennent alors sur les toitures de chaume, prêts à éteindre à temps les départs de feux. Ces quelques journées de brûlage provoquent chaque fois d'immenses brouillards de fumées suffocantes à travers l'ensemble des régions concernées. Les cendres de ces brûlis des parcelles, qui seront enfouies plus tard à l'occasion des labours, participeront grandement à leur fertilisation. Les plus imposants troncs non complètement calcinés, les plus lourds et difficilement transportables, sont pour leur part définitivement laissés sur place. C'est alors à ce moment que l'on clôture les nouveaux *rays* ainsi obtenus, à l'aide des gros branchages qui avaient été mis de côté peu avant les brûlis et aussi des souches de taille moyenne qui sont parvenues à résister aux flammes. Il s'agit là d'efficacement protéger les parcelles contre les incursions animales sauvages, ou même domestiques - buffles, zébus et cochons - qui en cas contraire ne manqueraient pas, plus tard, de venir dévaster les récoltes. Ce travail de protection des parcelles exige de très pénibles et exténuants efforts, car ces clôtures se doivent d'être lourdes, robustes et infranchissables, y compris pour les plus grosses bêtes. Ce sont alors de véritables remparts, des fouillis inextricables de végétaux morts et rapidement colonisés par de nouvelles plantes et arbustes sauvages, qui sont ainsi élevés.

Les labours peuvent alors débuter. Celui de défonçage d'abord puisque ces terrains forestiers sont totalement encombrés des racines et souches de l'ensemble des arbres, arbustes et autres plantes précédemment abattus. Ces labours sont effectués à la seule force des bras et en recourant à de simples

pioches, car les importantes inclinaisons de ces parcelles interdisent, contrairement à celles irriguées de plaine, l'emploi de l'araire tracté par un buffle. Ces pentes sont parfois tellement prononcées que les troncs et branchages calcinés les plus massifs laissés là y deviennent nécessaires pour pouvoir s'y agripper et ne pas tomber lorsque l'on y travaille ou s'y déplace. Il faut ensuite herser la terre, à l'aide de sommaires houes et de binettes, pour briser les plus grosses mottes, une tâche le plus souvent exécutée par les femmes, alors courbées toute la journée sur leurs outils. Le semis a enfin lieu, effectué lui aussi manuellement. Exigeant énormément de temps, mais devant impérativement être réalisé sur une durée très courte afin que tous les épis puissent croître plus tard simultanément, sans décalage temporel, ce travail nécessite alors beaucoup de main d'œuvre d'un seul coup. Cette phase de semis s'opère donc habituellement par entraide entre plusieurs familles, plusieurs dizaines de villageois se réunissant pour ensemer un même *ray*. Binette à la main pour creuser les petits trous d'enfouissement, les graines y sont distribuées par poquets de dix à quinze afin de s'assurer qu'une quantité suffisante germe, parmi celles qui soit pourriront dès avant ce stade, soit qui seront attaquées par les rongeurs, les oiseaux et les insectes. La saison des pluies arrive, il faut maintenant espérer qu'elles seront abondantes, mais le plus gros du travail restera à accomplir, dès le début de la croissance des épis. Il s'agira d'effectuer les sarclages, seuls réels garants de bons rendements en riz des *rays*.

Le sarclage, combattre les adventices, les "mauvaises" herbes, à tout prix et à temps, est la principale préoccupation des villageois tout au long de la croissance des épis de riz cultivés sur les pentes. En cas contraire, ces herbes indésirables entreraient en concurrence directe avec la céréale domestiquée et feraient alors drastiquement et substantiellement chuter ses rendements. Car bien entendu, pas un seul centilitre d'herbicide ou de pesticide n'est disponible, le *Roundup* et les nombreux autres produits cancérigènes abondamment employés pour l'agriculture en Occident ne sont ici pas encore connus. Les parcelles entières doivent alors ainsi être binées, à la main, à l'aide de simples houes, de courtes binettes et parfois aussi de machettes pour s'assurer de bien déterrer les herbes parasites avec leurs racines. Le sarclage est exécuté à trois reprises durant la croissance du riz de montagne, mais on peut presque dire qu'il est réalisé continuellement puisque, la plupart du temps, lorsque la fin d'une parcelle est atteinte il est presque déjà temps de recommencer l'opération depuis le début. Le deuxième passage, réalisé vers le mois de juillet, est le plus pénible, car c'est à cet instant que la levée des adventices explose et c'est donc celui qui nécessite le plus de bras valides. L'ampleur de la tâche est tellement importante que la surface totale de rizière exploitée par une famille dépend moins du nombre de



bouches à nourrir que du nombre de personnes *qui seront valides et aptes* au moment de ces travaux de sarclage. En d'autres termes, il est absolument inutile pour une famille de vouloir essayer de cultiver trop grand, d'ambitionner d'exploiter des surfaces trop étendues puisque, en cas contraire, elle risque fort de ne pas pouvoir venir à bout et de parvenir à combattre à temps les adventices envahissantes. En effet, dès que ces mauvaises herbes sont trop abondantes dans les *rays*, les rendements chutent immédiatement. Il est ainsi très fréquent, durant la saison des pluies, que des familles presque entières quittent les villages pour résider plusieurs journées d'affilée dans les abris éphémères de rizières afin d'économiser les temps de déplacements incompressibles nécessaires pour s'y rendre. C'est pourquoi à cette époque, de juin à août environ, il n'est pas rare de ne croiser dans les hameaux quasiment que des personnes âgées et de très jeunes enfants, les premiers étant chargés de garder les seconds.

La poussée des épis s'est ainsi effectuée durant la saison des pluies, et tant bien que mal en fonction des sarclages plus ou moins réussis et réalisés à temps. À partir de là le riz finira de mûrir et la moisson pourra ensuite avoir lieu. Ce sont alors encore d'énormes et pénibles tâches supplémentaires qui restent à accomplir, que l'on ne décrira pas en détail ici, mais qui sont, elles aussi, entièrement exécutées à l'unique force des bras. Fauchage à l'aide de faucilles légères, puis confection des gerbes, battage de celles-ci sur des aires dédiées pour détacher les grains des épis, vannage pour en chasser les déchets végétaux non comestibles, stockage du paddy - le paddy est le riz non décortiqué - dans les greniers de rizières ou transport immédiat vers les villages, à dos d'homme si l'on ne possède pas de petits chevaux, ce qui est le cas pour la majeure partie des montagnards, hormis les *Hô*. Il faudra enfin réunir la paille abandonnée dans les *rays*, puis en stocker une part sous forme de meules et brûler le reste sur place. Travaux plus domestiques réalisés ensuite dans les hameaux, le riz devra encore plus tard, avant d'être cuit et consommé, au fur et à mesure des besoins, être quotidiennement pilonné pour le décortiquer, puis enfin vanné pour le débarrasser du son non comestible, ultimes étapes de traitement de la céréale que j'ai déjà exposées par ailleurs.

Enfin, pour en finir avec cette description de l'exténuante technique de culture de friche sur abattis-brûlis pratiquée sur les pentes par les montagnards, il ne faut pas omettre de préciser qu'un même *ray* ne sera *jamais* exploité durant deux années consécutives, car par manque de fertilisation supplémentaire faute d'une trop faible masse de nouveaux végétaux forestiers à brûler, les rendements chuteraient alors vertigineusement la deuxième année et surtout les adventices se feraient cette fois tellement abondantes que leur poussée serait quasiment impossible à combattre. C'est chaque année un autre pan de forêt qui sera alors

défriché et l'ensemble des étapes décrites précédemment qui seront de nouveau mises en œuvre. Un *ray*, une parcelle qui vient d'être cultivée, est donc ensuite laissée en jachère durant plusieurs années consécutives, entre douze et vingt environ en fonction de ses caractéristiques et des conditions climatiques générales, avant de pouvoir être défrichée puis exploitée à nouveau, c'est-à-dire le temps que le sol se recharge en capital minéral, que la forêt se régénère et qu'elle compose une nouvelle biomasse à brûler suffisamment importante pour permettre d'augmenter significativement la fertilisation du terrain. Une rotation de longue durée des jachères est donc respectée, à des fréquences correspondant aux nombres d'années mentionnés ci-dessus, du moins si le village n'a pas été déplacé entre temps, quelques groupes ethniques ayant conservé jusqu'à ce jour une tradition de semi-nomadisme, semi-nomadisme qui est justement imposé par un trop rapide épuisement des sols alentour, lui-même engendré par une trop faible disponibilité de terres forestières exploitables. Il arrive aussi, dans certaines régions, que les populations ne disposent plus de suffisamment de surfaces arables, car par mesure écologique, on leur interdit désormais le défrichage de nouveaux pans de forêts. Les villageois sont alors obligés de réinvestir les jachères à des fréquences trop élevées et celles-ci, n'ayant ainsi pas le temps de suffisamment se régénérer, délivrent des rendements très médiocres et les populations ne parviennent plus à opérer la soudure alimentaire entre deux récoltes annuelles successives. Elles doivent alors tâcher de compenser ces manques par la cueillette en forêt de denrées bien moins riches, trop peu nutritives et surtout disponibles en quantité largement insuffisante. Cela peut en devenir dramatique, les problèmes d'alimentation sont d'ailleurs récurrents dans ces villages.

## **21 octobre - Ban Thong Neu**

### **La récolte de l'opium**

Désormais en chemin vers le pays Yao convoité, j'apprends malheureusement, alors que j'espérais pouvoir effectuer une boucle de plusieurs journées, à travers différents villages, et donc sans avoir à revenir sur mes pas, que je serais en fait engagé dans une impasse, une direction qui ne conduirait en tout et pour tout qu'à deux lieux habités, puis à la Chine, hors poste-frontière, via des hauteurs escarpées et des forêts à peine pénétrables. Il n'y aurait, une fois parvenu au second hameau, plus d'autres options que de rebrousser chemin, de reprendre le même sentier. C'est une déception, car j'étais convaincu, à la lecture certes un peu hasardeuse de mes vieilles cartes géographiques plus ou moins périmées, que des voies me permettraient ensuite de gagner, par les montagnes,

en quelques jours et à travers de nombreux villages, le bourg de Utay, chef-lieu de district établi bien plus au sud.

Pour l'heure me voici parvenu à Ban Thong Neu, le dernier village *Yao* localisé à l'ouest de la province, donc à coup sûr le tout dernier hameau, toutes ethnies confondues, situé à l'extrémité nord-ouest du pays. Ban Thong Neu est implanté au bout d'une vallée, d'où un ultime escarpement le séparerait de la Chine, de là visiblement accessible en moins d'une heure de marche. C'est un très étroit sentier que j'ai dû longer pour aboutir ici, et je suis alors hautement surpris de constater que, sur la vingtaine de huttes de terre et de bois que totalise le village, pas plus de deux d'entre elles sont restées protégées par des toits traditionnels de chaume, toutes les autres ayant désormais définitivement adopté des tôles ondulées légères, et même, pour quelques-unes d'entre elles, des plaques de fibrociment. Questionnant les villageois à ce sujet, ils m'apprennent que si les feuilles de tôles ondulées ont bien été acheminées à dos d'homme depuis le bourg de Ou Neu distant de cinq heures de marche, les plaques de fibrociment en revanche ont pour leur part été transportées, elles aussi à la force des bras, en contrebande depuis un marché chinois.

Le cadre est magnifique, extrêmement vert et sauvage, même s'il s'est remis un peu à pleuvoir depuis la veille et que, pour l'instant, le ciel se maintient bas, gris et bouché. Le contact avec les villageois est en revanche désespérant, ma présence intimidant très nettement. Je ne parviens par exemple absolument pas à approcher les enfants et les femmes. Hier déjà, traversant un premier village appartenant à la même ethnie, plusieurs personnes s'étaient littéralement calfeutrées chez elles dès qu'elles m'aperçurent. Je ne m'y étais alors pas attardé, la journée ne faisant par ailleurs que débiter. Ainsi, cela se produisant heureusement très rarement lorsque je me trouve en compagnie des minorités ethniques montagnardes, j'en arrive aujourd'hui néanmoins à passablement m'ennuyer.

Je n'avais jusqu'à ce jour constaté cela que parmi les *Hmong*, plus spécifiquement chez ceux de l'extrême est du pays, dans la province de Xam Neua, des jardins de pavot à opium sont installés à l'intérieur même du village, à proximité immédiate des huttes et parfois directement accolés contre elles. En cette saison, les plants ne sont encore qu'à l'état de "laitues", d'ailleurs comestibles, et la récolte de la drogue ne s'effectuera pas avant le premier trimestre de l'an prochain, durant le mois de février et possiblement jusqu'au tout début de celui de mars. Autrefois, alors que je résidais dans un village de l'ethnie *Lanten* de la province de Luang Nam Tha, les paysans m'avaient autorisé, un

soir puis à nouveau le matin suivant, à les accompagner pour réaliser une récolte.

Le pavot, la plante de laquelle est issu l'opium, présente un aspect identique à celui du coquelicot de nos contrées occidentales, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, qu'il offre une tige plus haute et surtout des efflorescences bien plus grosses. À maturité, il s'élève jusqu'à un mètre vingt environ au-dessus du sol et ses fleurs, au nombre de trois ou quatre par pied, peuvent être rouges, blanches ou mauves. Les "fruits", les capsules que ces fleurs laissent apparentes après qu'elles aient fané et que l'ensemble de leurs pétales se soient détachés, sont d'une dimension variant entre celle d'un œuf de pigeon et celle d'une noix. À l'époque de la récolte, qui a le plus souvent lieu en février, ces capsules, désormais bien gonflées, sont incisées à la main, l'après-midi ou le soir, à l'aide d'un petit outil en forme de griffe, muni de deux à quatre fines lames de bronze. Selon sa taille chacune de ses capsules reçoit, sur une moitié de sa périphérie ou au contraire de manière répartie tout autour de celle-ci, de deux à cinq "morsures" de l'instrument, habilement et soigneusement effectuées du bas vers le haut, dans des gestes experts. Une sorte de sève blanche - en fait un *latex*, mais un latex particulièrement chargé en codéine et en morphine - suinte immédiatement en gouttelettes fluides de l'intérieur des *plaies* ainsi tracées. La récolte proprement dite a lieu le matin suivant, après que ce latex se soit oxydé et qu'il ait eu le temps de coaguler en une résine brunâtre. Celle-ci est alors recueillie, méticuleusement et délicatement raclée, directement sur la surface des capsules, à l'aide d'une lame, d'une petite faucille à moissonner ou d'une courte spatule en acier. Une opération identique se répètera durant trois à quatre journées puis matinées - parfois plus - successives sur les mêmes capsules, jusqu'à les épuiser et les vider totalement de leur précieuse substance, avant de passer aux suivantes, au fur et à mesure qu'elles parviennent à maturité. Toutes ces opérations doivent être accomplies avec extrêmement de soins, car il ne faut en aucun cas abîmer ni la capsule ni la tige de la plante avant que la dernière matinée de récolte ait eu lieu. C'est un travail le plus souvent attribué aux femmes et aux jeunes filles, et c'est à ces occasions, lors de cette étape, que les récolteuses, insidieusement, se contaminent, s'intoxiquent, s'accoutument à la drogue via ce contact épidermique, par imprégnation de l'opium au travers des pores de la peau de leurs doigts.

L'opium brut ainsi obtenu est rapporté au village. Là, pour qu'il finisse d'oxyder et de perdre son humidité, il sera modelé en boules qui seront exposées en plein soleil durant deux pleines journées environ, disposées sur des vans à riz placés sur les toitures de chaume des huttes. Enfin, emballé dans des feuilles végétales ou du papier de bambou confectionné par les femmes de certaines

ethnies productrices, il pourra être conservé longtemps sans risque de détérioration ou de pourrissement. La majeure partie sera consommée dans le village, le reste sera revendu, immédiatement ou alors plus tard si on désire le capitaliser en attendant une période de l'année plus avancée, lorsque la demande sera plus importante, et donc la valeur plus élevée. Il semble en effet que le prix du kilo de produit opiacé puisse ainsi fortement varier au cours d'une même année. Ici, dans la province de Phongsaly, les acheteurs seront le plus souvent des marchands lao, chinois ou vietnamiens, et chinois, thaï ou birmans dans les autres provinces situées plus à l'ouest. Tous ces marchands tiennent bien en main leurs territoires respectifs, mais il arrive que certains d'entre eux préfèrent, afin d'être bien certains de conserver ce contrôle et cette mainmise sur certains secteurs peut-être particulièrement rentables, résider presque en permanence au sein des hameaux les plus productifs en opium, un phénomène que j'ai pu constater autrefois à quelques reprises dans certains villages *Yao*.

Ici à Ban Thong Neu, les opiomanes semblent être singulièrement nombreux, car les effluves caractéristiques de la drogue sont régulièrement perceptibles simplement en frôlant les huttes. Comme il se doit communément, ils se montrent rarement à l'extérieur, uniquement lorsqu'un besoin physiologique naturel les y contraint. Ces apparitions au grand jour des fumeurs offrent alors parfois aux regards des scènes à caractère légèrement fantomatique avec ces silhouettes aux allures totalement dépenaillées, ces morphologies plus ou moins décharnées - voire des états véritablement cachectiques - enfin ces teints de peau à la fois cireux et grisâtres. Occasionnellement, j'interroge innocemment ceux-ci au sujet de leur penchant pour le stupéfiant, toujours de manière plus ou moins détournée, mais la plupart nient généralement les faits, avec une bonne dose de naïveté il faut bien l'avouer.

Le régime alimentaire quotidien des *Yao* du secteur est presque exclusivement végétarien. Les ingrédients les plus couramment consommés sont ainsi les pousses de bambou, les courges et les citrouilles, le *tofu* - le "fromage" de soja - les racines de manioc, les savoureuses mais trop peu fréquentes petites aubergines rondes, les jeunes plants de pavot, et nombre d'autres feuilles végétales d'origines parfois indéterminées et presque toujours servies en soupe. À tout cela, on y adjoint seulement quelques cuillerées de graisse de cochon, un peu de saindoux jaunâtre plus ou moins rance, pour "faire semblant". La consommation de viande est en effet rarissime. Pour profiter de l'abattage d'une bête, il faut attendre un événement majeur ou une fête, par exemple le Nouvel An *Yao*, un mariage ou encore un décès. Reste le piégeage et la chasse de gibiers sauvages, la première activité pratiquée grâce à une large variété de dispositifs et la seconde à l'aide de longs fusils bricolés artisanalement, chargés de poudre et

de balles confectionnées elles aussi par les chasseurs eux-mêmes. Nul doute que les hommes doivent prendre un certain plaisir à ces activités de traque, mais qui ne sont en aucun cas à considérer comme des loisirs. La quête de gibiers est en effet une *nécessité*, car elle permet aux familles de profiter d'un apport plus ou moins régulier en protéines animales, ce que l'élevage de volailles ou de bétail, largement trop insuffisant, n'autorise pas. On n'aperçoit toutefois pas ici, à l'intérieur des huttes, comme ce fut au contraire si souvent le cas chez les *Akha* et les *Hô* du centre de la province par exemple, autant de reliques de gros gibiers abattus, peaux et fourrures, crânes et cornes, dents et griffes. Les *Yao* de la région semblent en effet plus aisément enclins à pouvoir se contenter de petites et modestes proies, oiseaux, rongeurs ou autres petits mammifères, tels les civettes ou encore ces sortes d'énormes écureuils à la silhouette comme fuselée, les faisant un peu ressembler à de très gros lapins, mais à longues queues, et par ailleurs autrement plus agiles, car arboricoles.

J'ai déjà pu le constater à maintes reprises, les *Yao* et les *Hô*, tous deux groupes "chinoisants", sont des experts du maniement de la hache. Là où, par exemple, les *Akha* utiliseraient une scie, ou plus fréquemment encore une machette, la plupart des éléments de construction, planches et poutres, sont ici débités à l'aide de ce seul outil de frappe tranchant. Observer un homme *Yao* refendre une bûche ou équarrir un tronc de bois à la hache est un vrai spectacle, chaque coup porté l'étant très précisément, aucun n'étant inutile ou raté, et les pièces obtenues s'avérant toutes d'une découpe parfaitement régulière et ne présentant aucun éclat. Les haches, lourdes, sont forgées dans les villages, comme l'ensemble des autres outils tranchants indispensables au quotidien, principalement les machettes et les petites faucilles à moissonner.

J'espérais beaucoup de cette fin de périple en compagnie des *Yao*, j'en attendais de bons moments, comme nombre de ceux vécus autrefois à leur côté, lors de précédentes déambulations dans la province, mais l'extrême isolement de ces villages associé à la perte d'une partie de ma bonne humeur - pourtant habituellement permanente ici - à la suite du meurtre d'il y a quatre jours, font qu'il m'est dorénavant plus difficile d'en retirer des relations chaleureuses et gaies. Je ne sais alors désormais trop que faire de mes huit ou neuf jours qui me restent encore disponibles avant de devoir entamer le trajet de retour vers la capitale.

22 octobre - Ban Nanoy

## Les femmes Yao

Hier soir, le père de ma famille d'accueil a souhaité "marquer le coup" de ma présence sous son toit. À nous deux nous avons alors vidé un plein bocal d'alcool de riz, mais fait suffisamment rare pour le noter, celui-ci non distillé localement, un breuvage chinois m'a-t-il assuré. Sa femme était par ailleurs parvenue à dénicher quelque part dans le village une pièce de viande boucanée de *mou pha*, de "cochon de forêt", qui a savoureusement accompagné une soupe de feuilles végétales. Tout au long de ce repas mon hôte m'a tenu de longs discours auxquels je n'ai strictement rien compris puis, fins ivres tous les deux, nous sommes finalement allés rendre visite au *nay ban*, au chef du village. Il ne se trouvait pas chez lui en cet instant, mais en place, quatre ou cinq autres hommes étaient réunis dans sa hutte. Ils se tenaient autour de deux individus supplémentaires, deux Chinois couchés à même le sol sur une simple natte étalée pour l'occasion sur la terre battue, fumant là l'opium avec un matériel de fortune, de rudimentaires cylindres de bambou percés pour les pipes et des bols retournés surmontés de quelques éclats de bougies pour les lampes. Je ne devine pas toujours ce que trament les Chinois dans les villages frontaliers, il est par exemple certain que ceux-là n'étaient ni marchands de quoi que ce soit ni acheteurs d'opium, si ce n'est peut-être une modeste quantité réservée à leur usage personnel. Je suppose qu'une plus grande facilité de se procurer le produit, également ici d'un coût moindre que partout ailleurs, et l'absence totale de risque que présentent ces lieux pour s'adonner à leur *passion* - les autorités faisant jusqu'à ce jour preuve d'une large tolérance à l'égard des villageois cultivateurs ou consommateurs de la drogue - constituaient les raisons de leur séjour.

J'ai élucidé l'énigme qui entourait la confection des élégantes coiffes féminines Yao, qui mettent de manière charmante en valeur leurs jolis minois. D'une allure un peu *ecclésiastique*, égyptienne aussi, leur forme rappelle en effet sensiblement celle de Néfertiti, même si elles se font bien sûr ici beaucoup moins volumineuses et imposantes. La femme de ma famille d'accueil se l'est apprêtée ce matin en public, sans pudeur, en ma présence. J'en fus réellement surpris, car non seulement il est extrêmement rare d'apercevoir une femme Yao ou *Akha* allant tête nue, mais il est encore plus inhabituel d'assister à une de leurs séances de coiffure.

Un chignon bien sphérique et particulièrement serré est d'abord façonné à l'arrière du crâne et sa rigidité et sa tension sont de surcroît renforcées par une longue cordelette soigneusement enroulée autour de sa base. Un fin et léger disque de métal d'une vingtaine de centimètres de diamètre est à ce moment fixé

au sommet de ce chignon, maintenu en place, incliné vers l'arrière, à l'aide d'une grosse aiguille et de quelques épingles. Cette structure est alors prête à recevoir la coiffe proprement dite, un grand rectangle de tissu noir ou bleu indigo brodé de délicats liserés blanc et rose fuchsia, qu'elle viendra recouvrir en totalité, formant comme un cylindre, un cône inversé plus exactement, se prolongeant à l'arrière du crâne.

Ces coiffes, ainsi que les tuniques associées, sont entièrement confectionnées dans d'épaisses toiles de coton, un matériau végétal cultivé, travaillé, tissé puis coloré par les femmes elles-mêmes. Les teintures employées, bleu indigo, presque noir, sont naturelles, préparées après multiples phases de macération de grandes quantités de feuilles de l'arbre indigotier (*Indigofera tinctoria*), un processus également pratiqué par les femmes *Akha*, qui elles aussi le mettent en œuvre et dont j'avais déjà donné une description détaillée par le passé. Les parures féminines *Yao* comprennent, outre cette coiffe particulièrement emblématique, un pantalon classique et une longue tunique retombant presque à leurs pieds. Celle-ci est toutefois fendue sur les côtés, composant comme deux larges tabliers, antérieur et postérieur, dont les extrémités sont en permanence relevées et rattachées à la fine ceinture tissée, élargissant ainsi très coquettement le bassin. La tunique des fillettes est quant à elle bien moins longue et n'est pas relevée de la sorte, restant alors pendante. Autre élément très emblématique des parures *Yao*, une très large "cravate" composée de quelques centaines de fils de soie d'une couleur rose fuchsia presque fluorescent et contrastant donc fortement avec ce fond sombre, indigo, presque noir, de la tunique, est par ailleurs exhibée sur le buste. L'an passé, j'avais découvert, par pur hasard, que ces ornements, ces sortes de "cravates" donc, en plus de leur indéniable rôle décoratif, en possédaient un autre beaucoup plus fonctionnel, une fonction illustrant sublimement le subtil et très discret, cependant haut raffinement, des femmes *Yao*. Ce concept m'avait tellement plu que je souhaite recopier ici la courte description que j'en avais rédigée à l'époque :

*« J'ai découvert que les espèces de larges "cravates" portées par les femmes et les jeunes filles Yao, ces attributs décoratifs composés de deux ou trois centaines de fils de soie tressés de couleur rose fuchsia quasi fluorescent qu'elles arborent sur leur buste avaient deux fonctions : les embellir encore bien sûr, mais aussi, lorsqu'elles se tiennent assises près d'une hutte pour broder, sous l'auvent formé par la toiture, composer une surface réfléchissante qui réverbère la lumière naturelle sur leur gorge, sur le dessous de leur menton, dans l'intérieur de leurs mains. Cette lumière provenant de l'extérieur se trouve de la sorte vivement "concentrée" sur le cœur de leurs travaux d'aiguille, les fines et délicates broderies remarquablement élaborées pour lesquelles une*



*parfaite acuité visuelle est requise. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai même d'abord cru que la jeune fille disposait d'une petite lampe placée entre les jambes. »*

Au sein de chacun des groupes de populations de la région, les femmes arborent ainsi un costume universel caractéristique de leur ethnie - ce vêtement traditionnel est désormais beaucoup moins usité par les hommes. Hormis de légères variations, à peine perceptibles pour le profane, généralement singularisées par les broderies et qui permettent de distinguer et d'individualiser les divers clans ou sous-clans d'une ethnie, toutes les femmes de cette même ethnie porteront donc une parure rigoureusement identique et sans aucune autre spécificité ou ornement plus personnel. Il en va de même pour les bijoux, caractéristiques et universels à chaque groupe, et qui sont toujours exclusivement réalisés en argent massif, métal issu des petits lingots avec lesquels ces populations se sont pendant longtemps fait rémunérer la vente de l'opium brut, notamment durant les guerres d'Indochine, et jusqu'à aujourd'hui encore. J'ai déjà décrit plus haut les boucles d'oreilles traditionnelles des femmes *Hô*. Celles des femmes *Hmong* se composent pour leur part d'un petit cône décoré dont la base est appliquée contre le devant du lobe de l'oreille et qui est retenu à l'arrière par une simple mais très élégante arabesque en fil d'argent. Quant à celles des femmes *Yao*, elles sont formées de trois petites spirales en fil très resserré, puis assemblées, dessinant ainsi chacune comme une triskèle, un large anneau permettant par ailleurs de suspendre ce motif aux lobes.

J'ai déjà relaté autrefois que c'est probablement dans les villages *Yao* qu'il m'est arrivé de faire face aux habitats les plus sordides, misérables huttes occupées généralement soit par des personnes âgées seules, des handicapés ou encore des célibataires ou des veufs. Cela se confirme à nouveau ici, dans ce village de Ban Thong Neu. Trois huttes, chacune d'une surface de pas plus d'une dizaine de mètres carrés, consistent véritablement en des amas de bûches de bois agglutinées et protégées par un amoncellement de débris et de végétaux secs de toutes sortes. On ne les croirait même pas être des abris pour les cochons.

De même que la veille au soir, j'ai ce matin à nouveau droit à du "cochon de forêt", d'excellents morceaux de couenne frits, un mode de cuisson assez peu couramment usité du fait qu'il engendre la perte d'une certaine quantité des précieuses graisses. Presque immédiatement après ce petit-déjeuner, le *nay ban*, le chef du village, qui était absent hier, est venu me rendre visite pour me convier à manger chez lui sur-le-champ. L'invitation d'un *nay ban* se refuse difficilement et je ne pouvais alors me faire prier, bien que déjà très largement repu, pour le suivre. Je dois toutefois avouer que nous avons surtout bu,

beaucoup. Six autres hommes du village étaient également invités, en plus des deux opiomanes chinois rencontrés hier une première fois sous le même toit et que j'ai retrouvés là, toujours couchés sur leur pailleasse qu'ils n'avaient pas dû quitter depuis la veille et toujours aussi sûrement attelés, dès ce tout début de matinée, à leur activité "opiomane". Tous ont insisté pour que je reste dans le village pour la journée et à nouveau la nuit suivante, et ont usé de l'alcool pour tenter de parvenir à leurs fins. J'avais néanmoins déjà fermement arrêté la décision de m'en aller le jour même et avais donc repris le chemin un peu plus tard, en milieu de matinée. Sérieusement titubant, j'ai cuvé mon saoul en route et c'est peu dire que les premières heures furent épiques. Dans ces conditions, j'ai bien sûr réussi à m'égarer, par deux fois de surcroît et alors même que j'empruntais là à rebours des sentiers déjà parcourus la veille et l'avant-veille.

Une première fois hier, alors que je faisais chemin vers ce village de Ban Thong Neu, j'avais rencontré un groupe de chasseurs, chacun d'eux équipé d'un long fusil porté en bandoulière, une de ces rudimentaires pétoires artisanales qu'ils confectionnent eux-mêmes, construite autour d'un canon manufacturé acheté sur un marché de plaine. En plus de cinq ou six hommes, deux enfants les accompagnaient, dont l'un était également armé. Dès qu'il m'eut aperçu, ce dernier s'était immédiatement débarrassé de son fusil, l'avait prestement projeté dans les buissons, et je n'avais alors pas compris ce geste. J'ai aujourd'hui à nouveau fait une rencontre similaire, mais ce nouveau groupe de chasseurs, cette fois au nombre de trois seulement, était exclusivement composé d'enfants et d'adolescents, munis de deux fusils pour eux trois. Bien que d'assez loin, c'est moi qui les ai aperçus le premier, tout concentrés qu'ils étaient sur l'environnement forestier, mais dès qu'ils m'eurent repéré à leur tour ils se sont, comme terrorisés, jetés dans les épais fourrés adjacents, puis ont fui et disparu à travers la végétation. J'ai pensé qu'ils avaient craint que je ne sois un personnage "officiel" et me retrouve de la sorte témoin d'actes illégaux, peut-être la traque d'espèces animales protégées ou la possession non autorisée d'armes à feu. Ce ne sont toutefois là que des suppositions.

Puisque m'étant ici retrouvé engagé dans un cul-de-sac, sur un chemin ne menant pas plus loin que les deux villages Yao visités hier et aujourd'hui, j'ai pour l'heure décidé de rejoindre le bourg de Utay, le chef-lieu du district situé plus au sud, en espérant pouvoir l'atteindre dans la journée par la piste carrossable. Après quelques heures de marche dans un bel état d'ivresse, à nouveau en direction de la plaine, je suis finalement parvenu aux abords de ladite piste où, avec une chance assez inespérée, j'ai pu peu après intercepter le *songteaw* qui effectuait là son trajet quotidien. Persuadé que cela n'arriverait pas,

je m'étais d'ailleurs depuis longtemps résolu à devoir tâcher de dénicher un conducteur de scooter ou, au pire, de motoculteur.

Dans un hameau *Yao* situé non loin du bourg de Utay, je retrouve une charmante famille rencontrée une première fois trois ans auparavant et à qui je rapporte, ainsi qu'à de nombreux autres villageois, une centaine de photographies réalisées un an plus tôt, à l'occasion d'une seconde visite que je leur avais alors rendue. Tous sont réjouis de ma réapparition, mes relations avec ces villageois s'avérant excellentes depuis le jour de notre première rencontre. Excellentes à tel point que, dès mon arrivée, les parents de cette famille étant absents, partis pour plusieurs jours sarcler les rizières les plus éloignées, les enfants n'ont pas hésité une seconde à m'accueillir pour la nuit sous leur toit, alors même qu'il ne se trouvait donc aucun adulte dans la maison, une situation véritablement exceptionnelle. En effet, même une femme qui se retrouverait seule avec des enfants n'hébergerait en aucun cas un homme, surtout pas un *étranger*, qu'il soit Occidental ou Lao. Les enfants sont réunis là au nombre de quatre, deux jeunes garçons de moins de huit ans et deux filles, dont l'aînée n'est pas âgée de plus de treize ans. Ces filles font preuve d'une responsabilité exemplaire en gérant tous les aspects domestiques durant l'absence de leurs parents. Repas, entretien de la maison, toilettes de leurs jeunes frères, préparation de la nourriture des cochons, etc. Cette situation fut pour moi presque déconcertante, aucun adulte voisin n'étant même venu une seule fois dans la soirée pour vérifier si tout se passait bien. Alors que je leur avais suggéré que, en l'absence de leurs parents, j'aurais mieux ma place dans la pièce annexe ou même chez des voisins, ces enfants ont insisté pour que je reste là pour la nuit, m'attribuant une paillasse disposée au sol dans un coin. Aucune peur de leur part, aucun soupçon, m'octroyant ainsi une confiance presque confondante. Nous avons même beaucoup ri en regardant les photos de l'an passé. Je n'ai alors pu résister de céder aux deux jeunes filles deux des quelques très modestes cadeaux que je tenais jusqu'ici en réserve tout spécialement pour les *Yao*, de petits sachets de perles de verre rose, la couleur emblématique et fétiche des *Yao*, et aux garçons de beaux sifflets en acier nickelé. Je bénéficiai ainsi là d'un nouvel accueil bien agréable, qui lui aussi me fit le plus grand bien après l'évènement meurtrier des derniers jours au village de Ban Khaofang, dont le souvenir continue de me poursuivre presque en permanence. Je comptais en revanche beaucoup sur des retrouvailles avec le père de ces enfants, notamment pour certains aspects pratiques relatifs à la suite de mon parcours, qu'il m'indique par exemple des voies d'accès à d'autres villages *Yao*. Je vais donc devoir me débrouiller sans lui.

23 octobre - Ban Tashiluang

## Le tissage du coton

Tôt ce matin je suis retourné au bourg de Utay où j'ai un peu déambulé, tentant de glaner quelques informations au sujet de la géographie de la région. C'est l'ensemble de la zone située à l'ouest qui désormais m'intéresse, car ayant auparavant, depuis la France, pu dénicher quelques documents ethnographiques, certains datant de plusieurs décennies, qui montraient la répartition spatiale des différents groupes de populations de ces territoires, je sais depuis lors que les villages *Yao* ne peuvent être localisés que dans cette direction. Un vieil homme particulièrement volubile et que j'ai alors un peu assailli de questions m'a communiqué de précieux renseignements et m'a confirmé l'emplacement d'un chemin d'accès, dont à vrai dire je soupçonnais déjà l'existence. Pour l'atteindre, il me faut continuer à redescendre la piste vers le sud, durant quelques kilomètres, jusqu'à un col peu élevé et où est implanté un minuscule hameau de peut-être trois ou quatre baraques seulement. Je le connais ce hameau, l'ayant autrefois répertorié lors d'une reconnaissance de la totalité de cette piste, ayant à l'époque entièrement parcourue celle-ci à pied. Parvenu à ce hameau, les villageois me confirment la localisation du départ de sentier qui, lui aussi, à l'image de celui emprunté il y a trois jours, devrait conduire jusqu'en Chine, hors poste-frontière et préalablement via au moins un village *Tai Lü*, puis plusieurs autres *Yao*.

Malheureusement, dès le commencement et ensuite à plusieurs reprises, le sentier s'est dédoublé, et j'ai alors dû poursuivre intuitivement ma route, me fiant vaguement aux indications affichées par ma boussole. J'ai néanmoins fait quelques rencontres en chemin, des personnes pouvant ainsi m'aider un peu opportunément à repérer les lieux et à confirmer mes choix. Ce fut d'abord deux chasseurs *Yao*, puis des femmes *Tai Lü* croulant littéralement sous le poids de hottes emplies de végétaux comestibles de toutes sortes et qu'elles acheminaient à Utay afin de les vendre, plus loin un homme *Yao* souffrant d'un impressionnant et inquiétant furoncle sur la cuisse et qui, visiblement parvenu aux limites de ce qu'il pouvait endurer d'accablement, se résignait à rejoindre le petit dispensaire de Utay, et ce furent enfin quelques femmes *Kheun*, un groupe ethnique supplémentaire de la région, que je connais peu, qui cueillaient là en forêt des pousses de bambou et d'autres végétaux sauvages.

Tant de chemins, tant de possibilités. Je n'ai finalement pas aperçu le village *Tai Lü* que le vieil homme de Utay m'avait mentionné ce matin, j'ai dû rater une bifurcation. En contrepartie, au terme d'une abrupte montée de plus de deux heures, me voilà à nouveau en plein pays *Yao*. Je m'arrête à un village nommé

Ban Tashiluang et y apprends que de là des sentiers mènent, dans de multiples directions, vers plusieurs autres lieux habités, de quoi sillonner là à pied durant de nombreuses journées. Un vieil homme qui m'a invité à manger dans sa hutte me propose ensuite rapidement d'y passer également la nuit. Pour l'instant, nous réchauffons une gamelle de pousses de bambou déjà cuites et entamées. Cet homme se trouve en ce moment seul chez lui, sa femme étant partie aux champs pour quelques jours et plus aucun de ses enfants ne semblant encore vivre sous son toit.

Le village de Ban Tashiluang est particulièrement sommaire. Il réunit une dizaine de huttes brinquebalantes dont l'une est même *entièrement* réalisée en bambou : de solides tiges pour l'ossature et la charpente, d'autres aplaties puis tressées en claies pour les parois, et enfin d'autres encore refendues en deux puis calibrées pour obtenir des tuiles composant une toiture. La hutte de mon grand-père s'affaisse dangereusement. Il l'a bien étayée du côté où elle finira inévitablement par s'écrouler, mais le sort semble en être jeté, ce n'est plus qu'une question de quelques semaines, tout au plus de quelques mois.

La plupart des femmes du village ont passé l'après-midi à apprêter de volumineuses liasses de fil de coton, des kilomètres de fibres qu'elles ont elles-mêmes auparavant filés à l'aide de rudimentaires rouets, des travaux ayant à eux seuls sans nul doute déjà nécessité d'innombrables heures de labeur. Elles en ont aujourd'hui confectionné une quantité impressionnante de petits fuseaux, de fins rouleaux précisément adaptés et calibrés aux dimensions des navettes des métiers à tisser que l'on peut apercevoir dans tout le village, accolés aux façades des huttes et abrités par les auvents de chaume. Certaines de ces femmes se sont ensuite attelées au tissage, à répéter inlassablement les mêmes gestes monotones durant de longues heures : faire glisser la navette d'une main à l'autre à travers les fils de chaîne, appuyer sur le pédalier pour entrecroiser ces fils après chaque passage de la navette puis, tous les trois ou quatre cycles, actionner le peigne séparateur, le frapper légèrement contre ces quelques fils de trame afin de parfaitement les resserrer et d'égaler la densité de l'ensemble de la toile en formation. Les étoffes obtenues sont épaisses et lourdes, rustiques et rêches. Ce sont des pièces larges de seulement trente-cinq centimètres environ, mais dont la longueur finale peut atteindre douze à vingt mètres. Elles seront ensuite teintées, avant d'enfin pouvoir être utilisées pour la confection de nouvelles tuniques traditionnelles. Pour cela, elles seront plongées dans des bains dans lesquels des feuilles de l'arbre indigotier auront macéré avec de la chaux. Ces bains seront nombreux, répétés presque tous les jours durant près d'un mois, jusqu'à obtenir cette couleur bleu indigo emblématique, presque noire, avant que les lessivages successifs des tuniques plus tard achevées et portées au quotidien ne

commencent à délayer cette teinte sombre, à l'éclaircir, la patiner. Pour en arriver là, il y aura eu de multiples autres étapes intermédiaires, que l'on ne décrira toutefois pas ici, depuis la culture du coton dans les champs jusqu'à son apprêtage avant de pouvoir être tissé. La confection des vêtements traditionnels par les populations qui continuent à faire pousser et à travailler le coton compose une tâche monumentale pour les femmes, un labeur de très longue haleine, peut-être encore plus pour les femmes *Yao* puisque ce groupe reste un des seuls dont beaucoup d'hommes portent toujours l'habit coutumier au quotidien, pantalon, veste et bonnet, eux aussi taillés dans cette même toile.

J'avais décrit plus haut, lors de la journée du 26 septembre, différentes techniques d'acheminement de l'eau que les montagnards mettent en œuvre pour la rapporter dans les huttes depuis les fontaines, les sources ou les ruisseaux. J'en observe encore une supplémentaire ici. Elle est en effet contenue dans de gros cylindres de bambou, similaires à ceux employés par les *Akha* qui en emplissent leurs hottes, mais qui sont cette fois transportés à la palanche, suspendus, seuls ou par paires, à chaque extrémité de cette flexible mais robuste tringle de bambou que l'on fait reposer sur l'épaule. Ici à Ban Tashiluang, le seul point d'eau proche et donc aisément accessible pour l'ensemble des villageois, ne consiste qu'en un mince filet qui coule en bas d'un ravin, au fond d'une combe que l'on atteint par un sentier abrupt, en permanence boueux et glissant en raison des inévitables quelques pertes du liquide qui se font sur le chemin du retour. Seuls en charge des corvées d'eau, des femmes et des enfants y descendent plusieurs fois par jour et accomplissent alors de petites prouesses d'équilibristes et de forçats pour en revenir sans chuter, lourdement chargés des palanches d'épaule qui se balancent à des rythmes auxquels il faut obligatoirement synchroniser ses pas. M'y rendant moi-même parfois, et bien que non lesté d'un si encombrant fardeau, il arrive que je doive m'aider de mes mains pour m'agripper au sol et m'assurer ainsi de ne pas glisser et choir dans ces passages délicats. Le grand-père qui m'accueille sous son toit m'a indiqué que la faible quantité d'eau disponible - si elle est abondante durant les trois ou quatre mois de mousson, elle manque cruellement le reste du temps - constituait un problème chronique, mais allant croissant avec les années, et dès lors de plus en plus préoccupant pour le village. Pour l'heure, nous ne sommes qu'en octobre, donc à la sortie de la saison des pluies, et je gage alors qu'entre décembre et avril, au cœur de la période sèche, le mince filet d'eau ne se réduise cette année à néant. Il est déjà arrivé que ce problème, grave, soit la cause du déménagement de hameaux entiers vers des territoires mieux pourvus.

Ici comme partout ailleurs, les bêtes sont libres de déambuler à travers le hameau, y répandant du même coup abondamment leurs déjections, ce qui ne

retient nullement nombre de villageois, notamment la quasi totalité des plus jeunes enfants, à aller pieds nus. Je crois qu'il n'y a que dans certains villages *Hô* que la présence du bétail ne soit parfois pas admise à proximité immédiate des huttes, empêché qu'il est d'atteindre les seuils par des parapets de pierre ou des palissades de bois ou de bambou qui, le plus souvent, clôturent individuellement ces habitats. Comme j'ai déjà pu l'observer ailleurs de temps en temps, pour nourrir ses cochons "mon" grand-père les fait pénétrer *dans* sa hutte, déversant directement sur le sol de terre battue des grains de maïs ou des végétaux hachés. Ces scènes sont impressionnantes, furieuses, violentes et combatives, tellement ces animaux sont en permanence affamés. Quant aux chiens, seuls ceux de nos plus proches voisins tolèrent passablement ma présence, mais je dois impérativement me munir d'un gros bâton et guetter du coin de l'œil leurs congénères lorsque je déambule dans le reste du village. Les volailles sont elles aussi admises dans la hutte et elles vont jusqu'à se percher sur la fragile mezzanine de bambou sur laquelle, a priori, je devrais passer la nuit. Enfin, comme souvent, un ou deux chats font quelques apparitions furtives, en charge de contrôler un tant soit peu la prolifération des rongeurs.

Un second hameau de cinq ou six maisonnées est situé à quelques centaines de mètres en amont. Cet après-midi, j'y ai accompagné mes voisins qui allaient là-bas livrer à une famille de pleins fagots de végétaux tout juste d'être récoltés, encore verts et dont je n'ai pas su déterminer la nature, supposant toutefois une variété de lin. Mes compagnons m'ont indiqué que ceux-ci étaient comestibles pour les cochons et que l'on pouvait aussi en confectionner du textile, en écrasant d'abord les tiges à la mailloche, puis en extrayant des fibres obtenues ainsi.

## **24 octobre - Ban Phatoum**

### **Sans titre**

Les rongeurs n'ont cessé cette nuit de crapahuter autour et au-dessus de ma paillasse, entre les sacs de riz et les épis de maïs répandus au sol ou sur ceux suspendus par grappes et en quantités impressionnantes à la charpente. Puis, tandis que le soleil n'était même pas encore levé et donc afin d'achever cette nuit en fanfare, deux coqs, qui avaient également passé tout ce temps à nos côtés ont, dès 4 heures 30, inauguré la première chorale aviaire de la matinée. De par cette expérience, je peux dès lors affirmer que ces bêtes-là ont "du coffre". Peu après, à notre réveil et pour la troisième fois depuis mon arrivée, sans compter des précédents quasiment certains, le grand-père a une fois de plus réchauffé le

contenu de la même gamelle de pousses de bambou, dont nous nous sommes alors à nouveau rassasiés.

Départ matinal, pour ce qui se présente comme une agréable journée de marche. Ma vieille carte russe mentionne enfin un repère resté d'actualité puisqu'y figure clairement un village dont des hommes m'ont hier soir rapporté le nom, il se trouve plus loin, à proximité immédiate de la frontière avec la Chine. Le grand-père m'a un peu indiqué les directions que je pourrais désormais prendre, et j'ai ainsi une petite idée d'une belle boucle que je pourrais parcourir durant les quatre ou cinq derniers jours qui me restent disponibles, avant de devoir entamer le trajet de retour vers la capitale.

J'ai aujourd'hui traversé trois villages, de population *Tai Lü* pour le premier d'entre eux et *Yao* pour les deux suivants, avant de décider de faire étape dans un quatrième. Le chemin fut magnifique, longeant pendant longtemps, franchissant et franchissant sans cesse un large torrent, jamais très profond, mais au courant néanmoins assez vif. Dans la forêt dense, sous des arbres immenses présents dès les abords immédiats du sentier, j'ai aperçu, surpris plutôt, un varan d'eau douce, une belle bête, un beau "lézard" d'une longueur dépassant aisément le mètre cinquante et qui, à ma vue, a instantanément plongé dans la rivière avant d'émerger peu après sur l'autre berge, puis de définitivement disparaître dans les épais fourrés. J'ai aussi fait quelques rencontres humaines sur le chemin, à nouveau des chasseurs, puis des cueilleurs que je n'ai chaque fois pas manqué d'opportunément interroger au sujet des directions à prendre. C'est dans le deuxième village *Yao* traversé que je me suis enquis de nourriture, une pause toutefois rapidement amèrement regrettée, car le seul plat que je suis parvenu à me faire servir fut véritablement infâme, du *tofu* fermenté et assaisonné à la sauce de poisson, elle aussi fermentée. Je suis très peu exigeant en matière alimentaire, étant capable de m'accommoder d'à peu près tout ce que je peux dénicher, mais cette préparation, d'où émanait une intense odeur pestilentielle de charogne, dépassait cette fois mon seuil de tolérance. Il m'a pourtant bien fallu faire contre mauvaise fortune bon cœur, et donc en absorber quelques bouchées, car la vieille femme, qui m'avait par ailleurs gentiment accueilli, s'est maintenue à mes côtés tout du long du repas, à m'observer, attentionnée, tentant de prévenir le moindre de mes besoins.

Cette longue journée me mène ce soir à pas plus d'une demi-heure de marche de la frontière avec la Chine, dans le beau village de Ban Phatoum qui domine toute une vallée et offre, ainsi positionné, de larges panoramas dans presque toutes les directions. Dans ces régions particulièrement isolées, ma présence intimide toujours autant les villageois, et je préfère pour l'heure m'abstenir de



réaliser la moindre photographie. Pour cela, il faudrait d'abord idéalement que je puisse rester en leur compagnie deux ou trois journées d'affilée. Dans l'immédiat, je m'invite au sein de ce qui me semble être une des plus misérables maisonnées du village, composée d'un couple et de deux jeunes enfants. La hutte dont ils se contentent se résume à quelques mètres carrés de terre battue protégés par des parois en claies de bambou tressé et abrités d'un peu de chaume. Je ne dispose plus d'aucune de mes photographies personnelles à montrer à mes hôtes, car je les ai désormais toutes distribuées dans les villages concernés. Il me reste toutefois ma mappemonde, mon album d'images ethniques et mon bestiaire, des documents et des illustrations qui intéressent toujours autant et qui deviennent chaque fois rapidement prétextes à des discussions animées.

Des voisins, hommes et femmes, sont venus me rendre visite en soirée pour essayer de me convaincre que la misérable maisonnée sur laquelle j'avais jeté mon dévolu pour la nuit, l'était justement *trop* pour m'accueillir. Trop misérable, trop petite, trop inconfortable, sans doute indigne de mon statut d'étranger occidental, et ils m'ont alors vivement incité à déménager chez l'un d'eux, peut-être le chef du village un peu vexé de ne pas avoir eu l'honneur de m'héberger sous son toit. Cependant elle me convenait parfaitement cette petite hutte. De plus, ma présence avait déjà commencé à amuser les deux bambins, dont la timidité se dissipait peu à peu. Il était donc hors de question que je leur ôte une si rare distraction, et j'ai décliné ces invitations extérieures. Nous avons plus tard mangé, rien de plus que du riz et quelques herbes bouillies, puis un peu joué avec les mêmes, avant que quelques autres voisins nous rendent à leur tour visite.

## 25 octobre - Ban Tchikhao

### Les papillons

J'effectue un nouveau départ matinal, ne pouvant plus me permettre de trop flâner si je veux efficacement mettre à profit les quatre ultimes journées que je peux encore consacrer à ce périple. Le paysage évolue à nouveau. À l'image de ceux aperçus dix jours plus tôt autour du village de Ban Pakha Tay, à l'extrême nord-est de la province, une vaste zone forestière a été anéantie, probablement exagérément exploitée ces dernières années par des sociétés chinoises. À cette forêt disparue se sont désormais substituées d'entières collines recouvertes de savanes, envahies de ce que l'on nomme parfois "herbe à paillote", *Imperata cylindrica*, des herbes dépassant fréquemment une hauteur de deux mètres. Les secteurs boisés ne subsistent alors plus que dans les profonds talwegs, les combes difficilement accessibles et impropres aux cultures. Je retrouve

néanmoins plus tard la forêt, puis à nouveau un torrent que je dois longer, voire y entrer lorsque les berges, trop encombrées de végétations ou trop escarpées, se font impraticables. Je progresse à proximité immédiate de la frontière chinoise, qui doit se situer sur la crête boisée qui me surplombe, une frontière cependant toute théorique, nullement matérialisée par quoi que ce soit, et encore moins surveillée par quiconque, dans cet environnement sauvage et difficile d'accès. Trois personnes rencontrées en chemin, dont deux Chinois aux intentions indéterminées, me demandent toutes, après s'être d'abord, comme toujours, bien assurées que je sois seul, si je suis en route pour le grand pays voisin.

Je parviens un peu plus loin à proximité de minuscules parcelles de rizières irriguées, de celles que les villageois qui se sont implantés près de rivières peuvent parfois aménager si le terrain s'y prête, c'est-à-dire s'il s'y trouve quelques surfaces aisées à aplanir. J'y remarque d'abord une femme seule, occupée à je ne sais quelle tâche, totalement terrorisée dès qu'elle m'aperçoit et qui ne sait alors quelle attitude adopter puisqu'il est malheureusement trop tard pour elle de fuir, ou même de simplement tenter d'échapper à mon regard. Lorsque ce genre de situation se présente je ne peux cependant me risquer à rien de plus qu'une petite salutation, un rapide geste de sympathie pour essayer de prouver mes intentions pacifiques, puis m'éloigner au plus tôt, poursuivre hâtivement ma route. Peu après, tandis que le sentier est cerné par de hautes herbes qui m'empêchent de voir à plus de quelques mètres de distance, je surprends un groupe de très jeunes enfants jouant au bord de l'eau. Cette fois, la situation se fait plus compliquée et délicate, car je suis déjà parvenu très proche d'eux lorsqu'ils m'aperçoivent et leurs réactions ne se font alors pas attendre. Je fais en effet immédiatement face à des peurs paniques, des cris et des pleurs hystériques, des fuites éperdues pour certains d'entre eux, puis quelques chutes dans la précipitation. Heureusement, les adultes se trouvent non loin de là, dans une petite parcelle camouflée derrière des buissons. À ces cris ils accourent rapidement, et me découvrent là, en position accroupie et les bras croisés, comme je suis parfois contraint de le faire pour bien montrer aux enfants, très vivement surpris malgré moi, que je n'ai aucune intention de m'approcher plus près d'eux, et encore moins de les poursuivre. L'apparition des adultes est un soulagement, car l'épisode prenait une tournure résolument éprouvante. D'abord subjugués de me voir là, je me présente aussitôt et leur explique la situation, qu'ils avaient rapidement comprise par eux-mêmes, puis tout rentre dans l'ordre en quelques instants. Le village se trouve à seulement quelques centaines de mètres et les paysans chargent un jeune homme de m'y conduire.

Ban Tchikhao est un village extrêmement isolé, probablement un des tout derniers hameaux Yao que je qualifie de "primitifs", la totalité des matériaux

employés pour sa construction ayant été prélevés, sans aucune exception, dans l'environnement naturel proche. De la terre, du bois et du bambou, des herbes et des feuillages, pas une seule tôle ondulée n'est encore parvenue jusqu'ici. Magnifique, photogénique, ainsi uniquement la terre et le végétal entrent dans sa composition. L'homme qui a été chargé de m'accompagner jusque là me conduit à une hutte en particulier qui, je m'en étonne, s'avère être la seule du village à être élevée sur pilotis. À cette caractéristique, je peux alors immédiatement comprendre qu'il ne s'agit pas d'une demeure Yao. C'est en effet celle qui a été attribuée à l'instituteur, un jeune garçon de l'ethnie *Phounoy*, un groupe relativement bien intégré à la société lao, qui a été dépêché ici depuis la ville de Phongsaly, chef-lieu de la province, pour tâcher de dispenser un minimum d'éducation aux enfants. Il semble donc qu'il ait été acté que mon séjour s'effectuerait sous ce toit. Bien entendu, cela ne me convient absolument pas, tenant impérativement à cohabiter avec les locaux, en l'occurrence ici avec les villageois Yao, ce qui est le but même de mes pérégrinations dans ces régions. Alors, pendant que l'instituteur me prépare un repas, je pars en quête d'un *nay ban*, d'un chef du village, et sollicite envers lui l'hospitalité pour la nuit, ce qu'il accepte. Il me reste ensuite à retourner expliquer à l'instituteur que « *je suis intéressé par les traditions et la culture Yao et que je souhaite pour cela les côtoyer au maximum* ». Cela additionné de quelques excuses, il semble comprendre ma requête, mais ne peut cacher un léger sentiment de vexation. Tant pis, car pour ma part, je ne pouvais accepter ce "sacrifice". De plus, en restant en compagnie de cet homme de l'ethnie *Phounoy*, j'aurais incidemment instauré une sorte de *barrière culturelle* supplémentaire entre les villageois Yao et moi-même, ce qui m'aurait plus tard peu facilité tout contact avec eux. Afin de tâcher de ne pas trop lui faire perdre la face, je fais honneur à son repas avant de m'en aller, lui assurant que je reviendrai lui rendre d'autres visites.

La première femme aperçue alors que je m'approchais aujourd'hui du village était équipée d'une sorte d'épuisette, un objet sommairement bricolé, assemblage d'une longue et fine perche de bambou, d'un arceau du même matériau et d'un simple sachet en plastique. Je n'avais alors pas pu y prêter plus d'attention, encore moins d'essayer de l'interroger sur l'utilité de cet ustensile tellement mon apparition soudaine l'avait déconcertée, la meilleure chose me restant à faire en cet instant étant de m'éloigner au plus vite. Cet après-midi, alors que je suis retourné me promener aux abords de la rivière, j'y trouve cette fois plusieurs femmes et enfants équipés d'un accessoire identique et dont je cerne rapidement la fonction. On pourrait croire à un jeu puisqu'ils se livrent là à la capture de papillons, particulièrement abondants et d'espèces très diversifiées dans la région, observables surtout à proximité des zones humides. Dès qu'un spécimen

est pris, il est immédiatement emballé, isolément, dans une petite enveloppe grossièrement confectionnée dans une page arrachée à un vieux cahier d'écolier usagé. Je ne suis pas parvenu à me faire expliquer la finalité de ces captures et c'est de retour au village que j'ai pu comprendre le but de ce manège.

Une femme chinoise de passage se tenait là, et après une rapide inspection de chacun de ces lépidoptères qu'on lui apportait, les achetait presque tous, au prix d'un à deux *jiao* l'unité - un *jiao* représente un dixième d'un yuan chinois, soit un peu moins d'un centime d'euro. Elle était pour cela pourvue d'une impressionnante liasse de billets en très petites coupures et presque tous dans des états lamentables, crasseux, usés, déchirés. Visiblement gênée et même troublée par mes questions, elle m'a toutefois indiqué qu'elle les revendait ensuite dans son pays. Je suppose alors qu'ils termineront épinglés sur des tableaux, pour la plupart d'entre eux probablement plus à destination de touristes locaux que de véritables collectionneurs. Il y en a de très beaux, de très colorés et de très grands, d'une taille approchant celle d'une main adulte pour les plus spectaculaires. Essayant d'interroger les villageois au sujet de la légalité d'une telle activité, certes peut-être de manière un peu maladroite, car ne disposant pas suffisamment de vocabulaire pour y parvenir, en simulant donc notamment le geste des poings liés, c'est-à-dire d'un individu prisonnier, la femme chinoise se trouva nettement embarrassée face à mes questions mimées, au point que j'ai ensuite regretté de les avoir formulées. Mais enfin, le plus affligeant à mes yeux étant ces rémunérations dérisoires offertes aux villageois pour le prix de leurs efforts.

Le village *Yao* de Ban Tchikhao n'est pas implanté sur les hauteurs comme c'est souvent le cas, mais au fond d'un petit vallon, à proximité d'une belle rivière sauvage. On n'y profite alors pas de larges paysages, mais en revanche la forêt dense est présente dès ses abords immédiats, cernant le hameau de murailles de verdure. Les huttes sont d'une conception typiquement *Yao* avec leurs murs de terre à mi-hauteur, puis les claies de bambou qui les surmontent jusqu'aux toitures de chaume, qui ici retombent très bas devant les façades, parfois à moins d'un mètre du sol, les masquant ainsi presque entièrement. Ces auvents composent alors des espaces où l'on peut se tenir à l'extérieur tout en étant efficacement abrité du soleil ou des intempéries.

Ce soir, avec le jeune *nay ban* qui m'accueille sous son toit, nous avons absorbé la totalité du contenu d'un flacon de *lao-lao*, un alcool de riz corrosif à souhait. Plus tard, lorsque nous avons enfin entamé le repas, tout était évidemment déjà froid depuis longtemps. Par chance il était aujourd'hui rentré au village avec un écureuil, que sa femme nous a alors préparé sur le champ.

Comme tous les petits animaux fréquemment chassés, il a été rapidement pelé, vidé, puis découpé en morceaux, sans en laisser un seul de côté, depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue en passant par les pattes, sans même en ôter les griffes, puis enfin cuit, bouilli. Entre les algues de rivière et le tofu fermenté nauséabond à nouveau servi ici, la bestiole a un peu sauvé mon repas. Plus tard j'avais deux possibilités, accompagner le chef chez des voisins, où je savais que nous recommencerions à boire, ou me joindre aux jeunes gens qui descendaient au bas du village se réunir sur une étroite prairie qui le sépare de la rivière. Là, au clair de lune, nous nous sommes amusés jusque tard d'un simple ballon de baudruche, à faire d'incessantes passes.

**26 octobre - Ban Mosochang**

## **Le premier *falang* depuis dix-huit ans**

Je reprends ma route, vers le sud-est, sans regagner les hauteurs, poursuivant un cheminement le long de la rivière, sur un étroit sentier qui serpente ainsi continuellement en fond de vallée, puis franchit, ici de la forêt, là des espaces plus ouverts. Au cœur de ces derniers, je retrouve systématiquement les herbes géantes et envahissantes, des végétaux dont le sommet me dépasse fréquemment, encombrant les passages qu'il faut alors forcer à l'aide des bras. À nouveau, le sentier oblige à très régulièrement entrer dans le cours d'eau, à le traverser puis le retraverser sans cesse. Noyé au sein de nappes de brouillards matinaux, cet environnement est alors empreint d'allures tantôt oppressantes, tantôt enchanteresses. Quelques minuscules rizières irrigables sont disséminées aux abords de la rivière, je m'y arrête de temps en temps, à la grande surprise de quelques paysans qui y œuvrent paisiblement.

Le nombre très restreint de journées me restant disponibles implique que je ne me permette aucun *incident* majeur de parcours, qui alors me ralentirait dangereusement. Je m'étais ainsi aujourd'hui résolu à consacrer toute la durée du jour à marcher, mais le premier village atteint est un de ceux qui font bondir mon cœur puisqu'il s'agit d'un des plus beaux hameaux Yao que je n'ai jamais visités jusqu'ici. D'une dimension très honorable, il réunit une bonne soixantaine d'habitations qui s'étalent, d'une façon plus ou moins disparate, sur quelques mamelons de terre nue. C'est à nouveau un de ceux que je qualifie de "primitifs", absolument aucun matériau manufacturé n'ayant été employé pour bâtir ses huttes. Je ne peux alors, bien que la journée soit loin d'être achevée et en dépit de mes promesses antérieures et mes impératifs calendaires, résister au plaisir d'y faire halte pour une nuit.

Parvenu dans son enceinte, je me fais conduire jusqu'à la hutte du *nay ban* par le premier homme que je rencontre. Beaucoup de villageois sont absents, partis travailler dans les rizières, mais bientôt, beaucoup de ceux demeurés ici, rapidement informés de mon arrivée, s'agglutinent autour de moi, se tenant pour l'heure à une distance respectueuse de quelques mètres. Je me retrouve ainsi, alors que je me suis installé sur un tabouret bas que l'on m'a apporté devant la hutte, promptement cerné par une bonne cent cinquantaine de personnes, enfants, adultes et vieillards confondus, autant de paires d'yeux me scrutant avec insistance et surtout curiosité. L'homme qui m'a accompagné à travers le village est âgé de soixante-et-onze ans exactement. D'un tempérament particulièrement avenant, et même vif, voire un peu déluré, il semble singulièrement cultivé par rapport à la moyenne ayant cours ici, du moins pour ce que j'ai pu constater depuis le temps que je parcours à pied ce type de zones reculées du pays. Autour de ma belle mappemonde que je n'ai pas tardé à tirer de mon sac, il m'énumère un nombre impressionnant de références culturelles, historiques et géopolitiques, toutes exactes pour ce que je peux en juger. Mon album d'illustrations qui montre l'ensemble des tuniques traditionnelles des divers groupes ethniques de la région plaît lui aussi toujours autant et c'est, comme chaque fois, un vrai plaisir "d'écouter" les *Yao* le regarder, d'entendre leurs incessantes réactions de surprises, d'enthousiasmes ou d'étonnements à la vue des photos, et qui se traduisent, le plus souvent, comme je l'avais déjà mentionné précédemment, par de douces exclamations modulées, presque chantées, d'une manière très charmante.

Dix-huit personnes, toutes générations confondues, cohabitent dans la hutte du *nay ban* qui m'accueille. Ce soir, en l'honneur de ma présence, deux poules sont égorgées. Je ne me fais toutefois pas d'illusions sur la frugalité du repas qui en résultera pour chacun des nombreux mangeurs qui auront à se les partager, sans aucun doute tous autant affamés que moi. Dans l'après-midi, j'étais pourtant parvenu à m'enquérir d'un peu de nourriture dans une hutte voisine, mais elle n'a consisté qu'en un étonnant et surtout infâme mélange froid de pastèque insipide et de *tofu* fermenté, cette préparation déjà *subie* à deux reprises ces deux derniers jours et qui semble définitivement être une "spécialité" des *Yao* de la région. Un supplice que ces quelques bouchées que je n'ai eu d'autre choix que d'avalier, par politesse, à m'en donner véritablement la nausée.

Ce soir à nouveau, de nombreuses personnes, au fur et à mesure qu'elles rentrent au village, viennent me rendre visite ou, plus exactement, *viennent observer* l'étranger, et la hutte se retrouve alors rapidement pleine à craquer. Mon vieil homme *cultivé* m'explique cette curiosité exacerbée par le fait que je suis le tout premier *falang*, le tout premier Blanc occidental, que la plupart les

enfants contemplent aujourd'hui puisque le précédent de mes congénères qui s'était également aventuré jusqu'ici le fit dix-huit ans auparavant. Ce fut lui aussi un Français, mais contrairement à moi, le tourisme n'était pas l'objet de sa visite étant donné que, pour sa part, il "travaillait" et était en outre légalement accompagné d'un guide officiel lao. D'après mon vieil homme je suis, sans aucun doute, le tout premier touriste à parvenir ici.

**27 octobre - Ban Pamlang Mai**

## **L'opiomanie (4)**

Une belle journée, bien que d'un cheminement un peu laborieux. Je me suis en effet égaré une première fois peu après avoir quitté le hameau de Ban Mosochang et ai alors dû, après plusieurs essais infructueux qui me menèrent sans cesse dans des fourrés à peine pénétrables, rebrousser chemin, revenir au village afin de solliciter quelques indications complémentaires de la part de ses habitants. Le trajet se présenta ensuite durant un moment sans encombre avec une voie unique, sans bifurcations problématiques. Il fut surtout magnifique, longeant d'abord un nouveau cours d'eau, dans le lit duquel il fallut toutefois à nouveau passer autant de temps que sur ses berges, celles-ci envahies de papyrus et autres hautes plantes aquatiques. Presque tout du long, de profonds bassins d'eau translucide appelant à la baignade. La savane aux herbes géantes fit bientôt place à de la forêt particulièrement dense, presque sombre et que d'aucuns jugeraient peut-être un peu oppressante. De très grands arbres, des fougères arborescentes, des bosquets de bambou gigantesques, chaos de larges tiges entrecroisées. Comme souvent, sur les sentiers éloignés des villages, il fut parfois étroit et à peine tracé, car trop peu emprunté et foulé, la végétation reprenant partout continuellement ses droits. Quelques heures dans ce décor, un enchantement, un environnement sauvage dans lequel il est aisé d'imaginer, bien qu'invisible au marcheur peu suffisamment discret malgré lui, une vie animale prégnante, tant le milieu est vaste et inviolé.

Je l'ai appris hier grâce au *nay ban* du village de Ban Mosochang, je devrais théoriquement aujourd'hui effectuer un raccord avec le parcours d'une première balade réalisée un an plus tôt dans la région, une première belle boucle en pays Yao, alors que j'arrivais à l'époque de la direction opposée, c'est-à-dire du sud. Je pressens que, parvenu au terme de celle-ci, et donc des deux séjours additionnés, j'aurai désormais sillonné la totalité des villages Yao du secteur, à savoir ceux de cette région isolée située à l'ouest de la piste carrossable qui mène à l'extrême nord de la province, et qui par ailleurs scinde celle-ci en deux. Pour l'heure, je fais halte dans un premier village, le raccord avec le parcours de l'an passé

devant avoir lieu dans le suivant, que je visiterai donc à cette occasion pour la seconde fois. À nouveau, les lieux sont quasiment déserts, presque l'ensemble des villageois, en tout cas ceux valides et aptes à ces travaux, étant partis œuvrer dans les rizières, ne résidant alors plus ici que quelques adultes, principalement des personnes âgées, ainsi que les plus jeunes enfants. Je suis interloqué par le fait que quelques gamins semblent me reconnaître. Un signe qui ne trompe pas, outre le constat que je leur parais résolument "familier" et que ma présence, cela n'est pas coutume, n'effraye presque aucun d'entre eux, ils me miment un jeu de jonglage, un petit divertissement que je connais bien puisque je l'offre parfois aux villageois, en recourant à de simples pierres, et qui les réjouissent généralement beaucoup. Cela me surprend énormément, car je sais, sans contestation possible, que je ne suis encore jamais parvenu jusqu'ici, ni l'an passé, ni auparavant. J'abrège ma visite, le temps d'engloutir un frugal repas, puis reprends ma route.

Il me faut désormais quitter cette vallée, regagner les hauteurs pour redescendre dans celle adjacente. Peu avant de débiter l'ascension, je rencontre quelques familles *Yao*, elles sont venues travailler durant quelques journées d'affilée dans leurs rizières les plus distantes de leur village. Durant tout ce temps, elles logent dans de petits abris de fortune, de ceux qui sont toujours construits dans ce type de rizières isolées. Bien que, contrairement aux *Akha* ou aux *Tai Lü* par exemple, les populations dites "chinoisantes" tels ces *Yao* ou encore les *Hmong* et les *Hô*, ne construiront jamais leurs demeures sur pilotis, ces éphémères abris de rizières le seront pour leur part au contraire toujours. C'est en effet un impératif, car ici, à proximité immédiate de la forêt, il est indispensable de se protéger, de se tenir hors de portée, la nuit notamment, des bêtes "nuisibles", serpents et autres reptiles, rongeurs, sangsues, insectes et arachnides plus ou moins dangereux et qui, nombreux, hantent ces environnements.

Parvenu plus haut, je m'égare à nouveau et alors, par accident en quelque sorte, j'effectue finalement la jonction avec le parcours réalisé l'an dernier dans le même secteur. Cette jonction se produit dans le village de Ban Pamlang Khao, c'est-à-dire le village de Pamlang *d'en haut*. Je fais cependant là face à un spectacle de désolation puisque ce village a depuis lors été abandonné, a transmigré dans sa totalité, l'ensemble de ses habitants l'ayant désormais déserté. Plus une seule âme y réside et les huttes de bois, de bambou et de chaume se présentent dorénavant dans un état déjà avancé de délabrement. Certaines ne sont plus que des "carcasses" de demeures, d'autres ont commencé à s'effondrer, mais surtout, le plus spectaculaire consiste en ces "nappes" de végétations qui naissent ici ou là puis, inexorablement, se répandent sur les sols de terre



auparavant continuellement maintenus dénudés par les incessants passages et foulements de pieds des hommes et des bêtes. Ainsi, la forêt n'a pas tardé à reprendre ses droits. Néanmoins, plus que l'aspect de dépérissement du village, je crois que le plus saisissant est le silence absolu dans lequel le lieu baigne désormais. Ceci est d'autant plus déroutant que je me remémore avec précision les moments passés là un an plus tôt, alors que l'endroit était toujours empli de vie domestique. J'effectue rapidement un cliché du lieu, du même emplacement, un peu surélevé, que j'avais déjà utilisé l'an passé pour le photographier une première fois, lorsque la place était encore habitée. La juxtaposition des deux images devrait être intéressante. Si ce village a transmigré, c'est possiblement encore une fois en raison d'une insuffisance d'eau disponible à proximité immédiate. J'avais en effet déjà remarqué, l'an dernier, le très faible débit de l'unique source proche du hameau. J'ai aujourd'hui voulu retourner vérifier son état, mais l'endroit était désormais totalement envahi par la végétation.

Voici alors ce qui explique pourquoi plusieurs enfants, dans le dernier village traversé, celui de Ban Mosochang, m'y avaient dûment reconnu. C'est parce qu'ils m'avaient aperçu une première fois ici, un an plus tôt, à l'occasion de mon précédent passage dans la région et avant que leurs familles ne décident d'abandonner ce village.

Je ne m'éternise pas dans cet endroit à l'atmosphère relativement désolante et redescends sans tarder vers le fond de la vallée pour tâcher de retrouver, aux abords du torrent, un sentier dont je n'aurais normalement jamais dû m'écarter. Je le rejoins assez facilement, et tout irait pour le mieux si ce n'était que, comme trop souvent à l'occasion de ces fins de périple, de profondes et douloureuses crevasses apparaissent à nouveau sur mes plantes de pieds et sur lesquelles il est vain d'essayer d'y appliquer des pansements quelconques puisque, sous l'action de l'eau et de la boue, ils ne tiennent pas en place durant plus de quelques instants. Cela m'oblige à ralentir mon allure et ma démarche, modifiée malgré moi en compensation de la douleur, en provoque d'autres aux articulations. Il me faudra alors peut-être un peu plus de temps que je ne l'espérais pour rejoindre la piste carrossable.

Venant donc désormais de faire la jonction avec un des itinéraires déjà parcourus l'an passé, je connais le prochain village qui m'attend, celui de Ban Pamlang Mai, c'est-à-dire "*le village de Pamlang d'en bas*", ainsi que probablement deux ou trois autres que je rejoindrai plus tard. Il n'était pas dans mes intentions de repasser par ici cette année, et je n'ai alors pas apporté de copies des photographies des villageois réalisées à l'époque. J'espère que ceux-ci ne m'en tiendront pas rigueur.

Alors que depuis deux jours je n'avais plus prêté attention à la présence d'opium dans les villages, voilà qu'il a distinctement réapparu aujourd'hui, en chemin en quelque sorte et à deux reprises, à travers la rencontre avec deux pauvres hères en route entre deux hameaux. Le premier, c'est en pleine activité que je l'ai surpris, dans un de ces minuscules abris de rizière dans lequel j'avais décidé de faire halte pour me reposer durant quelques instants. Ce n'est pas la première fois que je croise des opiomanes en chemin, opérant là où ils se trouvent, c'est-à-dire en pleine nature, ne pouvant visiblement patienter plus longtemps avant de s'administrer une nouvelle ration d'alcaloïdes. Par le passé, cela m'est même arrivé à quelques reprises en forêt, et j'ai notamment le souvenir d'une rencontre avec des cueilleurs de pousses de bambou, deux femmes et un homme, ce dernier s'étant alors improvisé une très rudimentaire couchette avec quelques feuilles sèches répandues sur le sol avant de s'atteler à sa tâche. Une autre fois, j'en surpris un, à peine dissimulé au milieu de broussailles bordant un chemin, qui passait lui-même à proximité d'une petite parcelle de rizière isolée. Je n'avais cette fois perçu la présence de l'individu, se tenant pour sa part seul et blotti au creux d'une légère dépression, qu'il avait tapissée de paille prélevée dans la rizière adjacente afin de se protéger de l'humidité du sol, que grâce aux effluves opiacés émanant de sa pipe.

Passé l'effet de surprise provoqué par mon apparition inattendue, l'homme rencontré aujourd'hui m'a gratifié d'interminables litanies de paroles d'abord absolument incompréhensibles. J'ai seulement commencé à en déceler quelques bribes lorsqu'il fut question de sa condition de pauvreté extrême et de ses problèmes de santé, descriptions qui ne m'étaient par ailleurs pas nécessaires tant son aspect extérieur suffisait à me prouver ses propos, visage étique et au teint cireux fiché sur un corps décharné. Le ton était donné, il espérait de la sorte faire appel à ma sensibilité, et donc me soutirer quelques milliers de kips, mais il n'était pas un mendiant et je lui ai alors au contraire proposé un échange, quelques billets froissés contre trois ou quatre pipes de son opium qu'il me préparerait. Nullement plus, car comme pour la plupart des non *aficionados*, disons plutôt des profanes, au delà de cette quantité cela procure peu de sensations supplémentaires si ce n'est, à l'occasion, une étrange nausée, voire des réactions vomitives. J'aime toutefois l'odeur si caractéristique du produit en combustion et surtout l'observation de la technicité particulière indispensable à ces opérations si emblématiques de fumerie. Le marché conclu, nous voici donc couchés tous deux en chien de fusil, à même le sol de bambou souple et mouvant du fragile abri élevé sur pilotis, nous faisant face, la petite lampe à huile dûment positionnée entre nous. De grosses sections de troncs du même matériau que le plancher étant utilisées en guise d'oreillers, le rituel, déjà

maintes fois observé et décrit par le passé, notamment avec une certaine précision plus haut à l'occasion de la journée du 8 octobre, peut alors débiter.

Confection d'une boulette d'opium sur l'extrémité de la longue aiguille, "cuisson" de celle-ci sur la flamme de la petite lampe, sans jamais cesser de régulièrement la malaxer entre le pouce et l'index pour en évaluer continuellement la consistance et la mettre en forme, enfin insertion de l'aiguille dans le foyer de la pipe, puis rapide retrait afin que la boulette y reste bien accolée, et que cette aiguille laisse place à un indispensable orifice qui fera office de cheminée d'aspiration. La pipe est prête, son embouchure est alors orientée dans ma direction. Il suffit désormais d'approcher son foyer au-dessus de la lampe et de l'incliner de manière à ce que la boulette d'opium soit à peine léchée par la pointe de la petite flamme, puis d'aspirer les effluves produits. Tous ces gestes et ceux qui suivent, tout du long de la combustion du produit, nécessitent précision, adresse et dextérité, afin notamment de ne pas risquer de brûler la précieuse substance. C'est donc à l'homme, expérimenté, qu'ils incombent et qui reste en charge de continuellement repousser l'opium vers le centre du foyer, autour de la cheminée, toujours à l'aide de l'aiguille, au fur et à mesure de sa liquéfaction, de sa cuisson et de son évaporation finale. Une pipe d'opium se fume en une seule et très longue prise, une unique aspiration continue et qui peut durer d'environ trente secondes à une minute, sans pauses, l'expiration s'effectuant simultanément par le nez. L'opium boue désormais, il crépite, puis s'évapore. Le produit utilisé ici est pur, de toute première fumerie, il ne s'agit pas de *dross*, de ce résidu de drogue qui s'accumule à l'intérieur de la pipe et qui, une fois récupéré, peut être consommé une seconde fois.

Le deuxième opiomane rencontré aujourd'hui était en chemin, nous nous sommes croisés au milieu du torrent, dont il fallait sans cesse traverser le cours à gué. Je n'ai pas compris la majeure partie des propos dont il tenait visiblement à me faire part. De son petit et crasseux sac d'épaule dépassaient ostensiblement l'embouchure de sa pipe, ainsi que le manche d'une grosse cuillère en fer blanc dont il se sert pour collecter puis recuire le *dross*. Comme le précédent rencontré peu auparavant, celui-ci était jeune, âgé de moins de trente-cinq ans, et arborait le même "physique de l'emploi", exagérément reconnaissable, une physionomie générale asséchée, un teint cireux et grisâtre, des cheveux en bataille, des vêtements en charpie et cheminant par ailleurs pieds nus.

Le village de Ban Pamlang Mai que j'ai désormais atteint est situé en vallée, mais est implanté sur une légère surélévation du terrain, formant comme un promontoire surplombant le torrent. Sur la cinquantaine de huttes qu'il comptabilise au total, un bon tiers d'entre elles ont dorénavant, et sans aucun

doute définitivement, adopté la tôle ondulée légère en remplacement des traditionnelles, mais beaucoup plus périssables, toitures de chaume ou d'herbes à paillete. Ce n'est donc plus réellement un village "primitif", comme j'aime parfois à qualifier ceux dont la totalité des matériaux mis en œuvre pour bâtir les huttes proviennent de la forêt, mais un de ses "quartiers", localisé sur la face ouest du promontoire l'est toutefois resté et il pourrait permettre de réaliser une belle photographie le matin, notamment s'il se maintenait en partie masqué par quelques nappes de brouillard. L'avantage aujourd'hui est que l'ensemble des villageois se souviennent très bien de moi, de mon précédent passage ici un an plus tôt et que les contacts se font immédiatement chaleureux et enjoués avec la plupart d'entre eux, visiblement heureux de me voir réapparaître.

## **28 octobre - Ban Soulane Noy**

### **Sans titre**

La nuit précédente fut abominablement peu reposante. Le raffut a débuté avec les rongeurs, très actifs autant sous ma paillasse, où ont été répandus nombre de courges et d'épis de maïs, que sur les poutres de la charpente, auxquelles sont suspendues différentes céréales, séchant là en d'innombrables gerbes. Puis, dès 2 heures du matin, une chorale de tous les coqs du village s'est mise en train. À 4 heures, c'est la mère de famille qui s'est levée pour s'atteler, à seulement quelques pas de moi, aux premières des nombreuses tâches et activités domestiques qui vont l'occuper toute la journée, pour l'heure à l'égrenage de maïs et à la préparation de la nourriture des cochons. Lorsque vers 5 heures elle s'est un peu apaisée, les coqs ont repris leurs refrains assourdissants et qui n'ont ensuite plus cessé jusqu'au lever du jour. Bref, j'ai trop peu dormi, ayant de plus régulièrement frissonné sous une unique et trop fine couverture, en outre trouée et passablement crasseuse.

Ce matin, ayant repris mon chemin, je me suis à nouveau égaré, à user d'un temps précieux pour, probablement en grande partie, tourner en rond durant plus de quatre heures, avec à la clé une bonne dose d'affolement, et même un petit début de panique. Le genre de moment où l'on se demande ce que l'on est venu faire dans un tel endroit et si cela en valait réellement la peine. Les villageois de Ban Pamlang Maï me l'avaient pourtant vigoureusement soutenu de la sorte : *« C'est simple, tu longes le torrent pendant deux heures seulement et là tu trouveras le prochain village, celui de Ban Houaychoung. Tu n'as pas à monter dans les hauteurs de tout le parcours »*. Cependant après deux heures trente de marche à relativement vive allure, toujours pas d'indice du village promis, et finalement parvenu à l'extrémité de la vallée, uniquement un cul-de-sac ne

laissant d'autre choix que de regagner les hauteurs, mais cette fois via un sentier au tracé de plus en plus confus, comme un passage de bêtes au travers duquel il fallut sans cesse se courber et écarter des bras la végétation qui l'encombraient. À ce stade il ne me restait indéniablement plus qu'à retourner d'urgence et tant bien que mal au village de Ban Pamlang Maï, après au total plus de cinq heures de perdues, autant dire la journée entière. J'ai ensuite néanmoins compris mon erreur, ayant assez stupidement suivi *un affluent* du torrent au lieu de celui-ci. J'en fus d'autant plus surpris que la direction empruntée, régulièrement contrôlée à la boussole, me semblait pourtant adéquate, filant presque continuellement vers l'est. Revenu au village de Ban Pamlang Maï je me suis dit qu'en me dépêchant un peu, il ne me serait pas trop tard pour reprendre aujourd'hui même le chemin. Aussi, après m'être invité chez le *nay ban* à avaler une rapide collation, un peu de riz froid et un petit poisson fumé, j'ai recruté deux gamins pour me guider au moins sur le début du trajet, afin de m'assurer cette fois de ne pas repartir dans une direction erronée. Braves gars, de pas plus de dix et douze ans, qui n'ont pas craint une seconde d'accompagner un *falang* hors du village, sans aucun adulte. Durant la marche ils se sont même mis à me poser tout un tas de questions de nature sensiblement naïve du type : « *Est-ce qu'il y a des rivières chez toi ? Et des montagnes ? Et des buffles ? Et des rizières ? etc.* ».

À nouveau, il m'a fallu passer presque autant de temps dans le lit du cours d'eau que sur ses berges. Parvenu à Ban Houaychoung, un lieu déjà visité l'an dernier, tous les villageois rencontrés m'ont dûment reconnu et certains ont même insisté pour que j'y reste la nuit. Je me suis néanmoins contenté d'une très rapide traversée, d'une halte de pas plus de quinze minutes, le hameau suivant, celui de Ban Soulane Noy, n'étant distant que d'une seule heure de marche supplémentaire. J'ai en effet décidé de l'atteindre aujourd'hui, afin de tâcher de boucler demain la toute dernière étape, celle qui me ramènera à la piste carrossable. J'aimerais aussi avoir le temps d'y recruter dès ce soir un guide pour ne pas avoir à effectuer seul ce dernier tronçon. C'est ainsi que j'avais déjà procédé l'an dernier, sur les conseils des villageois, et ce fut une sage précaution tant cette étape s'avéra effectivement plutôt laborieuse. Pour l'instant, j'ai aujourd'hui cumulé près de huit heures de marche rapide et une certaine fatigue me gagne, sans compter les douleurs provoquées par mes plaies aux pieds.

Ce soir à Ban Soulane Noy, pour ce qui devrait être ma toute dernière nuit parmi les villageois montagnards, je me suis invité dans une hutte *choisie* un peu au hasard, en veillant simplement à ce qu'elle soit "primitive", c'est-à-dire faite uniquement de bois, de bambou et de chaume. Mauvais choix cependant, car quatre membres de la famille laissent paraître de sérieux symptômes de dégénérescence, atteints d'évidentes tares mentales. Et comme si cela ne suffisait

pas, les deux femmes de la maison sont goitreuses, une pathologie que l'on observe assez fréquemment à travers tout le pays. Conséquence de ce handicap provoqué le plus souvent par une carence en iode, la gorge, plus exactement la glande thyroïde, gonfle exagérément, jusqu'à former une énorme protubérance saillant à l'avant du cou.

Dans le village on se souvient aisément de mon précédent passage ici, un an plus tôt, et pour cause, j'étais déjà à l'époque le premier *falang*, le premier Blanc occidental, aperçu dans les parages depuis fort longtemps et pas un seul autre n'a même depuis lors pointé le bout de son nez dans le coin. Je montre mon album d'images ethniques, désormais en piteux état après tant de semaines de manipulations par plusieurs centaines de paires de mains plus ou moins crasseuses, et les villageois font immédiatement allusion aux photographies que j'avais moi-même effectuées ici un an auparavant. N'ayant malheureusement initialement pas eu le projet de repasser par ce groupe de villages cette année, je n'ai pas apporté de copies de ces photographies-là. Alors, plutôt que de laborieuses explications qui risqueraient par ailleurs de sembler peu crédibles, je préfère inventer un petit mais expéditif mensonge et raconter que, tandis que je faisais étape quelques semaines plus tôt dans une pension chinoise de Phongsaly, je m'y suis fait voler un sac qui les contenait toutes.

**29 octobre - Boun Neua**

## **Dernière étape**

*That's all folks !* Ça y est, c'est terminé. Pour la première fois depuis trente-neuf jours, ma prochaine nuitée sera tarifée puisque je serai de retour "en ville", à nouveau hébergé dans une pension. Je quitte alors le village de Ban Soulane Noy très tôt ce matin et me mets en route dès l'aurore, car je veux m'accorder le maximum de chances de pouvoir intercepter le minibus quotidien qui devrait passer sur la piste carrossable, à l'endroit où je la rejoindrai, en fin de matinée. J'estime à environ six le nombre d'heures de marche qui vont m'être nécessaires pour y parvenir, non pris en compte un arrêt inévitable dans un dernier village et à condition que je ne musarde pas en chemin. Il s'agit d'un trajet en deux étapes, la traversée d'un ultime village Yao étant en effet au programme à mi-parcours. Le cheminement, en raison de mes blessures aux pieds qui se font de plus en plus douloureuses, devient pénible. Sur le coup, je vais jusqu'à me dire qu'il est cette fois temps que tout cela se termine, sachant toutefois pertinemment que pas plus tard que demain je regretterai cette pensée et que ces sentiers, ces montagnes, ces villages et leurs habitants me manqueront déjà. Hier soir à Ban Soulane Noy je suis parvenu à convaincre un homme de me guider durant la

première moitié du parcours, jusqu'au village *Yao* de Ban Sakhane. Cela n'a pas été une mince affaire de le décider étant donné que nous sommes en pleine période de moisson et que la totalité des bras "valides" est alors nécessaire dans les rizières, mais aussi parce que, dans ces endroits reculés, la proximité d'un étranger continue parfois d'en intimider certains, lorsqu'il n'est pas carrément craint.

Deux itinéraires sont envisageables pour parcourir cette dernière étape. Une voie nord-est, la plus courte, nécessite de franchir une rivière majeure, la Nam Pakone, à gué comme c'est le cas pour tous les cours d'eau de la région, mais cette fois sur une section difficile, dans une zone où le courant se fait particulièrement turbulent, voire violent. Je m'y étais risqué une première fois l'an dernier et ce fut un échec, moi et les deux jeunes hommes qui m'accompagnaient ce jour-là ayant dû abandonner après deux ou trois tentatives avortées et une belle frayeur à la clé. Nous nous étions donc résignés à faire demi-tour, car les menaces d'être emportés étaient réelles et la journée fut perdue. Parvenu à Ban Sakhane, les villageois m'affirment que le niveau de l'eau n'est cette fois pas aussi élevé qu'il le fut certaines autres années et que la traversée s'effectue pour l'heure sans peine et sans présenter de danger. J'hésite alors, mais décide tout de même de renoncer, car ne pouvant désormais plus me risquer à gaspiller une seule journée. Il ne m'en reste en effet plus qu'une "en réserve", qu'il est préférable de conserver en cas de pépin qui surviendrait durant l'interminable trajet de trois jours qui me ramènera dès demain vers la capitale, Vientiane. J'opte donc pour la voie sud-est, qui est la plus longue, mais qui permet de franchir la rivière Pakone sans aucun danger, dans un secteur où le niveau de l'eau reste élevé, mais le courant calme.

Mon guide progresse à vive allure et ne m'adresse la parole qu'une seule fois en plus de deux heures, pour fièrement me désigner ses belles rizières que nous pouvons apercevoir au début du parcours, après seulement quelques dizaines de minutes de marche. Rendu à l'étape, au dernier village *Yao*, celui de Ban Sakhane, je ne parviens pas à le convaincre de poursuivre à mes côtés jusqu'à la piste et dois par ailleurs me "battre" pour ne pas avoir à accepter une invitation à manger, dans une hutte dans laquelle il m'a conduit. Je dois en outre rapidement persuader un homme du lieu de prendre le relais pour me guider dans ce qui va composer dorénavant, je m'en souviens très bien depuis l'an passé, un labyrinthe de voies sur cette fin du périple. L'individu que je recrute finalement est jeune, âgé d'environ vingt-cinq ans, et lui non plus ne m'adresse pas la parole. Il a emporté un fusil, une de ces longues pétoires artisanales, mais une seule occasion de l'utiliser se présente en chemin, en l'espèce d'un très gros écureuil

sombre, du genre *Ratufa*, que j'ai repéré le premier, mais qui a rapidement fui dans les denses feuillages.

C'est la "fête des sangsues" durant presque la totalité des trois dernières heures du parcours. La plupart de celles qui "m'embrassent" rappellent immédiatement vers le sang déjà servi en surface par mes plaies aux pieds et se logent rapidement à l'intérieur de celles-ci. Je dois alors régulièrement les en extirper, les arracher à l'aide de brindilles de bois.

Un village *Akha* est situé à l'endroit où le sentier fait jonction avec la piste carrossable. Y étant parvenu trop tardivement l'année précédente pour pouvoir intercepter le minibus, j'y avais alors passé une nuit. Nous surplombons et apercevons enfin ce hameau depuis le tout dernier col. Arrivés là, mon guide *Yao* m'annonce qu'il ne souhaite pas s'y rendre, mais au contraire rebrousser immédiatement chemin et nous nous séparons donc à ce moment. La piste carrossable, qui sillonne en creux de vallée, m'est bien visible, et sur une longue distance en amont, durant presque toute la descente qu'il me reste à parcourir. Soudain, je l'aperçois de très loin, le minibus, progressant à lente allure sur cette piste de terre défoncée, évitant tant bien que mal les nombreux nids-de-poule. Il ne me faut plus perdre une minute et je dois impérativement me mettre à courir, sac au dos et douleurs aux pieds, si je veux avoir une chance de l'intercepter, ce qui n'est pas du tout assuré. C'est long, je suis exténué. Enfin, il ne me reste plus qu'à franchir un cours d'eau, à gué, remonter vers le village, puis à le traverser, sous les regards ahuris de quelques *Akha* qui me voient ainsi débouler, seul, d'une improbable direction, celle de la montagne, celle des secteurs les plus reculés. Je suis toutefois persuadé que la plupart me reconnaissent, car il est quasiment assuré que pas le moindre autre touriste n'ait fait halte ici depuis mon précédent passage un an auparavant. De plus, je portais à l'époque les mêmes vêtements qu'aujourd'hui et le même parapluie géant, si emblématique et qui fait toujours sensation parmi les villageois, est à nouveau ficelé sur mon sac à dos d'où il dépasse largement.

Mes efforts sont récompensés, car je parviens à faire stopper le véhicule alors qu'il me reste encore un peu plus de deux-cents mètres à parcourir, gesticulant autant que je le peux pour être au plus tôt repéré du chauffeur ou d'un des passagers, mais c'est finalement un vieillard qui se tient au bord de la piste qui, m'ayant aperçu et deviné mes intentions, lui fait signe de s'arrêter. Haletant, ruisselant de sueur et à l'allure totalement débraillée, je bondis dans le minibus qui repart aussitôt. J'avais apporté quelques photographies réalisées ici l'an dernier, car j'étais assuré, de par l'emplacement privilégié de ce hameau, d'y repasser au moins une fois durant ce séjour, mais dans la rapidité de l'action, je



n'ai même pas eu le réflexe d'abandonner aux villageois le petit paquet que j'avais pourtant préparé à leur attention. J'en suis bien déçu, j'espérais vivement avoir le temps de passer là ne seraient-ce que quelques instants en attendant ce transport.

Le parcours est inévitablement lent, cahoteux et poussiéreux sur une telle piste de terre, si sèche et abîmée, mais je suis enfin assis et mes pieds s'en félicitent. Ces robustes minibus, que l'on rencontre de plus en plus fréquemment dans le nord du pays depuis quelques années, où ils remplacent progressivement les archaïques *songteaw* et d'autres improbables véhicules de transports collectifs bricolés, ont été récemment gracieusement cédés, d'occasion bien sûr, par la Corée. Ils sont prévus pour accueillir vingt-sept voyageurs précisément, mais il n'est pas rare d'en emprunter qui en entassent pas loin du double. Par chance, celui-ci n'est pas bondé puisque nous sommes seulement une vingtaine de passagers au total à y prendre place. Sans trop de surprises pour la région, des villageois de cinq ou six ethnies différentes s'y trouvent, en plus des *Lao Loum* : un jeune couple *Hô* et leur bébé, un homme, deux femmes et deux enfants *Akha*, une femme *Tai Dam*, un homme *Yao* reconnu à son typique sac d'épaule, quelques *Tai Lü* et il est certain que, parmi les personnes restantes, certaines soient *Phounoy*, une minorité fortement représentée autour de la petite ville de Phongsaly localisée un peu plus à l'est, mais que plus aucun signe distinctif, vestimentaire ou autre, ne permet désormais d'identifier. Celles-ci ne tardent pas à me questionner sur les raisons de mon apparition dans un tel endroit.

Nuit dans le petit bourg de Boun Neua, dans une des deux sordides mais si économiques pensions chinoises puisque la chambre, la case plutôt, voire le "placard à dormir", se loue pour dix-mille kips la nuit, soit environ quatre-vingts centimes d'euro. Comme souvent dans ce genre de bouge, il suffit de soulever le morceau de tissu ou de toile de nylon crasseuse et troué qui protège une minuscule table de bois pour y dénicher une longue aiguille d'acier, un des indispensables accessoires du fumeur d'opium puis, sur la surface de cette table, apercevoir différentes traces de brûlures infligées là par les toxicomanes.

**30 octobre - Oudomxai**

## **Transports (4)**

Cent soixante-dix kilomètres, neuf heures trente de trajet. Le bus, arrivant de Phongsaly, était inévitablement déjà bien empli, tant de passagers que de marchandises répandues en vrac çà et là, quand nous y prîmes place à notre tour. Nous avons donc continué de nous y entasser, et dans ces conditions, autant dire

que la règle est celle du *chacun pour soi*, aucune préséance ayant cours à ce sujet. Je suis parvenu à m'attribuer un de ces tabourets d'enfant en plastique, à l'assise haute de moins de vingt centimètres, qui sont universellement utilisés dans les allées centrales de la plupart des bus "de campagne" du pays afin d'en optimiser le remplissage. Installé aujourd'hui en tête de cette allée, juste devant une première pile de sacs de riz qui l'encombre - et dont on se sert également comme assises - ceux-ci se déplacent vers l'avant, de manière presque imperceptible, mais inexorablement, à chacun des freinages sensiblement brusques du véhicule, nous poussant du même coup, moi et mon précieux tabouret, toujours un peu plus loin, et les trop faiblardes accélérations ne suffisant bien sûr jamais à inverser la tendance. Mes genoux se rapprochent ainsi peu à peu de mon menton tandis que ceux de mes nombreux compagnons d'infortune, qui pour leur part doivent tant bien que mal se maintenir debout, me cernent de toutes parts.

Bien qu'axe majeur du nord du pays, unique voie de circulation terrestre permettant d'atteindre la ville de Phongsaly, la capitale de la province du même nom, les deux tiers du cours de cette "route" qui rejoint Oudomxai ne sont restés jusqu'à ce jour qu'une vétuste piste de terre, désormais exagérément abîmée et poussiéreuse, qui sillonne cette région montagneuse et alterne sans discontinuer les montées et les descentes, et surtout les virages. C'est un trajet réellement pénible, suffoquant, durant lequel il faut sans cesse arbitrer entre l'ouverture des fenêtres pour obtenir une aération suffisante ou leur fermeture pour se protéger des nuages de poussière incessants. Dans ces conditions, les vomissements de passagers sont bien entendu fréquents et certains d'entre eux, peu coutumiers des transports, endurent de véritables supplices. À l'arrêt dédié au repas de mi-journée, dans un village situé sur l'une des trois seules intersections que comprend l'ensemble du parcours, quelques passagers nous quittent pour une correspondance, mais beaucoup plus nombreux sont ceux qui nous rejoignent. Par chance, je n'ai toutefois pas à abandonner mon précieux tabouret pour économiser de la place et ce surplus de voyageurs m'apporte finalement un relatif avantage puisque je n'ai même plus besoin de m'agripper là où je pouvais lors de chaque cahot et virage, étant désormais parfaitement maintenu en place, littéralement compressé au milieu d'une dizaine de compagnons.

## **31 octobre - Luang Prabang**

### **Transports (5)**

Aujourd'hui un programme substantiellement allégé avec environ deux-cents kilomètres pour un peu plus de six heures de trajet, sur une petite route de

campagne toujours aussi sinueuse sur la majorité de son parcours, mais cette fois asphaltée, bien que par endroit criblée de nids-de-poule. Je me suis levé avant 6 heures et ai ainsi pu acquérir le tout premier ticket pour une place dans le tout premier bus de la journée reliant Luang Prabang. Conséquence, j'ai pu sélectionner le meilleur siège, tout à l'avant, près du chauffeur, et celui-ci s'amuse à me faire choisir les disques de *molam* à écouter, dont il m'est bien sûr impossible de déchiffrer le texte des pochettes.

**1er novembre - Vientiane**

## **Transports (6)**

Hier soir à Luang Prabang, j'ai pu à nouveau converser avec des congénères occidentaux, après tout de même pas moins de quarante-deux jours d'abstinence. Nous sommes en effet ici très nombreux, nous autres touristes, à nous agglutiner dans le cœur historique de cette petite bourgade où se visitent quelques dizaines de pagodes bouddhistes que l'Unesco a eu la bonté d'inscrire à sa liste du "patrimoine mondial de l'humanité". Des familles entières et *tutti quanti*. On y mange des pizzas et des *pancakes*, on y joue au religieux laotien en prenant part au *Tak Bat*, la cérémonie d'aumône matinale des moines, on y achète des "*Packs 3 days adventures*" qui nous emmènent vers les forêts proches, pour y marcher trois pas, faire un peu de rafting, de radeau de bambou ou de balades à dos d'éléphant maltraité, pour traverser deux ou trois villages - toujours les mêmes, sélectionnés par les opérateurs - et y passer la nuit, mais en aucun cas chez l'habitant, trop blasé de ces visites qui se succèdent sans cesse, donc plutôt à l'écart dans une maison d'accueil construite et réservée spécifiquement à cet effet. Pour le coup, venant à peine de quitter une des régions les plus reculées et sauvages du pays, je dois reconnaître que l'immersion *forcée* dans cette foule m'offre une transition un peu brutale.

Réveil à nouveau très matinal aujourd'hui, toujours afin de m'assurer une place de choix dans le premier bus en partance vers Vientiane, pour ce qui constituera ma troisième et dernière étape de retour vers la capitale. Un trajet qui s'effectue en dix ou onze heures sur une route cette fois en bon état, mais éternellement sinueuse à travers les montagnes.

Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, je suis monté dans un bus "VIP". Un bus VIP est un véhicule strictement identique aux autres, mais auquel de hideux courts et inamovibles rideaux plissés à flonflons ont été suspendus en haut des vitres, ainsi que devant le rayon à bagages, pour tâcher de le masquer. Résultat, si on n'est pas placé côté fenêtre, on ne peut rien observer des magnifiques paysages

de montagne que nous traversons. Deuxième avantage du bus VIP, il promet l'air conditionné, mais dès 10 heures du matin, c'est-à-dire dès que les brumes nocturnes laissent place aux premiers rayons du soleil, qui viennent alors frapper continuellement la carrosserie, on se résigne à ouvrir les fenêtres pour libérer le trop-plein de chaleur. Troisième et dernier avantage du bus VIP, durant le trajet cinquante centilitres d'eau, ainsi qu'une pâtisserie industrielle chinoise, sont distribués à chaque passager, mais seuls nous autres touristes nous laissons berné par la promesse de ces avantageux mirages. Résultat, si jusqu'hier encore je me retrouvai seul occidental dans les quelques transports empruntés ces trois derniers jours, l'unique passager lao du bus et moi-même sommes aujourd'hui assis tout à l'arrière du véhicule, la plus inconfortable des places, celle où l'on subit le plus intensément les effets des cahots et des virages. J'en ai rapidement compris la raison, tous mes congénères occidentaux avaient réservé leur billet depuis au moins la veille, dans une agence touristique ou même directement par l'intermédiaire du personnel de leur guesthouse, moyennant une commission augmentant encore son coût déjà prohibitif. Bref, j'aurais dû prendre le temps de choisir un de ces bons vieux bus locaux, j'ai stupidement bondi dans le premier aperçu.

Mesure en vigueur depuis déjà plusieurs années afin de tenter de dissuader toute attaque des résistants *Hmong* survenant sporadiquement sur cet itinéraire, il arrive encore qu'un militaire armé, mais vêtu en civil, escorte les bus qui empruntent cette fameuse route numéro 13 reliant Luang Prabang à Vientiane. Sa kalachnikov, il la porte généralement ostensiblement en bandoulière pour bien *annoncer*, dès le départ de la gare de bus, sa présence dans le véhicule. Celui qui nous accompagne aujourd'hui a cependant eu une idée lumineuse en essayant cette fois, tandis qu'il parcourait l'allée centrale pour une première inspection de l'habitacle, de naïvement tenter de la camoufler sous son blouson. Opération impossible au regard de la dimension de l'engin, la crosse en dépassait ainsi au niveau de sa hanche. Une jeune touriste anglo-saxonne l'a immédiatement remarquée et s'en est aussitôt alarmée, déclenchant un début de mouvement de panique parmi les passagers. Le type a alors rapidement dû faire marche arrière et lancer à haute voix des « *No ploblem ! No ploblem ! militaly ! militaly !* ».

**2 novembre - Vientiane**

## ***Dim-sum* et soupes de nouilles**

Repos, et repas. J'ai déniché une petite gargote qui, comme tant d'autres petites gargotes, prépare des soupes de nouilles. Celle-ci cependant sert aussi

des *dim-sum*, les "tapas chinoises", que l'on rencontre en quantités et diversités inouïes en Chine, et à Hong-Kong plus spécifiquement. Les *dim-sum* (prononcer "dime soume") se consomment à n'importe quel moment de la journée. Ce sont de petites portions enfermées dans des boîtes de bambou rondes, des paniers aux bases ajourées et empilés jusqu'à dix ou quinze au-dessus d'eau en ébullition. Le contenu de chacun d'eux cuit ainsi à la vapeur, qui se répand d'un panier à l'autre grâce à leurs bases ajourées. On effectue sa sélection à vue, en ouvrant soi-même le premier panier de chaque pile pour s'informer de ce qu'il contient. Ici, dans ma petite gargote, on ne retrouve pas les centaines de variétés proposées dans certaines autres de Hong-Kong, mais de la quinzaine de choix disponibles, tous sont excellents. Au fond de chaque panier est d'abord disposé soit un fragment de feuille végétale - de salade, de choux ou encore de bananier - afin que la préparation n'y accroche pas, soit une coupelle de porcelaine. Chaque panier contient le plus souvent trois ou quatre bouchées identiques : raviolis variés et autres pâtes farcies de crevettes, de bœuf, de poulet ou de porc, boulettes de viande diverses marinées, pinces de crabes, crustacés, viandes en sauce, œufs de caille, tofu, griffes de volailles, etc. Autant j'apprécie moyennement ces dernières lorsqu'elles sont grillées au barbecue et qu'il faut les ronger jusqu'aux os, autant là, cette fois complètement ramollies sous l'effet de la cuisson à la vapeur et baignant dans une sauce remarquablement épicée, avec la chair qui se détache alors naturellement des phalanges, c'est un vrai régal. Les *dim-sum* se mangent avec des baguettes, et avant de les engloutir on trempe la plupart de ces préparations dans une coupelle de sauce de soja pimentée. Les *dim-sum* ne sont donc pas une spécialité du Laos, mais dans les gargotes qui les servent et aussi dans tant d'autres, qui pour leur part s'y consacrent exclusivement, il y a les soupes de nouilles.

Dans les villages de plaine du nord du pays, s'il y a une gargote, il peut arriver que la soupe de nouilles soit le seul plat proposé, et la recette, unique. Préparée en moins de deux minutes, c'est un grand bol d'environ un litre et demi contenant soupe, nouilles de riz, et généralement, mais pas systématiquement dans les villages les plus démunis, quelques fines lamelles de viande de bœuf, de porc ou de poulet, qui auront cuit durant quelques secondes seulement dans l'eau bouillante juste versée. Une assiette de condiments et d'herbes est presque toujours servie en accompagnement et elle contiendra ce dont le gérant a pu se fournir le jour même. Cela variera alors entre pousses de soja, citron vert, menthe, coriandre, ail, cresson, salade, liseron d'eau, sortes de très longs haricots verts et encore d'autres végétaux dont je ne connais pas les dénominations. Une série d'assaisonnements est par ailleurs en permanence disponible sur les tables, rangés à côté des pots contenant baguettes et cuillères, et l'on s'en sert

largement : sauce de soja, sauce de poisson et d'huître, vinaigre, piments en sauce, en purée ou séchés et pilés, sel, poivre, glutamate de sodium, sucre, gousses d'ail, arachides broyées, pâté de poisson fermenté, etc. Avec tout ceci à portée de main, chacun procède comme il le souhaite. Par exemple, les herbes peuvent être grossièrement déchirées à la main, puis mélangées à la soupe ou directement portées en bouche entre deux "baguettées" de nouilles. Alors, baguettes tenues d'une main et cuillère de l'autre, l'offensive peut débuter. Tous les effets d'aspirations et de déglutitions sont autorisés, même s'ils se font particulièrement sonores. Les éventuels éclats d'os restés fichés dans la viande sont ostensiblement et sans gêne recrachés au sol. Il est recommandé que les baguettes soient en bambou, celles en plastique ou, pire encore, en inox, étant proprement inadaptées, car les nouilles n'y adhèrent pas correctement. Si l'on a abusé du piment, pas toujours aisé à doser tant qu'on ne l'a pas testé, on se retrouve rapidement en nage et le flot au nez.

Ici à Vientiane, même si on est loin du vaste choix disponible dans la Thaïlande voisine, la variété des soupes de nouilles proposées est toutefois autrement plus conséquente que dans les campagnes. Les nouilles elles-mêmes sont d'ailleurs de natures et de formes plus diversifiées et parfois avantageusement remplacées ou complétées par des raviolis. Les viandes peuvent être du canard laqué ou d'autres préparées en boulettes ou finement découpées. La peau de volaille frite est également intéressante. Le *phœ*, la soupe de nouille, peut commencer à être consommée dès 5 heures du matin, constituant pour beaucoup, moi le premier, un petit-déjeuner de choix. Elle peut aussi bien entendu être servie tout au long de la journée, et jusque tard le soir. Certaines gargotes particulièrement réputées pour leur recette, qui est parfois unique, ne désemplassent pas.

Le flegme de la visite m'atteint une fois de plus. Pour parcourir les quelques temples de la ville, certains étant réellement charmants et tous encore en activité, il faut soit se lever tôt, soit accepter de le faire durant le reste de la journée, donc sous une accablante chaleur. Comme à Luang Prabang hier, la capitale historique qui en abrite de bien plus nombreux, autrement plus spectaculaires, flamboyants et anciens, ce n'est pas encore cette fois-ci, lors de ce énième passage dans ces endroits, que je découvrirai leurs *trésors*. Alors, au programme aujourd'hui, soupe de nouilles, visite des marchés touristiques et locaux, *dim-sum*, coupe de cheveux, *dim-sum*, internet, déambulation le long du Mékong, *dim-sum*. Mes villages du lointain Nord me manquent déjà.

3 novembre - Vientiane

## Un temple

Hier soir, rencontre avec T., étudiant français, correcteur-stagiaire pour une année à la rédaction du journal *Le Rénovateur*, la médiocre, oserais-je dire pitoyable, publication francophone quotidienne de la capitale du Laos, que la France, probablement nostalgique de son ancienne colonie, persiste à subventionner alors que personne ne l'a jamais lu et ne le lira jamais. Je dis bien publication *de la capitale* puisqu'elle ne se déniche que dans sept ou huit points de vente de la ville et nulle part ailleurs dans le pays. La quantité d'exemplaires tirés n'excède pas cinq cents les meilleurs jours. Cet étudiant m'a ainsi un peu décrit la chose de l'intérieur. Les journalistes, au nombre de cinq à sept au total, et tous fonctionnaires du Ministère de l'Information, sont lao, un seul est français, lui aussi plutôt simple correcteur que journaliste. Beaucoup des articles sont copiés soit sur le canard anglophone concurrent, le *Vientiane Times*, pourvu d'un budget indéniablement plus conséquent, soit directement sur le web. Ces articles en langue anglaise sont alors ensuite passés à la "moulinette" de l'outil de traduction de Google, puis transférés dans un traitement de texte où les journalistes se chargent de les maquiller un peu. Il ne reste ainsi plus qu'à les transmettre aux deux Français qui finiront d'arranger tout cela. Seules quelques insipides brèves locales sont réellement rédigées par les fonctionnaires. On ne fait pas de politique dans *Le Rénovateur*, on se tient à carreau, on ne froisse surtout personne. Quelques faits-divers, de froids comptes-rendus d'évènements mineurs ou de cérémonies officielles, avec chaque fois d'incontournables et monotones énumérations des individus présents, dont l'opportunité de rappeler l'existence est là inespérée.

Dernières heures dans le pays puisque le décollage est planifié pour ce soir. Instants toujours un peu moroses et qui se termineront d'ailleurs de la même manière avec les ennuyeuses formalités et attentes aéroportuaires, puis les inconfortables et ô combien inintéressants trajets aériens. Pour ne pas trop penser à ces réjouissances annoncées, le programme de la journée comprendra, dans l'ordre, soupe de nouilles, visite d'un temple, *dim-sum*, puis départ en *tuk-tuk* vers l'aéroport. Après quarante journées passées dans mon Nord en compagnie de montagnards tous animistes, la visite d'un seul temple bouddhiste ne me permettra en aucun cas de rééquilibrer la parité, mais avant de quitter le pays, de côtoyer au moins une fois un lieu dédié au culte qui est pratiqué par un peu plus de la moitié de ses habitants.

Le *Wat Sisaket*, le temple visité, est plutôt joli. C'est le seul de la ville que j'avais déjà visité auparavant, ainsi au moins je ne courrais pas le risque de la

déception. Comme souvent, l'accès au temple proprement dit est protégé par un haut mur, une palissade qui est ici abritée du côté intérieur par une petite toiture, composant alors comme une coursive. Sur toute la périphérie de celle-ci, ainsi que sur les parois internes du temple, s'alignent des milliers de représentations du Bouddha, des moulages de bronze principalement et qui le montrent dans diverses postures. Les plus grandes de ces représentations, d'une échelle d'un à deux tiers environ, sont déposées au sol ou sur des estrades tandis que les plus petites, de quelques centimètres de hauteur seulement, sont insérées dans des milliers de niches murales. Toutes sont anciennes et de belle facture. Les postures et les expressions des visages, arborant leurs fameux énigmatiques sourires, sont réellement gracieuses et exhalent la sérénité.

Lionel Buléon, 2007





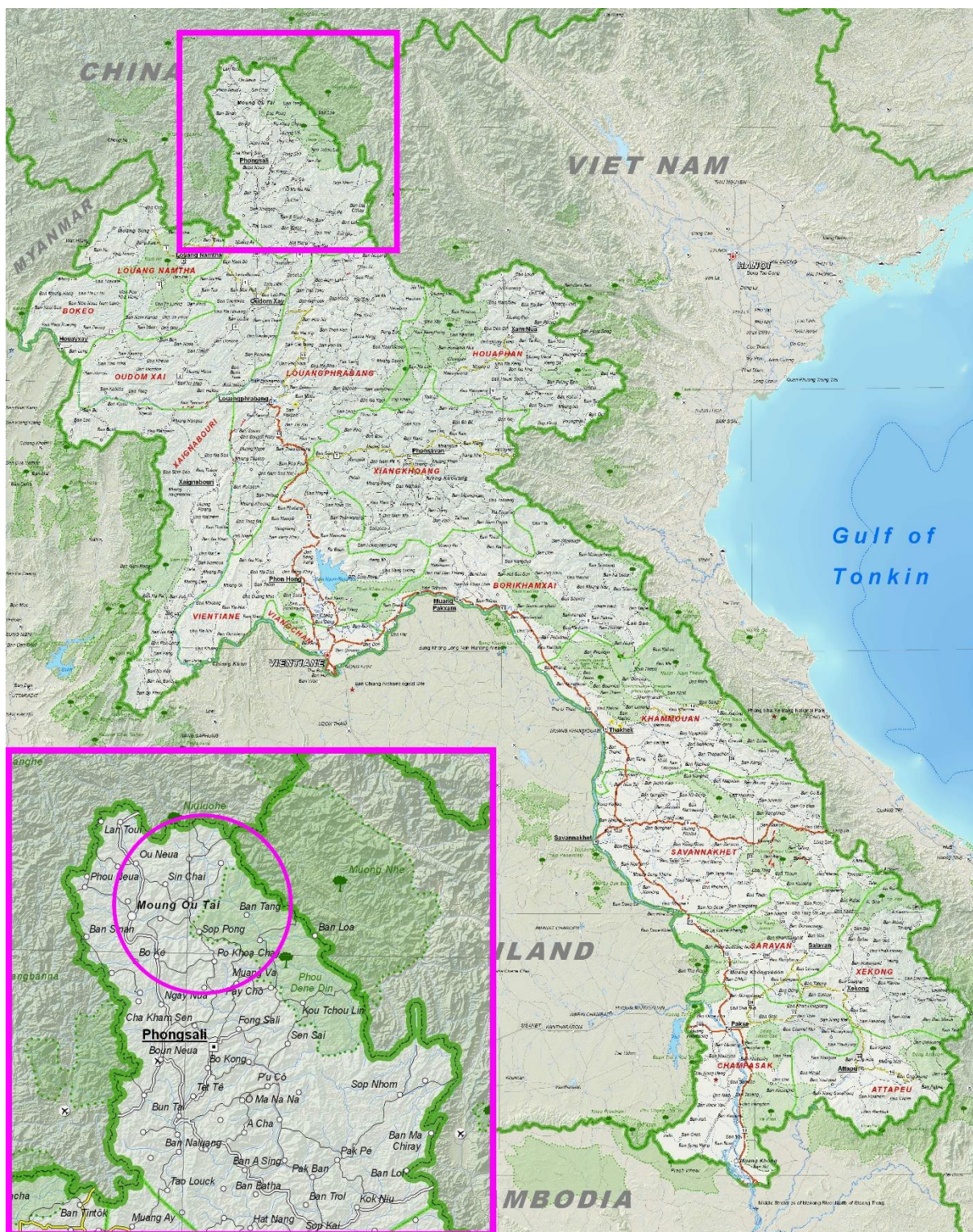


# **Trafics d'opium et cætera, un mois dans les montagnes du Nord Laos**

Un mois à pied, de village en village, en forêt  
toujours, en montagne toujours, aux côtés  
des *Hmong*, des *Hanyi*, des *Akha*, des *Hô*

2009







*« Groupes d'esprits étrangers et chinois,  
Groupes d'esprits parents,  
Prenez tous de l'opium,  
Prenez du thé au complet,  
Car il va falloir partir dénombrer les esprits vitaux.  
Il y a bien des événements en perspective,  
Il y a bien des incidents en perspective,  
Mais ne craignez rien ! »*

Service chamanique Hmong (extrait)

Pour parvenir au village de Sinchay Khong depuis Vientiane, la capitale du Laos, il faut commencer par endurer trois longues et éprouvantes journées de bus vers l'extrême nord du pays, jusqu'à atteindre la petite ville de Phongsaly, chef-lieu de la province du même nom. Le lendemain, encore deux heures de véhicule tout-terrain sont nécessaires, puis tout le reste du jour se passe en laborieuse navigation, en pirogue durant huit heures, sur la sauvage et bouillonnante rivière Nam Ou, vers son amont et au pied de vertigineuses frondaisons vertes de forêts denses. Une nuit dans un village *Tai Lü*, la journée suivante dans un village *Hmong* à une heure de navigation supplémentaire, toujours aussi chaotique, sur le même cours d'eau tumultueux, seul passager avec quatre bateliers pour guider, tracter parfois à la force des bras et à l'aide de cordes, la frêle embarcation dans les époustouflants rapides. Le sixième jour, après une heure trente de navigation sur la rivière Nam Khang, affluent du cours remonté les deux jours précédents, puis seulement deux heures de marche on y parvient enfin, au village de Sinchay Khong, point de départ, demain ou plus tard, de la première d'une trentaine de journées à parcourir seul, lentement et à pied, la fascinante province de Phongsaly, et d'autant de nuits à passer exclusivement chez l'habitant.

Sinchay Khong, village de l'ethnie "chinoisante" *Hanyi*, isolé dans une des régions les plus sauvages et naturellement préservées du Laos. On ne se souvient pas exactement de la date de passage du dernier *falang* - du dernier homme Blanc occidental - dans le village, c'était il y a plus de vingt-cinq ans. À peine

arrivé chez mes hôtes, un vieillard opiomane étendu sur sa natte et deux femmes brochant entourées d'une douzaine de tout jeunes gamins enjoués, que deux hommes font irruption dans la semi obscurité de la hutte. Exténués, haletants, échine courbée sous le poids de leurs énormes charges sur le dos, de solides harnais de bambou et des feuilles de bananiers garrottant les larges plaies débordantes de viscères des deux lourdes masses sombres : la bête, noire, entière, coupée en deux, sectionnée au niveau de l'abdomen. Elle est jetée sur le sol de terre battue.

## TABLE

|                                           |                                              |
|-------------------------------------------|----------------------------------------------|
| - 23 au 25 septembre - <i>Phongsaly</i>   | <b>Héroïne, poussière, milices</b>           |
| - 26 septembre - <i>Ban Natchang Tay</i>  | <b>Crues, rapides, cataractes</b>            |
| - 27 septembre - <i>Ban Kalang Toun</i>   | <b>Animisme, cochons, toxicomanes</b>        |
| - 28 septembre - <i>Ban Kalang Toun</i>   | <b>Riz, chanvre, opium</b>                   |
| - 29 septembre - <i>Ban Sinchay Khong</i> | <b>Navigation, chiens, bête</b>              |
| - 30 septembre - <i>Ban Sinchay Khong</i> | <b>Paranoïa, munitions, opium</b>            |
| - 1er octobre - <i>Ban Salong Soum</i>    | <b>Brousse, forêt, savane</b>                |
| - 2 octobre - <i>Ban Salong Soum</i>      | <b>Conspiration, confiance, éducation</b>    |
| - 3 octobre - <i>Ban Chongka May</i>      | <b>Alcool (1)</b>                            |
| - 4 octobre - <i>Ban Nang Noy</i>         | <b>Alcool (2)</b>                            |
| - 5 octobre - <i>Ban Phoum Soung</i>      | <b>Caravanes, traces, esprits</b>            |
| - 6 octobre - <i>Ban Phoum Soung</i>      | <b>Bagarres, terre, viande</b>               |
| - 7 octobre - <i>Ban Phoum Soung</i>      | <b>Dross, œuf, tabac</b>                     |
| - 8 octobre - <i>Ban Phoum Soung</i>      | <b>Cheveux, tares, armes</b>                 |
| - 9 octobre - <i>Ban Talao Khang</i>      | <b>Adultère</b>                              |
| - 10 octobre - <i>Ban Talao Khang</i>     | <b>Argent, trésor, pêche</b>                 |
| - 11 octobre - <i>Ban Talao Khang</i>     | <b>Chinois, opium, trafic</b>                |
| - 12 octobre - <i>Ban Talao Khang</i>     | <b>Opium, crise, baci</b>                    |
| - 13 octobre - <i>Ban Muangtcha Khao</i>  | <b>Flirt, sangsues, ennui</b>                |
| - 14 octobre - <i>Ban Yakhou Kan</i>      | <b>Argent, géographie, éboueurs</b>          |
| - 15 octobre - <i>Ban Tchak Khao</i>      | <b>Pauvreté, peur, discrimination</b>        |
| - 16 octobre - <i>Ban Soma Boun</i>       | <b>Misère</b>                                |
| - 17 octobre - <i>Ban Yakhou Kan</i>      | <b>Égarement, orientation, fatigue</b>       |
| - 18 octobre - <i>Ban Yakhou May</i>      | <b>Transmigration, polygamie, bidonville</b> |
| - 19 octobre - <i>Ban Yakhou May</i>      | <b>Viande</b>                                |
| - 20 octobre - <i>Boun Neua</i>           | <b>Épilogue</b>                              |
| - 21 octobre - <i>Oudomxai</i>            | <b>Transport</b>                             |
| - 22 octobre - <i>Oudomxai</i>            | <b>No transport</b>                          |
| - 23 octobre - <i>Vientiane</i>           | <b>Lao</b>                                   |





## 23 au 25 septembre - Phongsaly

### Héroïne, poussière, milices

Pour commencer, il faut endurer trois longues et pénibles journées de trajet en bus vers le nord. La première d'entre elles, dix heures sont nécessaires pour parcourir la route qui mène de Vientiane, la capitale actuelle du Laos, à Luang Prabang, l'ancienne, la royale, le lieu le plus touristique du pays. Tout du long c'est sinueux, et tout du long, ça monte ou ça descend.

Le deuxième jour, toujours en direction du nord, seules six heures sont en théorie requises pour boucler le trajet reliant Luang Prabang à Oudomxaï, dans un minibus coréen relégué, mais c'est dès le début de l'ascension de la première montagne boisée que la panne, rituelle, survient, celle-ci s'avérant toutefois plus sévère que d'autres, nous immobilisant de longues heures au milieu de "nulle part". Quelques hasardeuses et douteuses tentatives de réparations bricolées, puis l'attente, inévitable, que nous puissions prendre d'assaut le prochain véhicule de passage.

Soirée à Oudomxaï, la poussiéreuse, à absorber deux bouteilles de *lao-lao*. Le *lao-lao*, l'alcool de riz, brûlant et corrosif, c'est le tord-boyau local distillé dans les villages, un liquide deux fois moins cher mais dix fois plus enivrant que la bière nationale, dans les bouteilles vides recyclées de laquelle il est conditionné puis vendu partout. Ce sont deux Laotiens et leur acolyte vietnamien qui m'ont hélé dans la rue, de la gargote mobile de l'un d'eux, un stand à brochettes bricolé et boulonné sur le flanc de son vélo, arrêté là au bord du caniveau puant.

Plus tard, deux policiers en goguette nous ont rejoints, tellement anesthésiés d'alcool et d'autres substances qu'ils ont entrepris là de consommer à nouveau l'une d'entre elles, leur héroïne. Vaines tentatives et improbable maîtrise des gestes méticuleux pourtant nécessaires à l'opération. C'est le *yaa-ma*, l'héroïne des pauvres, celle dite de "grade 3", de petits cristaux jaunâtres qui n'ont pas exigé les délicates et complexes techniques de raffinage requises pour l'obtention de l'héroïne blanche, la "grade 4", depuis la morphine-base, elle-

même issue de l'opium abondamment produit par nombre de groupes ethniques montagnards à travers tout le Nord Laos.

Aimant jauger la qualité, j'ai souhaité observer la substance d'un peu plus près. L'un des policiers venait d'ouvrir et de déposer au bord de la trop légère table en tôle de fer le petit carré de papier contenant sa dose. À peine ai-je étendu le bras pour m'en emparer qu'il a fait de même, dans un réflexe trop brusque et trop rapide, pour m'en empêcher. Geste maladroit, son coude a heurté la table et l'ensemble s'est répandu au sol. Incapables de réagir, les deux comparses se sont alors éloignés, titubants, à peine froissés.

Oudomxaï, la mal-aimée des voyageurs, où aucun de ceux qui passent par ici, obligés d'y faire étape, ne s'arrête jamais plus d'une nuit. « *The Heart of Northern Laos* », comme essaye pourtant laborieusement de la vendre le pathétique office de tourisme du coin, où personne ne sait jamais répondre à une question banale concernant par exemple la géographie, même proche, du bourg. Oudomxaï, un simple carrefour, là où se croisent les deux axes majeurs du nord du pays, en fait deux misérables routes de campagne. Oudomxaï, fief des *Hmong* qui hantent les montagnes environnantes, fief des Chinois qui contrôlent les trafics de la plaine. À l'attention de ces derniers, un hôtel moderne et flambant neuf vient d'y émerger de terre et l'architecture délirante de la "Commercial bank" détonne tout autant que lui, là, à côté des baraques domestiques poussiéreuses et du marché aux produits frais, boueux et toujours abrité uniquement par des tôles rouillées et quelques bâches plastiques suspendues à parfois pas plus d'un mètre soixante du sol.

Oudomxaï, quelques milices y rôdent la nuit, des types en tenues civiles ou militaires dépareillées, des groupes de cinq à huit gars dont la moitié sont ostensiblement armés, pour ce qu'ils ne peuvent dissimuler sous leurs blousons, de vieilles kalachnikovs aux crosses patinées. Ils se déplacent à scooters et font leurs descentes là seulement où se trouvent les individus au potentiel de racket, dans les bouges minables et sordides, les salles de jeux clandestines chinoises et d'autres lieux plus ou moins obscurs.

En route. La troisième journée de transport est la plus intéressante. La plus longue aussi, la plus poussiéreuse et chaotique également, sur une piste éventrée de toutes parts. De chaque côté et tout du long, ce ne sont que flancs de montagne recouverts de forêts denses où de rares *rays*, les parcelles de cultures sur brûlis, sont parfois discernables en hauteur. Ce sont celles des minorités ethniques montagnardes de la région, les *Akha*, les *Djepia*, les *Oma*, les *Luma*, les *Hmong*, les *Botche*, les *Eupa*, les *Pouli Nyay* et les *Pouli Noy*, les *Moutchi*, les *Nuqi* et les *Nutchi*, et d'autres encore dont, de temps en temps, quelques

colorées et exubérantes tuniques féminines viennent égayer la piste de terre sèche, et contraster alors vivement avec les buissons poussiéreux des bas-côtés.

Nuit à Phongsaly, bourgade sans charme juchée à 1600 mètres d'altitude. Ça y est, je suis définitivement seul. Je n'ai en effet pas aperçu ici le moindre autre touriste, avec qui j'aurais pourtant aimé dialoguer un peu, une ultime fois avant le mois prochain. Hôtel chinois minable, sans aucun doute mon dernier hôtel avant plusieurs semaines.

## **26 septembre - Ban Natchang Tay**

### **Crues, rapides, cataractes**

Quatrième journée de transport, et pour la débiter en douceur, deux heures de minibus tout-terrain bondé, tant de passagers que de marchandises, pour rejoindre Hatsa, le petit "port" de Phongsaly, misérable bourg installé là, sur les berges abruptes de la sauvage et turbulente rivière Nam Ou, aux eaux lourdes et opaques, en permanence chargées de limons. Chaque année, les impressionnantes crues de fin de mousson obligent à démanteler provisoirement les baraques de bois et de bambou situées en contrebas. Les derniers violents orages surchargent alors en effet le débit déjà important du cours d'eau, et dans ces situations il arrive que son niveau monte subitement de plusieurs mètres supplémentaires, jusqu'à douze m'ont affirmé les villageois, charriant ainsi des arbres entiers arrachés aux berges, en amont.

Les quelques voyageurs laotiens arrivés ici avec moi vont, pour leur part, redescendre le cours d'eau, vers le sud. Rares sont ceux qui se dirigeront vers son amont, vers les villages les plus isolés que leurs habitants, trop pauvres, ne quittent d'ailleurs guère. Jour de chance inouïe néanmoins puisqu'une pirogue va effectuer ce trajet, et je n'aurai donc pas, comme je l'avais bien prévu, dans mon budget notamment, à affréter seul et dispendieusement une embarcation. Il me faut cependant rassurer les bateliers sur mes propres intentions, apaiser leur paranoïa :

- « *Où vas-tu ?* »
- « *Que vas-tu faire par là ?* »
- « *Pourquoi es-tu seul ?* »
- « *Quand vas-tu revenir ?* »

Ils engagent en effet leurs responsabilités, et si loin de la capitale et en possession d'informations périmées, ils ne savent pas précisément si l'accès à ces

zones reculées est désormais autorisé ou non aux *falangs*, aux Blancs occidentaux, qui ne s'aventurent jamais vers ces directions, et surtout pas seuls, sans être accompagnés de guides ou de personnages officiels. Il faut alors mentir un peu :

- « *Ne vous inquiétez pas, je ne fais que me promener le long de la rivière et dès demain, au plus tard dans deux jours, je serai de retour ici* ».

Nous sommes quatre passagers à avoir collectivement négocié ce transport et au total cinq bateliers sont requis pour conduire la pirogue, durant les huit heures de navigation qui s'annoncent nécessaires à cette première étape. Nous embarquons, accompagnés de quelques sacs de marchandises que nous répartissons uniformément dans l'embarcation, puis nous nous mettons en route et commençons ainsi à remonter le cours d'eau. Alternant avec des secteurs plus calmes, cinq zones de rapides parmi les plus dangereux de tous nous obligent, nous les quatre passagers, à chacune de ces occasions, à être débarqués sur les vastes bancs de sable ou sur des îlots rocheux, afin d'alléger l'embarcation. Ainsi, chaque fois que nos bateliers s'apprêtent à affronter les éléments, ces impressionnantes cataractes qui leur font face, repérant les meilleurs couloirs à emprunter, s'assurant de la bonne tenue du moteur qui ne devra surtout pas faiblir au milieu de l'effort au risque d'être tous emportés et de périr là, répétant préalablement les gestes qu'ils devront plus tard effectuer sans pouvoir se parler sous l'assourdissant tonnerre aquatique, nous autres passagers devons, laborieusement, transporter à pied les lourds sacs et seaux de marchandises d'une extrémité à l'autre de ces zones terrifiantes.

Bondir de rocher en rocher, certains hauts de plus de deux mètres, tâcher de ne pas glisser avec le poids de nos charges sur le dos, parcourir plusieurs allers et retours, de quelques centaines de mètres chaque fois. C'est harassant et c'est ici qu'il faut venir si l'on souhaite se faire une entorse ! Devoir parfois redescendre dans le cours d'eau, pour contourner les masses rocheuses les plus difficilement franchissables, et se frayer alors un chemin, courbé, sous les houppiers des palétuviers aux raides ramifications qui écorchent la peau.

S'arrêter aussi de temps à autre, puis se percher sur un haut rocher pour observer l'impressionnant spectacle de navigation qui se déroule plus loin, au milieu d'interminables éruptions et projections de gerbes d'eau. Un homme se tient au moteur, pleins gaz. Deux autres, debout, manient frénétiquement les solides perches de bambou pour sonder les fonds et aider à l'avancement de la frêle embarcation, un esquif de pas plus de huit ou dix mètres de longueur et qui prend des allures bien fragiles dans ce prodigieux environnement. Les deux derniers individus, armés de robustes rames de bois, s'activent tout aussi

hâtivement. La concentration de chacun est à son comble, les musculatures sont saillantes sous les efforts, les mâchoires sont contractées face à l'anxiété, le danger est objectivement réel et permanent. Parfois également il faut se résigner, car la puissance de la rivière Nam Ou est invincible. Il est alors nécessaire de pousser et tracter la pirogue à l'aide d'une corde, la haler centimètre par centimètre. Comment font-ils, ainsi immergés dans un courant d'une telle force et intensité ? J'ai tenté une seule fois de les aider, dans une zone qui me semblait pourtant moins violente que d'autres. De l'eau à un niveau pas plus haut que l'abdomen, j'ai néanmoins été rapidement emporté, brusquement projeté de tout mon corps contre le flanc de l'embarcation de bois, m'y agrippant de justesse. Le plus jeune batelier est le fils du meneur et propriétaire de la pirogue. Âgé de peut-être treize ou quatorze ans, c'est lui qui se positionne en tête des cordées de traction, et durant la navigation nous nous relayons pour écoper quasi continuellement, à l'aide d'un bidon de plastique sectionné, l'eau qui s'infiltre ou nous submerge sans cesse.

Puissant et bruyant moteur, mais fragile hélice de mauvaise fonte artisanale chinoise, elle se brise parfois contre les rochers, il faut alors accoster pour la remplacer - nous en aurons cassé quatre au total à la fin de la journée. Pour repartir, le lourd démarreur s'actionne à la ficelle, les cinq hommes et plusieurs tentatives sont chaque fois indispensables à la manœuvre. En fin d'après-midi, après tant d'essais renouvelés, cette cordelette de nylon, désormais rongée de toutes parts, est avantageusement échangée pour celle de type "alpinisme", qui m'était totalement inutile, mais que je m'obstinais pourtant à transporter jusque-là dans mon sac.

Nuit dans le village de l'ethnie *Tai Lü* de Natchang Tay, hameau dans lequel j'avais fait étape une première fois il y a deux ans, mais y parvenant à l'époque à pied, au terme d'une marche de sept ou huit journées en provenance du sud-ouest. Souvenirs peu réjouissants déjà relatés en ce temps-là, pour la toute première fois après pourtant des dizaines de semaines au total passées au sein de villages isolés du pays, je m'y étais presque fâché avec mon hôte, le père de ma maisonnée d'accueil. Je ne retourne donc cette fois pas le visiter et c'est la famille de mon batelier qui m'héberge. La nouvelle circule rapidement, « *Il y a un falang dans le village !* ». Alors, on vient me voir en nombre, on me reconnaît immédiatement, on assiste ouvertement et sans aucune gêne ni pudeur à ma toilette, me tenant presque nu sous le jet d'une fontaine de ciment située au beau milieu du village. Très bucolique hameau, implanté à quelques pas seulement de la belle rivière Nam Ou, et qui réunit de solides habitations de bois et de bambou. À l'image de la plupart des villages de cette ethnie, elles sont toutes élevées sur pilotis et disposées de manière très rapprochée les unes des

autres, accentuant encore ce caractère idyllique. Un sol plat et sablonneux, clairsemé de cocotiers, de papayers, de manguiers, de bananiers, de kapokiers et d'autres, où déambulent à loisir volailles et cochons. Journée épuisante, quelques verres de *lao-lao* me suffisent pour très rapidement m'endormir. Nuit profonde, mes rêves tanguent et chavirent.

## 27 septembre - Ban Kalang Toung

### Animisme, cochons, toxicomanes

Je ne souhaite pas résider chez les *Tai Lü* plus longtemps, car je ne me suis jamais senti très à l'aise dans ces hameaux. Très bien administrées, leurs populations se font alors aussi aisément soupçonneuses, et même parfois méfiantes, envers le visiteur. Il s'agit donc pour moi de poursuivre dès maintenant jusqu'au village *Hmong* de Kalang Toung, à une heure de navigation supplémentaire, toujours vers l'amont, vers des zones encore plus sauvages, plus reculées, plus isolées, plus densément boisées et de moins en moins habitées. Il sera nécessaire, à mi-chemin, d'abandonner le cours de la rivière Nam Ou, puis de bifurquer vers un de ses affluents, la Nam Koh. Mes bateliers, pourtant de plus en plus circonspects vis-à-vis de mes intentions, sont néanmoins d'accord pour m'y conduire. Je serai désormais le seul passager :

- « *Quand souhaites-tu que je revienne te chercher ? Demain ?* »
- « *Non, non, j'aimerais essayer d'en revenir à pied...* »
- « *Hum...* »

Nous palabrons, ils tentent de sonder mes réelles intentions, mais nous sommes désormais *chez eux*, sur leurs terres, et il n'y a donc plus ici aucun regard extérieur susceptible de contrôler et de juger leurs actes et agissements. C'est ma chance.

Afin de nous préparer à sillonner des cours d'eau aux débits désormais plus réduits, je constate ce matin que le moteur a été transféré sur une pirogue plus adaptée, mieux proportionnée, plus petite, beaucoup plus sommaire aussi, car elle devra cette fois se faire encore plus maniable. Dans celle-ci six ou huit passagers et bateliers pourraient prendre place, sur un rang unique, et il n'y a plus la petite toiture telle qu'en était munie l'embarcation d'hier et dans laquelle jusqu'à une douzaine de personnes au total, pas trop chargées de bagages toutefois, pouvaient s'installer. La navigation se fait cependant toujours aussi turbulente et téméraire, avec cette fois quatre bateliers pour me conduire et manœuvrer l'embarcation dans les passages difficiles. De même qu'il y a deux

ans, lors d'une première épopée nautique particulièrement spectaculaire réalisée dans le secteur - et que j'avais alors narrée en détail - je m'inquiète et regrette sérieusement de ne pas disposer de gilet de sauvetage et de ne pas m'être mieux préparé au périple qui s'annonce, par exemple de ne pas m'être attaché au corps et de façon parfaitement étanche mon précieux passeport et mes devises, qui sont tous restés dans mon sac, sur lequel je m'adosse, car en cas de chavirement, il est certain que tout sera irrémédiablement perdu.

De la même manière qu'hier, je suis parfois débarqué sur les rives, peu avant le franchissement des passages les plus critiques et les plus dangereux. On me récupère chaque fois plusieurs centaines de mètres plus loin, après que j'aie "survolé" les gros rochers, que j'aie dégringolé des berges plus ou moins boueuses ou que je me sois débattu dans des buissons raides, épais et immergés. À d'autres occasions, c'est le trop faible tirant d'eau qui nous oblige à couper les gaz, car l'hélice y heurterait inmanquablement les fonds, la brisant une fois de plus. Tous les cinq, nous devons alors descendre de l'embarcation, là, au beau milieu du cours d'eau, puis la remorquer en nous agrippant à ses flancs. Moi, la plupart du temps, je n'y parviens pas, il m'est impossible d'y conserver mon équilibre, le courant se montrant trop puissant et les fonds rocheux particulièrement glissants compliquant substantiellement la tâche. À nouveau, je manque d'être emporté et suis plaqué contre la coque de bois. Alors, plus tard, dans plusieurs autres passages similaires et sur conseils des bateliers, je reste le seul à ne plus quitter l'embarcation et me retrouve dans la culpabilisante position de l'homme riche porté par des hommes pauvres.

Après ce type d'efforts tant de fois répétés, et puis surtout maints autres du quotidien, notamment ceux qu'impliquent les harassantes cultures de friche sur abattis-brûlis pratiquées sur les pentes par les montagnards, ces quatre hommes *Tai Lü* ont développé d'impressionnantes musculatures, du cou aux chevilles, et même aux pieds, des muscles saillants abondamment sous les tensions.

Nuit dans le village *Hmong* de Kalang Toung, déjà visité il y a deux ans, dans une de ses étonnantes gigantesques huttes décrites à cette occasion, lors de cette première venue dans ce hameau, particulièrement isolé. À l'époque, pas moins de cinquante-deux personnes vivaient sous le toit de l'abri dans lequel je m'invite à nouveau cette fois-ci. On m'apprend qu'ils sont désormais au total plus de soixante individus à demeurer dans cette très longue hutte de planches, de bambou et de chaume. Celle-ci est par ailleurs directement posée sur un sol de terre battue, comme il est immuablement de tradition chez les *Hmong* qui, je ne sais exactement pour quelle raison - toutefois fort probablement en relation avec l'histoire de ce peuple, qui provient originellement, après plusieurs siècles

d'errance qui l'ont mené jusqu'ici, de territoires nordiques lointains où se protéger de la proximité d'un sol humide n'était pas requis - n'emploient strictement jamais les pilotis.

De minuscules "placards à dormir", telles des cellules dans lesquelles s'entassent le plus souvent un couple et plusieurs enfants, sont alignés et adossés contre l'une des deux longues parois de grossières planches disjointes. Quelques autres paillasses, dont celles des invités peut-être, mais également celles appartenant à deux ou trois vieillards du lieu, sont installées contre le flanc opposé et sont pour leur part à peine isolées des regards par de frêles claies de bambou. L'espace central, long de plus de trente mètres, forme l'unique pièce à vivre. Y sont répartis trois ou quatre foyers de cuisson disposés à même le sol de terre battue, et tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites parfois indéfinissables et toujours plus ou moins encrassés - sacs, hottes, tabourets de bois, vanneries de bambou, brassées de végétaux, jerricans vides ou pleins d'essence ou de *lao-lao*, bâts d'animaux, filets de pêche, nasses et pièges, amoncellements d'épis de maïs, outils agraires, pipes à eau, ustensiles divers, amas de courges, pilons à riz, calebasses, et beaucoup d'autres objets encore - s'entassent çà et là, sont jetés pêle-mêle dans les recoins ou suspendus aux éléments de charpente ou aux piliers qui la soutiennent et qui s'alignent, au nombre de six ou sept, tout du long de ce vaste intérieur. Un espace plus spécifiquement dédié à la cuisine et séparé par quelques planches est disposé à une extrémité de la hutte, l'entrée principale étant située à celle opposée.

Mon lit, ma paillasse, est quasiment la seule à être placée directement dans l'immense pièce à vivre, à ne pas en être isolée, comme le sont presque toutes les autres, au minimum par quelques planches ou du bambou, ou un peu plus efficacement encore lorsqu'elles sont enfermées dans les étroits "placards à dormir". Ne serait-ce la semi obscurité quasi permanente, on peut donc m'y observer d'à peu près partout, et comme presque toujours, elle est trop courte et je dois m'y recroqueviller pour y tenir en place.

À pas plus de deux mètres de ma paillasse sont suspendus les autels aux *esprits*. Déjà décrits plus précisément autrefois dans d'autres circonstances, il s'agit de trois caissons de bois poussiéreux de peut-être quatre-vingts centimètres de largeur et soixante de hauteur, cloués contre la paroi. Chacun d'eux est décoré de frises de papier de bambou découpé de figures et motifs symboliques et abrite un fatras tout aussi inondé de poussière et souvent difficilement identifiable d'objets rituels : petits paniers de vannerie de bambou chargés de cendres, de riz ou de diverses autres offrandes alimentaires ; résidus de plusieurs dizaines de bâtons d'encens déjà consumés ; bols et coupelles



d'aumônes aux "esprits" emplis d'alcool et d'autres ingrédients indéfinissables ; reliques animales, crânes, griffes, écailles, dents et cornes, ainsi que becs et pattes de volailles desséchées ; figurines sculptées en bois ; grelots et gongs de bronze des chamans, précieux accessoires de communication avec les "esprits" et indispensables outils pour effectuer leurs "voyages" vers eux ; plumes accolées aux parois avec du sang coagulé, et encore probablement tout en tas d'autres objets enfouis que je pourrais découvrir et reconnaître si j'avais le droit d'y toucher, ce qui n'est pas le cas. Le plus surprenant consiste toutefois en d'innombrables mâchoires de divers mammifères, chacun de deux de ces autels semblant désormais abandonnés en contenant plus d'une vingtaine chacun, mâchoires d'ours, d'autres de félins, mais la plupart de "chiens de forêt", lycas et dholes, ainsi que de "cochons de forêt", c'est-à-dire de phacochères.

Nuit pluvieuse. Fuyant alors le borbier environnant, les cochons domestiques viennent se blottir, s'entasser plutôt, à l'extérieur, juste de l'autre côté des grossières cloisons de planches disjointes, sous les auvents formés là par la toiture de chaume qui en dépasse, et qui poursuivent ainsi leur nuit en cet endroit, se tenant donc parfois à proximité immédiate des dormeurs, à quelques centimètres d'eux seulement. Ils composent là des amas régulièrement geignant, grognant, râlant, des édifices compacts et fragiles, remuants et instables, se défaisant et se reformant sans cesse. C'est à ces occasions qu'ils rapatrient dans les intérieurs tout un tas de parasites récoltés dans la forêt environnante ou dans les sous - puces, poux, tiques et autres joyeusetés - où ils gambadent librement toute la journée. Il faut aussi parfois supporter leurs violentes altercations nocturnes, les combats plutôt, entre cochons, mais également entre chiens, ou entre chiens et cochons.

Deux jeunes Vietnamiens ont fait ce soir leur apparition dans le village. Ils ont franchi la frontière, ici immense, difficilement accessible et totalement incontrôlable, en deux jours de marche à travers la forêt, de manière pleinement illégale cela va de soi. Ils se déplacent jusqu'ici pour pratiquer aisément et sans aucun danger ce qui doit s'avérer beaucoup plus délicat, risqué et onéreux, de l'autre côté de l'invisible frontière, dans leur pays d'origine : la fumerie d'opium. Des faciès immédiatement reconnaissables, ceux des opiomanes endurcis et définitivement addictifs, à la fois secs et cireux, aux teints verdâtres, aux yeux s'enfonçant dans les orbites, aux lèvres violacées, sans même parler de leur physionomie générale, véritablement cachectique. Tout aussi définitive est leur négligence vestimentaire, des loques crasseuses et défaites, déchirées, grossièrement rapiécées en maints endroits.

Tous deux vont résider sous notre toit. Ils ont chacun et dès leur arrivée, étalé sur le sol de terre battue, juste au pied de ma paillasse, leur morceau de toile de nylon, celui qui leur sert également à s'abriter de la pluie lors de leurs déplacements en forêt. Ils ont répandu leur menu attirail en bordure de ces paillasses de fortune puis, cela devenant incontestablement pressant, s'y sont immédiatement installés, couchés dans la position typique des opiomanes, sur le côté, en chien de fusil. Ils sont pourvus de tellement peu d'effets personnels que l'un d'eux a approché une simple bûche de bois, qu'il utilise désormais en oreiller. Ils se sont dès lors tous deux attelés à l'ouvrage et cette première séance a duré très longtemps, jusque tard dans la nuit. Les surplombant de ma paillasse et prenant là mes notes tout en leur détaillant simultanément mes intentions de futures promenades dans la région, je leur ai tenu compagnie un moment, avant de sombrer dans le sommeil, encensé de leurs épaisses vapeurs opiacées.

## **28 septembre - Ban Kalang Toung**

### **Riz, chanvre, opium**

3 heures 30, instant des premiers éveils dans la grande hutte, avant même que les nombreux coqs du village n'aient débuté leur premier concert. Quelques femmes s'activent, se dispersant à maints endroits encore entièrement plongés dans l'obscurité. Des feux de foyer sont ravivés, on vaque à diverses tâches domestiques, aux seules et faibles lueurs de deux ou trois lampes à graisse de porc que l'on déplace avec soi et qui n'offrent chacune qu'une flammèche pas plus haute que celle d'un briquet. C'est avec cette même graisse animale que les opiomanes vietnamiens alimentent leurs lampes à fumer, celles nécessaires à la préparation des noix d'opium puis à la combustion des pipes. Mais alors que les *Hmong* la produisent eux-mêmes, l'extrayant des porcs ou phacochères abattus, leur graisse à brûler est également animale, mais industrielle, ils en transportent chacun un sachet manufacturé contenant une livre de cette pâte blanche.

4 heures, la nourriture des cochons se prépare, dans les *woks* géants, de lourdes et massives gamelles en fonte de pas moins d'un mètre cinquante de diamètre. Y sont jetés pêle-mêle de pleines brassées de végétaux sauvages variés rapportés la veille de la forêt, puis des troncs de bananiers hachés, des citrouilles, des résidus divers.

5 heures, après plusieurs vaines tentatives isolées de certains d'entre eux, tous les coqs du village entament cette fois résolument leur premier concert rituel quotidien, se répondant sans cesse, inlassablement et pendant longtemps. À

l'intérieur, on décortique désormais le riz, au pilon à balancier. Un long martèlement cadencé et sourd débute alors, un labeur déjà décrit autrefois :

*« Le pilon à balancier est composé d'une lourde poutre horizontale d'une longueur de trois mètres environ et ancrée sur un pivot central. À une de ses extrémités est fixé le pilon, un rondin vertical de bois dur qui viendra à chaque mouvement frapper le paddy, le riz non encore décortiqué, placé dans un fût à demi enterré dans le sol. À l'autre extrémité de la poutre, la femme actionne le balancier par pressions du pied et en s'aidant de tout le poids de son corps. Ce faisant, pour conserver son équilibre, elle prend appui contre un mur proche, ou s'accroche à un bout de corde suspendue en hauteur, ou encore s'aide d'un pilier planté là dans le sol. Le bébé porté sur son dos est alors balancé de haut en bas, tout du long de l'action, durant de longs moments et au rythme cadencé des sons sourds du pilon s'écrasant sur le riz. Tous semblent adorer ces instants. »*

Puis on vanne le riz désormais décortiqué, pour le nettoyer, pour trier et séparer les grains comestibles du son toxique et des poussières :

*« L'opération de vannage s'effectue sur un van, un vaste plateau circulaire réalisé en bambou tressé. Trois à quatre kilos de grains de riz juste pilonnés, c'est-à-dire décortiqués, mais toujours mêlés au son, y sont déposés. La manœuvre est généralement accomplie à l'extérieur, près des poules qui vont guetter les miettes perdues, mais parfois aussi à l'intérieur des habitations, les empoussiérant ainsi encore un peu plus. Le riz est, plusieurs fois et en des gestes précis et élégants, projeté en hauteur et là, les particules plus légères de son et de poussières ont tendance à dévier de la trajectoire et à retomber à l'extérieur du van, sur le sol. S'il n'y a pas le moindre souffle d'air permettant de chasser le son, un petit mouvement latéral est alors combiné aux élancements verticaux afin de provoquer une légère turbulence qui le fera s'échapper du côté opposé. »*

7 heures, nous mangeons. Mes "opio-Vietnamiens" ont dès leur réveil entamé la première des nombreuses et longues séances de fumerie qui se succéderont tout au long de la journée, et à nouveau jusque tard ce soir. Chacun transporte, dans son petit sac d'épaule, deux ou trois effets personnels, principalement les accessoires et produits nécessaires à la consommation du stupéfiant, ainsi que quelques bibelots sans valeur de fabrication vietnamienne qu'ils troqueront peut-être ultérieurement contre un peu d'opium, mais qui, je le constaterai plus tard, leur serviront surtout à dédommager leurs hôtes pour la nourriture dont ils auront bénéficié là durant leur séjour. Je suis opportunément parvenu ce matin, alors qu'ils fouillaient tous deux dans leurs bardas, à leur faire dévoiler *le plus important*, c'est-à-dire leurs réserves de drogue. À eux deux, ils possèdent bien

une vingtaine "d'œufs" d'opium, de la taille de ceux de pigeons ou un peu supérieure, cela représentant peut-être pas loin d'un kilo au total. Ce sont des boulettes enveloppées dans des fragments de plastique issus de vieux sachets de bonbons ou de nouilles déshydratées chinoises. En les inspectant de près, il est flagrant de remarquer que ces opiums sont tous de densités et de teintes différentes, témoignant bien là des incessants vagabondages de ces individus et de leurs collectes d'une hutte à l'autre, d'un village à l'autre. Bien qu'ils n'aient rien de trafiquants et que leur préoccupation principale soit sans conteste leur consommation personnelle et quotidienne, il apparaît néanmoins évident qu'ils doivent tout de même aussi en importer et échanger une certaine quantité au Vietnam, ceci afin de pouvoir se procurer ainsi quelques indispensables revenus monétaires. Je ne suis pas parvenu à le leur faire avouer, mais ils n'ont pas non plus nié la chose. Ils refusent en revanche catégoriquement de me laisser photographier le "magot", que je propose pourtant, lors de la prise de vue, de simplement déposer dans mes mains, que j'orienterais ensuite vers le sol, donc sans risque de révéler le moindre visage ou d'autres signes identifiables. Panique, ils enfouissent rapidement le tout au fond de leurs sacs. Je comprends que le sujet est clos, nous n'en parlerons plus.

Ces hommes *Hmong* vietnamiens se montrent d'une compagnie agréable, s'avérant de plus drôles et curieux. L'un de mes hôtes m'a néanmoins fait remarquer ce matin que mon attitude, qui ne me préoccupe pourtant plus du tout chez les montagnards, de toujours répandre nonchalamment autour de ma paillasse les différents objets nécessaires à mon quotidien - vêtements, gourde, carnets, sacoche de bandoulière et d'autres accessoires telle ma lampe frontale - ne devait pas avoir cours ici. Il lui a suffi de me tendre ma chemise, posée non loin sur un tabouret bas, en prononçant un « *Ini khun lay* » (Il y a beaucoup de monde ici) pour me le faire comprendre et aussi pour malheureusement vexer, je l'ai bien remarqué, un des Vietnamiens qu'il croyait encore endormi. Il a toutefois raison. Autant je ne risque jamais rien vis-à-vis de mes hôtes villageois qui, toujours et partout, je le sais, nous veillent en permanence, moi et mes biens, autant il faut que je m'efforce de prendre quelques précautions de base face aux rares *étrangers*, ceux qui ne sont que de passage dans les villages.

Nous nous trouvons dans le cœur de la réserve naturelle de Phou Den Din, dans sa partie septentrionale. Ce ne sont ici qu'immenses étendues inhabitées et à peine pénétrables de moyennes montagnes et de ravins très escarpés, en totalité recouverts de denses forêts primaires encore jamais entamées à ce jour. Ce sont des territoires sauvages abritant de nombreux mammifères, des félins, les chats (notamment celui dit "à tête plate", celui "des marais", le "doré d'Asie", le chat-léopard, le "marbré" ou encore le "pêcheur"), mais aussi des panthères,

des léopards et même des tigres, des ours noirs ou à collier, d'innombrables variétés de civettes et de linsangs (des sortes de genettes), de mangoustes et de loutres, autant d'écureuils, des plus petits aux géants en passant par les volants, des dholes et des lycaons (les chiens de forêt), des gibbons, macaques, langurs et semnopithèques (dont l'étonnant et rare *douc*), des muntjacs (les chevreuils asiatiques) et des serows (une sorte d'antilope forestière), et bien d'autres espèces encore, plus ou moins connues et pour certaines endémiques à la région. Selon certaines sources, il y subsisterait même à ce jour une ou deux petites colonies d'éléphants sauvages. Puis il y a aussi les oiseaux, les insectes, les reptiles...

8 heures, je décide de ne pas déjà m'en aller aujourd'hui comme je l'avais pourtant prévu initialement, de rester pour la journée, puis donc pour une seconde nuit, dans ce village de Ban de Kalang Toung. J'y débute alors mes déambulations habituelles, à visiter quelques maisonnées voisines, à tâcher d'y "apprivoiser" les enfants encore effrayés, ainsi que certaines femmes, drôlement farouches et timides. Une de celles de ma maison entreprend ce matin de fabriquer du papier de bambou, celui dont on se sert abondamment lors des rituels chamaniques et aussi, mais plus accessoirement, car désormais de plus en plus souvent remplacé par du papier manufacturé quelconque, à emballer les pains d'opium. Ces travaux débutent par la préparation d'une sorte de "soupe pâteuse" de fibres du végétal préalablement broyé qui est ensuite répandue, en une fine couche et à l'aide d'une louche-calebas, sur de très larges cadres de bambou tendus de grossière toile de coton. En peu de temps, huit de ces grands rectangles de couleur blanche écru, de trois à quatre mètres carrés chacun, éblouissent la vue, disposés verticalement face au soleil, contre la palissade de bambou qui ceint le village. Dans quelques heures, la préparation y aura séché et le papier, grossier mais relativement fragile et d'épaisseur inégale, pourra en être décollé, roulé ou plié, puis stocké.

Deux vieilles femmes filent à la main une fibre que je ne reconnais d'abord pas. Il s'agit de chanvre. Je savais que les *Hmong* connaissent et maîtrisent traditionnellement bien cette technique de tissage et qu'autrefois, jusqu'à il y a deux ou trois décennies seulement, avant d'accéder à la culture du coton, puis d'employer ensuite massivement de mauvais tissus manufacturés d'origine chinoise, le chanvre était quasiment l'unique matériau mis en œuvre dans les confections textiles de cette ethnie, mais c'est la première fois que j'ai l'opportunité de les voir le travailler. À ce propos justement, il y a deux ans, lors de ma première visite dans ce village, j'avais mentionné ma découverte ici d'une plantation de cannabis, déjà hauts de plus de deux mètres lorsque je pus les observer. J'aurais aimé assister à la première opération, à la préparation des

tiges, desquelles sont extraites les fibres à tisser, mais les grand-mères semblent vouloir me faire comprendre que cette phase est terminée. Je crois que ces fibres s'obtiennent par écrasements, après de longues séances de martèlements répétés des tiges brutes, à l'aide de mailloches de bois. Le matériau qui en résulte finalement et que les deux vieilles femmes tiennent maintenant en main paraît identique à de la filasse de plombier, des poignées de fibres jaunâtres longues chacune de deux ou trois dizaines de centimètres. Prélevant ces fibres une à une, elles les roulent ensuite entre le pouce et l'index, entremêlant l'une à la suivante, pour ainsi toutes les lier ensemble, et très patiemment, composer les kilomètres de fil qui seront plus tard tissés. Je parviens à me faire montrer un carré d'étoffe déjà achevé, la toile est épaisse, rêche, râpeuse.

Début de matinée, l'attention de la plupart des villageois étant encore accaparée par ma présence qu'un zébu est parvenu à pénétrer dans l'enceinte du hameau, ayant réussi à franchir un portique resté ouvert. Les bovidés - les buffles et les zébus - ont interdiction absolue d'y entrer, car de nombreuses infrastructures, les huttes les plus fragiles, les petits poulaillers ou encore les enclos de jardins, ne résisteraient pas à leur force s'il leur prenait l'envie de s'y frotter. Branle-bas de tous, rires et courses poursuites sur les pentes de terre du village.

Les *Hmong* restent les meilleurs spécialistes, avec les *Yao*, de la production du pavot à opium, au point de pouvoir parfois consacrer, dans certains villages retirés comme celui-ci, plus de temps de travail à sa culture qu'à celle du riz, les confortables revenus de la drogue leur permettant ensuite de se procurer ailleurs, dans les villages *Tai Lü* les plus proches notamment, l'indispensable riz de consommation quotidienne s'il s'avère qu'il vient à manquer. Les *ray ya fin*, les champs de pavot à opium, sont installés en altitude, disséminés et dissimulés au cœur de la forêt, à des emplacements connus d'eux seuls.

En fin de matinée, quelques familles de ma grande maison quittent le village, une hotte harnachée sur le dos de presque chaque individu, adulte ou enfant, ces derniers affublés de modèles réduits dimensionnés à leur taille. Ils s'en vont vers quelques proches rizières, peut-être aussi faire un peu de cueillette en forêt. Tous réapparaissent un peu plus tard, les hottes lourdement chargées de sacs de riz, de citrouilles et de quelques volumineuses pousses de bambou. Le dernier convoi est légèrement plus "sucré" puisqu'il comprend quatre ou cinq longues portions de cannes à sucre, ainsi que plusieurs dizaines de ces fruits semblant comme des hybrides de la poire et du fruit de la passion, mais dont je ne connais pas le nom. Tels beaucoup d'autres fruits et de baies sauvages qui poussent ici, les villageois aiment les consommer à peine mûrs, encore verts, durs et acides, sans doute

pour profiter de leurs vertus purgatives et remédier ainsi aux effets et conséquences des énormes quantités de riz absorbées quotidiennement. Tout cela est rapidement englouti par tous, par les enfants surtout, et je dois quémander ma part de canne à sucre pendant qu'il en reste !

Parfaitement assortis aux deux premiers déjà en place, deux opiomanes vietnamiens supplémentaires sont arrivés en début d'après-midi. Ils rejoignent immédiatement, au pied de mon lit, leurs compatriotes installés là depuis hier soir. Alors que, m'étant à nouveau réfugié dans la hutte, y fuyant pour l'heure la chaleur écrasante de la mi journée et jouant quelques instants avec les enfants, je constate que des vapeurs opiacées filtrent aussi à travers les cloisons de bambou de certains "placards à dormir".

J'essaye de questionner des hommes au sujet de la géographie de la région. Dès le début, depuis plusieurs semaines, de France même, lorsque je "fantasmais" déjà sur cette zone, il me semblait malheureusement inévitable, et je l'avais donc prévu, de devoir ensuite, d'ici, rebrousser chemin vers le sud, retourner au moins jusqu'aux villages *Tai Lü* se situant en aval de la rivière Nam Ou et d'où seulement je repartirais plus tard à pied. Cependant, grâce aux nouveaux renseignements que j'obtiens désormais, je commence à percevoir une "issue" alternative et cela remet alors en question mon vague projet d'itinéraire initial. Il semblerait en effet possible de poursuivre encore vers le nord, toujours à travers la réserve de Phou Den Din dans sa partie septentrionale, et donc d'éviter de devoir faire demi-tour. Tout ceci reste néanmoins pour l'heure relativement confus, ne déchiffrant pas toutes les explications que me délivrent mes interlocuteurs sans compter que, sans nul doute, ils ne me disent jamais tout car n'envisagent pas certaines possibilités, qu'ils estiment sans conteste improbables pour moi. Comme toujours, il faut aussi aller interroger d'autres personnes, séparément surtout, afin de pouvoir recouper et vérifier les informations déjà collectées. C'est en tout cas une excellente nouvelle, car il y a encore peu de temps, j'étais persuadé de devoir d'abord obligatoirement, d'ici, revenir sur mes pas avant de pouvoir à nouveau poursuivre vers le nord par une tout autre voie.

Le village de Kalang Toung est situé sur les berges de la rivière Nam Koh, là où un petit affluent, la Nam Khiou, débouche et forme de larges et profonds bassins d'eau claire dans lesquels il est aisément possible de se baigner, et même de nager confortablement durant quelques brasses. J'en mime aux gamins la meilleure technique et eux, en retour, me montrent les hauts rochers desquels nous pouvons plonger sans risque. Puis nous nous tenons sur ces rochers, ou plus bas sur les bancs de sable, à dorer là au soleil en observant les nombreux

poissons et lézards, ainsi que les nuées de papillons qui, comme souvent dans la région, hantent les berges des cours d'eau. Alentour, dans toutes les directions, ce sont des frondaisons verticales, vertes et denses, de végétations. Au-delà, la rivière Nam Koh ne me paraît plus navigable qu'à la rame, car bien que pourtant encore large, des bancs de rochers semblent encombrer désormais entièrement son cours et y engendrer de violents rapides, dans des passages trop étroits.

Deux opiomanes *Hmong* de ma hutte, que je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer, se sont joints ce soir à nos quatre hôtes vietnamiens. Il faut noter que c'est alors une opportunité pour eux, durant ces interminables séances de fumerie collective, de profiter de nouvelles compagnies et de prendre ainsi connaissance d'informations en provenance de l'extérieur, d'au delà de la forêt. Tous utilisent des "pipes du pauvre", de simples tubes de bambou munis d'un orifice faisant office de foyer et sur lequel sont successivement disposées les boulettes d'opium, généralement des doses de la taille de petites noisettes. Ce sont donc désormais au total pas moins de six filets de vapeurs blanches qui cernent presque en permanence ma paillasse, émanant du sol de terre sur lequel tous les fumeurs sont directement couchés, toujours isolés uniquement de leurs rectangles de nylon.

Une femme, que je crois extérieure à la maisonnée, s'est jointe un moment à la séance, principal prétexte pour elle de tenter de mendier auprès de chacun quelques grammes de *dross*, ces agglomérats compacts et durs, noirs et luisants, que sont les résidus carbonisés d'opium cuit qui se figent et s'accumulent sur les parois internes de la pipe, et qu'il suffit de récupérer par curetage, grattage et raclage, avant de pouvoir être fumés ensuite une seconde fois. J'avais autrefois décrit le processus de fumerie d'opium tel qu'il est pratiqué dans ces contrées du Nord Laos. Je recopie ici l'extrait du texte rédigé à l'époque :

*« L'opium se fume obligatoirement en position couchée, sur le côté, en chien de fusil, la tête légèrement surélevée à l'aide d'un petit oreiller ou d'un autre objet quelconque - j'ai vu nombre d'opiomanes, nullement préoccupés de questions de confort, se contenter à cet effet d'une simple bûche de bois. Cette posture, singulière, est pourtant incontournable durant la fumerie proprement dite car il est indispensable que la boulette d'opium, placée sur le foyer de la pipe, reste en permanence en contact avec la petite flamme de la lampe à huile, et ceci tout du long de sa combustion. Or, ce geste, cette action, serait très inconfortable à réaliser en position debout, ou même assise, sans compter que cette drogue étant dite celle du rêve, c'est logiquement cette position couchée qui lui est la mieux adaptée. Durant l'opération, l'opium ne brûle pas, ne se*



*consume pas non plus, mais cuit littéralement, puis s'évapore en fumée, qui est alors avidement aspirée.*

*L'opium brut, issu de la récolte, n'est pas directement fumable en l'état. Il faut d'abord lui administrer une série de traitements - bouillage, purification et filtrage - afin d'obtenir le chandoo, un produit qui conserve la même teinte brunâtre mais qui offre une consistance sensiblement plus crémeuse, un peu "caramélisée" pourrait-on dire, que l'opium brut, pour sa part plus ferme, dense et résineux. Le chandoo est parfois stocké par les fumeurs dans de petites boîtes ouvragées en laiton, mais est le plus souvent simplement protégé et transporté dans des morceaux de feuilles de papier, d'emballages plastique ou de végétaux naturels. Afin de pouvoir être convenablement transférée sur le foyer de la pipe, la boulette de chandoo doit préalablement être apprêtée et placée sur une longue aiguille d'acier. Il suffit alors de plonger l'extrémité effilée de cette aiguille dans le produit pour qu'il y reste adhérent. Pour qu'il y subisse une dessiccation, il faut ensuite soumettre cette boulette de chandoo à la chaleur de la lampe. L'aiguille roulée entre le pouce et l'index d'une main, il est alors plusieurs fois passé au-dessus de la petite flamme, puis savamment malaxé et modelé entre les deux mêmes doigts de l'autre main, afin de régulièrement évaluer sa consistance. Suivant la taille souhaitée de la boulette, l'aiguille pourra être replongée à plusieurs reprises dans la boîte à chandoo, ou dans le dross dont nous parlerons plus bas. À peine au contact de la flamme, l'opium se boursoufle en petites bulles sphériques, puis se dessèche avant d'acquérir enfin un état plus pâteux. On le roule alors, rapidement et toujours avec l'aiguille, sur une surface lisse et dure, par exemple le couvercle de la boîte à chandoo, ou encore les bords du foyer de la pipe si celle-ci est un modèle chinois traditionnel, afin de lui donner une forme légèrement conique qui facilitera son introduction dans la cheminée de la pipe. Celle-ci, qui était jusque là posée au sol, est saisie d'une main au niveau de son foyer. La drogue, à ce stade toujours positionnée sur l'extrémité de l'aiguille, est passée une dernière fois au-dessus de la flamme de la lampe afin de la ramollir à nouveau puis, d'un coup, avant qu'elle ne durcisse de trop, l'aiguille est insérée dans le petit orifice du foyer de la pipe - la cheminée - puis en est retirée tout aussi rapidement par un bref mouvement de torsion, y laissant alors accolée la boulette d'opium. Celle-ci y reste ainsi également percée, après le retrait de l'aiguille, d'une petite "cheminée" d'aspiration et de tirage. Le fumeur a accompli la totalité de ces gestes de préparation en position couchée, orienté sur le côté. La pipe est prête, elle a été chargée d'une boulette d'opium d'une taille qui pourra varier, selon les fumeurs, entre celle d'un pois chiche et celle d'une grosse noisette.*

*Cette pipe est alors prise en bouche et orientée de manière à ce que la boulette d'opium, lorsqu'elle sera approchée de la lampe, soit en contact avec uniquement la pointe de sa petite flamme. Pour bien canaliser cette flamme et pour qu'elle ne dévie ou ne vibre pas au moindre courant d'air ou expiration du fumeur, la lampe est surmontée d'une petite capsule de verre percée, comme un dôme, d'où seule la fine pointe de la flamme émerge alors. Tout en aspirant désormais sans faillir les vapeurs d'opium, le fumeur étale et rassemble continuellement, à l'aide de l'aiguille et autour de l'orifice du foyer, au fur et à mesure de son évaporation, le produit qui bouillonne et crépite en un grésillement caractéristique. Une pipe d'opium se fume lentement et d'un seul trait, en une trentaine de secondes environ, ou un peu plus, sans aucune pose et en mettant alors en pratique la technique d'aspiration continue : en même temps que les poumons se remplissent de fumée par la bouche, elle est expulsée au travers des narines avec la même lenteur. Le fumeur "averti" pourra enchaîner ainsi plusieurs dizaines de pipes d'affilée.*

*Puis il y a le dross, les résidus d'opium cuit qui s'amalgament et se figent sur les parois internes de la pipe. De temps en temps, le fumeur les récupère, le plus souvent dans un minuscule wok en acier, parfois aussi dans une grande cuillère de fer blanc. Pour ce faire, il suffit de cureter, par grattage et raclage, à l'aide d'une petite spatule, l'intérieur de la pipe, du seul tube si elle n'est qu'un simple tuyau de bambou, ou du foyer sphérique de terre ou de métal s'il s'agit d'une pipe à opium traditionnelle chinoise. Ce dross, qui en l'état offre l'aspect de cristaux durs, noirs et luisants, est ensuite broyé au pilon, réduit en fine poudre dans un récipient quelconque qui fera office de mortier, puis soit utilisé tel quel, soit cuit une nouvelle fois dans le wok miniature ou dans la cuillère placée au-dessus de la petite flamme qui émerge à peine de la lampe à fumer. Juste avant cette énième cuisson, le dross pilé est souvent mélangé à de l'aspirine chinoise que l'on trouve, commercialisée en petits sachets dosés, sur tous les marchés et dans toutes les échoppes des plaines. Je ne sais quel effet est recherché avec cette aspirine, qui va donc elle aussi être cuite puis fumée, mais à partir du dross on obtient ainsi un nouvel opium prêt à être préparé et consommé, de la même manière que décrite précédemment pour le chandoo, l'opium apprêté. S'il est décidé que le dross réduit en poudre ne sera pas recuit mais fumé en l'état, il est alors lui aussi prélevé à l'aide de l'aiguille, dont la pointe aura préalablement été plongée une seule fois dans la boîte à chandoo, afin qu'un peu de ce dross, cette poudre noire, puisse y adhérer ensuite convenablement. Il ne restera alors plus, pour faire progressivement grossir la boulette d'opium jusqu'au volume souhaité, à alternativement tremper la pointe de l'aiguille dans le dross, puis la présenter à la flamme de la lampe. Cette boulette sera modelée*

*entre les doigts du fumeur puis, au moment opportun, placée sur le foyer de la pipe, de la même manière que celle décrite plus haut pour le chando.*

*Précisons que l'opium cultivé au Nord Laos est de la variété dite yunnanaise, du nom de la grande province chinoise méridionale voisine. Cette variété est reconnue comme étant la meilleure produite au monde, également la plus chargée en morphine. Enfin, pour en finir avec ce chapitre, indiquons que si les montagnards producteurs d'opium n'ont pas accès aux complexes et délicates techniques de raffinage requises pour en obtenir de l'héroïne - et pour cause, celles-ci nécessitent des connaissances précises en chimie ainsi qu'un laboratoire équipé et certains produits - j'ai en revanche pu constater à quelques reprises qu'ils sont tout à fait aptes à extraire de l'opium (yaa fin), la morphine (mor fin). S'il m'est arrivé d'assister à une des étapes de cette transformation, en l'occurrence la bouillerie, je ne suis par contre malheureusement jamais parvenu à me faire expliquer l'usage qu'ils en avaient, s'il était "récréatif", médicinal ou commercial. »*

## **29 septembre - Ban Sinchay Khong**

### **Navigation, chiens, bête**

J'ai peiné à saisir quelques explications, trop diverses et relativement confuses, parmi celles dont les *Hmong* m'ont fait part au sujet des possibilités envisageables pour moi pour repartir d'ici sans avoir à revenir sur mes pas. Je les ai finalement à peu près comprises ce matin seulement, à peine une heure avant mon départ. Alors que je m'étais sérieusement persuadé qu'elle ne serait définitivement plus navigable à partir d'ici, notamment en raison de l'encombrement de son lit par des amas de rochers - du moins pour ce que j'ai pu en apercevoir - nous allons continuer de remonter le cours de la rivière Nam Koh en pirogue. Puis nous marcherons un peu avant d'atteindre le village de Sinchay Khong, un hameau de l'ethnie *Hanyi*, une population que je n'ai encore à ce jour jamais rencontrée.

Départ, les quatre opiomanes vietnamiens s'apprêtent à faire de même, mais pour leur part à pied et dans la direction opposée à la mienne, non sans qu'auparavant quelques misérables quémandeurs supplémentaires du village ne soient venus à leur tour les solliciter de *dross*.

Un trajet de pas plus d'une heure trente de pirogue est ce jour à mon programme, à nouveau escorté de quatre bateliers, mais qui appartiennent donc cette fois à l'ethnie *Hmong*. Des *Hmong* navigateurs, cela est rare, peut-être même unique chez ce peuple aux traditions foncièrement montagnardes et

forestières. En conséquence, je ne perçois pas chez eux, et de loin, l'audace et l'assurance gestuelle, et surtout l'expérience et la maîtrise technique, dont pouvaient faire preuve les bateliers *Tai Lü* m'ayant accompagné les jours précédents. Cette fois, je crains même assez sérieusement, à deux ou trois reprises et alors que nous franchissons des rapides particulièrement violents, que nous ne chavirions. Il suffit d'ailleurs de comparer les corpulences respectives des individus de ces deux *équipages*, qui se doivent pourtant d'être solides pour pouvoir affronter en sécurité le puissant élément aquatique, pour réaliser que le "niveau" n'est pas équivalent : une anatomie robuste, dense, massive et noueuse du côté des *Tai Lü*, qui depuis toujours vivent au contact de l'eau et qui la pratiquent au quotidien, et une autre bien plus légère et fluette du côté des *Hmong*, qui de plus naviguent trop peu souvent et depuis trop peu de temps pour en avoir déjà acquis une réelle solide expérience. J'assiste même, je le perçois nettement, à quelques instants de panique, et régulièrement à des actions trop peu coordonnées, à une flagrante insuffisante connaissance du cours d'eau, notamment de ses secteurs les plus turbulents et dangereux, en bref une nette impréparation. Le jeune gars debout à la proue va même jusqu'à lâcher et perdre sa précieuse perche de bambou, soudainement violemment emportée par les flots après qu'elle ait frappé la coque de bois. Heureusement, un deuxième exemplaire est disponible à bord. Un instant, m'affolant moi-même, je suis sur le point d'exiger qu'ils fassent demi-tour, envisageant la possibilité de retourner chez les *Tai Lü* et de les solliciter à nouveau, eux et personne d'autre, pour m'acheminer sur ce dernier tronçon. Je perdrais néanmoins dans ce cas peut-être une journée, assurément également un peu d'argent, mais surtout, il est en réalité peu probable qu'ils acceptent, car cette zone se situant désormais hors de leur territoire, il est à peu près certain qu'ils s'y soient très peu aventurés et qu'ils la connaissent alors insuffisamment pour vouloir s'y engager.

À nouveau, il est régulièrement nécessaire de me débarquer sur les vastes berges ou îlots de rochers, puis de haler la pirogue à la force des bras dans les spectaculaires rapides. Décors sublimes et sauvages, nous voici dans l'extrême nord de la réserve naturelle de Phou Den Din. Des monts verts escarpés et impénétrables et rien d'autre, pas un seul *ray* - les cultures de pente - pas la moindre trace de présence ou d'intervention humaine.

Puis cette fois, c'est définitif, au bout d'une heure trente la rivière Nam Koh n'est plus navigable. Nous débarquons alors, au milieu de "nulle part", dans un endroit semblable à tous les autres, c'est-à-dire où un épais fouillis végétal encombre partout les rives et sur lesquelles aucun sentier ne paraît pourtant déboucher. Bilan de ce parcours, quatre hélices brisées et remplacées. La berge contre laquelle nous accostons n'est qu'un étroit banc de vase à peine sableuse et

dans laquelle nous parvenons à nous enfoncer jusqu'aux genoux. D'ici il reste à marcher durant environ deux heures. Nous convenons qu'un des bateliers *Hmong* me guide pendant que les autres, se reposant ou pêchant, attendront son retour près de l'embarcation. Sans pourtant connaître quoi que ce soit des prochaines étapes de mon parcours, et encore moins de la géographie des lieux environnants, je leur ai néanmoins bien stipulé qu'ils n'auraient ensuite plus à se soucier de moi, qu'ils ne devaient surtout pas s'inquiéter de devoir revenir me chercher là-bas dans quelques jours, car je planifiais de poursuivre plus tard ma route vers le nord, et donc, définitivement désormais, de ne plus remarcher sur mes pas. Cela n'a éveillé en eux aucun émoi, me confortant dans la faisabilité de ce projet.

J'avais jusqu'alors rarement pratiqué un sentier aussi étroit, aussi incertain, aussi peu tracé, abandonné, retournant à la végétation tellement il est trop peu souvent emprunté et foulé, semblant n'être guère plus qu'une coulée de bêtes sauvages. Pour progresser, nous devons, à maintes reprises, nous baisser, écarter des branchages ou les gigantesques herbes dont la hauteur nous dépasse largement, enjamber des troncs d'arbres ou d'énormes tiges de bambou effondrées et plus ou moins pourrissantes. Me retrouvant seul dans ce décor, il est à peu près certain que j'aurais, à un moment ou à un autre, perdu la trace de la sente. Me précédant, mon guide doit régulièrement jouer de la machette et les sangsues nous assaillent sans cesse. Arrêtés quelques secondes à peine, le temps de se débarrasser de celles accolées sur un pied, que d'autres en ont déjà colonisé le deuxième. Les zones sèches sont rares, ce sont pourtant les seuls endroits où nous pouvons nous immobiliser sereinement un instant afin d'effectuer une inspection plus méticuleuse de tout notre corps et de les en ôter totalement. Et puis, quelques cris d'enfants, un aboiement de chien, mais ce n'est qu'à deux ou trois centaines de mètres du village, encore caché par une zone de fourrés, que nous quittons la forêt dense.

À notre arrivée, les quelques personnes présentes au village semblent littéralement ahuries de me voir apparaître là. De plus, juste avant cela, il nous a d'abord fallu, à moi et à mon guide, comme à l'habitude, tenir en respect la meute de chiens qui se sont immédiatement mis à vociférer et exhiber leurs crocs dans notre direction. Ce type d'accueil, j'y suis désormais maintenant largement accoutumé, et avant d'entrer dans les villages je me munis donc quasiment systématiquement d'un bâton à brandir. Mes premiers mots sont d'ailleurs presque toujours pour les chiens, je connais les paroles à prononcer pour tenter de les calmer. « *Ooch' ! och' ! och' teu maa !* ». Et si cela n'est pas assez, il faut alors leur lancer quelques pierres, des mottes de terre ou tout ce qui nous tombe sous la main. De reste, le simple geste de se baisser vers le sol pour

simuler le ramassage d'un hypothétique projectile suffit généralement pour leur faire comprendre le risque qu'ils encourent et pour les inciter à s'éloigner quelque peu. D'autres fois, c'est plus violent et effrayant, notamment s'ils sont particulièrement nombreux et que je me trouve seul à faire mon entrée dans un nouveau hameau. Il faut alors que je hurle plus fort qu'eux, et je dois m'astreindre à marcher à reculons sans jamais les quitter des yeux, jusqu'à ce qu'un villageois, enfin, les rappelle à l'ordre et les maîtrise.

Puis un petit attroupement s'est formé autour de nous, quelques jeunes hommes et vieillards, mais aussi déjà certains enfants parmi les plus téméraires, la plupart se tenant toutefois encore à distance respectueuse. J'ai même, malgré moi, car d'un simple regard, effarouché deux ou trois femmes qui sont alors immédiatement allées s'abriter dans leurs huttes. Mon guide *Hmong* a rapidement fait demi-tour, mais il a quand même auparavant pris le temps de rencontrer là quelques hommes, à qui il a ainsi pu me présenter, me connaissant dorénavant assez bien puisque je viens tout de même de passer deux nuits parmi les siens. Je suppose qu'il leur a expliqué et raconté d'où je venais, ce que j'avais fait dans son village, probablement aussi qu'il leur a fait part de ses propres interrogations concernant ma présence dans la région.

Implantés ici à une distance pourtant encore relativement éloignée de la Chine, mais tout proche du Vietnam, les villageois *Hanyi* emploient un dialecte résolument "chinoisant", auquel je ne comprends strictement rien. Les chiffres et les quelques rares mots chinois que je connais et prononce les ravissent néanmoins.

Les huttes *Hmong* sont construites en grossières planches de bois, alors presque toujours disjointes, équarries à l'aide d'une simple hache. Celles des *Akha*, pour leur part, sont le plus souvent faites de cloisons de tiges de bambou fendues, aplaties puis tressées, composant des sortes de claies légères et ajourées qu'il ne reste plus qu'à fixer sur des structures porteuses en bois, ou parfois elles-mêmes également en troncs de bambou pour les plus précaires habitats. Toutes laissent entrer le froid nocturne en saison sèche et abritent à peine de la chaleur le reste du temps. Celles des populations chinoisantes, par exemple celles des *Hanyi* ou des *Hô* - ces derniers que je retrouverai d'ici quelques jours - sont, avec leurs murs de pisé, un mélange de terre, de paille et de bois, sensiblement mieux adaptées à leur milieu et à leur environnement. D'une épaisseur de soixante à soixante-dix centimètres, ces murs isolent de la chaleur la journée et la restituent le soir, tout du moins lorsqu'ils ne sont pas trop fissurés, crevassés ou même écroulés par endroits.

Sinchay Khong, quinze à vingt huttes déposées sur un îlot de terre sèche rouge, lovées en fond de vallée, entourées de frondaisons verticales de denses forêts. Pour les joies de la rivière, c'est par contre cette fois terminé. On peut encore se baigner dans de vastes bassins d'eau claire dans lesquels scintillent des poissons et en bordure desquels de spectaculaires papillons, autant en teintes qu'en tailles, continuent de hanter les berges, mais son cours n'est définitivement plus navigable, même à la rame. Quoi qu'il en soit, c'est immuable, ça a toujours été ainsi et ils me l'ont à nouveau bien prouvé ce matin, les *Hmong*, les *Hô* et les *Hanyi*, ainsi que la plupart des autres minorités ethniques de la région sont de tradition résolument *montagnarde* et en aucun cas expérimentés pour se déplacer sur les cours d'eau.

Pour les *Hanyi* de Sinchay Khong c'est alors définitif, la navigation, et donc les avantageux déplacements par voie d'eau, leur sont inaccessibles. Ils ne possèdent d'ailleurs pas la moindre pirogue, même pas à rame. S'il leur en prenait l'envie et s'ils en avaient le droit, les moyens et les possibilités, de gagner la capitale du pays Vientiane - ce qu'ils n'ont pour l'immense majorité d'entre eux jamais réalisé et ne réaliseront probablement jamais - cela leur nécessiterait au bas mot cinq journées, une de marche au travers de sentiers inextricables, une ou deux de navigation, puis enfin trois par la route. Cet isolement explique aussi pourquoi, même au seul petit marché bimensuel du village de Hatsa, là où quatre jours plus tôt j'ai emprunté le premier transport fluvial, on n'aperçoit jamais le moindre villageois montagnard mais seulement quelques *Tai Lü* des bords de la rivière Nam Ou : tout simplement parce que, pour ces montagnards, c'est trop loin. Ils n'ont alors ainsi aucune possibilité d'écouler à l'extérieur d'éventuelles productions agricoles, des denrées issues de cueillettes forestières, des animaux d'élevage ou encore du gibier.

Commençant enfin un peu à situer ma position sur mes imprécises, car trop réduites, cartes géographiques, des documents militaires russes des années 60 et à une échelle de 1:250000, les hommes m'annoncent une marche nécessaire de cinq heures pour atteindre le village suivant, un village de l'ethnie *Hô* que je connais et dans lequel je rapporte quelques tirages photographiques réalisés il y a deux ans.

Sinchay Khong, village de l'ethnie "chinoisante" *Hanyi*, isolé dans une des régions les plus sauvages et naturellement préservées du Laos. On ne se souvient pas exactement de la date de passage du dernier "*falang*", du dernier homme Blanc occidental, dans le village. C'était il y a plus de vingt-cinq ans, au tout début des années 80. Il était Australien et non pas touriste comme moi, mais aux

dières des villageois, "travailleur", ce qui peut englober un très large panel d'activités.

À peine arrivé chez mes hôtes, un vieil opiomane étendu sur sa natte et deux femmes brodant entourées d'une douzaine de tout jeunes gamins enjoués, que deux hommes font irruption dans la semi obscurité de la hutte. Exténués, haletants, échine courbée sous le poids de leurs deux énormes charges sur le dos, de solides harnais de bambou et des feuilles de bananiers garrottant les larges plaies débordantes de viscères des deux lourdes masses sombres : la bête, noire, entière, coupée en deux, sectionnée au niveau de l'abdomen. Les fusils sont posés dans un coin, les deux moitiés de la bête sont jetées sur le sol de terre battue. Un sanglier, une laie, énorme, massive. Elle est immédiatement débitée, des monceaux de chair sanguinolente s'étalent sur le sol et quelques quartiers sont emportés par des hommes vers d'autres huttes. Ce soir, nous nous régaloons des abats.

### **30 septembre - Ban Sinchay Khong**

### **Paranoïa, munitions, opium**

Trois colporteurs, des *Hmong*, ont fait leur entrée aujourd'hui dans le village. L'opium n'est pas le motif de leur venue. Ils transportent en revanche à eux trois sur le dos au total peut-être quatre dizaines de kilos d'articles et de produits variés, sel, cigarettes, piles, briquets, ustensiles de cuisine en fer blanc ou en plastique, fils, tissus et aiguilles de couture, gâteaux secs et encore quelques autres accessoires utiles au quotidien, qu'ils vendent dans les villages de la région, la sillonnant à pied. Ils ont étalé leurs "trésors" sur un carré de nylon déposé à même le sol devant une hutte, puis attendent là le chaland, qui se fait rare.

Je transporte moi aussi quelques bibelots et menus objets de ce type. Car même si, principalement en dédommagement de la nourriture consommée, je laisse toujours l'équivalent d'environ deux euros, ou un peu plus, par nuit passée au sein de chaque famille, j'aime aussi remercier plus concrètement mes hôtes pour des services qu'ils me rendent parfois, services que j'ai sollicités ou non. J'ai par exemple définitivement résolu le problème de mon ravitaillement en lessive puisque je délègue désormais presque systématiquement cette tâche quotidienne à une jeune fille des maisonnettes qui m'accueillent.

Ici, comme dans les quelques autres villages traversés ces derniers jours, la pêche est abondamment pratiquée, principalement en recourant à la technique de l'épervier, le filet lesté lancé, puis aussi au filet posé, cette méthode s'avérant



cependant moins facilement envisageable qu'autour des hameaux visités précédemment, car le débit du cours d'eau est à peine suffisant pour cela. Du poisson est servi à tous les repas, alternativement sous la forme de cinq ou six préparations différentes, bouilli, frit, en soupe, broyé, cru, etc.

Paranoïa latente, quatre petits "soldats", miliciens plutôt, de passage dans le village, surpris mais surtout suspicieux de m'y rencontrer, ont exigé de voir mon passeport. Pas avare d'informations et souhaitant surtout apaiser leurs craintes, et également ne pas compromettre la famille qui m'héberge, je leur ai offert le grand jeu, prétexte à un déballage presque complet du contenu de mon sac, y incluant même l'intrigante grosse boîte en plastique logée au fond de celui-ci et dans laquelle je conserve à l'abri mes plus petits et fragiles objets, médicaments, piles et ampoules de rechange, pellicules photographiques et accessoires divers. Kalachnikovs ostensiblement portées en bandoulière, mais qui ne servent véritablement qu'à l'intimidation - et assurément plus concrètement à la chasse aux animaux sauvages - ils sont les petits indics, les petites milices villageoises d'arrière-pays, là où aucune autre autorité administrative centrale ne s'aventurera jamais. Il n'est de secret pour personne que les quelques munitions manufacturées visibles dans les villages reculés sont issues d'un trafic organisé avec les dérisoires et pathétiques petites casernes militaires désœuvrées de la province, les plus proches se situant dans les bourgs de Ou-Tay et de Ou-Neua, à peut-être trois ou quatre jours de marche vers le nord-ouest.

Quant aux villageois, qui ne possèdent pour la plupart d'entre eux rien de plus que des armes à feu de conception artisanale, de longues pétoires à crosse courte et à mise à feu au silex, ils produisent aussi eux-mêmes leurs propres munitions, à l'aide de simples rebuts de plomb, et encore très souvent leur poudre, avec du soufre acheté en plaine, du charbon fabriqué sur place, de la potasse obtenue à partir du salpêtre récolté dans les grottes et des rebuts de fonte pilés, le plus souvent issus de vieux *woks* cassés et hors d'usage. Plaisir solitaire de l'affût, l'arbalète reste également largement employée, pour chasser principalement les oiseaux et les mammifères rongeurs, mais aussi de petits singes. Enfin, de longues sarbacanes, de fins tubes parfaitement rectilignes et d'une longueur d'environ un mètre cinquante, sont parfois aperçues à l'intérieur des huttes ou dans les mains de jeunes hommes s'amusant à proximité des villages.

Aucune trace d'école ici. Encore, parmi les enfants *Hmong* du hameau de Kalang Toung visité précédemment, quelques-uns semblaient de temps en temps et pour quelques jours chaque fois, rejoindre les villages *Tai Lü* situés en aval, afin d'y recevoir là-bas quelques bases et rudiments d'écriture et de calcul. Il

semble donc qu'ici la seule *école* soit celle de la famille, celle du village et de la rivière, celle des montagnes et des forêts.

Cette forêt se montre de manière omniprésente alentour. Quelques rares *rays* apparaissent toutefois à flanc de montagne, ces minuscules parcelles temporaires non irriguées, défrichées et cultivées aux prix d'efforts laborieux, et même exténuants, en recourant à des moyens dérisoires, l'archaïque technique agraire dite de *friches sur abattis-brûlis* que j'ai déjà décrite autrefois. Tout le reste du paysage est à peine pénétrable, sauf pour ceux parmi les villageois qui possèdent une arme et qui partent parfois y tracer une voie durant une ou plusieurs journées de chasse itinérante, bivouaquant à l'occasion dans de sommaires et éphémères abris élevés à la hâte à quelques centimètres au-dessus du sol pour se protéger de la vermine. De multiples "reliques" d'animaux sauvages sont d'ailleurs visibles dans le village, bien que la plupart du temps inutilisables pour quelque sérieux usage que ce soit, des peaux de cervidés et de félins, des queues de civettes variées, des plumes, puis également, très nombreuses et alors employées en guise d'ornements aux cous des enfants, des griffes et des dents. Hier, en naviguant, nous avons aperçu, à deux reprises, des varans. Des varans de forêts et d'eau douce, relativement rares, ayant peu de rapport avec ceux, marins, que l'on rencontre en nombre sur certaines côtes des pays voisins.

L'opium abonde dans la région. Et pour cause, alors que le riz ou d'autres productions alimentaires agricoles s'avèreraient bien trop lourds, et donc trop contraignants à convoier vers le premier marché accessible en vue de leur vente, fort improbable néanmoins, car le plus souvent produits en quantité déjà à peine suffisante pour la seule consommation domestique - sans parler de la difficulté d'accès à ces marchés - le prix élevé de l'opium, sa facilité de transport et sa demande constante permettent en revanche un large trafic. Il compose dans la région, et de loin, la première source de revenus monétaires, et régulièrement même quasiment la seule. Une famille en produira de un à trois kilogrammes environ par an. Une part sera vendue aux trafiquants et le reste, communément la plus grosse quantité, sera consommée sur place, au quotidien, dans cette même famille, par beaucoup d'adultes âgés, à partir de leur quarantaine ou cinquantaine d'années, afin de les soulager et les aider à affronter divers troubles liés à la vieillesse, mais aussi assez fréquemment par de plus jeunes gens addictifs et alors à bien plus fortes doses et fréquences. Il faut également mentionner l'usage médicinal de l'opium, pour tous, de l'enfant au vieillard, pour combattre des douleurs consécutives à des accidents ou à des maladies, par exemple la tuberculose, la dysenterie, les paludismes. Ces très risqués débuts de consommation à but médical sont malheureusement souvent préliminaires à des addictions permanentes et définitives.

Pouvant se conserver durant plusieurs années sans s'altérer, l'opium est par ailleurs aisément capitalisé, afin d'être employé plus tard - par exemple à des moments de l'année où sa valeur aura augmenté - comme "monnaie" d'échanges locaux, en rétribution de services rendus ou de travaux réalisés. Ces échanges peuvent être effectués dans le village ou avec des ethnies voisines parmi celles qui n'en produisent pas. C'est notamment fréquemment avec de l'opium que les chamans "chasseurs de mauvais esprits" et autres sorciers guérisseurs se font rémunérer leurs "prestations". Enfin, comme déjà mentionné précédemment dans un autre texte, on sait que, chez les groupes ethniques producteurs, des femmes s'en préservent en permanence quelques grammes de côté, car absorbé par voie orale, sa consommation abusive s'avère une méthode douce et efficace de suicide.

Je passe la journée à me refaire une santé, à l'aide de forces viandes de phacochère et abondance de riz. Un des hommes s'en est allé ce matin avec les plus beaux quartiers de la bête, hotte chargée sur le dos et emplie d'une trentaine de kilos de viande sanguinolente qu'il partait vendre vers le sud, sans aucun doute dans les villages *Tai Lü*.

Un inconvénient de visiter ces régions en cette saison est qu'il n'y a plus grand-monde dans les villages en milieu de journée, la plupart des adultes et des enfants en âge de travailler se rendant continuellement aux champs, ou éventuellement en forêt, car c'est actuellement la période de moisson du riz. L'instant de mi-journée peut alors être mon intervalle de solitude, et j'ai parfois la crainte, lors de mes déambulations, de déconcerter les maisonnées dans lesquelles ne se trouve souvent plus, à ce moment, qu'une femme seule entourée de jeunes enfants.

Mes voisins ont accompli un rituel chamanique. J'avais bien un peu soupçonné que cela ne me regardait en rien, mais j'ai quand même tenté une approche. Bien que je me situais encore assez loin de la hutte, le père, qui opérait un moment dehors avec une poignée de grands bâtons d'encens se consumant, a alors immédiatement ordonné à un de ses enfants de fermer la porte pour bien me faire comprendre que la chose ne me concernait pas. C'était sans appel, et je n'ai pu l'observer que de loin. Puis lui aussi, ayant terminé ses quelques prières à l'extérieur, est retourné s'enfermer. Pendant longtemps, durant toute l'après-midi, j'ai bien perçu les lancinantes, monotones et incessantes psalmodies du chaman.

La grand-mère de ma hutte se montre d'un tempérament vif, enjoué et dynamique. Elle semble soliloquer en permanence et déambule avec presque toujours un de ses petits-enfants harnaché sur le dos. Le grand-père en revanche

est d'inclination plutôt rustre, comme paraissant couvrir je ne sais quelle maladie, arborant un rare visage d'aspect sensiblement haineux, ténébreux en tout cas. Sa journée, il la passe en quelques allers et retours vers les abords immédiats du village, prétextes à en rapporter quelques lourds troncs de bambou qu'il débite ensuite en prévision de la confection ultérieure d'ouvrages en vannerie, ou allant récolter deux ou trois végétaux comestibles dans un jardin proche. Lui aussi est, évidemment, comme tous les vieillards, chargé de la garde des petits-enfants à des instants ou d'autres de la journée, tâches de surveillance qu'il exécute généralement sans quitter sa pipe à eau. L'opium ne semble réservé qu'à ses nuits. Ce soir, il a entrepris la fabrication d'une nouvelle vannerie de bambou, un de ces communs et éphémères ustensiles utiles au quotidien, panier, hotte, étui de machette. Nous nous couchons tôt, dès 19 heures 30.

La nuit grouille d'insectes. À l'intérieur, dans ma pailasse même, certains me "mitraillent" les pieds. Ce ne sont pas des moustiques. Des puces ? Des punaises ? Des araignées ? À l'extérieur, loin, dans les arbres, comme également la journée, ce sont des sons stridents et monotones, des sons à peine supportables lorsque l'on se situe à seulement quelques mètres de distance, sous leurs frondaisons. Cependant, de ces insectes de nuit, il y en a aussi beaucoup d'autres aux chants plus mélodieux, plus carillonnant, plus agréables en somme. Par ailleurs, comme cela se produit souvent la nuit, dans la forêt, deux oiseaux semblent communiquer, se répondant sans cesse. Cette nuit, sur ces décors sonores se rajoutent les lancinants et interminables dialogues du grand-père et de la grand-mère, le plus souvent d'ailleurs les monologues opiacés du premier, la deuxième se contentant généralement de manifester sa présence et son écoute en émettant périodiquement quelques sons marmonnés. Lui s'accompagne des grésillements des boulettes d'opium se consumant et elle des gargouillements de sa pipe à eau, rare femme qui en use aussi abondamment que les hommes.

## **1er octobre - Ban Salong Soum**

### **Brousse, forêt, savane**

Hier, en fin de journée, alors que je déambulais encore dans le village, j'ai recroisé les quatre miliciens. Ils ont immédiatement exigé de voir à nouveau mes papiers. J'ai prétexté que le grand-père dormait près de mon sac et que je ne pouvais pas le déranger pour l'instant. Peut-être vexés de mon refus devant quelques villageois présents, et craignant de perdre ainsi la face, ils sont revenus à la charge quinze minutes plus tard, et j'ai alors dû m'exécuter. Ils ont cette fois consciencieusement inspecté le visa et également, sur une autre page, les tampons de sa prorogation, obtenue dès mon arrivée dans la capitale du pays.

J'ai aussi dû tout leur réexpliquer, d'où je venais, où j'allais, ce que je faisais et aussi ce que je ne faisais pas. Il faut alors broder, mentir un peu.

Ce matin, j'avais prévu de partir en direction de l'ouest, vers le village de Tchak Khao, d'ethnie *Hô*, situé semble-t-il à cinq ou six heures de marche, et dans lequel je dois remettre des photos effectuées là il y a deux ans. Ce parcours s'annonce difficile et incertain et aucun villageois n'est disposé à me guider, car il y a du travail pour tout le monde dans les rizières, sans compter que ce trajet, l'aller et le retour, les obligerait peut-être à y sacrifier deux journées au total. Les miliciens, eux, poursuivent dès aujourd'hui leur périple, mais vers le nord, vers un autre village *Hanyi*, un village que je ne connais pas. N'ayant pas vraiment de choix alternatif, l'opportunité de me joindre à eux est par ailleurs bienvenue, car il est certain que je ne pourrai jamais quitter Sinchay Khong seul, et de plus je ne sais pas si les villageois seront mieux disposés un autre jour pour me guider. Branle-bas de préparatifs, je décide de les accompagner et quinze minutes plus tard nous sommes déjà en route. Nous allons cette fois sortir de la réserve naturelle de Phou Den Din via sa frontière nord.

Brousse épaisse. Par de continuels mouvements de bras, il faut dégager l'étroit sentier envahi de hautes herbes et de buissons denses. Ne plus même pouvoir y apercevoir ses pieds. Marcher vite pour ne pas aiguïser l'appétit des sangsues. Tâcher de ne pas glisser sur la terre et les cailloux humides. Traverser les mares de boues sur une ou deux branches préalablement jetées là, mais qui s'enfoncent immédiatement et dangereusement sous les poids des marcheurs.

Torrent. Le franchir de nombreuses fois. Remonter souvent son cours dans son lit. Bondir de rocher en rocher, et gare à ceux immergés, alors recouverts d'une fine épaisseur de mousse verte terriblement glissante. Y boire directement de l'eau.

Forêt dense. Atteindre les hauteurs. Grimper continuellement pendant trois heures, sur un sentier escarpé encombré de branches mortes, d'arbres entiers effondrés. Arbres immenses, bosquets de bambou géants, panaches de fougères arborescentes. Abords immédiats impénétrables. Sangsues réveillées par le premier marcheur de la file, et désormais alertes, à l'affût du suivant.

Savane. Longer la crête pendant près de deux heures. Hautes herbes, bambous géants, futaies. Redescendre souvent dans de profonds talwegs où cascaden les ruisseaux, et retrouver alors la dense et humide forêt. Tâcher de ne pas glisser sur les pentes de terre boueuse. Inspecter régulièrement ses pieds et en arracher les sangsues.

Mes quatre miliciens transportent une mallette, trois sacs à dos kaki de type militaire et le même nombre de fusils d'assaut, des modèles équipés de longues baïonnettes escamotables. Maintenant que nous sommes "copains" et que, pour ma part, je ne leur ai presque rien caché à ce sujet, j'ai osé, à l'occasion d'une pause, les interroger sur le contenu de leurs sacs. Un « *Bo ouh' !* » (Je ne sais pas !) pour unique réponse, presque colérique et prononcée fort, destinée à bien me faire comprendre que cela ne me regardait pas.

Au bout de sept heures de marche, lors d'un arrêt près d'un torrent, j'apprends que nous nous séparons là. Je n'ose adresser la moindre question au sujet de leur destination. De mon côté, je dois poursuivre vers le nord alors qu'eux vont maintenant bifurquer vers l'est. Je les ai ensuite encore aperçus pendant plusieurs minutes, gravissant une colline recouverte de savane, sans aucun chemin véritablement marqué. Ces hommes m'ont communiqué une seule consigne, lapidaire, pour la dernière heure de marche, que je dois donc accomplir en solitaire : me contenter de remonter le cours du torrent.

Plus loin néanmoins, le lit de la rivière devenant résolument impraticable, trop profond, et ses berges étant totalement inaccessibles, car envahies d'épaisses broussailles impénétrables, il m'a fallu à nouveau grimper sur une petite colline. Parvenu là-haut, j'ai par chance enfin retrouvé une présence humaine, la toute première rencontrée après sept heures en forêt, il s'agit de trois hommes se tenant aux côtés de quelques buffles. Deux d'entre eux m'ont alors guidé dans ce qui est désormais devenu, à partir de là, un dédale de sentes. Il est cependant presque certain que celle que nous avons suivie durant les sept heures précédentes, et sur laquelle nous n'avons aperçu absolument personne, est l'unique de la région, la seule voie permettant de sortir de la réserve de Phou Den Din par le nord. Unique sentier, mais lui aussi tellement peu emprunté que retournant systématiquement à la forêt, la végétation l'assaillant en permanence.

Arrivé au village *Hanyi* de Salong Soum, la famille dans laquelle je m'invite manque malheureusement d'entrain et de bonne humeur. Peu de joie ni même de curiosité de leur part, mon apparition inopinée semblant en outre les déranger. Je prétexte alors mon devoir d'aller saluer et annoncer ma présence au *nay ban*, le chef du lieu, pour changer de maisonnée.

## **2 octobre - Ban Salong Soum**

### **Conspiration, confiance, éducation**

Famille nombreuse, des vieillards, de plus ou moins jeunes adultes et pléthore d'enfants vivent dans ma nouvelle maison. Je leur ai relaté, parmi

maintes autres anecdotes, mon parcours de la journée d'hier, accompagné des miliciens. Plus que ce parcours, ce sont ces derniers qui les intéressent principalement, les miliciens eux-mêmes. Ils m'ont plusieurs fois interrogé à leur sujet, et je leur ai alors décrit, avec force détails, tout ce que j'avais pu observer et apprendre sur eux. C'est peu dire que mes nouveaux hôtes ne semblent pas particulièrement apprécier la venue de ces gens dans leur contrée.

Hier soir, en compagnie d'un jeune homme de la famille qui m'accueille, nous avons vidé un flacon de *lao-lao* et c'est admirablement éméchés que nous sommes ensuite allés rejoindre une vingtaine de ses camarades, réunis et palabrant sous un abri à buffles, au milieu du village. Nous avons reparlé longtemps des miliciens, eux souhaitant visiblement avant tout s'assurer que je ne les avais rencontrés que depuis la veille au soir et qu'en aucun cas ils m'accompagnaient durant les jours précédents, en bref que je n'entretenais avec eux aucun lien ni quel que rapport que ce soit. J'ai donc à nouveau raconté le peu que je savais d'eux, combien ils étaient, ce qu'ils transportaient, etc. Ils ont paru satisfaits de ces informations, et notamment de celle concernant leur hypothétique destination, après que je leur ai décrit l'endroit où nous nous étions séparés.

Comme très souvent dans ces lieux reculés, au-delà du fait que je ne parviendrai jamais à réellement pouvoir expliquer et justifier aux villageois mes motivations et les raisons de mes longues pérégrinations dans la région, ainsi que de mes innombrables visites de villages - comment en effet leur rendre compte du concept de tourisme, tel que je le conçois, a priori désintéressé donc, dans leurs "misérables" et pauvres hameaux ? - ils n'en reviennent littéralement pas que je m'y déplace aussi longtemps, aussi loin, seul surtout. Ils s'acharnent alors chaque fois pour me convaincre des multiples dangers que j'encoure en n'étant pas accompagné : agressions humaines ou animales, égarements dans les montagnes, accidents, vols, etc. Pour réponses, recourant à un peu d'exagération toutefois, et également forces mimes, je leur démontre point par point que je ne risque rien, ou pas grand-chose. Cela nous fait au final tous bien rire, et je crois en outre que, grâce à ces narrations de mes modestes "aventures", je gagne ainsi une belle part de leur estime. On me fait d'ailleurs souvent le signe du pouce levé !

En ces lieux isolés, j'éprouve généralement une entière confiance en l'ensemble des villageois. Pour cette raison, aujourd'hui, devant ma famille d'accueil, comme je l'ai déjà fait devant quelques autres au sein desquelles j'ai été reçu les jours précédents, j'ai déballé et montré la quasi totalité du contenu de mon sac. Au delà du fait que ces étalages offrent chaque fois quelques instants de divertissement bienvenu, j'estime désormais que c'est une chose que je dois

faire systématiquement tant je pressens les très nombreuses questions que se posent mes interlocuteurs à mon sujet, sachant par ailleurs pertinemment que mes explications suffisent rarement à les convaincre totalement. Je souhaite ainsi faire preuve d'une part de transparence, restant persuadé qu'avoir connaissance de ce que je transporte, et donc ce que je ne transporte pas, ne peut que renforcer cette confiance mutuelle. Aux jeunes hommes, hier soir sous l'abri à buffles, je leur ai même dévoilé la douzaine de billets monétaires de cinq à vingt euros ou dollars américains que je transporte en permanence dans ma petite sacoche de bandoulière. Je sais pertinemment que je ne risque aucune tentative de vol dans ces villages, car dans ces "microcosmes" où les moments d'intimité sont rares, où tout se voit et tout se sait, le moindre larcin serait très rapidement élucidé par tous, puisque le coupable ne pourrait cacher bien longtemps l'objet du délit. De plus, bien au-delà de ces préoccupations, je reste convaincu que ce type de corruptions des mœurs, le vol et l'agression physique notamment, ont ici, pour l'instant, peu cours.

Mon sac et mes objets demeurent ainsi en permanence à l'intérieur des maisonnées qui m'accueillent. Je n'ai aucune inquiétude à avoir à leur sujet, sachant pertinemment qu'ils deviennent de la sorte sous la responsabilité de mes hôtes et que personne n'y touchera jamais. L'unique chose qu'ils ignorent néanmoins, car je ne souhaite pas les impressionner ou même les choquer en la leur dévoilant, c'est que la plus grosse part de mon argent, quelques centaines d'euros et deux ou trois millions de kips laotiens - ce qui représente ici une véritable fortune - restent totalement cachés, inaccessibles, dans le double fond secret de ce sac.

Ce matin, avec la grand-mère, nous épluchons du soja et des haricots, tout en veillant étroitement sur deux tout jeunes enfants et une couvée d'une quinzaine de canetons, les premiers jouant avec les seconds, contre leur gré assurément. Beaucoup de villageois s'en sont allés aux rizières ou en forêt, deux autres femmes de ma maisonnée étant toutefois également restées ici, vaquant à diverses occupations à l'intérieur et aux abords immédiats de la hutte.

Le hameau de Salong Soum est de dimensions relativement importantes et une école y a même été construite, pour accueillir les enfants du village, et vraisemblablement aussi ceux de deux ou trois autres proches. C'est la toute première école que j'aperçois depuis le village *Tai Lü* de Natchang Tay visité six jours auparavant, à la fin de la première étape de navigation. Quelques enfants s'y rendent certains jours, et le matin seulement, de 8 à 11 heures. Plutôt soigneusement bâtie, en briques, planches de bois et tôles ondulées, elle se situe à l'intérieur même du village alors qu'ailleurs, quand elle existe, elle en est le



plus souvent éloignée d'une à trois centaines de mètres. Elle est disposée au pied d'une butte de terre au sommet de laquelle est implantée une "caserne", en fait une étique cabane de bambou et de chaume où résident, totalement désœuvrés, deux ou trois très jeunes soldats conscrits. Les deux édifices arborent le drapeau laotien, usés et pendouillant chacun paresseusement à l'extrémité de longues perches de bambou fichées dans le sol, sur de petites aires de terre presque entièrement dépouillées de végétation qui font face aux bâtisses. Tous les matins, dans l'une et l'autre de ces deux institutions, une levée des couleurs est effectuée. En plus de celle-ci, un exercice avait aujourd'hui lieu là juste après, à l'aube, pour l'ensemble des soixante ou soixante-dix enfants présents, une sorte de gymnastique martialo-artistico-sportive. Spectacle particulièrement drôle, pour moi et deux vieux paysans qui me tenaient compagnie, que d'assister à de laborieuses inculcations de discipline, dictée par le manuel lu simultanément par un des trois jeunes instituteurs envoyés ici depuis des bourgs de plaine.

Fin de matinée. Il n'y a plus grand monde au village. Mes déambulations et visites s'en retrouvent alors limitées, car il m'est très difficile d'approcher les huttes où ne se tiennent, comme souvent en ces instants, qu'une femme ou un vieillard et de très jeunes enfants. Pour ne pas risquer de les effaroucher, voire de totalement les effrayer, il faut idéalement qu'elles soient réunies là à plusieurs et c'est encore mieux si j'y trouve aussi un homme ou un garçon, car toute crainte est ainsi atténuée.

Retour à la maison. Avec deux enfants qui ne vont pas à l'école - au sein des villages des minorités montagnardes, même si une école y est implantée, guère plus du quart des enfants s'y rendent - nous regardons et commentons le bestiaire que j'ai apporté, un livret que j'ai spécifiquement fabriqué et qui compile de nombreuses photos d'une soixantaine d'espèces animales sauvages caractéristiques de la région, les civettes et mangoustes, les cervidés, les félins, les ours et binturongs, les pangolins et écureuils géants, les singes variés, et encore beaucoup d'autres mammifères, oiseaux ou reptiles. Il plaît toujours énormément aux enfants et aussi beaucoup aux hommes, qui en profitent parfois pour rappeler aux assemblées réunies là quelques-uns de leurs exploits de chasse.

Également, comme souvent, je montre les quelques trois-cent cinquante tirages photographiques que j'ai effectués il y a deux ans dans quelques villages situés plus au nord et dans lesquels je les distribuerai ces prochains jours, ayant prévu de m'y rendre à nouveau. Ces séances-là par contre, je dois les organiser avec un minimum d'ordre et de discipline si je ne veux pas voir mes tris et classements, indispensables pour retrouver facilement les clichés de chaque

village, réduits à néant. Il y a alors interdiction pour les plus jeunes enfants de les prendre en main et obligation de consulter les photos issues d'un seul paquet à la fois. Sans ces règles il est certain que l'ensemble serait vite mélangé, que je récupérerais aussi quelques images déchirées, et de bien plus nombreuses totalement froissées et salies par les menottes constamment crasseuses des enfants.

C'est demain que je repartirai, d'abord vers le nord, puis vers l'ouest, afin notamment de m'alléger là-bas de ce poids de plus d'un kilo de papier photographique. Puis j'envisage de revenir ensuite rôder dans les parages d'ici quelques jours, cinq ou six, ou un peu plus. Je le souhaite, car j'aime foncièrement ces gens, j'aime les *Hanyi*, que je rencontre cette année pour la première fois. Je ne vais pas tenter ici une description de nos rapports francs, joviaux et chaleureux, car je n'y parviendrais pas, mais je dois reconnaître que je me sens particulièrement bien en leur compagnie. Ainsi, de ce retour programmé dans quelques jours, j'en ai déjà fait mention aux villageois afin qu'ils ne s'en étonnent pas lorsqu'ils me verront réapparaître dans les environs.

Les maisons des populations *Hanyi* sont faites de très épais murs de pisé, une armature de bois et des treillages de tiges de bambou, puis un torchis de remplissage et de recouvrement, mélange de terre et de paille compactées. Parfois aussi des briques sont utilisées, il s'agit de briques artisanales fabriquées aux abords immédiats du village et employées brutes, sans cuisson, uniquement séchées au soleil. Le résultat, ce sont des murs relativement durables, mais qui néanmoins, inévitablement dans la plupart des cas, finissent par largement se fissurer, se lézarder, puis occasionnellement par s'effondrer, car les tentatives de réparations ou de renfort s'avèrent vaines sur de telles structures. Phénomène récent dans de nombreux villages de la région, c'est désormais la tôle ondulée légère qui remplace de plus en plus fréquemment, et alors définitivement, les matériaux issus de la forêt tels le chaume, les feuilles de rotin, les tuiles de bambou ou les bardeaux de bois, pour composer les toitures. Seules les maisonnées les plus pauvres continuent, par la force des choses, à se contenter intégralement de ces matériaux naturels.

Une des deux jeunes mères de ma maison est une vraie princesse, une de ces beautés "chinoisantes" qui en feraient soupirer bien d'autres que moi. Elle n'aurait rien à envier aux plus belles actrices asiatiques. Le dessin de ses yeux est d'une subtilité rare et sa voix douce associée à une élocution énergique et saccadée ajoute à son charme. Contrairement aux hommes, les femmes ne semblent ici parler et comprendre que leur propre dialecte, *Hanyi*, de consonance très "chinoise", ce qui est régulièrement le cas dans ce type de

villages montagnards isolés, de quelles qu'ethnies qu'ils soient. Alors, très souvent, les hommes leur traduisent mes quelques propos prononcés en lao. Et inversement, lorsque leur curiosité l'emporte et qu'elles osent entreprendre de me poser une question, elles l'adressent préalablement en dialecte aux hommes, qui me la retranscrivent.

Après-midi, je n'ai pas réaperçu le grand-père de ma famille depuis la veille au soir. Y compris lors du repas de ce matin, il n'était pas présent. Peu auparavant, alors que j'étais assis à l'extérieur avec quelques gars, sous l'auvent, à regarder et commenter le bestiaire, je crus qu'il fit sa réapparition, sous la forme de fumées d'opium qui se répandaient, filtrant à travers le mur fissuré, mais après vérification, il s'agissait finalement de la grand-mère.

J'ai cédé de l'Ercéfuryl à deux femmes qui se plaignaient de sérieuses douleurs abdominales, une seule dose à chacune pour, au mieux, un effet placebo, car j'en dispose de très peu et il faut que je me contraigne à m'en préserver au moins l'équivalent d'un traitement complet au cas où la nécessité se ferait ressentir. Puis, immanquablement, on m'a ensuite rapporté des douleurs aux yeux, des maux de tête, puis des maux de tout.

### **3 octobre - Ban Chongka May**

#### **Alcool (1)**

Hier soir, à Ban Salong Soum, mes voisins m'avaient invité à manger, mais nous avons surtout bu. En repartant, vers 23 heures, j'ai commencé par marcher sur leur chien, ce qui a déclenché une belle pagaille à l'intérieur de la hutte. Ma tête a ensuite heurté, comme souvent, une poutre de la charpente trop basse. Puis, à peine le seuil franchi, glissant sur le sol humide, je me suis répandu à terre. Ça a bien fait rire tout le monde, mais un vieillard du lieu a quand-même réalisé que, dans ces conditions, je risquais de ne pas parvenir à regagner seul ma paillasse, qui plus est dans la plus totale obscurité, malgré l'aide de ma lampe de poche. Titubant tous deux, nous nous sommes donc accompagnés, à la lueur d'un tison enflammé qu'il avait emporté.

Là-bas, j'aimais beaucoup la "chambre" qu'on m'avait attribuée, une sorte d'excroissance de grossières planches de bois rongées par les termites et accolée à la façade de terre de la maison. Il est en effet relativement rare que ma paillasse soit ainsi séparée de la pièce principale, celle à vivre et dans laquelle toutes les activités et réunions se déroulent ; j'hérite au contraire généralement d'une sordide couchette d'invité ou, plus souvent encore, d'une autre rapidement improvisée là où on parvient à dégager un peu de place, me retrouvant ainsi

fréquemment à devoir sommeiller à la vue de tous et à proximité immédiate de tas de victuailles - épis de maïs, courges, sacs de riz - répandues au sol ou suspendues au-dessus de ma tête. De plus, la porte de cette sorte de "placard à dormir" donnait directement à l'extérieur, sur la petite cour, où gambadaient la volaille, les chiens et quelques cochons. Je pouvais de la sorte y accéder à tout moment de la journée, sans déranger personne, les femmes notamment, surtout lorsqu'elles se trouvaient seules à l'intérieur. Cependant, dès la première nuit, dans un coin de cette cahute, tout près de ma tête, deux ou trois rongeurs ont fait une noce d'enfer. Un peu de tapage de ma part les chassait provisoirement, mais malheureusement pas pour très longtemps. Le lendemain, j'en avais saisi la cause : c'est cette fois juste de l'autre côté du mur de terre fissuré qu'étaient stockés des sacs de riz et une bonne réserve d'épis de maïs épluchés et négligemment jetés là. Ma "chambre" de planches de bois disjointes semblait ainsi être devenue la meilleure voie d'accès, depuis l'extérieur, vers ces festins nocturnes. Cette seconde nuit néanmoins, le corps et l'esprit cette fois bien imbibés d'alcool, leur vacarme ne m'a plus perturbé.

Les *Hanyi* composent un groupe ethnique "chinoisant", particulièrement minoritaire dans le pays et implanté uniquement dans l'extrême nord de la province de Phongsaly. Quasiment plus aucun attribut vestimentaire traditionnel n'est visible parmi eux, si ce n'est quelques couvre-chefs de grand-mères, ainsi que des porte-bébés dorsaux brodés. Ils emploient en revanche un dialecte plutôt agréable à entendre, d'une intonation très chinoise évidemment, mais à l'écoute duquel beaucoup de sons semblent comme modifiés, atténués, le "*tseu*" devenant par exemple "*dzeu*". Une tonalité par ailleurs plus douce, paraissant légèrement *psalmodiée*. Sur les lèvres de la jeune mère aux jolis yeux, c'est un vrai chant.

Cinq à sept heures de marche prévues aujourd'hui. Je dépasse rapidement un autre village *Hanyi*, minuscule celui-là. J'y fais une courte étape, de quelques instants seulement, m'invitant dans une hutte, le temps d'y boire le rituel verre d'eau. Après une heure trente de progression supplémentaire, d'abord sur une voie bien dégagée, puis sur un chemin de plus en plus étroit et incertain, c'est à la confluence de la belle rivière Nam Koh et d'un large et peu profond second cours d'eau que je perds définitivement la trace de la sente. Vaines tentatives qui ne mènent nulle part, via des passages qui ne s'avèrent finalement être que ceux empruntés par les bêtes, puis au travers de fourrés, sur de vagues pistes résolument sans issue.

La confluence des deux rivières forme ici une immense étendue d'eau calme, d'une dimension comparable à celle d'un bassin olympique de natation. Au cœur de panoramas verdoyants de dense forêt, et pour l'heure sans aucune autre

présence humaine visible dans les environs, l'ensemble compose, avec quelques beaux rochers pouvant faire office de plongeoirs et de larges plages de galets et de sable assaillies par les habituelles nuées de papillons, un sublime décor naturel à la fois enchanteur et sauvage. Un peu plus loin, sur d'étroites berges un peu plus boueuses, deux fins et réguliers sillons sont dessinés au sol, ce sont les traces d'un passage récent de deux varans. Résigné de ne pas pouvoir poursuivre le chemin au parcours trop incertain, je fais halte ici, profite un moment d'agréables baignades, tant d'eau que de soleil, puis reprends la direction du seul village traversé dans la matinée, toujours en terres *Hanyi*.

Parvenu là, je suis retourné vers la hutte dans laquelle j'avais, plus tôt dans la journée, fait une courte pause. À ma demande, on m'y a servi quelques nourritures malgré l'heure tardive, mais seulement les restes d'un repas précédent. Tout était froid, le riz, les pousses de bambou et l'infâme brouet de petits poissons, presque uniquement des têtes.

Je ressens peu d'entrain dans ce très modeste village, dans lequel sont réunies moins d'une dizaine de huttes, particulièrement sommaires et de petites tailles. Autre sujet d'inquiétude, personne ne semble disposé à me guider le lendemain puisqu'ici aussi les hommes consacrent, en cette période, presque la totalité de leurs journées à moissonner le riz, puis à le rapporter au village, sur leurs dos, à faire ainsi d'exténuants trajets jusqu'aux *rays*. Ce sont en effet des tâches urgentes, qu'il faut opérer rapidement tant que la pluie ne vient pas les compromettre.

Pourtant implanté à faible altitude, un seul filet d'eau coule au-dessus du village. Son débit a été canalisé, courant ainsi d'une hutte à l'autre, à l'aide de gouttières en troncs de bambou fendues. Lorsque personne n'en fait usage, que ce soit pour une utilisation domestique ou pour l'irrigation des jardins, il suffit de faire dévier une canalisation afin que les voisins du dessous, situés plus bas dans la pente, puissent en profiter à leur tour.

Les femmes *Hanyi* composent de jolis jardins, au cœur même des villages. De petites surfaces excédant rarement une centaine de mètres carrés. Ils sont cernés, protégés des assauts des cochons, des zébus et des quelques buffles, par des enclos circulaires faits de tiges de bambou aplaties puis tressées. Une large variété de plantes, de légumes et d'herbes, y sont cultivées et il en émerge de presque tous, bien visibles, quelques bananiers et autres arbres fruitiers tels les incontournables papayers, de hautes tiges de canne à sucre également. L'un des deux jardins appartenant à ma famille d'accueil est cette année entièrement consacré à la culture du pavot à opium. Pour l'instant, ce ne sont que de jeunes

pousses, de petites laitues que l'on consomme parfois en soupe, permettant par la même occasion d'éclaircir les rangs au fur et à mesure de la montée des plantes.

#### 4 octobre - Ban Nang Noy

### Alcool (2)

Nuit courte et ténébreuse. Hier soir, alors qu'avec le père de ma famille d'accueil nous avons déjà bien entamé un flacon de *lao-lao*, les voisins nous ont pressés de les rejoindre. En leur compagnie, nous avons mangé un chien et bu du mauvais alcool, un alcool de riz commercial chinois, non distillé dans les villages. Les breuvages locaux, pour leur part distillés au sein des hameaux et dans des alambics de fortune, sont généralement affreusement "corrosifs", mais rendent cependant rarement malades les buveurs, peut-être parce que, totalement naturels, ils ne contiennent aucun adjuvant. Hier soir par contre, contrairement au jour précédent, ce ne me fut même plus possible de tenter de regagner ma maison, accompagné ou pas. Quelqu'un m'a alors soutenu et guidé pas plus loin qu'une pailleasse de libre. Là je me suis immédiatement effondré, puis ai cuvé tout mon saoul.

Réveil avant 5 heures. Repas de restes de viande de chien de la veille et à nouveau force lampées d'alcool, que je me borne cette fois à refuser. Un verre néanmoins, inévitable celui-là, sous peine de froisser mes hôtes.

Après donc une première tentative avortée hier, je n'ai pu que constater de visu l'impossibilité de gagner en solitaire le village suivant, celui de Ban Tchak Khao, situé à six ou sept heures de marche vers l'ouest. Ce trajet semble très rarement emprunté et il n'y aurait de plus, de tout le parcours, pas de hameaux intermédiaires dans lesquels il serait envisageable de faire des haltes. Malgré ces contraintes annoncées et à mon grand désarroi, définitivement personne ne se montre disponible pour me guider, même contre une honnête rémunération. Je dois alors me résigner à faire un très large détour, mais via une piste semblant dorénavant claire, dégagée et sans ambiguïté. Elle me permettra pour l'heure de rallier un village que je connais déjà, l'ayant atteint une première fois lors de mon précédent passage dans la région, deux ans plus tôt, mais que j'avais cette année prévu de rejoindre dans trois ou quatre jours seulement. C'est un village *Akha*, un village un peu emblématique pour moi puisque, fait exceptionnel, j'y avais à l'époque résidé durant quatre journées d'affilée - un record - ce qui m'avait permis de nouer avec mes hôtes des relations sensiblement plus fortes qu'ailleurs. Là, puis à nouveau plus tard dans quatre ou cinq autres villages

également déjà visités auparavant, je vais pouvoir commencer à remettre des tirages photographiques de clichés réalisés il y a deux ans et que j'ai apportés.

J'offre parfois, avec parcimonie et presque uniquement aux membres des familles qui m'accueillent, quelques petits cadeaux en remerciement de services rendus, du coût de la nourriture consommée, et pourquoi pas, de leur joie de vivre en ma compagnie. Rien de bien précieux toutefois, mais des objets néanmoins choisis spécifiquement à leur intention et qui ravissent toujours les bénéficiaires : des paquets de cigarettes américaines pour les hommes, des aiguilles à coudre, épingles à nourrice et petits bijoux sans grande valeur pour les femmes, un ou deux ballons de baudruche par enfant de la maison. Et aussi, à l'attention exclusive des femmes *Akha* que je rencontrerai prochainement et qui en sont excessivement friandes, des pièces de monnaie d'origines variées et qu'elles utilisent abondamment pour parer leurs spectaculaires coiffures et tuniques traditionnelles.

## **5 octobre - Ban Phoum Soung**

### **Caravanes, traces, esprits**

Avec résignation, c'est donc seul que je me suis éloigné du village de Nang Noy, dès 6 heures ce matin, en commençant presque immédiatement par deux heures de montée sur un étroit et escarpé sentier de terre, fréquemment encombré de pierres et de racines mêlées, qu'il n'est pas possible de quitter des yeux durant plus de deux secondes, au risque de trébucher contre l'un de ces obstacles. Parvenu là-haut, je m'accorde une pause et une petite caravane me rejoint alors. Il s'agit d'une famille qui rentre au village, conduisant trois chevaux de bât. Ils reviennent de Chine, chargés de quelques denrées nécessaires au quotidien, des productions exclusivement chinoises donc, de quoi composer une réserve pour quelques mois, augmenté sans doute d'une quotité destinée à la revente au village, dans le but d'en retirer une part de bénéfice ou de mutualiser le coût de ce long déplacement de réapprovisionnement. Deux jours de marche sont à leur actif, et il leur en a fallu autant pour le trajet d'aller. Voici donc les anciens chemins muletiers coutumiers, ceux via lesquels ont transité, depuis des siècles, et jusqu'à aujourd'hui encore, les marchandises, dont l'opium bien entendu.

Nous repartons ensemble. Le père, en tête, mène le cortège et guide les trois bêtes qui le précèdent, moi venant à sa suite, deux femmes, une jeune fille et un gamin fermant la marche. Les petits chevaux, bien que lourdement chargés, escaladent et dévalent sans peine les étroits et tortueux sentiers abrupts. Les

suivant de près, le père les encourage de la voix, leur adressant à intervalles réguliers de brèves et sèches interjections. Redescendus dans un vallon enclavé, nous nous accordons une nouvelle pause, en bordure de quelques minuscules rizières irriguées dont la configuration du terrain a autorisé l'aménagement. Nous rejoignons et nous installons au pied d'un cabanon élevé sur pilotis et à proximité de trois ou quatre greniers à riz provisoires. Une seconde caravane, très similaire à celle que j'accompagne puisqu'elle aussi composée d'une famille menant trois chevaux, nous rejoint peu de temps après. C'est la mi-journée, il n'y a pas un souffle d'air et la chaleur nous accable. Quelques personnes travaillent là, moissonnant la rizière à la main, pendant que certains se reposent, dorment, que d'autres parmi les plus jeunes boivent, que quelques-uns enfin, allongés dans les cabanons, fument l'opium. Avec les caravaniers, nous y profitons d'une longue pause. Nous déchargeons même les bêtes, les libérons, faisons un feu, cuisinons, puis mangeons.

J'ai définitivement quitté le pays *Hanyi*. Les paysans qui œuvrent ici se rattachent à l'ethnie *Hô* et mes compagnons de route à celle des *Akha*, nous allons rejoindre les terres de ces derniers. Notre pause traîne toutefois en longueur, s'éternise un peu trop à mon goût. Alors que le premier chef-caravanier a entamé une séance de fumerie, s'étant couché sur un peu de paille étalée à l'ombre, sous l'abri, le deuxième se met à accepter quelques verres de *lao-lao* allègrement proposés par les moissonneurs en place. J'en fais de même, mais pas durant trop longtemps, car en cas contraire, je sais que je ne serai dans peu de temps plus apte à repartir et alors contraint de passer la nuit ici, dans les rizières. Ne souhaitant pas cela, impatient surtout que je suis de retrouver mon village *Akha* "de quatre jours", je me fais indiquer la suite de l'itinéraire puis me remets en chemin, seul cette fois.

À nouveau, une longue et abrupte montée se présente. En territoire *Akha*, même les sentiers offrent le sentiment étrange d'être *différents* des autres, toujours plus encombrés de végétation, voire plus lourds d'humidité. Ils semblent aussi laisser plus subtilement les traces des passages, plus ou moins récents, des individus qui y ont circulé précédemment, ici des éclats de pousses de bambou cueillies dans les parages, là quelques brisures d'écorces taillées à la machette, une feuille d'arbre dont l'un d'eux s'est servi pour se désaltérer au bord d'un ruisseau, un petit fragment de toile de coton bleu indigo usée, arrachée à une tunique traditionnelle, les fibres mâchée puis recrachée de cannes à sucre sauvages, un grossier mégot de cigarette, tabac noir roulé dans une feuille d'épi de maïs.



Dans le vallon suivant se trouve à nouveau une rizière, minuscule, d'un seul tenant cette fois et dont la surface ne doit au total pas excéder un demi-hectare. Un petit autel animiste de fortune y a été élevé en lisière, probablement il y a quelques mois déjà, car désormais dans un état de pourrissement avancé. Je ne sais lors de quelle cruciale étape de la culture des *rays* ces rudimentaires et éphémères autels sont construits, par exemple si cela a lieu avant ou après les semis, peut-être d'ailleurs dès la phase de défrichement de la parcelle forestière sélectionnée pour l'année. Comme tous ceux du même type, confectionnés à l'extérieur des villages et que l'on trouve aussi parfois en forêt, loin du tout premier champ, il s'agit d'un ouvrage très sommaire fait exclusivement de bambou, une simple et fragile petite niche, un abri miniature de pas plus de vingt centimètres de côté et reposant sur de frêles et précaires pilotis, élevé de la sorte à environ un demi-mètre du sol. Il protège quelques petits récipients, eux aussi taillés dans des tiges de bambou et qui ont certainement dû contenir quelques grains de riz ainsi qu'un peu d'alcool, offrandes résultant d'une cérémonie initiale et sans doute renouvelées à quelques reprises lors d'étapes ultérieures déterminantes de la levée des épis poussant à proximité. Y restent pour l'heure encore visibles, des rebuts de bâtons d'encens consumés et des figures géométriques tressées en vannerie de bambou, suspendues là avec des lanières extraites du même végétal. Cet autel rituel, ainsi chargé d'oblations et de symboles et motifs emblématiques de la cosmogonie *Akha*, est une adresse aux *phii*, aux esprits, ceux de la rizière, de la forêt, et d'autres *univers* encore. On les a sollicités, conviés, amadoués surtout, on a tenté de se les concilier afin de s'assurer d'obtenir une bonne récolte et que celle-ci soit protégée de tout désastre et agression extérieure.

Les *phii*, les "esprits". Au Laos, ils existent au sein de quasiment la totalité des dizaines de groupes ethniques qui composent la population du pays, qu'ils soient montagnards ou non, et on y croit fermement. Les *phii* sont très nombreux. Les plus importants sont ceux des ancêtres, les "esprits" des parents, des anciens, ou des enfants morts trop tôt. Il y a aussi, pour les plus emblématiques d'entre eux, ceux du village et de la forêt, ceux du ciel, ceux de certains arbres en particulier, ceux de la rivière et encore plein d'autres, certains groupes *Akha* reconnaissant plus de quarante *phii* dans leur "panthéon". Il y en a des bons, et d'autres qui le sont moins. Chez la plupart des minorités, les *phii* ont un rôle actif. Ils ont des pouvoirs et régissent plusieurs règles de la vie quotidienne et sociale, et même des attitudes. Si, par mégarde, il y a eu offense quelconque, celle-ci doit être rachetée, expiée, afin d'éviter qu'une malédiction ne s'abatte sur celui qui l'a commise ou, plus grave encore, sur sa famille, voire sur le village en entier. On fait alors aux *phii* des offrandes, des festins parfois, à

titre "préventif" pour solliciter leurs aides, faveurs et bons offices, ou à titre "curatif" pour réparer un outrage déjà commis. On leur érige aussi donc ces petits autels, à l'intérieur des huttes, mais également à l'extérieur, ainsi près des rizières, en forêt ou encore au bord des sentiers ou des cours d'eau, à l'entrée des grottes, parfois sur certains sommets.

Mais ces croyances ont aussi bien sûr leurs effets pervers, parmi les minorités les plus isolées et les moins éduquées notamment. Cela se traduit par exemple via les agissements de sorciers, guérisseurs et autres chamans "corrompus" qui vont profiter de leurs "pouvoirs", de leur statut en fait, pour s'assurer certaines rémunérations abusives de la part des familles : portions substantielles des animaux dont ils ont ordonné le sacrifice, ou dons d'argent, mais plus souvent d'opium. J'avais par exemple décrit il y a deux ans le cas d'un foyer particulièrement pauvre du village *Akha* de Phoum Soung, le hameau vers lequel je me dirige justement aujourd'hui et où, à l'époque, j'étais resté quatre journées d'affilée, mon record. Cette famille avait dû sacrifier ce jour-là, et d'un seul coup, pas moins d'une chèvre, cinq cochons, deux poules et douze poussins, soit environ la moitié du cheptel complet. Je n'avais pas compris grand-chose aux explications que j'avais tenté d'obtenir pour éclaircir et interpréter les motifs de ces "cérémonies" et d'un tel massacre, mais ce dont je m'étais en revanche bien rendu compte, c'est que le chaman principal, pour se rémunérer des quelques heures de "prières" alcoolisées marmonnées dans la hutte à cette occasion, en était finalement reparti avec quelques kilos de viande sous le bras. En définitive, cette notion de *phii* m'échappe un peu à vrai dire, et peut-on seulement prétendre à assimiler un tel concept, résolument complexe, sans faire partie intégrante de ces communautés ?

Me voici de retour dans le village *Akha* de Phoum Soung, déjà visité il y a deux ans et dans lequel, fait unique jusqu'alors, j'avais donc résidé durant pas moins de quatre journées au total et d'affilée. D'après mes vagues projets initiaux de pérégrinations dans la région, j'aurais dû théoriquement parvenir ici en provenance du sud, mais faute de villageois disponibles pour me guider quatre jours plus tôt et ayant donc dû, pour cette raison, modifier mon ébauche de parcours, c'est depuis le nord que j'y refais finalement mon apparition. Je compte beaucoup sur ce second séjour, et désormais sur la confiance déjà acquise de la plupart des villageois à mon égard, pour y passer de nouveaux bons et riches moments, en observations notamment. Cet *historique* devrait en effet, du moins je l'espère, me permettre de m'immiscer encore un peu plus aisément dans le quotidien et les traditions de mes hôtes.

Je rapporte aux villageois du lieu, environ cent-cinquante photographies ainsi que deux petits cadeaux "exceptionnels" ici, à l'attention des patriarches de la maisonnée qui m'avaient accueilli sous leur toit durant les quatre nuits, deux ans plus tôt : un joli canif pour le père et un verre pliable en étain pour la mère, ainsi qu'également un porte-monnaie en cuir pour chacun d'eux. Retrouvailles et réjouissances, bien que le chef de famille soit pour l'heure absent, parti le temps de quelques jours travailler dans des rizières éloignées, et qu'il ne rentrera vraisemblablement même pas le lendemain. Je distribue les photos, au milieu de beaucoup d'excitation et d'éclats de rire. De dimensions respectables, le village de Phoum Soung comprend une bonne cinquantaine de maisonnées au total. Une nuée d'enfants m'entoure, guettant le moindre cliché qui montre un membre de leur famille, et qu'ils s'empressent ensuite d'aller remettre à leurs mères ou leurs grandes sœurs, qui pour l'instant se tiennent encore un peu à l'écart.

Pas de nuisance à craindre de la part des moustiques à Phoum Soung, pour la simple raison qu'il y a trop peu d'eau pour leur permettre de proliférer. De ce côté-ci du village, au fond d'une combe, seul un trou d'eau terreuse est en effet disponible pour environ la moitié des habitants du lieu, et de l'autre côté il faut se contenter d'une mince résurgence émergeant au fond d'un second ravin. Ainsi, comme trop souvent chez les *Akha*, qui ne se complaisent qu'en altitude, l'élément qui fait cruellement défaut est une nouvelle fois l'eau, par exemple un généreux torrent qui formerait des bassins dans lesquels l'on pourrait opportunément se baigner lors des chauds après-midis.

## **6 octobre - Ban Phoum Soung**

### **Bagarres, terre, viande**

Réveil à 5 heures. De la même manière qu'une semaine plus tôt, la nuit a de nouveau grouillé d'insectes. Puces, araignées, punaises, je ne le sais trop, mais toujours est-il que je me retrouve ce matin avec les pieds constellés de fines piqûres rougeâtres, qui ne s'avèrent toutefois pas irritantes. Des rongeurs m'ont également tenu compagnie, en crapahutant un peu partout autour de moi, autant au sol que contre les parois et au-dessus des charpentes. Ma paillasse est en effet installée à côté, et même au-dessus, de peut-être deux centaines d'énormes citrouilles déposées là sur la terre battue, et sous une quantité tout aussi impressionnante d'épis de maïs suspendus à des tringles de bois elles-mêmes arrimées aux poutres. Quelques sacs de graines, du riz et du soja notamment, ainsi que quelques brassées de végétaux divers traînent par ailleurs ici et là.

La veille au soir, en compagnie des jeunes hommes de la maison, nous avons bu de l'alcool, un alcool de maïs incroyablement fort et résolument infect. À tel point que cette fois-là j'ai bien dû avouer ma faiblesse et l'on m'a alors servi du *lao-lao*, l'alcool de riz, lui-même déjà bien suffisamment corrosif.

6 heures. Plusieurs dizaines de vaches, plus précisément des zébus, déambulent dans le village. Les taureaux sont excités et certains d'entre eux s'affrontent violemment, meuglant fort, arc-boutés face à face, puis se jetant littéralement, têtes abaissées, l'un contre l'autre. Les crânes et les cornes s'entrechoquent, provoquant des claquements sourds. On en vient à s'inquiéter, à juste titre, pour la sécurité des palissades de protection des jardins et pour les fragiles parois en bambou de certaines huttes. Alors, pour tenter de les séparer, on leur jette des pierres et des bûches de bois. Puis les chiens, échauffés à leur tour, s'y mêlent, s'acharnant finalement entre eux, une meute féroce. Les poils hérissés et les crocs exhibés, grondants sinistrement, ils semblent comme des bêtes sauvages. Eux ont droit à des pierres et des mottes de terre. Ça gémit sous la douleur.

Les habitats les plus précaires de la région sont ceux bâtis par les *Akha*. Les *Hmong* les pérennisent un peu plus efficacement à l'aide de solides planches de bois alors que les *Hô*, les *Lolo* et les *Hanyi* conçoivent d'épais murs de terre, de pisé plus précisément. Les *Akha* pour leur part se contentent le plus souvent de fines parois de tiges de bambou refendues, aplaties puis tressées, formant des sortes de claies à travers lesquelles l'air et la lumière peuvent largement filtrer. Néanmoins, fait probablement unique dans le pays, car je n'ai jamais observé cela parmi les groupes *Akha* d'autres régions - par exemple chez ceux des provinces de Luang Nam Tha, de Bokéo, ou même ceux vivant plus au sud dans cette province de Phongsaly - ici certains d'entre eux ont récemment tenté d'imiter l'architecture de terre de leurs voisins des ethnies "chinoisantes". Cette technique ne faisant cependant pas partie intégrante de leur culture, ils ne semblent pas suffisamment la maîtriser et des portions entières de certaines demeures, pour lesquelles l'expérience fut tentée, se sont finalement effondrées, désormais comblées à l'aide des incontournables claies de bambou.

Les *Akha* composent sans conteste le peuple le plus pauvre et démunie de la région. Le plus crasseux aussi. De la terre, partout, sur le sol, sur les objets, sur les vêtements, en poussières sur les paillasses, recouvrant les pieds de tous, sur les visages des enfants, sur le corps tout entier des plus jeunes d'entre eux, qui vont fréquemment nus. Cette saleté envahit tout, elle est omniprésente, elle est en fait *inévitabile*. On s'y résigne alors, car dans ces environnements et sous ces misérables conditions de vie, on sait qu'il n'y a de toute façon absolument rien à

faire à court ou moyen terme. Quoi que l'on se donne la peine d'entreprendre pour la combattre, on sait pertinemment que la lutte est perdue d'avance.

Milieu de matinée. Beaucoup ont quitté le village, sont partis en direction des rizières pour moissonner, ou vers la forêt pour cueillir. Le calme règne alors. Avec la bande de gamins, nous visitons quelques maisonnées, je parviens même ainsi à me faire inviter à m'asseoir sous l'auvent de huttes dans lesquelles se tiennent pour l'heure, seules avec de très jeunes enfants, des mères et des grand-mères, sans aucune présence masculine adulte. On voudrait que je refasse des photos qui, je le sais alors, offriront ces postures figées et statiques, mornes, mentons relevés et bras raidis le long des corps, que chacun prend ici lorsqu'il y est préparé. On souhaite même, pour la circonstance, se parer de ses plus beaux atours, des tenues d'apparat des grands jours. Toutefois, si j'accepte d'en faire une seule, cela va être ensuite la "ruée". Je reporte donc "à demain" ces sollicitations.

Parfois, assis devant une hutte dans laquelle je ne soupçonnais la présence que d'une ou deux femmes avec des enfants, quelques effluves d'opium émanent subtilement de l'intérieur, filtrant à travers les parois de bambou. Ce sont le plus souvent des vieillards, mais régulièrement aussi des hommes plus jeunes et définitivement addictifs, alors désormais plus aptes au moindre travail agricole ou forestier un tant soit peu soutenu.

La mère m'a prévenu ce matin qu'elle partirait aujourd'hui cueillir en forêt, qu'elle me confiait alors pendant ce temps au voisin, mais qu'elle serait de retour pour le repas. Je devine qu'il s'agira des restes de l'infâme plat déjà servi au réveil et préparé depuis au moins la veille, voire depuis plus longtemps encore. D'aspect plutôt alléchant, mais finalement peu intéressant, il s'agit de morceaux de viande de porc, des pieds dont il faut ronger les cartilages. Cette viande est boucanée, desséchée, et présente ainsi des relents nauséabonds, une réelle odeur pestilentielle de charogne. Il en reste d'ailleurs deux de ces pieds, suspendus, entiers, à une poutre de la charpente. Désormais fumés, durs comme du caoutchouc, ils se conserveront ainsi longtemps, durant de nombreuses semaines, et même plusieurs mois. Les bons morceaux de cochon, quand il y en a puisque cela n'est que très exceptionnellement le cas, ce sont la couenne et les boyaux, les intestins, tous deux excellents lorsqu'ils sont frits. La viande frite est cependant très peu fréquente, quant à celle rôtie, cela n'arrive jamais. Toutes sont toujours immuablement bouillies, cuites en soupes, qu'elles soient de porc, de volaille, de gibiers sauvages ou, extrêmement rare, de buffle. La raison en est simple, c'est l'unique mode de cuisson qui permette de n'en rien perdre, et surtout pas les graisses. Ainsi, tout sera consommé, croqué, rongé, broyé, bu.

Seuls les zébus et les buffles, ainsi que les quelques chèvres, ont interdiction formelle de pénétrer à l'intérieur de l'enclos ceignant la hutte, à peut-être trois mètres de distance ce celle-ci. La volaille, elle, y vaque souvent en toute impunité, et même avec opportunisme aux heures de vannage du riz pour se délecter des quelques éclats de céréale chutant au sol. Les chiens également, surtout au moment des repas, lorsqu'ils se mettent à traîner entre nos jambes pour s'arracher les os et autres éléments de cartilage dont nous ne pouvons venir à bout et que nous recrachons au sol. Les cochons aussi, et lorsque plus personne n'est là pour les tenir à l'œil, ils ne se gênent alors pas pour tenter des incursions *dans* les huttes. Quant aux deux petits chevaux que mes hôtes possèdent, ils peuvent approcher quand ils le souhaitent, car eux ne s'avèrent pas turbulents et ne sont donc pas dangereux pour la solidité des abris.

C'est un gamin qui est venu me chercher à l'autre bout du village, pour m'indiquer qu'il était l'heure de manger, et c'est finalement le voisin qui m'a préparé un repas. C'est un des trois ou quatre chamans du lieu. Parmi les photos que j'ai apportées, deux ou trois le montrent, deux ans plus tôt, officiant en cérémonie devant le fameux sacrifice mentionné plus haut, celui durant lequel une famille avait abattu pour l'occasion pas moins d'une chèvre, cinq cochons, deux poules et douze poussins, surprenant tableau que j'avais déjà décrit en détail à l'époque. Son riz, une variété glutineuse, est bon comme du gâteau. Le riz gluant, plus nourrissant que le riz blanc, n'est pas consommé fréquemment chez les *Akha*. De plus, il l'a réchauffé dans une marmite déposée sur les braises du foyer, cela provoquant ainsi la formation, dans le fond de la gamelle, d'amas compacts grillés et croustillants, des parts très convoitées qui reviennent naturellement le plus souvent aux enfants. Pour accompagner ce riz, il y a de la courge, des pousses de bambou, ainsi que du tofu. Le tout est chaud, ce qui est rare lors des repas de milieu de journée, durant desquels on se contente généralement de restes froids, ceux du matin ou même de la veille au soir. Tout cela est à l'évidence aujourd'hui préparé en l'honneur de ma présence. C'est un régal, je m'en délecte, à la grande satisfaction de mon hôte.

## **7 octobre - Ban Phoum Soung**

### ***Dross, œuf, tabac***

Le père de famille est finalement rentré hier soir des rizières, accompagné d'une jeune femme - sa fille ou sa belle-fille - et des deux enfants de celle-ci. Il m'a d'emblée proposé de ne pas repartir ce matin, mais de prolonger mon séjour ici pour une troisième nuit. On lui a remis ses deux petits cadeaux, dont j'avais expressément interdit à quiconque de les ouvrir avant son arrivée. Il en fut lui

aussi très heureux et très fier, il suffisait de le voir, maintien droit et sourire sincère face aux autres personnes présentes. Il fut également enchanté de découvrir les photos. Il y en avait bien une douzaine sur lesquelles il apparaissait lui-même, le montrant tantôt tenant un de ses petits-enfants dans les bras, tantôt fumant sa pipe à eau assis près du foyer, et d'autres encore dans des postures plus figées, voire statufiées, inexpressives en tout cas, par exemple une d'entre elles, qu'il avait pourtant ardemment souhaité que nous fassions, posant aux côtés de sa femme, de son frère et l'épouse de ce dernier, tous quatre dans des attitudes tenant presque du garde-à-vous, raides comme des piquets.

Dès après le repas, il a entrepris, dans un vieux couvercle de marmite en fer blanc retourné sur les flammes du foyer, de recuire un beau stock de *dross*, les résidus d'opium déjà fumés une première fois puis récoltés, raclés, à l'intérieur du tuyau de bambou de sa pipe. Il s'agit vraisemblablement là du *dross* qu'il a accumulé durant les quelques journées passées à travailler dans les rizières et autant de soirées à fumer là-bas, sur sa paillasse, dans une de ces très rudimentaires et éphémères huttes de *ray*. Cet homme n'est néanmoins pas un toxicomane, il ne réserve en effet l'opium qu'à ses fins de journées et ne dépense donc pas la totalité de celles-ci allongé dans la position caractéristique du fumeur, recroquevillé sur le côté en chien de fusil. Au contraire, il ne pratique là rien de plus que ce que les conventions et traditions lui autorisent implicitement, à savoir une large tolérance pour les hommes - moins évidente pour les femmes - qui s'apprêtent à affronter, ou les subissent déjà, les tourments, les affres et les douleurs qui les accompagnent inévitablement dans leur avancée vers le grand âge. L'opium est en effet souvent le seul substitut aux médicaments, anesthésiants, antalgiques du moins, disponible dans ces contrées reculées. En définitive, cet homme n'est en aucun cas de ceux qui ne peuvent quasiment plus quitter leurs paillasses de la journée ni de la nuit, définitivement intoxiqués.

Ainsi de ma propre paillasse, dès que nous fumes tous couchés, je distinguai à peine la faible lueur de la petite lampe à graisse filtrant à travers les planches disjointes et les claies de bambou de son placard à dormir, mais perçus aisément peu après les grésillements des boulettes de la drogue en fusion, et enfin, quelques secondes plus tard, les premiers effluves de l'odeur opiacée si caractéristique parvenaient à mes narines.

Trois caravanes cavalières supplémentaires ont fait hier soir leur entrée dans le village, toutes en provenance de Chine. Deux d'entre elles ont simplement fait étape ici pour la nuit et s'apprêtent à repartir dès ce matin, à poursuivre leur route vers d'autres hameaux situés encore plus au sud. Les chevaux sont petits, robustes, ce sont d'anciennes races tibétaines issues de ces régions lointaines

depuis lesquelles sont également arrivés autrefois les *Akha*. Pour ces caravanes, ces parcours représentent deux ou trois jours de marche vers la Chine, vers les confins méridionaux et reculés de la province du Yunnan. Aux dires des hommes, une à trois journées sont passées sur place, probablement dans un petit bourg frontalier où se tient un marché, puis c'est le retour au Laos, pour à nouveau deux ou trois jours sur les sentiers escarpés. L'une de ces trois caravanes est chargée de plusieurs dizaines de litres de *lao-lao*, le fort alcool de riz, transporté dans des jerricans harnachés aux flancs de l'une des bêtes. Cet alcool-là ne provient pas de Chine, il est produit localement, et j'en déduis qu'il fait donc lui aussi l'objet d'un commerce entre villages montagnards distants, ou peut-être entre ceux-ci et d'autres de la plaine.

À l'aube, deux ou trois petits groupes de femmes s'en vont en direction des rizières les plus éloignées, accompagnées de quelques jeunes enfants. Les hottes sont chargées de couvertures, d'aliments, de marmites et récipients noirs de suie, ainsi que de quelques autres ustensiles et outils. Elles y resteront plusieurs jours et c'est pour ne pas avoir à effectuer quotidiennement ces longs parcours à pied depuis le village, et donc y perdre une énergie et un temps précieux, que l'on procède ainsi, en résidant et dormant sur les lieux des travaux, dans les petits abris de rizières, de précaires constructions de bois et de bambou qu'il faut rebâtir chaque année au gré des déplacements itinérants des *rays*, ou sérieusement retaper pour ceux, plus pérennes, érigés près des parcelles irriguées. Ces fragiles abris composent comme des huttes en miniature, toujours dûment élevées sur pilotis afin de se tenir en permanence hors de portée de la végétation envahissante, de l'humidité, des sangsues, des rampants et autres vermines.

C'est de là-bas que mon hôte est lui-même revenu hier au soir, accompagné d'une des trois jeunes femmes mariées de la maison et des deux enfants de celle-ci. Le nouveau foyer familial auquel ces derniers appartiennent a, depuis mon précédent passage deux ans plus tôt, construit et emménagé dans sa propre hutte, située toute proche de la nôtre, à moins de trois mètres de distance, indépendante cependant. C'est en fait une bien minuscule et sommaire cabane, bâtie en recourant exclusivement à des troncs de bambou débités et quelques tôles ondulées légères en zinc. Il s'agit là de la période la plus délicate, voire *critique*, de l'existence d'une jeune famille, lorsqu'il y a plus de bouches à nourrir que de bras valides pour produire une quantité suffisante de la nourriture requise. Le confort matériel n'ira croissant - à condition toutefois que tout se déroule convenablement et qu'aucun obstacle ne soit entretemps à déplorer - que dans quelques années seulement, à partir du moment où les enfants seront enfin aptes à travailler dans les rizières. Tout ceci pouvant être espéré dans le long terme, à



condition donc qu'il ne se produise aucun incident ou accident grave de quelque sorte que ce soit, humain, climatique, ou autre, et qui obligerait alors à entamer le faible et fragile capital difficilement accumuler jusque là. D'ici là, à condition qu'elle reste elle-même épargnée, la famille élargie offrira toutefois probablement son secours, d'autant plus que, toute proportion gardée, ce *clan* semble relativement aisé, du moins en comparaison avec quelques autres aperçus dans le village, indéniablement bien plus démunis.

Ce matin, je me suis invité à manger au sein de cette nouvelle petite famille voisine, puis suis donc allé en informer "mon" père, afin que personne ne m'attende chez lui pour ce repas. Dès mon arrivée la jeune et jolie mère m'a offert un œuf, en souvenir peut-être de mon dernier passage ici il y a deux ans - il m'en avait en effet cette fois-là été remis un le jour de mon départ - pour me souhaiter à nouveau la bienvenue, et probablement aussi en remerciement des petits cadeaux que j'avais présentés la veille à ses parents. Un œuf, pour les *Akha*, ainsi que quelques autres groupes ethniques de la région, ne constitue pas une offrande anodine et quelconque, elle est au contraire chargée d'une symbolique forte. Les *Akha* ne les consomment d'ailleurs eux-mêmes absolument jamais et les œufs sont toujours laissés à couver, ainsi exclusivement destinés à la reproduction aviaire. Ils sont aussi régulièrement employés à l'occasion des rituels chamaniques et de sorcellerie entrepris par exemple lors des décès ou de la survenue de maladies dont on ne vient pas à bout, également à l'heure du choix de l'emplacement d'une nouvelle demeure ou d'un nouveau village, ou encore lors de diverses séances de divination. L'usage aurait voulu que je gobe cet œuf, cru, sur le champ. Cependant, les œufs, ici, je m'en méfie énormément et évite de les ingurgiter avant d'avoir pu les sentir à l'intérieur, pour m'assurer que leur date de ponte ne soit pas trop ancienne. Après les remerciements appropriés, j'annonce donc que je l'emporterai pour le consommer plus tard. C'est seulement la troisième fois, après pourtant désormais plusieurs dizaines de journées et de nuits passées parmi eux, que des *Akha* m'offrent un œuf. Alors, après le repas, pour faire honneur à cet accueil, j'ai prolongé ma présence en leur compagnie, assouvissant ainsi un peu plus la curiosité des parents et divertissant plus longtemps leurs deux tout jeunes enfants.

Il a plu abondamment durant la nuit, et à nouveau ce matin. Des trombes d'eau, un déluge. Lorsque cela s'est enfin calmé, les épaisses brumes sont apparues, emplissant entièrement la profonde et verte vallée qui fait face au village et s'étend très loin à l'horizon, à plusieurs dizaines de kilomètres. Ce serait vain de tenter d'aller faire un brin de toilette dans le trou d'eau, elle sera opaque, boueuse. Il suffit d'ailleurs que je parcoure quelques mètres à travers le

village pour récolter sous chacune de mes semelles d'énormes mottes d'un mélange de terre collante et d'excréments d'animaux.

Le père de ma famille d'accueil et notre voisin chaman entreprennent ce matin de se couper mutuellement les cheveux. Il faut avouer qu'ils arboraient tous deux de belles tignasses bien épaisses. Ils m'ont sollicité pour savoir si je possédais une paire de ciseaux qui aurait pu faire l'affaire. Je ne dispose malheureusement que d'une de ces minuscules paires pliantes en acier de mauvaise fabrication chinoise et adaptée uniquement aux petits travaux de couture, acquise il y a quelques jours auprès d'un colporteur itinérant. Ils se contentent alors de ce qui semble être le plus court, et donc le plus maniable, des outils tranchants disponibles dans la hutte, une lame droite, un outil rudimentaire forgé localement, puis soignent son affûtage avant de consciencieusement s'atteler à la tâche capillaire, s'élaguant l'un l'autre une à une leurs mèches.

Je reprends mes déambulations à travers le village. Je suis partout accueilli avec sympathie, et durant ma présence on n'hésite désormais plus à poursuivre les travaux domestiques en cours. Seuls les membres de quelques maisonnées parmi les plus éloignées, celles situées à l'autre extrémité du village, de l'autre côté d'une large et profonde crevasse qui le scinde en deux, ne sont toujours pas suffisamment accoutumés à ma présence et s'avèrent encore un peu timides et gênés lorsque je m'approche. Néanmoins, grâce à une relative confiance acquise à la suite à mon premier séjour de quatre journées passées ici il y a deux ans, puis déjà à nouveau trois supplémentaires cette fois-ci, je peux désormais me permettre d'entrer dans les huttes voisines bien que ne s'y trouvent que des femmes et des enfants. Certains de ceux-ci ne craignent d'ailleurs plus de m'approcher, de me toucher, de me taquiner et parfois même de me provoquer gentiment.

Ainsi se déroule la journée, quelques dizaines de minutes ou quelques heures en compagnie de plusieurs familles, nous tenant à l'intérieur des huttes ou dehors, alors assis sous les auvents que forment les ravancements des toitures. On discute, on joue, on boit de l'eau ou des infusions de feuilles et d'écorces, on chasse les cochons et les chiens qui tentent éperdument d'entrer dans les habitats, on mouche les enfants morveux avec les doigts, on brode, on égraine du maïs, on broie des graines de soja à la meule de pierre, on regarde les photos puis l'album d'images d'animaux, on fume la pipe à eau, parfois de l'opium. On me propose souvent, et même presque systématiquement lorsqu'au moins un homme se trouve à l'intérieur de la hutte, de fumer le *bang*, la pipe à eau, un volumineux tube de bambou d'environ un mètre de longueur et dix centimètres de diamètre, un objet dont j'ai déjà décrit il y a deux ans la nature et l'usage.

L'homme qui vient de fumer le *bang* le tend ensuite, de la main droite, à son voisin et lui propose toujours simultanément, de l'autre main, une pincée de son tabac ou même son paquet en entier, des gestes de politesse avant tout puisque chaque fumeur transporte en permanence sur lui sa consommation. Les tabacs sont ici tous différents, autant en textures qu'en d'odeurs. Alors que souvent ailleurs, au moins dans les villages les plus prospères, il s'agit d'un tabac d'importation chinoise, tout spécifiquement préparé pour être fumé dans ces pipes à eau - objets également abondamment employés dans le sud du grand pays voisin - un tabac jaune vif très fin et soyeux, ils sont ici cultivés localement par chacun. Une fois récoltées, les larges feuilles de la plante sont séchées puis sommairement hachées à la main, à la machette. Ce sont là des tabacs très bruns, grossiers, aux goûts résolument forts et âpres.

Signe avant-coureur de modernité, en tout cas de changements à venir, la bâche de nylon fait parfois office de transition entre le toit de chaume traditionnel et la tôle ondulée légère. Phénomène s'amplifiant depuis environ trois ou quatre années même dans les villages les plus reculés, les couvertures de chaume ou d'autres végétaux, feuilles de rotin ou de latanier, tuiles de bambou ou bardeaux de bois débités à la machette, sont en effet de plus en plus souvent définitivement abandonnées, car elles exigent un important labeur lors de chacun de leur remplacement, inéluctables à intervalles réguliers, toutes les cinq années environ. Pour confectionner une toiture de chaume, d'herbes plus exactement (*Imperata cylindrica*), le matériau le plus couramment utilisé pour cela, il faut commencer par aller récolter sur d'anciennes jachères et rapporter au village de pleins fagots de cette herbe dite "à paillotes" ou "à éléphants", puis les enfiler une à une sur des dizaines de tringles, des tiges de bambou fendues, pour composer les rames. Celles-ci, d'une longueur d'un à deux mètres, peuvent ensuite être fixées une à une sur la toiture, se chevauchant étroitement l'une l'autre pour former un revêtement multicouche qui offrira une parfaite résistance au vent et surtout une efficace imperméabilité à la pluie. Quant à la tôle ondulée, elle est bien sûr beaucoup plus simple à mettre en œuvre, plus pérenne également. Pour inconvénients cependant, il peut alors faire très chaud à l'intérieur des huttes lorsque le soleil brille et il y règne un vacarme assourdissant dès la moindre averse un peu forte, ce qui est fréquent durant la saison des pluies. Enfin, plus accessoirement, les rongeurs perdent là, avec l'abandon du chaume, leurs meilleurs caches et abris. Désormais donc, en attendant de pouvoir réunir le capital nécessaire à l'acquisition des tôles et les forces qui les transporteront, le plus souvent à pied depuis la plaine, le tout dernier chaume, maintenant pourrissant dangereusement, est recouvert

provisoirement sous une fine bâche de nylon maintenue en place sous le poids de volumineux troncs de bambou.

## **8 octobre - Ban Phoum Soung**

### **Cheveux, tares, armes**

Notre voisin, qui était pour l'occasion accompagné de son fils ou de son neveu, un adolescent de peut-être treize années environ, est hier soir rentré de deux jours de chasse en forêt. Le butin est dérisoire puisqu'il comprend, en tout et pour tout, uniquement deux écureuils et trois rats de bambou. Les bêtes ont toutes été immédiatement écorchées, dépecées et écartelées sur des tringles de bambou puis mises à fumer, suspendues à l'aplomb du foyer. Une seule moitié de rat échappa à ce traitement, épargnée pour notre repas de la veille au soir.

Lors des repas au sein de ma famille d'accueil, toujours en compagnie du père, notre rituel est immuable. Nous commençons par boire du *lao-lao*, comme le veut l'usage sans entamer le plat de riz durant ce temps, mais en picorant allègrement parmi l'ensemble des accompagnements disponibles, viande s'il y en a, légumes, bouillons et piments. Lorsque nous nous arrêtons de boire, nous pouvons enfin entamer le riz, cependant que tous les plats ont eu largement le temps de refroidir, notamment les quelques morceaux de pieds de cochon qui me sont resservis souvent. Une fois rassasiés, nous quittons la petite table, généralement moi le premier, pour nous servir, toujours dans notre bol à riz, d'eau bouillie ou d'infusion. Celle-ci est puisée dans une bouilloire noire de suie qui a été le dernier récipient à profiter des flammèches du foyer mourant. Notons ici à ce sujet que la plus grande part de l'eau consommée durant la journée dans les huttes, rapportée d'une source ou de la mare dans les tubes de bambou, n'est pour sa part toutefois pas toujours bouillie. Ensuite, nous les hommes ayant quitté la table, les femmes et les enfants peuvent prendre nos places et profiter à leur tour des plats, qui sont alors résolument refroidis, pendant que nous nous installons autour du foyer pour nous curer les dents, éructer d'aise et fumer la pipe à eau. Lorsque tout le monde s'est enfin sustenté, les chiens, que nous nous contentions jusque là de paresseusement chasser à coups de pied durant le repas, sont autorisés à franchement et définitivement nettoyer la place de tous les reliefs que nous y avons recrachés et abandonnés au sol. La petite table basse de rotin est alors débarrassée puis ôtée, suspendue à un clou planté dans une cloison ou rangée sur une poutre de la charpente, au-dessus de nos têtes. Comme dans toutes les maisonnées, elle ne sera redéposée au sol qu'à l'occasion du prochain repas.

Un marchand de cheveux chinois est parvenu ce matin dans le village. Il l'a parcouru rapidement en annonçant bien fort sa présence, puis s'est installé devant une hutte, sur la petite aire qui sert le plus souvent à y répandre sur des nattes du paddy - du riz non décortiqué - qui finit alors là de sécher. À peine plus d'un mètre carré lui est nécessaire pour étaler son barda, un sac contenant les bibelots à troquer et un autre les cheveux récoltés. C'est la quatrième reprise, en plusieurs séjours maintenant, que je rencontre un homme de cette "corporation" dans les montagnes du Nord Laos. La dernière fois, il y a deux ans, j'en avais alors parlé un peu plus précisément :

*« Un marchand de cheveux est un homme qui parcourt, toujours seul et à pied, les villages montagnards avec son barda sur le dos. À l'intérieur de celui-ci, se trouvent deux choses capitales, un sac contenant les cheveux récoltés et un autre rempli de bibelots à deux sous sans aucune valeur et de mauvaises fabrications chinoises. Dès l'arrivée dans un village, il en sillonne quelques allées en criant un message annonçant sa présence puis, s'installant sur une aire dégagée, généralement juste devant une hutte, il y étale, sur un bout de bâche de nylon déposé au sol, ses "trésors" : épingles à nourrice, aiguilles à coudre et fils de couleur, coupe-ongles, ballons de baudruche, petits peignes et miroirs, bijoux de toc, pendentifs en plastique imitant le jade, et encore d'autres accessoires ou gadgets. Les femmes arrivent alors avec, dissimulée dans le creux de la main, une ou quelques mèches de cheveux amassées en une petite boule de jamais plus grosse taille que celle d'un œuf de poule. Ces mèches ont été conservées depuis une retouche antérieure de leurs chevelures, lors d'une précédente coupe des pointes, et au lieu d'être jetées, ont été vaguement rangées quelque part, généralement coincées entre deux planches d'une paroi ou sous une toiture de chaume, en attendant le passage du prochain marchand de cheveux. Une petite poignée de mèches à peine plus grosse que le volume d'un œuf équivaut par exemple, au choix, à un ballon de baudruche, à quelques mètres de fil à coudre de couleur ou encore à une épingle à nourrice.*

*La finalité de ce "métier" reste jusqu'à ce jour pour moi un mystère intégral, une énigme irrésolue. Je n'ai en effet aucune idée de ce que deviennent, une fois rapportés en Chine, les cheveux récoltés, s'ils sont revendus, alors à qui, s'ils sont ensuite transformés, bref j'en ignore absolument tout et je ne suis jamais parvenu à me faire expliquer quoi que ce soit à ce sujet. Et puis, autre questionnement majeur, ces marchands ne "commercialisent" jamais en plaine ; pourtant là-bas, il leur suffirait d'aller à la rencontre des coiffeurs qui, chaque jour, se débarrassent de bien plus grandes quantités de matériaux capillaires que les misérables petites poignées poussiéreuses qu'eux récoltent ici dans le même temps. Enfin et surtout, ils se donnent une peine monumentale pour*

*parvenir à leurs fins. Parfois, dans certains villages qui ont nécessité deux ou trois heures de marche et d'efforts pour y accéder depuis le précédent, ce ne sont que quelques grammes de cheveux qu'ils en emporteront au total. Quoi qu'il en soit, l'arrivée d'un marchand de cheveux dans un village constitue chaque fois un évènement. Pour l'occasion, même les opiomanes, d'habitude presque totalement invisibles, apparaissent au grand jour pour venir contempler les trésors. Et bien que ce ne soit résolument pas le but premier du vendeur de cheveux, on peut aussi éventuellement lui acheter, pour deux ou trois sous, une de ses merveilles. »*

J'évalue le butin total du marchand de ce jour à environ trois ou quatre kilogrammes de cheveux, même si je n'ai pas trop osé aller fouiller dans son fatras pour distinguer la part de ceux-ci de celle du reste de ses affaires. J'estime qu'il lui a bien fallu deux ou trois semaines de collecte itinérante pour accumuler cette modeste masse. En ce qui me concerne, n'ayant aucun matériau capillaire à lui troquer, je lui ai acheté plusieurs mètres de fil coloré ainsi que quelques colliers et des peignes en plastique qui me permettront opportunément de reconstituer ma réserve de petits présents. Il n'a toutefois malheureusement rien de bien intéressant à proposer pour la gent masculine.

10 heures. C'est désormais en compagnie de la bande de gamins du "quartier" situé de l'autre côté de la crevasse qui scinde le hameau en deux que je poursuis mes déambulations. Ce matin, nous nous sommes installés sous l'auvent du taudis, minuscule bicoque de bambou, d'un "idiot de village", comme il en réside presque toujours quelques individus dans chaque hameau. Isolés, fatalement seuls, ce sont les "crétins", les parias, les laissés-pour-compte, les "*ngan bo ngam*" - les *beaux pas beaux* - comme les qualifient ici les "normaux", tares physiques et mentales se cumulant. On ne devine le sexe de celui-ci, féminin, que grâce à sa tenue vestimentaire. Femme minuscule, chétive et bossue, le centre du visage atrophié, comme si le menton et le front souhaitaient se rejoindre. Installé là en compagnie des mômes, je perfectionne avec leur aide mon apprentissage de la prononciation des nombres chinois. J'atteins désormais presque parfaitement, quasiment sans aucune hésitation, le chiffre *cent*.

Une des trois petites caravanes arrivées ici il y a deux jours, et qui avaient ensuite poursuivi leur route vers le sud, chargées de denrées chinoises et d'alcool de riz local, refait ce matin son apparition, transportant cette fois des sacs aux contenus non identifiables. Je n'ai pas osé aller assister au déchargement des fardeaux dans la cour de la petite hutte concernée, car j'ai compris, peu auparavant, que des obsèques se déroulaient dans celle juste voisine. Hier déjà, en me promenant à sa proximité, j'avais très bien perçu, bien que la porte fût

close, les incantations d'un chaman officiant à l'intérieur, mais n'avais pas imaginé que l'objet de sa visite et de son "service" était si sérieux. C'est donc ce matin, toujours en compagnie des gamins, lorsque nous fûmes réunis près de la hutte de "l'idiote", que j'ai compris. Nous avons débuté un petit jeu que j'initie de temps en temps, un peu stupide avouons-le, mais qui leur plaît généralement beaucoup, qui finit même la plupart du temps par faire pouffer de rire les adultes présents dans les parages. Les mêmes me glissent à l'oreille des paroles, probablement quelques qualificatifs cocasses, mais dont je ne perçois pas la signification, qu'à mon tour je hurle ensuite à des fillettes se tenant plus loin, à une distance respectable. Seulement cette fois-là, lesdites fillettes se situaient à proximité immédiate de la maison du macchabée et mes plaisanteries profanatrices étaient donc ainsi criées exactement dans sa direction. C'est une des gamines de la bande qui a fini par me le faire comprendre, réalisant l'indécence de s'amuser d'un tel jeu à cet endroit et à ce moment.

Le village résonne désormais régulièrement du bruit strident des sifflets en plastique laissés là aux enfants par le marchand de cheveux. Assez fréquemment aussi, un coup de feu se fait entendre, déclenché à la vue d'un oiseau ou d'un petit mammifère aux abords du hameau. Les tireurs, bien qu'équipés ici uniquement des rudimentaires longues pétoires à crosses courtes de fabrication locale, font mouche presque à chaque fois. Les oiseaux, ces proies minuscules, sont ensuite parfois remis au plus jeune enfant du chasseur, qui se fait une joie de s'amuser avec pendant quelques instants, par exemple en les traînant un moment au sol, avant qu'ils ne soient récupérés par les adultes, puis plumés. Ils sont alors systématiquement consommés par la famille lors du repas suivant. Très tôt ce matin, dès le réveil, un groupe d'hommes s'était réuni autour de l'un d'entre eux, qui entreprenait là la restauration d'une vieille arme, et notamment le remplacement de l'emblématique petite crosse plate en bois, comme une simple poignée, en fait juste assez grande pour bien tenir dans le creux d'une seule main. Elle est d'abord dégrossie à la machette, avant que les travaux de réfection et d'ajustement du long et fin canon d'acier et du vieux mécanisme rouillé de mise à feu ne débutent. Seuls les canons ne sont pas fabriqués dans les villages, mais acquis sur des marchés de plaine, dans la province ou en Chine. Le mécanisme de mise à feu que je peux observer une fois de plus ici, bien que d'une conception extrêmement simpliste, a lui été entièrement forgé sur place. En employant ce type d'armes, définitivement rustiques, il n'est pas rare que des accidents se produisent, soit parce qu'elles ont été trop abondamment chargées de poudre, utilisées avec des plombs trop grossièrement calibrées, ou plus simplement parce que cette sommaire mécanique défaille inévitablement parfois.

Après-midi, des trombes d'eau se mettent de nouveau à dégringoler, par alternance avec quelques éclaircies. Le sol du village n'est que boue et déjections animales qui se répandent et les crevasses recueillent des flots d'eau marron dévalant la pente. Bien que me déplaçant très prudemment en surveillant chacun de mes pas, je glisse lors de l'un d'eux sur trois. Moi seul subis ce handicap, et j'admire l'assurance et l'équilibre de tous, de la plus jeune fillette au plus vieil homme. Une de celles-ci, chargée d'apporter aux voisins quelques braises incandescentes versées dans un tube de bambou fendu, court dans la boue et bondit au-dessus des flaques d'eau, alors qu'elle n'est chaussée que d'incommodes vieux godillots d'adultes. C'est avec la même agilité que tous ici s'y prennent lorsqu'il faut franchir les obstacles rencontrés sur les sentiers, les "passerelles" faites de seulement deux tiges de bambou, les rochers dangereusement glissants, les vieux troncs d'arbres pourrissants jetés au-dessus des ravins et encore d'autres passages à la fois pentus et boueux. Ils y bondissent, y gambadent comme des cabris, sans jamais craindre les chutes, forçant résolument mon admiration.

La pluie redouble. Nous nous sommes réfugiés dans notre hutte. Seuls les femmes et les enfants s'y trouvent en cet instant, mais ma présence là, pourtant sans autre homme adulte, ne provoque désormais plus de crainte ni de gêne, ne trouble plus personne. On s'en réjouit même, je le perçois bien. Autre geste significatif de mon acceptation attentionnée dans la maisonnée, certains de mes objets qui traînaient ici ou là ont été rangés, mais ils n'ont cette fois pas été, comme de coutume, simplement rassemblés près de mon sac ou sur ma paillasse. Ma gourde a été déposée au milieu des tubes de bambou de stockage de l'eau, ma brosse de nettoyage et mon savon dans la cuvette de toilette commune et mes cahiers près de la pipe à eau du patriarche.

Dehors, c'est décidément un déluge. Sous les tôles ondulées, le vacarme est désormais assourdissant. Soudain, une sorte de grondement se fait entendre, puis ce sont les lamentations d'une personne. Une belle portion du deuxième pignon de terre de la maison de nos voisins s'est effondrée. Il va rapidement, comme pour le premier déjà tombé il y a probablement seulement quelques semaines, être comblé par des treillis de bambou. L'ensemble, abri de plus en plus sordidement rafistolé, s'en trouve ainsi désormais sérieusement fragilisé.



## 9 octobre - Ban Talao Khang

### Adultère

Hier, dernière soirée à Ban Phoum Soung, alors le drame. Cela avait d'ailleurs préalablement assez mal débuté. Peu après le repas, en compagnie du père et à nouveau trop arrosé de *lao-lao*, j'ai commis l'erreur d'ouvrir le boîtier de mon petit appareil photographique, avec la seule intention de remplacer le film juste achevé, *sans* songer à d'abord le rembobiner. Conséquence irréparable, ce film a fatalement entièrement brûlé et les vingt-quatre vues qu'il contenait ont ainsi toutes été perdues en une fraction de seconde. Il s'agissait de celles de mes derniers et meilleurs instants dans le village, celles des moments les plus complices aux côtés de ma famille d'accueil et de mes voisins. C'est cependant un peu plus tard que l'autre "accident" s'est produit. La nuit était déjà tombée depuis quelque temps.

Joyeusement ivre, je suis allé rendre une énième visite au jeune couple dont je parlais il y a deux jours, celui qui a quitté le foyer patriarcale pour construire sa propre petite hutte, indépendante, juste à côté et y élever ses deux bambins, la famille dont la mère m'avait offert un œuf. Là-bas, ces gamins m'ont maintenant totalement accepté, et je peux même désormais les porter dans les bras sans plus aucune appréhension de leur part, une gageure ici ! À mon arrivée, tous étaient attablés. Je me suis donc d'abord, comme il se doit, assis un peu à l'écart en déclinant poliment et à plusieurs reprises une invitation à les accompagner, arguant du fait que j'avais moi-même déjà mangé peu de temps auparavant. Puis finalement, devant leur insistance, et aussi en voyant les gamins exprimer autant de joie en ma présence, je me suis joint à eux.

Après le repas, le couple s'étend un instant sur le bat-flanc de repos pendant qu'avec les bambins nous continuons de nous amuser, de chanter, en nous payant de belles tranches de fous rires. Puis, confiant, le jeune père s'absente, s'en va je ne sais où à travers le village boueux, probablement visiter une hutte voisine, me laissant là, en compagnie de son petit ménage. Avec les mêmes, nous poursuivons notre chahut, nous faisant par exemple répéter à tour de rôle une ou deux phrases chantées. Là, et comme toujours en soirée, nous sommes tous plongés dans une semi obscurité, l'intérieur des huttes n'étant éclairé que par les braises et quelques dernières flammèches mourantes du foyer, ainsi que par les minuscules lueurs produites par une ou deux mèches de lampes à graisse. La jolie jeune mère, dans cette pénombre, nous observe de son bat-flanc qu'elle n'a pas quitté, toujours allongée là, sous une couverture. Elle aussi rit aux éclats.

Voilà le tableau, une atmosphère particulièrement décontractée, un peu trop sans doute. Alors, geste qui serait considéré comme anodin presque partout ailleurs dans le monde, mais ici de relative folie, suite aux effets conjugués de l'alcool et de cette joyeuse agitation, j'ose innocemment, sans suffisamment y réfléchir, car oubliant alors les conventions - les négligeant plutôt - m'allonger à mon tour à la place qu'a laissée le père sur le bat-flanc de repos. Nous continuons de rire, bruyamment. Les deux mômes m'ont rejoint et s'amusent maintenant à se ruer à tour de rôle sur moi. La mère se tient à l'autre extrémité du bat-flanc souple de bambou, à une distance respectueuse de peut-être un mètre cinquante, ou un peu plus. Toutefois désireux de bien montrer en permanence ma position et de ne rien voiler de mes gestes, je maintiens continuellement allumée, portée à bout de bras et orientée dans ma direction, ma petite lampe-torche. C'est exactement à ce moment que le père est revenu. Nous chantions à nouveau. Scandalisé, il a hurlé une ou deux phrases à mon intention. Littéralement abasourdi, j'ai alors bondi du bat-flanc, la vision encore un peu éblouie par l'éclat de ma propre lampe, et le cerveau toujours passablement embrumé d'alcool. J'ai néanmoins eu la présence d'esprit de ne pas quitter immédiatement la hutte, mais de retourner m'asseoir près du foyer, presque aux pieds de l'offensé - puisqu'il s'agissait bien de cela. Il a continué un court instant à tempêter, puis s'est finalement assis lui aussi, mais en me tournant cependant ostensiblement le dos. Le père de ma propre maison d'accueil, ainsi que probablement bien d'autres voisins, avait sans nul doute bien suivi, à distance, toute la scène, les légères parois de bambou autorisant peu d'intimité et laissant largement filtrer l'ensemble les bruits et sons émanant des intérieurs. Il est donc rapidement apparu à son tour. Le père fâché s'est alors à nouveau exprimé, toujours aussi fort et sans se retourner, avec des propos que je ne pouvais bien sûr par déchiffrer mais semblant résolument lourds de reproches et d'indignation. La jolie jeune mère a tenté de s'expliquer, et au ton de sa voix, j'ai bien compris qu'elle prenait ma défense, visiblement en décrivant l'objective innocence de l'action. Puis le père de ma famille a pris la parole, durant un long moment, un de ces interminables monologues de patriarche, de chef. Je n'ai pas osé relever la tête de tout ce temps, pressentant confusément que tenter de m'exprimer en ce moment eut été relativement malvenu. En m'allongeant sur le bat-flanc de repos du couple, en l'absence de l'homme et aux côtés de sa femme, j'ai vraisemblablement provoqué là un grave tabou. Plus tard, avant de regagner notre hutte, j'ai quand même pu serrer la main du jeune père. Soulagement, nous n'étions donc pas en guerre.

De retour dans notre hutte, avec le père nous nous sommes tenus pendant une heure ou deux près du foyer, assis là sur les tabourets bas, lui à fumer sa pipe à

eau, moi à l'écouter plus ou moins attentivement. Je n'ai pas compris grand-chose à son discours, si ce ne sont quelques paroles décrivant l'incongruité de mes gestes, et de la situation ainsi engendrée. Je suis parvenu à m'expliquer moi-même un peu, à lui assurer surtout qu'il n'y avait eu là aucune préméditation ou volonté de nuire de ma part, seul l'amusement des enfants me guidant alors. Pour tenter de réparer un tant soit peu l'affront subi par le jeune homme, ou au moins pour tâcher de prouver mon sincère souhait de réconciliation, j'ai ensuite chargé le père de ma famille d'aller lui remettre, lui offrir ma petite lampe-torche, un joli objet de provenance américaine qui plaît toujours énormément à tous, et provoque même beaucoup d'envies, surtout lorsqu'elle est mise en comparaison avec les grossiers et lourds modèles de très mauvaise fabrication chinoise universellement utilisés dans ces contrées. J'y ai aussi joint, l'ensemble glissé dans un étui en tissu, ma réserve de piles et d'ampoules de rechange. En définitive, de quoi composer ici un cadeau honorable. Le père en est évidemment revenu bredouille, avec en main les mêmes objets, l'autre ayant poliment refusé le présent. Je lui ai donc expliqué que je les lui laissais et le chargeais de les lui remettre le lendemain, après mon départ, lorsque le jeune homme n'aurait plus de possibilités de décliner l'offre.

C'était là la dernière de quatre soirées parmi les *Akha* du village de Phoum Soung, après un premier séjour de la même durée déjà effectué il y a deux ans. Nous sommes allés nous coucher. Le père a fumé l'opium jusque très tard. La jolie jeune mère voisine a longtemps vanné du riz à l'extérieur, juste de l'autre côté de la paroi de planche sur laquelle s'adosse ma paillasse.

Est-il utile de préciser que, dans ces circonstances, ce matin au réveil, je me suis fait particulièrement discret jusqu'à l'instant de mon départ. Profil bas, je ne me suis même pas approché de l'angle de notre hutte, lieu duquel j'eus alors été visible du jeune couple habitant celle voisine, celle du "drame".

Départ matinal, vers 7 heures, pour Talao Khang, autre village *Akha* tout proche, à une heure de marche à peine, dont on vient de m'informer de l'existence, que je n'avais absolument pas soupçonnée lors de mon précédent passage dans le secteur, deux ans auparavant. Un adolescent m'y accompagne. Je n'avais pourtant aucunement besoin de guide pour effectuer un trajet aussi court et aisé, ne présentant a priori pas la moindre difficulté de reconnaissance, mais cela faisait quelques jours que c'était devenu un sujet de plaisanterie avec les jeunes garçons d'ici. C'était à celui qui serait capable, sans peur, de m'accompagner, seul, de me guider pendant quelques heures de marche en forêt jusqu'à un prochain village. Tous, au début, me craignant encore, refusaient catégoriquement, et ceci même en envisageant l'hypothèse de venir à deux, et

contre rémunération. Puis, les jours suivants, à tour de rôle nous nous amusions à nous provoquer mutuellement sur ce thème. Alors, ce matin, quand, sans conviction et toujours sur le ton de la plaisanterie, j'ai une ultime fois interrogé l'un d'eux à ce sujet et qu'il a courageusement accepté, nous avons dûment négocié avant de nous mettre d'accord sur un tarif de vingt-cinq-mille kips. Il s'agit évidemment là d'un montant largement surestimé pour un aussi court trajet, mais peu m'importe, car ce sera ma toute dernière contribution envers les villageois de Phoum Soung, et il est en outre convenu qu'il portera mon sac, sur ces sentiers boueux, me laissant ainsi plus libre d'observer confortablement les paysages. À notre arrivée, étrangement il n'a pas voulu se montrer aux villageois de Talao Khang, et a donc rebroussé chemin dès deux-cents mètres avant de franchir la clôture du hameau. Je l'ai un peu regretté, car je m'étais dit qu'il aurait pu ainsi se charger lui-même des présentations, et m'éviter alors l'immuable et rituel discours que je me dois de réciter dès chaque entrée dans tout nouveau lieu habité. Je suis donc parvenu seul, émergeant d'un épais brouillard qui était remonté de la vallée durant notre progression, et ce sont les chiens du village qui, sans surprises, m'ont accueilli les premiers, annonçant bruyamment mon apparition.

Un énorme bloc rocheux presque plat s'impose sur une aire de terre nue qui s'étend face au village. Il compose une surface propre, non souillée de déjections animales, sur laquelle plusieurs hommes peuvent se tenir simultanément. C'est rassemblés là, une trentaine d'entre eux assis sur leurs talons, et moi sur un tabouret bas que l'on m'a prestement apporté, que nous avons fait les présentations. En signe de bienvenue un homme m'a offert, dans un bol, quelques fragments d'un volumineux essaim d'abeilles sauvages aux alvéoles gorgées de miel. Il suffit de les mâcher jusqu'à ne plus conserver en bouche qu'un petit caillot de cire, comme un "chewing-gum", que l'on avale parfois également ou que l'on recrache.

Ce matin, juste avant de quitter le village de Phoum Soung, lors de nos salutations de départ, la mère de ma hutte m'a offert un œuf cuit, comme elle l'avait déjà fait il y a deux ans à la même occasion. Pour des raisons identiques de risques d'intoxication alimentaire expliqués plus haut, je ne l'ai pas mangé, mais enfoui dans mon sac, où se trouvait également celui remis deux jours plus tôt par la jeune mère voisine. Je les ai alors ressortis ici, et deux enfants, ravis de l'aubaine, s'en sont régalés.

C'est seulement en fin de matinée que les dernières nappes de brume se sont dissipées et que j'ai pu découvrir mon nouveau panorama, une vallée inondée de

forêt dense. Nous nous situons à une de ses extrémités et elle s'étend loin, certainement à plusieurs dizaines de kilomètres.

Dans la maisonnée que j'ai choisie pour m'héberger, une des plus vastes pourtant, ne sont pour l'heure présents que le père, opiomane addictif, ainsi qu'une de ses filles, farouche, et un de ses fils, plutôt nerveux. Ce dernier m'apprend que les autres membres de la famille, une douzaine de personnes environ au total, sont absents, tous étant partis pour plusieurs jours travailler aux rizières, et on ne sait pas exactement quand ils reviendront. C'est un inconvénient à cette saison, beaucoup parmi les actifs se rendent régulièrement dans les parcelles les plus éloignées, pour plusieurs journées d'affilée chaque fois, afin de ne pas avoir à effectuer quotidiennement les longues marches requises par ces trajets. Là-bas, ce sont d'interminables et pénibles heures employées à sarcler puis à moissonner, l'ensemble de ces travaux étant, de plus, exécutés uniquement à la force des bras. La nuit, tous s'abritent dans les éphémères, minuscules et fragiles huttes de bois et de bambou construites là.

Le père semble passer la quasi totalité de ses journées, parfois en compagnie d'un ou deux de ses acolytes qui le rejoignent là, dans le grenier, allongé sur une simple natte étalée sur le sol de planches, entre une étendue d'épis de maïs blanc effeuillés et un tas de paddy visiblement déjà sérieusement colonisé par les charançons. Ce sont des *forcenés* puisqu'ils apprêtent sur leurs pipes des boules d'opium d'une taille équivalent presque à celle d'œufs de pigeon. Certains d'entre eux ne savent par ailleurs manifestement pas suffisamment s'y prendre, et c'est alors mon hôte qui leur prépare les pipes, puis qui contrôle et dirige la combustion de la drogue durant les phases d'inhalation par les fumeurs.

De dimensions bien moindres que le précédent, le village de Talao Khang doit effectivement comporter un nombre de maisonnées quatre à cinq fois inférieur, soit à peine plus d'une douzaine au total. Dans celle que j'ai maladroitement choisie, dans laquelle ne se trouvent donc le plus souvent que le père opiomane et sa fille timide, le calme règne. De leur côté, mes jeunes voisins, que rejoint d'ailleurs régulièrement le fils de ma maison, sont pour leur part particulièrement turbulents. Une bande de garçons plus ou moins imbibés d'alcool, mais surtout abrutis au *ya-baa*, aux méta-amphétamines, l'ecstasy du pauvre. Ils ne sont pas méchants, mais sous l'influence de ces produits, poussent un peu loin la provocation intime. Alors, ce soir, je me réfugie chez d'autres voisins, chez le *nay ban*, le chef du village, une maisonnée située légèrement plus haut et de l'autre côté d'une profonde crevasse qui, ici aussi, divise le hameau en son milieu. Une nombreuse famille y vit, et à mon arrivée, pas moins

de quatre jeunes femmes sont réunies là. Plus tard, quelques coups de feu résonnent à l'extérieur, les garçons s'amuse.

La Chine parvient jusqu'ici notamment par le biais de quelques produits manufacturés d'une qualité que nous n'aurons jamais connue en occident. Des produits non-durables par excellence. Les poils des brosses à dents sont totalement couchés après seulement deux utilisations, les tissus des vêtements n'opposent aucune résistance aux déchirures, les objets en plastique se brisent pour un rien, les mécanismes de briquets tombent rapidement en pièces, manquant alors parfois de brûler ceux qui les manipulent, les lampes-torches sont promptement hors d'usage, les durées de charge des piles sont extrêmement brèves, etcétera.

Je dois me retenir pour ne pas abuser des prises de vue, notamment pour ne pas troubler mes hôtes, et plus largement l'ensemble des villageois, tellement les situations éminemment photogéniques abondent, par exemple celles mettant en scène les femmes affublées de leurs exubérantes et si spectaculaires coiffes et tenues vestimentaires, par ailleurs en permanence attelées à maintes tâches du quotidien, attisant les foyers de cuisson, fumant les pipes à eau, portant les bébés dans le dos ou les allaitant, soignant les cochons et nourrissant la basse-cour, allant ou revenant de la forêt chargées de leur hotte, puisant l'eau des sources dans les tubes de bambou, filant ou tissant le coton, vannant ou pilonnant le riz, brochant sous les auvents des huttes, préparant les repas, jouant avec les plus jeunes enfants, se réunissant en cercle, pour commérer, sous les belles lumières de fin de journée.

## **10 octobre - Ban Talao Khang**

### **Argent, trésor, pêche**

Hier soir, chez mes voisins, dans la famille du *nay ban* - c'est-à-dire du chef du village - une vieille femme est venue se procurer un peu d'opium. La mère de la maison a alors dévoilé une partie de la réserve familiale, stockée dans un pot de bambou qui en contenait bien à lui seul un demi-kilogramme au total. À l'aide d'une spatule de bois, elle y a prélevé une centaine de grammes avant de ré-égaliser le niveau du produit restant dans le récipient, utilisant pour cela son index mouillé de salive. C'est en revanche le père qui s'est ensuite chargé de la transaction, en commençant par une minutieuse pesée de la drogue sur la traditionnelle petite balance à suspension en bois et bronze, un objet artisanal couramment employé dans les villages.

J'ai bien sympathisé avec l'ensemble de cette maisonnée voisine. Hier soir, tous ont beaucoup insisté pour me retenir, pour que je passe la nuit parmi eux, m'incitant même à aller immédiatement chercher mon sac chez l'opiomane, puis de le rapporter ici. Malgré une forte envie, j'ai jugé préférable de décliner l'offre, afin surtout de ne pas risquer d'offenser mon hôte par un tel geste, si peu convenable, et je suis donc finalement retourné passer la fin de veillée puis la nuit chez lui, mais en me promettant d'en déménager au plus tôt, puisque je me suis décidé à rester pour une seconde journée dans ce village.

C'est d'ailleurs hier soir le fils de mon hôte, un des jeunes turbulents, âgé de peut-être seize ou dix-huit ans, qui est lui-même venu me chercher chez ces voisins, penaud et tremblant parmi la nombreuse assemblée qui était réunie là autour de moi. À son allure particulièrement distinguée, j'ai tout de suite deviné qu'il avait une idée en tête, ainsi fraîchement habillé de sa chemise probablement la moins souillée, et même d'une veste, puis les cheveux soigneusement gominés, tout un apprêtage peu commun en ces endroits. Bref, le grand jeu s'annonçait. Un flacon d'alcool de riz, deux verres et une lampe à graisse allumée nous attendaient en effet chez lui, exposés sur la petite table de bois branlante. C'est une situation assez courante pour moi dans ces contrées, l'occasion est tellement rare que nombreux sont ceux qui veulent avoir l'honneur de profiter de la présence du *falang*, de l'étranger, et notamment d'en faire leur hôte au moins une fois. Seulement, et la timidité n'aidant pas, ce jeune manque cruellement de conversation - sans la compagnie de ses camarades, il se fait tout de suite beaucoup moins bravache ! - et je suis alors bien aise lorsque son père, l'opiomane, quitte son antre du grenier pour nous rejoindre. Son allure est inquiétante puisqu'elle incarne la caricature même du fumeur d'opium dans un état de dépendance avancé, un corps osseux, desséché, des yeux reculant dans leurs orbites, une peau cireuse et verdâtre, un accoutrement vestimentaire digne du plus démuné des clochards, de vieilles loques déchirées et poussiéreuses.

Depuis le scandale "adultérin" de l'avant-veille, je n'ose plus approcher les femmes de trop près. Du moins, je crains désormais en permanence de trop ostensiblement orienter vers elles mon attention, et même de leur adresser certaines de mes habituelles plaisanteries. Et c'est un crève-cœur, car elles sont irrésistiblement attirantes. Je perçois aussi clairement, comme souvent, que ma présence ne les laisse pas totalement indifférentes, et la pensée me hante désormais que cela puisse se remarquer parmi les hommes, leurs compagnons. Fichue paranoïa que je ne connaissais pas jusqu'alors. Quoi qu'il en soit, cet épisode m'aura lui aussi utilement servi de leçon. Par des actions à faire ou ne pas faire, par des gestes et des paroles de politesse que j'acquière progressivement, par des tabous à ne pas lever, j'apprends chaque jour à me faire

accepter un peu plus facilement parmi les villageois montagnards de la région. Une des limites que je dois donc m'imposer concerne mes relations et mes échanges avec les jeunes femmes mariées. N'allons toutefois pas imaginer ce qui n'a pas lieu d'être, au sein de ces sociétés aux mentalités particulièrement pudiques. Il ne s'agit ici en effet que de situations et de gestes à caractère excessivement anodin au regard de nos mœurs occidentales, par exemple simplement s'éterniser un peu trop longtemps en compagnie de cette gent féminine alors qu'aucun autre homme ne se trouve présent. Il faut dire que, physiquement souvent sublimes, et encore valorisées dans leurs spectaculaires tenues traditionnelles, elles m'attirent comme un *aimant*.

Lever à 5 heures 30. Des femmes sont déjà actives. Chacune vaque à ses occupations, presque silencieusement dans les brumes matinales de l'aube à peine naissante. Ces tâches consistent principalement, à cette heure et pour celles d'entre elles qui opèrent à l'extérieur, au nourrissage des cochons, dans les auges de bois boueuses éparpillées un peu partout devant les huttes.

J'ai ainsi fermement décidé de rester au moins une deuxième nuit dans le village. Je souhaite néanmoins changer de famille d'accueil et déménager chez les voisins, dans celle du *nay ban*, parmi laquelle j'ai passé l'heureuse soirée de la veille. Il faudra alors aujourd'hui que je parvienne très *diplomatiquement* à transférer chez eux mon sac, sans risquer de heurter ou de vexer mes hôtes actuels.

Dans les villages, les hommes me demandent très souvent de leur montrer quelques billets de banque américains et européens, dont ils ne doutent pas un instant que je suis en possession, la plupart d'entre eux m'avouant généralement qu'ils n'ont encore jamais eu l'occasion d'en observer. J'accède le plus souvent à leurs requêtes, sauf s'il s'agit de jeunes un peu turbulents, ou d'hommes même plus âgés, mais passablement éméchés. Dans ces cas, pour décliner leurs demandes sans commettre d'affront, mais également annihiler toute tentative d'insistance de leur part, il me suffit d'exiger en contrepartie de pouvoir moi aussi observer leurs richesses, c'est-à-dire leurs réserves d'*argent*, le métal, l'argent massif dont je vais reparler plus bas, et que je sais pertinemment qu'ils n'exhiberont jamais, en aucun cas, devant quiconque. Je n'ose pas encore solliciter de pouvoir accéder aux principaux stocks d'opium que chaque famille dissimule presque aussi jalousement que l'argent, mais je ne doute pas y parvenir un jour. Quant aux "trésors" d'argent massif, il est absolument certain que je ne les verrai jamais, le sujet étant tabou.

Parce que continuellement dévaluée, en permanence et très régulièrement depuis au moins une trentaine d'années, les montagnards n'ont aucune confiance



en la valeur de la monnaie nationale, le *kip*, et l'emploient alors très peu, en tout cas ne la thésaurisent pas. Notons qu'il faudrait à ce jour réunir douze-mille-cinq-cents billets de un kip - une coupure encore utilisée dans le pays jusqu'à il y a une vingtaine d'années seulement - pour composer l'équivalent de *un* seul euro ! Or, un avantage pour cette province septentrionale de Phongsaly réside, pour une vaste part de son territoire, dans sa proximité géographique avec la Chine. La quasi totalité des quelques échanges commerciaux des montagnards se fait alors avec ce voisin géant, et c'est presque exclusivement sa monnaie, le *yuan*, incommensurablement plus stable que le *kip* national, qui est utilisée par les villageois de la région.

La vraie richesse, le *capital*, c'est l'opium et l'argent, ce dernier sous la forme de quelques petits lingots et de piastres coloniales indochinoises épargnés. C'est aussi, mais dans une moindre mesure, les quelques bétails que certains ont la chance de posséder. Puis il y a les réserves annuelles de riz, ici stockées dans les greniers circulaires de bambou et de terre élevés sur pilotis face aux huttes. L'opium, dissimulé je le suppose au fond des "placards à dormir", et pouvant se conserver là durant plusieurs années, pourra alors servir à tout moment, outre la plus grosse part qui restera réservée à la consommation domestique, de monnaie d'échange pour effectuer toutes sortes d'achats, de trocs ou contre rémunération de services rendus.

Il y a donc l'argent massif. D'abord, les piastres indochinoises, la monnaie coloniale française abandonnée là en abondance par nos aïeuls, de belles grosses pièces tintinnabulantes de vingt-sept grammes d'argent. Puis il y a les lingots, de petites barres grossièrement fondues d'environ cent-cinquante à trois-cents grammes de métal pur, provenant soit de la refonte récente de bijoux ou de piastres, mais surtout eux aussi laissés là autrefois en quantité par les colons français, puis par les Américains, qui s'en servaient notamment pour l'achat d'opium aux montagnards, achats opiacés consentis en contrepartie de "services" rendus par certains groupes minoritaires, en bref d'enrôlements dans des guérillas contre le pouvoir communiste qui se mettait alors insidieusement en place.

L'argent massif est ainsi devenu, dans ces zones reculées, la valeur refuge par excellence, celle pour laquelle on peut le plus sûrement faire confiance à la stabilité du cours, à tel point qu'un villageois se retrouvant en possession de kips - la monnaie nationale lao actuelle - dépassant le cadre de ses besoins, tâchera de convertir ses billets en métal précieux. Cette richesse-là en revanche, perpétuellement transmise de génération en génération, chacun sait qu'elle n'est jamais conservée dans les huttes, les chefs de famille la dissimulant

précautionneusement en forêt, enfouie dans un ou plusieurs lieux secrets connus d'eux seuls. Beaucoup ne dévoileront les emplacements des cachettes à leur descendance que sur leur lit de mort. Combien de trésors ont-ils été ainsi définitivement perdus, dissimulés dans des endroits dont le propriétaire n'a pu révéler la localisation suffisamment tôt ? Étonnamment, l'or n'a en revanche pour sa part jamais fait son apparition parmi les montagnards, alors qu'il est largement utilisé presque partout ailleurs en Asie, et même ici au Laos, jusque dans les bourgs ruraux de plaine.

Ça y est, j'ai transféré mon sac chez mes voisins, signifiant par là mon déménagement. Cela s'est fait en douceur, mais rapidement. Le jeune fils de la maison et deux de ses acolytes turbulents étaient réunis sur le bat-flanc de repos qui m'a été accordé. Comme ils "gravitaient" un peu trop près autour de mes affaires, insistant même lourdement pour pouvoir les inspecter, je leur ai expliqué que cela ne se faisait pas - le devinant d'ailleurs très bien eux-mêmes - et que cela me posait donc un problème. J'ai aussi prétexté un autre motif, réel et véridique celui-ci, le fait que je me rendais compte que ma présence dans cette grande hutte vide, la plupart des occupants étant absents pour plusieurs jours, troublait les allées et venues de la jeune fille, souvent seule ici, son père opiomane ne s'éloignant pas de son grenier et son frère rejoignant fréquemment ses camarades dans une autre cabane. Passablement convaincus, ils m'ont alors simplement poliment proposé de revenir manger au moins une fois avant mon départ. J'ai donc réuni mon barda, puis ai prestement déménagé.

Le père de ma nouvelle famille d'accueil, le *nay ban*, quitte ce matin le village, pour la journée entière me dit-il. Lui et sa femme s'en vont pêcher dans le torrent qui court au fond d'un vallon. Je bondis sur l'occasion de pouvoir les accompagner, mais à mon étonnement, et je ne sais pour quel motif, ils refusent ma sollicitation. De la simple gêne peut-être. Ou estiment-ils que cette activité ne soit pas suffisamment digne de mon intérêt. Ou encore existe-t-il une raison plus profonde, un tabou qui exclurait ma présence. Mystère à ce sujet. Ils me confient alors à l'un des tout jeunes pères de la maison, un gars peu jovial, voire légèrement ténébreux. Que nenni, trente minutes plus tard, j'attrape ma gourde, mon parapluie et mon chapeau, et prends la même direction qu'eux. Par chance, ils n'ont pas déjà quitté le sentier, et je les rejoins juste à l'endroit où celui-ci franchit le torrent. Ils n'ont ainsi pas encore débuté la séance puisqu'il faut commencer par préparer le matériel, et notamment le générateur de courant. Car nous allons pêcher à *l'électricité*. Le générateur, comme une grosse dynamo, est placé dans un grossier châssis de bois, un cube de quinze centimètres de côté, et équipé d'une manivelle en fer. Deux fils électriques, longs de quatre ou cinq mètres chacun, s'en échappent et rejoignent, respectivement, l'intérieur d'une

épuisette et l'extrémité d'une perche de bambou, toutes deux munies d'une petite tige d'acier. Au bout d'une demi-heure, le générateur, vieille mécanique graisseuse d'origine chinoise, est remis en état et nous pouvons dès lors débiter. La femme prend l'objet en bandoulière pendant que le bâton et l'épuisette sont portés et manipulés par l'homme. Ce dernier me charge de transporter le petit sac d'épaule contenant un beau volume de riz cuit emballé dans un morceau de feuille de bananier, et une vieille boîte de conserve vide.

Nous nous engageons alors tous trois dans le torrent, l'homme en tête, la femme le suivant et moi fermant la marche, puis entamons la remontée de son cours. La femme commence à actionner la manivelle du générateur et l'homme plonge simultanément, et à reprises régulières, la perche de bambou et l'épuisette dans l'eau. Les poissons passant entre les deux petites tiges d'acier dont chacun des deux objets est équipé, c'est-à-dire à l'intérieur du champ électrique ainsi généré, sont instantanément foudroyés. Se contorsionnant alors, leurs silhouettes scintillantes sont immédiatement perceptibles même s'ils ne remontent pas tout de suite à la surface. Il ne reste plus qu'à les attraper à l'aide de l'épuisette, et je me charge, me tenant légèrement en aval, de récupérer ceux qui n'ont pas été repérés suffisamment tôt, et qui sont déjà emportés par le courant.

Le torrent serpente en forêt, au fond de ravins escarpés qui se succèdent. Nous pouvons à peine quitter son cours tellement les abords immédiats ne sont que denses fourrés impénétrables, sur des pentes parfois abruptes. Partout, la végétation foisonne, tant qu'il ne s'y trouve plus un seul espace découvert. Après environ deux heures de cette déambulation aquatique, nous avons peut-être parcouru un ou deux kilomètres et capturé une cinquantaine de minuscules poissons, dont le poids total n'excède probablement pas trois ou quatre-cents grammes. Nous nous arrêtons alors sur un banc de galets, rassemblons rapidement un peu de bois sec, puis allumons un feu pour cuire, dans la vieille boîte de conserve que nous avons emportée, la moitié des poissons capturés auxquels nous adjoignons quelques herbes et du sel. Une grande feuille de bananier sauvage juste cueillie est déposée au sol et l'ensemble y est répandu : le contenu de la boîte de conserve désormais cuit, ainsi que le riz et du piment pilé rapportés du village. L'homme confectionne rapidement une paire de baguettes pour chacun de nous trois, nous permettant alors de picorer dans le modeste plat de poissons, et nous utilisons un fragment de la feuille de bananier pour nous servir de riz, par petites poignées immédiatement englouties. Eux vont poursuivre la partie de pêche durant toute l'après-midi, en continuant de remonter le torrent, et ils m'indiquent que, cette fois, il est préférable que je regagne le village.

Parvenu là-bas, avec les enfants nous passons un peu de temps à visiter une ou deux familles, ainsi que quelques jardins. L'un des gamins, de peut-être quatre ans et laissé, comme souvent chez ceux de ces âges-là, totalement dévêtu, est un vrai moulin à parole. Il me suit partout dans mes allées et venues, à travers les allées boueuses du village. Allant ainsi, nous faisons alors bien rire toutes les femmes.

Ici comme ailleurs, les quelques hommes restant présents au village, c'est-à-dire ceux qui ne l'ont pas quitté pour les rizières durant plusieurs jours, se réunissent régulièrement autour de moi, en fin d'après-midi par exemple, lorsqu'ils reviennent des champs proches ou de la forêt. Je montre désormais presque tout le contenu de mon sac et aussi celui de ma petite sacoche de bandoulière, que je porte presque en permanence, et qui renferme une part de mon argent, kips lao, dollars américains et euros, mon passeport, divers objets tels mes comprimés de purification de l'eau, ma boussole, ma lampe frontale, ainsi que mes cahiers auxquels ils me voient fréquemment attelés. Je leur explique souvent, notamment pour ne pas risquer de générer des incompréhensions, ce que j'y rédige à si maintes reprises au cours de mes journées. Que j'y décrive tous ces événements et scènes observés ici parmi eux, tellement banals à leurs yeux, les fascine, mais les flatte parfois également. Précisons que la plupart d'entre eux sont totalement illettrés, et ma vélocité de rédaction les amuse par ailleurs beaucoup. C'est enfin en me voyant écrire que, très régulièrement, il leur prend l'envie d'entendre parler ma langue, et me demandent alors de lire à haute voix quelques lignes de mes pages, mais j'ai rarement le temps de prononcer plus de cinq ou six mots avant que tous pouffent de rire au son de ces étonnantes sonorités francophones. Un autre jeu lié à l'écriture a parfois lieu avec les enfants. Je m'informe à tour de rôle de leurs prénoms, puis inscris ceux-ci sur mon cahier. Lorsque la liste est complète, je la récite d'un coup, sans interruption. Cela les fait hurler de rire.

Dans ces villages isolés, l'existence est âpre, austère, et surtout rude, pour tous, des enfants aux vieillards. Même les premiers sont quotidiennement mis à contribution pour d'éreintants labeurs. Pour simple exemple - mais il y en aurait tant d'autres à décrire - j'ai parfois vu certains d'entre eux, âgés de pas plus de douze ans, envoyés pour la journée dans une parcelle juste défrichée, avec pour consigne de la labourer à la houe, et en revenir le soir, exténués. Malgré cette rusticité et âpreté de la vie, je crois n'avoir jamais eu l'occasion d'observer, après pourtant tant de temps passé dans ces endroits, un seul enfant s'apitoyer sur son sort, se plaindre, boudier, faire la tête. De même, jamais je n'ai aperçu l'un d'eux entrer en conflit, entamer un accrochage ou la moindre altercation avec ses camarades, ses frères et sœurs ou ses parents, encore moins se répandre en

pleurs de frustration ou de colère, ni geindre par simple caprice. Enfin, je ne les vois jamais semblant s'ennuyer, désœuvrés. Au contraire, ils seront toujours riants, et usant leur temps libre à jouer, réunis en groupe, jamais seuls, à renouveler souvent des parties des mêmes jeux rudimentaires, dont ils auront eux-mêmes fabriqué les accessoires requis - les combats de toupie à ficelle en représentant un des plus emblématiques - et dont ils ne paraissent jamais se lasser. En définitive, cette rudesse de la vie montagnarde et forestière, et l'obligation de se soumettre à ses contraintes sans jamais sourciller, semblent intégrées dans toutes les mentalités, même celles des plus jeunes.

Voici les prénoms des enfants *Akha* du village de Talao Khang : *Vatsiou, Botay, Khay, Dzia, Tchii, Laao, Tha, Nami, Euntha, Pâo, Djoua, Thay, Nioun, Khao, Vaat, Khia, Sii, Yiia, Dszeu, Minan, Tsou.*

Comme lors de chacun de mes séjours précédents en ces territoires reculés, j'ai cette fois encore, au fil des jours, cédé les quelques derniers objets qui ne m'étaient pas strictement indispensables, ma petite lampe-torche - j'ai en revanche conservé la lampe frontale - ma tasse en aluminium, mon carré de serviette éponge, un foulard me suffisant pour ce simple usage, et encore quelques autres accessoires quelconques. Le contenu de mon sac se limite désormais à une tenue de rechange - une chemise légère, un short et un sous-vêtement - un pantalon *Hmong* en toile, une veste polaire, un parapluie, une gourde, un savon, un appareil photographique compact et une douzaine de films, ainsi qu'une boîte en plastique renfermant quelques médicaments et menus objets.

## **11 octobre - Ban Talao Khang**

### **Chinois, opium, trafic**

Deux individus chinois ont hier soir fait leur apparition dans le village, ils se sont installés dans notre hutte. Je ne connais pas l'objet de leur visite, ils ne transportent aucune marchandise, ils ne consomment pas d'opium et ne semblent pas non plus le commercialiser. La famille au sein de laquelle j'avais passé la nuit précédente est également rentrée cette nuit des champs, et un des jeunes hommes, qui fut rapidement informé de mon bref passage sous leur toit, est immédiatement venu à ma rencontre en fin de soirée, pour poliment m'inviter à aller déjeuner chez eux le lendemain. À certains regards et attitudes de mes nouveaux hôtes dès son apparition, j'ai eu la nette impression que les rapports entre les deux foyers n'étaient peut-être pas au beau fixe, et ne me suis donc pour l'instant pas formellement engagé à quoi que ce soit. En revanche, j'ai dès ce

matin sollicité auprès du père de pouvoir résider ici une troisième nuit, alors qu'il avait pourtant déjà convenu d'un plan de départ pour ce jour à mon intention, qui consistait à accompagner des membres de la famille qui partiraient aux champs et en forêt, et qui auraient donc ainsi pu me guider sur une partie du chemin.

Je visite quelques huttes voisines. Dans l'une d'elles, une conversation va bon train entre trois hommes réunis là. Je peux y voir, déposée au sol, la traditionnelle petite balance à suspension, et sur un van à riz, une masse compacte et brune, un pain d'opium brut et entier, non entamé. Je le soulève, il doit bien représenter un kilogramme, empaqueté dans une feuille végétale désormais sèche et poisseuse, imbibée de la drogue qui en suinte. L'opium, dans les villages de montagne, j'ai quasiment tous les jours l'occasion d'en apercevoir, assez régulièrement lors des petites transactions locales, mais le plus souvent en cours de consommation, dans les mains mêmes d'un ou de plusieurs fumeurs, dans la quasi totalité des foyers que je visite. Il est en revanche assez rare que l'on en exhibe de telles quantités en ma présence. Je tente d'interroger les hommes à ce sujet, mais visiblement mes questions dérangent, et elles sont prestement éludées. Que j'observe est tolérable, que j'investigue semble l'être beaucoup moins. L'un d'eux s'empare alors du paquet et quitte la hutte.

Milieu d'après-midi. Toujours sans aucune gêne ou tabou en ma présence, ce sont cette fois pas moins de trois pains d'opium que je vois traverser le village, portés bien en évidence dans les mains de deux hommes qui, de la sorte, les transfèrent rapidement vers la hutte du père "opiomane forcené", celle dans laquelle j'avais dormi la nuit de mon arrivée. Ces pains-là sont pour leur part empaquetés dans des feuilles de cahiers d'écolier usagés. Leur aspect gras et souillé, comme s'ils avaient été badigeonnés avec de la vieille graisse noire brûlée, ne trompe pas, l'opium est brut et pur.

Une sorte d'agitation effervescente monte doucement dans le village. Afin de pouvoir nonchalamment observer tout ceci au mieux, et le plus confortablement possible, j'ai apporté un petit tabouret bas à l'extérieur, devant ma hutte, sur le gros rocher plat qui y fait face, et m'y suis installé avec mes carnets, comme je le fais parfois. Moins de cinq minutes plus tard, un homme supplémentaire passe vivement près de moi, avec un nouveau pain d'opium à la main. Il se dirige lui aussi vers la même hutte. Je brûle d'envie de m'y rendre, action que je crains toutefois s'avérer délicate.

Simultanément à cela, les deux individus chinois arrivés ici hier soir ont de leur côté passé une partie de la journée à se promener en forêt. Ils en ont rapporté une grosse poignée d'une herbe, dont je n'identifie pas la nature.

Revenus dans notre hutte, ils ont vaguement commenté cette récolte en compagnie le père, puis l'ont abandonnée dans un coin avant de retourner à leur oisiveté, fumer la pipe à eau et des cigarettes. Je me pose désormais la question de savoir qui ils peuvent être, et surtout de ce qu'ils sont venus faire ici, assurément pas du tourisme... Je soupçonne bien sûr fortement que leur présence a trait à la transaction d'opium qui va avoir lieu - puisqu'il ne fait maintenant aucun doute, au vu des quantités du produit déjà aperçues, que c'est vers cela que l'on se dirige - mais, étonnamment, ils ne se rendent pas une seule fois dans la hutte dans laquelle cette vente semble se préparer. Je continue néanmoins à épier tout ceci de près, car tout laisse à supposer qu'ils s'y rendront plus tard, lorsque la totalité de l'opium disponible y aura été rassemblée.

Je ne quitte donc pas un instant mon poste d'observation, d'où je domine opportunément la hutte vers laquelle converge en ce jour tant d'opium, et qui se situe peu en contrebas. Je refrène une irrépressible envie de m'en approcher, estimant toutefois plus prudent de ne pas me mêler trop près à ces affaires, celles-ci semblant quelque peu sensibles et de haute importance. D'avoir en outre délibérément pris la décision de quitter cette hutte le lendemain de mon arrivée, après y avoir été pourtant accepté pour la nuit, a créé un certain *précédent*, et mes rapports avec cette famille s'en trouvent affectés, je vais même jusqu'à penser qu'on me tient là-bas rigueur de cette "désertion". De plus, depuis celle-ci je suis parvenu à accomplir deux maladresses supplémentaires. Hier, avant que le reste de cette famille ne rentre au village, j'ai plaisanté un peu trop lourdement avec la jeune fille, qui plus est en l'absence d'adultes, puis ce matin j'ai tenté trop subrepticement de prendre en photo un des enfants en train de manger. Cela a offusqué sa mère qui m'a fait le signe du petit doigt levé, symbole ici de forte désapprobation. Bref, nos rapports ne sont pas des plus cordiaux et toutes ces raisons font qu'il est sans doute préférable que je me tienne pour le moment à l'écart.

Des gamins, comme toujours lorsque je demeure immobile à l'extérieur, se sont réunis autour de moi. Ceux de ma maison voudraient que nous reprenions nos visites à travers le village. Je regrette de les décevoir en refusant, mais tant pis pour cette fois puisqu'il est bien entendu hors de question que je quitte pour l'heure mon poste d'observation.

Arrivant de l'autre extrémité du hameau, deux nouveaux hommes s'avancent vers la hutte du contrebas. Un sac d'épaule chargé d'un ou deux objets particulièrement pesants se balance au bout du bras de l'un d'eux, à nouveau de l'opium en quantité.

Une des jeunes femmes de ma hutte a rapporté ce matin de la forêt, au milieu de volumineuses pousses de bambou dont sa hotte était lourdement emplie, un fruit étonnant, que je n'ai encore jamais observé nulle part en Asie. Il s'agit d'une sorte de *très gros* citron, de la taille d'une noix de coco, de teinte verdâtre et d'où émane une fine et subtile odeur sucrée et acidulée. Je tente de lui faire promettre que nous le consommerons avant mon départ, ce qui ne déclenche sur son joli visage rien de plus que quelques rires gênés. Puis un des hommes est revenu d'une partie de chasse, il a fait son entrée dans le village juché sur le dos d'un énorme buffle, qu'il avait dû retrouver quelque part en forêt. Il avait ainsi fière allure, chevauchant le placide bovin affublé d'une paire de cornes tout aussi monumentale, et avec son long fusil porté en bandoulière.

C'est au tour du patriarche de ma famille d'accueil d'apparaître à l'extérieur, dissimulant quelque peu naïvement sous son ticheurte, alors qu'il passe devant moi sans me jeter le moindre regard, comme m'invitant à *ne pas* le suivre, un ou deux pains d'opium. Il pénètre à son tour dans la hutte voisine. Les deux Chinois, qui se tenaient depuis leur retour de forêt sous notre toit, reviennent eux aussi au grand jour, et s'installent non loin de moi, également sur des tabourets bas qu'ils ont apportés là. Tout en leur désignant du menton la hutte du contrebais, je risque un « *Il y a beaucoup d'opium dans cette maison...* », mais n'obtiens pour seules réponses que deux sourires forcés. Mon hôte ne s'éternise pas dans cette hutte et en revient peu après, libéré du poids de l'opium, mais avec une main enserrant précautionneusement un objet dans une poche de son pantalon. De nouveau, il m'ignore en repassant là, et retourne immédiatement s'engouffrer sous son toit. La présence de nos deux visiteurs chinois m'intrigue de plus en plus, je ne comprends résolument pas pourquoi ils ne prennent pas une part active aux transactions qui ont inmanquablement lieu en ce moment même.

J'ai continué à faire le guet durant encore plus d'une heure. Quatre autres villageois se sont eux aussi rendus dans la hutte du bas, un ou deux d'entre eux ne paraissant toutefois rien y apporter. Puis certains en sont repartis, et enfin tout a semblé terminé. Coup de théâtre ultime cependant, car bien que je ne les avais pas aperçus une seule fois jusque là dans le hameau, il se trouvait en fait dans cette hutte trois individus chinois supplémentaires. Vers 17 heures, ils en sont tous ressortis, et j'ai juste eu le temps de les voir quitter immédiatement et prestement le village en direction de l'ouest, ainsi que deux hommes *Akha*, que je n'avais eux non plus pas encore observés à une seule occasion ici, prenant la direction du sud, via un étroit sentier dont je ne connaissais pas l'existence. En partant vers l'ouest, les trois Chinois se rendent au prochain village *Akha*, un hameau situé à quatre heures de marche, m'avait-t-on déjà informé, puisque



j'avais moi-même prévu de le rejoindre ultérieurement. Dans moins d'une heure, la nuit sera tombée et c'est donc dans la plus totale obscurité qu'ils vont effectuer la majeure partie de ce trajet.

Je n'ai ainsi entrevu ces trois trafiquants chinois que durant quelques secondes seulement, et à une distance d'environ trente mètres. J'ai quand-même eu le temps de distinguer leurs visages, aux expressions singulièrement peu amènes, lorsque tous trois ont jeté à la ronde quelques regards semblant à la fois inquiets et sévères, avant de prendre rapidement la route. Eux m'ont aperçu dès leur sortie de la hutte, mais ma présence n'a pas paru les troubler outre mesure. Je n'ai évidemment pas exhibé mon petit appareil photo, mais peut-être que le cahier et le stylo que je tenais à ce moment-là à la main les ont interloqués. Nul doute cependant qu'il leur a été raconté tout ce dont on savait de moi et qu'ils ont ainsi été rassurés au sujet des motifs de ma visite ici, strictement non compromettante. Que de regrets désormais d'avoir pris la décision de quitter hier cette hutte du contrebas. Je me mets à imaginer que ma présence aurait été tolérée durant l'ensemble des transactions, auxquelles j'aurais alors pu assister de très près.

Ces individus chinois sont tous des hommes jeunes, âgés de moins d'une trentaine d'années, et plutôt robustes et forts. Leur équipement est minimal, mais d'une qualité contrastant nettement avec celle, très médiocre - sans compter l'aspect toujours crasseux et détérioré de ces objets - que l'on observe habituellement parmi les villageois de la région. Des chaussures typées sport et des vêtements et sacs à dos vert kaki de style militaire et en excellent état ; équipements réduits à l'essentiel leur permettant de se déplacer rapidement, même sur les étroits sentiers escarpés et encombrés du secteur. Je n'ai pas aperçu d'armes, mais il n'était pas exclu qu'ils en détenaient cachées sous leurs vêtements ou dans leurs sacs, n'ayant pas pu les approcher de suffisamment près tâcher de m'en rendre compte. Lors de leur départ, la forme affaissée de leurs sacs à dos, bien que relativement peu volumineux, trahissait néanmoins de denses et lourds chargements.

Plus tard, lorsque j'ai recroisé un des jeunes hommes de la hutte du bas, je l'ai directement interrogé au sujet du poids probable des transactions de ce jour. « *Combien kilos opium hommes Chinois aujourd'hui ?* » ai-je osé lui lancer tout de go. Passablement furieux, réellement offusqué de mon indiscretion, il m'a clamé à deux reprises des « *Boh ou', boh ou' !* » (Je ne sais pas, je ne sais pas !), avant de me tourner ostensiblement le dos et de s'en aller sans plus de formalité, me signifiant ainsi sans ambiguïté que ces affaires-là ne me concernaient en aucun cas. Il me semble donc inutile, et même inopportun, d'essayer d'insister à

ce sujet avec qui que ce soit d'autre aujourd'hui. En tentant cependant d'évaluer l'ensemble de ce que j'ai pu voir transiter dans le village durant toute l'après-midi - sans même compter les quantités qui devaient assurément déjà se trouver dans la hutte dans laquelle a eu lieu la transaction - j'estime entre huit et douze kilos le poids total d'opium brut que les trafiquants chinois ont pu acquérir ici, dans *ce seul* village d'une douzaine de maisonnées environ. Il faut sans nul doute y rajouter ce qui a été apporté de l'extérieur par les deux hommes *Akha* inconnus aperçus aujourd'hui pour la première fois.

Il est par ailleurs assuré que ces trafiquants avaient déjà préalablement visité un certain nombre d'autres villages de la région, et que leur périple de collecte n'est pas encore achevé. Que de questions se posent alors au sujet de leur organisation et de leur logistique. Je serais tellement curieux d'en savoir plus, par exemple sur la manière dont ils s'y prennent et se relaient pour faire passer en Chine leur précieuse marchandise, cela me semblant peu probable qu'ils conservent avec eux, durant la totalité de leur tournée, ce chargement compromettant et sans cesse augmentant. Quid par ailleurs du rôle des deux Chinois de ma maison, qui n'ont donc en définitive pas pris *directement* part au trafic, qui ne se sont même pas rendus une seule fois dans la hutte où celui-ci avait lieu ? Je fais alors l'hypothèse qu'il s'agissait d'*éclaireurs*, en charge de préparer le terrain dès le jour précédent, de prévenir notamment ainsi suffisamment tôt les villageois de l'arrivée prochaine des acheteurs. Je suppose aussi que, grâce à cette façon de procéder, ils peuvent s'assurer qu'aucune présence gênante susceptible de troubler leurs activités illicites ne se trouve dans les villages que les trafiquants s'apprêtent à leur tour à visiter. J'en viens alors à penser que leur soi-disant cueillette en forêt de ce matin n'était rien de plus qu'un vague prétexte leur permettant d'aller à la rencontre de leurs trois compatriotes et de leur annoncer que le champ était libre, qu'ils pouvaient se risquer sans crainte dans le hameau. L'arrivée de ces trois-là a certainement eu lieu en fin de matinée, alors que je visitais quelques huttes, au moment où je devais me trouver à l'intérieur de l'une d'elles. Quant aux deux hommes *Akha* inconnus, ils ont probablement apporté ici l'opium d'un village proche, situé plus au sud, évitant ainsi aux trafiquants chinois d'avoir à effectuer certains trajets. Tant de questions demeurent toutefois.

## **12 octobre - Ban Talao Khang**

### **Opium, crise, *baci***

Tôt ce matin, les trois Chinois ont à nouveau traversé le village, dans l'autre sens cette fois, les pantalons souillés de boue et, pour le reste, trempés

d'humidité. Ils ne s'y sont en revanche aujourd'hui pas arrêtés, même pas pour un court instant, semblant déterminés à ne plus perdre un temps précieux, ou s'entourer ainsi de certaines précautions supplémentaires. L'un d'eux cependant, le plus jeune, celui au visage le moins farouche et sinistre, fermant la marche, m'a aperçu alors que je me tenais, comme souvent, sous l'auvent de la hutte, et m'a adressé un rapide geste de la main, celui, poli, consistant ici à signifier que l'on est en route, en élançant nonchalamment le bras devant soi en indiquant vaguement la direction que l'on va prendre.

J'ai décidé de rester une quatrième journée dans le village de Talao Khang. D'abord parce qu'il a plu cette nuit et que les chemins vont être impraticables. Et puis aussi parce que le père m'a annoncé qu'aujourd'hui nous allions tuer un cochon. Car il s'est passé *quelque chose* de grave hier soir et il va falloir tenter de le "réparer". Nous allons alors initier une cérémonie du *baci*, un rite qui, bien que d'origine animiste, est abondamment pratiqué par les Lao bouddhistes du pays et par la plupart des autres groupes ethniques également. Il consiste, pour le résumer très rapidement, à nouer autour des poignets de la personne concernée des fils de coton afin de lui "attacher" les bons "esprits".

Hier en effet, la soirée fut épique, même à vrai dire particulièrement désagréable et pénible. Un des hommes de la maison, un des tout jeunes pères, le mari d'une des deux ou trois beautés féminines qui vivent là, a enduré un éprouvant et interminable malaise, éprouvant pour lui bien sûr, mais pas seulement. Peu auparavant, j'avais décidé de *manger* de l'opium, comme cela m'est arrivé à quelques reprises par le passé, notamment lors de mes tout premiers séjours dans cette région du monde, il y a de cela une dizaine d'années. Parce qu'un des multiples effets de cette expérience est d'exacerber considérablement les émotions de toutes sortes, qu'elles soient positives ou négatives, il est extrêmement important de la réaliser à un moment et dans un endroit où l'on se sent psychologiquement particulièrement bien, mais aussi en compagnie de personnes avec qui l'on ressent une pleine sécurité et une entière confiance. Tous les critères étaient ici réunis et la "folle journée de l'opium" à laquelle je venais d'assister n'était probablement pas pour rien dans cette envie subite.

Il y a plusieurs façons de consommer l'opium, la fumerie étant bien sûr la plus répandue, et de loin. L'absorption orale, l'avalier donc, en est une autre, et c'est parfois la seule réellement efficace pour le novice qui, lors de ses premières expériences, pourra effectivement ne ressentir strictement aucun effet s'il le fume, même dans l'hypothèse où les séances se prolongent et que de nombreuses pipes s'additionnent les unes après les autres. Au mieux en ressortira-t-il dans un

état nauséux, ce qui est également largement valable, précisons-le bien, pour le mode d'administration oral qui, de plus, se doublera même inévitablement de troubles digestifs persistant jusqu'au lendemain. L'absorption orale génère en outre des effets psychotiques beaucoup plus intenses, plus profonds, mais aussi plus durables, car pouvant se poursuivre pendant de longues heures, cela dépendant toutefois bien sûr de la quantité de produit ingérée. Celle requise est cependant très faible si on la compare à celle consommée par un *fumeur* opiomane averti, lors d'une unique séance. En effet, là où ce dernier va devoir "brûler" sur sa pipe de multiples boulettes de drogue afin d'atteindre puis de maintenir l'état recherché, l'équivalent d'une seule d'entre elles, voire d'un volume encore inférieur, sera suffisant au "mangeur". Mes expériences passées m'ont montré qu'une dose variant entre la taille d'un grain de café et celle d'un pois chiche est un bon compromis, même si je présume que cela pourrait représenter une quantité toutefois trop importante pour certaines personnes. Autant l'odeur de l'opium est agréable, autant son goût est détestable, écœurant, d'une abominable amertume. Il faut donc avaler rapidement la boulette accompagnée d'une gorgée d'eau, et ne surtout pas la laisser fondre en bouche, même un court instant, voire tâcher d'éviter tout contact avec la langue, les parois buccales ou les dents.

Mais revenons pour l'instant à l'incident d'hier soir, au malaise du jeune homme et des invraisemblables événements qui ont suivi. Je n'avais volontairement caché à personne ma prise d'opium. Cela me semblait nécessaire car les effets qui en découlent sont particulièrement durables, je l'ai dit, et certains d'entre eux, notamment une extrême lenteur de la mobilité physique et une difficulté accrue à prendre des décisions - parfois aussi à coordonner ses propres mouvements - sont impossibles à dissimuler à l'entourage. De plus, il n'y a ici aucun tabou vis-à-vis de cette drogue, et pour cause, si je n'en étais pas sûr il me suffisait de me remémorer les quantités considérables de produit que je venais de voir changer de main, pas plus tard que l'après-midi même, dans le village ! Alors, plus que les étonner, ma méthode de consommation orale, très peu orthodoxe ici, a surtout amusé les quelques jeunes hommes qui étaient réunis à ce moment autour de moi, les déroutant également quelque peu. L'un d'eux cependant, bravache, a voulu m'imiter. Malgré mes mises en garde répétées, je ne suis pas parvenu à l'en dissuader, et c'est peu dire que j'ai ensuite beaucoup et amèrement regretté de ne pas avoir insisté plus en avant pour l'en décourager. C'est un peu plus tard que sa *crise* s'est déclenchée, étonnamment rapidement si on considère le délai théoriquement nécessaire au produit pour commencer à agir sur l'organisme. Pour ma part, par exemple, je savais d'expérience que j'allais peut-être devoir patienter pendant encore deux heures

environ avant que les premiers effets se fassent ressentir. Dès l'apparition des tout premiers symptômes du jeune homme, l'ensemble des personnes présentes dans la hutte ont été immédiatement informées qu'il m'avait imité dans ce geste, et chacun s'est alors bien sûr contenté de faire un lien entre celui-ci et son malaise, puisque c'est bien de cela qu'il s'agissait. Ça a débuté par une sorte de légère crise d'épilepsie.

Aux cris de panique hystérique de plusieurs membres de la famille, de nombreux voisins ont commencé à affluer, et nous nous sommes rapidement retrouvés jusqu'à une soixantaine de personnes, réunies là dans la petite hutte. Nous suffoquions littéralement et ne nous distinguions qu'à peine, aux seules lueurs, comme toujours, des deux foyers de cuisson, de quelques lampes à graisse et de deux ou trois torches. Un homme juste arrivé, me désignant déjà comme le coupable, m'a tout de suite hurlé dessus.

À partir de là, les crises du jeune homme se sont succédé pendant longtemps. Des tremblements, des sueurs froides, des râles et des lamentations geignardes. Plusieurs des personnes présentes ont alors commencé à lui infliger, l'asseyant préalablement de force sur un tabouret bas disposé au milieu de cette foule à la fois ahurie et survoltée, une interminable série d'interventions dignes d'un autre âge. D'abord, comme cela est pratiqué souvent et partout dans le pays pour combattre différents maux, cette insistance à "masser", à pincer fortement plutôt, du dos de la main, entre l'index et le majeur, à étirer puis relâcher rapidement et continuellement, pendant des dizaines de minutes, différentes parties du corps du malade, le cou, le torse en entier, les jambes et les bras, le dos. Ils s'y sont réunis à plusieurs pour administrer cette *torture*, jusqu'à sept ou huit personnes s'acharnant ainsi simultanément sur le jeune homme. À la fin, il semblait comme couvert de plaies tellement cette pratique provoque de forts hématomes. Ce fut, déjà à ce stade, un spectacle terrifiant, cependant cela ne faisait que commencer.

Alors, sans que cessent une seule seconde ces "massages" archaïques, d'autres se sont attelés à pratiquer *une sorte* d'acupuncture, à planter des aiguilles dans les membres du garçon, aiguilles à coudre et rouillées pour la plupart, celles que chaque femme porte en permanence dans un petit tube de bambou ouvragé suspendu à sa taille. Ces aiguilles furent vivement piquées, à plusieurs reprises, dans les articulations de chaque phalange des doigts des mains et des pieds du jeune homme, chaque bourreau opérant énergiquement des piqûres saccadées, comme martelées rapidement et de plus en plus fortement, jusqu'à faire couler le sang sur chacune des "cibles".

Et comme si tout cela ne suffisait toujours pas à aggraver la situation, qui prenait une tournure résolument sordide, mais aussi désormais inquiétante, deux

femmes, dont sa mère, ont à ce moment décidé de lui enfourner dans la bouche, de force, de la même façon que l'on gaverait un animal, de pleines poignées d'un mélange contenant de vieux comprimés pharmaceutiques issus de boîtes crasseuses, des fragments d'écorces broyées, et encore d'autres ingrédients ressemblant à de petits clous de girofle. À ce stade, la scène se figeait en un tableau aux allures démoniaques.

Des hommes hurlent, la plupart des femmes et des enfants présents pleurent ou geignent, beaucoup paniquent. Cela tourne cette fois à l'hystérie collective, et inutile de dire que je n'en mène vraiment pas large. Le jeune homme, bien sûr, suffoque, à cause de son gavage, mais aussi parce qu'il est entouré d'une trop dense et oppressante assemblée. Nous sommes entassés, il fait très chaud, il n'a pas d'air, seulement celle des haleines fétides des trop nombreuses personnes qui l'assaillent. J'entrevois rapidement que le plus dangereux n'est plus le malaise qu'il a enduré, et que j'estime finalement de faible gravité, mais ces absurdes médecines de "sorcières", les aiguilles rouillées et les étouffantes poignées d'écorces absorbées de force, pratiques d'une époque révolue et qui ne peuvent que faire empirer la situation. Je comprends surtout que, si cela se complique, je resterai le seul et unique coupable à accabler, quelles que soient les réelles causes.

Cela devient insupportable. J'émerge de ma torpeur. J'agis. Je bouscule tout le monde pour atteindre le centre de l'assemblée, je les supplie avant tout d'arrêter avec les aiguilles et les écorces. Je tente d'en repousser certains, de leur faire comprendre, par quelques mots, mais surtout beaucoup de mimes, que l'homme étouffe, qu'il y a trop de personnes ici, qu'il y fait trop chaud, qu'il faut simplement lui ficher la paix et le laisser s'allonger, que les aiguilles rouillées sont gravement dangereuses pour la santé, que les écorces ne sont pas une médecine. Mais le père refuse, puis tous feignent définitivement de m'ignorer. Alors, à ce moment, je me rends aussi compte que tout cela comporte une certaine part de bluff, de mystification, de *paraître*, notamment cette sorte de surenchère permanente et bien consciente, j'en suis convaincu, de la part de certains, qui doivent *sauver la face*, *agir* coûte que coûte, et donc avec les seuls moyens auxquels ils ont accès, bref être *acteur*. Recourir à ces absurdes gestes, à ces "médecines" traditionnelles, est inéluctable car si ce n'est pas *ça*, alors ce ne sera rien. On fait "acte social", chaque intervenant, le père et les autres proches assumant là leurs rôles, et se donnant aussi en spectacle. Qui est dupe ? Qui ne l'est pas ? Je serais curieux de le savoir.

Mais je persiste, je les repousse encore, les suppliant d'arrêter. L'ayant agrippé par les aisselles, j'essaye de soulever le jeune homme de son tabouret

pour l'emmener à l'écart. Tâche impossible à moi seul, et bien sûr on ne me laisse pas faire, on m'aide encore moins. Alors, jusqu'où aller ? Repousser le père ? Quel chaos ! Une hystérie collective, grotesque si elle n'était pas aussi dangereuse. Mes tentatives restent vaines, j'en viens à les invectiver désormais, cependant personne ne m'écoute. Tous sont dans leurs rôles, et les regards semblent dire « *Laisse-nous faire, toi tu n'y connais rien !* ». Et chacun qui redouble d'efforts avec sa spécialité, les "massages" et les aiguilles, et d'autres poignées d'écorces qui apparaissent. On l'en gave, littéralement, avec des fonds de verre d'eau pour aider à ingurgiter l'ensemble. Alors, les premiers vomissements, inéluctables, surviennent.

Je reviens plusieurs fois à la charge, mais on m'interdit désormais d'agir. Les mains et les pieds de l'homme sont maintenant ensanglantés. Alors j'abdique, j'abandonne, je sors à l'extérieur, exténué, nauséux à la vue de ce tableau. Terrifié également, car si tout cela se compliquait, je me retrouverais en bien mauvaise posture. Quel cauchemar ! Cela a encore duré pendant longtemps à l'intérieur, peut-être une heure de plus. J'y suis à nouveau retourné, à une seule reprise cependant, car le terrible spectacle m'a cette fois définitivement découragé, personne ne s'étant encore apaisé. Je suis alors ressorti et me suis assis dans un coin à l'écart, dans l'obscurité et avec mon angoisse. Entre temps, je suis parvenu à m'isoler quelques instants pour me faire vomir moi aussi, volontairement toutefois, conscient qu'il devenait inconcevable de m'aventurer, maintenant, dans ce contexte endiablé, vers un état second et opiacé, qu'il était au contraire primordial que je puisse conserver le contrôle de mes actes et de mes émotions. Par chance, la drogue était le tout dernier ingrédient que j'avais absorbé dans la soirée et il ne me fut pas trop difficile de le régurgiter, au moins en partie. Désagréable sensation, infect goût.

Encore une ou deux heures plus tard, quelques jeunes gens sont venus me chercher pour m'annoncer que tout allait bien désormais. Un type était arrivé je ne sais d'où, avec un sac plein de médicaments chinois. Cachets et perfusions furent administrés jusque tard dans la nuit. Nous avons continué de veiller pendant longtemps, alors que tout s'était enfin calmé et que beaucoup de spectateurs et de pleureuses étaient finalement repartis. Néanmoins exténué, et surtout découragé par tout ce à quoi je venais d'assister, je n'ai plus pu prononcer une seule parole.

L'absorption de l'opium a-t-elle vraiment été l'unique cause de tout cela ? J'en doute un peu, ne serait-ce que face à l'étonnante rapidité avec laquelle le malaise est survenu, jusqu'à deux heures pouvant être nécessaires pour ressentir un tout premier effet psychoactif. Peut-être aussi le jeune homme couvait-il déjà

quelque chose. Plus tôt dans la journée j'avais notamment remarqué son air sensiblement ténébreux, voire dépressif.

Beaucoup, je crois, parmi ceux présents hier soir, du côté des femmes et des enfants surtout, ont exagérément songé à la mort rôdant. Alors, aujourd'hui, comme annoncé dès au réveil par le père, nous allons essayer de "réparer" tout cela en sacrifiant un cochon et en pratiquant cette cérémonie du *baci*, ce rituel animiste qui s'est désormais répandu parmi les populations de nombreux groupes ethniques du Laos et qui consiste à nouer aux poignets de la personne mortifiée des fils de coton blancs afin de lui "attacher" les bons esprits. Le cochon, je sais que c'est à moi de le payer, car comme il se doit dans ces contrées, le fautif doit ainsi tenter de compenser ses malencontreux actes. Pour cela dès hier soir, lorsque tout fut enfin calme, j'ai déposé deux billets de vingt euros, soit près de cinq-cent-mille kips, une petite fortune ici, sur la paillasse du malade, en bredouillant je ne me souviens plus quelle excuse.

La nuit a été très courte pour tout le monde, pas plus de trois heures de sommeil. Ce matin, subites inquiétudes du patriarche vis-à-vis de mes carnets et des pages d'écriture que j'ai continué à rédiger depuis hier après-midi, notamment durant le trafic d'opium, lorsque je me tenais ostensiblement assis au milieu du village, sur le gros rocher plat. Inquiétude également face aux quelques questions que j'avais osé poser de-ci de-là à ce sujet. Très tôt ce matin, alors que je me suis déjà réinstallé à l'extérieur avec mon cahier, il m'interroge à son tour. Il veut s'assurer que je ne mentionne pas ces événements dans mes pages. Je lui avoue que si, que c'est le cas, mais que tout y reste anonyme, que je ne cite personne et que le nom du village retranscrit est lui-même fictif. Afin de finir de le rassurer, je lui mens aussi un peu en lui faisant nonchalamment croire que ce sujet m'intéresse en réalité très peu, que je n'y ai d'ailleurs consacré que deux ou trois lignes tout au plus, et que je suis même disposé à les ôter du récit. Alliant le geste à la parole, je simule la recherche dans mes pages du passage incriminé, puis je barre quelques phrases quelconques sélectionnées au hasard parmi celles-ci. Enfin, je lui certifie que, quoi qu'il en soit, ces notes ne sont destinées qu'à un public très lointain, et qui n'est en aucun cas concerné par les activités du village. Reste pourtant les nombreuses photos effectuées ici depuis mon arrivée, heureusement il n'y songe pas.

Les nuits, nous n'étions jusqu'alors que trois ou quatre à occuper le bat-flanc des hommes, parfois le père, les deux Chinois, et moi-même, les autres s'entassant avec leurs épouses et leurs enfants dans les étroits "placards à dormir". Cette nuit, le jeune homme au malaise a été installé à nos côtés et le "docteur", le type arrivé hier avec son fatras de vieux médicaments, également.



Lui est resté le veiller jusqu'à l'aurore. Il lui a alors administré une ou deux perfusions supplémentaires, et il semble qu'il s'apprête à demeurer une seconde nuit ici. Je ne sais pas d'où il vient, je ne l'avais encore jamais aperçu dans le village avant les événements d'hier soir.

Étrangement, nos deux Chinois n'ont toujours pas quitté les lieux, et ils m'annoncent qu'eux aussi résideront à nouveau ici la nuit prochaine. L'objet de leur visite m'intrigue au plus haut point. Il ne fait selon moi aucun doute qu'ils sont directement impliqués dans le trafic d'opium d'hier, la coïncidence de leur présence simultanée pour un autre motif me paraissant illusoire. Je ne les ai néanmoins pas aperçus un seul instant entrer en contact avec leurs compatriotes, et je suis surpris qu'ils décident de s'éterniser ici une nuit supplémentaire alors que les trafiquants avérés semblent avoir pour leur part définitivement abandonné la place. Je brûle d'envie de les interroger à ce sujet, mais je considère finalement préférable de m'abstenir désormais de l'évoquer. À nouveau, ils sont restés totalement oisifs de toute la journée.

Nous avons tué un jeune cochon, égorgé à même le sol de terre battue de la hutte, le père et moi maintenant fermement la bête plaquée au sol tout en récoltant le flot de sang dans une bassine, attendant son dernier sursaut nerveux, et qu'elle s'immobilise enfin définitivement. Puis, comme convenu, nous avons effectué la cérémonie du *baci*. Une quinzaine d'hommes extérieurs à la maisonnée nous ont rejoints et tous, à tour de rôle, avons noué un long fil de coton, ici teinté au bleu indigo - il est toujours utilisé *blanc* chez les autres groupes ethniques de la région - autour des poignets du jeune souffrant, en psalmodiant quelques paroles, des vœux probablement. Quelques hommes ont préalablement attaché au fil de coton un billet monétaire, une petite coupure de faible valeur, seul le symbole comptant ; on m'a en outre expressément demandé de faire de même. Se tenant de part et d'autre du garçon, deux vieillards ont, avec peu d'enthousiasme, mais tout le long du rite, maintenu chacun un de ses poignets tout en récitant de longues "prières", d'interminables monologues lancinants et monotones. Et, comme toujours lors des cérémonies de ce type ou d'autres célébrations chamaniques quelconques, tout s'est déroulé sans que cessent une seule seconde le brouhaha et l'agitation alentour, les activités entreprises par chacun, les rires et les conversations animées des uns et des autres, les indéfectibles et sonores raclements de gorges et crachats, les jeux et les cris des enfants, les vagabondages des chiens furetant parmi nos jambes, bref la joyeuse pagaille habituelle suivant son cours pendant toute la durée de l'office.

Nous avons beaucoup bu, puis mangé du cochon, malheureusement peu et pas les pièces les plus fameuses. Des carrés de foie bouillis et des bouchées de viande frite servies baignant dans le sang frais de l'animal. L'ensemble fut accompagné des incontournables pousses de bambou, d'une soupe d'herbes, de courge et de ce plat auquel je ne parviens pas à m'accoutumer, du tofu, le fromage de soja, mais ici préparé sucré. Ce que je regrette surtout, c'est l'excellent riz glutineux que nous consommions dans les villages *Hanyi*, il y a de cela une dizaine de jours.

Quatre journées dans un même hameau comme celui-ci, de taille très réduite qui plus est, me laissent le temps de me rapprocher de certaines personnes, et de nouer avec elles quelques rapports sensiblement amicaux. De plus, arrivant précédemment de Phoum Soung, mon "village d'il y a deux ans", dans lequel je venais également de passer plusieurs journées d'affilé et situé à moins d'une heure de marche d'ici, gageons que toutes les histoires à mon sujet ont eu le temps de circuler entre ces deux hameaux *Akha*. Pourtant, la plus cocasse d'entre elles, celle du scandale "adultérin" du dernier jour à Phoum Soung, ne semble pas encore s'être ébruitée jusqu'ici, en tout cas personne n'y a pour l'instant fait allusion.

L'intimité des couples et des familles, surtout le soir, autant dire qu'elle n'existe pas. Chacun ici, sans exception, ne peut qu'entendre malgré lui les conversations, si elles ne sont pas chuchotées, et jusqu'aux soupirs même parfois, de ses voisins filtrant au travers des grossières parois des huttes, qu'elles soient de claies de bambou ou de planches de bois toujours disjointes. Dans ces villages de montagne et en forêt, les nuits sont des enchantements, car s'y rajoutent les stridulations et sifflements d'insectes, les douces paroles et chants des femmes consolant leurs bébés, les calmes dialogues des uns et des autres, les lancinants monologues des opiomanes accompagnant les grésillements de leurs boulettes de drogue en fusion, le tintinnabule des cloches de deux ou trois zébus du troupeau agglutiné sur l'aire du centre du village, les cris et le remue-ménage des mammifères rongeurs trottant au-dessus de nos têtes. S'y superposent très régulièrement un rugissement de bête en forêt, les doux hululements des oiseaux de nuit et les grognements des chiens et des cochons se querellant.

### **13 octobre - Ban Muangtcha Khao**

### **Flirt, sangsues, ennui**

Hier soir, après quelques morceaux de cochon supplémentaires, et lorsque nous fûmes à nouveau bien imbibés d'alcool, un des jeunes types du village m'a

lancé un « *Pai lin phousao, falang !* », ce qui signifie, si l'on traduit littéralement "*Aller se promener jeunes filles, étranger !*". C'était donc une invitation, pour moi l'étranger, à l'accompagner aller taquiner quelques jeunes filles non mariées d'une autre maisonnée. Mais prudence, cet acte social s'opère selon quelques règles. Il est, entre autres, hors de question qu'un des deux partis se retrouve seul en scène, il faut en effet toujours qu'au moins deux personnes de chaque sexe soient présentes. Cela signifie par exemple que ce garçon n'aurait pas pu envisager un seul instant de s'y rendre sans être accompagné d'autrui. Puériles pour l'œil étranger, mais importantes dans la vie sociale de la jeunesse villageoise, ces rencontres, durant lesquelles l'on se contente en fait de plaisanter, permettent ainsi de sceller les premiers liens d'hypothétiques futures unions matrimoniales. C'est donc assis près du foyer d'une des deux ou trois dernières huttes du village que je n'avais pas encore visitées que nous avons tous deux laissé libre cours à nos plaisanteries et badinages alcoolisés, face à trois charmantes jeunes filles de peut-être seize ou dix-sept ans, pouffant sans cesse de rires dans leurs admirables tuniques et parures traditionnelles *Akha*. Bien qu'au départ très intimidées par ma présence, c'est pourtant avec un "trophée" remis par l'une d'elles, acquis au bout de beaucoup d'obstination rigolarde, que j'ai achevé cette soirée de *cour* courtoise : un de ces nombreux "colliers" de petites perles blanches que toute jeune fille *Akha* non mariée accumule, les attachant suspendues à sa taille en attendant de s'en servir plus tard, après son union, pour orner, aux côtés de multiples bijoux d'argent, sa spectaculaire coiffe de femme mariée. Je sais que ce n'est pas un cadeau totalement anodin, car la plupart du temps elles ne concèdent en effet à leur prétendant, qui ensuite l'exhibera ostensiblement autour du cou, qu'un des plus vilains de ces colliers, un des deux ou trois qu'elles réservent peut-être d'ailleurs justement pour ces occasions, et qui sont réalisés avec d'horribles perles de plastique sans valeur. Ainsi, ce matin je ne me suis pas privé, col de chemise un peu plus entrouvert que d'habitude, de l'afficher moi aussi, un brin provocateur. Quelques hommes et jeunes garçons n'ont alors pu réprimer certains « *Oh* » d'admiration et interrogatifs, certains d'entre eux tenant même fermement à savoir de quelle hutte il provenait.

Déception ce matin, pour mon dernier repas à Talao Khang. Alors qu'hier soir les femmes préparaient les abats du cochon, les tripes qui, frites dans de la graisse avec des herbes, sont excellentes, je ne les ai pas vues apparaître au petit-déjeuner. En lieu et place, nous n'avons eu droit qu'à quelques carrés de couenne et des pousses de bambou.

Départ et adieux un peu précipités ce matin, car je souhaite profiter d'accompagner une famille qui migre pour quelques jours vers ses rizières, et me

faire ainsi opportunément guider sur une partie du trajet. Avec quatre femmes, trois hommes et trois enfants, dont un bébé lové dans une couverture soigneusement disposée au fond de la hotte dorsale d'une des mères, nous nous mettons en route. Une heure de marche en leur compagnie, puis nous faisons une pause dans un premier abri de rizière. Nous y cueillons puis partageons une de ces sortes de melons sans goût, et très faiblement sucrés, qui sont semés aléatoirement dans les *rays*, ces petites parcelles temporaires gagnées sur la forêt défrichée. À partir d'ici, eux prennent une autre direction, s'engouffrant dans un improbable sentier à peine tracé. Nous nous quittons donc définitivement.

Je poursuis seul, pendant plus de quatre heures, un itinéraire que l'on m'a grossièrement décrit ce matin. C'est très probablement ce parcours, à l'aller comme au retour, que les trois trafiquants chinois ont accompli l'autre nuit, en grande partie dans l'obscurité. Des bosquets de bambou géants encadrent l'étroit sentier et il faut régulièrement en franchir d'énormes et lourds troncs morts et désormais noircis tombés en travers du chemin, se courber très bas pour passer en-dessous ou au contraire les escalader. De la forêt très dense envahit la totalité des pentes escarpées environnantes. Les montées et les descentes se succèdent, interminablement. D'épais et hauts buissons encombrant à maintes reprises le sentier, et je suis contraint d'en écarter continuellement les branches par d'incessants mouvements des bras. Inévitablement, les sangsues pullulent dans ces zones perpétuellement humides. Il faut alors profiter de la moindre surface un peu sèche pour s'arrêter et rapidement opérer une inspection systématique et méticuleuse des pieds, puis en arracher jusqu'à la dizaine de bêtes qui colonisent régulièrement chacun d'eux. Quelques glissades et chutes sont en outre inéluctables dans les passages les plus pentus. Plus loin, il est nécessaire de rejoindre puis remonter le cours d'un torrent, en le traversant et le retraversant un nombre incalculable de fois, dès qu'une de ses berges ne se fait plus praticable. Puis il faut le quitter et atteindre à nouveau une crête, la longer un moment, puis redescendre sur l'autre versant, où apparaissent les premières minuscules rizières du prochain village. Arrêt dans un cabanon pourrissant, et toute première rencontre, depuis mon départ ce matin, avec un paysan qui entretenait là les petits canaux d'irrigation de ses parcelles. Interloqué, il me rejoint et nous discutons quelques instants, tout en brûlant au briquet chaque sangsue que nous détachons l'une après l'autre de nos pieds. Il ne me reste qu'une dernière petite hauteur à gravir, une heure ou deux de marche tout au plus.

Puis, le son d'une cloche de bétail, et deux hommes vaquant là à je ne sais quelles occupations, peut-être tout simplement, comme ils aiment souvent à le faire, à contempler leurs buffles pendant de longs moments. J'entame immédiatement les habituelles, incontournables et rassurantes présentations :

« *Je suis seul, je me promène, je viens de tels villages et me dirige vers tels autres* » étant les principales et les plus urgentes à déclamer, toujours dans cet ordre. C'est peu dire que tous sont désormais sérieusement épatés, et parfois même perplexes dans un premier temps, lorsque je leur énumère la liste de l'ensemble des villages par lesquels je suis passé depuis le tout début de mon périple. C'est surtout le fait que j'accomplisse seul ces parcours qui les sidèrent, notamment parce que certains de ces villages, par exemple les hameaux *Hmong* et *Hanyi* visités il y a deux semaines, sont des endroits où la plupart d'entre eux, ici, ne sont jamais allés et n'iront probablement jamais.

Plus très loin du village désormais, puisque j'ai déjà perçu le chant d'un coq, je rattrape et surprends deux enfants marchant dans la même direction. Encore bien plus que les adultes, il faut méthodiquement les rassurer sur mes intentions. C'est important si on ne veut pas qu'ils paniquent, ce qui arrive très fréquemment à l'approche des villages. S'annoncer de loin, par une simulation de toux par exemple, s'immobiliser le cas échéant, surtout si les enfants sont très jeunes, prononcer quelques mots amusants et exagérés sur les difficultés rencontrées en chemin, cela suffit parfois, comme ici, car ils ne fuient pas, ils sourient même, puis se laissent approcher, ce qui n'est pas toujours le cas, loin de là. Il faut néanmoins maintenant obligatoirement que ce soit moi qui ouvre la marche, au-devant d'eux, et à quelques mètres de distance, qu'ils puissent ainsi ne pas me quitter des yeux pendant un seul instant. Ce manège-là, je le connais désormais bien et le mets systématiquement en pratique si les circonstances m'y poussent.

Nous nous séparons à l'approche du village, car eux décident d'entrer par le haut, et moi par le bas. À l'arrivée dans chaque nouveau hameau, je m'arrange toujours pour assez rapidement pouvoir le traverser en tous sens afin d'annoncer au plus tôt ma présence à un maximum de villageois, et de tâcher par la même occasion de repérer laquelle des maisonnées pourrait s'avérer la plus joyeuse et la plus accueillante pour la nuit. Devant l'une d'elles, sous l'auvent formé par la toiture de chaume, se tient un petit attroupement, trois femmes, un vieillard et une ribambelle d'enfants. Je les rejoins, et comme toujours, sans tarder, sous l'ordre d'un adulte, un gamin m'apporte un tabouret bas. Nous regardons les quelques photos qu'il me reste à distribuer dans quelques villages, puis aussi le bestiaire, le livret d'images d'animaux.

Dans tous les villages *Akha*, alors que la plupart des hommes les ont désormais presque tous abandonnées, toutes les femmes sont, pour leur part et tout au long de la journée, quels que soient les travaux ou activités qu'elles exercent, en permanence parées de leurs spectaculaires tuniques et coiffes traditionnelles, que j'ai déjà maintes fois décrites par le passé. Admiratif devant

la sophistication et la richesse d'ornementation de ces attributs, je ne me lasserai jamais de les contempler.

Le vieillard de la maisonnée que j'ai rejointe est terriblement impotent, il ne doit même plus pouvoir quitter les abords immédiats de la hutte. Son pouce et son index sont encrassés de résidus d'opium, résultant d'innombrables malaxages quotidiens de boulettes de la drogue. En l'absence d'hommes valides en cet instant, je ne peux me permettre de solliciter ici l'hébergement pour la nuit. Je leur tiens néanmoins compagnie durant un long moment, mais finalement, parce que je suis fatigué et qu'il faut les laisser, je demande le *nay ban*, le chef du village. On me désigne sa hutte, et les gamins, inévitablement, m'y accompagnent.

Bien qu'arrivé chez un des trois chefs, je me retrouve pourtant, à mon grand regret, au milieu d'une famille de lourdauds. Un brin sans gêne avec mes affaires, ils vont jusqu'à reposer certains de mes effets directement sur le sol de terre battue, geste qui ne se pratique absolument jamais tellement le sol, quelle que soit sa nature, terre, planche ou bambou, est ici toujours considéré comme une zone *impure*. Partout ailleurs, systématiquement, chacun de mes objets sera immanquablement et précautionneusement déposé sur un tabouret, un petit banc, ou encore sur le bat-flanc de repos, près de ma paillasse.

Il n'y a pas de jeunes femmes sous ce toit, du moins en ce moment. Le père m'assomme de questions ayant trait à l'argent et deux garçons s'amuse de plaisanteries stupides. Quant à la mère, je ne parviens pas à lui faire articuler plus de deux syllabes à la suite. D'autres attitudes aussi, même si j'y attache pourtant peu d'importance, témoignent néanmoins d'un degré de négligence vis-à-vis de l'invité. Là où, ailleurs, toujours, l'on s'empressait de rentrer pour la nuit mon linge resté dehors, ici il y demeure. Là où ma paillasse était systématiquement apprêtée avant que je m'y couche, ici je n'ai trouvé qu'une natte poussiéreuse cachant des déjections de rongeurs, et une vieille couverture trouée et amassée en boule dans un coin. Même les trois chiens restent méchants. Là où d'habitude, le plus souvent, ils se tiennent relativement cois dès que j'ai été admis dans un intérieur, ils continuent ici à se montrer très hargneux et grognant à chacune de mes apparitions. J'aimerais pourtant passer au moins deux nuits dans ce village, et donc, dès demain matin très tôt, j'irai "prospector" à la recherche d'une famille plus accueillante, puis étudierai une combine pour déménager sans heurts ni vexation. Il y a notamment tout un petit groupe de huttes vers lesquelles je ne me suis pas encore aventuré. Celles-ci se situent non pas de l'autre côté d'une crevasse, creusée comme souvent par l'écoulement des eaux de pluie qui forment parfois de véritables torrents, mais sur le versant

opposé d'un authentique ravin dans lequel il faut d'abord descendre ou contourner par l'aval.

Ce village de Muangtcha Khao, avec ses quelque quatre-cents habitants, serait le hameau *Akha* le plus proche de la seule piste carrossable qui traverse l'extrême nord de la province de Phongsaly. Cette piste est néanmoins encore éloignée de plus d'une soixantaine de kilomètres semble-t-il. D'ici là, on m'apprend que ne se trouvent plus que quelques hameaux des ethnies *Hô* et *Lolo*. Muangtcha Khao est probablement un des villages situés le plus en altitude parmi ceux visités durant ce séjour. Il offre un panorama époustouflant. Où que l'on porte le regard, ne s'y déploient que le ciel, et jusque très loin, la forêt dense.

Un brouillard est tombé dès 17 heures. N'ayant alors vraisemblablement plus grand chose d'autre à contempler, c'est une bonne soixantaine de villageois qui se sont réunis pour m'observer faire ma toilette, en caleçon comme d'habitude, sous le jet d'eau glacé d'une fontaine en ciment qu'ils ont construite au centre du village. Douche, lessive, chaussures incluses, et surtout rasage, bref du grand spectacle. Par chance, un couple de colporteurs, deux vieux marchands itinérants chinois de passage, ont malgré tout fait un peu diversion, car en cas contraire, c'est certain que mes spectateurs eurent été bien plus nombreux !

La mère est teigneuse. Ce soir, allez savoir pourquoi, elle a piqué une crise, une colère, un boucan de tous les diables. Tout en hurlant, elle s'est mise à taper violemment sur la paroi de planches qui sépare le foyer du reste de l'espace à vivre. Le père, lui, tout en continuant à m'inonder de questions stupides et incohérentes, fait le fanfaron devant les autres, croyant parvenir à se faire comprendre de moi. Un fils est irritable, sa femme est lunatique. Un seul d'entre eux, le plus jeune, est sympathique et intelligent, mais malheureusement timide. Je devine très bien qu'il déchiffre avant tous les autres mes laborieuses paroles, mais il laisse quand même docilement son père les lui traduire en dialecte. Bref, *chez ces gens-là... on s'ennuie.*

## **14 octobre - Ban Yakhou Kan**

### **Argent, géographie, éboueurs**

Même si, faute de suffisamment d'opportunités de dépenses, l'argent est, dans ces endroits reculés, très rarement manipulé, et donc peu visible au quotidien, le *yuan* chinois reste quasiment la seule devise circulant dans les villages de cet arrière-pays, ceux parcourus ces dernières semaines. Me rapprochant désormais peu à peu des centres d'activité, je vois maintenant réapparaître les kips laotiens,

cette monnaie au cours tellement fluctuant et surtout continuellement dévalorisé depuis des dizaines d'années. En effet, alors qu'il y a un peu plus de vingt ans seulement, le billet de *un kip* était encore utilisable, il faudrait aujourd'hui en réunir près de treize-mille d'entre eux pour composer une somme équivalente à un seul euro ! Alors, pour s'accommoder de cette inflation galopante, les coupures les plus petites doivent être régulièrement mises au rebut, car se réduisant inéluctablement à des valeurs insignifiantes les unes après les autres. Ainsi, toutes celles comprises entre un et cinq-cents kips ont été sorties de la circulation en quelques années seulement, et celles de mille kips subiront à n'en pas douter un sort identique dans peu de temps. À l'opposé, et dans le même temps, des coupures de montants toujours plus conséquents deviennent alors nécessaires, ainsi celles de cinq-mille kips, puis dix-mille kips et enfin cinquante-mille et cent-mille kips ont progressivement fait leur apparition. Peu avant cela, il était très fréquent de pouvoir observer, en ville, juste derrière les guichets de banque, des employés équipés de masques à poussières occupés à manipuler des monceaux de liasses de billets, parfois jusqu'à deux ou trois mètres cubes empilés sur un bureau, et des volumes encore plus importants déposés au sol. Il n'était pas rare non plus d'apercevoir des clients, commerçants sans nul doute, en route ou de retour d'une de ces banques, juchés sur le siège arrière d'un scooter et portant, suspendus à chaque bout de bras, deux lourds sachets en plastique plus ou moins transparent remplis à craquer de ces mêmes liasses de billets. En tant que touriste, c'était un peu plus simple, mais il fallait toutefois penser à emporter un sac de rangement lorsqu'on se rendait dans une banque pour changer ne seraient-ce qu'une seule centaine de dollars américains. En cas contraire, il n'y avait pas d'autre solution que d'en ressortir en tenant ostensiblement dans chaque main une très volumineuse liasse.

Comme je l'ai décidé la veille, ne souhaitant pas rester plus longtemps sous le toit de cette famille d'accueil définitivement peu amène et maladroitement choisie, c'est quasiment dès le réveil ce matin, en tout cas dès la levée du soleil, que je me suis mis à parcourir le village, à la recherche d'une nouvelle et plus sympathique maisonnée. Malheureusement, ces moments très matinaux ne sont pas les plus appropriés pour cela car, à cette heure, la plupart vaquent à des tâches importantes, tel le nourrissage des bêtes, et beaucoup s'apprêtent par ailleurs à s'en aller, pour la journée entière ou encore plus longtemps, vers les champs et la forêt.

Ainsi, après pourtant quelques déambulations, je ne suis finalement pas parvenu à rencontrer une famille qui m'eut donné une réelle et forte envie de rester pour une deuxième nuit dans ce village. À nouveau même, j'ai eu à faire à quelques comportements peu avenants. En prenant soin de ne pas en faire une



généralité, ce n'est toutefois pas la première fois que je remarque une sorte de corrélation entre extrême isolement des hameaux et attitude bienveillante de leurs habitants, comme si au contraire, à l'image de ce que je constate ici, la proximité de pistes carrossables, et donc des bourgs de plaine et d'une certaine modernité, corrompait les mœurs. Le sentier reliant ce village à la piste autorise même, du moins en saison sèche, la circulation de mobylettes, dont quelques familles ici se sont équipées, des objets qui n'ont par contre encore jamais pu atteindre aucun des lieux habités de l'arrière-pays. Les marchandises, mais aussi des habitudes, des mentalités et des comportements adoptés à l'extérieur pénètrent ainsi plus aisément dans ces parages que dans les villages montagnards plus isolés. Cela me fait penser à cette maxime lue un jour quelque part : « *Sur les mauvaises routes on ne rencontre que des gens bien, sur les bonnes routes on rencontre toutes sortes de gens* ». Conséquence supplémentaire de la relative accessibilité de ce village, pour la première fois on m'a parlé de deux autres étrangers occidentaux, des touristes comme moi, mais eux accompagnés d'un guide lao, qui seraient parvenus jusqu'ici, il y a de cela environ deux ans. Cette information ne m'a pas surpris outre mesure car ce matin, en parcourant le village, l'attitude d'un homme m'avait interpellé : en m'apercevant passer devant sa hutte, il était venu à ma rencontre pour me proposer de lui acheter des dents de phacochères. Or, rien de similaire ne m'est jamais arrivé dans les villages isolés, jamais on ne m'y a présenté quoi que ce soit à vendre. Cela m'avait alors mis la puce à l'oreille, car signifiait clairement que certaines personnes, des visiteurs étrangers assurément, avaient déjà montré ici un intérêt pour ce type de reliques. Bref, le *développement* suit son cours.

Dilemme pour les journées à venir, puisqu'il m'en reste une dizaine de disponibles pour parcourir la région à pied, avant de devoir entreprendre le trajet motorisé de trois ou quatre jours qui seront requis pour mon retour vers la capitale du pays. J'avais initialement envisagé un tout autre itinéraire que celui accompli jusqu'ici, et avais surtout prévu de me déplacer bien plus rapidement, sans m'éterniser aussi longtemps dans certains villages *Akha*, comme je l'ai néanmoins fait ces derniers jours. J'avais entre autres vaguement projeté, durant ce séjour, d'effectuer une traversée nord-ouest/sud-est, ou inversement selon les circonstances, de toute la région située sur la rive droite de la rivière Nam Ou, mais j'ai finalement abandonné cette idée, car je dois encore, ici sur la rive gauche, me rendre dans trois ou quatre villages déjà visités une première fois il y a deux ans, et dans lesquels j'avais promis à certains habitants de revenir un jour ou l'autre leur remettre des photos réalisées à l'époque. Par ailleurs, l'envie est forte de retourner vers l'est, vers les villages *Hanyi* déjà traversés deux semaines auparavant, car j'avais particulièrement apprécié la compagnie de ce groupe

ethnique et de mes hôtes. Pour cela, il me faudrait cependant plus de temps disponible, sans compter que ce serait alors dommage de ne pas en profiter pour pousser un peu plus loin, jusqu'à la frontière vietnamienne. Ce projet, assurément, je le réaliserai une prochaine fois.

Pour obtenir des renseignements relatifs à la géographie de la région, et surtout concernant l'emplacement des villages les plus isolés, il faut impérativement et régulièrement interroger plusieurs personnes, des hommes uniquement, et les questionner de manières diverses et variées, de façon à pouvoir accumuler et pondérer les informations obtenues, les comparer, puis s'assurer de leurs cohérences. « *Quelle distance ?* », « *Combien d'heures de marche ?* », « *Combien de rivières à traverser ?* », « *Combien de montagnes à franchir ?* », « *Y aura-t-il des intersections ? Si oui, après quelle durée de marche ?* » et quelques autres encore sont les questions indispensables que je parviens désormais à formuler à partir de mon très pauvre et limité vocabulaire lao. Ensuite, lorsque j'ai pu obtenir quelques réponses chiffrées, afin de garantir leur validité et exactitude je m'en vais, très sûr de moi, les affirmer moi-même à un autre homme du village, tout en observant ses réactions et en les lui faisant confirmer. Mes difficultés à bien cerner la géographie de cette région, particulièrement sauvage, ainsi que la position des villages, se trahissent d'ailleurs désormais directement sur l'embryon de carte que j'avais griffonnée il y a deux ans, lors de mon dernier passage dans ces secteurs. Y parvenant à nouveau aujourd'hui, mais depuis une direction presque diamétralement opposée, je me rends alors compte que ces schémas et notes sont truffés d'erreur, et qu'il faut que je me résigne à les reconsidérer dans leur globalité.

Retour au sein de ma peu supportable famille d'accueil. Les trois chiens persistent à être terriblement sévères envers moi, et je les crains réellement. Ils commencent à férocement gronder dès qu'ils m'aperçoivent franchir la barrière de bambou cernant la hutte. Depuis hier soir, je reste ainsi continuellement sur mes gardes tellement je redoute leur fourberie, et même qu'ils ne parviennent à me mordre, ceci particulièrement lorsque je me trouve à l'intérieur de la hutte, dans sa quasi obscurité permanente.

Dans les villages de montagne, il n'y a pas de vécés. Le matin, à l'heure de la "grosse commission" quotidienne, chacun se réfugie alors dans un buisson proche, équipé éventuellement d'un tube de bambou ou d'un autre récipient rempli d'eau, mais aussi, en tout cas systématiquement en ce qui me concerne, armé d'un solide bâton. Car, habitués depuis l'éternité à ces rituels quotidiens immuables, *ils* nous suivent dès le franchissement de la clôture du village, et jusqu'au lieu de l'action. On peut toujours tenter de *les* chasser à coups de

pierres, *ils* reviendront à la charge quelques secondes plus tard. Alors, à peine défroqué et accroupi à l'abri des regards, prêt à opérer consciencieusement la tâche défécatrice, *ils* sont là tout près, sur le qui-vive, à l'affût et déjà grognant, et il va falloir s'en défendre violemment, car leur impatience est sans limites. *Ils* s'approchent au plus près, excités, et grognant de plus en plus fort, et il faut alors leur brandir le bâton, et même s'en servir pour les frapper parfois. Eh oui, je veux parler des cochons ! Entièrement libres de déambuler en journée dans et autour des villages, ils en sont les inégalables éboueurs. Ils nettoient en effet immédiatement la moindre déjection humaine dès sa production, et sont même prêts à se battre féroceement entre eux pour s'accaparer ces *mets* de choix. C'est à deux ou trois d'entre eux qu'ils accompagnent systématiquement chaque villageois dans les buissons tous les matins. Des chiens sont parfois aussi de la partie, mais les cochons, bien plus féroces à ces occasions, ne sont en aucun cas prêts à leur céder quoi que ce soit. Quoi qu'il en soit, la place est nette en deux temps trois mouvements, avant même que l'on ait eu le temps de se reculotter. Je dois reconnaître qu'il y a quelques années, lorsque j'avais découvert, ahuri, ce surprenant mode "d'assainissement", ce fut une véritable révélation, car jusqu'alors je m'étais toujours demandé comment procédaient les villageois pour ne pas souiller ainsi dangereusement les abords de leurs habitats. Par ailleurs, puis j'en arrêterai là avec ce sujet sensiblement scatologique, lorsqu'un jeune enfant "s'oublie" à l'intérieur d'une hutte, on fait alors entrer un chien, qui nettoiera rapidement la place, le sol... mais aussi les fesses du petit !

Départ, seul, dans les brumes matinales, pour le village de Yakhou Kan, situé vers le sud. Celui-là, je ne l'ai encore jamais visité, mais je l'avais quand même positionné il y a deux ans, très maladroitement il est vrai, sur mes cartes griffonnées. C'est un village de l'ethnie *Hô* m'assure-t-on. Le chemin ne présente pas de contrainte majeure, et il me faut à peine trois heures pour le rallier. Alors, vers la fin du parcours, l'apercevant au loin sur le flanc de la dernière colline opposée, et devinant que je ne rencontrerais plus aucune difficulté à l'atteindre en peu de temps, je m'offre une sieste dans un petit abri de rizièrre élevé là sur pilotis. Impermanence des choses, sous ces latitudes humides indéniablement plus qu'ailleurs, toutes constructions ou habitats, ici uniquement composés de bois, de bambou, de chaume et autres végétaux, sont inévitablement destinés à dépérir, se dégrader, pourrir, retourner rapidement à la terre nourricière. En effet, dans cet abri, comme c'est aussi souvent le cas dans les huttes d'habitation lorsqu'il y règne le calme, on distingue de tous bords les grignotements inlassables de la matière végétale par les insectes xylophages, rongeurs et voraces.

Comme on en rencontre parfois, et ils sont alors généralement reconnus et désignés comme tels par leurs co-villageois, je loge ce soir dans la famille d'un chasseur averti. C'est avec fierté qu'il me dévoile, comme des trophées, quelques reliques d'animaux sauvages rapportés précédemment, des peaux de muntjacs et d'autres cervidés, des crânes et cornes de serows - une sorte d'antilope de forêt - des queues de civettes et de quelques mammifères supplémentaires que je ne connais pas, ainsi qu'une peau de félin que mon livret de photos animalières nous permet d'identifier comme étant sans aucun doute possible celle d'un chat-léopard (*Prionailurus bengalensis*).

Ce soir, mon hôte chasseur m'offre cérémonieusement un peu de viande de gibier, un cervidé qu'il ne reconnaît néanmoins pas parmi les photos de mon bestiaire. Il s'agit d'une toute petite portion de chair enveloppée dans une feuille végétale désormais sèche, et recouverte de suie grasse et noire, car jusqu'alors mise à fumer au-dessus du foyer, sur la plate-forme de bambou suspendue, un dispositif que j'ai déjà décrit ailleurs et sur lequel l'on dépose continuellement divers menus objets et ingrédients que l'on souhaite sécher ou fumer. Le petit morceau de viande, pas plus gros qu'un œuf de poule, est rapidement cuit. La chaire est très brune et même sombre, presque noire, mais tendre, d'une saveur forte et divinement goûteuse.

## **15 octobre - Ban Tchak Khao**

### **Pauvreté, peur, discrimination**

Me voici arrivé chez les *Lolo*, une ethnie "cousine" et proche des *Hô*. Je me suis invité au sein d'une minuscule maisonnée. Il y règne une ambiance un peu triste, mais la famille se fait envers moi d'une gentillesse confondante. Une pauvreté et un dénuement absolus y sévissent toutefois. Une vieille femme, un couple et leurs deux jeunes enfants cohabitent dans la précaire hutte, en vérité rien de plus qu'une cabane, uniquement faite de bambou et de chaume. Seules quelques planches de bois ont été utilisées pour bricoler une porte. Il y a également un bébé, âgé de pas plus de quelques mois, un orphelin semble-t-il, recueilli je ne sais où, et que la vieille femme veille toute la journée. Ainsi, dans les villages de montagne, c'est la toute première fois que j'aperçois un bébé non pas nourri au sein d'une femme, mais avec de douteux sachets de lait en poudre chinois. Du fond de son berceau, une hotte de vannerie de bambou suspendue bas à la charpente, il pleure souvent. Particulièrement chétif, sa santé semble fragile.

Un vieux couple de colporteurs chinois, aperçu le jour précédent chez les *Akha* de Muangtcha Khao, est hier lui aussi parvenu ici, il fit son entrée dans le village quelques heures seulement après moi. Si j'avais appris que nous allions effectuer le même trajet, j'aurais un peu reporté mon départ afin que nous fassions la route ensemble. Dès leur arrivée, ils ont étalé devant une des huttes leur minuscule carré de bâche en nylon, et y ont répandu les quelques habituels *trésors* susceptibles de trouver acquéreurs parmi les villageois : quelques vêtements d'enfants de très mauvaise fabrication chinoise, des bobines de fil à coudre, des aiguilles et des épingles, quelques paquets de cigarettes, de ce filandreuse tabac jaune en vrac pour les pipes à eau, des briquets, des piles et des ampoules de rechange pour les torches, quelques gadgets et bijoux de plastique pour les enfants, etc. Je suis allé leur tenir compagnie durant un moment afin de profiter de l'amusant spectacle de quelques vives négociations. C'est que l'on ne brasse pas des fortunes par ici et qu'un sou est un sou. On peut alors bruyamment se chamailler pendant un long instant pour un rabais de cinq-cents kips, quatre centimes d'euro.

Avec ma misérable famille, nous avons passé une partie de la soirée à regarder les albums photos. Celui des animaux a fasciné les deux jeunes enfants. Alors qu'à mon arrivée je les effrayais complètement, qu'en fin d'après-midi je les inquiétais encore terriblement, je suis finalement parvenu à les faire littéralement pleurer de rire en tentant d'imiter le cri et la posture, mais de manière totalement aléatoire et fantaisiste, de la plupart des bêtes que nous découvrons ensemble au fil des pages.

Tôt ce matin, avant qu'ils ne reprennent la route avec leurs bardas harnachés sur le dos, je suis rapidement retourné voir mes vieux colporteurs chinois pour faire acquisition de quelques menus cadeaux à offrir à ma famille d'accueil avant mon départ : cigarettes, nécessaire de couture, dosettes de shampoing, ballons de baudruche et sifflets, et même trois petits ticheurtes d'enfants. Et puis, une fois n'est pas coutume, je leur ai laissé une somme d'argent un peu plus conséquente que d'habitude. Ils l'ont d'abord vigoureusement refusée à maintes reprises et n'ai pu la leur faire accepter qu'en prétextant qu'elle était destinée à pourvoir durant quelque temps aux besoins du bébé, orphelin recueilli par leurs soins.

Parce que certaines familles, malgré le fait qu'elles se trouvent dans une situation matérielle et économique catastrophique, se font parfois tellement prévenantes envers moi, alors certains départs s'avèrent plus mélancoliques que d'autres.

Mes vieux Chinois et moi quittons le village simultanément, mais eux vont désormais se diriger vers le nord alors que je poursuis ma route vers le sud.

Marcher à l'aurore permet de ne pas avoir à supporter les cris stridents et incessants des insectes de forêt, qui s'en donnent à cœur joie durant tout le reste de la journée. Très tôt le matin, l'espace sonore est réservé aux oiseaux.

Le chemin a d'abord continuellement descendu jusqu'en fond de vallée. Dans cette région, les *Hô* et les *Lolo* connaissent et pratiquent - dans les limites permises par la topographie - la culture de rizières irriguées. Ils sont en effet parvenus, dans ces vallons pourtant particulièrement étroits et escarpés, mais situés à proximité des indispensables torrents et ruisseaux, à composer de minuscules terrasses étagées, de jamais plus d'un hectare environ toutefois chacune. Ces avantageuses mais petites surfaces ne suffisant néanmoins pas à la subsistance de la totalité des villageois, la culture traditionnelle de friches sur abattis-brûlis de forêt de pente, cette si impressionnante et surtout exténuante technique agraire que j'ai déjà décrite autrefois, est également pratiquée. Quant à l'opium, bien que tout aussi présent et trafiqué que dans les autres villages de la région, quelle que soit l'ethnie qui peuple les lieux, il se fait cependant dorénavant moins visible. Il faut dire que l'on se rapproche des plaines habitées par les Lao, et donc du champ d'action des autorités provinciales. Alors les parcelles sont plus isolées, mieux dissimulées, loin à l'écart des hameaux, des autres cultures et surtout des sentiers. Même dans les villages, il me semble que les fumeurs se font plus discrets qu'ailleurs.

Il est remarquable que, marchant en journée, je ne croise quasiment jamais personne sur les sentiers. Le plus souvent, les quelques rares rencontres humaines n'ont lieu qu'à proximité immédiate des villages, celui du départ ou de l'arrivée. Cela prouve à quel point les montagnards de ces zones reculées ont très peu d'occasions et de prétextes de se rendre dans un hameau voisin, et encore moins souvent en direction des bourgs de plaine. Les rapports sociaux du quotidien se limitent alors uniquement à la population du village. Les distances et les temps nécessaires aux déplacements à pied expliquent en grande partie cela, et une des conséquences directement visibles est que certains sentiers sont tellement peu foulés qu'ils tendent continuellement à disparaître sous la végétation envahissante.

Dans ces zones forestières reculées et particulièrement sauvages, il est totalement inconcevable et illusoire d'envisager de passer la nuit dehors, là où trop de bêtes, des grosses comme des petites, rôdent en permanence. Ma principale préoccupation est alors, lorsqu'un trajet entre deux villages consécutifs s'annonce un peu plus long et laborieux que d'habitude, de m'assurer que je ne parviendrai pas dans le suivant *après* la tombée de la nuit. Surpris par la longueur d'une étape, cela m'est arrivé autrefois, dans un petit village *Hmong*

de la province de Luang Nam Tha, alors que j'effectuais mon premier véritable périple de plusieurs journées à pied, seulement cinq au total cette fois-là, entre le bourg du même nom et celui de Muang Long, à travers la grande réserve naturelle de Nam Ha et via l'unique voie de circulation qui existait à l'époque, un étroit sentier se noyant régulièrement au milieu d'une végétation dense. Cette expérience fut presque cauchemardesque.

Dans ces villages, dès que le jour s'obscurcit, plus personne ne s'éternise dehors puisque, sans électricité, plus rien ne peut s'y faire. Tous les villageois restent alors cloîtrés jusqu'au lendemain à l'intérieur des huttes. Ce jour-là, le crépuscule était bien entamé lorsque j'arrivai à proximité du hameau, un solide bâton déjà bien tenu en main, car les terribles et féroces chiens, comme je le redoutais, se mirent immédiatement à me hurler dessus en essayant, tous à la fois, de me mordre. N'ayant aperçu âme qui vive à l'extérieur, j'approchai de la première hutte, située un peu à l'écart du reste du village, et appelai. À l'intérieur, comme je le craignais, tous prirent peur, parce qu'ils ne m'avaient encore pas vu, parce qu'ils comprenaient que j'étais un étranger et parce qu'ils ne pouvaient même pas s'assurer du fait que je sois seul ou non. Pire que tout, ils ne pouvaient pas connaître les intentions, bonnes ou mauvaises, de ce - ou de ces - visiteur étranger. Alors ils se calfeutrèrent, se turent et éteignirent la lampe à graisse pour dissimuler leur présence, pour faire croire que personne ne se trouvait à l'intérieur, et espérer ainsi que je finisse par m'éloigner. Ce à quoi je dus me résigner.

Il est important de savoir que, sous ces latitudes, la durée du crépuscule est particulièrement brève, et que la nuit tombe alors très rapidement. Il ne faut ainsi pas beaucoup plus de quinze minutes pour passer du jour à l'obscurité quasiment complète, ce qui fut donc le cas ici. Je tentai la hutte suivante, en baragouinant les quelques mots que je connaissais pour me présenter et faire part de mes intentions résolument pacifiques, malgré la meute de chiens qui ne cessait de hurler après moi. Scénario identique à celui précédent, mais cette fois les personnes se trouvant à l'intérieur allèrent même jusqu'à étouffer le feu du foyer, là aussi pour faire croire à l'absence d'occupant, à moins que ce ne fut pour empêcher leurs potentiels agresseurs de pouvoir les épier à travers les interstices des parois de planches.

Autre hutte, autre tentative, cette fois je les suppliai. Rien à faire, cela s'éternisa. Puis un homme hurla à l'intérieur, comme des menaces. Pendant tout ce temps, faute de pierres, je ne cessai de lancer des mottes de terre au milieu de la meute des chiens, et de brandir mon bâton dans leur direction pour tenter de les maintenir à distance.

Quatrième hutte, quatrième tentative. Un vieil homme osa enfin une sortie. Ouf, j'étais sauvé, mais tremblant littéralement d'émotion, le cœur battant la chamade et les jambes en coton, prêt à m'effondrer. Bref, le genre de situation qui pourrait véritablement dégénérer. Cette fois-là, j'ai bien senti que les armes n'étaient pas loin. On ne m'y reprendra plus jamais.

Discriminés, dénigrés et rabaissés à un rang social très inférieur, les *Akha* d'origine tibéto-birmane sont, pour les groupes ethniques "chinoisants" de la région, que ce soient les *Hô* et *Lolo*, les *Hmong* ou encore les *Yao*, les "parias" des montagnes. Les *Akha* seraient un peu pour eux ce que les bohémiens ou les Roms sont actuellement pour les Européens de l'Ouest. Je ne sais expliquer cet état de fait, mais qui transparaît régulièrement, par exemple au travers de blagues douteuses et de désapprobations blasées, lorsque je relate à mes hôtes *Hô* ou *Lolo* mes visites antérieures dans des villages *Akha*. L'origine géographique différente de ces derniers serait-elle la cause de ces discriminations ? Ou serait-ce leur condition de pauvreté extrême ? Leur mode de vie moins élaboré et plus rustre ? Leurs étranges accoutrements vestimentaires ? Leur tempérament plus farouche et indépendant ? Et pourtant, certes un *Akha* abandonné dans un village *Hô* n'en mènerait pas large, mais il est certain que le contraire s'avèrerait bien pire !

## **16 octobre - Ban Soma Boun**

### **Misère**

La fin de "l'aventure" approche, quelques ultimes étapes en perspective, désormais en direction du sud-ouest, plus ou moins en chemin vers la piste carrossable, où dans quelques jours je pourrai à nouveau grimper dans un véhicule. Je prévois d'achever ce périple avec la visite de deux ou trois derniers villages, tous déjà traversés deux ans auparavant, mais y parvenant à l'époque depuis la direction opposée. Hier, je n'ai pas reconnu un sentier, pourtant emprunté une première fois il y a deux ans. Comme d'autres dans ces lieux reculés, il est trop peu souvent foulé, son tracé se confondant alors régulièrement avec des voies secondaires ou même des coulées de bêtes ne menant donc nulle part. J'ai ainsi perdu énormément de temps dans de vaines tentatives, m'engageant plusieurs fois dans ces voies sans issue, le plus souvent ces passages d'animaux qui disparaissent au fond de ravins ou dans des zones de végétation inextricables. C'est finalement fourbu et les jambes maculées de boue séchée, marquées d'innombrables morsures de sangsues et de griffures, que j'ai rejoint le village de Soma Boun.



Soma Boun, une misère poussiéreuse. Je ne suis même pas parvenu à dénicher le moindre morceau de viande dans les quelques huttes que j'ai visitées. Pas un seul lambeau de couenne ou de gras de porc, qui aurait salutairement pu accompagner les incontournables pousses de bambou. Sans surprise, on m'apprend que le village *transmigra* bientôt, car l'eau s'y faisant trop rare. En effet, seuls deux minces filets sont disponibles pour la totalité des habitants du hameau. J'ai déjà à plusieurs reprises évoqué autrefois ce motif déclencheur des transmigrations, c'est-à-dire des déménagements de certains villages dans leur ensemble, car se trouvant dans ce type de situation critique relative à une pénurie d'eau. Ces hameaux présentent alors généralement des aspects plus ou moins délabrés puisque les habitants, dorénavant résignés à l'idée de leurs abandons à plus ou moins brève échéance, ne se donnent même plus la peine de les entretenir. Des brèches dans la clôture qui ceint le village ne sont par exemple plus colmatées. Quelques familles ont visiblement déjà dû s'en aller, car quelques huttes ont été abandonnées, ne subsistent plus que les ossatures de bois, comme des carcasses pourrissantes et rapidement gangrénées par la végétation. Le reste, les quelques planches s'il y en avait, précieuses ici, car laborieusement débitées à la main, ainsi que les claies de bambou aplati si leur état leur autorisait un recyclage, ont été préalablement récupérées.

Pas de bétail et peu de porcs dans le village, mais un nombre conséquent de volailles. Dès 4 heures ce matin, à l'heure où la grand-mère de ma famille d'accueil avait déjà commencé à s'activer, entreprenant d'abord de réduire à la machette un tronc de bananier sauvage rapporté la veille de la forêt et destiné à la soupe des cochons, tous les coqs du village ont entamé leur habituelle chorale matinale, se répondant sans cesse l'un l'autre, sans interruption jusqu'à l'aurore, et bien plus tard encore. Certaines familles en possèdent bien ici une dizaine, sans compter les poules.

La hutte est exiguë, on m'a installé pour la nuit dans le "grenier", en réalité simplement quelques planches de bois mouvantes jetées en travers des poutres horizontales de la charpente, et auxquelles j'accède à l'aide d'une fragile échelle de bambou. On m'a étendu là une fine natte de joncs tressés, sans pailleasse. Je me rendors malgré le ramdam des coqs, mais suis à nouveau réveillé peu après par un sourd ronronnement incessant. C'est la grand-mère qui vaque cette fois, à la lueur de la seule minuscule flamme d'une lampe à graisse, dans la pénombre du petit recoin dédié à la cuisine. Je la distingue à peine, actionnant pendant longtemps et à la force des bras la meule de pierre, broyant lentement des grains de maïs qui entreront eux aussi dans la composition de la soupe des cochons. Des épis de maïs, il y en a d'ailleurs des centaines de suspendus juste au-dessus de ma tête, entreposés là à sécher et déjà colonisés par les charançons, car je me

retrouve ce matin saupoudré de farine qui en tombe régulièrement en très fine pluie. Les rongeurs ont eux aussi fait, et dès hier soir, une nouba de tous les diables, à courir au-dessus, au-dessous et près de moi, sur les planches, sur les épis de maïs et au milieu de quelques sacs de riz déposés là.

Le grand-père se lève bien plus tard, vers six heures, et s'empare immédiatement de son *bang*, sa pipe à eau, ici d'une dimension particulièrement impressionnante. Ce n'est qu'à cet instant que la meule de pierre cesse sa rotation et que la grand-mère réapparaît, cette fois pour s'activer à allumer un des foyers. Une demi-heure plus tard, juste avant de manger, le grand-père et moi absorbons chacun trois fonds de bol de *lao-lao*, un alcool aussi fort que les pires distillations villageoises de nos contrées. 7 heures, les nappes de brume se dispersent déjà progressivement et des pans entiers du magnifique panorama se dévoilent à nouveau, l'un après l'autre, face au village, sous une splendide lumière dorée. Quelques adultes que je n'avais pas rencontrés hier, car probablement rentrés tardivement, repartent déjà vers les champs ou en forêt, munis des serpes et des machettes fraîchement affûtées sur les pierres pourvues à cet effet, et qui traînent négligemment en permanence au pied de chaque hutte, dans la boue si il pleut. Quelques hommes ayant été informés de ma présence passent toutefois préalablement me rendre visite.

On m'apprend que beaucoup d'autres adultes du village, dont les parents de ma famille d'accueil, des enfants également qui les ont accompagnés, sont absents pour plusieurs jours, partis travailler dans les champs les plus éloignés, et personne ne sait quand ils rentreront. En journée, ne demeurent alors présents au village quasiment plus que des vieillards et des enfants. Hier, à mon arrivée, il ne m'a ainsi pas été très facile de me faire inviter, et je n'ai donc cette fois pas pu choisir une hutte d'accueil. Je me suis finalement dirigé vers la seule d'entre elles devant laquelle un homme, un vieillard en l'occurrence, se tenait présent. Auparavant, de rares femmes qui se trouvaient également à l'extérieur étaient vite allées s'enfermer dès qu'elles m'avaient aperçu pénétrer dans le hameau. Deux autres vieillards nous ont ensuite rejoints dans la hutte, puis la horde de gamins, plus ou moins rassurés, a rapidement suivi. Ce sont ceux trop jeunes pour partir travailler aux champs et qui restent ainsi au village sous la garde des anciens. Dans une excellente ambiance, et au milieu de beaucoup de rires, j'ai commencé à distribuer les photos d'il y a deux ans. Alors, progressivement et comme chaque fois, les femmes, curieuses à nous entendre nous exclamer de la sorte, n'ont pas pu résister bien longtemps, et se sont finalement approchées pour s'en amuser elles aussi.

Ban Soma Boun, village *Hô* d'une effroyable et inquiétante pauvreté, mais dominant un environnement d'une grande beauté. Une quinzaine de huttes de bois et de bambou déposées sur un sommet dénudé de terre rouge et surplombant, dans toutes les directions, un vaste panorama de vallées vertes se succédant très loin jusqu'à l'horizon.

Dès hier, en fin de journée, peu après la distribution des photos, la plus jeune fillette de ma hutte, gamine de seulement quatre ans, m'avait déjà pris en affection. Comiquement loquace et volubile, elle me tient sans cesse des discours auxquels je ne comprends strictement rien, mais qui font bien rire tout le monde. Ce matin, elle n'hésite même plus à me suivre dans mes pérégrinations d'un bout à l'autre du village, ne me lâchant plus d'une semelle. Nous faisons ainsi tous deux à nouveau bien rire tous ceux que nous croisons. Je suis finalement, malgré moi, bien obligé de la renvoyer un peu sévèrement lorsque je décide de m'éloigner à l'extérieur du hameau.

Un ennui, un désœuvrement profond pour les quelques vieux hommes demeurant au village. Ne leur restent que leurs pipes à eau, leur opium pour certains, et quelques-uns de leurs petits-enfants, qui se lovent souvent dans leurs bras.

Troubles gastriques. Les premiers depuis le début de ce périple. Il est à préciser qu'hier soir nous y sommes allés sans précautions avec quelques ballons de baudruche qu'il a fallu gonfler et regonfler, même après qu'ils soient tombés plusieurs fois sur le sol de terre souillée, ou qu'ils soient passés entre les mains maculées des mêmes morveux.

Mauvaise nouvelle, les hommes m'annoncent que le village suivant, Phoutang May, celui dans lequel je comptais faire étape, a désormais disparu. Ce village, *Akha*, aurait été abandonné depuis mon dernier passage, ses habitants ayant transmigré, comme cela se pratique encore parfois pour différentes raisons par ces populations qui, pour beaucoup d'entre elles, sont restées de traditions semi nomades. Selon leurs dires, le sentier qui y menait à l'époque aurait lui aussi déjà totalement disparu sous la végétation. La conséquence est que cela devrait rallonger mon étape du jour, et le pessimisme que les vieillards montrent devant ma volonté de poursuivre seul dans cette direction n'est pas de bon augure.

Après que j'aie vainement tenté de trouver un homme disposé à me guider aujourd'hui, le grand-père m'a accompagné jusqu'à deux-cents mètres devant le village, jusqu'au bord du mamelon de terre nue qui surplombe la vallée. Là, d'amples gestes des bras, qui ont désigné tour à tour la quasi totalité des points de l'horizon, puis de paroles incompréhensibles, il m'a vaguement indiqué les

directions à suivre. Ce furent des efforts bien vains toutefois, car je sais d'expérience que, dans ces coins-là, face à ces topographies particulièrement tourmentées, l'on a beau essayer de mémoriser des repères depuis les hauteurs, ceux-ci s'estompent puis se perdent définitivement dès que l'on se retrouve replongé au cœur de la végétation dense des pentes et des fonds de vallées.

Là, aujourd'hui encore plus que d'habitude, outre les incontournables sangsues embusquées sous l'humidité des feuilles mortes jonchant le sol, des nuées de moucherons et de moustiques m'accompagnent presque continuellement dans une dense haie d'honneur mouvante, à hauteur de mon visage ruisselant déjà de sueur. Situation rapidement peu supportable, je me procure alors, comme je le fais souvent faute d'avoir trouvé une solution plus efficace pour les repousser, un rameau de feuillage que j'agite sans relâche, tout en marchant, autour de ma tête.

**17 octobre - Ban Yakhou Kan**

## **Égarement, orientation, fatigue**

Je me suis égaré et les cinq heures de marche initialement prévues en ont été rallongées de plus de trois. Parvenu au fond du troisième vallon, et après avoir traversé une minuscule rizière isolée, j'ai eu grande difficulté à retrouver le départ du sentier, et ai dû ratisser minutieusement la totalité de la périphérie de cette parcelle, à la recherche d'une improbable issue, m'engouffrant ainsi régulièrement dans les moindres semblants d'ouvertures, mais qui s'avérèrent les unes après les autres des voies impraticables. Je me suis alors aventuré plus loin, à travers des broussailles et jusqu'au fond d'un ravin, puis le long du torrent qui coulait là et qu'il a fallu traverser et retraverser un nombre incalculable de fois. À ses abords, les sangsues m'y ont continuellement assailli. Puis une sorte de trace, que j'avais fini par retrouver, s'est elle aussi peu à peu estompée, et a entièrement disparu. Enfin, le cours du torrent s'est également amenuisé, puis a fondu à son tour. J'ai alors été de plus en plus fréquemment contraint de me courber pour pouvoir franchir certains buissons et bosquets de bambou géants effondrés, écarter des bras les hautes herbes et tiges obstruant le passage, m'extirper des mares de boue tout en ne cessant de chasser les innombrables essaims de moucherons toujours attirés, à hauteur de visage, par l'odeur de la transpiration. Lorsque le doute ne fut plus permis sur le fait que cette voie ne mènerait nulle part, il m'a bien fallu me résigner à faire demi-tour, et retourner sans plus tarder au village de Soma Boun avant la nuit, afin d'y envisager une nouvelle tentative pour le lendemain, et espérer surtout de pouvoir cette fois, d'ici là, convaincre un homme de me guider.

Je m'autorise une pause au bord de la minuscule rizière traversée peu auparavant, près d'un petit abri de bambou qui y tient encore debout, probablement construit l'année précédente, mais déjà rongé et pourrissant de toute part. De quelques mètres carrés seulement, il n'est pas élevé sur pilotis, comme le sont pourtant presque toujours les huttes de rizière, afin que les hommes puissent s'y tenir hors de portée de la vermine. Celui-ci est au contraire bâti à même le sol de terre, mais le bat-flanc de repos, fait de tiges de bambou fendues et aplaties, et haut d'une cinquantaine de centimètres, permet toutefois aux travailleurs de s'isoler du sol durant la nuit. Sous cette sorte d'estrade, déjà les herbes rampantes ont colonisé les lieux. S'y trouvent aussi deux ou trois vieux outils, ainsi que quelques ustensiles de bois et de bambou désormais pourrissants : pipes à eau, baguettes à manger, récipients de bambou, Calebasses, pièges à animaux, nasse à pêcher, etc. Au sol est disposé le très sommaire foyer de cuisson, trois simples pierres entourant un tas de cendres. Je prends le temps de me reposer là un instant, d'y inspecter mes pieds, afin d'en ôter les quelques dernières sangsues qui s'y accrochent encore, et de faire l'amer constat que les interminables traversées du torrent sableux et des mares de boue me les ont eux aussi un peu écorchés.

Comme souvent à proximité des rizières isolées comme celle-ci, les hommes ont planté là deux ou trois spécimens d'un arbre qui offre en cette saison un étonnant et excellent fruit jaune, dont je ne connais pas le nom, mais dont le goût et la texture se situeraient entre ceux d'une poire bien mûre et ceux du fruit de la passion. Je m'en délecte de quelques poignées.

Sur le chemin du retour, je repère une discrète bifurcation dont je n'avais, à l'aller, pas prêté suffisamment d'attention, car trop peu marquée et pour laquelle je fus d'abord persuadé qu'il s'agissait d'une voie secondaire sans issue. Je calcule que si la durée de marche que m'a annoncée le grand-père de Soma Boun pour rallier le village suivant fut correctement estimée, alors il devrait me rester assez de temps pour effectuer cette autre tentative, et parvenir dans le village visé avant la nuit. De plus, retourner d'ici à Soma Boun me décourage, car cela impliquerait de parcourir en sens inverse une longue descente, sur une portion du sentier particulièrement abrupte et glissante.

Je décide alors de poursuivre ou, plus précisément de reprendre, le trajet prévu. La nouvelle voie semble la bonne, car plus haut, bien que toujours très étroit, le chemin se fait enfin net et relativement bien marqué - il faut noter que les sentiers de la région ne sont la plupart du temps que des traces pas plus larges qu'une vingtaine de centimètres, souvent moins. Ça grimpe pendant longtemps, abruptement, jusqu'à un point culminant offrant un panorama à trois-

cent-soixante degrés sur l'ensemble de la contrée. Aucun signe de lieu habité n'est toutefois encore détectable, pas le moindre village en vue, pas même une fumée, comme on en aperçoit parfois au loin, pas une seule petite surface dénudée non plus, pas trace d'une clairière ou d'une parcelle cultivée. La forêt uniquement visible, et à perte de vue. J'aime ces moments d'exception, qui procurent des sentiments plus ou moins ambivalents, oscillant entre l'anxiété et l'euphorie.

Marcher encore. Descendre, monter, descendre, monter. Toujours devoir affronter les pentes en ligne droite, sans jamais pouvoir profiter de lacets, c'est résolument exténuant, qui plus est sous la chaleur. J'ai ici quelques regrets d'avoir abandonné, l'autre jour, mon sifflet de secours à un gamin. Je me dis chaque fois qu'il ne faut surtout pas que je me sépare de cet objet de sécurité, mais toujours, je finis par le céder.

Je me résigne à courir un peu, à seulement trotter plutôt, en raison du sac sur le dos qui gêne quelque peu et des risques de glissades. Les heures défilent en effet dangereusement, et en ces instants où l'inquiétude commence à poindre, je me mets à l'affût du moindre son, à guetter chaque bruit, même infime, qui pourrait révéler la proximité d'un village. Cependant, la fatigue aidant, et tellement désireux de percevoir un écho familier quelconque, on se retrouve parfois victime de légères hallucinations auditives : un cri d'alarme d'oiseau confondu avec celui d'un enfant, une brève stridulation d'insecte prise pour un aboiement, le craquement d'une tige de bambou géant assimilé au claquement d'une hache. On s'immobilise alors, on retient même sa respiration durant quelques secondes pour mieux écouter, espérant que cette sonorité villageoise caractéristique se répète. Mais plus rien, c'était encore la forêt.

On s'offre aussi de temps en temps une belle frayeur, surpris par le bruissement de gros branchages dans les buissons proches. Ce ne sont toutefois jamais que deux ou trois de ces énormes et impressionnants buffles domestiques que leurs propriétaires laissent vagabonder en forêt durant plusieurs jours, et même plusieurs semaines, et que l'on rencontre alors à des kilomètres et parfois à plusieurs heures de marche de tout lieu habité. J'avais décrit autrefois comment certaines de ces bêtes, après avoir ainsi erré trop de temps d'affilée en forêt dans des zones isolées, et sans plus y côtoyer aucun humain pendant de longues périodes, retournaient à un état quasiment sauvage, et qu'il ne restait aux paysans d'autres solutions que d'aller à leur recherche dans la montagne, et de les y abattre, afin de récupérer au moins le capital viande.

Puis les buissons se font moins denses, la forêt plus claire, et enfin la vue de deux ou trois cochons aventurés dans les bois à quelques centaines de mètres de

leur village annoncent cette fois, sans aucun doute possible, la fin certaine de l'épreuve. Je suis en effet fourbu, car voilà maintenant plus de huit heures que j'ai quitté le village de Soma Boun, ayant progressé à vive allure, et m'étant en tout et pour tout accordé une seule pause d'une vingtaine de minutes de toute la journée.

Fatigue générale. Fatigue de marcher dans des conditions hasardeuses. De trop souvent devoir se contenter de deux repas quotidiens mal équilibrés et de ces incontournables pousses de bambou insipides. Fatigue de la compagnie des insectes, de ceux du jour et ceux de la nuit. Fatigue de toujours devoir s'asseoir au ras du sol, les genoux dans le menton, sur des "tabourets" parfois hauts de dix centimètres seulement. Fatigue de ne pas pouvoir mieux communiquer avec les villageois. Fatigue d'ingurgiter de l'alcool brûlant. De l'obscurité des veillées. De ne jamais savoir exactement où je me situe. De devoir chaque jour désamorcer les soupçons et la paranoïa des villageois vis-à-vis de mes intentions et de mes motivations. De devoir continuellement me méfier des chiens, et les combattre parfois. De vivre du dénuement de mes hôtes. De boire des eaux souillées, dans des récipients terreux usités par tous, enfants morveux inclus. De dormir sur des paillasses trop courtes et trop souvent sur de simples planches. De me laver dans d'improbables mares ou aux abords boueux des ruisseaux glacés et sous le regard de tous.

Du retard dans mes pages d'écriture. Moins le goût et l'envie. Je fais ainsi malheureusement l'impasse sur de trop nombreuses observations.

**18 octobre - Ban Yakhou May**

## **Transmigration, polygamie, bidonville**

J'ai ce matin trouvé l'emplacement du nouveau village *Akha* de Phoutang May, celui que j'avais projeté de rejoindre deux jours auparavant, mais dont on m'avait prévenu qu'il avait disparu depuis ma première visite, il y a deux ans. Les villageois ont donc effectivement *transmigré*, comme cela se pratique traditionnellement, et à plus ou moins longue fréquence depuis la "nuit des temps" par la plupart des populations semi-nomades et montagnardes de la région. Les raisons peuvent être multiples : l'eau a pu commencer à manquer dangereusement, les pans de forêts cultivables alentour ont pu être défrichés et exploités trop intensivement, c'est-à-dire selon des cycles de mises en jachères d'une périodicité trop brève, et il a alors fallu laisser à l'environnement le temps de profondément se régénérer durant quelques années, ou encore les chamans ont pu décréter que les *esprits* des lieux n'étaient plus favorables, et donc

déclencheurs des malheurs récents - décès, maladies, mauvaises récoltes, etc. - subis à répétition, la seule solution devenant l'abandon du site et une transmigration vers un nouveau territoire vierge de tous troubles.

Un autre motif de déplacements des villages montagnards les plus isolés, déplacements dans ces cas alors ultimes et définitifs, est celui imposé par les autorités. Suivant une politique nationale menée depuis plusieurs années visant à "l'intégration" des minorités ethniques, et sous un prétexte consistant le plus souvent à accuser ces montagnards de détruire la forêt avec leurs *rays*, ces cultures traditionnelles de friches sur abattis-brûlis - bien qu'il ait été démontré que dans la région il n'en est rien, car les paysans, intervenant de manière cyclique, à plusieurs années d'intervalle et sur presque toujours les mêmes friches, la forêt a largement le temps de s'y régénérer - il s'agit de les encourager à se rapprocher des axes de circulation et des plaines, voire de s'y installer directement. Ces villages deviennent ainsi aisément administrables, mais aussi *contrôlables*, et certaines pratiques, nommément bien sûr la culture du pavot à opium, doivent alors, par la force des choses, être abandonnées. Il est néanmoins indéniable que ces transmigrations imposées apportent aussi des avantages en termes de développement, notamment via un accès aux circuits de distribution, aux soins, à l'éducation, etc.

Ce fut une bonne surprise de retrouver les villageois de Phoutang May, déjà côtoyés il y a deux ans, car je leur rapporte de très nombreuses photos datant de ma visite d'alors, des clichés réalisés dans l'ancien hameau, celui dorénavant abandonné. Le nouveau lieu de vie, établi à une altitude inférieure au précédent, se situe par ailleurs désormais à proximité d'un village de l'ethnie *Hô* que j'avais lui aussi déjà visité une première fois à l'époque. J'ai ainsi passé un moment en compagnie des *Akha* de Phoutang May, leur ai remis les photos, avant de rejoindre le village *Hô* proche dans lequel je souhaite résider pour la nuit, non sans promettre préalablement aux *Akha* de revenir les visiter le jour même en fin d'après-midi, ou au plus tard le lendemain matin. J'aurai en effet le temps pour cela, car je projette de passer deux nuits parmi les *Hô*, ce qui me permettrait par la même occasion de soulager un peu mes pieds meurtris.

La physionomie des plus petits hameaux de montagne peut rapidement être transformée. En l'espace de deux ans seulement, on reconnaît parfois à peine leurs agencements, car certains des précaires habitats peuvent avoir disparu pendant que d'autres ont été bâtis, les voies d'accès et de circulation ayant par ailleurs pu être modifiées.

Chez les *Hô*, l'homme qui m'accueille est un des anciens chefs du village, et, fait *très* rarement constaté jusqu'à ce jour parmi ces populations montagnardes,



toutes ethnies confondues, il tend désormais indéniablement vers une certaine forme d'alcoolisme. Il s'est aujourd'hui installé à l'ombre de l'auvent de sa hutte qui surplombe une des petites allées de terre en pente qui traverse le hameau. Il surveille, étalés sur une plate-forme de bambou et de rotin exposée en plein soleil, quelques lambeaux de viande brune mis là à sécher. Assis sur un tabouret bas posé à proximité immédiate de ses victuailles, et armé d'une très longue perche de bambou, il prévient, sans avoir à se déplacer, les tentatives d'assauts des chiens, des cochons et des chats.

Je remets à cet homme son portrait photographique réalisé il y a deux ans, et instantanément, soit quelques minutes seulement après mon arrivée, il m'offre à son tour deux de ses lambeaux de viande, deux belles pièces carnées, brunes et ne comportant pas la moindre trace de gras. Du gibier à coup sûr, et représentant peut-être pas loin de trois-cents grammes au total. Fumées et bien séchées, elles se conserveront sans risque dans mon sac. Cadeaux précieux, je pourrai les offrir puis les consommer en compagnie d'une future famille d'accueil, ici ou dans un prochain village. Je lui ai donc à mon tour offert, parmi le peu de présents qu'il me reste, deux paquets de cigarettes chinoises, bien plus prisées que les lao, et désormais rares puisque l'on se situe dorénavant plus proche des petits marchés du pays que ceux chinois ou vietnamiens, de l'autre côté des frontières. Ravi de mon don, pourtant relativement dérisoire par rapport au sien, il a alors immédiatement renchéri avec... une vieille vésicule biliaire d'ours séchée ! J'en suis resté bouche bée, car je sais que cet ingrédient, très recherché entre autres dans la médecine traditionnelle chinoise, peut se revendre à l'étranger contre une belle somme d'argent, jusqu'à cinquante dollars américains le gramme, surtout lorsque, comme ici, il est issu de l'ours noir asiatique. Décontenancé, mais dans l'impossibilité de refuser le surprenant objet, après quelques tentatives néanmoins, je l'enfouis à son tour dans mon sac. Nous scellons notre amitié en buvant quelques verres de *lao-lao*, et je dois me défendre pour ne pas accepter encore quelques morceaux de viande supplémentaires. Cet homme m'est particulièrement sympathique, aussi je lui sollicite l'accueil pour la nuit.

Parmi les quelques photos réalisées ici il y a deux ans et que je distribue, il y a celle, notablement jolie, montrant quatre femmes *Hô*, avantageusement parées de leurs plus beaux ornements traditionnels, tuniques et coiffes lumineuses et colorées, et que j'avais effectuée alors que j'étais en chemin entre deux hameaux. Tôt ce jour-là, elles se rendaient au marché de la plaine, et, passé la surprise de m'apercevoir en route vers leur village, j'avais obtenu leur consentement pour rapidement prendre le cliché, sous une belle lumière matinale et sur fond de verdure. Je ne savais alors pas d'où elles venaient, ni donc où se situait leur propre village. Aussi, depuis quelques jours et jusqu'à aujourd'hui, je montrais

régulièrement cette photo dans les hameaux appartenant à cette ethnie et que je visitais, dans l'espoir que quelqu'un reconnaîtrait ces quatre femmes, sans succès toutefois. Elles résident ainsi ici, et j'ai prévu un tirage papier pour chacune d'elles, ce qui les ravit.

Exploitant opportunément quelques hectares de rizières irriguées aménagées en terrasses, le village *Hô* de Yakhou May est relativement prospère, même s'il subsiste, comme partout ailleurs, plusieurs familles totalement miséreuses, vivant dans ce que l'on ne peut qualifier au mieux que de cabanons.

Ma nouvelle famille d'accueil s'avère très sympathique, et de plus, nous sommes assurés d'avoir de la très bonne viande à manger durant tout mon séjour. J'ai même aperçu quelques bananes dans le village, alors que je n'en avais plus vu une seule depuis le début de ce périple, il y a maintenant plusieurs semaines. Je ne crains plus que les tournées de *lao-lao*, le puissant alcool de riz villageois, dont le père nous arrosera vraisemblablement régulièrement. Il me l'a d'ailleurs déjà promis, fier de pouvoir prononcer, à maintes reprises du coup, le seul mot anglophone qu'il connaît : « *Meu-nii kin whisky !* » (Aujourd'hui boire whisky !).

Dès peu après mon arrivée, avec ceux rassemblés autour de moi, nous regardons mes carnets portfolios, deux livrets de photos montrant, l'un les tenues vestimentaires caractéristiques des vingt ou vingt-cinq principaux groupes ethniques de la région, et l'autre les mammifères, reptiles et oiseaux sauvages les plus emblématiques qui hantent les forêts environnantes. Les deux carnets plaisent toujours autant et ils sont longuement parcourus et commentés par tous. Un homme, comme souvent, voudrait acquérir le bestiaire, mais ce n'est que dans le tout dernier village traversé que je le céderai.

Mi-journée, le père remballé ses pièces carnées, qu'il rassemble en trois ou quatre petits fagots cerclés de liens de bambou, puis empaquette dans un vieux sac de nylon, non sans que préalablement, et c'est bon signe, deux lambeaux soient mis de côté, et prennent la direction de la cuisine. Je guette les coups de hachoirs, de machettes plus exactement et qui vont, je l'espère, rapidement les débiter en carrés à frire.

Une fontaine en ciment a été construite dans le village, et aubaine, elle se trouve à proximité immédiate de ma hutte. Cela me changera grandement des mares et des trous boueux, ou encore des filets d'eau presque taris et canalisés au ras du sol dans des gouttières de bambou et qu'il faut atteindre, chaque fois que cela est nécessaire, au fond d'un ravin par des pentes glissantes. Quant à ma paillasse, même si elle s'avère, comme toujours, trop courte, elle est néanmoins

confortablement installée, un peu à l'écart, dans une large coursive dont cette hutte est pourvue.

Une femme vient exhiber devant mon nez les plaies purulentes dont sont recouvertes les jambes de l'enfant qu'elle porte sur le dos, mais désormais, beaucoup trop souvent sollicité pour des soucis de santé, je l'annonce tout de suite : « *Yaa bo you !* » (Médicaments pas connaître !). Puis, elle me parle quand même ensuite de ses problèmes à elles, intestinaux, de tête, d'yeux. C'est très fréquent, dans les villages, que l'on me sollicite avec espoir pour l'obtention de médicaments salvateurs, mais je crains plus que tout les médications hasardeuses, même administrées à doses homéopathiques et à seule visée de placebo, car n'y connaissant en définitive pas grand-chose. De plus, je transporte très peu de choses, à peine quelques comprimés d'Ercéfuryl et d'aspirine. Je reste tout au plus disposé à désinfecter des plaies superficielles, même si je sais qu'elles seront chaque fois à nouveau inévitablement souillées au bout de quelques heures seulement.

Le père est polygame, il a deux femmes. Après nous être partagé un flacon de *lao-lao*, puis avoir mangé un peu de viande, de chou aigre, de pousses de bambou, de haricots froids et de riz, il a été très fier de me conduire dans la hutte voisine, séparée de celle-ci par seulement une saignée tracée dans le sol de terre et qui permet l'évacuation des eaux de pluie. Sa première femme, qui vit là et qui est maintenant âgée de plus de soixante ans, a les lobes d'oreille incroyablement distendus, mais surtout définitivement fendus. Ils n'auront pas survécu à tant d'années de port des boucles d'oreilles *Hô* en argent, probablement les plus lourdes parmi celles portées par les femmes de la plupart des groupes ethniques de la province. Un volumineux goitre, dont les femmes de la région, déficitaire en iode, sont parfois atteintes, ajoute à sa "monstruosité".

En fin d'après-midi, comme je le leur avais promis le matin, je suis retourné rendre visite aux villageois *Akha* de Phoutang May. Comparé à mon village *Hô*, ce nouveau hameau *Akha*, bien que tout récemment installé, fait figure de très précaire taudis. Il semble en effet comme un "bidonville de forêt". Il comprend une trentaine de petites cabanes de bambou, de tôles et de chaume, posées sur le sol pentu d'un arpent forestier très grossièrement défriché, plusieurs souches carbonisées étant même encore enracinées en place. Ici, aucun villageois ne s'est donné la peine d'élever son habitat sur pilotis, comme il est pourtant traditionnellement d'usage parmi cette ethnie. Il s'agit là d'une implantation *primaire* réalisée dans l'urgence, la toute première phase d'installation d'un nouveau village. Ce n'est que plus tard, toutefois si les forces et les moyens le permettent, que l'on tentera d'améliorer progressivement l'ensemble, car nul

doute que, pour l'instant, tous les efforts sont concentrés sur le plus important et le plus vital, la production de l'alimentation, celle du riz avant tout, en recourant aux laborieuses cultures de friches sur abattis-brûlis de forêt et les titanesques travaux préalables nécessaires pour y parvenir, et que j'ai déjà décrits autrefois à plusieurs reprises.

## 19 octobre - Ban Yakhou May

### Viande

Être complètement saoul dès 8 heures du matin. Hier soir déjà, avec le père, nous nous sommes partagé un flacon d'alcool et il a bien fallu remettre ça ce matin, pour accompagner la viande du coq qu'il a tenu à abattre en l'honneur de ma visite. Les pattes à griffes à ronger reviennent aujourd'hui aux enfants, mais j'ai droit à la tête. C'est régulièrement un problème collatéral avec les plats de volailles : persuadés de me faire ainsi honneur, mes hôtes tiennent à ce que ces peu ragoûtants morceaux bouillis que sont la tête, et aussi les pattes et les doigts, me soient attribués. Je parviens généralement à refuser, mais ce ne fut pas le cas ce matin. J'ai alors dû me résigner et m'atteler à ronger les cartilages du cou, grignoter la crête et les muscles du bec déraciné, mais surtout arracher les yeux et les jeter discrètement aux chiens, heureusement comme toujours fidèlement à l'affût sous la table basse de rotin. Il aurait enfin fallu broyer le crâne pour en extraire la cervelle, mais cet effort-là, je n'y parviens pas encore.

Puis, comme le veut ici l'usage, ce ne fut qu'après en avoir terminé avec l'alcool que nous autres buveurs pouvions entamer le riz, c'est-à-dire le repas à proprement parler. Seulement, parvenu à ce moment, tout était désormais largement froid, et surtout, tout avait été remué et souillé par l'ensemble de la famille, par tous ceux qui ne consommaient pas d'alcool et qui s'étaient, dès le début des festivités, donnés à cœur joie, les mains dans les plats. Alors, en ces instants critiques et délicats, être ivre est un avantage certain pour pouvoir affronter *courageusement* la répugnance et le dégoût.

Lorsqu'il y a de la viande durant un repas, quel que soit l'animal préparé, qu'il soit gros ou petit, sauvage ou domestique, que ce soit du cochon, de la poule, du porc-épic, de la tortue, des oiseaux, de l'écureuil, du serpent, du rat de bambou, du chien, plus rarement du pangolin ou du varan, *tout* sera consommé. L'ensemble sera immanquablement grossièrement découpé à la machette puis bouilli, malheureusement jamais rôti, pour les raisons déjà évoquées plus haut, afin de n'en rien perdre, et notamment les graisses. Le plat sera donc une soupe commune dans laquelle chacun y prélèvera des morceaux à l'aide de ses

baguettes. Le bouillon sera également consommé, régulièrement siroté par tous à la cuillère, avec d'ostensibles bruits d'aspirations. Dans la semi obscurité des huttes, on ne sait jamais exactement quel morceau l'on va ainsi prélever dans le plat commun, mais une fois ce morceau en main, il faut obligatoirement l'exploiter jusqu'à l'os, en détacher le moindre filament de chair, de graisse, de cartilage ou de peau, puis le ronger afin de ne presque rien jeter.

Il a plu presque toute la nuit, ce fut un véritable déluge. C'est peu dire que ce matin les allées du village sont maculées d'une épaisse couche de boue glissante et collante. J'en transporte en permanence une bonne livre sous chacune de mes tongs, puis me résigne finalement, comme les gamins, à marcher pieds nus. En ces circonstances, il devient alors un peu plus difficile que d'habitude d'atteindre les taillis, comme toujours poursuivi par deux ou trois cochons intéressés et affamés, de se soulager dans l'humidité des sols forestiers détrempés et sous celle, dès qu'on en heurte les branches, dégoulinant des buissons parmi lesquels on se cache. Là, comme chaque matin, il faut, bâton brandi, tenir les cochons en respect tout en guettant les tentatives d'assauts des sangsues.

Ne pas pouvoir reprendre le chemin aujourd'hui. Les sentiers sont trop boueux, le corps et l'esprit sont trop engourdis d'alcool. J'y réfléchirai à nouveau demain.

Il y a une petite échoppe dans le village, en fait un simple cabanon en bambou, qu'une famille ouvre chaque matin durant une ou deux heures. C'est la toute première échoppe que j'aperçois depuis maintenant près d'un mois. La famille se fait là deux ou trois sous en revendant ce qu'elle se donne laborieusement la peine de rapporter d'un marché de plaine : quelques gâteaux à la date de péremption immanquablement très largement dépassée, des cigarettes, des piles pour les torches, du sel, des briquets, etc. Je peux alors de nouveau laisser libre cours à mes instincts de consommateur. Car ce fait est remarquable, lorsqu'il n'y a strictement rien à acquérir nulle part, comme ce fut le cas pour moi durant ces dernières semaines, alors on ne manque de rien, mais il suffit qu'une opportunité d'achat se présente à nouveau pour que d'inutiles besoins refassent surface.

L'échoppe se situe à la sortie du village, opportunément à la fois juste au bord du sentier qui en repart et près de l'école, qui est la deuxième école seulement que j'aperçois en un mois. Hier après-midi, peu après mon arrivée, alors que je m'arrêtai un instant à cette échoppe afin d'acquérir quelques gâteaux à apporter aux villageois *Akha* de Phoutang May que je m'apprêtais à retourner visiter, c'est juste là, de l'école, que la plupart des gamins m'aperçurent pour la première fois. Une longue récréation exceptionnelle fut alors bien sûr accordée et tous, les

deux institutrices incluses, m'ont rapidement entouré. Un *falang* dans le village, ce serait dommage de ne pas profiter d'un si rare spectacle ! Ce fut là une occasion idéale pour moi de leur faire *subir* une de mes nombreuses et très naïves blagues.

Discrètement, tout en plaisantant sur d'autres sujets pour qu'ils ne remarquent rien, je compte le nombre exact de personnes se trouvant là puis, lorsque j'ai terminé, je fais part de ma surprise de me voir assailli par une si importante assemblée, puis les interroge : « *Wow, il y a beaucoup d'enfants ici ! Combien êtes-vous ? Vous ne le savez pas ?* ». Je me mets alors à simuler une opération de comptage, mais effectuée à une surprenante vitesse - en fait irréaliste - en trois ou quatre secondes seulement, noyant même les derniers chiffres dans un flot de sons incompréhensibles. Puis je leur annonce le résultat, net, précis, vrai : « *Djet siip' khao* », soixante-dix-neuf. Là, immanquablement, quelques-uns parmi eux vont vouloir vérifier ce nombre, et donc se mettre à compter à leur tour. Évidemment, nos chiffres sont identiques. Certains en restent bouche-bée pendant que d'autres explosent de rire. Tous curieux, vifs et joyeux, peu apeurés, car réunis ici en bandes, il faudra néanmoins encore un peu de temps pour acquérir la confiance connue parfois ailleurs, notamment dans les villages *Akha* où je résidai quatre jours et où certains des plus jeunes enfants ne craignaient même plus de m'approcher de près lorsque, par exemple, j'écrivais sur mes cahiers.

Pour l'instant, mon hôte bigame et moi menons la grande vie. En journée, nous laissons ainsi ses femmes et ses enfants partir travailler aux rizières ou cueillir en forêt, pendant que nous vaquons à des occupations et à des tâches plus anodines, plus personnelles, entre siestes, bricolages et palabres, tout en surveillant la viande mise à nouveau à sécher au soleil. Aux heures adéquates, nous attendons que les repas se préparent.

Un chasseur a rapporté en cette fin d'après-midi un muntjac, cette espèce de chevreuil asiatique. J'en ai acquis deux belles pièces sanguinolentes. Nous sommes assurés d'encore bien manger ce soir.

**20 octobre - Boun Neua**

## **Épilogue**

Mal dormi, sur les planches trop courtes. Sérieux troubles gastriques. C'est dire, les cochons, pourtant vifs et à l'affût actif dès le lever du soleil, ont même peiné à me suivre jusqu'aux buissons. Impossible d'en connaître l'origine. Il y avait plusieurs préparations difficilement identifiables hier soir pour

accompagner la viande de muntjac. Je penche néanmoins pour cette purée de pousses de bambou, un plat réchauffé de la veille. Ou alors est-ce dû à ces sortes de minuscules châtaignes dont se gavent en cette saison les enfants et dont certains, de leurs menottes souillées, m'en ont offert hier de pleines poignées.

Reprendre la route ce matin. Plus envie de traîner. Envie d'en finir. Aujourd'hui, ce sera la dernière étape. Je vais alors tâcher d'atteindre, en peut-être cinq heures et sur un chemin très facile, la seule piste carrossable qui traverse le nord de la province, celle qui mène d'un côté à la Chine et de l'autre vers l'intérieur du pays. Près de cette piste, plus très loin de là où je vais la rejoindre, se trouvera un village *lao*, dans lequel je ne souhaite pourtant pas devoir passer la nuit, mais où, je le sais, même en marchant vite, je parviendrai trop tardivement pour intercepter l'unique minibus quotidien effectuant le parcours.

Le père a énergiquement refusé mes trente-mille kips ce matin. Cela arrive fréquemment, mais alors que je parviens néanmoins généralement à faire céder mes hôtes, ici ce fut absolument impossible. Il me remet même, malgré mes vives protestations, un troisième lambeau de viande de gibier que je n'ai pour ma part pas le droit de refuser. Je fouille alors à l'intérieur de mon sac, car c'est le moment d'abandonner quelques menus objets qui me seront désormais définitivement inutiles : parapluie géant, livrets de photos, et encore deux ou trois bricoles.

Adieu à tous, généreux montagnards, puisse ma présence vous avoir apportée ne seraient-ce que quelques instants de distractions et de rires, puisse-t-elle avoir assouvi un peu de votre insatiable et vive curiosité. Vous, vous ne m'avez jamais déçu.

Marcher vite. Troubles gastriques, quelques pauses dans les buissons des abords du sentier. Arrêts rapides dans deux villages *Hô*, dans lesquels je remets des photos d'il y a deux ans. Chaleur du milieu de journée, peu de villageois sont présents, partis nombreux rejoindre les travaux de moisson du riz.

Puis, au bout de cinq heures, c'est la fin. La piste de terre se trouve là. Il me suffit désormais de la longer pendant une trentaine de minutes pour atteindre le très modeste bourg de Ban Sopson. Alors, comme chaque fois, petit coup de blues en revenant chez les *Lao*. Pensez donc, ce n'est pourtant qu'un simple village de campagne, mais déjà un autre monde ! S'y trouvent quelques engins motorisés, des échoppes, des anonymes, des riches et des pauvres, des classes sociales, une administration, même des lois !

Un ferrailleur chinois est présent là. Il effectue une tournée dans la province, avec son vieux camion qui pourrait très dignement figurer dans une production cinématographique ayant pour cadre une des deux guerres mondiales passées. Il se dirige vers le sud. Opportunisme, voilà une aubaine inespérée à ne pas manquer. Après une négociation "chinoise", rude, il accepte de me transporter et nous voici partis, cahin-caha, sur la piste d'un état déplorable, et donc parfaitement assorti au véhicule.

Mon ferrailleur ne récupère pas que les vieux métaux, mais également les plastiques. Nous négocions même dans un village *Tai Lü* quelques dizaines de kilos de graines de sésame. Tout cela est jeté pêle-mêle à l'arrière, en vrac, dans l'étonnant haut coffre du véhicule. Moi, j'ai fait ma place dans le bric-à-brac infernal de la cabine, entre outils grasseux, chiffons crasseux, bouteilles vides, mégots de cigarettes, et nombreux objets et détritiques non identifiés supplémentaires en tous genres, certains coupants, d'autres collants, tous salissants.

Cinq heures nous sont nécessaires pour effectuer nos soixante-cinq kilomètres. Deux pannes et quelques arrêts sont passés à peser et à acquérir des sacs de déchets dans des villages.

Notre arrivée à Boun Neua, modeste et languissant bourg-carrefour, réel point de départ, dès demain, du trajet de trois jours vers la capitale, est triomphale : le haut coffre du camion accroche une banderole de propagande du parti communiste lao - seul parti autorisé dans le pays, rappelons-le - suspendue au-dessus de la piste. Au grand scandale des villageois, nous l'arrachons !

## **21 octobre - Oudomxai**

### **Transport**

La plus pénible des trois journées de retour vers la capitale est enfin achevée. Montées, descentes, virages, poussières, chaleur, nausée, troubles gastriques persistants. Miraculeux Imodium.

## **22 octobre - Oudomxai**

### **No transport**

Je n'ai pas eu le courage de reprendre la route aujourd'hui. Repos hygiénique. Au programme de la journée, siestes et nourritures saines dans la petite ville d'Oudomxai, la mal aimée des voyageurs. Carrefour majeur de tous les trafics du



nord du pays, elle s'avère pourtant intéressante à observer. Trois univers s'y côtoient, mais ne se *rencontrent* pas : les Lao, les Chinois, puis *mes* Minorités ethniques montagnardes, silhouettes discrètes, furtives, presque fantomatiques, de bref passage, paraissant toujours désirer regagner au plus tôt leurs hauteurs.

**23 octobre - Vientiane**

## **Lao**

Les Lao sont fondamentalement bons. Nonchalants et enthousiastes, désintéressés et d'humeur constante, vifs et curieux, sociables et respectueux, ils le resteront encore pendant longtemps.

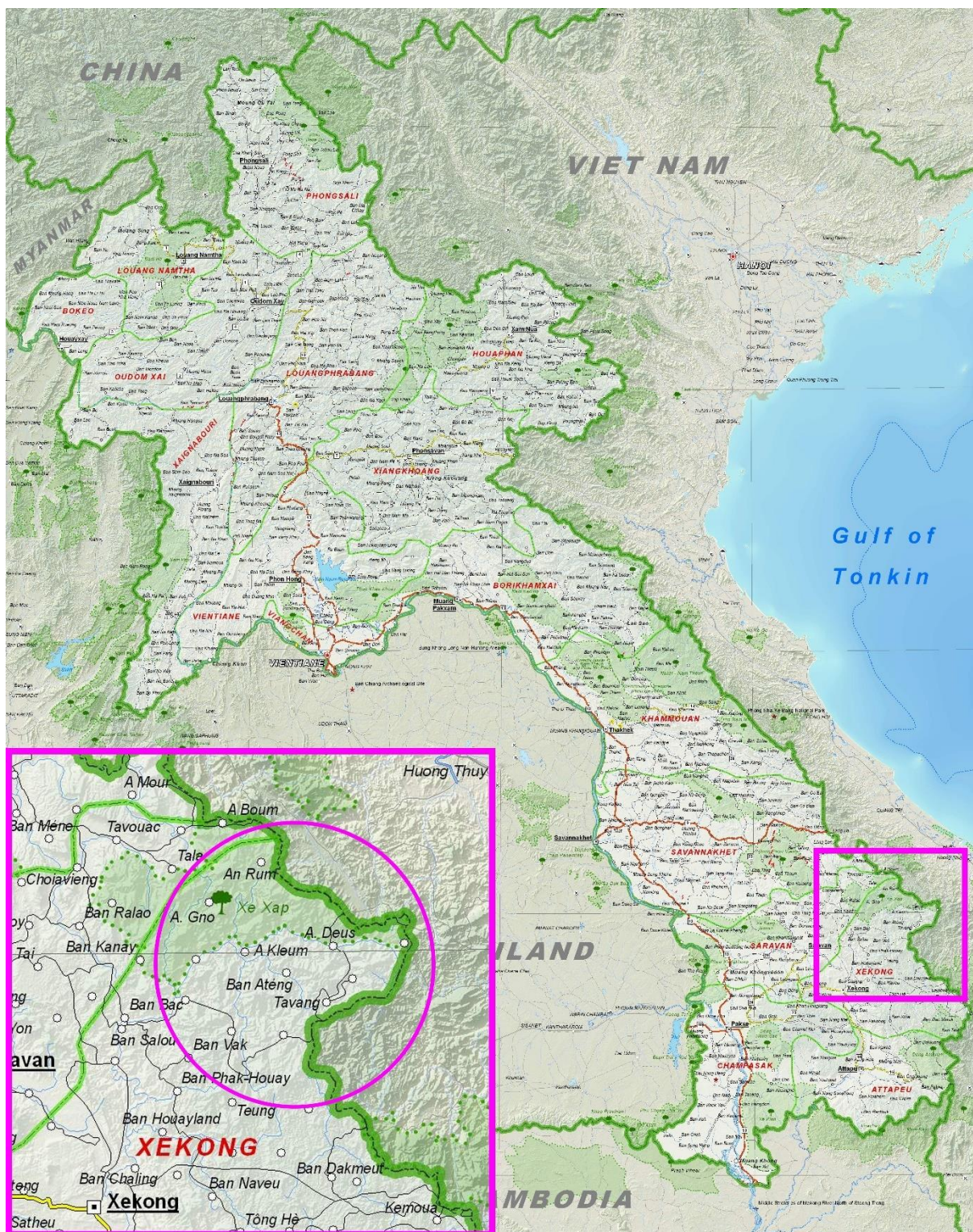
Lionel Buléon, 2009



# **En pays Katou, deux mois aux confins de la province de Sékong**

2010, 2013







« ພວກເຮົາກິນຫມາຂອງພວກເຮົາ, ແຕ່ຫມາຂອງພວກເຮົາກິນຜູ້ຊາຍ ! »

(*Phoua khao khin màa, èt màa khin khun !*)

*Nous mangeons nos chiens, mais nos chiens mangent les hommes !*

Un homme katou

À deux reprises et à trois années d'intervalle, durant un mois chaque fois, j'ai marché, seul, sans guide, dans l'extrême sud-est du Laos, vers les confins de la province de Sékong, en direction des villages de l'ethnie Katou les plus isolés et les plus traditionnels de la région, dans lesquels je fus accueilli chaque nuit, devenant dès lors par ailleurs le tout premier *touriste* à se rendre en ces lieux. Ces étonnants et emblématiques villages circulaires, au caractère *tribal* original et remarquable, sont disséminés au cœur d'une zone résolument sauvage de montagnes escarpées et de forêts denses que l'on ne peut atteindre qu'à pied, la plupart du temps via d'étroits et improbables sentiers, rares traces tellement peu foulées qu'elles disparaissent continuellement sous la végétation envahissante.

La province de Sékong est la plus pauvre du Laos, et parmi les quelques groupes de populations qui la peuplent, les Katou figurent sans conteste au nombre des plus déshérités. Les Katou, les *Khas-tuu*, c'est-à-dire les "sauvages d'en haut" si l'on veut croire, entre toutefois d'autres hypothèses possibles, à une étymologie d'origine mixte, lao pour la première syllabe et katou pour la seconde.

Les Katou - ou *Katu*, *Kantou* - composent un des groupes ethniques les plus isolés et méconnus du Laos, même de leurs compatriotes. Population encore un peu crainte, car non laocisée, elle peuple une région montagneuse difficilement accessible, la Haute-Sékong, toujours peu connue à ce jour, et même redoutée de la plupart des Lao eux-mêmes : les Katou vivaient dans des contrées mystérieuses et dangereuses - un monde forestier demeuré non civilisé - voire s'avéreraient eux-mêmes dangereux. La réputation belliqueuse et sanguinaire des Katou n'est pourtant plus justifiée : leurs villages ne sont plus fortifiés, car les équipées sauvages et guerrières entre tribus voisines - les Katou de la province de Sékong se répartissent en sept sous-groupes - ont cessé depuis quelques décennies, et le tout dernier témoignage relatif à leurs fameuses *Chasses au Sang* rituelles, destinées à conjurer une catastrophe, un bouleversement ou une

malédiction, date déjà de la fin des années 1930. Les sacrifices humains et les actes de cannibalisme qui s'ensuivaient - le sang et des organes vitaux étaient consommés par les chasseurs - ont désormais été remplacés par l'immolation rituelle occasionnelle de buffles.

Toujours est-il que les villageois Katou restés retranchés dans l'extrême est de la province de Sékong vivent encore véritablement en marge de la nation. Les influences culturelles et économiques lao s'arrêtent en effet de manière quasiment nette au pied des premiers escarpements qui composent leur *pays*, dans le sud de la Cordillère annamitique, chaîne montagneuse forestière formant une barrière naturelle ici difficilement franchissable entre le Laos et le Vietnam voisin. Un relief tourmenté, de petites vallées profondément encaissées et aux orientations diverses et variées, une nature éminemment sauvage et préservée où abonde une faune exceptionnellement riche, parmi laquelle de nombreuses espèces rares et endémiques à la région.

Bien que faisant épisodiquement, de la part des autorités, l'objet de tentatives d'intégration à la société lao, se traduisant par des incitations à transmigrer, c'est-à-dire à déplacer leurs habitats vers les vallées plus accessibles, et donc mieux contrôlables, les groupes Katou les plus reculés de la province sont néanmoins parvenus jusqu'à aujourd'hui, grâce à cet isolement géographique exceptionnel et radical, ainsi qu'à l'absence presque totale d'influences extérieures, à préserver une très forte indépendance culturelle. Ils ont par exemple pu perpétuer l'usage, au quotidien, de dialectes propres, ainsi que des croyances et rituels animistes particulièrement singuliers. De plus, contrairement à de nombreuses autres "enclaves ethniques" du pays, aucun groupe de population plus majoritaire et mieux intégré à la société lao, des bouddhistes notamment, n'est encore jamais venu s'implanter à proximité de leur territoire. Les Katou ont ainsi pu conserver nombre de leurs traditions ancestrales, généralement en étroite relation avec leur riche et dense environnement forestier.

Les Katou sont donc animistes et ils s'efforceront en permanence d'entretenir des rapports harmonieux avec les nombreux *phii*, les "esprits", qui peuplent la montagne, les grottes, la forêt, les cours d'eau, le village, les huttes, et d'autres lieux encore. Si cette harmonie a été rompue par viol d'une tradition ou d'un tabou, ou pour toute autre raison qui se manifestera le plus souvent par l'apparition d'une maladie, d'un décès ou encore d'une mauvaise récolte, seules les chamanes Katou sauront alors, par des méthodes ancestrales de divination, en définir l'origine, puis rétablir ce lien entre les humains et les "esprits" contrariés ou offensés.

## **TABLE**

I. Orpailler

II. Marcher

III. Habiter

IV. Contrôler

V. Manger

VI. Fumer

VII. Tuer





## I. Orpailleur

Pour atteindre le *pays* Katou, il faut d'abord, après deux à trois jours de transport routier depuis Vientiane, capitale du Laos, remonter le cours de la rivière Sékong, en pirogue durant une journée supplémentaire, afin de rejoindre un dernier modeste bourg établi en amont. Là se situe le véritable point de départ, à pied cette fois, vers ledit *pays*, localisé au cœur d'un massif montagneux particulièrement sauvage, et qui s'étend loin à l'est, jusqu'à la frontière avec le Vietnam voisin, et même au delà. Faute du moindre autre passager candidat pour remonter à mes côtés cette rivière Sékong, j'ai dû affréter seul l'embarcation. Comme presque toutes celles de la région, il s'agit d'une pirogue très sommaire, d'une longueur de six ou sept mètres au total, et façonnée dans un unique fût de bois évidé, les plats-bords ayant ici toutefois été rehaussés de quelques centimètres afin de tenter de nous protéger au mieux, à peine cependant, des remous et des projections d'eau dans les plus forts rapides que nous devrons affronter.

C'est durant ce trajet que j'ai pu observer les premières orpailleuses. Seules les femmes semblent s'adonner à la recherche de l'or dans les cours d'eau de la région. Accroupies isolément dans le lit de la rivière, à quelques mètres des berges, elles "lavent" inlassablement de petites quantités de sable. À l'image des pirogues du coin, les batées utilisées pour cette prospection aurifère sont taillées dans de volumineuses pièces de bois massif, pour composer ces sortes de disques coniques très évasés, lourds, de parfois près d'un mètre de diamètre. Manipulées avec un double mouvement de rotation et de balancement, seul l'effet de la gravité est ainsi utilisé pour séparer les alluvions des poussières d'or, d'une densité différente, sans même faire appel au mercure, auquel ces populations n'auraient de toute manière en aucun cas accès. Lors d'une halte, je suis allé observer le butin de quelques-unes d'entre elles. Le résultat de plusieurs heures de lavage consiste en à peine plus de quelques minuscules paillettes dorées. Plus tard, dans les montagnes de l'arrière-pays, c'est assez fréquemment que j'ai à nouveau rencontré des femmes rentrant aux villages équipées de leurs batées harnachées dans le dos, de retour de "chasses à l'or" dans les torrents environnants. Leurs prises se réduisaient cependant là aussi le plus souvent à quelques poussières jaunes.

## II. Marcher

À partir du dernier petit bourg, atteint en une journée de pirogue, il ne se présente plus qu'une seule option pour rejoindre les villages katou les plus isolés de la région : la marche. J'avais bien soupçonné, et cela dès avant mon tout premier périple dans cette contrée, que les premiers hameaux traversés se trouveraient désormais relativement acculturés, et ce fut effectivement le cas. Cela est immédiatement perceptible, d'un simple et rapide coup d'œil, et transparaît notamment par le constat de l'abandon de la traditionnelle disposition circulaire et rayonnante des huttes - dont nous reparlerons en détail - également à travers l'adoption de la tôle ondulée en lieu et place des toitures de chaume, ou encore par l'absence des totems rituels sculptés sur les devantures des façades. Ce n'est qu'au bout de la troisième journée de marche que l'on atteint enfin le véritable *pays* Katou, et que les beaux villages traditionnels s'offrent finalement et si gracieusement aux regards, nichés dans leurs écrins de verdure. Cette troisième journée constitua d'ailleurs l'une des plus belles de ce périple, une des plus longues, une des plus difficiles, une des plus impressionnantes et troublantes également, notamment de par l'isolement induit des lieux, mais aussi en raison de l'anxiété latente engendrée par la peur de s'égarer. Huit heures sur les discrets sentiers, en permanence au cœur d'une forêt dense, sans la présence d'aucun village intermédiaire, ni aucune autre trace d'intervention humaine, et tout du long, absolument seul, sans faire la moindre rencontre en chemin.

La contrée est résolument escarpée et sauvage, très peu parcourue. Les rivières, au fond des vallées et des ravins, se franchissent toutes à gué, et il faut obligatoirement s'aider d'un long et solide bâton pour ne pas risquer de se retrouver déséquilibré par le fort courant de certaines d'entre elles. Dès qu'un cours d'eau est traversé, le sentier rejoint à nouveau rapidement les crêtes. Les montées sont exténuantes, la chaleur à son comble et l'air, surchargé d'humidité et trop peu présent, engendre une forte transpiration du corps en son entier. La sente, très étroite et souvent extrêmement glissante, est, de plus, fréquemment encombrée de hautes herbes, d'amas de troncs de bambou géant morts et effondrés, et de buissons qui réinvestissent continuellement le moindre espace un peu ouvert. Ce sentier, cette trace plutôt, semble même par endroits n'être que des coulées de bêtes. Les herbes - dites "herbes à paillotes" ou "herbes à éléphants", *Imperata cylindrica* - atteignent ici des hauteurs impressionnantes, dépassant régulièrement les deux mètres, et dans certains secteurs particulièrement encombrés, le corps tout entier doit alors véritablement forcer le passage et dégager la voie pour pouvoir progresser, seuls les pieds pouvant "regarder" le chemin, parfois large d'à peine une quinzaine de centimètres, et

ainsi totalement enfoui sous la matière végétale. Il faut à maintes reprises s'aider des bras pour écarter les buissons enchevêtrés, se baisser, se frayer un passage. L'état de ces sentiers, parce que ceux-ci sont trop peu souvent foulés par les hommes, et qu'ils subissent alors perpétuellement les assauts de la végétation, est révélateur de l'isolement extrême des villages du secteur que je souhaite atteindre, dans les confins de la province. Il montre en effet à quel point les Katou empruntent rarement ces voies menant vers l'extérieur, hors de leur *pays*, qu'ils ont trop peu d'occasions de quitter pour se rendre dans la plaine.

Une anecdote, emblématique elle aussi du caractère particulièrement sauvage de la région et de l'extrême isolement des hameaux katou, m'a été rapportée lorsque j'ai plus tard fait part aux hommes de mon étonnement de ne quasiment jamais apercevoir de chiens parmi eux. En effet, les chiens, par exemple dans les villages montagnards localisés à l'autre extrémité du pays, dans le Nord que j'ai précédemment souvent visité, outre qu'ils fournissent par ailleurs une viande appréciée, sont aussi là-bas chargés d'un véritable rôle préventif, et accessoirement défensif, contre les tentatives d'incursions de bêtes sauvages à l'intérieur des hameaux. Chez certains groupes ethniques, les *Akha* notamment, on leur prête même certaines facultés à pouvoir percevoir l'approche, la nuit, des *phii*, c'est-à-dire des "esprits", qui viendraient rôder aux abords des villages, et qu'ils signalent là aussi de leurs aboiements furieux. Dans la plupart des hameaux katou en revanche, nulle trace d'aucun chien, car les villageois m'ont expliqué que, dans ces environnements très isolés de forêts denses, où ils ne rencontrent presque jamais d'*étrangers*, ils devenaient rapidement trop agressifs et pouvaient alors attaquer sauvagement le moindre visiteur provenant de l'extérieur. « *Phoua khao khin màa, èt màa khin khun !* » qu'ils me disaient, "Nous mangeons nos chiens, mais nos chiens mangent les hommes !".

Marchant le plus souvent seul, sur des chemins glissants et dans la forêt parfois humide des orages de la veille, généralement donc sans personne me précédant et risquant ainsi de les éveiller trop tôt, relativement peu de sangsues parviennent alors à m'atteindre. Dans ces contrées en effet, se déplacer en groupe et en file indienne peut présenter l'inconvénient que les pas du premier marcheur *avertissent* les sangsues, qui se tiennent alors immédiatement en alerte, posées sur le sol détrempé, ou juchées sur des herbes, élancées à la verticale, étirées en hauteur plutôt, extrêmement vivaces et mobiles, fin prêtes à *embrasser* les jambes des marcheurs suivants. Cependant, dans ces zones humides, même si l'on va seul, il est important de ne jamais stationner sur place, ne serait-ce que durant quelques secondes, car il ne leur faut pas plus de temps pour triompher d'un assaut. Il est au contraire impératif d'attendre de se situer dans un endroit un peu dégagé, et surtout sec, pour prendre le temps de se

débarrasser de celles qui ont atteint leur but. Ainsi, c'est surtout lors des descentes, pendant que je piétine trop lentement, par appréhension des glissades brusques et des chutes, qui ne manquent pas à intervalles réguliers, que les sangsues, par conséquent avantagées, acquièrent le plus de succès. Il n'est alors pas rare de retrouver, durant une méticuleuse pause d'inspection et au cœur de secteurs particulièrement infestés, jusqu'à une dizaine d'entre elles accolées sur chaque jambe, la plupart s'étant déjà infiltrées au fond des chaussures, entre les orteils.

Les crêtes, qui culminent ici à rarement plus de 1800 ou 2000 mètres d'altitude, et dont on longe les arêtes parfois durant longtemps, offrent des espaces un peu plus dégagés, et donc plus praticables, que les pentes et les fonds de vallées, et se font dès lors également beaucoup moins humides. On y traverse même, de temps en temps, des bosquets de pins gigantesques, monumentaux, des résineux que l'on ne rencontre nulle part ailleurs sous ces latitudes au climat résolument tropical. C'est alors qu'ils étaient perchés dans le houppier d'un ou deux de ces arbres, moi me tenant tout proche sur un petit promontoire rocheux, que je les ai aperçus : une colonie de *Doucs* ! Des Langurs Doucs à jambes rouges (*Pygathrix nemaeus*), des singes à l'aspect physique étonnant, et même particulièrement déconcertant, un peu cocasse aussi, de par leur "barbe", leur "béret" et leurs teintes chatoyantes. Le Douc constitue une espèce endémique à la région, et se fait désormais extrêmement rare. Me tenant rigoureusement immobile dès que je les eu repérés, j'ai pu les observer, avec beaucoup d'émotion, durant plusieurs minutes. Je crois avoir dénombré neuf individus. Eux aussi m'ont beaucoup observé, interloqués, faciès comiquement avancés dans ma direction. Je dus finalement me résoudre, à grand regret, à provoquer leur fuite, et ils se sont alors littéralement, et de manière spectaculaire, laissés tomber, dégringoler plutôt, de très haut dans les denses fourrés du ravin adjacent. Je fus déjà chanceux, durant la même journée de marche à travers ces territoires éloignés de tout lieu habité, puisque j'avais peu auparavant, et à deux reprises, aperçu des *Muntjacs*, cette farouche race de chevreuil asiatique, fuir en bonds éperdus dans les hautes herbes.

### III. Habiter

Généralement nichés au fond d'une vallée, mais parfois aussi perchés sur une proéminence du terrain, invariablement cernés de près par l'océan de verdure, dans lequel ils paraissent alors comme incrustés, les villages katou traditionnels offrent un remarquable et surprenant spectacle. Ayant toujours fières allures, ils réunissent, selon leur taille, de dix à trente grandes huttes implantées

circulairement, et orientées de manière rayonnante autour du centre, vers la maison commune (*rông*), cœur du dispositif. Les épaisses et lourdes toitures de chaume, avec leurs extrémités arrondies, font par ailleurs ressembler ces hameaux, lorsqu'ils peuvent être contemplés depuis des hauteurs, à de petites colonies de cloportes géants.

Depuis le *rông*, la maison commune centrale, plusieurs autres cercles ou arcs de cercles concentriques, fonctionnels ou symboliques, purement imaginaires ou réels et tangibles, concrétisés par exemple par les méandres des rivières et par les crêtes des montagnes alentour, s'étendent et se succèdent alors loin, jusqu'à cet environnement naturel extérieur, et même bien au-delà, jusqu'aux extrêmes limites de l'univers mental forgé par les Katou. Un autre cercle également concret et bien visible, à l'intérieur même du village, s'insère entre celui composé par cet agencement emblématique des huttes d'habitation et l'axe central du hameau symbolisé par la maison commune. Il s'agit du cercle formé par les poteaux de sacrifices fichés en terre devant chacune des huttes, et qui sont destinés à y attacher les buffles à immoler lors des cérémonies rituelles - ceux-ci le seront d'un ou de plusieurs coups d'épée, reliques gestuelles symboliques issues des fameuses *Chasses au Sang* humain historiques mentionnées plus haut en introduction. Ces poteaux étant remplacés avant chaque nouvelle cérémonie sacrificielle - qui se font toutefois de plus en plus rares - ils apparaissent alors dans des états de détérioration plus ou moins avancés selon la quantité de temps déjà écoulée depuis le précédent événement similaire.

Ainsi, plus que d'être simplement "enfermé" dans une enceinte circulaire, c'est tout l'espace villageois, et même au delà, qui est réparti en zones concentriques successives. Cette étonnante disposition circulaire *globale* des villages, d'une géométrie se faisant finalement parfois un peu plus aléatoire au gré de leur expansion et de la configuration du terrain - pouvant par exemple tendre vers l'ellipse ou une forme plus arbitraire - mais souvent aussi presque parfaite, est directement liée à la cosmogonie katou, à leurs croyances et à leur vision propre du monde. Cette "cosmogonie ronde ou circulaire" très particulière se retrouve par ailleurs dans de nombreux objets rituels ou fonctionnels du quotidien, notamment dans les tambours, les gongs de bronze et les jarres de fermentation d'alcool, tous exclusivement utilisés à l'occasion de festivités et de cérémonies traditionnelles, ou encore dans les pipes à eau - dont nous reparlerons - dans les extrémités arrondies des toitures des huttes, dans les piliers et pilotis ronds entrant dans la conception de celles-ci, ainsi que dans les poteaux de sacrifice, et dans bien d'autres objets supplémentaires. L'univers des Katou est ainsi résolument et fermement *circulaire*, mais ce sujet,

prodigieusement complexe, reste toutefois difficile à appréhender pour le profane, et ces aspects ont malheureusement encore été très peu étudiés jusqu'alors. Espérons seulement que cette riche culture puisse l'être rapidement en profondeur, à la fois en détail et dans sa globalité, avant que ces fascinants usages et pratiques ne se perdent, ou soient abandonnés, et qu'ils ne disparaissent en totalité de la mémoire des hommes, ce qui ne saurait tarder avec le développement désormais accéléré du pays.

Ces univers circulaires vont ainsi se répéter à l'identique d'une vallée à l'autre. On peut cependant constater, au gré des différents villages traversés et selon les sous-groupes katou rencontrés - comme indiqué en introduction, les Katou de la province de Sékong se répartissent en sept sous-divisions ethniques - de flagrantes variations dans la conception des habitats. Ces demeures sont toujours élevées sur de courts pilotis, sous lesquels peuvent se réfugier, la nuit, les animaux domestiques, mais elles vont des élégantes et légères huttes presque entièrement faites de bambou, jusqu'à d'étonnantes longues et massives maisons aux lourdes et très élaborées charpentes et structures de bois, et qui peuvent alors fréquemment abriter plusieurs familles d'une même lignée patrilinéaire, généralement jusqu'à deux ou trois. Signalons qu'autrefois plus de cent personnes pouvaient cohabiter sous un même toit, dans des maisons encore plus longues. Un autre aspect troublant de ces constructions consiste en des décorations rituelles dont est immanquablement ornée la façade d'extrémité de chacune d'entre elles, celle orientée vers l'intérieur du cercle du village, et abritée par le large auvent semi-circulaire que forme là le ravancement de la toiture. Il y a d'abord, dessiné et peint à la chaux blanche au-dessus de la porte d'entrée, un bandeau de figures géométriques simples, le plus souvent élaboré à partir d'une répétition d'un motif de losange, mais s'y trouvent surtout, taillées à même le monumental pilier central de cette façade, celui qui supporte la poutre faîtière de la charpente, de surprenantes sculptures. D'un mètre vingt à un mètre cinquante de hauteur environ, massives et assez grossièrement façonnées à la hache et au couteau, ces effigies totémiques se déclinent selon deux thèmes principaux : il peut s'agir d'un lézard géant, parfois à tête anthropomorphe et figuré avec celle-ci toujours orientée vers le haut, mais le plus souvent d'un être humain. Celui-ci peut alors être représenté en position accroupie, les coudes en appui sur les genoux, ou debout, jambes légèrement fléchies, mais presque systématiquement avec les deux mains se tenant la tête, attitude lui conférant un air sensiblement angoissé, anxieux en tout cas. Parmi les variantes aperçues, il s'agit parfois de deux corps humains superposés, celui de dessus disposé alors de manière renversée, tête en bas et en appui sur celle de la silhouette inférieure. Je regrette de ne pas avoir photographié l'ensemble de ces totems, car cela aurait pu

permettre de constituer un surprenant reportage. Au chapitre des ornements des demeures, il faut aussi mentionner les discrètes mais délicates cornes ou sculptures faîtières fichées sur les toitures, à chacune des extrémités des lignes du même nom, et qui achèvent subtilement de souligner l'élégance de l'ensemble.

Il est remarquable de constater que la moindre pièce de bois entrant dans la composition d'un habitat katou, que ce soient les structures porteuses faites de lourds madriers, les pilotis, les charpentes, les épais planchers ou encore les panneaux formant les parois extérieures, a été entièrement taillée et équarrie *à la main*, sculptée peut-on alors même dire, à l'aide de très rudimentaires outils tranchants, haches et herminettes, et absolument jamais en recourant à des scies, outils inconnus ici. En effet, sur chacune de ces pièces de bois on distingue nettement les marques des coups portés par les lames qui les ont lentement et laborieusement façonnées. Tout aussi frappant est le fait que pas un seul objet métallique, que ce soit sous forme de clous ou autres éléments de renfort, n'est utilisé pour réaliser ou consolider les assemblages.

L'intérieur de ces habitats est presque totalement dépourvu du moindre mobilier, si ce n'est parfois quelques gigantesques "lits", en fait de très rudimentaires plateformes de bois surélevées, occasionnellement équipées de moustiquaires, et sur lesquelles s'entassent, la nuit, des familles entières. Les matelas sont rares et consistent alors en de simples paillasses rembourrées de crins, de pas plus de trois ou quatre centimètres d'épaisseur. On se contente en effet le plus souvent de fines nattes de nylon ou de feuillages tressés, et certains hommes utilisent même celles-ci déposées au sol pour s'allonger, de la sorte, directement sur les planchers, une configuration dont je dois fréquemment me satisfaire. Ainsi, sans aucun mobilier de rangement disponible, tout un bric-à-brac infernal est alors inévitablement et en permanence répandu de-ci de-là, parfois suspendu aux parois et aux charpentes : vêtements incrustés de traces de terre, certains tellement attaqués par les rongeurs qu'ils ne sont plus utilisables, mais laissés toutefois en place, amoncellements de légumes et d'autres végétaux mis à sécher, outils agraires, sacs de riz, vanneries de bambou - dans la fabrication desquelles les Katou excellent - filets de pêche, nasses et pièges à animaux, pipes à eau, ustensiles divers, calebasses, jarres, jerricans et autres récipients, et encore beaucoup d'objets ou produits de récoltes supplémentaires. Si la hutte abrite plusieurs familles, peu de délimitations formelles semblent diviser l'espace intérieur, tout au plus une légère cloison de bambou à mi-hauteur peut parfois séparer les foyers de cuisson, autour desquels chaque parentèle se réunit le soir venu. Ces foyers ne sont que de simples rectangles de bois emplis de terre tassée, et désormais cuite, sur lesquels sont entretenus les

feux, et sont soutenus à hauteur du plancher par des pilotis de renfort disposés sous les habitats. Ces foyers sont en outre surmontés de claies de bambou suspendues, composant comme des plateformes, destinées à empêcher les étincelles volantes de monter jusqu'au chaume des toitures, et sur lesquelles sont en permanence mises à sécher ou à fumer une large variété d'ingrédients, aliments et objets - bouquets d'herbes, lambeaux de viande, vanneries de bambou, etc. - alors généralement recouverts d'une pellicule grasse et noire de suie.

C'est depuis l'intérieur des huttes que l'on peut constater le mieux la remarquable qualité de conception d'une toiture de chaume katou. Ainsi observée par le dessous, la structure qui supporte ces épaisses rames de chaume offre en effet un véritable *décor* géométrique composé de tout un réseau serré, régulier et parfaitement ordonnancé, de grosses et longues perches de bambou venant prendre appui sur la charpente principale. Quant aux armatures qui dessinent et modèlent les extrémités arrondies si caractéristiques de ces toitures, elles sont confectionnées à l'aide de fortes tiges flexibles de rotins ou bien, là aussi, de bambou, mais cette fois fendues puis réassemblées en paquets ainsi aisément cintrables. L'ensemble, continuellement exposé, comme les plateformes suspendues, aux perpétuels assauts des fumées des foyers de cuisson, est recouvert d'une épaisse couche de suie grasse, noire et luisante, rendant au bout de peu de temps les tiges lisses de bambou comme laquées ou vernies. C'est aussi cette suie qui finit d'imperméabiliser le chaume, et qui offre d'autre part l'avantage, en les repoussant, de limiter les attaques destructrices des termites. Ces fumées permettent également de tenir à distance des intérieurs d'autres insectes nuisibles, même si cela n'empêche nullement une profusion exceptionnelle de larges et lourdes toiles d'araignée tout aussi noircies et poussiéreuses, qui pendent de partout en abondance et ne sont jamais ôtées.

Configuration que l'on ne rencontre par exemple jamais dans les habitats de la plupart des populations montagnardes du nord du pays, les maisons katou sont souvent équipées, sur les parois basses de leurs longues façades, d'une ou deux petites "fenêtres", en fait de simples lourds volets, taillés chacun dans une seule pièce de bois, et disposés au ras du plancher. Elles permettent, en journée, d'aérer et d'éclairer un peu les intérieurs si sombres, et plus accessoirement d'épier tout à son aise les allées et venues des uns et des autres, et les activités et événements du village qui peuvent se dérouler à l'extérieur.

Les sols de ces habitats sont eux aussi composés de lourdes planches taillées à la hache, mais il arrive qu'une partie de ceux des plus grandes demeures, et au contraire systématiquement la totalité des plus sommaires, incontestablement



par souci d'économie de matière, mais aussi des épuisants efforts nécessaires à les façonner, soient constitués de tiges de bambou aplaties, formant ainsi des surfaces souples et mouvantes qui s'affaissent alors sous le poids des marcheurs, des surfaces contrastant avec celles parfaitement rigides et stables des solides planchers en bois. Ces sortes de caillebotis, ou plutôt de claies, éphémères et à renouveler périodiquement, offrent ainsi une résistance toute relative, et de-ci de-là, des lamelles du bambou finissent inévitablement par se rompre, créant de véritables trous béants plus ou moins visibles et détectables. J'imagine aisément que chaque membre d'une famille connaît sur le bout... des pieds chaque recoin de sa demeure et court très peu de risques d'y échoir, mais en ce qui me concerne, dans la quasi obscurité permanente des intérieurs, je dois m'en méfier comme de la peste, et ai plus d'une fois passé une jambe entière au travers d'un de ces "pièges", pour le plus grand amusement toutefois des spectateurs présents !

Le large auvent semi-circulaire formé par l'extrémité arrondie de la toiture abrite un espace extérieur protégé, en journée, de la pluie ou de la chaleur écrasante du soleil, de la boue environnante également. Il y a là une petite terrasse surélevée, plutôt une très étroite plateforme, issue du prolongement du plancher intérieur, et qui sert quotidiennement de lieu de réunion d'où l'on bénéficie immanquablement, du fait de l'emblématique disposition circulaire et rayonnante des huttes évoquée plus haut, d'une vue panoramique sur la quasi totalité des autres habitations. On accède à cette étroite plateforme, puis donc aussitôt à la porte d'entrée de la demeure, par une courte "échelle", en fait un simple fût de bois taillé d'encoches à grimper. Sous cet espace protégé que forme opportunément cet auvent, on se rassemble souvent pour discuter, tout en fumant le *khork'*, la pipe à eau dont nous reparlerons, en mâchant des racines de manioc grillé et de la canne à sucre, dont les cochons et les poules, à nos pieds, se disputent les restes, on y décortique le riz ou broie d'autres végétaux, en les pilonnant dans un des énormes trois ou quatre mortiers de bois qui traînent là en permanence sur le sol, on y pratique le tissage, on y aiguisse les outils, on y dépèce les gibiers rapportés des expéditions de chasse, on y consacre de très longues et consciencieuses séances à s'épouiller mutuellement les cheveux.

Quant au *rông*, la maison commune implantée au milieu de chaque village, point central et de convergence de cette configuration rayonnante de l'ensemble des huttes, elle est conçue sur un plan identique et est construite en faisant appel aux mêmes techniques que celles mises en œuvre pour ces dernières, si ce n'est que sa structure est généralement encore plus lourde et plus massive, et qu'elle est largement ajourée, ouverte de tous côtés vers l'extérieur, la laissant alors perméable aux courants d'air. Elle est par ailleurs décorée d'une quantité

beaucoup plus importante de sculptures rituelles puisqu'on peut le plus souvent en compter jusqu'à deux ou trois sur chaque façade d'extrémité, ainsi qu'à l'intérieur, et les ornements peints à la chaux abondent également en plus grand nombre à maints endroits. Enfin, on peut parfois y apercevoir quelques objets rituels, biens collectifs de la communauté, tambours, gongs, masques de bois.

Les maisons communes ne sont utilisées qu'à quelques occasions dans l'année, par exemple durant les principales festivités et cérémonies rituelles katou ou lors de la tenue de conseils villageois. Elles font par ailleurs office de dortoirs pour les invités extérieurs lors d'événements de grande ampleur, tels les mariages ou les décès. Bien que constituant des espaces sacrés dans lesquels les "esprits" seront invoqués lors des offices rituels, elles paraissent totalement négligées le reste du temps, et je n'ai donc jamais pu les observer autrement que dans des états semblants d'abandon : soigneusement entretenues néanmoins, notamment leurs toitures qui les protègent des intempéries destructrices, mais aux planchers intérieurs souillés de déjections animales, celles des chèvres et des volailles, c'est-à-dire des bêtes dont la présence là est tolérée par les hommes, et qui sont capables d'escalader les échelles qui y mènent, s'accaparant alors ces lieux comme abris, plus spécifiquement la nuit et lorsque la pluie tombe en abondance.

## **IV. Contrôler**

Cela m'avait beaucoup surpris, mais également un peu déconcerté, lorsque des hommes étaient, à la nuit tombée, dès mon tout premier arrêt dans un village katou, venus à ma rencontre dans la hutte même que j'avais choisie pour m'accueillir, pour formellement exiger que je leur présente mes papiers, et surtout pour que je leur dévoile ce que contenait mon sac. J'ai en effet depuis lors régulièrement remarqué, dans ces contrées bien plus que dans d'autres régions pourtant tout autant reculées du pays, que mon sac devient immédiatement l'objet, si ce n'est à chaque fois de suspicion, du moins de très vives curiosités. Aussi, désormais, afin de détendre le plus rapidement possible l'atmosphère et de lever le moindre doute à ce sujet, dans presque chaque nouveau village dans lequel je parviens, et même si je n'y fais qu'une simple halte en journée, je prends systématiquement de moi-même l'initiative, dès la première demi-heure, de vider la quasi-totalité du contenu de ce sac afin de bien prouver à mes hôtes que je ne transporte rien d'équivoque et que mes intentions sont neutres, pacifiques et désintéressées. Je le fais toutefois de manière innocente et naturelle, prétextant tout simplement de devoir atteindre un objet se

trouvant dans son fond pour déposer la plupart des autres - peu nombreux au total - sur le sol durant quelques secondes, le temps que mes observateurs puissent librement constater par eux-mêmes que ces quelques articles, ma veste et mon pantalon, ma gourde, mon nécessaire de toilette, ainsi qu'une boîte plastique contenant quelques médicaments et autres accessoires, ne sont pas prohibés et ne présentent aucun danger. Durant ces instants, le silence se fait généralement quasiment religieux, si ce n'est quelques commentaires à peine chuchotés. Si j'ai par ailleurs, à cette heure, déjà eu le temps de repérer lequel parmi les hommes qui m'entourent est le *nay ban*, le chef du village, je prends quelques minutes pour lui montrer mes papiers, notamment mon visa et ses dates en règle, qu'il ne parviendra cependant pas à déchiffrer, mais dont le support, le passeport donc, sera pourtant minutieusement et entièrement parcouru, page par page. Ces formalités n'ayant toutefois à ce stade rien d'officiel, elles suffisent rarement et on n'en reste alors pas toujours là.

Ce sont généralement de deux à quatre hommes qui viennent à ma rencontre. Le premier soir que cela s'est produit, j'étais déjà endormi lorsqu'ils se sont présentés. L'on m'a alors réveillé et ils étaient là, juste au bord de ma paillasse, mes hôtes se tenant silencieusement en retrait, un peu gauches. Je dois dire que cette première fois fût passablement désarmante puisque, émergeant de ma torpeur, je ne compris pas immédiatement le motif de leur venue, et de l'interrogatoire qui prenait déjà forme. Car c'est en effet véritablement de cela qu'il peut s'agir parfois. L'un des hommes est généralement muni d'un cahier dédié, dans lequel des colonnes à en-tête ont été préalablement tracées, et il faut alors tâcher de les renseigner toutes. Souvent, le cahier n'est qu'un de ces incontournables modèles à bas coût, et de très mauvaise qualité, universellement utilisés par l'ensemble des écoliers du pays, mais la plupart du temps, dans les villages les plus isolés, ce cahier n'existe pas et les quelques informations glanées à mon sujet sont alors griffonnées sur une simple feuille volante inaugurée pour l'occasion, et dénichée je ne sais où. Il s'avère pour moi à chaque fois extraordinairement laborieux et fastidieux de répondre aux questions posées, puisque je ne parviens jamais à comprendre la majeure partie d'entre elles, pourtant formulées et reformulées à maintes reprises avec des airs d'évidence, et finalement d'exaspération. Même si les hommes ne peuvent en déchiffrer la quasi-totalité de son contenu, qui utilise l'alphabet latin, mon passeport est chaque fois dûment scruté, page par page, durant d'interminables et méticuleuses inspections. Pour tâcher d'abrégé ces pénibles séances, je tente parfois d'orienter *diplomatiquement* mes interlocuteurs vers les seules pages et les seuls visas concernés, mais aucun d'eux ne s'en satisfait jamais. Ceux parmi eux s'avérant capables de lire un peu le lao s'offrent alors un fier plaisir à

énoncer, devant leurs camarades et en laborieuses dictions, les quelques mots figurant sur les tampons apposés à l'occasion de mon entrée dans le pays.

Nous parvenons parfois, tout au plus, à renseigner environ un quart des colonnes du cahier. Les questions concernent évidemment mon identité, mon âge, ma nationalité, mais aussi les raisons de ma présence dans ces contrées, mon parcours préalablement effectué dans la région, et mes objectifs pour les prochains jours. Il est arrivé que certains de ces interrogatoires aient nécessité jusqu'à une heure. D'autres, beaucoup plus expéditifs de par les difficultés rencontrées par les hommes pour lire, et leurs plus grandes difficultés encore pour retranscrire sur le papier les informations obtenues à mon sujet ou péniblement déchiffrées sur mon passeport, ont duré à peine quinze minutes. Il est même arrivé quelquefois que les seuls renseignements glanés, et recopiés si difficilement sur le cahier, se soient résumés... aux deux premières syllabes de mon prénom - la troisième s'avérant impossible à prononcer correctement - et à ma nationalité ! Cependant, aussi pathétiques qu'ils aient souvent l'air, ces petits interrogatoires suffisent amplement pour conserver une empreinte significative et exploitable du passage de l'étranger dans la région, surtout si cet étranger est un Blanc occidental, car tellement rare - et même plus ! - dans les parages. Ainsi, donc, aussi pauvres et lapidaires que soient les renseignements glanés et notés au sujet de ma personne dans chaque village traversé, ceux-ci mis bout à bout suffiraient aisément pour entièrement recomposer mon parcours et pour retrouver ma trace si cela s'avérait nécessaire. Les fois où je les ai interrogés à propos de l'identité des quelques autres visiteurs déjà inscrits dans les cahiers, les hommes m'ont toujours assuré qu'il n'y était jusqu'alors *jamais* fait mention de *falangs*, d'autres Blancs occidentaux, mais uniquement de Lao et plus rarement de Vietnamiens.

Je ne suis jamais parvenu à savoir de manière irréfutable si, pour les étrangers, pénétrer seul et sans autorisation au cœur de ces territoires katou reculés était ou non désormais consenti par les autorités locales. Il semble, d'après quelques renseignements obtenus depuis la France, et aussi ici à Vientiane, la capitale du pays, que ce ne soit pas encore le cas. Mon atout réside alors dans le fait que je sois visiblement le premier à agir de la sorte - la précédente visite d'un étranger occidental dans la région a eu lieu il y a douze ans, il s'agissait d'un ethnologue muni de l'ensemble des autorisations nécessaires et dûment accompagné de guides et de représentants lao officiels - et que, confronté à la question, personne ne semble ici, alors que l'on se situe si loin de la capitale, être informé de ce qu'il en est réellement de cette législation concernant la présence des étrangers. Je prends donc quelques précautions, ne laisser aucun doute au sujet du contenu de mon sac et des motivations de mes

visites en est une. Par ailleurs, les premiers temps, je ne dissimulais pas aux villageois mes futurs projets de déplacements dans ces territoires pour les journées à venir, mais régulièrement, lorsque je leur en faisais part, cela provoquait des conversations particulièrement animées parmi eux, puis se terminait presque chaque fois par des incitations à me détourner de mes intentions premières. Alors, ensuite, j'ai préféré parfois les trahir un peu, en alléguant que mes objectifs étaient désormais atteints, et que le suivant était de retourner vers la plaine, puis vers l'intérieur du pays.

Le contenu de mon sac est donc l'autre affaire délicate. Je fus même un peu choqué, mais aussi vexé, la première fois que l'on m'eut expressément demandé de le dévoiler. Les interrogatoires suffisent effectivement rarement, et même après avoir bien expliqué que je suis dans la région dans l'unique but de me promener, et donc en aucun cas pour *travailler*, la plupart du temps le doute subsiste, et personne ne semble convaincu tant que je n'ai pas exhibé le plus gros de ce que je transporte. J'ai donc rapidement pris la mesure de la légitimité de cette requête, et c'est désormais pourquoi, très peu de temps après mon arrivée dans chaque nouveau hameau, je prends moi-même un prétexte quelconque pour ouvrir largement mon bagage et en extirper les objets les plus volumineux. Ce n'est qu'une fois toutes ces formalités dûment accomplies que l'atmosphère peut enfin véritablement se détendre.

Je n'avais néanmoins encore jamais été confronté à de tels interrogatoires durant mes précédentes excursions, notamment celles effectuées en direction des populations montagnardes vivant à l'autre extrémité du pays, au nord. Il faut toutefois dire que celles-ci, tâchant en permanence de préserver elles-mêmes assez farouchement une forte indépendance vis-à-vis des autorités nationales ou provinciales, ont peu de risque, au contraire des Katou, de faire du zèle pour collecter, à l'intention de ces autorités, des informations sur leurs visiteurs. Certaines de ces populations montagnardes du Nord furent d'ailleurs enrôlées, à l'occasion des différents conflits qui ont embrasé cette région depuis la Seconde Guerre mondiale, d'abord par les Français, puis par les Américains, contre le *Pathet Lao*, la faction qui émergeait alors, et désormais au pouvoir à la tête du pays - en tant que seul parti politique autorisé, précisons-le par ailleurs. Ainsi, chez eux, des ressentiments subsistent certainement largement jusqu'à aujourd'hui, et ce pouvoir en place ne peut en aucun cas s'appuyer sur ces populations du Nord. Tout au contraire des Katou du Sud qui, durant ces mêmes conflits ayant embrasé toute la région depuis les années 1950 jusqu'à 1975, furent eux acquis à la cause révolutionnaire communiste. Une relative proximité avec les autorités du pays a donc perduré, et cela explique probablement en partie ce curieux et obscur zèle employé par exemple pendant les interrogatoires.

## V. Manger

Chez les Katou des confins de la province de Sékong peut-être plus qu'ailleurs dans le pays, le spectre de la famine n'est jamais loin. Les carences alimentaires sont en effet le lot du quotidien et une des principales - et même permanentes - préoccupations des villageois concerne très prosaïquement la provenance, la nature et surtout la quantité de denrées qui composeront leur prochain repas, en un mot leur moyen de subsistance à court terme. De par des méthodes agraires primitives, en fait authentiquement archaïques, et une absence totale de ressources matérielles - je ne détaillerai pas à nouveau ici l'exténuante technique de culture dite *de friche sur abattis-brûlis* pratiquée sur les pentes, procédé que j'ai déjà décrit autrefois en détail à propos des populations montagnardes du nord du pays, et qui est ici mis en œuvre de la même manière, à quelques nuances près - le manque de riz est chronique. Cette année ne sera a priori pas plus faste que les précédentes car, très régulièrement, les villageois me font part de leurs craintes relatives à la trop faible quantité de pluies tombée ces derniers mois sur la région. Certains essarts - ou *rays* - annuels, ces parcelles de culture de pente non irriguées et gagnées sur la forêt, qui a été défrichée puis incendiée, seraient ainsi dramatiquement endommagés, et la soudure alimentaire avec la récolte suivante risque, une fois de plus, de se faire en compagnie de la disette.

Une des autres importantes carences auxquelles sont confrontés les Katou peuplant cette zone reculée du sud-est du pays, sur la Haute-Sékong, concerne l'absence cruelle d'accès à des richesses et ressources naturelles commercialisables dont ils pourraient retirer un revenu significatif, et qui leur permettrait ensuite d'acquérir à l'extérieur du riz complémentaire, et tellement d'autres aliments et objets nécessaires au quotidien. Ils n'accèdent ainsi à rien de la sorte si ce n'est, chassés de temps en temps, quelques spécimens de gibiers rares, particulièrement recherchés par de riches consommateurs vietnamiens, et à l'intention desquels on peut soupçonner les chasseurs katou de faire parfois le déplacement, à pied, vers le pays voisin, pour livrer là-bas ces précieuses dépouilles à des trafiquants. Quant à la poussière d'or des rivières dont nous avons parlé plus haut, les quantités ramenées à la surface s'avèrent définitivement trop négligeables pour permettre d'améliorer de manière significative le quotidien. À titre de comparaison concernant les sources potentielles de revenus d'autres populations minoritaires et isolées du Laos, on peut mentionner la culture du pavot à opium pratiquée par les groupes ethniques montagnards de l'autre extrémité du pays, dans le nord, où, même si une forte proportion de la production est directement consommée dans les villages, celle

restante compose une marchandise très facilement commercialisable, car peu volumineuse, de plus se conservant durant longtemps, et dont la demande est permanente. L'opium y bénéficie de surcroît d'une valeur monétaire particulièrement forte et stable, offrant ainsi à ces populations septentrionales une source de revenus substantielle et régulière. Cependant, les sols, et surtout le climat des montagnes du sud du pays, s'avèrent pour leur part impropres à la culture de ce pavot à opium. De plus, les techniques requises n'ont jamais rejoint les pratiques agraires des Katou, ni celles d'aucun autre groupe ethnique proto-indochinois de la région, tous de provenances géographiques diamétralement opposées à celles des populations du Nord, ces dernières ayant eu l'opportunité de rapporter les savoirs et semences nécessaires depuis la Chine ou depuis les contreforts de l'Himalaya, d'où ils sont originellement issus. De surcroît, même dans l'hypothèse où les Katou disposeraient de ressources aisément monnayables - par exemple via des surproductions agricoles, une abondance de bétail, des produits de cueillettes recherchés, etc. - leur isolement extrême dans ces zones escarpées et reculées, le manque total d'infrastructures et les longues journées de marche les séparant du premier marché de plaine, atteignable uniquement via des sentiers difficiles et impraticables en saison des pluies, ne pourraient rendre viable le moindre projet d'échange commercial.

Bien que je n'aie pour ma part pas eu l'occasion d'en rencontrer - alors que cela se fait pourtant assez fréquemment lorsque l'on sillonne, de la même manière, les montagnes et les hameaux des minorités ethniques du nord du pays - aux dires des villageois, il arrive que des colporteurs vietnamiens s'aventurent parfois jusqu'ici. Ils franchissent ainsi à pied la Cordillère annamitique et ses vastes territoires sauvages, illégalement cela va de soi, avec tout un barda hétéroclite porté sur le dos, ou simplement en possession d'argent. Dans le premier cas ils proposeront à la vente leurs marchandises, divers objets et ustensiles utiles au quotidien, tels des briquets, du fil et des aiguilles à coudre, des torches et des piles, des bobines de fil de nylon à tresser les filets de pêche, des petits miroirs, des vêtements d'enfant bon marché, du savon, etc. Dans le second cas, ils se seront déplacés jusqu'ici pour tenter d'acquérir quelques volailles ou porcelets - c'est-à-dire les seuls animaux pas trop difficilement convoyables à pied - un peu de poudre d'or s'il y en a et, si l'occasion se présente, des gibiers sauvages récemment capturés, et qu'ils revendront plus tard dans leur propre pays, peu après qu'ils auront franchi à nouveau la frontière, avec, à n'en pas douter, une forte plus-value rémunératrice. Cependant, en dehors de ces rares commerces, c'est le troc, direct ou différé, qui est ici généralisé, que ce soit entre familles ou hameaux voisins, comme me l'ont confirmé à maintes reprises les villageois, ainsi que quelques observations

directes. Ces échanges de biens s'imposeront le plus souvent à l'occasion, pour tel ou tel foyer, d'une pénurie de riz.

Le riz récolté est tellement peu abondant dans la région qu'il est rare de pouvoir se permettre de l'utiliser autrement que pour l'alimentation, et donc très exceptionnellement pour la confection d'alcool. Au sein des populations montagnardes fréquentées les années précédentes, à l'autre extrémité du pays, dans le nord, il était très fréquent, avant d'entamer un repas, que l'on me propose de boire du *lao-lao*, ce fort alcool de riz distillé partout dans les villages, et de nombreuses réunions se terminaient avec un état d'ébriété bien avancé pour la plupart des convives. Chez les Katou en revanche, l'alcool est donc extrêmement rare. À quelques reprises seulement on m'a proposé des breuvages, le plus souvent obtenus non pas par distillation, mais par fermentation de grains de maïs ou de racines de manioc dans des jarres, comme il est de grande tradition chez les Katou et les autres groupes de populations proto-indochinoises - l'expression "proto-indochinois" désigne, à l'image des Katou, les plus anciens groupes de peuplement de la région. Il est ainsi parfois arrivé, dans certains villages parmi les plus misérables où je fis halte, alors que je m'étais renseigné sur la possibilité d'acquérir du *lao-lao* pour remercier mes hôtes de leur accueil, qu'un jeune soit envoyé dans un hameau voisin muni des quelques dizaines de milliers de kips que je lui remettais, pour en revenir quelques heures plus tard chargé d'un ou deux flacons du précieux liquide.

A minima deux fois par jour, un volume de paddy - le terme *paddy* s'applique aux grains de riz qui n'ont pas encore été décortiqués - correspondant à la portion nécessaire à l'alimentation quotidienne de l'ensemble de la famille, est pilonné afin d'être décortiqué, c'est-à-dire de séparer les grains de leurs enveloppes non comestibles, le son. Ces longues et harassantes séances de pilonnage du riz sont dévolues aux femmes et aux enfants. Alors que chez les groupes de populations montagnardes d'origines chinoise ou tibéto-birmane du nord du pays, il est effectué à l'aide d'un pilon à balancier actionné au pied, chez les Katou comme parmi la plupart des autres groupes proto-indochinois, ce travail est accompli à la "mode africaine". Il s'agit ainsi de pilonner un volume de paddy qui a été préalablement versé dans un des énormes mortiers creusés dans des fûts de bois, et qui traînent en permanence, au nombre de deux à quatre, sous les auvents extérieurs de chaque hutte. Les pilons, rondins de bois aux extrémités renflées, sont fermement tenus à deux mains et actionnés verticalement, à allure régulière, frappés au fond des mortiers. Lourds peut-être une douzaine de kilogrammes, chaque maisonnée peut disposer jusqu'à une dizaine de ces pilons, et le modèle utilisé sera sélectionné en fonction de l'avancement du travail de décorticage en cours ou de la nature des aliments à



broyer - les mortiers servant également à réduire d'autres végétaux, notamment ceux entrant dans la composition de la nourriture des cochons, courges, racines de manioc, feuillages divers, etc. - les surfaces de frappe de chacun d'eux pouvant varier de la forme concave à convexe en passant par la forme plate.

Le pilonnage du contenu d'un mortier est parfois réalisé simultanément par deux personnes, alors en cadence rapide et parfaitement rythmée, généralement par une mère et sa fille ou par deux jeunes filles d'une même maisonnée. Les villages résonnent ainsi très fréquemment, notamment aux instants où plusieurs familles s'adonnent de concert à ce travail, de ces mélopées produites par les incessants chocs sourds des pilons au fond des mortiers. Lorsque l'on se réunit à plusieurs, oisifs, sous l'auvent d'une hutte, ces lourds mortiers, s'ils ne sont pas employés au même moment pour une séance de décortilage, font opportunément office de sièges pour quelques-uns d'entre nous qui, après en avoir ôté d'éventuelles chiures de poules ou coulées de bave de cochons, y enfouissent leurs arrière-trains. Les autres se contenteront de l'étroite "terrasse" formée par le prolongement extérieur du plancher de la hutte si elle n'a pas été, pour sa part, trop souillée, les jours de pluie, par les traînées de boue rapportées sous nos semelles.

Durant ce laborieux travail de décortilage du paddy, il est par ailleurs nécessaire, à intervalles réguliers, de séparer les grains de riz de leurs enveloppes non comestibles, le son. Le contenu du mortier est alors transféré sur un van, un large plateau réalisé en *vannerie* de bambou, et qui n'est pas ici circulaire comme presque partout ailleurs dans le pays, mais ovoïde. Rarement ailleurs j'ai vu manier le van avec une aussi brillante et élégante habileté dont font preuve les femmes katou. Il s'agit d'élancer celui-ci verticalement afin de projeter en hauteur son contenu pour que le vent chasse et emporte plus loin le son, plus léger que les grains qui, eux, retomberont sur le van. S'il n'y a pas le moindre souffle d'air permettant de chasser le son, un petit mouvement latéral est alors combiné aux élancements verticaux afin de provoquer une légère turbulence qui le fera retomber du côté opposé. Quant aux grains de riz, jamais un seul d'entre eux n'est accidentellement perdu en tombant au sol, au grand regret des poules et des cochons qui se tiennent systématiquement à l'affût au pied des travailleuses durant chacune de ces séances. De temps en temps, la femme s'arrêtera quelques instants, s'assiéra sur le mortier, le van posé sur les genoux, afin d'inspecter minutieusement la nappe de riz et d'en ôter quelques insectes - généralement des charançons - ou crottes de souris qui y subsistent parfois encore à ce stade, aisément repérables de par leurs couleurs sombres qui contrastent avec celle, blanche et claire, du riz.

Les femmes sont également capables, là aussi par d'habiles gestes et une étonnante dextérité, en utilisant notamment les effets de la gravitation, de séparer *directement sur le van* le son qu'elles souhaitent conserver pour un usage quelconque, des grains entiers, ou même d'isoler ces grains intacts de ceux brisés, et qui sont alors parfois cédés, en petites quantités néanmoins, aux poules qui se tiennent immanquablement là durant ces instants privilégiés. Puis, afin de poursuivre l'opération de pilonnage, quelques brefs mouvements saccadés du van au-dessus du mortier suffisent pour y reverser son contenu sans que, là non plus, jamais le moindre grain ne tombe au sol. Le paddy sera ainsi plusieurs fois transvasé du van au mortier, puis du mortier au van, jusqu'à obtention dans ce dernier d'un beau riz blanc immaculé, parfaitement décortiqué et soigneusement débarrassé de la plus infime trace de déchet non comestible. Il ne reste plus qu'à le cuire.

Les racines de manioc sont ici principalement cultivées pour entrer, en partie, dans la composition de la nourriture des cochons. Cependant, ces tubercules peu nutritifs et peu goûteux sont également très fréquemment employés, après cuisson et réduction en pâte, en mélange avec le riz des humains, afin d'en augmenter substantiellement le volume, les réserves de celui-ci ne suffisant en effet jamais à elles seules à assurer la soudure alimentaire entre deux récoltes consécutives, et donc à nourrir les villageois durant toute l'année. Ces deux ingrédients, riz et manioc, ne se mêlent toutefois pas de manière homogène, et il en résulte alors des brouets emplis de grumeaux blanchâtres sans goût, peu appétissants, proprement bourratifs et très peu digestes. Le maïs est un ingrédient lui aussi très fréquemment incorporé au riz du quotidien, offrant pareillement dans ce cas un aliment particulièrement lourd et grossier.

La quasi totalité des repas, que ce soit ceux du matin, du midi ou du soir, se composent de fortes portions de riz - donc le plus souvent augmentées de manioc ou de maïs mélangé - de quelques légumes et herbes cultivés ou cueillis en forêt, ainsi que d'une mixture à base de piments pilés et de sel. Chaque jour, des femmes s'en vont ainsi, hottes arrimées sur le dos, récolter sur les essarts ou cueillir en forêt une variété impressionnante de végétaux comestibles, herbes, feuilles, baies, jeunes pousses, racines et tubercules, tiges, légumes domestiques ou sauvages. La consommation de viande, nous en reparlerons plus loin, est pour sa part très - et trop - rare. Ce n'est en effet, lors de mon premier séjour, qu'au bout d'une dizaine de journées de pérégrinations dans la région que j'ai enfin pu, pour la première fois, en apercevoir une portion.

En journée, lorsque je fais étape dans un village, et que j'y quémande à manger, c'est immanquablement du riz froid qui me sera servi - les cuissons

n'ayant lieu que le matin et le soir - ainsi que quelques menus restes d'un unique plat consommé par la famille durant leur précédent repas, le plus souvent un fond de bol de végétaux bouillis, qui ne sera lui non plus pas réchauffé. Ce sont les collations les plus difficiles à ingurgiter car, outre le fait que tout est froid, on devine que ces plats ont été maintes fois remués, souillés, par d'innombrables mains adultes ou enfantines, chaque aliment étant systématiquement servi dans un récipient commun dans lequel chacun y prélève, continuellement et fréquemment à main nue, des bouchées.

Chez les Katou, l'étranger est invariablement invité à manger seul, isolément, donc séparément des membres de la famille qui l'accueille. Bien que sachant pertinemment qu'il s'agit là d'une marque de respect et même d'un honneur, c'est ainsi, à mon grand regret, mon lot du quotidien. Mes repas me sont généralement servis près de ma natte à dormir, et après que mes hôtes se soient eux-mêmes sustentés en famille, le plus souvent réunis autour des foyers de cuisson. Les seules rares fois où j'ai été accompagné lors d'un repas, ce fut en compagnie de deux autres convives également "étrangers", en fait simplement des visiteurs en provenance d'un village voisin. Cela ne signifie pas pour autant que je reste entièrement sans compagnie durant ces instants, un homme - parfois plus - se tiendra en effet presque toujours *courtoisement* à mes côtés le temps de mon repas, situation passablement déconcertante les premières fois, que de se restaurer en étant ainsi observé par une personne elle-même déjà repue. On mange à même le sol, néanmoins en aucun cas directement au contact des planchers de bois ou de bambou, une natte nous en protégeant toujours obligatoirement (il en est d'ailleurs de même hors des repas, personne ne s'assiéra directement sur un sol si celui-ci n'a pas été préalablement recouvert d'une natte). On n'utilise ni siège, ni tabouret, ni même de ces petites tables basses de rotin qu'emploient pourtant de nombreux autres groupes ethniques du Laos. Il y a seulement parfois, de disposés autour des foyers de cuisson, quelques blocs de bois de guère plus de dix centimètres de hauteur et faisant office de tabourets.

À l'heure des repas, c'est invariablement un monceau de riz blanc (*khao djao*) ou glutineux (*khao niaow*) qui m'est ainsi apporté sur ma natte, servi dans un de ces pots cylindriques de vannerie de bambou à couvercle très couramment employés dans tout le pays, ou alors tout simplement déposé sur un fragment de feuille verte de bananier. Ce riz est le plus souvent accompagné d'un seul petit bol de végétaux bouillis, puis d'un pot de piments pilés et salés, très rarement d'une portion de viande. On ne me propose pas systématiquement de cuillère - les Katou eux-mêmes n'employant jamais le moindre couvert pour ingérer le riz - et l'ensemble doit donc en conséquence se consommer avec les mains. Il

s'agit alors de s'emparer, *toujours* de la main droite, d'une poignée de riz glutineux, puis en former, en la malaxant, de petites boulettes dont on se sert pour prélever des légumes ou un peu de piment, avant de les enfourner en bouche. Seulement, lorsqu'il s'agit de riz blanc, ou de riz glutineux sensiblement trop cuit - ou s'il est garni de grumeaux de manioc ou de grains de maïs, comme c'est couramment le cas - il a une fâcheuse tendance à excessivement rester coller sur les mains, du moins sur les miennes, car je semble être le seul à devoir faire face à ce gênant problème. Alors, généralement, devant le pitoyable spectacle que j'offre à ces occasions, à devoir détacher, entre chaque bouchée, un à un, les dizaines de grains accolés à l'intérieur de mes mains, on m'apporte une cuillère.

À peine mon repas achevé qu'un de mes hôtes s'activera, équipé d'un court balai d'herbe, à rapidement nettoyer la natte, sur laquelle je m'étendrai plus tard pour dormir si je passe la nuit là. À ce moment, je peux alors retourner me rincer les mains dans la bassine d'eau que l'on m'avait déjà présentée juste avant le repas puis, comme chacun, aller me servir un verre - en fait le plus souvent un vieux bocal - d'eau dans un bidon terreux, unealebasse ou dans la bouilloire maculée de suie noire.

La viande est rare, car le cheptel animal de chaque famille est extrêmement réduit. Il se limite généralement à l'élevage d'environ deux à dix cochons, guère plus de volailles, et beaucoup moins encore, pour ceux qui ont la chance d'en posséder, de bovins ou de buffles - ces derniers ne seront d'ailleurs jamais abattus à une autre occasion qu'une cérémonie rituelle ou festive d'importance. Aussi, au risque certain, en cas contraire, d'anéantir très rapidement ce faible *capital*, il est très rare que l'un de ces animaux soit abattu en dehors d'un événement d'ampleur, naissance, mariage, décès, service chamanique, etc. La source majeure de protéine animale, bien que trop réduite, néanmoins de première importance, et même vitale ici, sera alors directement issue de la forêt. En effet, les quelques fois où, par aubaine, l'on m'a proposé de la viande lors d'un repas, il s'agit presque exclusivement de gibier, généralement des pièces carnées déjà boucanées, ou des petits animaux que l'on chasse assez couramment dans la journée aux abords proches des villages : oiseaux, écureuils, rats des bambous, grenouilles, tortues (dont un spécimen qu'il m'est arrivé d'acquérir un jour auprès d'un homme qui venait tout juste de la capturer), chauve-souris, etc. Les morceaux boucanés de viande de gibier - le plus souvent des phacochères, mais aussi assez régulièrement des cervidés ou des singes - sont, après fumage et salage, stockés dans de volumineux tubes de bambou fermés plus ou moins hermétiquement par des bouchons de feuilles de bananiers froissées. Lors de leur consommation, ils révèlent alors inévitablement, même après cuisson, que

ce soit à l'odeur ou au goût, des relents plus ou moins prononcés et nauséabonds de charogne. Un peu de poisson vient parfois agrémenter de trop nombreux repas éminemment frugaux.

À l'image des pratiques des autres groupes de populations montagnardes du pays, la quasi totalité des animaux sauvages de la forêt sont ici considérés comme comestibles, des plus petits oiseaux ou rongeurs, jusqu'aux plus grands mammifères, en passant par la plupart des reptiles, batraciens, et de très nombreux insectes également. Il est rarement une journée où l'on n'aperçoit pas des hommes quitter un village, ou y être de retour, armes à feu portées en bandoulière et machettes attachées à la ceinture, se rendant en forêt pour une, deux, ou même trois nuits d'affilée parfois. De même, s'ils ne font que se diriger vers les *rays*, ces parcelles cultivées en forêt, la marche préalablement requise pourra elle aussi être prétexte à *lever* un animal, et une arme sera là également fréquemment emportée. De la même manière, presque à chacune des fois où je décide de me faire guider par un ou plusieurs hommes sur un sentier dont le tracé s'annonce résolument comme trop incertain, au moins un de mes accompagnateurs transporte une arme à feu. Ce peut être une de ces improbables pétoires archaïques fabriquées localement, ou alors une de ces armes de guerre, kalachnikovs, M16, etc., abandonnées en nombre dans la région lors des conflits franco puis américano-vietnamiens récents, et durant lesquels cette zone était très directement impliquée (mentionnons par exemple que les pistes Hô Chi Minh passaient non loin à l'est).

À trois ou quatre reprises durant ce séjour, j'ai pu assister à des retours fructueux de groupes de chasseurs, tantôt l'un d'eux portant fièrement un muntjac sur les épaules, tantôt devant s'y prendre à deux pour pouvoir soulever et déplacer l'énorme masse d'un *mou paa*, un "cochon de forêt", phacochère alors suspendu renversé à une palanche. Les bêtes sont dépecées dès le retour des chasseurs au village, et des pièces de viande sont aussitôt emportées par les enfants, offertes à la famille, aux voisins, peut-être aussi en reconnaissance de dettes à d'autres personnes, sans compter la pratique du don et du contre-don qui est ici impérative lors de ces occasions, puisqu'un foyer n'a aucune possibilité de stocker à lui seul, dans la durée, une telle quantité de viande, qui se détériorerait très rapidement. À quelques reprises durant mes séjours, l'on me remit, à moi aussi, une pièce de quelques centaines de grammes de chair rouge sanguinolente, que je rapportai alors dans mes familles d'accueil. Enfin, les soirs de ces jours d'abondance, un repas est généralement offert par les chasseurs à plusieurs villageois.

Pour chasser oiseaux, mammifères rongeurs et reptiles aux abords des villages, les jeunes garçons et les enfants utilisent ici non pas, respectivement, les incontournables arbalètes et lance-pierres communs aux régions septentrionales du pays, mais de très longues sarbacanes. Je ne suis malheureusement pas parvenu à apprendre de quelle manière étaient confectionnés ou obtenus ces fins tubes de bois atteignant parfois près de deux mètres, et par ailleurs parfaitement rectilignes, comme il se doit pour ce type d'objet. Les projectiles utilisés sont, pour leur part, des "aiguilles" de bambou d'une vingtaine de centimètres de longueur et enchâssées chacune dans une petite pelote de coton brut, qui compose ainsi un bouchon à souffler à la fois efficace et opportunément léger.

J'ai souvent fait le constat que l'eau consommée par les villageois, et également celle qui m'est proposée en fin des repas, n'avait pas été préalablement bouillie, mais était directement issue du puisage dans la source ou le ruisseau proche. Par ailleurs, alors que les groupes montagnards du nord du pays transportent toujours l'eau de manière étudiée, et surtout efficace et efficiente - dans des seaux portés à la palanche d'épaule chez les *Yao*, dans plusieurs gros tubes de bambou rangés verticalement dans une hotte dorsale chez les *Akha*, ou encore dans un unique mais gigantesque tronc de bambou chargé obliquement sur l'épaule chez les *Hô* - les *Katou*, pour leur part, reviennent toujours des ruisseaux et des sources encombrés de tout un tas de récipients quelconques naturels ou manufacturés,alebasses, bidons, jerricans ou bouteilles en plastique terreux, seaux, etc. Je reste ainsi étonné qu'ils n'aient jamais adopté, à moins qu'ils l'aient désormais abandonnée, une technique plus performante pour accomplir cette corvée, qui de plus est à répéter plusieurs fois par jour.

## VI. Fumer

Le tabac est la seule "drogue" quotidienne accessible aux *Katou*. En effet, contrairement par exemple aux régions "tribales" du nord du pays, où de nombreux groupes de populations montagnardes en font grand usage, les reliefs méridionaux s'avèrent pour leur part impropres, nous l'avons dit plus haut, à la culture du pavot à opium, et il n'y en a donc aucune trace. Quant à l'alcool, nous en avons également déjà parlé, il est quasiment inexistant, surtout dans les hameaux les plus démunis, en dehors des rares événements rituels et festifs, et aucune autre substance psychotrope n'est connue ou accessible aux *Katou*. Le tabac est par contre très abondamment, voire exagérément, consommé par la quasi totalité d'entre eux. Presque tous en effet, et sans exception

générationnelle, des plus jeunes enfants jusqu'aux vieillards aux âges les plus avancés, en fument quotidiennement de grandes quantités.

Malgré un emploi occasionnel, alors principalement par les personnes les plus âgées, de petites pipes rudimentaires grossièrement taillées dans du bois, et malgré aussi l'habitude, pour certains hommes, de se rouler de temps en temps de monstrueuses cigarettes dans le premier morceau de papier qu'ils auront déniché ou dans une spathe de maïs, c'est l'étonnante pipe à eau, désignée ici *khork'*, qui est la plus souvent utilisée par les Katou pour consommer le tabac. Le *khork'* - le *r* se prononce à peine - est un gros tube de bambou d'une longueur variant entre cinquante et quatre-vingts centimètres environ, pour un diamètre de cinq à huit centimètres. Un tube plus fin, dont l'extrémité inférieure trempe dans l'eau contenue au fond de cette cheminée principale, en émerge obliquement et supporte le volumineux foyer. Ce foyer, d'une dimension comparable à celle d'un verre à boire, est lui aussi taillé dans un tronc de bambou et est généralement décoré, sur sa périphérie, de motifs incisés au couteau. Quant à ses parois internes, elles sont recouvertes d'une petite épaisseur de terre, par ailleurs rapidement cuite après quelques premières utilisations, afin que le bambou ne brûle pas sous l'action du tabac se consumant.

De même que le riz et l'ensemble des autres cultures vivrières, les plants de tabac sont cultivés localement par chaque famille dans les *rays*, ces parcelles défrichées en forêt. Les feuilles rapportées au village sont mises à sécher à l'intérieur des huttes, suspendues à des tringles de bambou, elles-mêmes fixées aux charpentes, puis sont ensuite grossièrement hachées à la machette. Cependant, avant de pouvoir être fumé dans les *khork'*, le tabac obtenu est immergé et stocké dans des tubes en bambou contenant un mélange d'eau et de jus de canne à sucre ou de miel, afin de l'aromatiser. Traité de la sorte, et utilisé ainsi humidifié directement dans les pipes, ce tabac se consumera par ailleurs bien entendu à bien moins grande vitesse, et son âpreté en sera en outre grandement allégée.

Ce tabac, dûment apprêté, est donc prêt à être fumé, et une belle poignée imbibée du "jus" sucré mentionné ci-dessus peut désormais être insérée dans le volumineux foyer de la pipe. Directement par dessus cette charge, sont ensuite déposés quelques beaux fragments de braises incandescentes, l'ensemble formant alors un édifice sensiblement fragile et dangereux, car brûlant. Pourtant, les gestes assurés des fumeurs font qu'il est relativement rare qu'un de ces fragments de braise chute au sol. Lorsque cela survient malgré tout, celui-ci est le plus souvent récupéré à main nue puis rapidement déposé à nouveau sur l'édifice, ou bien, s'il s'avère finalement trop petit ou presque entièrement éteint,

et donc devenu inutile, est évacué à travers les interstices du plancher de bois ou des claies de bambou fendu qui composent les sols des huttes. Ce sont ces braises qui vont permettre d'allumer la pipe, et surtout de la maintenir durablement active, malgré l'humidité "sucrée" dont est imprégné le tabac.

Contrairement aux *bangs*, les pipes à eau traditionnelles employées loin d'ici, à l'autre extrémité du pays, par les groupes montagnards du nord, et qui sont destinées, avec leurs minuscules foyers, à recevoir une seule pincée de tabac, qui sera inhalée en une unique bouffée, les *khork'* des Katou, équipés au contraire de ces énormes foyers pouvant accueillir de volumineuses charges de tabac humidifié, permettent pour leur part de fumer et de faire durer une seule de ces charges pendant plusieurs dizaines de minutes d'affilée, sans interruption, autorisant notamment le partage d'une même pipe entre plusieurs fumeurs.

Un individu Katou, que ce soit un tout jeune enfant - de parfois pas plus de cinq ans - un adolescent ou une jeune fille, une femme, un homme ou encore une vieillarde, peut fumer seul, par exemple s'il accomplit simultanément une autre activité ou s'il est en chemin, à pied - on verra plus loin qu'un Katou peut faire usage du *Khork'* dans pratiquement n'importe quelle posture ou situation. Toutefois, le plus souvent, en particulier s'il se tient assis, se reposant, il invitera des partenaires autour de sa pipe. Cette manière de fumer en commun le *khork'* s'avère alors spectaculaire, mais aussi étonnante d'élégance, d'attention et de respect pour lesdits partenaires.

Les fumeurs sont ainsi réunis, assemblés plus ou moins en cercle, à deux, trois, ou même bien plus nombreux encore, jusque parfois une dizaine de membres. Durant toute la séance, un seul d'entre eux, agissant alors comme une sorte de "maître de cérémonie", tient l'instrument - le *Khork'* - en main, et il orientera son embouchure alternativement, et à tour de rôle, en direction de chacun des fumeurs qui forment le cercle. Ce rythme de passage de l'embouchure de la pipe de l'un à l'autre des fumeurs s'effectue à une allure très régulière, et sans aucune interruption. S'il n'y a que deux ou trois fumeurs, la cadence est quasi métronomique, l'un a juste le temps d'expirer la fumée absorbée pendant que l'autre - ou les autres - l'aspire, puis qu'on ne lui tende à nouveau l'embouchure de la pipe pour l'inhalation de la bouffée suivante. Celui qui tient en main la pipe, et qui orchestre donc les opérations, veille, de manière très délicate et naturelle, paraissant comme irréfléchie, à ce que chaque fumeur ait le minimum de mouvements à accomplir pour atteindre son embouchure : généralement à peine une inclinaison de tête est alors pour eux requise, et même très rarement le besoin d'appliquer une main contre l'objet de bambou pour assurer le geste ou stabiliser le mouvement et la position. Il est très surprenant et



insolite, la première fois, d'observer ce cérémonial, encore plus, bien sûr, s'il est par exemple entrepris par un groupe de fillettes âgées de même pas dix ans, qui pour cela se réunissent souvent sur l'étroite plateforme qui fait front à chaque hutte, une scène très régulièrement visible dans les villages, tout au long des journées.

Dès qu'un invité, ou un simple voisin, pénètre dans une hutte, la femme hôte, ou un de ses enfants, lui aura courtoisement rapidement présenté une pipe dûment apprêtée, c'est-à-dire bourrée de tabac humide puis garnie de braises incandescentes, et même déjà activée par quelques inhalations effectuées juste avant de la lui tendre. Par ailleurs, régulièrement, d'un seul mot prononcé par un fumeur adulte, un enfant s'emparera de sa pipe, puis s'en ira vers un des foyers de cuisson de la maison pour la recharger en braises vives, puis la lui rapportera, non sans en avoir préalablement lui aussi aspiré quelques bouffées afin de bien la réactiver.

Fumer le *khork'*, user de cet impressionnant et encombrant instrument, peut s'associer à la plupart des travaux du quotidien, et se faire dans les situations les plus improbables, voir périlleuses et acrobatiques. Il n'est par exemple pas rare de pouvoir observer une femme labourant une parcelle de montagne avec la houe tenue d'une main et la pipe de l'autre, un enfant se rendant au ruisseau chargé de récipients dans une main et la pipe dans l'autre, un homme de retour de la forêt fumant tout en croulant sous le poids d'un ou plusieurs lourds troncs de bambou géant portés sur une épaule, une femme assise au sol tissant des deux mains, la pipe alors calée obliquement entre sa bouche et le plancher, etc. Il est également très fréquent d'apercevoir une mère ou une grand-mère tendre l'embouchure de sa pipe à un tout jeune enfant ne sachant même pas encore marcher, et qu'elle porte alors dans le dos, l'encourageant ainsi à aspirer librement quelques bouffées.

Fumer le *khork'* lors des déplacements à pied sur les très escarpés et glissants sentiers de forêt est une pratique courante quotidienne - signalons au passage qu'un autre aspect spectaculaire de cette pratique est la durée impressionnante pendant laquelle un fumeur peut maintenir sa pipe active, sans avoir à la recharger, ni en tabac ni en braises. S'il pleut, le volumineux foyer sera élégamment protégé avec une feuille d'arbre fixée sur son rebord puis recourbée au-dessus des braises incandescentes. Il m'est ainsi arrivé un jour d'accompagner, pendant quelques heures, sous la pluie, un couple de vieillards revenant de cueillettes en forêt. Le sentier, de terre alors détrempée et affreusement glissante, abordant par ailleurs, comme presque toujours, la pente de front, m'obligeait même parfois à devoir refermer mon parapluie pour mieux

pouvoir m'agripper aux racines ou aux rochers émergeant, afin de ne pas chuter, tout en me démenant avec les sangsues qui m'assaillaient les pieds, avantagées par mon allure précautionneuse mais trop peu rapide. Pendant ce temps, devant moi, mon vieillard, évoluant en tong sur ce terrain difficile, besace en bandoulière, machette à la ceinture et bâche de nylon sur le dos, était capable de transporter trois gigantesques fûts de bambou géants, quelques dizaines de kilos en équilibre précaire sur l'épaule, tout en réservant une main pour le port de son énorme *khork'*, la pipe chargée de braises incandescentes !

Le *khork'* est donc très abondamment employé par tous les Katou, enfants, jeunes, adultes, anciens, et continuellement, tout au long de la journée. Il n'est ainsi jamais une seule assemblée, qu'elle réunisse uniquement deux ou trois individus, ou bien plus, durant laquelle une ou plusieurs de ces pipes à eau ne *tourne* de l'un à l'autre. Enfin, précisons que cette si emblématique technique de fumerie provoque aussi inévitablement l'inhalation d'une part des vapeurs toxiques dégagées par les braises en combustion, presque du charbon, phénomène aggravant encore la nocivité de la pratique, et compliquant sans nul doute les impressionnantes crises de toux chroniques auxquelles nombre de Katou sont sujets.

## VII. Tuer

### Notes sur un second séjour en pays Katou

Je me suis rendu en pays katou à deux reprises, à trois années d'intervalle. Lors de mon premier séjour, découvrant les lieux et y arrivant privé de la moindre carte géographique de la région - aucune cartographie étant accessible au grand public - mais uniquement de quelques trop rares notes glanées çà et là en France, je remontai le cours de la rivière Sékong en pirogue durant une journée, fis halte le temps d'une nuit dans le dernier bourg établi en amont, puis poursuivi à pied les semaines suivantes, abordant ainsi le territoire katou depuis le sud. Lors de ma deuxième visite, trois ans plus tard, fort de cette première expérience et désormais enrichi de multiples repérages réalisés à cette même occasion, je décidai d'affréter à moi seul une pirogue - n'ayant strictement aucune chance qu'un second passager m'accompagne sur ce tronçon - pour continuer à remonter la rivière Sékong durant une courte journée supplémentaire, et pénétrer ainsi cette fois le pays katou par l'ouest. Ce n'est qu'à partir de là, parvenu au cœur de la méconnue et sauvage région dite de la *Haute-Sékong*, et du dense massif forestier qui entièrement la recouvre, que l'on aborde les premiers véritables et sérieux escarpements. Par conséquent, si la première

journée de transport en pirogue s'effectue à peu près sans encombre, il n'en va pas aussi aisément de ce qui compose la toute dernière portion navigable de la rivière Sékong.

Cette remontée du cours d'eau m'a évoqué une précédente expédition fluviale, réalisée quelques années plus tôt à l'autre extrémité du pays, dans la province septentrionale de Phongsaly, une extraordinaire épopée pour laquelle il s'était agi, là aussi, de parcourir l'ultime amont navigable d'un affluent majeur et emblématique du fleuve Mékong, la rivière Nam Ou, une étourdissante équipée que j'avais narrée à l'époque par le détail. De même ici, comme ce fut le cas autrefois, alors que nous sommes cernés, presque tout du long du cheminement, par des frondaisons vertes *inondées* de végétations, les quatre bateliers qui me transportent doivent diriger leur embarcation - une étroite pirogue de huit à dix mètres creusée dans un fut de bois et dans laquelle un seul passager peut s'y positionner de front - tantôt au milieu de zones paisibles, tantôt au travers de rapides aussi spectaculaires qu'intimidants, trombes d'eau d'une force inouïe déferlant entre les rochers. Celles-ci se franchissent parfois "en force", à pleins gaz, un piroguier se tenant au moteur, deux autres aidants à la progression en maniant frénétiquement et sans faiblir leurs lourdes et solides rames de bois, le dernier compagnon enfin, posté à la proue, signalant par de brefs gestes les couloirs à emprunter et les plus dangereux rochers à éviter, tout en sondant continuellement les fonds, armé d'une robuste perche de bambou.

Pourtant, même ainsi, les plus impressionnantes cataractes interdisent le passage et nous obligent alors, périodiquement, à haler l'embarcation à la force des bras. À ces occasions, je suis débarqué sur les berges, avec pour consigne de remonter le cours à pied, généralement sur quelques centaines de mètres, à travers des zones alternant entre plages de galets parsemées de gigantesques blocs rocheux, étendues de sable ou de vase, et presque toujours encombrées de palétuviers dont les branches, présentant une raideur inattendue, à peine ployables, écorchent la peau. Là, mes bateliers en sont réduits, immergés dans l'eau, dont le courant accuse parfois une force inouïe, à tracter la pirogue à l'aide d'une corde, centimètre par centimètre, offrant des tableaux saisissants, comme paraissant surgir d'une autre époque.

Ce second séjour en territoire katou se déroule au cœur de la saison des pluies, durant les mois de juillet et août, avec pour conséquence de devoir, lors de ces randonnées de village en village, aller au-devant de sentiers particulièrement glissants, sur lesquels il faut en permanence veiller à ne pas chuter, tout en se démenant avec les sangsues, présentes en nombre. Il faut également, de temps en temps, faire face à quelques affaissements de terrain,

plus ou moins prononcés, tantôt anodins et sans conséquence, mais ayant parfois entraîné l'effondrement de portions entières de sentiers au fond de ravins, dans lesquels il peut alors s'avérer délicat mais néanmoins plus prudent, malgré les pentes boueuses encombrées de racines et de rochers qui en résultent, de descendre, afin de contourner sans trop de risques les secteurs rendus ainsi plus ou moins instables. Autres inconvénients majeurs de la randonnée en saison des pluies - qui en outre constituèrent mes craintes préalables principales - est que la hauteur des cours d'eau, qui ici se franchissent tous à gué, est plus importante qu'à l'habitude, les courants par ailleurs plus forts, et enfin, compliquant encore la tâche, l'eau saturée de terre et d'alluvions, la rendant opaque et ne permettant plus d'évaluer le niveau et la nature des fonds. Il faut alors, lorsque les traverser est inévitable, s'équiper d'un très solide bâton d'appui.

Les Katou pratiquent donc l'essartage, les cultures dites de friche sur abattis-brûlis, pour faire pousser principalement du riz, du maïs et du manioc, tout en maintenant parallèlement des activités essentielles de cueillette en forêt, de chasse et de pêche. Un villageois m'a fait savoir que l'abondance de singes dans la région constituait ici une calamité pour les rizières. D'après lui, il n'est pas rare que des hordes de plusieurs dizaines d'entre eux - vraisemblablement différentes espèces de macaques, d'entelles, mais visiblement aussi de gibbons - jusque parfois cinquante, voire soixante-dix individus m'a-t-il affirmé, s'abattent sur les *rays*, les parcelles de forêt, au moment où les céréales parviennent à maturité. Ainsi, même lorsque les travaux de sarclages sont achevés, c'est-à-dire au moment où les épis, parvenus suffisamment hauts, empêchent désormais toutes pousses des adventices, il est nécessaire de continuer à résider, les nuits, dans les petits abris éphémères construits dans les *rays*, afin de tenir à distance ces envahisseurs destructeurs des cultures. Cet homme m'a affirmé abattre ainsi chaque année une bonne vingtaine de spécimens, et qu'il additionne cette fois à ce jour déjà pas moins de vingt-sept individus, par ailleurs tous engloutis par les villageois puisque la chair des primates, et plus généralement de l'ensemble des mammifères sauvages, est ici grandement appréciée. Je savais que les phacochères et les cervidés, notamment dans les hameaux de montagne du nord du pays, que j'ai auparavant largement sillonnés, étaient responsables des plus importants dommages causés aux cultures, et que c'était pour cette raison que celles-ci étaient toujours solidement et soigneusement clôturées à l'aide des troncs et branchages issus du défrichage préalable, mais on ne m'avait en revanche jamais rapporté que les singes pouvaient eux aussi y provoquer des dévastations.

Actuellement, seuls deux ou trois crânes de ces primates récemment abattus traînent çà et là dans la hutte de l'homme katou qui m'a fait part de ces

mésaventures, et qui m'accueille pour l'heure sous son toit, des ossements sans doute trop communs pour être plus dignement conservés. En général, les reliques d'animaux sauvages chassés sont toutefois visibles en abondance dans les habitats, mais chez les Katou, les plus fréquentes - et largement encore - sont les crânes de *mou pha*, c'est-à-dire de cochons de forêt, les phacochères. Une nuit précédente, je me retrouvai avec pas moins de cinq d'entre eux exposés juste au-dessus de ma paillasse, à l'aplomb exact de ma tête, ficelés à la lisse basse de la charpente. Quelques autres, pour certains de mensurations particulièrement impressionnantes, étaient visibles à peine plus loin, près de la couchette de mon hôte, aux côtés de deux ou trois crânes supplémentaires issus de muntjacs, également très communs, mais pour leur part systématiquement "scalpés", afin de n'en conserver que les sommets et les élégants bois qui y sont enracinés. Les crânes porcins, jamais préalablement apprêtés ni même nettoyés, présentent alors toujours des aspects extrêmement défraîchis et décatés, arborant des teintes brunes à jaunâtres peu ragoûtantes, rappelant étrangement celles des momies, sans même compter les toiles d'araignée qui s'y accrochent, et la poussière et la suie qui s'y déposent. À côté des gongs rituels de bronze généralement suspendus à proximité, ces ensembles composent à chaque fois, pour l'observateur étranger, de surprenants tableaux.

Bien que les Katou ne semblent pas en faire le moindre usage, les plus belles paires de canines des phacochères chassés - de longues défenses blanches recourbées en demi-cercle et caractéristiques de ces animaux - sont toujours ôtées des crânes et conservées séparément, peut-être tels des trophées ou de simples "souvenirs". De me voir intéressé par le sujet de la chasse et des bêtes sauvages, et peut-être aussi par fierté, des hommes m'en ont un jour offert pas moins de trois paires, ainsi que quelques autres reliques animales, des cornes de serows - un genre de chèvre forestière - une griffe d'ours également, et même un crâne de singe, ayant toutefois décliné ce dernier, car trop délicat à transporter.

Anecdote supplémentaire concernant la faune sauvage et la chasse, il arrive que certains soirs, probablement ceux où les conditions climatiques sont les plus favorables à cette activité toute singulière, presque la totalité des membres d'un village - si ce n'est directement, au moins en spectateurs - hommes, femmes, adultes, jeunes ou moins jeunes, enfants, se lancent dans de surprenantes traques aux chauves-souris qui, indéniablement, amusent plus l'ensemble des participants qu'elles ne permettent de rapporter des quantités significantes de viande. Ces chasses se déroulent toujours à l'intérieur même des hameaux, ou à proximité immédiate, les protagonistes se répartissant sur une des aires de terre dénudée sur lesquelles se regroupe régulièrement le bétail, notamment la nuit. Chaque chasseur est dûment équipé d'une immense perche de bambou,

simplement effeuillée et dont même la dernière extrémité, souple et particulièrement flexible, a été conservée. Il doit alors la maintenir verticalement, la posant éventuellement sur le sol si son poids est trop conséquent, puis l'agiter frénétiquement, la faire vibrer en quelque sorte, pendant de longues minutes, plus activement encore lorsque des nuées de chauves-souris, aux déplacements rapides et saccadés, passent et repassent au-dessus de nos têtes, sans doute attirées là par une profusion d'insectes, eux-mêmes se concentrant en nombre à cet endroit en raison des déjections animales qui jonchent le sol, et d'une atmosphère favorable, orageuse, lourde et dénuée du moindre souffle d'air. C'est d'ailleurs durant ces soirées que nous sommes nous-mêmes le plus vigoureusement assaillis par les moustiques. Ainsi il arrive parfois, au milieu de cette "forêt" de sillons de bambous flexibles, qui de la sorte fouettent l'air violemment, dans tous les sens et de manière complètement désordonnée, à huit ou dix mètres au-dessus du sol, qu'un de ces chiroptères, malgré la faculté bien connue d'écholocalisation dont est pourvue cette espèce, percute un de ces obstacles, puis choit à nos pieds. Il est sans doute peu utile de préciser que ces gibiers ne suffisent jamais à rassasier une famille, d'autant moins que je n'ai jamais eu l'occasion de prendre part ou d'assister à une de ces parties de chasse qui ait permis de rapporter plus de six ou sept spécimens au total. Toujours est-il que cette activité s'avère finalement exténuante, notamment en raison du poids conséquent et de la dimension démesurée des perches de bambou employées, mais qu'elle est aussi prétexte à beaucoup d'éclats de rires, notamment lorsqu'il s'agit d'encourager des chasseurs dont l'ardeur faiblit !

Parce qu'ils se trouvent si isolés et éloignés de toutes infrastructures, les conditions sanitaires sont désastreuses dans ces endroits. J'en suis malheureusement chaque jour témoin, continuellement confronté à des maux et des blessures de toutes sortes, que l'on vient sans cesse exhiber devant mes yeux, dans l'espoir d'obtenir de ma part un médicament, un traitement, ou n'importe quel autre remède salvateur. On me signale ainsi régulièrement des douleurs au ventre, également maintes fois des infections aux yeux et aux oreilles, et je peux alors fréquemment découvrir différentes zones des anatomies contaminées, de temps à autre de manières abondamment purulentes. Les plaies ouvertes sont elles aussi largement sujettes aux infections puisque rien ne permet de les nettoyer efficacement, et que les environnements plus ou moins souillés auxquels sont confrontés les Katou ne favorisent bien sûr pas les guérisons. Quelques jours plus tôt, un père est venu me présenter son fils, âgé de neuf années, et la blessure dont il était marqué au flanc du torse, une large entaille provoquée par une charge de sanglier qui, acculé lors d'une traque réalisée quelques semaines auparavant, s'était élancé sur lui. En cette saison, le climat de

moussons n'aidant pas à la cicatrisation, il alternait les expositions de la plaie à l'air libre, mais chargé d'humidité, et sa protection sous un bandage crasseux, et trop peu suffisamment renouvelé.

Dans un village, j'ai interrogé des enfants, parmi ceux âgés d'environ huit à douze ans, pour m'enquérir de ce qu'ils avaient déjà eu l'occasion, malgré leurs jeunes âges, d'apercevoir du monde extérieur. À part un seul d'entre eux, à qui il était arrivé, par le passé, d'accompagner son père jusqu'au premier bourg situé sur la rivière Sékong, aucun des autres ne s'était à ce jour jamais éloigné d'une distance supérieure à quatre à cinq heures de marche, et n'avait donc vu autre chose que la forêt et deux ou trois hameaux katou. Cela signifie qu'ils n'avaient encore eu aucune occasion de côtoyer, mis à part de rares visiteurs Lao qui se sont aventurés jusqu'ici, de populations appartenant à des ethnies différentes de la leur. Cela signifie aussi, et ils me le confirmèrent eux-mêmes, qu'ils n'avaient encore jamais pu observer nombre d'objets pourtant très utilisés et donc courants ailleurs dans le pays, par exemple des scooters, ou même des vélos, et tant d'autres également.

Les enfants, lorsqu'ils n'ont pas été chargés par les adultes d'accomplir une tâche ou des travaux quelconques, s'occupent de peu, se fabriquant quelques jouets sommaires, ou quelques armes efficaces, des lance-pierres notamment. Les plus jeunes s'amuseront très longtemps de modestes captures d'insectes, très souvent des scarabées rhinocéros géants, qu'ils attacheront et traîneront ensuite pendant des heures au bout d'une ficelle, les incitant sans cesse à prendre leur envol, qu'ils effectuent en émettant un bruit de bourdon sourd, les faisant de la sorte, à n'en pas douter, abominablement souffrir sans même y songer. Il est ainsi extrêmement rare, à vrai dire exceptionnel, d'observer un enfant paraissant s'ennuyer, désœuvré, encore moins geindre par caprice ou par frustration, ou se répandre en pleurs, ni même rechigner, se lamenter ou faire la tête, et définitivement jamais entrer en altercation ou dans un état colérique, face à un camarade ou un parent. Au contraire, tout au long des journées, les villages résonnent de leurs exclamations et de leurs rires, toujours réunis par groupes, au minimum par paires, allant très rarement seuls. À l'aube ou au crépuscule, s'il fait frais, lorsqu'ils restent s'amuser à l'extérieur, ou simplement tenir compagnie à des adultes attelés à telle ou telle activité, les enfants katou, les fillettes surtout, ont l'habitude de se blottir, de *s'enrouler*, dans des couvertures, derniers reliquats des tuniques traditionnelles autrefois employées par tous, rappelant que les katou relèvent d'une culture du vêtement *drapé*, et non du vêtement *cousu*, permettant par ailleurs de mentionner là un autre aspect "circulaire" de leur société.

Voici les prénoms des enfants d'un modeste village katou : *Amak, Aksai-Djann, Di-Anne, Dinne, Ni-Anne, Da (Dasavanh), Ni-Êt, None, Nik, Baye, Assour, Law, Lème, Done, Huay, Oi-i, Nip, Nam, Noy, Apial, Laup, Lek, Loua, Det, Naï, Neu, Nep.*

Deux fois seulement, en pourtant plusieurs semaines cumulées de pérégrinations dans la région, j'ai pu apercevoir une école au sein d'un village. Simples cahutes de bois et de bambou implantées légèrement à l'extérieur des hameaux, je ne les ai toutefois jamais observées autrement que vides, et sans aucun doute non usitées, ni même visitées, depuis plusieurs mois auparavant. Interrogeant à quelques reprises les villageois sur ce sujet de la scolarité des enfants, je ne suis jamais parvenu à obtenir des informations plus précises que *"l'instituteur est parti", "l'école, oui parfois", "cette année, non pas d'école", "cette année pas d'instituteur venu", "l'école, oui quelques journées dans l'année", etc.*

La polygamie - plus spécifiquement la polygynie - n'est pas, encore à ce jour, une pratique rare ni taboue parmi les Katou. À trois ou quatre occasions, j'ai ainsi rencontré des hommes entichés simultanément de deux épouses. J'ai par ailleurs pu assister, un soir, accueilli au sein d'une famille, à la signature du contrat d'une future union conjugale entre deux jeunes gens. Il ne s'agissait toutefois en aucun cas de la cérémonie d'alliance - il n'y eut d'ailleurs à cette occasion aucune réjouissance festive particulière, à peine un peu d'alcool servi, le mariage en lui-même allant être célébré quelques semaines plus tard - mais de la contractualisation, par les parents, de la dot, plus exactement du *prix de la mariée*, que la famille du garçon, parmi laquelle je résidais, apporterait à celle de la jeune fille. Au bout de quelques efforts, j'étais parvenu à me faire traduire la quasi-totalité des biens concernés et mentionnés dans le contrat - une simple feuille arrachée à un vieux cahier d'écolier - dont le montant global atteignait trente millions de kips, l'équivalent de deux-mille-sept-cents euros. Voici la liste de ces biens, à laquelle il ne doit donc manquer que quelques éléments de moindre importance :

- trois buffles, pour une valeur totale de 15 000 000 kips ;
- un araire et un bât de labour, pour une valeur de 6 000 000 kips ;
- des bijoux traditionnels, pour une valeur de 3 000 000 kips ;
- deux grandes jarres émaillées, pour une valeur de 1 000 000 kips & 700 000 kips ;
- un gong rituel de bronze, pour une valeur de 700 000 kips ;



- deux cochons, pour une valeur de 500 000 & 400 000 kips ;
- de l'argent numéraire, pour une valeur de 600 000 kips ;
- une petite turbine électrique de rivière, pour une valeur de 500 000 kips ;
- un stock de sel (employé pour la conservation des aliments plutôt qu'en condiment), pour une valeur de 100 000 kips.

En une soixantaine de journées d'errances dans la région, je pense avoir visité la totalité des villages situés dans la Haute-Sékong, sur la rive gauche de la rivière du même nom. Durant ce second séjour en pays katou, j'ai eu l'opportunité de résider huit nuits au sein d'un même hameau, accueilli dans une famille avec laquelle je me suis particulièrement bien entendu, accomplissant donc là une *escale* d'une semaine au total, momentanément interrompue une seule fois, le temps d'une escapade de quelques journées à l'extérieur, vers d'autres villages de la région, avant d'y revenir. La veille du jour où j'ai dû me résigner, avec maints regrets, à définitivement quitter ce village et cette famille, mon hôte a souhaité, en mon honneur, sacrifier un chien. Bien que ces animaux soient présents en très faible nombre dans les villages katou - pour des raisons que j'ai expliquées précédemment - cette viande, comme il en est de même parmi plusieurs groupes ethniques des montagnes de l'autre extrémité du pays, dans le nord, est ici beaucoup appréciée.

Comme indiqué plus haut, il est rare que de la viande soit au menu des Katou, et lorsque cela se produit, elle proviendra le plus souvent de gibiers de chasse. S'il s'agit toutefois d'animaux domestiques, chez les Katou comme parmi pratiquement toutes les populations du pays, ceux-ci seront invariablement abattus par égorgement, après qu'ils aient été simplement immobilisés au sol, éventuellement préalablement entravés si leur force musculaire le nécessite, afin de pouvoir consciencieusement récupérer le précieux sang dans une bassine. Pour la mise à mort du chien, les hommes s'y sont cette fois pris d'une manière étonnamment sauvage, féroce et brutale, à vrai dire potentiellement choquante et troublante pour un spectateur occidental. En maintenant plusieurs mois cumulés à parcourir les villages de nombreuses minorités ethniques du pays, je n'avais encore jamais observé une scène aussi cruelle, et résolument barbare.

Deux hommes, équipés d'une longue corde, se sont d'abord doucement approchés de leur proie, qui a alors à peine esquivé une tentative de dérobade, mais dont l'attitude démontrait pourtant sans ambiguïté qu'elle pressentait déjà quel triste et affreux sort l'attendait. Les hommes ont ensuite noué la corde, à mi-distance de sa longueur, autour du cou du chien, puis en ont chacun immédiatement agrippé une extrémité afin de la tendre, maîtrisant ainsi le canidé

dans une position tout à fait sordide et inconfortable, à moitié suspendu et étranglé, empêché de toute possibilité de fuite et même de mouvements, et bien sûr de morsures envers ses violents agresseurs, de la sorte assurés de pouvoir se tenir chacun à une distance prudente. Pour la pauvre bête, ce n'était pourtant là que le commencement de son supplice. La corde fut ensuite, tout en ne cessant d'être maintenue fermement tendue, attachée entre deux arbres, à une hauteur autorisant tout juste à la bête de poser ses deux pattes postérieures au sol. Là, cette fois équipé d'un solide gourdin, l'un des hommes s'est attelé à battre l'animal, violemment et sans le moindre état d'âme apparent, faisant pleuvoir les coups sur l'ensemble de son corps, épargnant visiblement la tête, alors que cela aurait pu permettre sans doute d'abréger ses souffrances. Après des gémissements, puis des hurlements, de nouveau des gémissements, et enfin quelques râles, elle était inerte, et ce n'est qu'à ce stade, morte ou à peine, qu'elle fut détachée puis égorgée.

Je n'ai pas eu d'autres occasions de prendre part à des "festins canins" parmi les Katou pour pouvoir constater si ce mode d'abattage était ou non universellement pratiqué. Je ne sais ce qui est recherché dans cet abominable procédé de tuerie, tout juste ai-je émis l'hypothèse qu'il était à relier à une croyance voulant que ce fût là une façon de "bonifier" la viande, de l'attendrir peut-être. Ce que je peux dire en revanche, c'est que cette scène n'a semblé en rien revêtir un caractère exceptionnel puisque, mis à part quelques spectateurs présents, la quasi-totalité des villageois, non concernés ont, durant ce temps-là, normalement poursuivi leurs activités, comme si de rien n'était.

Lionel Buléon, 2010, 2013



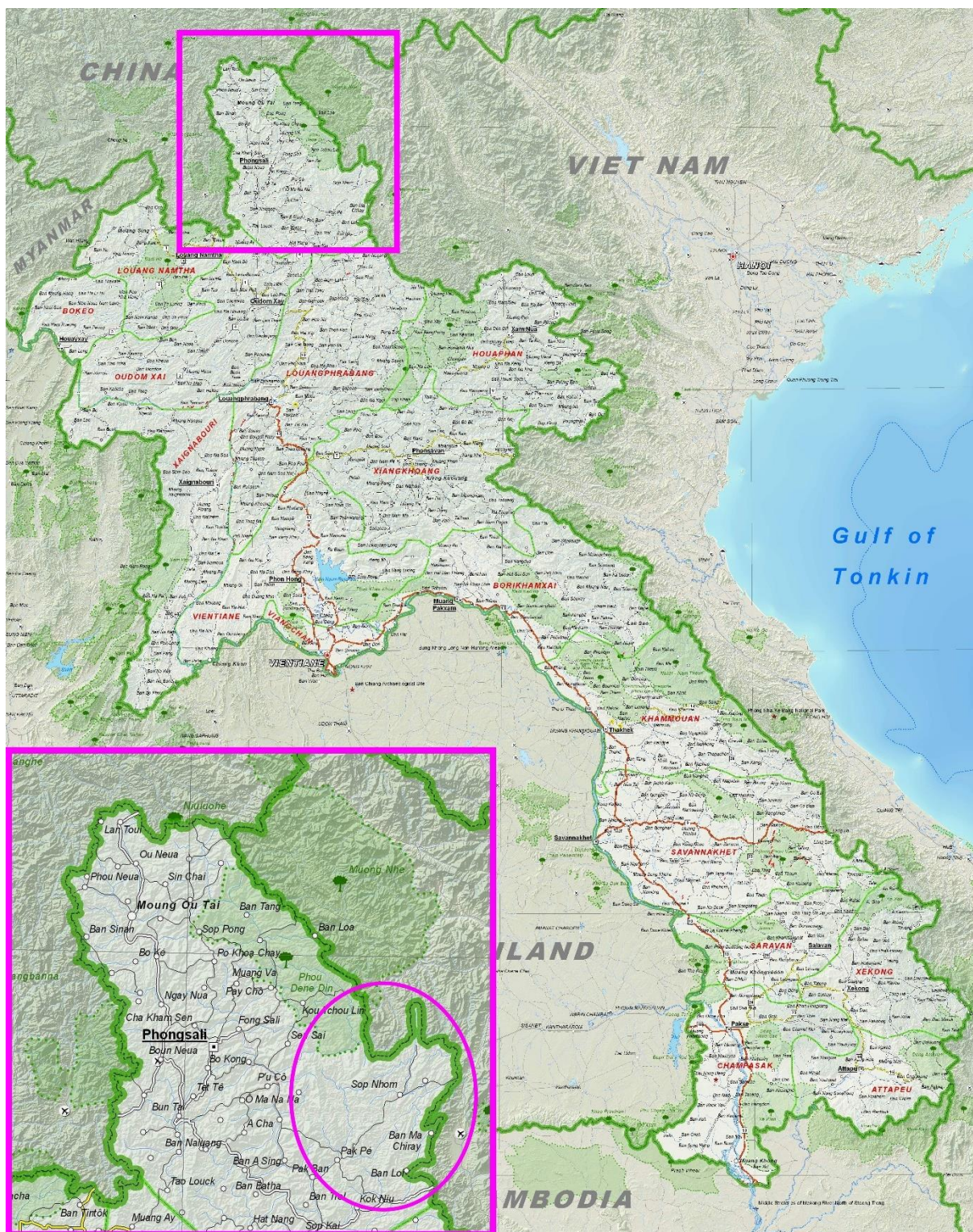


# **Laos, un bout du nord à pied, chroniques expresses mais sauvages !**

2012







*De l'opium pour le bébé ! (chez les Akha)  
De l'opium pour le défunt ! (chez les Hmong)*

*Cette année-là je parcourus durant un mois, comme à mon habitude uniquement à pied, une des régions les plus reculées et les plus méconnues du Nord-Laos, une région restée particulièrement sauvage et située aux marges de la fascinante province septentrionale de Phongsaly. La zone concernée est un territoire frontalier montagnard très peu peuplé, et dont les hauteurs sont occupées essentiellement par des groupes des ethnies Hmong et Akha Loma. C'est en la seule compagnie de ces deux groupes de populations, allant de l'un à l'autre au gré de mes pérégrinations, que je résidai durant cette trentaine de jours. Ces courtes chroniques relatent quelques petites scènes et événements observés ou vécus à cette occasion sur les sentiers ou dans les villages. Ce séjour s'est déroulé au cours des mois de juillet et août, c'est-à-dire au plus fort de la saison des pluies.*





**VOICI LES CONFINS DE LA RÉGION**, si peu peuplée que les chemins s'y font rares. Ils s'enfoncent au cœur de forêts immenses, intactes et préservées, par chance encore trop distantes de la piste pour que quelqu'un daigne pour l'heure s'y intéresser, cette piste de terre carrossable qui mène au Vietnam et que j'ai quittée il y a cinq jours déjà. La marche compose depuis lors l'unique possibilité de déplacement à travers ce territoire, maintenu jusqu'à ce jour dans un état résolument sauvage. On y longe et remonte souvent les cours de torrents et de rivières, se retrouvant à maintes reprises contraints de s'engager dans leurs lits, de les traverser et retraverser sans cesse, tant leurs abords s'avèrent la plupart du temps totalement impénétrables. Puis on escalade des sentiers étroits, parfois même à peine discernables sous la végétation, car trop peu fréquemment empruntés et foulés par les hommes, telles des coulées de bêtes, ou des voies occasionnellement un peu plus dégagées et praticables, mais alors boueuses et dangereusement glissantes en cette période de mousson. Les pieds y disparaissent régulièrement, dans cette végétation envahissante et cette boue omniprésente, royaumes de cohortes de sangsues. On traverse ainsi tous les cours d'eau à gué. On franchit des ravins escarpés et profonds. On gravit des crêtes tout aussi encombrées de végétations, vivantes ou mortes et effondrées. Mais là-haut, entre deux frondaisons, on domine des panoramas splendides sur ces territoires immenses, verts, sauvages, inviolés.

**MES CARTES GÉOGRAPHIQUES** ne m'offrent définitivement plus aucun repère fiable et donc un tant soit peu exploitable, pas un seul. En permanence, je ne peux estimer et présupposer de ma réelle position qu'avec, au mieux, une précision de trois ou quatre heures de marche. Ces cartes, elles sont américaines et d'origine militaire, elles datent du début des années 1960 et affichent des échelles au 1:250 000 seulement. Bref, elles me sont de bien peu d'utilité dans ces environnements tout particuliers et aucune autre, plus précise et fiable, n'est malheureusement à ce jour accessible au public. Seule ma boussole combinée à de précieuses informations obtenues auprès des villageois présentent alors une réelle valeur, me permettant de caractériser quelques repères puis, à partir de là, d'ébaucher mes propres itinéraires.

**RAREMENT LES CHEMINS** auront été constatés, ailleurs dans le pays et lors de précédentes pérégrinations, aussi aléatoires et incertains que ceux qui mènent à ces villages reculés. Étroites et improbables traces, ou "passages de bêtes", qui font que l'on craint en permanence de s'égarer - ou de l'être déjà - de ne plus se situer sur la bonne voie, dans la direction adéquate. Les sentiers ruissellent d'eau dans toutes les dimensions, celle-ci dégringolant également abondamment du ciel en cette saison des pluies, inondant le sol, s'égouttant des branchages qu'il est fréquemment nécessaire d'écarter à l'aide des bras pour se frayer le passage, imbibant alors toujours plus les vêtements. Rarement aussi, dans ces petits hameaux isolés de montagne, les chiens auront montré autant d'agressivité à mon égard. Même après une ou deux nuits passées dans un village, certains de ceux des maisonnées dans lesquelles je m'installe peuvent demeurer redoutablement belliqueux envers moi. Babines retroussées et longs crocs exhibés, des grognements et aboiements féroces se font entendre dès mon apparition. À l'extérieur, je me déplace donc presque en permanence muni d'un solide bâton. Toutefois, même ainsi équipé, lorsque ces cerbères sont avantageusement réunis en meute, je dois régulièrement battre en retraite, à reculons, bâton brandi dans leur direction et sans pouvoir me permettre de les quitter une seule seconde du regard. Ils en sont quittes, de temps en temps, pour recevoir de la part de leurs maîtres quelques violents coups de pied ou jets de pierres. Mais c'est hier soir que j'ai obtenu une indubitable revanche envers eux puisque, chez des voisins, nous avons égorgé puis mangé l'un des leurs.

**AU SEIN DE CES VILLAGES ISOLÉS** en forêt, les chiens sont cependant dotés de véritables rôles préventifs et défensifs contre les tentatives d'approches des bêtes sauvages en direction des hameaux. De temps en temps aussi, scènes toutefois moins spectaculaires, on peut observer l'un d'entre eux se ruer sur un rat, ou un quelconque rongeur, qui tente subrepticement de s'échapper d'une hutte - où il s'est sans aucun doute abondamment repu de grains de riz ou de maïs, ou d'une autre production végétale - pour regagner le couvert de la forêt. Ces chiens, toujours excessivement nombreux - il n'est pas rare qu'une famille en possède jusqu'à cinq ou six - préviennent bien entendu également, et de manière prodigieusement bruyante à chaque fois, toute apparition humaine étrangère au village - j'en fais d'ailleurs les frais presque tous les jours. Chez les *Akha* on leur prête même un rôle plus *mystique* puisqu'ils sont censés avertir, la nuit et là aussi de leurs aboiements furieux, toute tentative d'approche des *phii*, c'est-à-dire des "esprits" nuisibles et malveillants qui oseraient venir rôder de trop près aux abords des huttes. C'est sans aucun doute principalement pour cette dernière raison, et une sorte de respect craintif qui en découle, que les *Akha* ne

mangeront strictement jamais leurs propres chiens mais, par trocs ou échanges différés, acquerront puis égorgeront et engloutiront ceux de leurs voisins.

**LES MEUTES DE CHIENS**, ce sont des troupes pouvant aller jusqu'à six à huit individus adultes, parfois plus, que chaque maisonnée, chaque famille, entretient, ou qui se mêlent à celles des voisins. Tous terriblement et presque constamment agressifs, je dois m'en méfier comme de la peste. Ils se battent et s'affrontent d'ailleurs très régulièrement entre meutes rivales, et ils cannibalisent également, entre bandes concurrentes là aussi ; je veux ici parler des restes osseux de nos *repas canins* que nous leur cédon à l'occasion. Il va donc de soi qu'un chien, dans ces contrées, ne se caresse et ne se cajole absolument jamais. Mêmes encore chiots, ils reçoivent déjà des coups de pied, et tout au plus l'un d'eux peut-il au mieux de temps en temps se faire triturer par un gamin. Quant aux cochons, étonnamment, ils sont ici pour la plupart maintenus à l'extérieur de l'enceinte du village, qui ne consiste qu'en une simple clôture circulaire de troncs de bambou refendus et aplatis. Les violents et bruyants combats nocturnes entre bandes de chiens et de cochons, pourtant tellement fréquents ailleurs, se font donc ici sensiblement plus rares.

**EN CETTE SAISON DES PLUIES** toute excursion, même brève, entreprise hors de l'enceinte d'un village, s'accompagne presque inévitablement, au retour, d'une ou de plusieurs sangsues, logées parfois dans les recoins les plus improbables de nos anatomies. Plus elles se seront montrées capables d'escalader en hauteur le corps humain, plus cela fera l'objet de gentilles moqueries et d'éclats de rire au retour dans les huttes. Hier, revenu près du foyer après l'une de mes innombrables courtes promenades alentour, je n'ai remarqué l'une d'entre elles, retranchée entre deux doigts de ma main, seulement lorsque, gavée à souhait de mon sang, elle se laissa retomber d'elle-même sur le sol, ne m'abandonnant comme à l'habitude qu'un long filet rouge coagulant avec peine. On les craint, on les hait, elles n'ont aucun droit de citer à l'intérieur des enceintes des villages, et encore moins des huttes. Découvertes, on ne leur laisse donc aucune chance : on ne les écrase pas, mais on les brûle impitoyablement sous quelques fragments de braises incandescentes prélevées sur un foyer encore fumant.

**OPIOMANE NOCTURNE**, la grand-mère de ma hutte est couchée en chien de fusil sur sa natte de bambou, se contentant par ailleurs d'une simple bûche de bois en guise d'oreiller. Comme chaque soir, elle vient d'entamer une longue et

flegmatique séance de fumerie. Une très jeune mère, une voisine arrivée peu de temps auparavant, se tient désormais assise tout près d'elle, portant dans les bras son bébé qui souffre de je ne sais quel trouble ou maladie. Le bambin n'est vraisemblablement pas âgé de plus d'un mois. La grand-mère lui insuffle lentement, pipe retournée dans sa direction, de brèves bouffées de fumées d'opium dans la bouche puis, alternativement, dans l'anus.

**LES CHEMINS SOUVENT IMPRATICABLES** et la pluie persistante me fournissent occasionnellement de bienvenus - mais réels - prétextes pour ne pas avoir à quitter trop rapidement certains hameaux, et pour pouvoir y passer alors opportunément plus d'une seule nuit. Ici, dans les quelques villages de l'ethnie *Akha Loma* des confins du district, j'interroge régulièrement les hommes à ce sujet et ils se montrent tous catégoriques : je suis, depuis toujours, le tout premier étranger Blanc occidental à leur rendre visite. Hameaux sommaires et précaires, ils réunissent quelques simples et fragiles bicoques de bois, de bambou et de chaume. Restés jusqu'à ce jour excessivement isolés, ce sont sans aucun doute parmi les tout derniers villages du pays dans lesquels pas une seule tôle ondulée n'a pour l'heure encore fait ici son apparition.

**J'AI ACQUIS UN VARAN** auprès d'un chasseur. Une bête vivante, puante, à la peau lustrée noire et jaune, un jeune spécimen de peut-être un mètre vingt de longueur. Il marinait dans son panier de bambou depuis l'instant de sa capture, à l'évidence réalisée plusieurs jours plus tôt, dans l'attente de l'hypothétique passage d'un trafiquant itinérant chinois ou vietnamien. Trop effrayé et stressé, il ne semblait même pas avoir daigné toucher au peu de nourriture mise là à sa disposition, deux beaux crabes de rizières... que son propriétaire n'a pas manqué de récupérer avant de me céder la bête, ils n'étaient visiblement pas inclus dans le prix. J'ai mal négocié l'achat, mais allez connaître le cours du kilo de viande de varan, vous ! Cinquante-mille kips, cinq euros, alors que j'aurais semble-t-il pu l'acquérir pour trente-cinq-mille kips, soit à un tarif bien inférieur, à poids égal, à celui de la chair de volaille domestique. Ainsi, le critère de rareté de la viande, sans parler de sa difficulté d'obtention, n'est absolument pas pris en compte dans l'estimation de sa valeur.

**CETTE BÊTE-LÀ**, ainsi que beaucoup d'autres animaux sauvages régulièrement capturés vivants par les villageois, s'ils n'ont pas encore été consommés plusieurs jours après leur découverte, c'est qu'ils attendent un acquéreur potentiel. J'avais en effet déjà autrefois remarqué ce phénomène dans

l'extrême nord de la province, où à deux ou trois reprises j'avais rencontré des femmes chinoises - une fois un homme vietnamien - circulant à pied, gigantesques hottes de vannerie harnachées sur leur dos, qui sillonnaient les villages isolés en quête de viandes rares. Ils y collectaient à peu près tout ce qu'on pouvait leur proposer, tortues, pangolins, porcs-épics, binturongs, calaos, serpents, langurs, et encore bien d'autres espèces, souvent protégées, cependant capturées ou chassées sans vergogne par les montagnards, proies que ces derniers s'empressaient de céder pour des bouchées de pain à ces colporteurs itinérants, qui s'étaient donné la peine de parvenir jusqu'à eux. Nul doute que ces rares et précieuses marchandises *vivantes* étaient plus tard revendues à prix d'or, de manière totalement illégale bien entendu, sur les versants opposés des frontières, et qu'elles allaient achever leur vie cuisinées et servies dans les assiettes de riches individus.

**CHEZ LES HMONG**, quelques jours plus tôt, nous avons mangé du gibbon, ce noble et beau primate lui aussi théoriquement protégé dans tout le pays. Deux magnifiques bêtes dotées de douces et épaisses toisons aux teintes oscillant entre le jaune et le fauve furent abattues par des chasseurs, le matin du jour même de mon arrivée. Ma famille d'accueil en avait hérité de quelques larges morceaux et c'est un avant-bras et une main que nous nous sommes partagés à l'occasion de mon premier repas à ses côtés. C'est une anecdote que je raconte, depuis lors, de temps à autre aux hommes *Akha* que je rencontre mais qui, sans surprise, les émeut à peine.

**PROMENADES EN JUILLET & AOÛT** dans une des zones les plus reculées du Laos, isolée de manière comme *démultipliée*, en quelque sorte, durant la saison des pluies, eu égard à l'accroissement des difficultés d'accès que cette période de l'année toute particulière engendre. C'est résolument ici le *Far-East* de la province septentrionale de Phongxaly, où sont établis les tout derniers villages du pays avant ceux du Vietnam, ceux-ci toutefois situés encore bien loin, loin derrière une vaste forêt vierge difficilement pénétrable, de l'autre côté de la frontière - géographique et physique - concrétisée ici par la barrière naturelle que compose la Cordillère Annamitique, ligne de crête qui sépare les deux nations. Ainsi, de juin à septembre, durant ces quelques mois de mousson, on limite tous déplacements autres que ceux rigoureusement indispensables. On ne se rend même plus visite entre villages, car cela s'avère trop laborieux et exige surtout trop de temps, ce précieux temps actuellement nécessaire à foison pour mener à terme l'imposante corvée de la saison, le sarclage des rizières.

**MOUSSON, PLUIES ABONDANTES** et quotidiennes, autant diurnes que nocturnes. Les rizières de montagne, cultivées à même les pentes et donc non irrigables artificiellement, en ont impérieusement et continuellement besoin en grande quantité au risque, en leur absence ou même insuffisance, de dépérir. Mais toutes sortes d'adventices, d'herbes parasites, ainsi que d'innombrables autres repousses végétales variées - résurgences issues de la forêt abattue puis brûlée là quelques mois plus tôt - profitent elles aussi largement de cette eau bénéfique, qui tombe copieusement du ciel en cette saison. Juin, juillet, août, il faut alors sarcler ces adventices, les arracher, les éliminer, en permanence, sans relâche et à longueur de journée, afin qu'elles ne puissent prendre l'ascendant sur les fragiles pousses de riz et finir de la sorte par les étouffer, les priver à la fois de nutriments et de lumière. La tâche qui s'impose dès lors s'avère tellement conséquente et ardue que la totalité des bras valides de chaque famille s'y attelle, sans trêve et d'arrache-pied durant ces nombreuses et longues semaines. Hommes, femmes et enfants peuvent ainsi fréquemment, le temps de cette période critique, être amenés à résider plusieurs jours et nuits d'affilée dans les minuscules huttes éphémères de rizières. Dix jours, quinze jours, parfois jusqu'à trois semaines pour certaines personnes m'a-t-on affirmé, et cela même si les parcelles ne se situent pourtant pas à plus de trente minutes de marche du village, car en cette saison il devient primordial de ne rien perdre de cet inappréciable capital que représente alors le *temps*. La concurrence se montre en effet féroce entre les mauvaises herbes envahissantes et les précieuses et fragiles pousses de riz. Dos courbé, houe en main, il faut dès lors toutes les arracher, inlassablement, au fur et à mesure qu'elles sortent de terre. J'ai déjà décrit autrefois en détails les diverses étapes de l'harassante technique de culture de friche sur abattis-brûlis pratiquée par les montagnards, sur des pentes parfois tellement inclinées que les plus gros troncs et branchages calcinés laissés sur place après le brûlis y deviennent nécessaires pour pouvoir s'y agripper et ne pas tomber lorsque l'on y travaille.

**APRÈS-MIDI DE BROUILLARD**, dense, les températures se maintiennent toutefois en cette saison douces presque en permanence, de jour comme de nuit, et ceci même le temps des épisodes de pluie. Il peut cependant faire très chaud certains jours, notamment au cœur des après-midis, lors des accalmies, durant les répits qui séparent deux trombes d'eau consécutives. Lorsque, comme actuellement, je décide de passer une deuxième nuit dans un même village, je m'offre la journée quelques courtes siestes, mais occupe la majeure partie de mon temps à visiter la plupart des familles du hameau, m'attardant un peu plus longuement aux côtés de celles que je prends plus particulièrement en affection.

En journée et en cette saison d'intenses travaux des champs, restent cependant la plupart du temps présents dans les villages uniquement les vieillards, les femmes élevant de très jeunes enfants, les opiomanes férus, mais également quelques hommes parfaitement valides et dont on se demande parfois pour quelles raisons ils ne sont pas, eux aussi, partis œuvrer aux rizières, d'autant plus que cela les éloignerait momentanément et opportunément de leurs si jolies femmes...

**DES SAVOIR-FAIRE ARTISANAUX** traditionnels et remarquables sont ici entretenus par pure *nécessité* puisque beaucoup d'objets ou de matériels manufacturés indispensables au quotidien ne peuvent pas, ou du moins trop difficilement, ou encore en raison de leurs coûts rédhibitoires, parvenir jusqu'aux villages les plus isolés de la région. Ces savoir-faire consistent par exemple, pour les plus courants, en la mise en œuvre d'ouvrages en vanneries de bambou ou de rotin (hottes de portage, paniers, coffres de stockage, nattes de sol, tables basses, tabourets, étuis de machettes, boîtes...), en travaux textiles, depuis la culture du coton sur pied jusqu'à la confection finale des pièces (tuniques et coiffes traditionnelles, bonnets de bébés, sacs d'épaule...), ou encore en forgeage du métal (façonnage d'outils agraires et de bûcheronnage, de machettes et de couteaux, d'armes à feu, de bijoux...). Il faudrait ajouter à ces exemples tout un tas d'ustensiles et d'accessoires supplémentaires, largement utilisés au quotidien par les villageois et eux aussi entièrement fabriqués par leurs soins : pièges à gibiers et nasses de pêche, bâts d'animaux, pipes à eau ou sèches, rouets à filer le coton et métiers à tisser, balances à opium, et tant d'autres encore. Pour en revenir brièvement au travail du métal mentionné précédemment, alors qu'ailleurs quelques spectaculaires anciennes armes de guerre sont presque toujours visibles dans les villages, désormais employés pour la chasse - kalachnikovs, M16 et autres issues des derniers conflits indochinois - ne sont ici utilisées que de longues et légères pétoires de fabrication artisanale. Seuls les canons sont *importés* de l'extérieur, crosses et mécanismes de mise à feu étant quant à eux entièrement façonnés sur place, les premières assez sommairement sculptées dans des bûches de bois et les seconds remarquablement forgés à partir de rebuts de métaux. Même les grossières balles sont produites par les chasseurs, ainsi que la poudre noire - ou poudre à canon - selon des procédés que j'avais décrits autrefois.

**DES DÉTONATIONS SOURDES**, comme étouffées, se font de temps à autre entendre en forêt, régulièrement même à proximité immédiate des villages. Elles proviennent de tirs opérés à l'aide de ces pétoires archaïques. Très peu de viandes néanmoins figurent à nos menus, du moins en dehors du varan, du chien

et des gibbons engloutis les jours derniers. Un petit oiseau ou un écureuil de temps en temps, plus rarement un rat de bambou, de bien chétifs spécimens qu'il faut alors à chaque fois se partager entre nombre de mangeurs affamés. Un homme m'a par ailleurs offert il y a quelques jours deux fins lambeaux de chair de muntjac boucanée, une nourriture qui dégageait, comme toujours avec les viandes ainsi conservées, de rebutants relents pestilentiels de charogne, des effluves qui finissent néanmoins par sensiblement se dissiper lors de la cuisson. Pour remédier à cette insuffisance de protéines, désormais assez régulièrement, presque dans chacun des hameaux dans lesquels je fais étape pour une ou plusieurs nuits, j'achète une poule aux villageois. Je me suis rapidement informé des prix pratiqués actuellement, mais j'ai relativement peu à marchander avec les montagnards de cette région qui se montrent à mon encontre d'une honnêteté appréciable. À une seule reprise, j'ai dû subir une tentative éhontée de surcharge tarifaire, mais ce ne fut pas chez les montagnards, *Akha* ou *Hmong*. Ce fut parmi les *Khamu*, une population beaucoup plus acculturée, plus laocisée, que ces derniers, et qui en outre résident plus bas dans les vallées et que, pour différentes raisons dont je reparlerai, j'ai toujours pris moins de plaisir à côtoyer. Je l'ai d'ailleurs systématiquement évité chaque fois que cela était possible.

**LES PETITS PAQUETS DE TABAC** vietnamiens, pourtant fameux dans toute la province et que l'on fume abondamment dans les *bang*, les volumineuses pipes à eau en bambou, ne parviennent pas, eux non plus, jusqu'à ces villages. On se contente alors des feuilles de tabac que l'on a soi-même cultivées, soigneusement fait sécher à l'intérieur des huttes puis sommairement hachées à la machette. Ce tabac est grossier et gras, fort odorant, de teinte brune, sombre, presque noire.

**MES PRÉCÉDENTES INCURSIONS**, tout au moins les plus récentes d'entre elles, effectuées ces dernières années en direction de divers confins de cette province septentrionale de Phongsaly, m'avaient laissé entrevoir - après sans aucun doute des décennies et même des siècles d'immuable stagnation - une ostensible percée et un indéniable développement d'une certaine *modernité* matérielle dans quelques villages montagnards. Un des tout premiers signes, du moins un des plus immédiatement visibles pour l'observateur extérieur, se caractérise par l'adoption progressive des tôles d'acier ondulées légères en guise de toitures sur les huttes d'habitation, en lieu et place des traditionnels chaumes, feuillages, bambous ou bois. Ce sont cette fois quelques scooters - cependant encore relativement rares - qui ont fait leur apparition dans les villages les plus accessibles, ceux les moins distants du bourg chef-lieu du district, c'est-à-dire les



tout premiers hameaux que l'on traverse peu après avoir délaissé la piste carrossable qui conduit au Vietnam. Mais les parcours se font périlleux pour ces nouveaux deux-roues, à travers d'improbables sentiers peu adaptés à ces engins, des reliefs permanents et escarpés, des ornières - de véritables fondrières plutôt - omniprésentes, des sols ravinés, voire littéralement affaissés, des arbres et des branchages effondrés, des mares de boue et des gués à franchir. Le scooter compose donc néanmoins, mais depuis deux ou trois années seulement, une des toutes dernières incursions de la technologie dans quelques villages de montagne parmi les plus aisés d'accès. Réel progrès pour les paysans qui ont pu se l'offrir, ils s'en servent pour se rendre plus rapidement aux rizières, du moins celles localisées directement en bordure du sentier principal. Alors soumis à très rudes épreuves, ils apparaissent également avantageux pour rapporter aux villages les lourds sacs de riz qui, en cas contraire, doivent continuer à être laborieusement acheminés à dos d'homme.

**MAIS ICI, AUX CONFINS DU DISTRICT**, le moindre déplacement ne peut plus s'entreprendre qu'à pied et ce sont les crêtes, les cours d'eau et les "passages de bêtes" qui nous guident. Partout, dans toutes les directions, ce ne sont que montagnes escarpées entièrement recouvertes de forêt dense. Sur certains des plus hauts promontoires, qu'il faut parfois laborieusement escalader afin d'accéder à une vallée adjacente, et d'où l'on profite de panoramas à couper le souffle sur ces océans de verdure, se présentent cependant quelques zones plus minérales, des affleurements et d'énormes blocs rocheux dégoulinants de nappes de mousses d'un vert vif et tapissés de fougères arborescentes et de lichens, tableaux quelque peu féériques et enchanteurs, sublimés lorsque des voiles de brume tardive s'y accrochent et se maintiennent suspendus là.

**TROIS MÉO VIETNAMIENS** - les *Méo* désignent les *Hmong* au Vietnam - ont fait hier soir leur apparition dans le village, s'autorisant ici une étape entre le Vietnam et ce qui semble se présenter, plus à l'ouest et en direction de ma destination prochaine, comme un hameau *Hmong* de quelque importance. Aucun doute quant aux motivations de leur venue, je comprends rapidement qu'un trafic d'opium se prépare. Je me suis déjà à plusieurs reprises, par le passé, retrouvé dans des villages montagnards - de l'ethnie *Akha* le plus souvent - aux moments de transactions d'opium, mais n'ai encore jamais pu approcher de suffisamment près les négociations, les circonstances me contraignant malheureusement à chacune de ces occasions à me tenir prudemment à l'écart des échanges. Pour la première fois aujourd'hui je peux enfin y assister ouvertement, qui plus est au "premier rang", et l'on ne prend en outre la peine de ne rien me dissimuler.

Rapidement même, on *m'oublie*, chacun des protagonistes directement concernés se retrouvant accaparés par les marchandages en cours. Très bientôt ceux-ci s'opèrent au cœur d'une assemblée animée d'une bonne soixantaine de personnes qui s'entassent là, sous un même toit, afin de prendre une part curieuse à l'évènement. Il s'agit cependant cette fois d'un échange relativement mineur, un négoce "de gagne-petit", puisque pas plus de deux boules d'opium de la taille de balles de tennis sont en jeu, soit à peine un demi-kilogramme de drogue au total. Nous sommes alors bien loin des huit à douze kilogrammes qui furent monnayés à l'occasion d'une transaction entre trafiquants Chinois et villageois *Akha*, et que j'avais pu observer, à distance néanmoins, il y a trois ans de cela. Je n'avais toutefois bien sûr pas manqué à l'époque de décrire le déroulement de cette étonnante journée.

**LA PESÉE DE LA DROGUE** est ici, comme de coutume, effectuée à l'aide d'une petite balance traditionnelle emblématique - son plateau est en laiton, son contrepoids en bronze et son fléau en os gravé de graduations - spécifiquement dédiée à cet usage et dont chaque famille possède au moins un exemplaire. L'ensemble des protagonistes, tant les vendeurs *Akha* que les acheteurs *Méo* vietnamiens, opposent une fin de non-recevoir à mon souhait de photographier le *tableau*. À leur décharge, je dois avouer y être allé un peu au culot, lors d'une tentative préalable effectivement légèrement audacieuse, opérée même presque par surprise, ayant parfaitement conscience que le geste s'annonçait risqué, mais étant tout aussi convaincu, par expérience, que solliciter une telle permission se solderait par un échec. Quelques secondes à peine m'avaient pourtant suffi pour extirper l'appareil photo de ma poche, me placer d'autorité debout et à l'aplomb de la scène qui se déroulait sur un bat-flanc de repos, puis à viser les objets du délit. Mon erreur aura été de vouloir préventivement tenter de rassurer les hommes à propos de mon geste par quelques mots : « *Taïoup' yaa fin, bo mii khun* » (photo de l'opium, pas des gens). J'en fus quitte pour une réaction offusquée - et même passablement furieuse - du propriétaire de l'opium, son refus s'annonçait sans appel possible ni aucun compromis envisageable. Je me repliai alors, mais revins bien sûr rapidement observer la suite de la transaction.

**LA NÉGOCIATION EST SORDIDE** et consternante, notamment puisque ce n'est pas de l'argent que l'homme *Akha* convoite en échange de sa modeste provision de drogue mais... deux petits téléphones portables à clapets, qui plus est de mauvaise qualité et de très faibles valeurs, que les trafiquants Vietnamiens ont apportés jusqu'ici - je parlerai plus loin de l'arrivée des tout premiers téléphones portables dans les villages isolés de la région, autre récente incursion

technologique majeure en ces lieux, avec les scooters déjà évoqués précédemment. Profitant de la naïve avidité que les montagnards *Akha* sont capables d'afficher face à ces "prestigieux" objets modernes - cependant pour l'heure tout à fait inutiles en ces contrées reculées - les Vietnamiens ont tout loisir de les duper, étant donné qu'ils ne sont pas encore suffisamment et objectivement informés de la valeur de tels articles. En conséquence, c'est à un déplorable gâchis auquel j'assiste, une situation qui en devient presque révoltante. En effet, alors que le volume d'opium proposé en échange de ces insignifiants objets est déjà largement surestimé, l'homme *Akha* est poussé à devoir prouver son indiscutable qualité, allant ainsi jusqu'à sectionner une de ces deux boules brunes afin de démontrer qu'elle n'est en aucun cas desséchée, mais qu'elle a au contraire conservé une consistance pleinement onctueuse. Finalement lui-même passablement exaspéré, il finit par vociférer que non seulement son produit est irréprochable mais qu'il s'agit même là de son stock en cours de consommation, cela se devinant pourtant aisément par nombre de marques de prélèvements caractéristiques, visibles en surface, opérées à l'aide de son aiguille à fumer.

**LA QUALITÉ DE L'OPIUM** est pourtant encore consciencieusement testée par les acheteurs avant de définitivement conclure le marché. Ce trio de *Méo* vietnamiens se compose d'un individu âgé d'une cinquantaine d'années et de deux hommes plus jeunes. C'est le premier, opiomane occasionnel semble-t-il, qui s'y attelle, entreprenant de fumer là, à la vue de tous, une petite boulette de la taille d'un grain de maïs prélevée dans la masse du produit, objet de la transaction. Sa pipe, rudimentaire, à l'instar de la plupart de celles utilisées dans la région par les montagnards, ne consiste en rien de plus qu'un tube de bambou d'une trentaine de centimètres de longueur, pour un diamètre de trois centimètres environ. Ce cylindre est percé, en guise de foyer de combustion, d'un petit orifice positionné aux deux tiers de sa longueur. Objet de bien piètre valeur, l'homme en prend cependant grandement soin, la transportant enroulée et ainsi protégée dans un rectangle d'épaisse toile de coton. La négociation s'éternise durant près de deux heures au total et notre infortuné vendeur *Akha* doit finalement compléter sa mise de départ avec trois belles noix d'opium pur supplémentaires...

**DÉSIGNÉS *HMONG* AU LAOS** et en Thaïlande, *Méo* au Vietnam, *Miao* en Chine du Sud, ils forment un vaste peuple, d'origine chinoise, antérieurement très probablement sibérienne, totalisant à ce jour plus de dix millions d'individus qui se répartissent aux carrefours de ces territoires, invariablement au cœur de

zones montagneuses. Véritable nébuleuse ethnique composée d'une multitude de groupes et de sous-groupes, on y dénombre donc, de l'un à l'autre de ceux-ci, une grande diversité de dialectes, de parures traditionnelles, de croyances, d'habitudes alimentaires, et même parfois de caractéristiques physiques distinctes. Pour tous cependant, cette racine géographique antérieure commune, extrême-septentrionale, à l'évidence sibérienne, il y a de cela au moins quatre-mille ans. Nombre de leurs récits, légendes et services chamaniques racontent et simulent en effet de longues chevauchées dans les steppes de ce lointain Nord des origines. De temps à autre même, certains d'entre eux arborent des faciès aux traits assurément mongoloïdes. Ainsi, quatre-mille ans de migrations incessantes, pour un peuple constamment chassé et repoussé vers le sud et dans les hauteurs par d'autres, plus forts, plus nombreux et surtout plus conquérants et expansionnistes. Une ethnie, quatre pays, mais aucun territoire véritable. Un homme *Akha* - les *Akha*, eux-mêmes éternels nomades, ne possèdent cependant aucune affiliation ethnique avec les *Hmong* et sont d'ailleurs issus d'une origine géographique tout à fait différente - soudainement chargé d'empathie envers ce groupe, avec lequel le sien n'entretient pourtant aucune relation sociale suivie, m'a un jour lui-même annoncé : « *Lao soung Hmong bo mii pathet !* » (Les *Hmong* du Laos n'ont pas de pays !). En ce qui me concerne, n'ayant encore jamais mis les pieds au Vietnam, c'est probablement la première fois que je croise ainsi des *Méao*, les *Hmong* du pays frère voisin. Visages émaciés et beaux traits fins, indéniablement différents de tous ceux déjà observés au Laos.

**LES QUELQUES TÉLÉPHONES** portables occasionnellement visibles dans ces parages composent donc, avec les scooters, l'autre grande nouveauté technologique tout récemment parvenue jusqu'à quelques-uns de ces villages, même parmi les plus isolés d'entre eux. Est-il utile de préciser que, dans ces arrière-pays reculés, ces objets ne peuvent évidemment pas fonctionner, du moins dans leur usage premier, aucun réseau n'étant à ce jour opérationnel dans ces confins, dans ces zones restées particulièrement sauvages et délaissées du moindre développement infrastructurel. Ainsi pourtant les montagnards qui résident en ces endroits - les *Akha Loma* pour ce qui est de ce secteur - se montrent désormais capables d'échanger de conséquentes quantités d'opium, leur unique richesse et qui plus est à haute valeur monétaire, pour ces objets industriels rendus ici totalement futiles. Les quelques téléphones portables aperçus dans les villages - systématiquement de petits modèles à clapets pourvus d'écrans aux dimensions dérisoires - le sont en effet toujours aux mains des plus jeunes gens et des enfants, à qui ils ne servent qu'à visionner quelques courtes séquences vidéo, à écouter quelques titres de musiques au format mp3 - des

tubes thaïs, lao, vietnamiens ou chinois - ainsi qu'à accéder à quelques jeux basiques, tous installés d'origine. De plus, ceci est sans compter que la pérennité de tels objets est grandement compromise dans ces rudes environnements, dominés alternativement, selon les saisons, par l'humidité et la poussière.

**LA FAIBLE PUISSANCE ÉLECTRIQUE** requise notamment pour la recharge des batteries de ces téléphones - mais plus couramment mise à profit pour alimenter une ampoule lumineuse dans les huttes - est produite par de petites turbines que l'on place dans les torrents qui coulent parfois au fond de ravins accessibles en dix à trente minutes de marche des hameaux. Le long des sentiers qui y mènent courent alors les deux ou trois câbles d'alimentation qui ont été suspendus, de-ci de-là, à des perches de bambou fichées dans le sol, ou de manière plus improvisée, aux branches des arbres adjacents. Ces petites turbines sont des engins rudimentaires de fabrication chinoise, des objets en acier d'une longueur de près d'un mètre et pesant de dix à douze kilos environ. D'une conception tout à fait sommaire, il s'agit d'un simple axe équipé à une de ses extrémités d'une hélice, et à l'autre de la turbine proprement dite. La moitié inférieure, l'axe et l'hélice, est immergée dans une zone stratégique du torrent, et une partie du cours de celui-ci est généralement canalisée dans sa direction pour former une sorte d'étroit réceptacle et un goulot d'écoulement, afin d'augmenter encore la puissance de la force hydraulique qui y est exercée. Ce ne sont néanmoins pas tous les villages, loin de là, qui peuvent bénéficier de tels dispositifs, faute de cours d'eau adapté coulant à leur proximité. De plus, lorsque cela est toutefois envisageable, ce ne sont jamais que quelques familles qui y ont recours, celles ayant pu acquérir un de ces engins auprès d'un quincailler chinois officiant en plaine.

**JOUR DE PLUIE AU VILLAGE**, les trois *Méo* vietnamiens ont tout de même repris leur route ce matin, après quelques négociations supplémentaires de petites quantités d'opium que six ou sept autres villageois ont bien voulu venir leur proposer à leur tour. Ces nouvelles séances de transactions *opiacées* ont ainsi occupé une large partie de notre matinée. Sous cette pluie qui s'abat désormais de manière quasiment ininterrompue, on ne s'éloigne plus de la hutte, ou à peine, c'est-à-dire uniquement lorsqu'il devient nécessaire d'assouvir un besoin naturel, ou pour rapporter de l'eau de la source. Seules les femmes restées présentes au village travaillent, s'attelant principalement à des tâches domestiques, quelques-unes se risquant néanmoins à quelques excursions en direction de la forêt ou des *rays* - les parcelles cultivées - les plus proches. Elles en rapportent, réapparaissant dans ces conditions inévitablement trempées de la

tête aux pieds et courbées sous le poids de leurs volumineuses et lourdes hottes, des épis de maïs, des pousses de bambou, quelques courges, des troncs de bananiers sauvages, des fleurs du même arbre, des herbes et de multiples autres végétaux comestibles, qui pour la plupart entrèrent aussi bien dans la composition des repas des humains que ceux des cochons.

**GRÂCE AUX QUELQUES TÉLÉPHONES PORTABLES**, des enfants visionnent ici pour la toute première fois de leur existence des écrans d'images animées, des images provenant du monde *moderne* extérieur. De fait, fréquemment, des groupes mélangés d'enfants et d'adultes, parfois jusqu'à quinze d'entre eux simultanément, s'agglutinent, littéralement fascinés, devant un de ces minuscules écrans de pas plus de quatre centimètres sur cinq pour visionner une séquence vidéo, généralement un court extrait d'une fiction télévisée chinoise. Quant aux quelques titres de musique téléchargés sur ces mêmes téléphones, il ne faut pas longtemps aux gamins pour parfaitement les connaître par cœur, surtout s'ils sont de langue lao ou chinoise.

**LES MOIS DE MOUSSON** seraient-ils ceux des geckos ? Je les entendais très rarement durant mes séjours précédents dans les villages de montagnes, le plus souvent il est vrai effectués entre les mois de septembre et de novembre, soit après la saison des pluies. C'est cependant désormais très fréquemment que leurs chants, si singuliers et si difficiles à décrire surtout, en tout cas si amples et sonores - dont le nom de la bête est par ailleurs à coup sûr issu de l'onomatopée du cri - retentissent dans les huttes d'habitation. Ainsi, jamais leur proximité n'aura pour moi été aussi réduite qu'actuellement, car cela fait maintenant trois nuits que je dors juste sous la cachette de l'un d'entre eux, localisée quelque part entre la toiture de chaume et la structure qui la soutient, à moins de deux mètres à l'aplomb immédiat de ma paillasse. Et cette fois encore, étroitement fidèle à sa réputation, ce gros et étrange "lézard", si emblématique de cette région du monde qu'est l'Asie du Sud-Est, se montre impossible à repérer, se maintenant rigoureusement et définitivement invisible à celui qui n'entreprend pas un important effort pour tenter de le débusquer. Alors, chaque matin, c'est un sujet de plaisanterie avec ma famille d'accueil : « *Le gecko a encore dormi avec toi cette nuit !* ».

**À PROPOS DE SOMMEIL IMPROBABLE**, ce fut également épique ces jours derniers, lors d'une halte effectuée dans un village *Akha*, puisque le père de ma famille d'accueil était aussi le forgeron du hameau et son petit atelier de

fortune se situait à quelques centimètres seulement de ma pailasse, à l'extérieur mais juste de l'autre côté de la paroi, ici une mince claie de bambou, sous l'auvent que formait là le ravancement de la toiture. Pour activer puis maintenir à haute température le foyer de braises de charbon et porter au rouge les pièces d'acier à modeler ou à restaurer, le plus souvent des machettes et des hoes de sarclage, ce furent d'abord les lancinants "sccchhhouuuuup', sccchhheuuuuu" répétés, aspirés puis refoulés, générés par les appels et les expulsions d'air de l'ingénieux soufflet, un piston constitué de plumes de poules disposées en couronne autour d'un disque de bois, lui-même enchâssé dans un tronc creux. Puis surtout, résonnant alternativement avec ceux-ci, venaient ensuite les retentissantes séries de martèlements métalliques sur l'enclume, en fait une grosse douille de bombe américaine directement fichée dans le sol. Des bruits somme toute communs ici et qui s'additionnent à tous ceux que se montre capable de produire un tel village - mentionnons spécialement à ce propos les interminables concerts de chants de coqs - ou provenant de la forêt proche, les uns et les autres ne privant toutefois nullement les sommeilleux de siestes ou de nuits suffisamment reposantes. Seuls "nuisibles" et réels *empêcheurs de dormir en rond* durant la journée, les gamins et leur chahut, attirés comme des aimants par ma présence et qui, moins craintifs et plus hardis lorsqu'ils sont réunis en groupes, se retrouvent régulièrement dans les parages de ma pailasse. Eux, je les chasse sans pitié de vociférations, immédiatement reprises par un ou deux adultes des maisonnées au sein desquelles je me trouve.

**UN SCHÉMA DE RÉPARTITION "ETHNICO-TOPOGRAPHIQUE"**  
des territoires montagneux du Nord-Laos est le plus souvent utilisé par les spécialistes et dans les publications pour décrire la distribution des zones d'habitat des différents groupes de populations de la région. Si ce schéma passablement simpliste, et par ailleurs largement diffusé dans de nombreux ouvrages de vulgarisation, peut fréquemment paraître un peu caricatural et réducteur pour d'autres secteurs géographiques, il se montre en revanche ici presque rigoureusement respecté. Ce système distingue trois *familles*. Les *Lao Loum* (les "Lao d'en bas"), les "vrais" Lao, résident comme toujours sur les meilleures terres, dans ou aux abords des quelques minuscules plaines irrigables qui jalonnent la seule piste carrossable du district ; les *Lao Theung* (les "Lao du milieu"), *Khamu* et *Bit*, occupent les premières hauteurs et la proximité des cours d'eau secondaires ; enfin les *Lao Soung* (les "Lao d'en haut"), uniquement représentés dans ce secteur par les *Akha* et par les *Hmong* - derniers parvenus dans le pays, en provenance du Tibet et de la Birmanie pour les premiers et de

Chine pour les seconds - colonisent pour leur part les crêtes et les sommets les plus ingrats, seules terres qui restaient disponibles à leur arrivée.

**CES DIFFÉRENTS GROUPES ETHNIQUES**, de provenances géographiques très diverses, mais surtout de cultures, langues ou croyances tout aussi variées et dissemblables, entretiennent peu de relations sociales et pratiquent à peine quelques commerces et trocs. Par exemple, les *Akha Loma* achètent parfois aux *Tai Dam* quelques-uns de leurs fameux et solides sacs d'épaule. De temps en temps, pour fortifier et diversifier leurs cheptels, ils acquièrent quelques volailles auprès des *Lao Theung*, car leurs bêtes sont réputées plus robustes et plus grasses. En échange, ils pourront céder différents produits de la forêt et surtout de l'opium aux quelques individus de ces groupes qui y ont pris goût, mais dont les peuples n'ont jamais été producteurs de cette drogue. Mais plus que tout, fréquemment confrontés à des problèmes de soudure alimentaire entre deux récoltes successives de riz, les *Lao Soung* seront régulièrement amenés à acquérir, auprès des uns et des autres et dans la mesure de leurs moyens, souvent aussi à crédit, des stocks complémentaires de la céréale.

**CHEZ LES LAO LOUM ET LES LAO THEUNG**, je l'ai dit plus haut, j'ai toujours pris moins de plaisir à résider qu'auprès des montagnards *Lao Soung*, et je l'ai donc systématiquement évité lorsque ce fut possible. Parmi les premiers, les plus à l'aise économiquement, on mange pourtant bien, les variétés de riz glutineux cultivées se montrant notamment de qualités incomparables. Cependant, s'avérant le groupe ethnique le mieux administré et le plus intégré à la nation - qui est, rappelons-le, d'obédience rigoureusement communiste - ma survenue dans ces arrière-pays ainsi que mes agissements et motivations y font presque à chaque fois l'objet de suspicions, infondées pourtant. Chez les seconds, les *Lao Theung*, les soupçons se montrent atténués, mais résidant invariablement au creux de vallées et près de cours d'eau généreux on y mange, pour accompagner l'incontournable riz, presque exclusivement du poisson, des espèces blanches en outre toujours encombrées d'arêtes. De plus, l'implantation encaissée de ces villages m'étouffe, et ils n'offrent jamais au regard aucun horizon. C'est aussi naturellement là que les moustiques abondent le plus. En revanche, chez "ceux d'en haut", les *Lao Soung* donc, les *Hmong* et les *Akha* - mais également les *Lolo*, les *Yao*, les *Hô*, les *Hanyi*, etc., résidant dans divers districts de la province - qui se montrent bien plus rebelles et récalcitrants envers toute autorité et organisation administrative ou étatique, j'ai peu de comptes à rendre et on m'y fiche une paix appréciable. De plus, à l'inverse des deux autres



*familles ethniques, les Lao Loum et les Lao Theung, l'implantation presque systématique des villages Lao Soung dans les hauteurs permet de profiter de panoramas plus spectaculaires, et même si la nourriture est moins variée qu'en plaine, on a beaucoup plus de chances d'y trouver assez régulièrement aux menus des gibiers improbables.*

**DANS CES VILLAGES AKHA** des confins du district, les maisons, les bicoques, les cabanes, les huttes - je ne sais pas toujours comment les désigner au plus juste - s'affichent parfois étonnamment petites. C'est la plupart du temps chez le *nay ban*, le chef de hameau, que je m'invite à résider, ou que l'on m'encourage à me rendre. Jetée directement sur le sol ou déposée sur le bat-flanc commun des hommes, il m'y attribue le plus souvent, comme un honneur, la paillasse située à proximité immédiate de la sienne, ou de celle du vieillard de la maisonnée, cette dernière parfois isolée du reste du lieu par rien de plus qu'une mince claie de bambou. Il est très rare qu'il ne se trouve pas *au moins* un opiomane au sein de chaque famille, ce peut alors être aussi bien des hommes que des femmes, des vieillards que des personnes moins âgées. Or le vent se montre peu fréquemment dans ces régions et il ne se présente ordinairement pas le moindre souffle d'air, en soirée, qui pourrait s'infiltrer via les nombreux interstices dont sont immuablement criblées les parois des demeures, faites de grossières claies de bambou ou de planches disjointes. Les lourdes vapeurs opiacées se dispersent alors dans toutes les directions, et avec ma paillasse le plus souvent ainsi disposée je me retrouve communément "aux premières loges", si je puis dire. En conséquence, dans l'obscurité et à travers ces cloisons largement ajourées, tout en étant bordé par les effluves si caractéristiques de la drogue en combustion, j'ai généralement tout loisir pour étudier chacun des gestes et des manières des fumeurs qui, toujours, sont éclairés par leurs petites lampes à huile individuelles, accessoires indispensables à cette pratique.

**FUMER GRACIEUSEMENT QUELQUES PIPES** est une invitation qui m'est assez régulièrement adressée, ce que j'accepte occasionnellement même si, comme doit s'y attendre tout fumeur novice, aucun effet psychotrope tangible ne se fait jamais ressentir. J'aime cependant particulièrement ce goût, mais surtout scruter le "cérémonial" mis en œuvre, ces complexes et délicats rituels de préparation puis de consommation de cette drogue. Nous faisant alors face, couchés sur le côté, en chien de fusil, seule position réellement adaptée pour pouvoir accomplir sans gêne l'ensemble des gestes requis, la lampe à huile et la totalité des autres accessoires nécessaires disposés entre nous deux sur un plateau, il ne me reste plus qu'à observer les lentes opérations d'apprêtage de la

pipe par le fumeur averti, en attendant que son embouchure soit finalement orientée dans ma direction. En effet, comme une évidence, l'opiomane ne me demandera jamais si je souhaite effectuer moi-même ces tout autant cérémonieux que méthodiques gestes préalables, sachant pertinemment qu'un profane s'en montrerait rigoureusement incapable, ceux-ci requérant une indiscutable expérience - je ne reviendrai pas cette fois sur une description détaillée de cet *art* de la fumerie d'opium et des méticuleuses technicités et gestuelles qui l'accompagnent, m'y étant déjà largement attelé par le passé. Même lors de la séance de fumerie proprement dite, durant mes longues aspirations ininterrompues, c'est lui qui continuera à maintenir la pipe afin que la noix d'opium se positionne toujours parfaitement en contact avec la pointe de la petite flamme de la lampe. À partir de là il ne cessera alors, sans s'autoriser la moindre pause - qui en cas contraire provoquerait immédiatement l'obstruction du foyer puis une irrémédiable carbonisation du produit - à assurer l'alimentation de ce foyer, c'est-à-dire d'y étaler continuellement, sans trêve et à l'aide de l'aiguille à fumer, la drogue en ébullition, de la concentrer autour de la *cheminée*, le cœur de ce foyer.

**LE "CRI" DU DROSS** que broient, le soir, les opiomanes, compose un son emblématique de la fumerie d'opium, avec celui de grésillement provoqué par le produit qui se consume au contact de la pointe de la petite flamme, lui-même entretenu par les aspirations continues des fumeurs. Le *dross*, ce sont ces résidus opiacés, de durs cristaux noirs et luisants qui s'amalgament à l'intérieur du conduit des pipes, que l'on récupère périodiquement par curetage, puis que l'on broie au pilon dans un petit mortier, presque toujours mélangés au contenu de quelques sachets de poudre d'aspirine. C'est ce broyage du *dross* qui provoque ainsi ce *crissement* si caractéristique, très régulièrement audible dans les huttes. Recuite une nouvelle fois au-dessus de la lampe à huile, dans un récipient métallique quelconque prévu à cet effet, une simple cuillère ou un minuscule *wok*, ou encore lentement récupérée sur la pointe chauffée de l'aiguille, cette poudre de *dross* sera à nouveau fumée, une seconde fois. Je préfère l'odeur du *dross* se consumant à celle de l'opium brut - le *chandoo* - car elle se montre plus caractérisée et plus dense, moins écœurante également. Beaucoup de fumeurs eux-mêmes inclinent d'ailleurs à consommer ce premier en priorité, notamment parce qu'il se retrouve plus concentré en principes actifs que l'opium frais. Quant à l'adjonction d'un peu de poudre d'aspirine dans la préparation, je ne suis jamais parvenu à comprendre clairement quel était l'effet recherché. J'augure toutefois qu'il ne faut voir là rien de plus qu'une croyance infondée en une hypothétique atténuation des incidences nocives de la drogue, ainsi "recyclée" en quelque

sorte. Aujourd'hui, lors de ses longues séances de fumerie, mon voisin de paillasse dépose, sur le foyer de sa pipe, de belles noix de *dross* d'une grosseur presque équivalente à celles de muscade, et qu'il recouvre périodiquement, à l'aide de son aiguille à fumer, d'une fine couche de *chandoo*, l'opium pur et frais, d'une consistance pâteuse, presque liquoreuse.

**LES STOCKS DE RIZ** se réduisent dangereusement, mais les mois de juillet et août composent opportunément la saison du maïs. Chaque jour, des femmes reviennent ainsi au village les hottes chargées d'épis aux grains aussi souvent jaunes que blancs ou noirs, arborant même parfois des teintes violacées. Alors, afin d'économiser au mieux ces stocks de riz finissants, de tâcher d'éviter toute pénurie et de tenter d'assurer la soudure alimentaire en attendant les prochaines récoltes qui débiteront fin septembre, on se gave de ce maïs. On se tend à longueur de journée des épis grillés ou de pleines poignées de grains bouillis. Cette dernière préparation offre cependant peu de goût, c'est surtout la consistance croquante de ces grains qui est appréciée. Cet après-midi, les femmes de ma hutte ont même confectionné une sorte de *gâteau de maïs*, cuit à la vapeur, après avoir longuement et très finement râpé quelques beaux épis bien secs. Rudimentaire râpe - en fait une simple plaque d'acier poinçonnée à l'aide d'un clou - fermement maintenue entre leur hanche et le balancier du pilon à riz, elles en obtiennent une très fine poudre qui est ensuite compactée, sans ajout d'aucun ingrédient supplémentaire, dans le fût de bois évidé utilisé quotidiennement pour la préparation du riz. Le "gâteau" ainsi obtenu après cuisson apparaît lourd, dense, sec, terriblement bourratif surtout, et donc bienvenu pour assouvir momentanément nos faims féroces. Mais ces mêmes épis de maïs sont tout autant destinés à l'alimentation des humains que celle des cochons. On y consacre alors de longues séances d'égrenage, à en détacher les grains à la main, avant de les bouillir, accompagnés de tout un tas d'autres végétaux et déchets comestibles, pour composer un fameux brouet.

**ATTAQUE D'INSECTES**, brève mais très douloureuse, hier en marchant au fond d'une combe boueuse et encombrée de végétations. Deux morsures simultanées, infligées sur l'arrière de la cuisse, ont sur-le-champ provoqué une brûlure intense, m'arrachant même un cri sur l'instant. Extrême rapidité de l'action, une demi seconde tout au plus a suffi. J'avais déjà par le passé connu cette expérience, une seule fois néanmoins, dans un autre pays plus méridional de la région. J'en avais retenu qu'il n'y a que deux choses à faire lorsque cela se produit, s'agiter pour tenter de faire fuir les bestioles, mais surtout prendre ses jambes à son cou, et donc s'éloigner le plus vite possible. De même que la

première fois, c'est à peine si j'ai pu apercevoir les attaquants, rien de plus qu'un faible et discret bourdonnement et la vision fugitive de quelques insignifiants points noirs, extrêmement agités et véloce. Rien d'impressionnant pourtant, quelque chose comme de minuscule abeilles sombres. Depuis lors cependant, soit plus de vingt-quatre heures plus tard, toute la partie supérieure de ma jambe est devenue affreusement douloureuse et sensible au moindre toucher, me faisant même boiter. Les étonnantes plaies qui en ont résulté - et qui ont par ailleurs nécessité plus d'un mois pour se résorber - se sont présentées tels de petits "cratères", creux et proéminents à la fois, purulents, de près de cinq millimètres de diamètre.

**UN MASSAGE AKHA** m'est à nouveau proposé, de leur propre initiative, après avoir échangé avec elles quelques plaisanteries, par les femmes de ma hutte et quelques voisines en visite sous notre toit. C'est la deuxième fois en une semaine que cela se produit et je sais que cette offre, résolument peu fréquente et même rare, est un grand honneur fait au visiteur. Il m'est aussi parfois arrivé par le passé, lorsque les circonstances s'annonçaient favorables, de directement le solliciter de la part de mes hôtes, prétextant par exemple une fatigue significative, et les rémunérant alors pour ce *service*. Autant il m'est quasiment impossible ici, même par accident, d'avoir dans la vie de tous les jours le moindre contact physique avec une personne de sexe féminin, autant ces séances de massage traditionnel me permettent de profiter de huit à douze de leurs mains, parfois plus, me pressant le dos, les pieds, les jambes, les mains et les bras. Même des fillettes de quelques années seulement sont souvent encouragées à y participer, et ont généralement peu à se faire prier pour se joindre énergiquement au groupe. Ayant sans nul doute aujourd'hui à faire pour la toute première fois à un *falang*, à un étranger Blanc occidental, les rires fusent alors inmanquablement, et avec éclats.

**LE NAY BAN DE CE VILLAGE**, c'est-à-dire le chef du hameau, qui m'accueille actuellement sous son toit, m'annonce que quelques *Lao Theung*, des *Khamu*, viennent régulièrement jusqu'ici pour acheter ou troquer un peu d'opium, voire à l'occasion, y profitant alors opportunément de la parfaite quiétude et discrétion qu'offrent les villages de montagne, pour transformer notre bat-flanc de repos en fumerie collective. De longues séances, m'explique-t-il, qui leur en coûtent en moyenne dix-mille kips, soit environ un euro.

**LES HOMMES RESTÉS AU VILLAGE**, notamment les plus anciens, consacrent fréquemment de multiples heures quotidiennes à divers travaux de vannerie. La préparation des matériaux de base, que ce soit des tiges de rotin ou plus souvent de bambou, requiert préalablement un temps infini. Il faut en effet les fendre, puis les refendre encore, puis racler les fibres afin de proprement les lisser, jusqu'à obtenir un stock suffisant de longues et fines lamelles aux sections parfaitement régulières et homogènes et aux surfaces lustrées, d'une largeur pouvant varier de deux ou trois millimètres seulement à un ou deux centimètres, selon la nature et la taille des ouvrages entrepris. L'unique outil employé pour cette étape de débitage et d'apprêtage des matériaux est la machette, dont le fil de lame a d'abord été affûté comme un rasoir. Elle est habilement maniée d'une gestuelle qui, si je tentais de l'imiter, me ferait craindre à coup sûr de rapidement me trancher un doigt. S'ils sont destinés à certains ouvrages plus ou moins grossiers, les éléments obtenus pourront être immergés quelque temps dans un cours d'eau afin d'en assouplir les fibres. On confectionne principalement de grandes nattes - nattes de sol pour les intérieurs ou pour les aires de battage et de séchage du riz - et des hottes de portage, toutes très employées au quotidien, mais aussi des objets de facture plus fine et plus soignée : coffres, étuis de machettes, boîtes à ouvrage, etc. Immédiatement après leur achèvement, ces objets sont stockés sur les "mezzanines" afin de les faire sécher complètement, à proximité de la chaleur et des fumées des foyers qui restent presque constamment allumés. Ces mezzanines ne sont en réalité le plus souvent constituées que de quelques planches de bois disposées là entre les poutres des charpentes, où l'on ne pourrait se tenir debout sans danger et où est entassé tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites, pas toujours identifiables, car tous noircis de suie grasse et tapissés d'innombrables vieilles toiles d'araignée poussiéreuses. Les ouvrages de vannerie les plus fins sont parfois placés quelque temps directement au-dessus des foyers, sur les claies de bambou suspendues là, au milieu d'herbes mises à sécher ou d'un peu de viande à fumer. Ils seront plus tard récupérés plus ou moins noircis et comme laqués ou vernis.

**LE PLUS FORT DE LA MOUSSON** se produit durant les mois de juillet et d'août. C'est la première fois que je m'aventure dans les montagnes du Nord-Laos au cœur de cette saison. C'est l'occasion de découvrir quelques nouveaux fruits, notamment l'un d'eux s'apparentant à une sorte de lychee sauvage, mais dont la pulpe se divise en quartiers enrobant chacun un petit noyau. Un groupe de femmes croisées en chemin m'en ont offert il y a quelques jours de pleines poignées. Leur chair, au delà du fait qu'elle s'avère excessivement acidulée, fait corps avec les noyaux et ne s'en détache qu'au prix de grignotages acharnés,

faisant inévitablement grimacer celui qui n'y est pas accoutumé, c'est-à-dire moi seul le cas présent. Alors les villageois, pragmatiquement, gobent chaque quartier, sans les mâcher, noyaux inclus. Un ananas est par ailleurs prélevé de temps en temps dans les jardins, peu souvent toutefois car les plants sont peu nombreux. Le partage d'un tel fruit sucré dans une famille devient toujours l'occasion de grandes réjouissances pour les enfants. Quelques bananes sauvages font parfois également leur apparition, mais assez rarement en définitive. À côté de cela, les villageois montagnards consomment fréquemment, tout au long de l'année, une large variété d'autres petits fruits ou baies sauvages, qui ne paraissent pourtant pas toujours avoir atteint un taux de mûrissement approprié et qui présentent alors des saveurs abominablement âcres et acides, excessivement aigres, les rendant résolument inconsommables pour des Occidentaux. Je gage que ce sont des vertus purgatives qui sont recherchées dans de tels aliments, et qui permettent sans doute notamment de compenser les effets pour l'organisme des grandes quantités de riz absorbées ici quotidiennement par tous.

**CES CONFINS DU DISTRICT** sont isolés comme peu d'autres zones à travers le pays. Même après deux ou trois jours passés dans un village, je l'ai dit, des chiens restent extrêmement agressifs envers moi, et du côté des plus jeunes enfants, beaucoup s'avèrent encore très craintifs longtemps après mon arrivée. Je dois alors veiller à me montrer attentif et vigilant lorsque je me déplace dans les villages, prendre notamment quelques précautions élémentaires pour ne pas risquer de les effrayer par mégarde. Si par exemple j'aperçois deux ou trois d'entre eux qui se tiennent, seuls, dans un endroit vers lequel je m'apprêtais pourtant à me diriger, je dois alors discrètement et naturellement changer de cap pour m'assurer qu'ils ne se mettent pas à paniquer à mon approche.

**UNE SEULE PELLICULE** de vingt-quatre poses consommée en plus de deux semaines. Je réalise cette fois-ci en effet très peu de photographies, cette activité n'ayant en outre jamais constitué la priorité de mes séjours, et je n'en ai jamais *abusé*, bien loin de là. Je n'ai par ailleurs jamais adopté la photographie numérique dans ces contrées. Une des raisons de cela provient d'une inaccessibilité totale à l'électricité durant plusieurs semaines d'affilée, une autre est que je n'ai jamais souhaité faire étalage de technologie devant mes hôtes. Enfin, j'ai toujours apprécié l'idée de ne *pas pouvoir* en user avec excès, ne serait-ce que pour une question de coût de développement des films. De plus, mon petit appareil photographique n'a rien d'impressionnant et s'avère très discret. Il s'agit d'un vieux modèle compact et extrêmement basique, il ne

possède par exemple pas la moindre possibilité de réglage, ni même d'un zoom. Quoi qu'il en soit, une gêne particulièrement prononcée de mes hôtes, bien plus accentuée ici que dans d'autres régions reculées parcourues jadis, fait que j'en réalise encore bien moins que d'habitude. J'abandonne donc mon appareil le plus souvent au fond de ma sacoche, sauf de temps en temps, devant quelques scènes du quotidien si banales, mais tellement photogéniques - certains diraient "authentiques" - pour le touriste que je suis : un groupe d'opiomanes se tenant près de ma paillasse, des femmes et des jeunes filles se livrant à des tâches domestiques dans leurs exubérantes tuniques traditionnelles, des paysans aux visages magnifiques ou quelque peu inquiétants, alors véritables *gueules*, des femmes couvant leurs bébés, des vieillards fumant le *bang* tout en vaquant à quelque artisanat autour des foyers de cuisson, d'étonnants visiteurs du soir, infirmes aux *tronches* improbables, miséreux glaneurs de *dross*, et tant d'autres scènes encore de la vie de tous les jours.

**UN FERRAILLEUR VIETNAMIEN** avait croisé ma route il y a de cela plusieurs jours, lors de la toute première étape de ces déambulations dans la région. Rayonnant à la journée en mobylette sur quelques pistes carrossables autour du petit bourg chef-lieu du district, il troquait dans les hameaux traversés ses minuscules glaces, sans goût mais sucrées et transportées laborieusement dans une boîte de polystyrène attelée à sa monture, en échange de vieux déchets de métaux, souvent rouillés et sans aucune valeur apparente, que les villageois avaient pu déterrer ou dénicher quelque part, mis vaguement de côté en attendant justement le passage du prochain ferrailleur itinérant. Ici, plus loin dans l'arrière-pays et dans les hauteurs, j'ai croisé hier la route d'une caravane composée de quelques petits chevaux et menée par des *Tai Dam* vietnamiens qui acheminaient quelques produits de première nécessité jusqu'aux villages les plus reculés. Ces colporteurs transportaient ainsi dans leurs bagages mille *trésors*, sel et glutamate de sodium - dont les montagnards font une consommation importante, et même exagérée - couvertures et vêtements de très mauvaises qualités, vaisselles et ustensiles en plastique, étoffes de tissus, aiguilles et bobines de fil à coudre, briquets, sachets de soufre nécessaires à l'élaboration de la poudre à fusil, petits paquets de tabac vietnamien à fumer dans les *bang* et dont les montagnards raffolent, ainsi que quelques autres produits et objets divers.

**SIX HEURES DE MARCHE** au compteur aujourd'hui, sans aucune pause accordée. Pour la deuxième fois de ce séjour, ayant été prévenu en amont de la difficulté de l'étape qui m'attendait, notamment au sujet de l'orientation, mais

aussi en raison de l'état déplorable du sentier, qui s'est en effet montré parfois à peine visible, voire inexistant par endroits, j'ai recruté deux guides parmi les villageois - *deux*, car il est assez fréquent qu'une personne seule n'ose pas m'accompagner sur de longs parcours. Il fut d'autre part convenu qu'ils porteraient mon sac, à tour de rôle. Pour cela nous avons négocié une rémunération de trente-mille kips par personne, soit l'équivalent d'environ trois euros. Ils m'avaient par ailleurs prévenu qu'en ce qui les concernait, ils effectueraient leur trajet du retour le lendemain seulement. À nouveau ce jour et comme trop souvent, l'ascension vers les hauteurs, sur des escarpements pourtant accentués, s'est accomplie en ligne droite, directement face à la pente, presque sans le moindre lacet ou détour qui aurait judicieusement permis d'atténuer un peu la déclivité du parcours. Ce fut d'abord un étroit sentier, puis qui régulièrement disparaissait presque, se retrouvant enfoui sous la végétation, tel un vulgaire passage de bête. Par chance cependant, aux dires des villageois, la mousson s'avèrerait relativement modérée cette année, du moins jusqu'à ce jour. Les pluies les plus abondantes s'abattent par ailleurs le plus souvent durant la nuit. Le jour, c'est surtout du crachin épais auquel l'on a actuellement à faire. Dans les pentes, les sentiers dénudés se présentèrent alors tout de même extrêmement glissants, et lorsque nous redescendions au fond de combes, ce fut inévitablement à des environnements dominés par la boue auxquels il fallut à chaque fois faire face. Là nous tâchions de viser les passages semblant les moins submersibles, mais nos pieds y disparaissaient néanmoins fréquemment. Sur les hauteurs au contraire, il fallut régulièrement traverser des étendues de ces gigantesques herbes que l'on nomme parfois "herbes à éléphants" ou encore "herbes à paillotes", des végétaux qui dépassent couramment allègrement les deux mètres de hauteur, qui sont pourvus de bordures légèrement tranchantes et au milieu desquels il faut, à l'aide d'incessants mouvements de bras, se frayer un passage. Cette dense végétation *parasite*, et qui annihile toute repousse de la forêt est le résultat, sur certains sols qui lui sont favorables, des jachères d'anciens *rays*, ces cultures de friches sur abattis-brûlis pratiquées par les montagnards et que j'ai déjà décrites en détails autrefois. Il ne faut assurément pas être atteint d'un quelconque syndrome de claustrophobie pour évoluer sereinement dans ces environnements denses et oppressants, où l'on peut aisément se faire peur à craindre l'hypothétique animal sauvage et peut-être dangereux que l'on va débusquer au prochain pas...

**TROIS HEURES DE CHEMINEMENT** le long de la crête, étroite ligne sinueuse, unique passage enchâssé entre deux tombants, de part et d'autre de la discrète sente. Les éminences se succèdent et là-haut, relativement rares dans la



région, quelques promontoires rocheux sont même à franchir ou à contourner. Je dois bien admettre que, parti seul, j'y aurais cette fois fait face, et à plusieurs reprises encore, à quelques sérieuses difficultés, d'autant plus en raison du fait que j'aurais donc dû porter moi-même mon sac et mon parapluie géant, gênes certaines au cœur de ces reliefs. Pourtant mes deux jeunes compagnons du jour, guides improvisés, se les échangent régulièrement et évoluent sur ces terrains les pieds affublés de simples tongs en plastique, y progressant cependant comme des cabris. Ils doivent même parfois attendre un peu que je les rejoigne, me faisant malgré moi retardataire de temps à autre. Pire, l'un de mes deux accompagnateurs finit par briser la courroie de l'une de ses tongs et achève alors notre expédition les pieds nus, sans que cela semble énormément le gêner.

**IL Y A UN MORT CHEZ LES *HMONG***, parmi lesquels je me trouve de nouveau. Le décès est survenu ce matin même. C'est un vieillard. Ayant, dès mon approche du hameau, aperçu de nombreuses personnes réunies autour de la hutte où se produisait l'évènement, c'est naturellement vers celle-ci que je me suis dirigé en premier lieu. Les *nay ban*, au nombre de trois dans ce village d'une relative importance, s'y montrent tous présents. Sans aucun doute en raison des circonstances toutes particulières de cette journée, personne ne s'enquière de savoir si j'ai besoin de manger, ce qui est pourtant habituellement une des préoccupations premières de chacun de mes hôtes lorsque je parviens dans un nouveau village. À ma demande, on me libère tout de même une paillasse, afin que je puisse me reposer un peu, ce que je fais sans plus attendre, là, installé à pas plus de trois ou quatre mètres de distance du macchabée.

**UNE CENTAINE DE PERSONNES**, peut-être plus, sont réunies dans cette grande hutte, habitat posé à même le sol de terre battue - et donc construite sans ayant recours aux pilotis - comme il est invariablement de tradition chez les *Hmong*. La dépouille du défunt a été installée, en position couchée et à une hauteur d'un mètre cinquante environ, sur un étroit et rudimentaire brancard confectionné à l'aide de simples branches fraîchement coupées. Le corps apparaît minuscule, comme engoncé dans des vêtements qui se trouveraient bien trop ajustés pour lui. Des "pleureuses" se tiennent debout, appuyées contre son brancard, et le bordent, tout en agitant continuellement autour de ce corps inanimé de petits sachets en plastique fixés aux extrémités de baguettes de bambou, comme si elles désiraient de la sorte en chasser des insectes volatiles nuisibles, mais plus probablement pour un interdire l'approche à des *esprits* tout autant malveillants ou malintentionnés. Il y a aussi des "pleureurs", certains se contentant de geindre, sans émettre aucune larme, pendant que d'autres enfin

s'attachent à réciter et "gémir" comme de longues complaints, litanies ou invocations. Sans cesser un seul instant de psalmodier un de ces poignants monologues, un homme fait même à plusieurs reprises *fumer* de l'opium au macchabée. La pipe garnie et apprêtée est approchée à fleur de ses lèvres tandis que la lampe à huile et l'ensemble des autres ustensiles habituellement employés par les opiomanes ont été préalablement déposés sur un plateau placé sur sa poitrine.

**CE FLOT DE PLEURS ET DE LAMENTATIONS** semble pouvoir être produit sans aucun effort apparent et précisément aux moments opportuns et voulus, comme si les protagonistes étaient en mesure de les afficher *sur commande*, d'agir artificiellement sur leur sensibilité, d'être aptes à offrir des démonstrations de leurs émotions - et donc de sangloter - *lorsque c'est nécessaire*. Si ce n'est chez peut-être une ou deux de ces personnes, sans doute les plus proches parents du défunt, les larmes sont d'ailleurs totalement absentes de ces étalages émotifs. Jean Malaurie a dans les années 50 observé et décrit un phénomène tout à fait similaire chez les Inuits du nord-ouest du Groenland. Il y a vu là une manifestation supplémentaire du caractère extrêmement superstitieux de ces populations, et a interprété ces actes comme des manières pour elles de détourner, d'*exorciser* pourrait-on peut-être dire, l'attention des mauvais *esprits* et autres fantômes maléfiques - qu'elles craignent plus que tout - de l'âme du défunt, avant que celle-ci ne prenne son départ pour son *grand voyage*.

**UN SONNEUR DE TAMBOUR** et un souffleur de khène *hmong* sont également de la partie. Les *khènes*, instruments de musique de la famille des orgues à bouche, sont composés d'une pièce centrale en bois creux - réservoir dans lequel transite l'air insufflé par le musicien - traversé par de longs tubes de bambou munis de anches libres. Il en existe une large variété de modèles et de formes dans cette région du monde que forme l'Asie du Sud-Est, et même jusqu'au Japon, modèles qui diffèrent selon les pays et surtout les ethnies. Le khène des *Hmong* émet un son beaucoup plus faible, sourd et lugubre que le khène des Lao, mais il affiche un profil et une esthétique incomparablement plus élégantes, avec ses tubes courbés et son long réservoir modelé en fuseau. De plus, contrairement à celui des Lao, le khène *hmong* ne se joue pas en position immobile et statique, mais toujours en exécutant toutes sortes de figures, voire de véritables acrobaties. On peut profiter du spectacle de telles performances à l'occasion de certaines festivités, par exemple le Nouvel An *hmong* ou encore les mariages. Pour les rites funéraires de ce jour, le musicien effectue une sorte de danse giratoire alternée autour d'un *mât cérémoniel* tout juste installé, en fait une

grande branche d'arbre fraîchement coupée, fixée en appui contre une poutre de la charpente et dont un large rameau de feuilles a été préservé en son extrémité. Puis, régulièrement, tournés dans sa direction, des proches du défunt se prosternent, tout en marmonnant des "prières" et tenant en main plusieurs de ces gigantesques bâtons d'encens se consumant que les *Hmong* savent confectionner et usent en abondance, notamment à l'occasion des offices chamaniques.

**LA GRANDE MAJORITÉ DES HOMMES** présents en cet instant dans la hutte du défunt se sont déchaussés et installés à même le sol de terre battue, se tenant assis sur de larges bâches de nylon déployées là à leur intention pour suppléer au manque de sièges disponibles. C'est en jouant aux cartes, d'autant plus bruyamment que de petites sommes d'argent sont mises, que la plupart d'entre eux passent le temps. Les bat-flancs de repos sont quant à eux colonisés par une dizaine de vieillards opiomanes, pour l'heure tous occupés à de pleines séances de fumerie. Certains parmi eux, trop affaiblis et aux véritables allures de moribonds, tant en raison de leur grand âge que des effets induits par une consommation excessive de la drogue, ne doivent à coup sûr habituellement même plus pouvoir quitter leurs demeures, sauf lors de très rares occasions comme celle qui les réunit ici aujourd'hui. L'ensemble du cérémonial funéraire se déroule alors au milieu d'un joyeux tapage et d'une cacophonie incessante, d'une agitation permanente et des allées et venues des uns et des autres. À intervalles réguliers, des séries de trois coups de feu rituels se font entendre à l'extérieur, à proximité immédiate de la hutte, tirés en l'air par de jeunes gens munis des traditionnelles pétoires de chasse. Rapidement, un premier animal est égorgé, un porc adulte. Ces festivités vont se prolonger durant plusieurs journées et sans aucun doute y aura-t-il aussi, en plus de quelques autres cochons et de plusieurs volailles, l'abattage rituel d'un buffle, puisque le défunt est à la fois homme et vieillard. L'alcool coulera également à flots et les soûleries iront bon train, c'est certain. Cela a d'ailleurs déjà dûment débuté, générant çà et là nombre de conversations criardes et même quelques amorces d'altercations.

**UN INDIVIDU OFFICIEL EN UNIFORME** vient me sortir de ma torpeur alors que j'ai à peine commencé à somnoler, allongé là au milieu de l'assemblée, sur la natte que l'on m'a cédée. Il s'agit de contrôler le visiteur étranger, comme il se doit de temps en temps dans certains villages des groupes montagnards, mollement surveillés par quelques petits soldats Lao détachés là. Cela se produit en effet parfois, assez rarement néanmoins, dans certains hameaux qui semblent plus "sensibles" que d'autres : ceux d'une relative importance démographique, ceux se situant aux carrefours de certaines pistes passablement fréquentées, ceux

proches des frontières si perméables, et donc susceptibles d'activités et de trafics illicites en tous genres, ceux implantés au centre de zones à forte production d'opium, ou encore dans quelques autres villages d'aspects et de localisation plus quelconques, pourtant également surveillés pour des raisons obscures que je ne suis pas toujours capable de déchiffrer. Ces petits soldats Lao, souvent jeunes et envoyés là à leur grand désarroi, d'autant plus que cela est inévitablement mis en œuvre au sein de groupes ethniques envers lesquels eux n'entretiennent strictement aucune affinité culturelle - pire, qu'ils méprisent le plus souvent - résident alors généralement dans une "caserne", en réalité rien de plus qu'une simple cahute de bois et de bambou d'une allure encore plus fragile, sordide et précaire que celles des plus humbles huttes villageoises. Ces guérites sont toujours, dans la mesure du possible, implantées sur une proéminence du terrain, elle-même située légèrement à l'écart du hameau. Les drapeaux lao et communiste, symboles de l'autorité gouvernementale, sont par ailleurs invariablement hissés, bien visibles de tous, au sommet d'un gigantesque tronc de bambou fiché dans le sol. Si le village affiche une faible importance, ils ne seront pas plus de deux représentants de l'autorité à résider là, tuant le temps à je ne sais quelles mornes activités, étant donné l'extrême rareté d'évènements notables qui peuvent survenir dans ces lieux isolés.

**CE TYPE DE CONTRÔLE ET D'INTERROGATOIRE**, c'est déjà la deuxième fois que j'y ai droit durant ce séjour, le premier ayant eu lieu une dizaine de jours plus tôt. J'y ai toutefois assez fréquemment goûté par le passé. Si les tout premiers d'entre eux, subis il y a quelques années déjà, me déconcertaient et m'intimidaient éventuellement un peu, autant dire que ce n'est plus du tout le cas aujourd'hui, qu'ils ne m'impressionnent plus du tout, qu'ils m'ennuient désormais profondément, et que le "rapport de force" s'est alors totalement inversé. Il m'arrive même de me jouer de mes interlocuteurs et de profiter de leur trouble, eux si peu à l'aise d'avoir à faire pour la toute première fois en ces lieux à un étranger d'origine occidentale. Le protocole se montre toujours identique : je suis escorté à la "caserne", et si le soldat n'a pas encore revêtu son uniforme vert officiel, je dois patienter le temps qu'il l'enfile, car il semble inenvisageable que notre entretien puisse se dérouler sans cet accessoire d'apparat. Puis, désormais un peu plus à l'aise car empreint d'une autorité visiblement augmentée une fois cet uniforme endossé, l'interrogatoire, durant lequel je sais par avance que je ne comprendrai pas la moitié des questions posées, peut alors débuter. Affligeant et pathétique, il se conclut parfois par ces seules informations, recopiées laborieusement sur une page de cahier d'écolier : la date du jour, mon prénom (voire uniquement ses deux premières syllabes

puisque la dernière lui est le plus souvent impossible à retranscrire en langue lao ; quant à mon nom, on l'oublie toujours), le nom de mon pays d'origine, puis aussi habituellement une ou deux phrases de commentaires mystérieux sortis de je ne sais quel recoin du cerveau de mon interlocuteur. Je dois par contre généralement prendre mon mal en patience durant le long examen, minutieux et détaillé, des trente-deux pages de mon passeport, auscultation qui débouche rarement sur le prélèvement d'une information exploitable étant donné que mon homme, le plus souvent, ne sait pas lire les caractères alphabétiques latins qui y sont utilisés. Les renseignements que je lui dicte alors sont copiés en lao sur le cahier d'écolier ou sur une feuille volante, et je dois parfois faire effort pour me contenir de rire devant ses difficultés à les répéter et encore plus à les retranscrire à l'écrit, puisque certaines syllabes francophones s'avèrent rigoureusement imprononçables pour les Lao. Il est aussi arrivé que, pour me divertir un peu de ces mornes entretiens, à la question « *Djiao seu nyang ?* » (Quel est ton nom ?) je me sois amusé à mentionner ceux de personnages politiques français célèbres, que pour l'occasion j'aime choisir parmi la longue liste de ceux que je juge les moins recommandables d'entre eux (Pasqua Charles, Devedjian Patrick, etc.), et qui furent cependant chaque fois consciencieusement recopiés sur le cahier en lieu et place du mien...

**LA VISITE DU SOLDAT** dans la hutte du macchabée m'aura quand même offert l'improbable occasion, pour la première fois après tant de dizaines de nuits passées parmi les villageois montagnards, de me retrouver simultanément sous un même toit en compagnie de plusieurs opiomanes apathiques appliqués à de pleines séances de fumerie et d'un représentant officiel des autorités nationales.

**UNE AUTORISATION DE SÉJOUR** m'a été délivrée par ce dernier à l'issue de notre entretien. Rédigée sur une demi page arrachée au cahier d'écolier, elle me donne le droit de passer la nuit chez un des *nay ban*, un des trois chefs du village, qui m'avait lui-même accompagné à la "caserne". Cette autorisation n'est valide que pour *une seule* nuit, et j'ai l'obligation impérative de quitter la place dès le lendemain matin. J'ai un peu protesté devant les vingt-mille kips qui me furent demandés en contrepartie de ce bout de papier bien dérisoire, car je soupçonne cette pratique administrative de ne plus avoir cours dans le pays depuis au moins plusieurs années déjà. C'est donc uniquement vis-à-vis du *nay ban*, présent là à mes côtés et qui allait m'accueillir sous son toit pour la nuit, que j'ai pris sur moi et n'ai pas fait trop d'esclandre - mais ne me suis néanmoins pas non plus totalement privé de contester ce qui me semblait là parfaitement illégal. Plus tard dans la soirée, alors que nous étions réunis autour

du foyer et que mon hôte relatait ce petit différend à l'un de ses compagnons, tout en s'en amusant et en me confirmant que ces vingt-mille kips là allaient bien servir à "acheter des cigarettes", j'ai ostensiblement jeté l'autorisation de séjour dans le feu. Le compagnon m'a un peu exprimé sa désapprobation, mais à peine. Les *Hmong*, tout comme d'autres groupes ethniques montagnards minoritaires de la région, n'aiment pas les autorités administratives communistes du pays. Les *Hmong* n'aiment aucune autorité. Les *Hmong* n'aiment vivre qu'entre eux.

**JE N'AI PLUS REVU LE MACCHABÉE**, car je n'ai pas eu d'autres occasions ou prétextes sérieux pour aller le visiter une seconde fois. À peine ai-je rapidement jeté un dernier coup d'œil sous son toit le lendemain matin avant de définitivement quitter le village et de prendre congé de ses habitants. À nouveau, il s'y jouait un *concert mortuaire* de khène et de tambour, mais exécuté cette fois par d'autres musiciens. À nouveau aussi l'encens brûlait en abondance, les pleurs et lamentations se répandaient en flots continus et le chahut alentour, plus ou moins alcoolisé, battait simultanément son plein, à l'image de ce qu'il s'était déjà produit le jour précédent. La première nouvelle salve de coups de feu fut tirée dès 5 heures du matin. La veille au soir, mon *nay ban* était, lui, retourné prendre part à la veillée funéraire, mais seulement après nous avoir tous consciencieusement, sa famille et moi, couchés et enfermés. Je l'avais bien sollicité pour pouvoir l'accompagner là-bas, mais il avait refusé, sans que je ne sache trop pour quelle raison. Je m'étais alors abstenu d'insister, le regrettant toutefois vivement.

**UN OFFICE CHAMANIQUE** avait en revanche été initié chez nos voisins un peu plus tôt dans la soirée, alors que la nuit était cependant déjà tombée. Il ne présentait visiblement aucun lien avec le décès du vieillard survenu le jour même au sein d'une autre famille du village. Il s'agissait à nouveau d'une de ces surprenantes et spectaculaires *cérémonies* que j'ai déjà pu observer à deux ou trois reprises par le passé et que j'avais alors largement décrites et commentées à ces occasions. J'ai profité de l'obscurité pour aller plus ou moins discrètement scruter la scène durant plusieurs minutes. La hutte concernée étant dûment close, les personnes présentes s'y étant calfeutrées pour bien signifier à autrui qu'il serait malvenu de les déranger à cet instant - même si les multiples sons, si caractéristiques, qui en provenaient ne laissaient planer aucun doute sur ce qui s'y déroulait et auraient de fait découragé quiconque de venir perturber l'office chamanique en cours - c'est très silencieusement que je me suis approché pour épier le tableau, à travers les interstices des parois de planches. Il faut savoir que ce geste "d'espionnage", qui semblera sans doute audacieusement intrusif à

certain, est très couramment pratiqué par les *Hmong* eux-mêmes à l'intérieur de leurs propres villages, notamment par les jeunes gens flirtant. Étonnamment, alors que seulement quelques heures plus tôt ils m'auraient haché menu si je m'étais laissé faire, les quelques chiens se trouvant là ne se sont cette fois absolument pas préoccupés de ma présence. Tout au contraire, ils se tenaient tous étrangement immobiles et craintifs, légèrement à l'écart, pattes tendues et dos ronds, têtes rentrées dans les épaules, poils de l'échine hérissés et queues rabattues sous les corps, comme subjugués, et même tétanisés, par le spectacle, qui était pour eux sonore uniquement. Je ne sais pas expliquer ces attitudes, mais à les voir ainsi si soudainement transis et prostrés, comme envoûtés, il m'apparaît indéniable qu'ils se montrèrent fortement réceptifs, d'une manière ou d'une autre, au service chamanique qui se déroulait à l'intérieur de la hutte, comme s'ils furent sous son emprise. J'en fus véritablement moi-même subjugué, en tout cas impressionné. Au moins ainsi momentanément à l'abri de leurs crocs, c'est avec une relative confiance que j'ai pu cette fois leur tourner le dos pour m'accoler aux planches de la paroi arrière de la hutte, et d'un seul œil à travers un interstice, observer la "joute avec les esprits".

**LES COUPS DE GONG** frappés en cadence par un de ses assistants posté derrière lui, et deux lourds grelots de bronze que le vieux chaman tient dans chaque main, et qu'il agite lui-même continuellement et avec frénésie, composent déjà un spectacle sonore à part entière, et rend l'ensemble nettement audible depuis l'extérieur. Dans une semi obscurité, à la clarté de seulement deux lampes à graisse, l'une déposée au sol et l'autre sur un des autels rituels qui lui font face, le voici donc notre chaman, revêtu de l'ample tunique noire traditionnelle *hmong* et d'une cagoule de même étoffe rabattue sur le visage. Ainsi isolé du monde réel, il est *parti* chevaucher dans ses anciennes steppes des confins du nord de la Chine et de Sibérie. Il est surtout *parti* là-bas pour tenter d'intercéder avec certains "esprits" visiblement devenus trop agitateurs, trop perturbateurs, en un mot emplis d'influences désormais excessivement néfastes pour le village ou pour la maisonnée, et qu'il doit alors se réconcilier.

**FACE À SES TROIS AUTELS RITUELS** suspendus à la paroi de planches, caissons de bois surchargés d'offrandes, d'énigmatiques et mystérieux accessoires dévotieux, de multiples vieilles reliques animales, crânes, plumes, pattes et peaux, de bâtons d'encens consumés ou non, de figures et motifs symboliques découpés dans du papier de bambou, ainsi que de tout un tas d'autres objets indéfinissables et poussiéreux, grelots et gongs de bronze, figurines sculptées ou modelées, notre chaman, dorénavant métamorphosé en

cavalier imaginaire, se tient debout sur un banc de bois bancal, jambes écartées et légèrement fléchies. Il est bordé de part et d'autre par deux *assistants* supplémentaires qui se tiennent prêts à le retenir en cas de chute, le risque étant d'autant plus avéré que le chaman est un vieillard et que sa vue est totalement obstruée par la cagoule. Oui, il *chevauche* alors véritablement, il agite frénétiquement et en cadence les quatre membres et finalement tout son corps, il sautille même pour accompagner les bonds virtuels de sa monture invisible. Et, sans aucune pause, il improvise simultanément des récits mystiques et des injonctions à l'attention des "esprits" malfaisants qu'il semble croiser en chemin, des récitation aux rythmes aussi saccadés et endiablés que le sont tous ses gestes. L'ensemble est vif et énergique, exalté et passionné, ardent et fougueux ! En un mot, c'est véritablement "vécu", intérieurement et physiquement. Puis, revenant sans cesse, comme semblant jalonner des instants clés du récit, il éructe des sortes d'onomatopées, principalement des séries de « *brrrrr ! brrrrr ! brrrrr !...* » lancés régulièrement et avec un entrain surprenant pour un si vieil homme, et sans nul doute censées encourager sa monture dans son épuisant galop infernal et sans fin. Fuit-il les "esprits" ? Leur court-il après ?

**UN PORCELET ÉGORGÉ** est déposé sur un van à riz, lui-même disposé au sol, exactement comme ce fut le cas lors des précédents offices chamaniques auxquels je pus assister autrefois. Certains morceaux en seront plus tard offerts aux "esprits". Par contre, alors qu'auparavant le reste de l'assemblée prêtait peu de cas et d'attention au "spectacle" de la transe en cours, et que toutes les activités et le chahut ambiants ne cessaient pas pour autant, ici la totalité de l'assistance, sept ou huit adultes - je n'ai pas aperçu d'enfants, mais il est probable qu'ils fussent déjà couchés juste à côté, dans l'obscurité - se tiennent attentifs, paraissant écouter *pieusement* les récits que débite notre vieillard, à aussi vive allure que semble galoper et bondir son cheval invisible. Je me suis éloigné avant la fin, mais ai quand même chronométré approximativement la durée de la séance puisque je continuais à l'entendre depuis ma hutte et depuis ma paillasse. Comme lors de deux autres *cérémonies* auxquelles j'avais pu assister par le passé et dont j'avais également mesuré l'étendue, celle-ci s'est prolongée pendant plus de deux heures, au bas mot, car j'ai probablement manqué le commencement.

**CELA FAIT DÉJÀ PLUSIEURS ANNÉES** que je les observe chez certains groupes *Akha* présents au nord du Laos, plus spécifiquement dans cette province de Phongsaly. Ils se montrent à nouveau visibles ici, parmi les *Akha Loma* que je côtoie cette année pour la première fois. Je veux parler des petits



"sacs" que de nombreux enfants portent en permanence en pendentifs autour du cou. Il s'agit de minuscules sachets de tissu, le plus souvent de formes rectangulaires ou carrées, mais parfois aussi triangulaires, de pas plus d'un à un centimètre et demi de côté, cousus et ainsi définitivement fermés, scellés et dissimulant alors aux regards ce qu'ils contiennent, quelques infimes objets très durs que je n'ai jusqu'à aujourd'hui jamais réussi à identifier. Nul doute que ces sortes d'amulettes sont empreintes d'une "fonction" rituelle animiste quelconque, de *protection* probablement, mais je ne suis jamais parvenu à me faire nommer ou décrire, ou mieux, à me faire montrer ce qu'ils renferment. Les découvrant donc ici une nouvelle fois, et en abondance encore, je m'étais promis d'élucider enfin et coûte que coûte ce mystère. C'est alors à au moins quatre reprises successives et à l'occasion de moments minutieusement choisis, en présence d'hommes aux esprits éveillés et bien sûr de quelques enfants concernés que j'ai, de façon insistante, mais finalement à nouveau vaine, tenté de les interroger à ce sujet. Voici à quoi pouvaient ressembler ces échanges :

- Moi, m'adressant à un adulte, tout en pointant du doigt un de ces pendentifs visible au cou d'un des gamins qui nous entourent : « *Grand-frère, je ne sais pas ce que c'est. Je veux savoir, je veux voir !* »
- Indifférence de mon interlocuteur.
- Moi, désignant un caillou : « *Est-ce cela ?* »
- Rire morne, ni gêné, ni surpris, ni choqué, à peine intentionnel, de mon interlocuteur.
- Moi, désignant un morceau de bois : « *Est-ce cela ?* »
- Rire...
- Moi, récidivant de nombreuses fois avec la même question que précédemment et en montrant tour à tour du doigt un fragment de bambou, une de mes dents, mes cheveux, un os de mon coude, etc. : « *Est-ce cela ?* »
- Rire morne et de plus en plus exaspérant à chaque tentative...
- Moi, surtout à l'aide de mimes : « *Puis-je découdre le petit sac pour regarder à l'intérieur ?* »
- Lui, toujours accompagné d'un rire morne et de plus en plus contrariant : « *Non.* »
- Moi, autant à l'aide de mimes que de paroles : « *Alors fais-moi voir ce qu'ils contiennent ! Va en chercher, et montre-moi !* »

– Rire...

Ainsi, désespérément, il devient évident qu'aucune information ne me sera jamais délivrée au sujet de leur nature profonde. Durant tout ce temps, j'encourage quelques enfants que je sais pouvoir approcher sans crainte à me rejoindre, les prévenant simplement que « *Je veux juste regarder* [leurs petits sacs de cous] ». Toucher ces petits sacs, gestes qui les premières fois me faisaient redouter de violer un interdit ou un tabou, ne pose au contraire aucun problème, et je peux en effet les triturer à loisir sans que cela ne gêne personne. Ainsi, leur consistance et densité peut sensiblement varier de l'un à l'autre. Si je devais tâcher de deviner leur *substance* à l'aide de cette seule méthode de palpation, et malgré le fait que des réponses toutes négatives m'ont le plus souvent été renvoyées à ce sujet, je dirais qu'ils pourraient contenir parfois quelques minuscules éclats de bois durs taillés, d'autres fois de petits fragments de roches naturelles ou des cristaux quelconques, des débris d'os ou de dents, des reliques animales, morceaux d'écailles, de griffes, de cuirs secs, de carapaces, etc., mais occasionnellement aussi de petits objets plus inconsistants et un peu moins denses, pour lesquels je ne dispose cette fois de strictement aucune hypothèse à formuler. Je suis en revanche quasiment certain qu'ils ne renferment jamais d'éléments métalliques. Mes tout derniers essais d'élucidation de ce mystère se sont limités à quelques tentatives - avortées bien entendu - d'achats d'un ou deux de ces petits "sacs de cou", que j'aurais alors plus tard pu disséquer tout à loisir :

– Moi : « *Je veux vous en acheter. Combien ça coûte ?* »

– Rires...

**POUR CONFECTIONNER LEURS COIFFES** et leurs tuniques si impressionnantes - que j'ai toutes deux déjà dépeintes à plusieurs reprises par le passé - les femmes *Akha* doivent préalablement tisser, à la main, de très longues bandes de coton présentant une largeur d'un demi-mètre environ. Ce sont de lourdes étoffes, épaisses et rêches lorsqu'elles sont encore neuves. J'ai là aussi déjà décrit autrefois le long et fastidieux processus nécessaire à leur élaboration, depuis la culture des plants de cotonniers jusqu'au découpage des toiles et l'assemblage final des vêtements, en passant par les multiples étapes de préparation des fibres naturelles et les interminables phases de tissage. La teinture a lieu après le tissage et avant la découpe des rouleaux de toiles obtenus, à l'origine longs de plusieurs mètres. Cette opération de coloration nécessitant beaucoup d'eau, la saison des pluies s'avère particulièrement propice à l'exécution de ces travaux, même si l'on peut aussi parfois les observer à d'autres

moments de l'année. La seule couleur et donc l'unique teinture utilisée est le bleu, plus exactement l'*indigo* naturel. De pleines brassées de feuilles de l'arbre indigotier (*Indigofera tinctoria*) sont alors immergées dans des bassines ou des fûts de bois évidés et remplis d'un mélange d'eau et de chaux. Elles y fermentent durant quelques journées. L'eau colorée recueillie est régulièrement filtrée, puis à nouveau chargée de nouvelles brassées de feuilles fraîches jusqu'à obtenir un jus épais, légèrement gras, presque noir, et totalement opaque. En répétant de nombreuses fois ces étapes, les femmes parviennent à produire une véritable pâte de teinture, d'un bleu indigo profond et dense. Aujourd'hui, le fond de la marmite utilisée offrait, après vidange, un indescriptible et fabuleux camaïeu de verts et de bleus métallisés intenses, irisés et étincelants. Les femmes actives à ces tâches en héritent les mains profondément et durablement colorées, une épaisseur les recouvrant comme une seconde peau bleutée, à tel point que cette période est parfois dénommée "la saison des mains bleues".

**JE NE PURIFIE PLUS MON EAU**, sauf lorsque je me trouve en chemin et que je doive la prélever dans des ruisseaux à l'aspect passablement trouble et douteux. Dans les villages, je bois celle rapportée des sources, plusieurs fois par jour, par les femmes et les enfants, dans d'innombrables pots de bambou ou de plastique terreux dont ils chargent leurs hottes. Car, dans ces endroits reculés, on ne bénéficie plus des rudimentaires fontaines en ciment, pourtant ailleurs de plus en plus fréquemment installées au sein des hameaux les plus aisément accessibles. Ici, le plus souvent, pour rejoindre le point d'eau le plus proche, celui où l'on puise et où l'on se lave, il faut la plupart du temps descendre au fond d'une combe ou d'un ravin, via un sentier escarpé et perpétuellement maintenu dangereusement glissant, même si le temps s'avère sec, en raison des passages incessants des porteurs et des inévitables pertes et ruissellements d'eau qui s'écoulent de leurs hottes. Là, au fond de la combe, se trouve généralement un ruisseau, éventuellement un torrent et dont une partie du flux, surtout s'il présente un débit faible et sans puissance, a parfois été canalisé dans une ou deux goulottes de bambou afin de former un petit jet sous lequel on peut se tenir, au mieux, accroupi. Les séances de toilettes dans ces environnements, souvent sous une averse en cette saison, m'obligent alors à quelques acrobaties, contorsions et numéros d'équilibrisme pour m'assurer de ne pas glisser et choir dans les flaques de boue omniprésentes tout alentour, pour tâcher également de ne pas mouiller mes vêtements secs, de ne pas être aperçu totalement nu, pour réussir aussi à me rhabiller tout en maintenant en permanence d'une main mon grand parapluie protecteur. Enfin désormais propre, il faut encore veiller à ne pas chuter sur le chemin ascendant et glissant du retour. Même si en ces

occasions un peu particulières, autant par pudeur que par discrétion, on ne se permet normalement que des coups d'œil rapides et furtifs sur autrui, je sais que mon *étonnant* corps pâle d'homme occidental est avidement scruté et que certaines ou certains aimeraient en profiter pour pouvoir vérifier enfin quelques fameuses rumeurs qui circulent au sujet de l'anatomie des *falangs*, des étrangers occidentaux. De mon côté pour revanche, c'est celle des si jolies femmes que je peux avantageusement deviner, en ces instants où elles aspergent d'eau la fine épaisseur de tissu avec laquelle elles tentent de se protéger.

Lionel Buléon, 2012



Et toujours, partout, cet irrésistible besoin  
d'aller voir ce qu'il y a *après*,  
surtout si on ne peut s'y rendre qu'à pied.